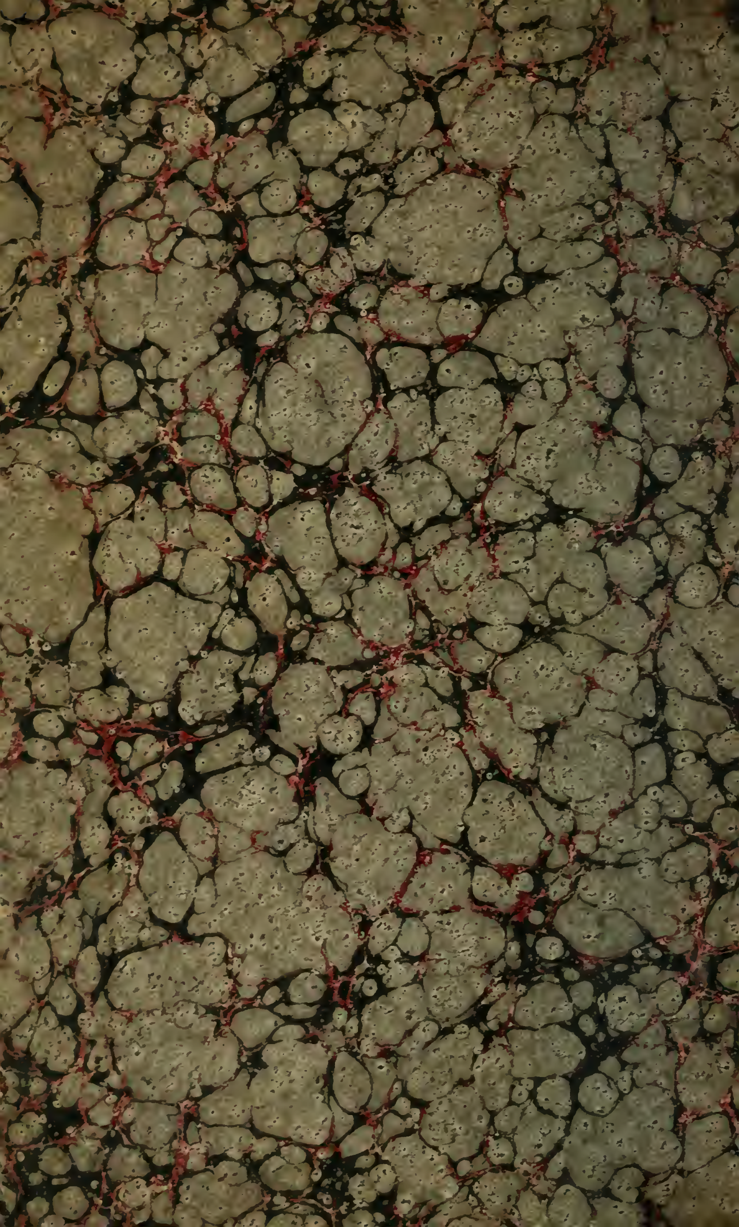
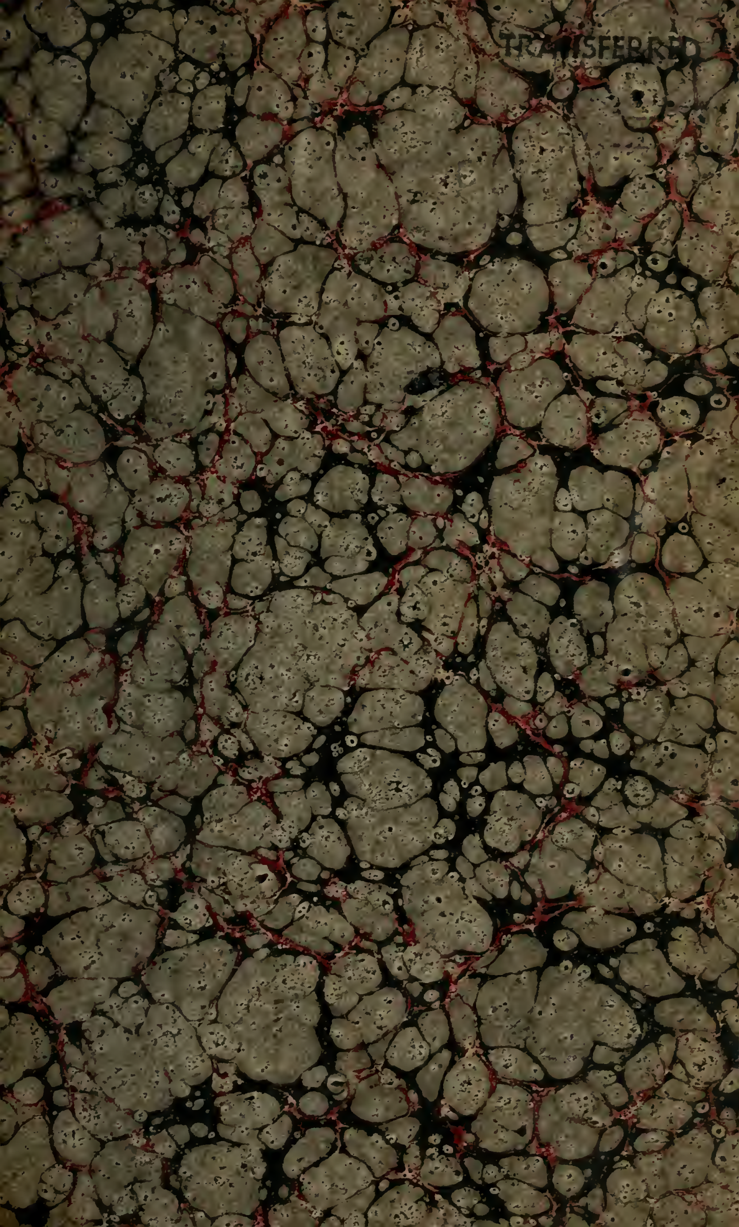

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01875084 4




TRANSFERRED

MÉDITATIONS

SUR LES

VÉRITÉS DE LA FOI ET DE LA MORALE

PROPRIÉTÉ

LYON. — IMPRIMERIE DE GIRARD ET JOSSERAND

Rue Saint-Dominique, 13.

MÉDITATIONS

SUR LES

VÉRITÉS DE LA FOI ET DE LA MORALE

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

Ouvrage très-utile aux Ecclésiatiques, à tous ceux qui sont chargés d'annoncer la parole de Dieu et aux Fidèles

PAR LE R. P. KROUST

AVEC UN CHOIX DE CELLES DU P. DUPONT

TRADUITES EN FRANÇAIS PAR M.-F. CATTIN
Ancien Curé de Feillens, Chanoine aux honneurs de Gap.

DEUXIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE, AUGMENTÉE ET MISE EN MEILLEUR ORDRE.

Approuvé par NN. SS. les Évêques de Belley et de Gap.

TOME IV

FINS DERNIÈRES, JÉSUS-CHRIST NOTRE MODÈLE

Hæc meditare, in his esto, ut profectus tuus manifestus sit omnibus.

Méditez ces choses, soyez-en toujours occupé, afin que l'on connaisse votre progrès.
(TIMOTH. 4.)



LYON

GIRARD ET JOSSERAND, IMPRIMEURS - LIBRAIRES
Place Bellecour, 4

1857

MÉDITATIONS.

NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur les remords de la conscience.*

Jésus, étant près de Jérusalem et voyant cette ville, pleura sur elle en disant : Si du moins, en ce jour qui t'est donné, tu connaissais ce qui peut te procurer la paix (1) ! Le divin Sauveur, prévoyant les malheurs qui devaient arriver au peuple juif à cause de son aveuglement et de son infidélité, l'extrémité désolante où il serait réduit, le ravage affreux qui s'ensuivrait et la haine universelle qu'il allait encourir, voulut encore répandre sur la ville de Jérusalem un rayon de lumière et faire un dernier effort pour la convertir. C'est ce qu'il fait chaque jour à l'égard d'un grand nombre de pécheurs. Il désire, ce bon Pasteur, sauver la brebis égarée et la préserver de la vengeance d'un Dieu irrité. Il lui inspire certaines réflexions qui la frappent, lui fait certains reproches intérieurs qui la troublent. Il importe infiniment de savoir profiter de ces efforts de la divine miséricorde. Ainsi le remords dans le péché est une grâce, un effet de la miséricorde. C'est un

(1) Luc 19.

malheur et un péché de malice de s'obstiner pour persévérer dans le péché.

Ier POINT. — Le remords de la conscience est un effet de la miséricorde, c'est la première des grâces, c'est la plus constante, la plus puissante.

1° A peine vous êtes-vous rendu coupable que le remords se présente et ne vous laisse point de repos ; cependant, tout poignant qu'il est, c'est une grâce, un secours que Dieu vous donne pour vous aider à quitter la voie mauvaise et faire le bien ; car c'est bien Dieu qui en est l'auteur et qui l'excite. Il nous en avertit dans mille endroits des saintes Ecritures, en nous disant que nous verrions notre péché malgré nous, que notre âme serait troublée, que le Seigneur viendrait lui-même se mettre en face de nous pour nous le reprocher. *Statuam contra faciem tuam.* Or, il ne reproche le péché que par amour. C'est ainsi que Jésus-Christ disait que l'esprit de vérité reprendrait le monde de son péché ; c'est donc son esprit qui se place au milieu de nous-mêmes pour nous reprocher notre faute et la condamner ; il censure nos plaisirs et contredit nos passions par sa grâce prévenante, comme il le fit à David lorsque tout à coup, ne pouvant supporter cette attaque de Dieu, il s'écria : *J'ai péché !* et se livra à une austère pénitence. Le Seigneur l'avait bien fait comprendre à Caïn lorsque, voulant le préserver du désespoir, il lui disait : *Pourquoi te laisses-tu abattre? ne sais-tu pas que lorsque tu feras le mal le remords sera là pour te le reprocher? In foribus peccatum aderit.* Ainsi le remords est une grâce immense, le commencement de la conversion et du bonheur.

2° Le remords est une grâce miraculeuse et constante. N'est-ce pas un prodige, un miracle étonnant que le péché, si opposé par sa nature à la grâce, donne naissance à celle-ci ? En effet, le remords est engendré par le péché lui-même, et, comme le remords est une grâce, il est donc clair que le péché engendre en quelque manière

cette grâce. Que votre miséricorde, ô mon Dieu, est admirable ! qu'elle est puissante dans ses opérations ! dit saint Chrisostôme. Vous faites des miracles de grâce pour nous sauver, tandis que vous pourriez faire des miracles de justice pour nous punir ; du péché même vous exprimez la grâce, et ce qui nous a rendus coupables sert à nous justifier, ce qui nous avait causé la mort sert à nous rendre la vie. Ne croyez pas cependant que le remords, qui est la voix de Dieu, soit une de ces grâces par lesquelles Dieu semble agir comme un suppliant qui nous appelle avec amour ; c'est, au contraire, la parole d'un Dieu irrité qui nous crie : Tu as trahi ton Dieu ! Il nous force à nous reconnaître coupables et à nous écrier comme David : *J'ai péché !* Achab avait usé d'une violence indigne envers un de ses sujets, mais Dieu le force à reconnaître son crime ; il devient triste, confus, et n'ose lever les yeux au ciel ; enfin il est traité en ennemi par un Dieu irrité. Cette grâce du remords est constante et universelle ; plus on fait d'efforts pour la repousser, plus elle s'attache avec fureur à la conscience du coupable. Montrez un pécheur qui ne soit bourrelé de remords, et non seulement quelques instants, mais toujours. *Il y aura toujours tribulation et angoisse dans toute âme qui fait le mal.* Quelle consolation pour un homme engagé dans le crime de pouvoir dire : Tout pécheur que je suis, il m'est encore permis d'espérer, il y a encore des grâces pour moi. Je ne suis pas étonné que Dieu ordonne aux plus impies eux-mêmes de se convertir ; il en a bien le droit, puisqu'il ne refuse pas la grâce et qu'il n'y a pas un pécheur qui n'éprouve les aiguillons du remords.

3° Cette grâce des remords est d'autant plus précieuse qu'elle n'est pas sujette à l'illusion, car le démon, qui se transforme quelquefois en ange de lumière, ne cherchera jamais à faire connaître au pécheur l'énormité de son crime ; Dieu seul ne veut point nous tromper. Sans cette grâce tous les autres dons de Dieu deviennent sans fruit ;

c'est celle-ci qui les fait fructifier en nous forçant de prononcer cette parole de repentir : *J'ai péché.* Dès que le remords est conçu, il communique à toutes les autres grâces une vertu particulière. Que de pécheurs ne se seraient jamais convertis sans cette grâce des remords qui ne leur laissait point de repos et qui donne de l'efficacité aux autres inspirations ? La conscience est alors un témoin irrécusable, car elle s'accuse elle-même, elle se condamne ; c'est donc la grâce la plus puissante sur le cœur ; elle le pique, elle le presse si fortement que le pécheur, pour se délivrer du tourment qu'il éprouve, est enfin obligé de se rendre. C'est vraiment là le principe des conversions les plus surprenantes et les plus admirables. Que de trésors renfermés dans une seule grâce ! Jérémie nous dépeint certains pécheurs plongés dans le vice et qui se glorifient d'avoir la paix. *Ils disent : Paix ! paix ! mais il n'y a pas de paix.* Nous cherchions la paix, dit le prophète, et nous n'avons trouvé que le trouble ; nous voulions guérir notre mal, et vous nous avez envoyé la frayeur. C'est ainsi, ô mon Dieu, que nous avons connu nos iniquités. C'est par un effet de votre miséricorde que je n'ai pas péri, que je n'ai pas été confondu.

IIe Point. — Qu'il est grand le malheur de celui qui s'obstine à persévérer dans le péché, malgré les inquiétudes de sa conscience ! Voici l'abîme profond où conduit cette résistance.

1° En résistant aux inquiétudes de la conscience, vous résistez à une grâce de Dieu, puisque le remords est évidemment une grâce ; ainsi vous résistez au Saint-Esprit. C'est le reproche que saint Etienne adressait aux Juifs : « Cœurs durs, leur disait-il, toujours vous résistez au « Saint-Esprit. C'est par votre obstination que vous avez « fait mourir le Saint des saints. » Votre conscience vous crie aussi que telle chose vous est défendue, et vous répondez : Peu importe, je le ferai. Mais faites-y attention, le remords est la première grâce du salut, le premier moyen

de conversion. En résistant, vous tarissez la source de toutes les autres grâces, et vous mettez Dieu dans une espèce d'impuissance de vous sauver; car il ne peut plus donner de nouvelles grâces selon les règles ordinaires de sa providence, parce qu'il est arrêté que le remords du péché précèdera toutes les autres grâces. Dieu va-t-il changer en votre faveur l'ordre de la prédestination? Faudra-t-il qu'il fasse plier ses lois au gré de votre volonté perverse? Non; en agissant ainsi, vous ruinez le fondement de votre justification, vous détournez la source des grâces, comme Holopherne détourna les eaux qui alimentaient Béthulie et la réduisit à toute extrémité. Ah! vous laissez frapper le Seigneur à la porte de votre cœur inutilement; prenez-y garde, il vous fermera à son tour la voie des remords et vous laissera croupir jusqu'à la mort dans le désordre et dans le crime pour vous laisser tomber dans l'impénitence finale.

2° La grâce des remords est miraculeuse; mais plus elle l'est, plus vous êtes coupable dans la résistance que vous y apportez; car si le Seigneur fait un miracle de bonté pour vous retirer de l'abîme, vous faites un prodige de malice en rendant cette grâce infructueuse. Vous employez toute la malice de votre cœur à combattre la puissance de Dieu et sa miséricorde. Vous ne pouvez donc faire rien de plus injurieux au Seigneur. Il veut agir envers vous en maître et en souverain, lorsqu'il vous humilie, qu'il vous effraie; mais vous méprisez ses terreurs, vous montrez que vous ne craignez pas ses menaces, vous ne voulez pas même examiner si vous lui plaisez ou si vous lui déplaisez, vous voulez vous satisfaire. Telle est votre audace, malheureux pécheur. Mais voici ce qui augmente votre malice : c'est que le remords est une des grâces les plus constantes et les plus durables; votre résistance est donc invétérée, insurmontable. Un impie se flattait d'avoir étouffé tous les remords de sa conscience à force de leur résister. C'était sans doute une vanité dia-

bolique plutôt qu'une vérité, mais c'était plus encore, car dans l'enfer les démons sont sans cesse tourmentés par le remords. *Le ver qui les ronge ne mourra jamais,* dit l'Ecriture. Il se flattait donc d'être pire que le démon. Il est presque impossible cependant que le pécheur parvienne à arracher de son âme le remords; mais s'il y parvenait, il serait dans l'affreux état où le pécheur, *parvenu au fond de l'abîme, méprise tout.* Malheur, mille fois malheur au pécheur qui, à force de lutter contre Dieu, l'aurait enfin vaincu! il ne peut s'attendre qu'au désespoir le plus épouvantable.

3° Tant que la conscience vous fera des reproches, ayez confiance, votre sort n'est pas désespéré. C'est la seule espérance du pécheur, parce que, selon saint Bernard, c'est la plus sûre des grâces, comme la résistance aux remords est la plus forte disposition au désespoir; car, au jugement de Dieu, la conscience sera un accusateur d'autant plus terrible que vous lui aurez plus souvent imposé silence, que vous l'aurez davantage détestée, et qui produira publiquement ses remords que vous avez étouffés, qui deviendra votre honte, votre ruine, votre témoin écrasant. Jugez-vous vous-même, dira le Seigneur, je m'en rapporte à votre conscience; c'est moi qui lui inspirais le langage qu'elle tenait contre vous, et vous l'avez étouffée. Qu'elle parle maintenant. Comment pourrai-je vous sauver, puisqu'elle vous condamne? Seigneur, réveillez en moi les remords les plus cuisants de la conscience, qu'elle ne me laisse point de repos ici-bas; dites-moi, comme à Saul près de Damas, de ne pas résister plus longtemps à l'aiguillon. J'ai péché contre vous, et j'ai fait le mal en votre présence, je l'avoue, je le confesse; remuez ma conscience, frappez, tranchez, brûlez ici-bas, satisfaites votre justice, faites crier si haut et si souvent ma conscience qu'elle me force de renoncer au péché et de me donner tout à vous.

DIXIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE.

Des diverses espèces de péchés, ou des péchés considérés en eux-mêmes.

Semblable à un coupable chargé de chaînes pesantes, en présence de Dieu, rendez compte de votre administration.

« Je parlerai au Seigneur, et je lui dirai : Faites-moi « connaître quels sont mes péchés et mes iniquités ; mon-« trez-moi leur nombre et leur énormité (1). »

Je repasserai en votre présence toutes mes années dans l'amertume de mon âme (2). Rentrez en vous-même, perfide, et comptez la multitude de vos péchés, pesez leur gravité, considérez leur turpitude : leur multitude est innombrable, leur grandeur ne saurait être surpassée, leur turpitude est intolérable.

Ier Point. — Reconnaissez la multitude de vos péchés d'après la diversité de vos devoirs, de vos actions, de vos omissions, des bienfaits de Dieu ; vos iniquités vous paraîtront semblables à un nuage et vos fautes comme un brouillard épais.

1° Autant vous avez rempli de devoirs différents, autant vous avez commis d'espèces de fautes. Quelle a été votre piété envers Dieu, votre charité et la pratique des vertus ? Comment sanctifiez-vous les jours de fête ? quelles prières faites-vous? quelle messe entendez-vous? comment célébrez-vous ? quels sacrements recevez-vous ? Quelle tiédeur dans votre âme ! quelle dissipation d'esprit ! quelle loquacité et quelle négligence ! quelle curiosité et quelle irrévérence ! Ce qui devait être le commencement de votre salut devient le commencement de votre réprobation.

(1) Job 13. — (2) Isaïe 38.

Envers le prochain, quelle est votre justice et votre charité, votre miséricorde et votre douceur? Envers les supérieurs, quelle opiniâtreté et quelle opposition! quelle arrogance envers les égaux! quelle dureté envers les inférieurs! avec tout le monde, inimitiés, dissensions, jalousies, colères, querelles, mépris, médisances, divisions, envie, fourberie, désir de supplanter, et autres choses semblables, en parlant desquelles l'apôtre a dit que ceux qui les commettent n'auront point part au royaume de Dieu. Ajoutez à cela la malice de vos mauvais exemples qui ont été cause que beaucoup de gens faibles ont péri; par là l'iniquité s'étend comme un cancer, elle se dilate au loin. Beaucoup de péchés que vous n'avez pas commis vous seront imputés, et vous ne le savez pas.

Par rapport à vous, quelle est votre sobriété, votre tempérance? quelle est votre intégrité virginale et votre continence? Hélas! quelle sentine peut-être en vous de toute sorte d'impureté! que de souillures! quels penchants affreux! quelle familiarité! quelle impudence! quelle témérité! Quand réprimez-vous votre chair, votre gourmandise, vos sens, vos penchants? Que faites-vous pour la gloire de Dieu? que ne faites-vous pas pour vos commodités, pour votre amour-propre, pour vos intérêts, pour votre vanité, pour satisfaire votre mollesse et votre volupté? En tout cela vous vous dissimulez beaucoup de choses graves.

2° Qu'en sera-t-il, si vous voulez vous rappeler non plus les espèces, mais chaque péché en particulier, selon les diverses parties et les diverses actions de votre vie? Avez-vous une pensée qui soit sainte, qui ne soit pas terrestre, vaine ou obscène? Avez-vous une intention qui soit pure, exempte d'ambition, de cupidité, d'hypocrisie? Tous les désirs de votre cœur sont mauvais, vos soupçons injurieux, vos jugements téméraires. Quels sont les mouvements de votre esprit? quelles sont ses affections et ses habitudes? ne quitte-t-il pas ce qui est honnête pour le

vice, et le Créateur pour la créature? Vous avez autant d'attrait pour le vice que de haine pour la vertu ; vous avez dans le secret de votre cœur des péchés très-graves qui échappent à votre attention et à votre mémoire, mais qui n'échappent point à la justice vengeresse de Dieu.

La bouche parle de l'abondance du cœur. Plût à Dieu que vous ne prononçassiez que des paroles oiseuses, et jamais de paroles honteuses, équivoques, méchantes et impies, ou contraires à la vérité ou à la charité ! Autant vous prononcez de paroles, autant vous donnez de signes qui montrent votre impudence, votre orgueil, votre colère, votre impatience, votre méchanceté ; autant de traits dont vous vous percez vous-même.

Telles sont vos paroles, telle est votre conduite de chaque jour. Vous n'y trouverez point d'œuvre pleine devant Dieu, mais beaucoup de faste, de luxe, qui vous rend à peu près semblable au mauvais riche qui fut enseveli dans l'enfer ; la nourriture, le vêtement, les conversations, les sociétés, le jeu, le sommeil, l'oisiveté, les affaires remplissent à peu près le temps de la journée. Vous avez des yeux qui ne sont peut-être pas pleins d'adultères, mais toujours ouverts à la tentation, et qui semblent aller au devant du danger ; des oreilles disposées à entendre les chansons ou les romances, les calomnies et les fables. Votre dieu est votre ventre, l'argent est votre maître ; votre dernière fin, c'est de vous rassasier de maux. Toute votre vie n'est qu'un péché perpétuel, une série de crimes qui ne se distinguent que par leur diversité.

3° Voilà ce que vous faites, voici ce que vous omettez : vous n'adorez point le Seigneur votre Dieu, vous ne l'aimez pas ; vous le voyez offenser, vous n'en êtes point affligé ; vous n'obéissez pas à vos supérieurs ; vous dévorez le bien et le fruit des travaux de vos parents, ou vous faites un mauvais usage du superflu qui appartient aux pauvres ; vous ne profitez ni en vertu ni en science ; vous ne corrigez pas et vous n'aidez pas votre frère, vous ne

le soutenez pas quand il tombe, vous ne l'arrachez pas au danger quand il périt, vous ne le visitez pas lorsqu'il est malade, vous ne compatissez pas à ses maux lorsqu'il est dans les chaînes, vous ne l'habillez pas lorsqu'il est nu, vous ne le nourrissez pas lorsqu'il a faim; cruel, au contraire, vous méprisez votre chair dans celle de votre frère, semblable à ceux à qui il est dit : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel.*

4° Enfin, autant vous avez reçu de dons de Dieu, autant vous en faites la matière du péché. Que faites-vous en effet des forces de votre corps, de cette santé parfaite, de votre sagacité et de votre génie, de tous les organes de vos sens, de toutes les facultés de votre esprit, de tant d'inspirations, de tant d'exhortations, de tant de biens, enfin de tant de grâces que le Fils de Dieu vous a acquises par son sang? Ce sont autant de talents que le Seigneur vous a confiés et dont il exige l'intérêt; il vous condamne par cela seul que vous lui rendez le talent sans intérêt : « Jetez dans les ténèbres extérieures le serviteur inutile, « dit-il, et enlevez-lui son talent. »

C'est à juste titre, Seigneur, que vous m'enlèverez mon talent, et que vous condamnerez ce serviteur non seulement inutile, mais coupable de tant de malice. « Mes « péchés sont devenus plus nombreux que les cheveux « de ma tête, et je ne puis plus les voir; mais, Seigneur, « éclairez mes yeux afin que je ne m'endorme plus dans « le sommeil de la mort, souvenez-vous de vos miséri- « cordes, oubliez les péchés de ma jeunesse et mes igno- « rances. Pour l'honneur de votre nom, vous pardonne- « rez mes péchés, car ils sont nombreux. Je ne craindrai « pas d'avouer mon iniquité, et je réfléchirai sur mes « péchés; je suis tout prêt à recevoir vos châtiments, et « ma douleur est toujours présente à mon esprit (1). »

IIe POINT. — *Mes iniquités se sont élevés au dessus de ma*

(1) Ps. 39, 12, 24, 37.

tête, elles ont pesé sur moi comme un énorme fardeau (1). Que peut-il y avoir de plus grave que le péché, qui fait à Dieu une injure atroce, qui engendre une inimitié capitale contre Dieu, et qui agit avec une horrible perfidie contre Dieu ?

1° Qu'êtes-vous ? cendre et poussière, une boue infecte, un réceptacle de pourriture, la pâture des vers ; et vous ne craignez pas de provoquer le Roi du ciel, le Maître de la terre ; vous méprisez sa majesté présente et qui vous voit ; vous le frappez au visage, en lui disant : *Je ne vous servirai pas ;* vous le méprisez tellement que vous préférez la créature au Créateur et une sale volupté au souverain bien. Quelle arrogance ! quel mépris ! Comme vous ne pourrez jamais comprendre l'excellence et la sublimité infinie de votre Créateur, ni l'immense distance, la distance infinie de la créature, de même aussi vous ne pourrez jamais vous former une idée de la grandeur de l'injure que fait le péché.

DIXIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE.

Des diverses espèces de péchés, ou des péchés considérés en eux-mêmes (suite).

2° Outre cela, prenant parti pour les anges rebelles, vous vous avancez cruellement contre Dieu, vous l'attaquez d'une manière brutale ; vous enlevez, vous arrachez à Dieu, autant que vous le pouvez, tout ce qui lui appartient. Vous lui enlevez son suprême domaine en voulant vous y soustraire ; sa providence, qui gouverne tout et dont vous renversez l'ordre; sa pureté sans tache, en souillant, en profanant son sein par vos impuretés ; sa sainteté et sa justice, en lui opposant votre souveraine ma-

(1) Ps. 37.

lice et votre iniquité. Vous allez même jusqu'à donner, autant qu'il est en vous, la mort à votre Dieu. *Vous voudriez que Dieu ne pût pas se venger de vos péchés, ou qu'il ne le voulût pas, ou qu'il ne le sût pas*, dit saint Bernard. Ainsi vous voudriez que Dieu n'existât pas, ou qu'il fût impuissant, ou injuste, ou sans sagesse. Vous poursuivez donc Dieu d'une haine capitale, et vous le haïssez sans motif.

3° En effet, quel motif pouvez-vous avoir d'une si grande haine contre celui qui vous a créé, qui vous a fait, qui vous a racheté et sanctifié par son sang, qui vous a enfin enrichi et comblé de ses bienfaits? Vous le crucifiez de nouveau en vous-même par une affreuse perfidie, et vous le faites servir contre lui-même à vos péchés; car sans lui vous ne pourriez remuer ni la main ni le pied. Vous faites semblant de l'aimer pour le blesser plus gravement; vous renouvelez, dans la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, la double alliance du baptême et peut-être d'une seconde consécration, non pas tant pour obtenir le pardon que pour la violer avec plus d'audace, Si c'était un ennemi qui l'eût maudit, il l'aurait supporté volontiers; mais vous qui ne deviez faire qu'un avec lui, vous qui avez été appelé si souvent à sa table, et qui avez pris la douce nourriture de la chair et du sang de Jésus-Christ! Voilà ce que vous avez fait, et il s'est tu, et il ne vous a pas enlevé sa miséricorde; il n'a pas exaucé le prophète indigné et demandant vengeance contre vous en disant : *Que la mort les atteigne, et qu'ils tombent vivants dans les enfers!*

Oui, Seigneur, que je descende vivant au sein de la terre plutôt que d'offenser gravement votre majesté; il vaut mieux dormir dans la poussière que de vivre dans le péché; il vaut mieux être caché dans la tombe que de pécher en votre présence. *Qui me donnera d'être protégé par vous dans le sein de la terre, que vous m'y teniez caché jusqu'à ce que votre fureur ait passé, et que vous me*

déterminiez le temps où vous vous souviendrez de moi (1)?
« Mais après la mort on ne se souvient plus de vous, et
« dans la tombe qui chantera vos louanges? C'est l'homme
« vivant comme moi aujourd'hui qui vous bénira. J'ai
« dit : Je confesserai mon injustice au Seigneur, je lui
« ferai connaître mon crime, et je ne lui cacherai pas
« mon iniquité. Ayez pitié de moi, Seigneur, car tous
« mes os sont troublés et mon âme est dans une grande
« agitation; ma chair a perdu sa santé en présence de
« votre colère et à la vue de mes péchés. Seigneur, tout
« mon désir est devant vous, et mes gémissements ne
« vous sont pas cachés. *J'ai résolu et j'ai juré de garder*
« *les règles de votre justice* (2). »

IIIe Point. — *Votre impureté est exécrable* (3). La laideur du péché dépouille l'âme de tous ses ornements, et les souillures de sa malice la rendent horriblement difforme et dégoûtante.

1° L'ornement de l'âme est l'innocence, la vertu et la grâce. Vous ne porterez jamais au tribunal de Jésus-Christ la robe d'innocence, cette robe si belle et si éclatante que vous avez reçue au baptême. Si la tache du péché l'a une fois souillée irréparablement et lui a enlevé irrévocablement sa beauté primitive, vous ne la rétablirez que par la pénitence et non par l'innocence.

Si l'on pouvait voir des yeux la vertu, on serait épris pour elle d'un amour admirable ; car elle est plus belle que le soleil, elle a l'éclat de la lumière éternelle, elle est le miroir sans tache et l'image de la divine bonté; la malice du péché la déshonore en lui enlevant sa beauté.

La grâce sanctifiante est le vêtement du salut dont la charité de Dieu le Père revêt ses enfants d'adoption comme d'un ornement, afin de les distinguer par une marque certaine des enfants du démon. L'affreuse souil-

(1) Job 14. —(2) Ps. 6; Isaïe 38; Ps. 31, 37 et 118. —(3) Ezech. 24.

lure du péché détruit aussi et renverse ce don de Dieu, cette arrhe du salut éternel et de la gloire céleste.

2° Il imprime encore dans l'âme une marque horrible à voir ; il la souille, la corrompt et la laisse semblable à un corps privé de la vie ; il renverse l'ordre et la raison; il soumet l'esprit à la chair et déprave la volonté ; il change le temple de Dieu et le rend la demeure de tout esprit impur; il donne l'épouse de Jésus-Christ pour être la proie du démon ; il vicie et salit l'image de Dieu, de telle manière qu'en un instant il transforme un ange en démon. Telle est la tache du péché, que sainte Catherine vit par un privilége spécial; elle est telle que personne, au rapport de cette sainte, ne pourrait en supporter l'odeur infecte, la puanteur et la difformité par les seules forces de la nature. Quelle abomination doit donc être pour le Seigneur une si lourde masse de péchés !

J'ai péché, Seigneur, disait Manassès, *et mes crimes sont plus nombreux que les grains de sable de la mer ;* mes iniquités se sont multipliées, et je ne suis pas digne de porter mes regards vers le ciel, à cause de la multitude de mes péchés. Maintenant je me jette à genoux et j'implore votre miséricorde ; car vous êtes bon, plein de mansuétude, et votre miséricorde l'emporte sur la malice des hommes. La pénitence n'a pas été faite pour les justes, mais pour moi pécheur; J'ai péché, Seigneur, j'ai péché, et je reconnais mes iniquités. Soyez-moi propice, Seigneur, soyez-moi propice; accordez-moi la grâce et le pardon, ne me perdez pas avec mes iniquités; car vous êtes le Dieu, le Dieu, dis-je, des pécheurs pénitents ; vous montrerez envers moi toute votre bonté, parce qu'en me sauvant vous sauverez un indigne selon votre miséricorde. En vous servant désormais, je m'attacherai à vous, et je vous louerai tous les jours de ma vie comme vous louent toutes les vertus des cieux, car la gloire vous est due dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DIXIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

Du peu d'attention aux péchés véniels.

Entendez le Sauveur qui dit : *Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi* (1). Dites avec saint Pierre : *Seigneur, lavez-moi non seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête, afin que je sois tout pur* (2).

Il y a un péché qui conduit à la mort, dit saint Jean, *et il y a un péché qui ne va pas jusqu'à la mort.* L'un, en prenant les choses à la lettre, et abstraction faite d'un sens plus élevé selon les vues de l'apôtre, fait à l'âme une blessure mortelle, l'autre la blesse légèrement ; l'un éloigne absolument de la fin dernière, l'autre en détourne légèrement. « La différence et la disproportion entre ces « deux espèces est si grande, dit saint Thomas, qu'une « multitude de péchés véniels quelle qu'elle soit, pourvu « qu'ils restent dans la même espèce, ne peuvent jamais « devenir mortels, que par l'augmentation de la matière, « ou par leur malice. » C'est pour cela qu'on y fait peu d'attention ; comme étant légers, on semble les mépriser ; mais cette négligence ou ce mépris conduit au péché mortel et à toute espèce de crimes, par la mauvaise disposition, par une certaine illusion, et par la vengeance de Dieu que cette négligence attire dans l'âme pécheresse.

Ier Point. — Examinez vos voies, remontant à l'origine pour voir comment vous êtes tombé de degré en degré dans le plus profond abîme du mal. Si vous n'aviez pas négligé les moindres manquements, vous n'auriez pas à déplorer les plus graves aujourd'hui. Les péchés véniels affaiblissent peu à peu les forces de l'âme par les blessures qu'ils lui font ; ils augmentent le penchant

(1) Jean 13. — (2) Ibid.

de la concupiscence en augmentant leur poids, et ils disposent ainsi insensiblement au péché mortel.

1° Nous avons une horreur naturelle du péché comme étant opposé à la droite raison; nous avons aussi la crainte naturelle d'un Dieu vengeur, que la conscience nous représente intérieurement. « Il y a encore au dedans de « nous une certaine pudeur, comme le dit saint Chry- « sostôme, et qu'il est difficile d'éloigner subitement, » surtout lorsque les vertus par lesquelles le Créateur a fortifié les hommes contre le péché ont été soutenues par une bonne éducation, par l'autorité et les soins de parents chrétiens, et plus encore par la religion, la foi, la piété. Mais on périt insensiblement par sa négligence en tombant dans des fautes légères qui donnent naissance à de plus considérables. Lorsqu'on commet des fautes légères que l'on méprise, on les repousse avec plus de négligence, et leurs blessures deviennent plus faciles; comme ces blessures sont légères, on met moins de soins à les guérir, elles deviennent plus habituelles dans l'âme, et par la négligence qu'on y met, elles s'étendent, croissent et se multiplient. Ainsi, en négligeant les moindres choses, vous arrivez aux plus grandes; en commençant par les plus petites, vous finissez par les plus énormes, parce que la vigueur de l'âme et sa vertu s'affaiblissent par des blessures souvent répétées, et qu'elle perd elle-même tout ce qui la soutient et la fortifie.

Les principes de morale reçus dans l'enfance sont peu à peu arrachés de l'âme; la foi et la religion deviennent languissantes; la ferveur de la piété dégénère en tiédeur; la pudeur, à force d'assauts répétés, se perd, et le front ne sait plus rougir; l'horreur du péché diminue et passe avec le péché dans une espèce d'habitude et de familiarité, qui fait qu'on reçoit et qu'on accepte d'abord sans difficulté les fautes légères, ensuite celles qui sont plus graves à cause d'une certaine affinité et d'une espèce de ressemblance, et enfin on en vient aux plus énormes sans

crainte et par une habitude de chaque jour. Comme le dit sagement saint Grégoire : « Il arrive ordinairement que « l'âme habituée aux fautes légères n'a plus horreur des « plus graves ; celui qui a l'habitude de mentir ne craint « plus d'être parjure, et ce que l'âme n'aurait pas voulu « toucher, dit Job, devient sa nourriture ; vous vous « nourrissiez de safran, et vous n'avez pas craint de « manger des ordures ; ensuite vous retournez sans re- « mords à votre vomissement. »

2° Partout et toujours, dit saint Chrysostôme, c'est le démon qui livre le premier assaut. S'il trouve seulement le moyen de se glisser par le trou d'une aiguille, ou dans la moindre fente capable de laisser passer un cheveu, bientôt tout est perdu ; car, tandis que la force de l'âme diminue, l'inclination de la concupiscence prend de l'accroissement. Il est difficile de la retenir lorsqu'elle a goûté un instant la contagieuse volupté du péché ; elle succombe vite sous le poids redoublé des fautes vénielles. Il arrive comme à Eve, qui prêta d'abord l'oreille à la voix du serpent ; elle vit que le fruit était bon et agréable à la vue, elle prit de ce fruit, elle en mangea, elle en donna à son mari, qu'elle entraîna à sa perte en le faisant succomber. Rappelez-vous aussi ce moment où vous détourniez avec négligence les suggestions de l'esprit impur, où vous fixiez avec trop de curiosité vos regards sur un visage étranger, où vous vous jetiez imprudemment dans une occasion dangereuse, où vous vous conduisiez trop librement envers quelqu'un de l'autre sexe. Avec quelle promptitude et quelle continuation fatigante une pensée importune vous poursuivait ! comme elle enflammait la concupiscence et les mauvais désirs ! comme elle excitait les sens, pressait le consentement et vous précipitait dans toutes sortes d'obscénités !

Comme une étincelle embrase une grande forêt ! comme un peu de feu produit un vaste incendie ! Une dissension légère engendre une querelle et une alterca-

tion ; vous piquez quelqu'un, il s'emporte, la colère prend feu, la bile bouillonne, la fureur étincelle. De là les disputes, les menaces, les provocations, les injures, le tumulte, les combats, les scandales, ensuite de longues haines, des inimitiés capitales, des rancunes immortelles.

Se peut-il, mon Dieu, mon salut et ma lumière, que j'aie été si aveugle pour ne pas prendre garde à un danger présent, lorsque les eaux entraient goutte à goutte dans mon âme, et que je disais : *Que s'ensuivra-t-il?* De là le commencement du mal et l'origine de toute iniquité; en méprisant les petites choses, je suis tombé peu à peu; en péchant d'abord légèrement, je me suis rendu gravement coupable en toutes choses. Cependant vous m'aviez prévenu que « celui qui est injuste en de petites choses « devient injuste dans celles qui sont plus importan- « tes (1). » Je n'ai pas écouté votre voix, et je ne saurais que répondre, à moins que je ne dise avec le prophète : « Si le Seigneur n'eût pas été avec nous, probablement « les eaux nous eussent engloutis, et peut-être notre âme « eût traversé une eau qu'elle n'aurait pas pu suppor- « ter (2). » Seigneur, ma force et mon refuge, soutenez-moi du haut des cieux ; arrachez-moi et délivrez-moi des eaux abondantes; faites par votre grâce que selon le ferme propos que je prends, étant fidèle dans les moindres choses, je demeure fidèle dans celles qui le sont davantage.

II[e] POINT.—*Prenez les petits renards qui détruisent les vignes* (3). L'époux divin veut qu'on enlève les petits obstacles avant qu'ils deviennent grands : *Prenez les petits renards;* il prédit le mal et le danger en ajoutant : *Ils détruisent* la vigne du Seigneur, dont nous sommes les branches ; il montre qu'il y a un danger caché : *Prenez les renards*, qui trompent par des ruses secrètes. C'est-à-dire que les péchés véniels conduisent au péché mortel par une cer-

(1) Luc 16. — (2) Ps. 123. — (3) Cant. 2.

taine illusion, par l'ignorance de la différence, parce qu'on ne fait pas attention aux circonstances, ou par erreur de conscience.

1° Il y a des péchés, dit saint Augustin, qu'on regarderait comme légers, si l'Ecriture ne les signalait comme plus graves qu'on ne le pense ; et, au témoignage du même saint Augustin, il y a tant de ressemblance entre le péché véniel et le péché mortel, que souvent les docteurs ne peuvent pas assigner la limite qui les sépare et qui montre exactement où finit l'un et où commence l'autre ; de là viennent tant de jugements différents parmi les théologiens. Or, ne peut-il pas arriver qu'en négligeant les péchés véniels et en en faisant peu de cas, vous ne remarquiez pas exactement les limites que vous ignorez, que vous en approchiez, et que vous les dépassiez ?

Combien pensez-vous que vous avez commis de péchés mortels sous l'apparence de péchés véniels? par rapport au luxe et au faste, que le Sauveur a blâmé dans les pharisiens, et qu'Isaïe lui-même condamne dans les jeunes filles ; par rapport à la vaine gloire, à l'ambition, à l'arrogance, que le Seigneur reprend si fortement dans ses disciples, qu'il leur annonce que s'ils ne se convertissent pas, ils sont menacés de la damnation éternelle ; par rapport à la mollesse et au défaut de compassion, par lesquels le mauvais riche a été précipité dans l'enfer où il demeurera ; par rapport à la paresse et à la négligence dans vos devoirs, pour lesquelles le serviteur paresseux fut jeté dans les ténèbres extérieures ; par rapport aux plaisanteries et aux railleries, par lesquelles souvent vous avez plus gravement blessé la charité que celui qui dit à son semblable : *Fou !* par rapport aux paroles lascives, soit entendues, soit prononcées, soit reçues dans le cœur et les yeux, que le Sauveur compare à l'adultère ; par rapport à la sanctification du dimanche, pour la violation duquel la loi de Dieu ordonna qu'un homme qui avait

ramassé du bois fût lapidé. Est-ce un péché moins grave de passer la plus grande partie de ce saint jour en jeux et en débauches? *Seigneur, oubliez mes péchés d'ignorance* (1).

DIXIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE.

Du peu d'attention aux péchés véniels (suite).

2° Que de péchés véniels vous commettez par défaut de réflexion, dont vous négligez les circonstances aggravantes ou qui en changent l'espèce! C'est une faute légère de prendre adroitement une fois un peu d'argent à vos parents, mais c'est un péché grave si vous y revenez plusieurs fois. C'est une faute légère de ne rien faire quelquefois, mais c'est un péché grave de perdre dans l'oisiveté une grande partie de l'année, ou de négliger presque entièrement l'intention pieuse d'un fondateur. C'est une faute légère de manquer quelquefois aux règles d'une communauté, mais c'est une faute grave d'aller toujours çà et là, de troubler et de détruire entièrement les statuts et les règles d'une maison, et d'être cause que les autres ne font pas leur devoir. Ordinairement c'est une faute légère de ne pas obéir aux ordres de ses supérieurs, mais c'est un péché grave d'exciter par malice et par obstination leur colère et leur indignation, de mépriser leurs ordres par effet de la haine, et d'exciter les autres à la sédition.

Ce qui est léger de sa nature devient quelquefois grave à cause du scandale; ce qui est léger dans un laïque est quelquefois grave dans un clerc; ce qui est véniel pour le peuple est souvent grave et criminel dans un prêtre; ce qui n'est qu'une erreur pour la brebis est péremptoire pour le pasteur, dit Pierre de Blois. Ne dites pas

(1) Ps. 24.

dans votre cœur : Ceci est léger, je ne me mets pas en peine de m'en corriger ; ce n'est pas une affaire grave de rester dans l'habitude des péchés véniels, de ces péchés qui sont si légers. « Cela est fort grave, dit saint Bernard, « c'est l'impénitence. » C'est le blasphème contre le Saint-Esprit, blasphème irrémissible. Cela est très-grave pour celui dont la vocation exige la sainteté et la perfection la plus sublime.

3° En ne voulant pas prendre garde aux péchés véniels, combien souvent vous péchez par l'erreur de votre conscience, qui devient toujours plus large et plus relâchée à mesure que la crainte de Dieu et l'horreur du péché va en diminuant ! C'est pourquoi saint Eucher dit : « Il arrive quelquefois que notre habitude de pécher « nous fait regarder nos fautes comme légères, comme « une bagatelle. » Il n'en est pas ainsi devant Dieu, qui ne saurait se tromper, mais seulement devant le tribunal de la conscience, qui se laisse corrompre, et qui absout inutilement le coupable en suivant plutôt sa témérité et sa passion que la justice et la sévérité de la loi et du jugement de Dieu. Que de choses vous faites sans vous en inquiéter, qui sont regardées comme graves par les hommes pieux et instruits !

Vous en êtes déjà venu au point de regarder comme rien ce qui est véniel, et comme véniel ce qui est mortel. A vos yeux, il n'y a point de gravité dans l'orgueil ni dans l'ambition, à moins que ces vices diaboliques ne s'élèvent au dessus de Dieu ; le Seigneur déteste les yeux superbes. Il n'y a point pour vous d'avarice grave ni d'injustice, à moins qu'elle ne soit alliée au vol ; cependant la cupidité, par ses désirs insatiables, devient la racine de tous les maux, et plonge l'homme dans la perdition et la mort. Aucune médisance n'est grave à vos yeux que lorsqu'elle détruit la fortune ou la réputation du prochain ; cependant l'apôtre nous dit : *Ne vous y trompez pas, ni les médisants ni les ravisseurs ne possèderont le royaume de Dieu.*

Enfin, il n'y a point pour vous d'impureté grave, à moins qu'elle ne souille le corps; point d'envie grave, ni de colère, ni d'inimitié, à moins qu'elle n'aille jusqu'à menacer de la mort; point d'ivrognerie, à moins qu'elle ne trouble totalement la raison.

Mon cœur insensé est obscurci, les ténèbres m'ont environné, je le sens et j'en conviens. Seigneur, si vous observez mes iniquités, je ne pourrai supporter votre présence. Détournez votre visage de mes péchés, et n'entrez pas en jugement avec votre serviteur. Qui donnera à ma tête une source de larmes, et je pleurerai le jour et la nuit; toutes les nuits j'arroserai mon lit de mes larmes (1).

IIIe Point.— *Malheur à vous qui méprisez! ne serez-vous pas méprisé à votre tour* (2)? Dieu ne regarde point le péché véniel du même œil que l'homme; il n'en est pas légèrement offensé, et il ne s'en venge point légèrement. Sa vengeance est très-grave, en ce qu'étant méprisé, il méprise; négligé, il néglige; et qu'ainsi il permet une chute grave pour en punir une légère, en retirant ou en refusant son amitié spéciale, sa providence spéciale, sa grâce spéciale.

1° Vous ne craignez pas de fatiguer le Seigneur et de contrister souvent son Esprit saint; ainsi la charité se refroidit des deux côtés; cette amitié toute familière qui fait que par l'intime union il n'y a qu'un même esprit entre Dieu et le fidèle, qui remplit l'âme d'une vertu divine, qui la soutient et l'encourage par la douceur des consolations célestes et le goût des choses spirituelles, qui lui fait trouver doux et agréable le joug du Seigneur et son fardeau léger, qui enfin pousse et excite, par la tranquillité de l'esprit et la joie du cœur, à courir dans la voie des commandements, tout cela n'existe plus. Aussi des difficultés sans nombre et des embarras pour la pratique de la vertu se rencontrent partout; la tristesse, l'abattement,

(1) Ps. 54, 12, 142 et 6. — (2) Isaïe 23.

la fatigue accablent votre esprit languissant. Vous vous défiez et vous craignez ; vous vous ennuyez et vous vous engourdissez ; vous heurtez et vous tombez ; avant le combat vous êtes déjà vaincu et renversé.

2° Que sera-ce donc s'il survient une tentation ou une occasion dangereuse ? Dieu se met d'autant moins en peine de les éloigner, que vous êtes plus négligent à éviter les péchés véniels. Le Seigneur est le soutien de ceux qui le craignent ; il les environne de sa protection pour délivrer leurs pieds des embûches. *Celui qui craint Dieu ne néglige rien* (1) ; mais Dieu prive avec raison du secours spécial de sa providence les négligents et ceux qui ne le craignent pas. Pierre est tenté trois fois dans la même occasion, et Jean ne l'est pas même une fois ; celui-ci se tient debout, celui-là tombe renversé ; mais Satan a recherché Pierre, et il a obtenu la permission de le cribler à cause de sa témérité orgueilleuse. Vous en trouverez qui sont châtiés à cause de leurs fautes légères de chaque jour ; ensuite aigris, puis effarouchés au point de ne plus pouvoir supporter la sévérité de la discipline d'une maison, ils trouvent ou acceptent la première occasion favorable pour retourner aux engagements du siècle, et cela par un juste châtiment de Dieu.

3° Qu'y a-t-il d'étonnant que Dieu leur enlève le secours spécial de sa grâce, sans lequel ils ne peuvent vaincre ? Mais ce qui les rend inexcusables lorsqu'ils tombent dans la tentation, c'est que leur chute malheureuse ne les fait pas changer ; ils n'ont plus la crainte de Dieu, et ils tomberont misérablement dans les tourments éternels, qui font toute leur crainte ? Il leur arrive comme au prince des apôtres, qui, marchant sur les eaux de la mer et étant abandonné à lui-même à cause d'une certaine méfiance, commença à être submergé ; ou comme à Moïse, qui, pour une raison

(1) Eccli. 7.

semblable, ne put pas entrer dans la Terre-Promise, quoiqu'il fût le chef du peuple. Convient-il que Dieu soit libéral envers vous qui êtes non seulement avare, mais injuste envers lui, tellement que s'il ne vous menace pas des tourments éternels, vous faites contre lui tout ce que vous voulez?

Seigneur, j'ai agi tout à fait en insensé envers vous qui êtes mon flambeau et ma lumière. J'ai appris par mon expérience, au grand détriment de ma vertu et de mon âme, au grand danger de mon salut, combien est grave ce que les hommes appellent léger, et que l'ennemi est d'autant plus dangereux qu'on en fait moins de cas. Trompé en un mot, j'ai souillé toutes mes voies; mon cœur s'est desséché, ma vertu m'a abandonné, et j'ai vieilli au milieu de mes ennemis. Mais vous, Seigneur, jusqu'à quand détournerez-vous votre face? jusqu'à quand triomphera mon ennemi? Que votre puissance me délivre, car je me consacre à l'observance de vos commandements et je déteste toutes les voies d'iniquité. Purifiez-moi de plus en plus de mes péchés, effacez mes fautes selon la multitude de vos miséricordes; vous me purifierez, et je deviendrai plus blanc que la neige.

DIXIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE.

L'empire inévitable de la mort.

Imaginez-vous que l'heure de la mort approche, et qu'on vous dit : « Mettez ordre à votre maison, car vous « mourrez et vous ne vivrez plus (1). Seigneur, éclairez « mes yeux afin je ne m'endorme pas dans le sommeil de « mort (2). »

« Dans toutes vos œuvres, dit l'Ecclésiastique, souve-

(1) Isaïe 38. — (2) Ps. 12.

« nez-vous de vos fins dernières, et vous ne pècherez « pas. » La miséricorde divine a offert à ceux qui font ces réflexions un remède à leurs péchés, tandis que sa vengeance en fait un supplice pour les pécheurs. La mort, qui est la porte de l'éternité, avance sans qu'on puisse la fléchir par des larmes, elle sépare sans retour. Il sera facile de conclure ce que nous devons faire.

Ier Point. — *Souvenez-vous que la mort ne tarde pas ; il n'est pas au pouvoir de l'homme de retenir l'esprit ; il n'a point de pouvoir au jour de la mort. Les jours de l'homme sont en petit nombre ; vous connaissez, mon Dieu, le nombre de ses mois ; vous en avez marqué le terme, qui ne saurait être dépassé* (1). De là l'Ecriture nous engage à faire le bien avec vigilance, continuellement et constamment, afin de parvenir au bonheur qui nous est destiné, à la couronne de la vocation céleste.

1° *Veillez et soyez prêt, car vous ne savez ni l'heure ni le jour* (2). Puisque la mort ne tarde pas et qu'elle n'est pas éloignée, que vous ne pouvez ni l'empêcher ni la retarder, elle peut surprendre inopinément et s'emparer de celui qui n'est pas sur ses gardes. L'homme ne connaît pas sa fin, dit l'Ecclésiastique ; mais comme l'on prend les poissons à l'hameçon et les oiseaux au lacet, ainsi les hommes sont pris au jour mauvais qui arrive subitement. Il viendra comme un voleur pendant la nuit, et la mort arrivera comme une tempête.

Qu'elle ne vous trouve donc pas sans préparation ; vous devez veiller à chaque moment et vous tenir sur vos gardes, d'autant plus vigilant que la mort est plus proche de vous, et que vous approchez toujours plus de la mort. Ni la jeunesse de l'âge, ni la force de la santé, ni la prospérité de la fortune ne peuvent vous mettre en sûreté : *Si vous dites : Paix et sécurité, tout d'un coup,* dit l'apôtre, *viendra la mort, et vous ne pouvez lui échapper.*

(1) Eccli. 14 ; Eccl. 8 ; Job 14. — (2) Matth. 25.

Où vous conduirait la mort, si elle vous prenait à cette heure, tout endormi et sans préparation, comme tant d'autres de votre âge? Où seriez-vous maintenant, si elle vous eût déjà ôté la vie?

2° « Soyez vigilant, faites instantanément tout ce que « vous pouvez; car il n'y aura ni œuvres, ni raison, ni « sagesse, ni science dans la tombe, dont vous approchez « rapidement (1). » Le temps qui vous reste est court, c'est le passage d'une ombre; la mort arrive, et la nuit vient où l'on ne peut rien faire. L'homme paraît, et, comme la fleur, il est foulé aux pieds; il paraît et il meurt. Souvenez-vous que la vie est un vent qui passe; vous serez réduit en pourriture, comme un vêtement rongé par les vers. Voyez toutes les générations : l'une vient, l'autre s'en va. Voyez comme votre vie se précipite; vos jours ont passé plus promptement qu'un homme à la course: ils ont fini et passé sans aucune espérance; ils ont passé plus vite que le tisserand n'a coupé le fil de sa toile.

Croyez-vous qu'il vous reste autant de temps pour faire le bien que vous en avez employé à faire le mal? Peut-être vous direz : Au milieu de mes jours j'irai aux portes de la mort; et vous chercherez en vain le restes de vos années, car la mort ne tarde pas et on ne peut pas la retarder.

Seigneur, le petit nombre de mes jours finira-t-il bientôt? Pourquoi n'effacez-vous pas mon péché, et pourquoi n'enlevez-vous pas mon iniquité? Voilà que je dormirai dans la poussière; et si vous me cherchez le matin, je n'existerai plus. Laissez-moi, je vous en prie, laissez-moi pleurer ma douleur avec d'autant plus de peine que je le fais plus tard, avant que j'entre dans la terre ténébreuse, couverte des ombres de la mort, où il n'y a point d'ordre, et où habite une horreur éternelle.

3° Hâtez-vous instamment, travaillez constamment; car

(1) Eccl. 9.

le jour du Seigneur est proche. Voilà que le Juge est à la porte : *Me voici, je viens*, dit-il, *et ma récompense est avec moi*. Je viens rendre à chacun selon ses œuvres ; que celui qui est juste se justifie encore, et que celui qui est saint se sanctifie encore. Je viens à l'instant ; conservez ce que vous avez, afin que personne ne reçoive votre couronne. Pour augmenter votre mérite et pour ne pas le perdre, il faut de la constance. Prenez courage, que votre cœur se fortifie, et soutenez le combat encore un instant; la mort n'est pas éloignée, elle s'approche sans cesse, elle s'est déjà avancée tandis que vous entendez ces paroles : *Heureux le serviteur que le Seigneur trouvera vigilant lorqu'il viendra* (1).

Quelle a donc été ma folie d'approcher tranquillement de la mort et de l'enfer ? « Seigneur, vous avez la puis-« sance sur la vie et sur la mort ; vous m'avez délivré, « selon l'abondance de votre miséricorde, des lions qui « se préparaient en rugissant à me dévorer ; vous m'avez « délivré des atteintes de la flamme, du milieu du feu et « du gouffre de l'enfer ; vous m'avez délivré des mains « de ceux qui cherchaient mon âme ; je vous louerai « jusqu'à la mort, je louerai assidument votre nom, « et je le confesserai à haute voix. Pardonnez, Sei-« gneur, car mes jours ne sont rien ; souvenez-vou « que vous m'avez fait de boue et que je dois retourner « en poussière. Si je m'endors, je demanderai : Quand me « réveillerai-je? Ensuite j'attendrai jusqu'au soir. Tous « les jours qui me restent à combattre, j'attendrai mon « changement ; vous m'appellerez, et je vous répon-« drai : *Tendez votre main droite à l'ouvrage de vos « mains* (2). »

IIe Point. — *Mon esprit sera affaibli, mes jours seront abrégés, et il ne me restera que le supplice* (3). La mort inexorable enlève tout, et elle nous sépare tellement du

(1) Matth. 24. — (2) Sap. 16 ; Eccli. 51 ; Job. — (3) Job 17.

monde que l'homme à sa mort est entièrement dépouillé et n'emporte rien avec lui. « Il laissera à d'autres ses ri- « chesses, et sa gloire ne descendra point avec lui ; il ne « retournera point dans sa maison, et personne ne jettera « sur lui ses regards (1). » Quand même tout l'univers serait soumis à votre empire, il ne vous restera qu'un linceul et un tombeau. « Au dessous de vous il y aura une « couche d'insectes rongeurs ; les vers vous serviront de « couverture (2). » Plus vous possédez avec amour une plus grande fortune, plus votre douleur sera grande quand il faudra la laisser. Si vous êtes sage, vous abandonnerez tout à fait ce qui vous est nuisible, et ensuite peu à peu vous éloignerez votre esprit de tout ce qui est caduc et fragile.

1° J'appelle nuisible ce qui est uni au péché ou du moins ce qui est accompagné d'un grand danger de péché ; tels sont les plaisirs défendus, la vanité et les pompes du siècle, les trésors, les richesses, les mauvaises compagnies, et tout ce qui d'ailleurs présente des appas pour le mal, ce qui retient comme dans des filets, ce qui excite, la concupiscence et qui corrompt les bonnes mœurs. N'y attachez pas votre cœur, mais retirez-en vos pieds ; car tous ces objets s'éloigneront de vous lorsqu'ils auront fait périr votre âme, et si vous ne les quittez pas, ils vous quitteront. C'est être insensé de refuser maintenant ce que la raison, ce que votre dignité, ce que le salut de votre âme, ce que Dieu lui-même vous demande, et de ne savoir pas tirer un profit et un mérite abondant de ce qu'il faudra accorder gratuitement et bientôt à la mort et à la nécessité.

Fouillez les cachettes et les secrets de votre cœur, et soyez persuadé que vous avez beaucoup d'attachements, soit dangereux, soit pernicieux, que votre âme malade et aveugle ne voit pas ; à l'approche du jour

(1) Ps. 48. — (2) Isaïe 14.

de l'éternité, vous les verrez et vous pleurerez ; mais ce sera trop tard, parce que vous verrez un mal sans remède.

DIXIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE.

L'empire inévitable de la mort (suite).

2° Il faut d'abord retrancher ce qui est nuisible, ensuite arracher peu à peu de l'esprit l'amour des choses temporelles, de sorte que l'on se serve de ce monde comme ne s'en servant pas, et que si l'on achète l'on soit comme si l'on ne possédait rien. 1° Parce que le bagage des affections terrestres fatigue l'âme; si vous vous en déchargez, elle s'élèvera plus facilement et plus légèrement aux choses célestes. 2° Celui qui renonce volontairement aux choses terrestres et fragiles, le fait avec mérite; plus tard il sera forcé et le fera sans mérite. 3° Il sera plus facile de faire divorce petit à petit que de se voir plus tard repoussé subitement et entièrement. Il n'y a rien qui excite une douleur plus vive et qui fatigue plus fortement que de se voir tout d'un coup, violemment et malgré soi, dépouillé de tout ce qu'on a de plus cher; c'est de là que vient cette douleur du cœur et ce triste gémissement : *C'est donc ainsi que sépare la cruelle mort!* 4° Enfin la fascination des bagatelles cache ce qui est bien, et à l'heure de la mort, l'esprit est tellement préoccupé par la douleur et par l'inquiétude, qu'il n'a plus ni assez de liberté et de raison, ni assez de temps pour travailler à l'œuvre du salut. Il y en a beaucoup, dit saint Augustin, qui, craignant de perdre les biens temporels, n'ont pas pensé à la vie éternelle, et ainsi ils ont tout perdu. Que ne sont-ils sages, que ne comprennent-ils, et que ne prévoient-ils leur fin ?

Faites maintenant ce que vous voudriez avoir fait un jour ; on a peine à bien faire ce qu'on ne fait qu'une fois.

Apprenez à mourir en mourant chaque jour, en mortifiant les mauvais désirs qui accablent l'esprit lorsqu'il est occupé de beaucoup de choses. Apprenez à mourir à vous-même, afin de vivre pour Dieu, et de vivre toujours; celui-là meurt bien, pour qui vivre est une croix et qui voit la mort comme un grand bien.

IIIe Point. — *L'homme une fois mort, pensez-vous qu'il revivra* (1) ? Il meurt une fois, il est enlevé et ne revient jamais ; *mais il va dans la maison de son éternité* (2) pour recevoir selon ce qu'il a fait étant dans son corps, soit en bien, soit en mal. Il n'y aura plus de temps, mais il demeurera immuablement dans le bonheur ou le malheur. « Soit « qu'il tombe au midi ou du côté de l'aquilon, il y restera « éternellement (3). » La mort n'est donc qu'un moment, mais un terrible moment d'où dépend l'éternité ; c'est le commencement d'une gloire et d'une félicité éternelle, ou d'une calamité et d'une misère sans fin. O mort ! horrible mort ! l'éternité tout entière ne sera pas assez longue pour te déplorer. Vous ne pouvez réparer un tel malheur, mais vous pouvez le prévenir ; car l'éternité dépend de la mort, et la mort est semblable à la vie. De là concluez deux choses : combien il importe de bien mourir, combien il importe de bien vivre.

1° La grande affaire, l'affaire unique pour vous, doit être de vous préparer à bien mourir ; rien n'est plus important que de bien mourir, puisque l'éternité en dépend. Il n'y a de grand que ce qui est éternel ; si l'on y compare tout le reste, c'est d'un faible poids, c'est peu de chose, et ce n'est pas digne de l'amour ou de l'attention d'une âme immortelle ; quelque grandes que soient ces choses, elles finissent, elles sont bornées, et par conséquent méprisables. Les choses éternelles, quelles qu'elles soient, sont infinies, puisqu'elles n'ont point de fin; elles méritent seules qu'on les craigne ou qu'on les aime,

(1) Job 14. — (2) Eccl. 12. — (3) Ibid. 11.

puisqu'il n'y a point de proportion entre le fini et l'infini. Il n'y a jamais assez de sécurité lorsque l'éternité est en danger, dit saint Grégoire.

Qu'y a-t-il de plus absurde et de plus contraire à la raison que de mener une vie incertaine (et c'est ce que vous faites avec beaucoup d'autres), de ne pas se diriger vers sa fin, de rechercher ce qui n'est que momentané, d'employer son temps à des bagatelles, et de mettre de côté ou de renvoyer à un autre temps, à l'heure incertaine de la mort, au moment où l'esprit sera dans le trouble et comme dans le délire, l'affaire qui renferme tout ce qu'il y a de plus important?

2° Autant il importe de bien mourir, autant il importe de bien vivre : tel est le cours de la vie, telle en est la fin. *Celui qui a mal vécu*, dit saint Augustin, *a peine à bien mourir*. La grâce de la persévérance finale est un don spirituel de Dieu, le plus grand des dons, qui est fait gratuitement à l'un et refusé justement à l'autre, accordé à l'un par miséricorde, refusé à l'autre par justice. « Il n'a « pas voulu la bénédiction, elle s'éloignera de lui ; il a « voulu la malédiction, elle lui viendra ; elle pénètrera « dans ses entrailles comme l'eau et comme l'huile dans « ses os ; elle sera comme un vêtement qui l'environnera et « comme une ceinture qu'il portera toujours. Malheur à « vous, impies, qui avez abandonné la loi du Seigneur ; « lorsque vous mourrez, la malédiction sera votre par- « tage (1). »

Quoique celui qui pendant sa vie pratique la justice ne mérite pas par ses œuvres le don de la persévérance (et s'il le méritait, la grâce ne serait plus une grâce), il rend cependant par ses bonnes œuvres sa vocation et son élection certaines ; car Dieu, qui l'a appelé, est fidèle, il n'abandonne pas à moins qu'on ne l'abandonne. Soyez fidèle jusqu'à la mort, dit le Seigneur, et je vous donne-

(1) Ps. 108 et Eccli. 41.

rai la couronne; ce serait en vain qu'il nous exhorterait, s'il n'était fidèle lui-même, puisque sans lui nous ne pouvons être fidèles.

Dieu infiniment bon, Père de notre Seigneur Jésus-Christ, Père de miséricorde et Dieu de toute consolation, donnez-nous, nous vous en conjurons, la dernière grâce qui est la consommation de toute grâce, sans laquelle aucune grâce n'est avantageuse, et que nous demandons humblement de votre infinie bonté par la mort cruelle et par les mérites immenses de votre divin Fils. Nous l'espérons; *car,* comme dit saint Paul, *je sais à qui je me confie, et je suis assuré qu'il est assez puissant pour conserver mon dépôt jusqu'au jour de ma mort.* Seigneur, vous n'abandonnez pas celui qui vous a abandonné, et vous daignez encore lui accorder sa grâce. Je désire maintenant m'attacher à vous de toute mon âme et vous servir en esprit jusqu'à la fin, afin que, vivant pour vous, je meure en vous. Marie, Mère de grâce, Mère de miséricorde, défendez-nous contre l'ennemi et protégez-nous à l'heure de la mort.

DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

** On doit se sanctifier dans son état.*

« Le pharisien, se tenant debout, priait intérieurement « en disant : Seigneur, je vous rends grâces de ce que « je ne suis pas comme le reste des hommes (1). » Quelle est donc cette prière qui consiste à s'élever, à rendre grâces au ciel d'une vertu imaginaire que l'on ne possède pas ? Loin d'être au dessus des autres hommes, la présomption de ce pécheur le place au dernier rang aux yeux de Dieu. Il se préfère à tous les hommes en disant : Je ne suis pas comme eux. Le publicain demeure

(1) Luc 16.

à la porte, l'autre va droit au sanctuaire ; le publicain se tient péniblement prosterné, le pharisien lève la tête. Qu'ils sont nombreux de nos jours les pharisiens ! Personne ne veut rester à sa place, chacun veut s'élever. On veut être ce qu'on n'est pas, et l'on ne veut pas être ce que l'on est. L'orgueil veut toujours monter.

Ier Point. — Le péché du premier homme fut le désir de son élévation. Comment se fait-il que des chrétiens qui savent cela désirent encore de s'élever, quand on a vu des païens eux-mêmes nous enseigner, et par leurs paroles et par leurs exemples, que la modestie est une belle vertu? En effet, en voulant s'élever, on risque d'oublier Dieu, de s'imposer de lourdes obligations ; on s'expose à manquer des vertus nécessaires.

1° Si vous consultez l'enseignement de la foi, elle vous apprendra qu'il n'est rien de plus dangereux ni de plus funeste au salut que de prétendre changer de position sans oublier Dieu, sans s'oublier soi-même. Les saints ont tremblé lorsqu'ils se sont trouvés engagés dans certains emplois ou dans les honneurs par une disposition de la Providence. C'est pour cela que saint Bernard, loin de féliciter un de ses disciples qui venait d'être élevé à la plus haute dignité de l'Eglise, lui en témoignait sa douleur. Et de quelles obligations vous chargez-vous en désirant un emploi dans une communauté, un certain rang dans une localité ou une charge civile quelconque, dans le cas surtout où vous l'obtiendriez ? Toute position plus ou moins élevée a ses engagements de conscience. Ainsi, à mesure que vous montez, vous vous chargez de nouveaux devoirs envers Dieu et envers les hommes. Vous aurez donc à rendre un compte que vous n'aviez pas auparavant, vous portez un fardeau dont vous n'étiez pas chargé. Pesez donc maintenant ce que vaut un emploi, une charge, une nouvelle position; à quoi vous obligez-vous ? Quelle sollicitude, quelle responsabilité, quel zèle pour la religion, quelle protection à la vertu, que de scan-

dales à retrancher, que d'abus à corriger, que de bons exemples à donner! C'est pour cela que les vrais serviteurs de Dieu fuient les emplois et les dignités. Ce qui étonne, c'est de voir des personnes qui recherchent, qui désirent les emplois, sans penser aux obligations qui y sont attachées. On use de mille moyens, on intrigue de de toute manière; voilà bien la prudence de la chair, mais c'est une abomination devant Dieu.

2° Pour s'élever, il faut des qualités et des vertus proportionnées à l'emploi, à la position que l'on convoite, et qu'on les ait toutes; car s'il en manque une seule, toutes les autres deviennent inutiles. Ces vertus doivent être acquises et non à acquérir, sans quoi nous ferions des expériences aux dépens des autres; il faut des hommes éprouvés et non des vierges folles. Or, la plupart de ceux qui veulent se faire une position, une fortune, n'examinent pas s'ils ont les qualités nécessaires; tous même se croient très-aptes à leurs emplois, et les plus imparfaits se croient les plus habiles. Comment pourra-t-on se justifier, non devant les hommes, mais devant Dieu, qui veut que l'on s'éprouve soi-même et qu'on se condamne s'il est nécessaire? On se flatte, on ne veut pas se juger; c'est pour cela, dit saint Augustin, que Dieu s'est réservé un jugement. Mais en supposant même qu'on a toutes les qualités, dès lors qu'on emploie tous les moyens pour s'élever, on ne le mérite plus; car on doit être humble, et on ne l'est pas. N'est-il pas indécent, dit saint Grégoire, de désirer un emploi? Ceux même qui intriguent pour parvenir dissimulent et seraient humiliés qu'on leur soupçonnât des intentions basses. Le monde, il est vrai, ne s'y trompe pas; mais Dieu s'y trompe bien moins encore.

3° Mais, dites-vous, est-ce donc un crime de désirer être plus grand? Non, quand Dieu vous appellera, quand la voix publique se fera entendre sans qu'il y ait aucune intrigue de votre part. Pourquoi voudriez-vous ce que Dieu ne veut pas, ce que Jésus-Christ lui-même n'a pas

voulu ? Vous êtes pécheur, et, comme tel, vous ne méritez que la confusion, et vous voulez faire ce que Dieu ne veut pas de vous ? Il vous veut petit, dans une condition ordinaire, et vous voulez vous élever ? Peut-on porter plus loin l'aveuglement ? Des païens savaient se contenter de leur état humble et modeste, des chrétiens ne le savent pas. On adore un Dieu anéanti, humilié jusqu'à la confusion, et l'on veut s'élever. Quelle est donc cette religion, cette dévotion ? est-elle légitime ? Combien vous vous éloignez de Dieu, en employant des artifices, des intrigues pour parvenir ! La piété doit renoncer à tout et faire renoncer à soi-même, et vous faites jouer tous les ressorts pour vous distinguer de la foule, pour prendre le dessus ! Vous blessez la charité, la justice, toutes les vertus. Dans ce siècle où l'on a vu tant de gens iniques se tirer de la poussière et arriver à la fortune et aux honneurs, on ne soupire qu'après les choses d'ici-bas. Ce mal s'est étendu jusqu'à ceux même qui font profession de pratiquer la religion et la piété. Humilité de mon Dieu, que vous êtes méconnue ! Nous l'aimons dans les autres, mais nous ne voulons pas la pratiquer nous-mêmes ; nous voulons être plus que nous ne sommes, nous ne voulons pas être ce que nous sommes.

IIe Point. — Lorsque Dieu eut créé le monde, il vit, dit l'Ecriture, tout ce qu'il avait fait, et il le trouva très-bien. Or, il n'est pas croyable que le Créateur n'ait pas donné à toutes les conditions des hommes un caractère de perfection aussi bien qu'aux créatures. S'il y a des états qui semblent défectueux, déréglés, corrompus, ce n'est point Dieu qui leur a donné ces défectuosités, mais bien plutôt les vices et le péché des hommes. Or, il est certain que toute la perfection consiste à diriger son état selon l'idée de Dieu, pour le rendre tel que Dieu l'a fait, à éviter toute autre perfection contraire à celle-là ou qui en empêche l'exercice, parce que Dieu veut celle-là et pas d'autre ; c'est pour cela qu'il a préparé des grâces, c'est là qu'est renfermée notre sainteté.

1° Lorsque saint Paul instruisait les premiers fidèles des devoirs du christianisme, il leur recommandait soigneusement de connaître non seulement ce que Dieu voulait, mais ce qui lui était plus spécialement agréable. Or, vous n'avez pas besoin de faire de longues recherches pour cela, car Dieu ne veut qu'une chose, c'est que vous soyez ce que vous devez être dans votre état pour vous y sanctifier. Dès lors que vous y êtes engagé et qu'il ne vous est pas libre d'en sortir, Dieu veut que vous y cherchiez votre perfection, et que vous répariez le mal que vous avez fait en vous y engageant sans le consulter. Sans cela vous ne ferez jamais la volonté de Dieu. Vous pouvez vous faire une réputation, vous faire estimer, vous distinguer; mais ce n'est pas ce que Dieu vous demande; ce qu'il exige, c'est que vous y remplissiez tous vos devoirs exactement; c'est pour votre état que Dieu vous a préparé des grâces, et non pour un autre. Il y a des grâces diverses, dit saint Paul, selon la diversité des conditions. L'Esprit divin ne distribue ses grâces que par rapport à la fonction et à l'emploi de chacun. Les uns ont des grâces de commandement, les autres des grâces d'obéissance. Restez donc dans votre état et ne cherchez qu'à vous y rendre parfait.

2° C'est dans la perfection de votre état qu'est renfermée toute la sainteté; les plus grands saints n'y sont parvenus que par ce moyen. Ce ne sont pas leurs prodiges et leurs miracles qui les ont rendus saints, mais le soin qu'ils ont pris de remplir les obligations de leur condition. Jésus-Christ, le modèle de la sainteté, n'a pas agi différemment, malgré sa toute-puissance; il s'est borné à remplir ses fonctions : comme enfant, il a obéi; comme Juif, il observa rigoureusement la loi judaïque, et ne commença à enseigner qu'à l'âge de trente ans, selon les prescriptions de la loi. Ensuite il déclara qu'il n'avait qu'une seule chose à faire, c'était la volonté de son Père. Ainsi donc n'oublions pas la recommandation de saint

Paul : Que chacun se sanctifie dans son état. C'est même pour cela que ce grand apôtre ne voulait pas qu'on fût plus sage qu'il ne convient, c'est-à-dire qu'on allât chercher la sainteté où elle ne se trouve pas et hors de son état ; elle n'est que là où la divine Providence veut que vous la trouviez, dans la position qu'elle vous a faite.

3° Eloignez donc de vous un faux zèle de perfection qui vous préoccupe trop souvent. Elle est chimérique cette perfection que Dieu n'exige pas et qui détourne de celle qu'il exige. Modérez ce zèle inquiet de la perfection des autres qui vous fait négliger la vôtre, mais surtout réprimez ce faux zèle qui fait que vous voulez être parfait selon le monde et non selon Dieu.

J'appelle perfection chimérique celle qu'on se figure dans certaines positions que peut-être on n'occupera jamais, et dont la pensée ne sert qu'à nourrir le dégoût pour celle que nous occupons. Si j'étais dans tel emploi dans tel lieu, si j'avais de la fortune, dit-on, je servirais Dieu, je ne penserais qu'à lui, je travaillerais sérieusement à mon salut. Je vous le dis, si vous y parveniez, vous feriez plus mal encore, et vous n'auriez pas les grâces que Dieu vous donne ; vous ne seriez plus dans l'ordre de la Providence. Une autre perfection chimérique consiste à faire le bien que vous n'êtes pas obligé de faire ; il y en a qui se livrent à des pratiques de dévotion singulières et qui ne remplissent pas celles qui sont communes. On veut se distinguer, on fait des aumônes, et l'on ne paie pas même ses dettes. On voudrait tout réformer, et l'on ne se réforme pas soi-même. Appliquons-nous surtout à notre sanctification ; il nous importe bien plus de nous sauver que de vouloir nous inquiéter de tant de choses. « Marthe, dit le Seigneur, vous vous mettez en « peine de beaucoup de choses ; or, il n'y en a qu'une « qui vous soit nécessaire : votre salut. » Oui, mon Dieu, je veux m'occuper de moi-même, n'aimer que vous seul et me sauver dans mon état.

ONZIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE.

FÊTE DE L'ASSOMPTION.

Du culte que nous devons à la bienheureuse Vierge.

J'habite au plus haut des cieux, et mon trône est établi sur une colonne de nuées (1). Celui-là n'est pas digne d'être le disciple de Jésus-Christ, qui n'est pas le serviteur de Marie ; celui-là n'est pas digne de participer au banquet sacré, qui n'honore pas celle qui a donné son sang pour former le corps de celui qui se donne à la table sainte ; celui-là n'est pas digne d'être appelé l'enfant de Dieu, qui n'honore pas celle qui est appelée la fille du Père éternel. Tous les saints dont la vie est connue ont été des serviteurs fervents de la sainte Vierge, et ont fait tous leurs efforts pour répandre son culte. Nous lui devons un culte particulier de révérence, de bienveillance et de confiance ; il faut donc l'honorer comme maîtresse et reine du ciel, l'aimer comme une mère, l'invoquer comme une protectrice.

Ier Point. — Nous avons coutume de considérer et de respecter l'éclat de la naissance, de la vertu et de la dignité ; à tous ces titres, jamais personne, après Jésus-Christ son Fils, ne fut plus distingué que la sainte Vierge, et personne ne le sera jamais. *Je suis la première parmi les nations* (2).

1° Il n'est pas nécessaire d'énumérer la longue et antique suite des rois par lesquels elle remontait jusqu'à Salomon et à David. Que d'autres soient fiers de semblables éloges ; pour elle, elle a une plus grande gloire, c'est d'avoir été choisie de toute éternité pour devenir la fille adoptive de Dieu le Père, pour devenir l'épouse du Saint-

(1) Eccli. 4. — (2) Ibid.

Esprit, pour avoir conçu, couverte de son ombre, et mis au monde le Fils de Dieu, qui a uni en lui la nature divine et la nature humaine, de telle sorte que, de même qu'il est vraiment Dieu, elle est aussi vraiment la Mère de Dieu, et qu'on doit lui donner ce titre. *Celui qui m'a créée s'est reposé dans ma tente* (1).

Ici toute créature doit se taire et rester dans l'étonnement ; à peine doit-elle pouvoir considérer l'immensité d'une telle dignité, dit saint Pierre Damien. « Car, quoi« que tout soit possible à Dieu, il ne pouvait cependant « faire une mère plus élevée que la Mère de Dieu, » ajoute saint Bonaventure. C'est pourquoi saint Augustin parle ainsi à la bienheureuse Vierge : « Quelles louan« ges pourrai-je vous donner? je ne le sais ; vous avez « porté dans votre sein celui que les cieux ne pouvaient « contenir. »

2° La sainte Vierge égale en quelque sorte, par l'éclat de ses mérites et de ses vertus, l'éclat de sa naissance et de son alliance divine. Quelle abondance de grâces et de dons spirituels n'a-t-elle pas reçue de Dieu le Père? de quelles faveurs n'a-t-elle pas été enrichie par l'Esprit saint, son époux, et par son Fils, le Roi des rois? Ces dons et ces grâces furent si grands qu'elle l'emporta sur toutes les créatures par la pureté de son corps et de son âme, par la fermeté de sa foi et de son espérance, par la ferveur de sa charité, par la constance de son humilité et de sa patience, et par l'ornement de toutes les vertus, autant qu'une mère, qu'une épouse, qu'une fille l'emporte sur des esclaves. *Beaucoup de filles ont rassemblé des richesses, mais vous l'emportez sur toutes* (2).

C'est pourquoi saint Ambroise assure que la bienheureuse Vierge fut telle que sa vie seule est le modèle de tous ; aussi on l'honore et on lui rend hommage surtout en l'imitant.

(1) Eccli. 24. — (2) Prov. 31.

3° Le plus haut degré d'honneur et de dignité répond aux mérites les plus élevés. La Vierge sainte fut élevée dans le ciel en corps et en âme; placée au dessus de tous les chœurs des anges, assise sur le trône de son Fils, elle a la principauté. Seigneur, vous l'avez couronnée d'honneur et de gloire. *La Reine s'est assise à votre droite, ornée du vêtement d'or* de la charité, *et environnée d'une variété étonnante* de toutes les vertus ; c'est la Reine des anges et des hommes, qui la vénèrent dans le ciel et sur la terre. L'Eglise, à cause de sa gloire éminente, lui rend et lui doit un culte particulier d'hyperdulie. Que de temples elle a érigés et consacrés en l'honneur de Marie dans tout l'univers ! que de solennités et d'ordres religieux elle a établis en mémoire d'elle ! que d'hymnes elle chante à sa gloire, soit au commencement, soit à la fin des saints offices ! Que dirons-nous de plus? « Vous êtes, *Vierge* « *sainte*, la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël « et l'honneur du peuple *chrétien*. Soyez bénie, ô fille « *du Seigneur*, sur cette terre par dessus toutes les fem- « mes; que le Seigneur soit béni, lui qui a glorifié votre « nom de telle manière que votre louange sera toujours « dans la bouche des hommes qui se souviendront du « Seigneur éternellement (1). » Celui qui n'honore pas la Mère n'honore pas le Fils; celui qui honore la Mère honore le Fils.

Sainte Marie, Vierge et Mère de Dieu, je vous choisis aujourd'hui pour ma maîtresse et ma reine ; je me propose et je prends la résolution de ne jamais vous abandonner, de ne jamais rien dire, de ne jamais rien faire et de ne jamais rien permettre contre votre honneur à ceux qui me sont soumis.

IIe Point. — *Je suis la Mère du bel amour* (2). L'amour doit accompagner le respect, si nous voulons rendre à Marie un hommage convenable. Nous devons l'aimer

(1) Judith 13 et 15. — (2) Eccl. 24.

comme une mère, car elle est la Mère de notre Sauveur, notre Mère, et enfin une Mère qui nous aime tendrement.

1° *Que celui qui n'aime pas notre Seigneur Jésus-Christ soit anathème* (1). Ce n'est pas seulement la nature, mais c'est l'amour le plus puissant qui a uni par un nœud indissoluble Jésus et Marie, le Fils et la Mère, de telle manière que dans notre cœur il ne nous est pas permis de les séparer. Si vous aimez le Fils, vous chérissez la Mère; si vous n'aimez pas la Mère, vous n'aimez pas le Fils; car, comme le dit saint Augustin, la chair de Jésus-Christ est la chair de Marie. Lorsque nous aimons quelqu'un, nous aimons ce qui lui est uni, ce qui lui appartient; les amis ne font qu'un cœur et ils ont la même volonté; vouloir ou ne vouloir pas la même chose est le signe de la véritable amitié. Celui qui dit : J'aime Dieu, et qui hait son frère, est un menteur. Donc, si nous ne pouvons aimer Dieu sans aimer notre prochain, qui est le frère et le membre de Jésus-Christ, combien moins aimerions-nous Jésus-Christ, si nous n'aimons pas sa Mère !

Mère du bel amour, de la crainte et de la sainte espérance, Mère aimable, qu'aimera celui qui ne vous aime pas? Celui qui n'aime pas la Mère du Créateur, la Mère du Sauveur, qu'aime-t-il, sinon lui-même, et pour sa perte? *Celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort* (2), à plus forte raison celui qui n'aime pas sa mère.

2° La Vierge sainte est non seulement la Mère de Jésus-Christ, elle est encore la nôtre; car, puisque nous sommes les frères de Jésus-Christ et que nous avons le même Père dans le ciel, nous avons aussi la même Mère sur la terre; c'est ce que le Seigneur, mourant sur la croix, a assuré à saint Jean, en disant à sa Mère : *Femme, voilà votre fils*, et à saint Jean : *Voilà votre mère; et dès ce moment le disciple la prit pour sa mère* (3). Qui, d'après

(1) I Cor. 16. — (2) I Jean 3. — (3) Jean 19.

ce mystère, ne comprend pas que Jésus mourant a mis ses disciples sous la protection de sa Mère comme ses propres enfants, et qu'en même temps il a voulu qu'ils l'aimassent comme leur mère? Car nous sommes les frères de Jésus-Christ, et la Mère de Dieu n'est pas moins la mère de ceux qui vivent pour le salut qu'Eve pour la mort et la perdition, puisque par Marie nous avons reçu une meilleure vie.

Oui, Vierge bienheureuse, Mère de Dieu, je vous reçois pour ma mère, je vous honore et vous respecte comme la meilleure des mères; montrez-vous telle aussi, et faites que, par la grâce de Dieu, je mérite d'être et de demeurer votre enfant jusqu'à la fin.

3° Mère très-tendre et qui nous aimez ardemment, Mère bienfaisante, que saint Bernard, écrivant aux chanoines de Lyon, appelle l'*inventrice* de la grâce, la médiatrice du salut, la restauratrice des siècles, parce qu'elle nous a donné le fruit de ses entrailles, le prix de la rédemption, qu'elle l'a offert à Dieu le Père pour le salut des hommes; qu'elle a voulu que son Fils unique fût livré pour nous et qu'il fût crucifié; elle fut présente et présida en quelque sorte à l'exécution avec Dieu le Père, disposée à immoler son Fils de ses propres mains si Dieu l'eût ordonné, afin d'écraser la tête de l'ancien serpent, de l'ennemi du genre humain, selon ce qui est écrit: *Elle t'écrasera la tête* (1).

Oh! avec quelles grandes douleurs elle nous a engendrés à la vie de la grâce! Mère vraiment affligée, pour les péchés de son peuple elle vit Jésus-Christ dans les tourments, accablé sous les coups; elle vit son divin Fils mourant dans la désolation, elle le vit au moment où il rendait son âme. Il n'est pas si nécessaire de savoir comment nous devons la louer que de lui rendre de dignes actions de grâces. Mais qu'est-ce qu'une mère demande à

(1) Gen. 3.

ses enfants? Elle désire être aimée autant qu'elle aime, afin de n'avoir pas le droit de se plaindre en disant : *J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils m'ont méprisée.*

III[e] Point. — *En moi se trouve toute grâce de voie et de vérité, en moi toute espérance de vie et de vertu* (1). L'hérésie est furieuse, et elle nous calomnie en disant que nous rendons les honneurs divins à la Mère de Dieu, que nous lui décernons un culte de latrie ; il n'est pas surprenant qu'elle frémisse et que l'envie la dévore, car cette Vierge a toujours détruit toutes les hérésies dans le monde entier, dit saint Augustin. Nous marchons sur les traces de nos ancêtres, nous observons ce que la raison nous conseille et ce que l'expérience nous persuade, en invoquant dans nos besoins la Reine du ciel et en nous mettant sous sa protection. Elle ne manque ni de pouvoir ni de volonté pour nous exaucer, dit saint Bernard ; son pouvoir est immense, sa volonté parfaite ; l'assistance de Marie est donc très-puissante et très-présente.

1° Ce que vous ne pouvez pas obtenir de Dieu par vous-même, vous l'obtiendrez par l'intercession de sa Mère, à moins que vous ne demandiez ce qui est contraire au salut ; car ce que le Seigneur Jésus refuse quelquefois aux pécheurs comme juge, il l'accorde à la Vierge comme étant son Fils, dit saint Anselme. Ne l'a-t-il pas montré à Cana en Galilée? Il déclare que son temps n'est pas venu, mais en faveur de Marie il l'anticipe ; elle demande un miracle, elle l'obtient. *Demandez, ma Mère, car il n'est pas juste que je détourne ma vue de votre face* (2). Il n'est pas juste, parce que la Mère de Dieu ne peut demander que ce qui est agréable à son Fils et utile à l'homme : quoique le pécheur soit indigne de recevoir un bienfait, sa Mère est digne de l'obtenir. C'est pourquoi les saints Pères appellent sa protection une toute-puissance suppliante ; ils disent même que Jésus-Christ a jeté tous les

(1) Eccli. 24. — (2) III Rois 2.

trésors dans son sein, de telle manière qu'elle est la dispensatrice des grâces célestes, et cela est très-convenable. *Celui qui m'aura trouvé aura trouvé la vie et puisera en moi le salut du Seigneur* (1).

Ce que dit saint Bernard est honorable pour Marie et doit être très-agréable à ses enfants pour leur inspirer une grande confiance. Dieu a voulu, dit-il, que tout vous vienne par Marie ; elle a pouvoir sur toutes les grâces qui se répandent sur les hommes ; tout se soumet à l'empire de Dieu, jusqu'à Marie ; tout obéit à l'empire de Marie, jusqu'à Dieu.

2° Autant est grand son pouvoir, autant est grande sa bonne volonté ; car elle est Mère, et Mère de miséricorde. *Une mère peut-elle oublier son enfant, de manière à n'avoir pas pitié du fruit de ses entrailles* (2) ? Et quelle est cette Mère ? Celle qui, pour racheter des enfants adoptifs, des esclaves, a livré son Fils à la mort, et à la mort de la croix : celle qui, toujours inquiète et attentive sur nos besoins, prévient même nos désirs : *Mon Fils, ils n'ont pas de vin*, peut-elle nous oublier ? Non. Demandez avec confiance, vous qui êtes ballotté par les flots du siècle, regardez l'étoile, appelez Marie, pensez à Marie, invoquez Marie ; si elle vous soutient, vous ne pouvez tomber ; si elle vous protége, vous n'avez rien à craindre ; si elle vous guide, vous parviendrez. Voilà, dit saint Augustin, ma grande confiance et tout le motif de mon espérance auprès du Juge irrité, qui serait implacable sans une telle intercession. Comme il est impossible, dit saint Anselme, que ceux-là soient sauvés, de qui Marie détourne ses regards, il est aussi impossible que ceux qu'elle regarde avec bonté ne soient pas justifiés et glorifiés. Ainsi le culte de Marie est placé au nombre des signes de prédestination, si cependant nous l'honorons en l'imitant.

Il faut prendre garde que la confiance ne dégénère pas

(1) Prov. 8. — (2) Isaïe 49.

en présomption et en attrait du péché. « Afin que votre « dévotion soit agréable, dit saint Bonaventure, et votre « respect bien reçu, efforcez-vous de l'imiter autant que « vous le pourrez. » Saint Bernard ajoute : « Pour obte- « nir le suffrage de sa prière, n'oubliez pas l'exemple « qu'elle a donné dans sa conduite. » Faites ce que vous pouvez, et demandez ce que vous ne pouvez pas ; l'assistance de la bienheureuse Vierge vous aidera afin que vous puissiez. « Que celui-là cesse de vous louer, ô Vierge « bienheureuse, qui, après vous avoir invoquée fidèle- « ment dans le besoin, a reconnu que vous ne l'avez pas « secouru, » dit saint Anselme.

Je me jette à vos genoux, ô ma bonne Mère, sainte Marie; secourez les malheureux, aidez les faibles, consolez ceux qui pleurent. Maîtresse, Dame, Reine, Mère de Dieu, intercédez pour nous, suppliez Dieu pour nous, sainte Mère de Dieu, afin qu'il sauve nos âmes. Je vous choisis aujourd'hui pour ma patronne et mon avocate, recevez-moi pour votre serviteur à jamais ; assistez-moi dans toutes mes actions, et ne m'abandonnez pas à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

ONZIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE.

** Nécessité du culte que nous rendons à Marie.*

Vidimus Dominum esse tecum ; ideo venimus fœdus inire tecum. Nous avons vu que le Seigneur est avec vous, c'est pourquoi nous sommes venus faire alliance avec vous (1).

A la vue du culte que nous rendons à Marie ; l'hérésie et l'impiété deviennent furieuses ; elles nous calomnient en disant que nous rendons les honneurs divins à la Mère de Dieu ; mais nous qui savons que son trône est élevé bien au dessus de celui des anges et des saints, nous

(1) Gen. 26.

suivons la règle qu'ont suivie nos pères dans la foi, les exemples de nos ancêtres, et l'enseignement de la sainte Eglise, toujours conduite par l'Esprit saint et incapable de nous tromper ni de se tromper. Nous ne rendons pas à Marie le même culte qu'à Dieu, mais nous l'honorons immédiatement après Dieu, en la regardant comme la créature la plus parfaite sortie des mains du Créateur, comme le canal des grâces divines, comme la reine du ciel et de la terre, et nous lui disons comme les princes des Amalécites disaient à Isaac : Nous avons vu que le Seigneur est avec vous, c'est pourquoi nous voulons faire alliance avec vous. Pour faire cette alliance, nous devons honorer Marie, parce que Dieu le veut, parce que le culte rendu à Marie est un signe de prédestination, et je dis que ce culte doit être surtout un culte d'imitation.

Ier Point. — Jésus-Christ nous dit : *je vous ai donné l'exemple* afin que vous fassiez ce que j'ai fait. Or, Jésus-Christ a honoré sa Mère, il a voulu que l'Eglise l'honorât, il veut que chacun de nous l'honore.

1° Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais une créature que le Verbe divin ait honorée comme la Vierge. Il voulut qu'elle fût l'objet des attentions de la sainte Trinité même avant la création du monde. Dès lors que dans les conseils divins il fut question de l'incarnation du Fils, il fut question aussi de créer une Mère digne de Dieu. A peine l'homme a-t-il péché, qu'en lui promettant le Rédempteur, on publie celle qui doit le donner à la terre, celle qui doit écraser la tête du serpent infernal. Je ne désignerai pas la longue suite de prophètes qui l'annoncent à la terre; je dirai seulement que jamais ils ne parlent du Fils sans faire mention de la Mère, et que si Jésus-Christ a été figuré en mille manières dans l'ancienne loi, l'Ancien Testament est rempli de traits et de symboles qui ne trouvent leur application nulle part que dans Marie : elle est la nouvelle Eve comme Jésus-Christ est le nouvel Adam, elle est l'arche de Noé, l'arche de la nouvelle al-

liance, la puissante Débora, la belle et pieuse Esther, la forte Judith, la mère du nouveau Machabée qui laisse mourir son fils pour le salut du peuple et pour expier ses crimes. Mais le Verbe divin n'honore pas seulement sa Mère par l'organe des prophètes, il l'honorera en personne ; à peine né, il se place entièrement sous sa dépendance. Elle le déposera dans une pauvre crèche, le transportera en Egypte, l'offrira au temple, l'occupera même à des ouvrages manuels, lui commandera comme une mère à un enfant ordinaire, et Jésus lui obéira, respectera ses ordres. *Il était soumis*, dit l'Evangile. C'est pour lui obéir qu'il quitte le temple de Jérusalem au moment même où il était au milieu des docteurs pour accomplir la volonté de son Père céleste. C'est pour lui être agréable qu'il opère son premier miracle aux noces de Cana. Enfin, il demeure dans sa pauvre maison de Nazareth jusqu'à l'âge de trente ans, et du haut de sa croix, sur le point de rendre le dernier soupir, il s'occupe encore de sa sainte Mère et la confie à son disciple bien-aimé, c'est-à-dire en sa personne à toute l'Eglise.

2° Aussi cette Eglise sainte, héritière des sentiments de Jésus-Christ son époux, ne négligea rien pour témoigner à Marie son profond respect et sa sincère vénération. Pendant le reste de sa vie mortelle, elle la regarda comme son oracle, se confia toujours à sa direction, à ses conseils, et suivit fidèlement ses exemples de vertu. Mais à peine cette Vierge sainte avait-elle quitté cette terre, que le nom de Marie vola jusqu'aux extrémités du monde avec celui de son Fils; il fut publié dans les chaires chrétiennes, dans les assemblées des fidèles; on lui érigea des statues, on dressa des autels en son honneur, sa maison devint un temple chrétien, son culte fut uni à celui de Jésus-Christ. L'Eglise lui fit toujours honneur de ses triomphes sur le paganisme, sur l'hérésie et sur l'impiété. De nos jours encore, elle lui fait honneur de toutes les victoires qu'elle a remportées sur le libertinage et l'incrédulité.

O Marie, toute l'Eglise vous regarde comme sa protectrice et sa mère ; c'est pourquoi elle célèbre tant de fêtes pour vous honorer, elle établit tant de pratiques de piété pour vous plaire, tant d'associations pour exciter envers vous la piété des fidèles. Elle place constamment votre nom à côté de celui de Jésus; vous êtes notre reine, notre protectrice, notre refuge ; je me prosterne à vos genoux.

3° Par le baptême vous êtes devenu le membre de Jésus-Christ, son frère, uni intimement à lui et ne faisant qu'un même corps, mais plus uni encore par les sentiments et par le cœur. C'est à vous que Jésus-Christ dit comme à tous les fidèles : Je vous ai donné l'exemple. Quel est l'exemple qu'il vous donne? C'est d'aimer et d'honorer sa Mère. Ce que j'ai fait, faites-le. Or, j'ai aimé celle qui me donna la vie temporelle ; je l'ai glorifiée en la plaçant au plus haut des cieux, en posant le diadème d'honneur sur son front, en la déclarant reine du ciel et de la terre; vous devez donc aussi l'honorer et la glorifier. Les honneurs que vous lui rendez rejaillissent sur moi, c'est moi que vous honorez en l'honorant, et comme en prenant une chair je suis devenu votre frère, ma Mère doit être regardée comme votre mère; je vous l'ai donnée pour telle sur la montagne du Calvaire, en la personne de saint Jean, mon bien-aimé disciple. O Vierge sainte, s'écrie saint Anselme, celui qui s'éloigne de vous et qui vous abandonne doit nécessairement périr, celui qui vous offense blesse son âme, et ceux qui vous haïssent vont à la mort. Vous êtes la Mère des élus, je me prosterne à vos pieds, jetez sur moi un regard de miséricorde.

IIe Point. — Quoique l'homme ne puisse pas savoir d'une certitude absolue s'il est prédestiné à la gloire, il y a cependant certains signes qui lui en donnent une certitude morale. Or, les saints Pères ont toujours donné comme une marque spéciale la dévotion envers la sainte Vierge; ils s'appuient en cela sur l'Ecriture et sur la tradition.

1° Ceux que Dieu a prédestinés, il les a rendus conformes à l'image de son Fils, dit saint Paul. Mais rien ne peut nous donner une plus grande ressemblance avec le Sauveur, que d'aimer celle qu'il a aimée, d'honorer celle qu'il a honorée, de louer celle qu'il a exaltée. Il ne pouvait lui faire un plus grand honneur que de la rendre fille du Père éternel, mère du Verbe et épouse du Saint-Esprit. Si donc vous voulez avoir quelque ressemblance avec Jésus-Christ et vous donner un signe de prédestination vous devez honorer sa Mère, comment pouvez-vous dire que vous aimez Jésus-Christ, quand vous n'aimez pas celle qui lui a donné sa chair et son sang? Et si un verre d'eau froide donné au nom du Sauveur ne sera pas sans récompense, comment l'amour et le respect que vous rendrez à sa Mère pourrait-il n'être pas récompensé?

2° « Heureux l'homme qui m'écoute et qui veille à ma « porte chaque jour; celui qui me trouve, trouve la vie, « et puisera le salut à la source du Seigneur. » Le sens que l'Eglise donne à ce passage est celui-ci : Celui qui, dès son enfance, se consacre à mon amour, possède le commencement de la béatitude; en me trouvant, il trouvera le salut et toute espèce de bien. Je le recevrai, je le conduirai, je le protégerai et l'introduirai dans la demeure de mon Fils; mon amour pour lui sera efficace. Ceux qui m'aiment, je les chéris, je leur fais part de l'amour divin, et les rends participants de l'élection qui fait les saints. D'ailleurs, il est impossible d'aimer la sainte Vierge sans aimer Jésus-Christ. Or, celui qui aime Jésus-Christ sera infailliblement sauvé. L'amour est le chemin du ciel; donc celui qui aime Marie a déjà trouvé le chemin de la vie, et puisera de plus en plus aux sources du Seigneur l'eau qui jaillit à la vie éternelle.

3° Marie est l'espérance des justes et des pécheurs, le bouclier qui nous défend contre les attaques de Satan, du monde et de la chair; c'est elle qui donne le zèle aux ministres de Dieu, la charité aux apôtres, le courage aux

martyrs, la lumière aux docteurs, l'humilité aux vierges. la chasteté aux épouses; voyez donc, enfants des hommes. que quiconque a espéré en elle n'a pas été confondu. « Souvent il arrive, dit saint Anselme, qu'on obtient plu- « tôt son salut par l'invocation du nom de Marie que par « celui de Jésus, non qu'elle soit plus puissante, mais « son Fils veut par ce moyen engager les hommes à l'ho- « norer. D'ailleurs, Jésus-Christ est juge, il donne à cha- « cun selon ses mérites ; ainsi, lorsqu'on l'implore en in- « voquant son nom, s'il refuse d'exaucer, c'est qu'il traite « comme on l'a mérité ; mais si on l'implore au nom de sa « Mère, et qu'on ne mérite pas par soi-même, les mérites « de la Vierge deviennent une puissante intercession. »

IIIe Point. — La dévotion envers la bienheureuse Vierge doit être unie à l'imitation de ses vertus ; sans cela elle nous est beaucoup moins avantageuse.

1° *Venez à moi, vous qui me désirez ; remplissez-vous de mes générations.* Vous ne pouvez appartenir au démon et à Marie. Si vous voulez que votre culte lui soit agréable, elle vous invite à quitter les voies fausses que vous avez suivies, prenez la voie de la vertu et suivez l'étendard de la croix ; pratiquez, dit-elle, les vertus que je désire voir dans les cœurs qui veulent se donner à moi. En effet, comment pouvez-vous plaire à la Vierge sans tache lorsqu'elle vous voit souillé de fautes nombreuses et énormes? Comment pouvez-vous lui être agréable lorsque vous outragez le Dieu qu'elle honora pendant toute sa vie ? Songez-y, on ne saurait être aimé de la Mère si l'on outrage le Fils.

2° *Mes enfants, écoutez-moi, heureux ceux qui suivent mes voies ; soumettez-vous à la discipline, soyez sage, et ne la repoussez pas.* Ce ne sont pas ceux, vous le voyez, qui se livrent à certaines pratiques pour l'honorer, que Marie estime le plus, mais ceux qui imitent sa conduite; car Marie nous a été donnée non seulement pour protectrice, mais pour modèle. Ne vous semble-t-il pas entendre Dieu lui-même vous dire : Faites selon le modèle qui vous a été

montré. Et le Sauveur ne vous dit-il pas : Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le royaume de mon Père, mais ceux qui font sa volonté, qui observent sa loi. Pensez-vous qu'une Vierge pure, qui rechercha la pauvreté, qui s'éloigna des plaisirs et qui fut pleine de charité, aimera votre conduite impure, votre amour des plaisirs, vos haines, vos injustices ? Vous l'outragez. Mais s'il en est ainsi, il faut donc cesser de la prier ? Non, vous n'avez peut-être plus que cette ressource pour obtenir votre conversion.

ONZIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

** Grandeurs de Marie.*

Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Ce que l'ange avait prédit à Marie est accompli à la lettre. Elle est vraiment élevée au dessus de toutes les créatures; de toute part on chante ses louanges; partout l'encens fume dans les temples que la piété a élevés en son honneur ; toutes les bouches annoncent ses grandeurs. Les prophètes la publièrent dans leurs oracles; l'ancien Testament est rempli de traits et de figures qui la présagent : Isaïe l'avait aperçue bien des siècles avant sa naissance et l'annonçait comme mettant au monde l'Emmanuel sans cesser d'être vierge ; Jérémie la voyait portant dans son sein le Fils de l'Eternel; Salomon était tout ébloui de l'éclat qui l'environne. Tout ce qui dans la loi ancienne figurait Jésus-Christ présageait en même temps sa sainte Mère ; jamais les auteurs inspirés ne parlaient du Fils sans faire mention de la Mère. Méditons les grandeurs de cette Vierge sainte, afin d'accroître envers elle notre respect et notre vénération, et comprenons les avantages que nous procure le culte que nous lui rendons.

Ier POINT. — Marie fut grande dans les desseins de Dieu, grande pendant sa vie, plus grande après sa mort.

1° Il n'y a que l'œil de Dieu qui puisse voir toutes les

faveurs célestes qui lui étaient préparées dès avant sa naissance. Dès lors que Dieu médita l'incarnation de son Fils, il daigna s'occuper du choix de sa Mère et la lui prépara digne de son infinie grandeur. A peine les siècles ont-ils commencé leur carrière qu'on la voit briller dans le lointain comme l'aurore du jour de la rédemption. Les siècles figuratifs semblent préluder aux honneurs que lui rendront les siècles chrétiens. Eve innocente représente Marie conçue sans péché. C'est elle qui doit écraser la tête du serpent infernal. Elle est l'arche qui au milieu du déluge porte en elle le salut du monde. Plus puissante que Judith, elle délivre l'univers de la plus affreuse captivité. Elle est l'arche d'alliance qui unit le ciel à la terre. Enfin, avant d'avoir vu le jour, elle est prévenue des grâces de Dieu les plus signalées ; seule elle est préservée de la tache originelle. Il ne sera pas dit que celle que le Seigneur destine à détruire le péché sera elle-même sujette au péché ; une glorieuse prérogative la préserve de toute souillure. Quelle faveur ! elle est aussi grande qu'est grand le malheur de l'homme, qui naît ennemi de Dieu, esclave du démon. Marie paraît comme un lis au milieu des épines ; le premier instant de son existence devient le trouble de l'enfer. Le Dieu créateur la regarde dès lors avec complaisance; il l'appelle sa bien-aimée, sa colombe, sa chaste épouse. Tel est l'enseignement de l'Eglise, et cette Vierge sainte a toujours répandu ses bénédictions abondantes sur ceux qui confessent hautement cette prérogative qui lui est si glorieuse. Oh ! oui, Marie, il convenait que le plus beau des enfants des hommes naquît de la créature la plus parfaite.

2° Bientôt va s'accomplir le mystère ineffable arrêté de toute éternité; bientôt va luire sur la terre ce jour heureux annoncé par les prophètes, désiré des patriarches, ce jour qu'attendent les justes. Le ciel va s'abaisser, les temps sont accomplis; le Verbe divin se prépare à quitter le sein de son Père, il médite une régénération. La sainte

Trinité veut refaire le monde à sa ressemblance, qui a été effacée par le démon. Le Père envoie son Fils, le Fils unit son consentement à celui du Père, et le Saint-Esprit s'offre à opérer cet étonnant prodige. Un ange d'un rang supérieur vient déclarer à Marie qu'elle a fixé les regards du Tout-Puissant, qu'elle est bénie entre toutes les femmes, qu'elle est choisie, en un mot, pour être la Mère de Dieu. A peine a-t-elle donné son consentement, que l'Esprit saint la couvre de son ombre, et le Verbe se fait chair. Marie devient Mère de Dieu sans cesser d'être vierge, et Dieu se fait homme sans cesser d'être Dieu. Quel prodige! Marie contracte une étroite amitié avec les trois personnes divines; elle est fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit. La chair humaine devient la chair de Dieu, Dieu devient homme en Marie, et l'homme devient Dieu. Marie commande à son Dieu, et Dieu lui obéit. Rien ne peut donner une idée d'une telle dignité. Le titre seul de Mère de Dieu élève Marie au dessus des rois, au dessus des anges, au dessus de toute créature, au dessus enfin de tout ce qui n'est pas Dieu.

3° Ne soyez pas surpris après cela de voir toutes les nations célébrer à l'envi la gloire de Marie, chaque siècle lui donner des louanges et lui rendre un culte qui seraient excessifs si on les offrait à toute autre créature. Jamais on ne rendra trop d'honneur à celle qui avait reçu la plénitude des grâces célestes dès le moment de sa conception, à celle qui reçut une dignité qui n'aura jamais de semblable, et qui sut y ajouter elle-même la pratique de toutes les vertus au degré le plus sublime. Car il n'y eut jamais en elle un moment vide, jamais de don infructueux, jamais de grâce inefficace ; elle ne perdit pas un seul instant dès le moment de son existence : jamais elle ne cessa d'aimer Dieu autant qu'elle le pouvait, avec cette surabondance de grâces dont elle fut remplie. Aussi fut-il grand le trésor de mérites dont elle se trouva enrichie lorsqu'enfin elle quitta cette terre de misère. Sa mort mit le comble à sa gloire et à sa grandeur.

4° Marie mourut d'un transport d'amour, sans souffrance et sans agonie. Elle attendit avec une sainte impatience la fin de son exil. Rien ne pouvait la retenir ici-bas; depuis la mort de son divin Fils, elle ne faisait que languir, attendant avec une sainte impatience la dissolution de son corps. Rien ne la trouble, rien ne l'alarme à l'approche de la mort si redoutable au reste des hommes. Elle entendait intérieurement la voix de son bien-aimé qui lui disait : Venez, mon épouse, ma bien-aimée, recevoir votre couronne. Quelle peine peut éprouver un exilé qui va revoir sa patrie? quelle peine celle qui quitte les créatures pour entrer dans le sein de la Divinité? Vous le verrez si vous vivez dans la justice, la mort n'effraie que le pécheur. Marie avait déjà vu avant de mourir le nom de son Fils publié et honoré du couchant à l'aurore; le Juif et le Gentil, le Grec et le Barbare avaient arboré le signe du salut. Oui, Vierge sainte, quittez ce monde; rompez vos liens, chaste colombe; allez aux demeures éternelles, voici votre époux. Le bruit se répand que Marie va quitter la terre, une foule immense de fidèles viennent autour de son lit de mort la supplier de porter leurs noms au pied du trône de Dieu; les apôtres se trouvent miraculeusement réunis près d'elle, lui demandant sa dernière bénédiction. C'est en présence de cette auguste assemblée que Marie, consumée par l'amour, rend son dernier soupir. Quelle mort! Comparez-la avec la mort du pécheur, et considérez quelle sera la vôtre. Elle fut votre modèle pendant sa vie, qu'elle le soit encore à sa mort. Répandez des fleurs sur sa tombe, répandez le lis de l'innocence qui germera pour la vie éternelle.

Trois jours après sa mort son âme se réunit à son corps. Ici, l'œil n'a jamais rien vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur n'a rien éprouvé qui puisse être comparé à un tel spectacle. Je dirai seulement que Marie monta au ciel comme il convenait à la Mère de Dieu; semblable à l'aigle qui a renouvelé sa jeunesse, elle s'en va d'un vol rapide

dans le sein du soleil de justice. Ouvrez-vous, portes éternelles; sein d'Abraham, dilatez-vous. Quelle beauté ravissante ! quelle douce majesté ! Quelle est cette fille du Liban qui monte du désert, brillante de clarté ? Elle s'avance comme l'aurore ; l'astre de la nuit donne moins de clarté. Le ciel s'ouvre ; toutes les puissances célestes accourent pour honorer son triomphe; les patriarches et les prophètes s'avancent pour recevoir la digne héritière de leur foi ; tous les citoyens de la céleste patrie l'appellent mille fois heureuse, le salut des peuples, la grâce d'Israël ; toute la sainte Sion retentit de ses louanges. Le Fils de Dieu vient recevoir sa Mère et la conduit lui-même sur le trône qui lui est réservé, et Dieu le Père se hâte de couronner sa fille en la déclarant reine des anges et des saints, reine du ciel et de la terre, et la fait asseoir à sa droite. Vierge sainte, en quittant cette terre, jetez un regard de compassion sur vos enfants orphelins; faites renaître ces jours de paix et d'union où il n'y avait qu'un sentiment, qu'un langage, comme il n'y avait qu'une foi, qu'un baptême, un Dieu, un Jésus.

IIe Point. — Si la puissance des saints dans le ciel est proportionnée à la gloire dont ils jouissent et aux mérites qu'ils ont acquis, quelle doit être la puissance de la Mère de Dieu, de la Reine du ciel ? Cependant autant est grande sa puissance, autant est grande sa bonté.

1° La Vierge sainte tient à sa disposition tous les trésors du ciel ; c'est pourquoi les saints Pères n'ont pas craint de l'appeler toute puissante, *omnipotentia supplex*. Son divin Fils ne saurait rien lui refuser, lui qui a bien voulu lui obéir sur la terre; et puisqu'il l'a déclarée reine du ciel, il ne lui a pas donné un titre vain et inutile. Semblable à Salomon, il dit à sa Mère : Demandez, ma Mère, il n'est pas juste que je détourne mon visage lorsque vous me parlez. Aussi, à la parole de Marie, le ciel s'incline ; elle seule arrête le bras de son Fils lorsqu'il veut punir les crimes de l'univers. A sa voix, le ciel s'émeut,

la terre se réjouit et l'enfer tremble. C'est elle qui a confondu toutes les hérésies, c'est elle qui a donné la constance aux martyrs, la patience aux solitaires, la virginité aux vierges; elle est le bouclier invincible de l'Eglise, la protectrice de la vertu, la terreur de l'impiété. Rien ne saurait résister à sa puissance; c'est pourquoi partout dans l'univers on publie sa gloire, partout on lui érige des autels, partout on célèbre des fêtes en son honneur.

2° Mais c'est peut-être cette grande puissance et cette gloire immense qui vous effraie. Avez-vous donc oublié que Marie est votre mère et la plus tendre des mères? Celle qui vous a aimé jusqu'à livrer à la mort le Fils de sa tendresse, peut-elle oublier que Jésus est mort pour vous ? Pensez-vous que la charité s'éteint dans le ciel ? Non, vous feriez injure à Marie, qui serait disposée à livrer de nouveau Jésus-Christ pour votre salut. Elle n'a point oublié ce que nous lui avons coûté, elle connaît nos besoins, et ses douleurs de mère sont toujours présentes; elle n'a point oublié la recommandation que lui fit le Sauveur mourant, lorsque, tournant ses yeux éteints vers elle, il lui dit en lui montrant son disciple et en sa personne tous les chrétiens présents et futurs : Voilà votre fils. Qui pourrait raconter les bontés de Marie ? Que de voyageurs elle a sauvés ! que de malades elle a guéris ! que de pécheurs elle a convertis ! Non, s'écrie saint Bernard pénétré de sa tendresse, non, un vrai serviteur de Marie n'a jamais péri. C'est pour cela que tous ceux qui ont conservé la foi se sont toujours fait un devoir de l'honorer, de la servir. Vous n'en trouverez pas un seul qui ne l'ait honorée, et la plupart des saints la regardent comme la cause principale de leur sanctification. Tout vous engage donc à recourir à Marie. Vierge sainte, ma Reine, ma Maîtresse et ma Mère, je me prosterne humblement à vos genoux, et du haut de votre trône, je vous supplie de jeter sur votre enfant qui vous implore un regard de tendresse et d'amour. O Marie, assistez-moi

pendant ma vie et surtout à l'heure de ma mort, venez à mon aide. Amen.

ONZIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE.

L'attente du jugement.

Représentez-vous le Seigneur assis sur son tribunal et vous parlant ainsi : « Je vous convaincrai et je placerai « vos œuvres en face de vous ; rendez maintenant ce que « vous devez (1). » Me prosternant et adressant ma prière, je dirai au Seigneur : *Ne me condamnez pas, ayez patience, et je vous rendrai tout.*

Il est décrété que tout homme mourra, et qu'ensuite aura lieu le jugement. Terrible attente du jugement ! Si cependant nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. Examinez donc votre cause, et voyez quel terrible jugement vous menace si vous perdiez instantanément la vie ; il sera bien léger si vous changez de conduite, bien sévère si vous ne changez pas et si vous vieillissez dans vos habitudes vicieuses.

I[er] POINT. — Terrible attente du jugement ! Supposez que le jour en est venu, et que vous êtes traîné devant le Juge pour rendre compte de votre vie si lâche et si dissolue ; quel serait votre sentiment, sinon celui dont parle l'Ecriture en disant : *Ils mourront subitement, et au milieu de la nuit ils seront troublés* (2)? L'inquiétude déchire l'âme, le remords la ronge, la mémoire s'inquiète, la frayeur agite les os. Mais ce qui effraie et trouble l'âme, c'est surtout la grâce méprisée, les fautes nombreuses, l'incertitude du pardon.

1° Le Seigneur vous a livré cinq talents, et il en demande dix ; comment paierez-vous, vous qui négligez, qui rejetez tant de dons de la nature, de la fortune et de la

(1) Ps. 49 et Matth. 18. — (2) Jer. 54.

grâce, et qui vous en servez pour vous livrer aux délices et pour commettre le péché? Quel fruit présenterez-vous au tribunal redoutable pour tant de sacrements reçus et tant de lumières spirituelles? Que répondrez-vous au Juge qui vous a acquis un si grand trésor au prix de son sang, et qui en veut un intérêt proportionné? Vous ne sortirez pas de là que vous n'ayez rendu non en argent, mais en pénitence jusqu'à la dernière obole. Vous avez peu de vertu; lorsque vous en montrez, c'est votre caractère qui se cache; c'est un don, et non le fruit de vos travaux; c'est un don corrompu par des vices nombreux. Il n'y a en vous aucune œuvre pleine et parfaite, aucune qui soit purement faite pour l'amour de Dieu, mais plutôt pour satisfaire votre amour-propre, aucune qui ne vous éloigne de la voie du salut et de votre fin dernière.

Vous dites : Je suis riche, et vous ne savez pas que vous êtes dépourvu de tout et vraiment nu. Lorsque le Seigneur éclairera Jérusalem à la lueur des flambeaux, il ouvrira vos yeux à la lumière, il vous montrera votre nudité et votre ignominie. Vous verrez alors, vous grincerez les dents et vous sècherez de crainte, comme le premier homme, lorsqu'il entendit la voix de Dieu qui se promenait dans le jardin, connut et craignit, parce qu'il était nu, et voulut s'enfuir et se cacher.

2° Alors vos yeux s'ouvriront, et vous connaîtrez le bien et le mal, vous connaîtrez la multitude et la gravité de vos péchés, qu'une passion aveugle vous a cachés, que votre lâcheté a méprisés, que votre témérité a négligés, ou que votre malice a excusés. Leur voix se fera entendre contre vous comme un lion rugissant et dévorant; car ils vous dressent des embûches secrètes comme dans une caverne pour se précipiter sur vous et enlever votre âme. Vous ne direz plus alors : Ce n'est qu'un péché véniel; mais c'est un monstre, c'est horrible. *Le désir des pécheurs périra,* et ce qui vous plaît maintenant vous effraiera. Le démon se tiendra à votre droite pour vous

faire condamner, et lorsqu'on vous jugera, dans l'excès de votre peine, vous vous écrierez : « Les horreurs de la « mort sont tombées sur moi, les terreurs de l'ini- « quité m'ont troublé ; la crainte et la frayeur se sont « précipitées sur moi, et les ténèbres m'ont environné (1). »

3° Un pardon incertain ne soutient pas le courage, mais l'abat. Telle pénitence, tel pardon ; l'amour de Dieu et la haine du péché sont les seules choses qui rendent la pénitence certaine ; où il n'y a pas d'amendement, dit Tertullien, la pénitence est vaine. Que de doutes bien fondés vous viendront sur l'intégrité de vos confessions, sur la sincérité de votre contrition, sur le ferme propos, sur la valeur des sacrements, auxquels vous n'avez presque jamais, par habitude et par tiédeur, apporté de préparation, ni après les avoir reçus aucun changement de vie ! La pénitence que nous exigeons d'un malade est malade elle-même, dit saint Augustin ; elle est toujours incertaine, parce qu'elle est plutôt produite par la nécessité que par la volonté, parce que dans l'espace d'une heure il est difficile de réparer les maux continuels d'une vie entière et tous les dommages qu'ils ont causés, parce que la crainte de la mort trouble celui qui pèche tous les jours et qu'il ne se repent pas.

Cependant il faut partir et comparaître dans peu d'instants. Il est certain que vous avez péché et très-incertain que vous soyez rentré en grâce ; il est certain aussi que si vous n'êtes pas rentré en grâce, vous périssez éternellement. Levez-vous, vous qui dormez ; délivrez-vous de votre assoupissement et de votre engourdissement ; ouvrez les yeux, et voyez quel grave jugement vous menace si vous veniez à mourir en cet instant ; qu'il sera bien plus léger si vous vous convertissez, si vous changez de vie !

(1) Ps. 54.

ONZIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE.

L'attente du jugement (suite).

IIe Point. — *Celui qui craint le Seigneur s'en trouvera bien à la fin, et au jour de sa mort il sera béni* (1). Dieu dissimule vos péchés pour vous donner le temps de faire pénitence, et il a ajouté quelques jours à votre vie. Vous pouvez encore changer cette terrible scène du jugement, rappeler la victoire qui vous échappe et obtenir le triomphe au lieu de la mort, pourvu que la ferveur d'une nouvelle vie détruise et absorbe l'engourdissement de votre vie passée. Vous partirez plein de joie et en sûreté ; la miséricorde divine qui promet le pardon vous accompagnera avec allégresse ; la justice qui offre la couronne, et la grâce qui fortifie la vertu, seront avec vous.

1° Pourquoi craindrai-je au jour mauvais? C'est que mon iniquité m'enveloppera. Mais si je suis pur, quand même je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai pas les maux, Seigneur, car vous serez avec moi. C'est pourquoi je ferai attention à mes fautes ; je confesserai contre moi mon injustice, je laverai toutes les nuits ma couche et je l'arroserai de mes larmes. Serez-vous toujours en colère contre moi, ô mon Dieu ? ne deviendrez-vous pas plein de tendresse? Oui, vous éloignerez de vous mes iniquités, et vous me pardonnerez mon péché ; votre miséricorde m'accompagnera, parce que vous ne rejetez jamais un cœur contrit et humilié (2).

Voilà les paroles de l'Ecriture, dans lesquelles on voit moins encore la pénitence du prophète que la miséricorde de Dieu. Autant le prophète prononce de paroles pour demander le pardon, autant de fois le Seigneur accorde la grâce. « Heureux donc ceux dont les iniquités

(1) Eccli. 15. — (2) Ps. 48, 17, 31, 84, 22 et 50.

« sont remises et dont les péchés sont pardonnés ; heu-
« reux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Ils « allaient en pleurant jeter les semences (de leurs bonnes « œuvres ou de leur pénitence), mais ils reviendront « avec joie portant leurs gerbes (1) », c'est-à-dire leurs mérites.

2° La justice divine effraie les méchants, mais elle inspire et donne aux justes une sincère confiance, parce que leurs œuvres les accompagnent, et ils ont la ferme espérance qu'ils en recevront une digne récompense. Dans quelque position que vous soyez, que de biens vous pouvez faire! Si vous êtes prêtre, paissez les âmes qui vous sont confiées, édifiez l'Eglise par vos exemples et par vos paroles, ramenez ceux qui s'égarent, relevez ceux qui tombent, soutenez les faibles, arrachez à l'enfer ceux qui s'y précipitent, gagnez-les à Jésus-Christ; ces âmes vous précèderont dans la gloire, et à votre mort elles viendront à votre rencontre avec les saints anges. Vos oraisons, vos messes, vos mortifications accroîtront vos mérites, et vous direz avec l'apôtre : « J'ai combattu « le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai conservé la « foi ; il ne me reste qu'à recevoir la récompense qui est « la couronne de justice. » Si vous êtes dans toute autre position, soyez fidèle aux devoirs de votre état, à vos obligations comme chrétien ; aimez Dieu, fuyez le péché, mortifiez votre chair. Si vous êtes soumis à une règle dans l'état religieux, édifiez par votre exactitude, et le Seigneur, en juste Juge, vous donnera la palme du vainqueur.

3e Enfin le Seigneur donnera la grâce et la gloire, car la grâce et la miséricorde sont pour ses saints. Il ne laissera point leur âme dans l'enfer ni dans les mains de leurs ennemis; il leur donnera la force et la consolation : force et secours pour les délivrer, consolation pour les forti-

(1) Ps. 31 et 125 ; Matth. 5.

lier ; les consolations seront proportionnées à la multitude de leurs douleurs.

Voilà votre Consolateur, votre Rédempteur suspendu à la croix, mourant pour vous, qui devient tout à la fois votre avocat et votre juge. Quels baisers de paix et d'amour ne recevrez-vous pas ! comme vous les rendrez avec joie ! comme vous le serrerez dans vos bras ! Venez, venez, Jésus mon Seigneur, mon amour, ma force et mon refuge au jour de la tribulation. Que ce sera avec joie que vous échangerez les biens terrestres pour ceux du ciel, les douleurs de la mort ponr les joies éternelles, le monde trompeur pour Jésus qui vous aime si tendrement ! Vous direz en rendant le dernier soupir et à la fin de vos travaux : Je ne pensais pas qu'il fût si doux de mourir.!

Oh ! que mon âme meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur (1) ! Mais telle est la vie, telle est la fin ; la mort est à la vie comme l'écho est à la parole. Le jugement sera fort léger si vous changez de vie en réformant votre conduite ; il sera très-grave si vous vivez jusqu'à la fin comme jusqu'à ce jour.

ONZIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE.

* *Attente du jugement* (suite).

III[e] POINT. — *Je révèlerai à toutes les nations votre ignominie* (2). C'est à vous que le Seigneur adresse cette menace, si vous ne prenez pas enfin le parti de mener une vie chrétienne. Comment pouvez-vous vous abuser au point de croire que vos iniquités si nombreuses resteront ensevelies dans l'oubli ? Eussiez-vous perdu la foi, vous ne nierez pas au moins, je pense, qu'il y a un Dieu qui voit tout, un Dieu qui est la justice et la sainteté même,

(1) Nombr. 23. — (2) Nah. 3.

et qui doit mettre une différence entre le vice et la vertu, entre le bien et le mal. Il s'ensuit que vous vous préparez un trésor de colère pour le jour des vengeances, à moins que vous ne fassiez de dignes fruits de pénitence. Des maux sans nombre, sans poids, sans mesure, vous effraieront, et ils seront sans remède.

1° Vos iniquités se seront multipliées selon la multitude de vos devoirs, et qu'ils sont nombreux les devoirs du chrétien ! Dès le moment où vous eûtes l'usage de la raison, vous fûtes obligé d'aimer Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. Peut-être vous verrez que votre première pensée fut un péché mortel qui vous fit perdre l'innocence. On pèsera au poids du sanctuaire cet âge inconsidéré où chaque pas vous conduit au péché ; tous vos projets furent des frivolités ou des crimes, tous vos plaisirs des écueils pour la vertu. Vous deviez édifier par une vie sainte, et vous scandalisâtes par votre vie mondaine, sensuelle et indigne d'un enfant de Dieu. Vous n'aviez d'autre pensée que de plaire, de vous procurer des plaisirs et de dresser des piéges à l'innocence. Que de prévarications dans un âge plus avancé ! On vous montrera vos obligations et l'on comptera toutes vos infidélités. Vous aviez acquis le titre glorieux de chrétien sur les fonts sacrés ; à la face du ciel et de la terre, vous fîtes alliance avec votre Dieu, vous prîtes des engagements qui furent signés avec le sang de Jésus-Christ ; vous déclarâtes une guerre éternelle au démon, et mille fois vous avez suivi ses étendards, vous vous êtes donné à lui, vous êtes tombé dans ses piéges, vous paraissiez heureux de vivre sous ses lois. Vous avez rougi de vous déclarer pour votre Dieu, vous avez refusé de suivre ses exemples ; l'orgueil, l'ambition, la délicatesse, tel est le dieu que vous avez suivi. Vous aviez renoncé au monde, à ses plaisirs, à ses maximes, voilà vos serments, et sans cesse vous avez recherché ses assemblées, ses spectacles, ses richesses, ses honneurs, ses vanités. On vous donne

une robe blanche qui signifiait la beauté de votre âme, vous promîtes de la conserver dans toute sa candeur et de la rendre à Dieu telle que vous l'aviez reçue, voilà vos serments ; depuis que vous avez connu vos promesses, vous l'avez noircie et plongée dans l'ordure et la fange du péché. Les mauvais discours, les lectures dangereuses, les regards impurs, les pensées honteuses, voilà votre tombeau. Je passe sous silence les excès plus honteux encore, les actions ténébreuses, les paroles licencieuses, par lesquelles vous avez perdu les âmes en leur ravissant l'innocence ; je ne ferai pas mention de votre peu de respect dans le lieu saint, de l'abus que vous avez fait de la parole de Dieu, de la manière dont vous avez reçu les sacrements, de votre peu de charité envers le prochain, que vous n'avez pas consolé dans ses peines, ni assisté dans ses besoins. Vos iniquités se seront multipliées selon la mesure des bonnes œuvres que vous aurez négligées. Vous deviez répandre autour de vous la bonne odeur de Jésus-Christ par la pratique des vertus chrétiennes, et le Seigneur vous demandera compte des âmes que vous avez perdues par vos mauvais exemples. Elles se trouveront multipliées, vos iniquités, à proportion des péchés que vos parents, vos voisins et vos amis auront commis par votre négligence. Le Seigneur a donné ordre à chacun d'avoir soin de son prochain, dit le prophète royal. Enfin, vos péchés se trouveront multipliés à proportion du nombre de vos jours, puisqu'à chaque instant vous ajoutez péché sur péché, et vous ne pourrez ni les compter ni les peser, tant leur nombre sera grand et leur poids énorme.

2° Vous avez regardé comme des fautes légères une infinité de péchés qui, aux yeux de Dieu, se sont trouvés très-graves. Vous comptez pour rien vos médisances et vos calomnies, qui répandent partout la discorde et la haine ; vous apercevez la paille dans l'œil de votre prochain, et vous ne voyez pas la poutre qui est dans le vô-

tre; vous n'avez jamais su pardonner une injure, et vous croyez toujours que vous n'avez rien à vous reprocher, parce que vous ne vous êtes pas vengé. Le juste Juge pénètrera jusqu'au fond de votre cœur, que vous n'avez jamais connu et dont vous n'avez jamais dévoilé les replis. Toutes les ténèbres seront dissipées; que de péchés vont sortir de ces ténèbres et paraître au grand jour! Ils sortiront, dit saint Bernard, comme d'une embuscade, et vous environneront de toute part : l'ambition et ses projets, l'envie avec sa bassesse, l'amour-propre et ses détours, la haine, la colère, les intentions criminelles ou vicieuses, des projets que vous avez cru innocents parce qu'ils n'avaient pas été exécutés, des désirs honteux que vous cherchiez à dissimuler. On vous confrontera avec vous-même, on arrachera le voile qui vous cachait vos défauts. Que de fausses vertus! que de piétés hypocrites! que de fausses pénitences! que de confessions défectueuses! quelle faible satisfaction! Combien de fois avez-vous renouvelé le crime de Judas à la table sainte? Quels progrès avez-vous faits dans la perfection? Après dix et vingt ans, on vous a vu toujours le même; vous avez été un arbre stérile et maudit. Et qui pourrait compter les personnes que vous avez égarées par vos mauvais conseils et dont vous avez ébranlé la vertu? Ingrat, vous dira le souverain Juge, j'avais versé mon sang pour ces âmes, et vous les avez perverties. Rendez-moi compte de mes travaux, de mon sang et de ma mort. Est-ce trop d'un enfer éternel pour punir un si grand nombre de péchés?

3° Quel remède à tant de maux? C'est à peine si on peut en trouver. Qui restituera la réputation que vous avez ravie? qui soulagera la veuve et l'orphelin que vous avez abandonnés? qui rendra l'innocence à ceux que vous avez perdus, soit par votre négligence, soit par vos exemples et vos paroles? qui pourra réparer tout le temps perdu ou mal employé? qui retirera de l'enfer les âmes que vous y avez plongées? Elles viendront au devant de vous avec

la tourbe des démons pour assister à votre jugement et vous entraîner avec elles dans les enfers. De là la crainte, le tremblement, l'anxiété, le trouble, l'affliction, le désespoir. « Pleurez, pécheurs, poussez des hurlements (1), « car le jour du Seigneur est proche ; je vous ai appelé, « et vous n'avez pas répondu. Vous faisiez le mal sous « mes yeux ; c'est pourquoi, dit le Seigneur, mes servi- « teurs se réjouiront, et vous serez confondus ; mes ser- « viteurs me loueront dans la joie de leur cœur, et vous « pousserez des cris d'effroi, tant sera grande votre déso- « lation ; vous pousserez des hurlements, tant sera grande « la douleur de votre esprit ; car je montrerai toute votre « honte en présence de l'univers. *Revelabo pudenda tua.* »

Représentez-vous quelle fut la terreur d'Achan lorsque Josué, l'ayant cité à son tribunal, lui fit entendre ces paroles : « Lisez, voici le livre de la loi ; voyez les précep- « tes que vous avez violés ; tremblez, le Seigneur va vous « punir. » Lorsque Balthasar vit contre la muraille la main qui écrivait en caractères effrayants la sentence de Dieu, ses genoux se heurtaient par le tremblement que lui causa ce spectacle. Où pourrai-je me cacher à ce moment terrible, ô mon Dieu ? où pourrai-je me montrer ? Impossible de me cacher, mais intolérable de me montrer. Pourquoi donc dormez-vous, âme tiède qui méritez d'être vomie? Celui qui ne se réveille pas et qui ne tremble pas au bruit de ce tonnerre, ne dort pas, mais il est mort. Réveillez-vous enfin, et levez-vous ; quittant le poids énorme de la paresse qui vous accable, ceignez vos reins comme un homme courageux, prenez à la main le flambeau de la charité, et soyez semblable à un homme qui attend son maître, afin que lorsqu'il frappera vous puissiez lui ouvrir. Mais le paresseux veut et ne veut pas ; j'ai souvent voulu, ensuite je n'ai plus voulu. Seigneur, affermissez en moi ce que vous y avez opéré dans votre

(1) Joël et Isaïe 65.

saint temple de Jérusalem : *Confirma hoc* (1); pénétrez ma chair de votre crainte, que je craigne vos jugements, que je m'applique à vous servir et à vous plaire autant que je le désire. Amen.

ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur l'endurcissement.*

On lui amena un homme sourd et muet, et on le pria de lui imposer les mains. Qu'il est triste, l'état d'un homme privé tout à la fois de l'ouïe et de la parole ! On serait presque tenté de lui appliquer, dans un sens bien différent, la sentence que prononça le Sauveur contre son disciple perfide : *Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il ne fût jamais né.* Cependant il y a un état de conscience plus déplorable encore, car autant les biens surnaturels l'emportent sur ceux d'ici-bas, autant la surdité spirituelle ou l'endurcissement l'emporte sur l'infirmité de celui qui ne peut ni entendre ni se faire entendre. Il n'y a pas de sujet dont l'Ecriture nous fasse une peinture plus effrayante que l'endurcissement ; il semble que ce soit là le dernier terme de la colère de Dieu dans ce monde; aussi, lorsque le Seigneur veut montrer qu'il abandonne une âme, il dit : *J'endurcirai le cœur de Pharaon,* il ne vous écoutera pas. C'est comme lorsqu'il dit : *Nous avons voulu guérir Jérusalem, mais elle ne l'a pas voulu ; abandonnons-la.* Or, il y a trois espèces d'endurcissement : l'un qui est péché, le second qui est la cause du péché, un troisième qui est l'effet du péché.

Ier Point. — Il y a un endurcissement qui est de lui-même criminel, un endurcissement que l'on fait naître en soi, que l'on entretient, duquel on ne veut pas sortir, et que l'on préfère à toutes les grâces ; c'est le plus crimi-

(1) Ps. 67.

uel, parce qu'il est volontaire, très-dangereux et opposé au salut.

1° Le pécheur, dans ce premier état d'endurcissement, ne veut pas entendre; il se bouche les oreilles pour ne pas connaître le mal qu'il fait, le bien qu'il ne fait pas et qu'il est décidé à ne pas faire. C'est comme s'il disait : Laissez-moi, je ne veux pas entendre, je veux ignorer mes devoirs, je me plais dans cet état, je suis tranquille. La vérité m'importunerait, m'inspirerait des remords, et je ne veux pas en avoir, parce que je suis décidé à ne pas me corriger; laissez-moi la tranquillité dont je jouis. Il se trouve dans le monde des hommes insensés à ce point; il y en a beaucoup dans le siècle où nous vivons. Si cet endurcissement était moins commun, on le regarderait comme une folie, il ne pourrait répandre le poison du scandale; mais il est très-fréquent et menace de se répandre encore, surtout par la qualité des gens qui s'y sont engagés. C'est le péché de tous les hommes sensuels, qui ne vivent que pour satisfaire leurs passions, qui ne veulent pas connaître Dieu afin de l'oublier et de se persuader qu'il n'y a ni jugement ni enfer. C'est le péché d'un certain genre d'orgueilleux qui ne veulent pas entendre la vérité qui les humilie, et qui s'appliquent à fuir le saint temple; ils ne veulent entendre que ce qui leur fait plaisir, ils ne veulent pas voir leurs défauts, ils n'aiment pas à recevoir des conseils, ils prennent de l'humeur contre ceux qui leur montrent leurs égarements; ils veulent qu'on leur applaudisse dans leurs coupables faiblesses et jusque dans leurs crimes et leurs injustices, et ils regardent le mensonge comme un bienfait. C'est le péché de tous ceux qui ne veulent pas troubler leur fausse conscience, qui ne veulent pas accomplir les devoirs de la religion, le péché de tous ceux qui dans le négoce sont parvenus à se faire une fortune par des moyens coupables, et qui craindraient, en entendant la parole de Dieu, de se trouver dans la nécessité de restituer le bien acquis injustement.

2° Il n'y a pas de péché qui soit plus opposé au salut ; car cet endurcissement volontaire éloigne la première grâce, qui est la voix de Dieu, et l'exclusion de cette grâce met dans l'impossibilité d'en obtenir toute autre. Ce péché ferme donc, selon le langage de saint Augustin, le cœur de l'homme, et met Dieu, à part un miracle, dans l'impuissance de sauver un pécheur. La première grâce, en effet, est une lumière qui fait connaître la volonté divine et les devoirs à remplir, lumière sans laquelle on ne peut connaître le moyen d'opérer son salut en refusant d'entendre la voix de Dieu. Ne met-on pas un obstacle invincible à la grâce que Dieu tenait en réserve ? Oui, on met ainsi un obstacle non seulement à la grâce, mais encore au désir même de la recevoir ; on se forme au contraire une volonté absolument opposée qui fait qu'on la fuit. Cet homme sourd et muet n'eût jamais été guéri s'il n'eût pas voulu être présenté à Jésus-Christ.

3° Ce péché met Dieu dans l'impuissance de sauver le coupable; car, comme le disait le Sauveur dans un autre sens, *que voulez-vous que je fasse* ? Faut-il sauver un criminel sans grâce, sans secours, sans assistance? Il n'y en eut jamais de cette espèce. Que je fasse pénétrer ma voix, ma parole dans ce cœur malgré lui? Il faut donc changer toutes les lois de la Providence; ma justice s'y oppose. Il ne reste donc qu'une chose, c'est de laisser périr ce pécheur dans son endurcissement. Il est vrai que Dieu peut nous toucher sans nous et malgré nous; mais il est vrai aussi que lorsqu'on le hait et qu'on le fuit, on met entre lui et soi une barrière aussi forte qu'il est possible au salut, de telle manière que Dieu n'a qu'à laisser un pécheur dans cet état d'obstination pour qu'il soit infailliblement perdu. Seigneur, je vous en conjure, frappez ces cœurs endurcis qui ne vous connaissent pas et qui ne veulent pas vous connaître ; faites entendre, s'il le faut, votre voix semblable au tonnerre, ou plutôt, bon Pasteur, prenez sur vos épaules ces brebis rebelles, frappez leurs

cœurs avec tant de violence qu'ils soient obligés de se jeter à vos pieds et d'implorer votre miséricorde ; *alors ces impies se convertiront.*

IIe Point. — Il y a un endurcissement qui est la cause du péché, et celui-ci est très-commun. On commet une infinité de péchés que l'on ne commettrait pas si l'on n'était pas dans un état d'endurcissement, et ces péchés ne sauraient être une excuse aux yeux de Dieu.

1° On ne verra jamais un exemple plus effroyable d'endurcissement volontaire que dans le peuple juif. Il avait été témoin de tous les miracles du Sauveur ; il avait vu les morts ressusciter, les malades guérir, les sourds entendre ; il avait entendu prêcher une morale infiniment sainte; cependant il l'outragea, le condamna, le crucifia. C'est un crime dont la seule pensée fait horreur. Cependant ce fut un crime d'ignorance, mais d'une ignorance causée par l'endurcissement. Les pharisiens avaient entrepris de perdre Jésus-Christ, mais ils ne savaient pas qu'il était le Messie ; voilà pourquoi saint Paul assure que s'ils l'avaient connu, ils ne l'auraient pas crucifié. Jésus-Christ du haut de sa croix ne dit-il pas : *Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ?* Que de péchés se commettent ainsi par une ignorance fruit de l'endurcissement ! On ne va pas entendre la parole de Dieu, ou on l'entend sans l'écouter ; il s'ensuit qu'on commet des injustices, des actions honteuses. On viole et les lois de Dieu et les lois de l'Eglise ; on ne le sait pas, on n'y pense même pas. On nourrit des haines, des inimitiés, on se livre aux médisances et aux calomnies ; on ne s'aperçoit pas de ces péchés, car on est semblable aux Juifs, endurci volontaire.

2° On demande si cet état d'ignorance n'est pas une excuse légitime aux yeux de Dieu ; mais pourquoi donc David demandait-il si souvent à Dieu le pardon des péchés qu'il avait commis dans son ignorance ? Si le Seigneur ne vous avait pas fait entendre sa voix, ou si vous-

même vous aviez voulu l'entendre et profiter de ses saintes instructions, sans doute vous pourriez lui dire : Seigneur, je ne le savais pas, cependant je n'ai rien négligé pour apprendre votre loi ; c'est ici que vous montrerez, ô mon Dieu, votre miséricorde. Mais est-il étonnant que vous ignoriez, quand vous craignez d'entendre la vérité, quand vous vous prétendez innocent en détournant *vos oreilles pour ne pas entendre*, quand vous étouffez les remords de la conscience afin de n'être pas importuné dans vos dérèglements ? Ne pourrait-on pas vous dire ce qu'on répond au mauvais riche : Vous avez Moïse et les prophètes, c'est-à-dire des pasteurs et l'Evangile ; voilà les deux moyens de connaître la voie dans laquelle vous devez marcher. Mais quand vous voit-on faire de saintes lectures pour vous instruire? Combien de fois vous arrive-t-il de consulter les pasteurs de l'Eglise ? Vous les fuyez au contraire, et vous êtes heureux que rien ne trouble votre funeste repos. Seigneur, éclairez mes ténèbres, faites que je voie; je vous en conjure, ouvrez les oreilles de mon cœur.

IIIe Point. — C'est une vérité incontestable que Dieu abandonne quelquefois les hommes, et quand l'endurcissement entre dans l'ordre de ses divins décrets, il est certain que c'est un effet du péché, car il est un châtiment et l'un des plus terribles châtiments du péché.

1° Quel funeste état que celui d'une âme endurcie ! Il ne lui reste à peu près aucune espérance pour le salut. A force de résistance à la grâce, elle a forcé Dieu à l'en priver, sinon totalement, du moins à ne lui accorder que de ces grâces communes et ordinaires avec lesquelles elle pourrait se sauver, mais qui ne la sauveront pas. Et quand même Dieu, ouvrant tous les trésors de sa miséricorde, lui en donnerait de plus abondantes encore, il ne la toucherait pas, car elle est pour ainsi dire décidée à périr, semblable à un homme qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre la voix qui lui crie de s'arrêter sur

le bord d'un précipice dans lequel il va tomber. Quels avertissements salutaires ne fit pas entendre le Seigneur à Pharaon par la bouche de Moïse ? quels miracles n'opéra pas devant lui le législateur choisi de Dieu? Ne dirait-on pas que Dieu épuisait sa puissance pour lui faire entendre la vérité? Mais le cœur de Pharaon était endurci, et Dieu, pour punir son obstination, dit lui-même qu'il endurcira le cœur de ce prince, et en effet, dès lors les miracles ne purent toucher son cœur, il ne connut son malheureux état qu'au moment où il se trouva enseveli dans les eaux de la mer. Judas était endurci; malgré la bonté extrême du Sauveur, qui ne cessait de lui montrer la fin malheureuse qu'il se préparait, il persista dans son crime, trahit le Sauveur, et mourut dans le désespoir. Il semble cependant que les grâces ne lui manquèrent pas. On l'avait prévenu, il voyait la tristesse des apôtres et de Jésus-Christ, il savait qu'il eût mieux valu pour lui n'être jamais né ; mais *quand le pécheur est arrivé au fond de l'abîme, il méprise tout.*

2° Voilà bien le châtiment de Dieu le plus épouvantable, puisqu'il prépare une damnation presque infaillible. Tous les autres maux de la vie peuvent devenir des moyens de salut et des peines satisfactoires, mais l'endurcissement est quelque chose d'affreux, qui non seulement ne sert ni de remède, ni de pénitence, ni de mérite, c'est un commencement de damnation ; car dans l'enfer les maux qu'endurent les réprouvés ne sauraient apaiser la justice de Dieu ; l'endurcissement, loin d'effacer les péchés, les augmente et les rend sans remède, et l'endurci ne fait que passer d'un endurcissement temporel à un endurcissement éternel. C'est ainsi que dès ici-bas Dieu sépare le bon grain d'avec la paille. Seigneur, que vous êtes adorable et impénétrable dans vos desseins ! mais que vous l'êtes surtout en punissant le pécheur obstiné par l'endurcissement ! Je vous remercie de m'avoir montré le danger de cet état, faites que je ne néglige rien pour m'en préserver.

DOUZIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE.

De l'enfer.

Représentez-vous en esprit le lieu des tourments, l'étang de soufre ardent, les âmes qui y sont plongées; entendez les horribles lamentations qui en sortent; voyez la fumée noire et le fleuve de feu qui en découle.

« Seigneur, je me souviendrai de votre justice (1); faites entendre à votre serviteur votre parole pour le tenir dans votre crainte; ne m'entraînez pas avec les pécheurs (2). »

« J'irai aux portes de l'enfer (3). » Allez et vous remarquerez le supplice du feu, le mérite du péché, le danger de l'âme.

Ier Point. — *Les impies sont descendus vivants dans l'enfer, et ils ont été inondés de maux* (4) infinis en multitude et en diversité, immenses en grandeur et en sévérité, éternels en étendue et en durée.

1° Autant il y a de biens divers en Dieu, autant de désirs divers enflamment les impies; autant il y a de maux en dehors de Dieu, autant de tourments les affligent. Etant réprouvés de Dieu et séparés de ce seul bien souverain, ils ne jouissent d'aucun bien, et il n'y a aucun bien là où se trouve toute espèce de maux. Leur vie même est un mal et un grand mal, tellement qu'il vaudrait mieux pour eux qu'ils ne fussent jamais nés. Autant il y a en eux d'organes de la vie, autant il y a d'instruments de mort; car aucun sens du corps ni aucune partie de la chair n'échappe au supplice. La vue est frappée par l'image horrible de la nuit et des ténèbres; l'ouïe, par l'effroyable bruit des coups, par l'impétuosité, le pétillement des flammes, et les lamentations éternelles de ceux qui ne cessent de

(1) Ps. 70. — (2) Ps. 118 et 27. — (3) Isaïe 38. — (4) Num. 16.

blasphémer; l'odorat, par une infecte puanteur; le goût, par la poix et le soufre qui coulent de toute part; le toucher, par la consomption et la chaleur de tous les membres plongés dans l'incendie.

Autant il y a de facultés dans l'âme, autant de supplices divers; la mémoire est accablée par le souvenir de ses crimes, la conscience par les remords, l'imagination par ses erreurs, l'intelligence par ses vains efforts et ses vains raisonnements, la volupté par ses vaines répugnances. Autant il y a dans l'âme d'affections diverses, autant de supplices; la colère, la honte, la tristesse, la frayeur, le chagrin, l'envie, les ennuis, la fureur, la rage, le désespoir, se succèdent ou viennent tous à la fois. Autant ils ont de compagnons, autant d'ennemis; autant de démons, autant de bourreaux; autant de larmes, autant d'angoisses; enfin le gouffre des enfers, l'abîme profond, le puits étroit, le chaos ténébreux, le brasier ardent; aucune place pour le bien; ils sont accablés par tous les maux accumulés. « Seigneur, qui connaît la puissance de vo-« tre colère? qui, dans sa crainte, comptera les effets de « votre fureur (1)? »

2° L'âpreté, l'immensité de la douleur est si grande, que si on réunissait tous les maux de ce monde, ils n'auraient aucune parité avec les douleurs et les tourments de l'enfer. L'incendie de l'univers, si on le compare avec le feu de l'enfer, serait, selon la doctrine des Pères, comme un rafraîchissement. La flamme éternelle a une vertu surnaturelle et une force en quelque manière spirituelle; elle ne pénètre pas seulement la chair et les os, mais tout le corps; elle s'attache à l'âme, coule dans l'esprit, le pénètre et le consume en quelque sorte.

Ce serait une chose lamentable d'être pris par le démon, d'être fatigué, tourmenté par ce cruel esprit; que sera-ce donc d'être livré à discrétion et sans condition à

(1) Ps. 39.

la fureur d'une légion de démons qui attendent avidement leur proie ? L'envie les stimule, la haine les enflamme, la fureur les transporte; ils ne se laissent point fléchir par les larmes, ils ne sont point apaisés par les tourments, ni lassés par le travail ; ils se précipitent en furieux, ils broient, ils arrachent, ils déchirent les entrailles, ils dissèquent, ils dévorent, ils raillent. La colère de Dieu ne connaît plus de ménagement, sa foudre frappe les têtes coupables ; et qui peut lui résister ? Elle augmente les forces des bourreaux et s'unit à eux, elle donne l'aliment aux flammes et n'apaise jamais la colère des enfers; son souffle excite le feu et les horribles animaux qui tourmentent, il les encourage jusqu'à ce que le châtiment soit égal aux péchés. *C'est une chose horrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant* (1).

3° Mais ce qu'il y a de plus horrible encore, c'est que l'éternité mette le comble à tant et de si grands maux. cette éternité qui est toujours présente à l'esprit du réprouvé et qui l'écrase de sa masse effroyable. Dans l'enfer, il n'y a point de rédemption ; dès que les damnés y ont été jetés et qu'ils sont entrés dans ce lieu de tourments, ils mesurent par la pensée l'interminable espace de l'éternité, et ils se désolent en disant : « J'ai donc « péri ! j'ai péri pour l'éternité ! C'en est fait ; ô douleur ! « l'enfer est ma demeure, ma demeure pour l'éter« nité ! » Ainsi, ils sentent la perte, les douleurs, les angoisses et les tourments de toute l'éternité, ils la sentent tout à la fois, ils la supportent toujours et sans interruption.

Depuis que le mauvais riche, Caïn et Judas brûlent dans les flammes éternelles où ils ont été jetés, on leur refuse le moindre soulagement, la moindre goutte d'eau. Oh ! que de siècles d'une longueur épouvantable ont déjà passé sur eux ! Et tout cela n'est que le commencement

(1) Hebr. 10.

des douleurs et non la fin ; ajoutez-y une multitude de siècles aussi longue que chaque ange et que chaque homme la pourrait compter en particulier ; qu'il faudrait de temps pour voir s'écouler tant de siècles sans aucun soulagement ! Mais tout cela n'est que le commencement des douleurs, et ce n'est pas la fin ; l'éternité commence bien ainsi, il est vrai, mais elle n'a ni milieu ni fin. « Ils boiront du vin de la colère de Dieu, ils seront « tourmentés par le soufre et le feu, et la fumée de leurs « tourments montera dans les siècles des siècles (1). »

O éternité ! lamentable éternité ! ô funeste éternité qu'on ne saurait jamais assez déplorer ! « Qui d'entre « nous pourra habiter dans un feu dévorant et dans des « ardeurs éternelles (2) ? » Le pourrez-vous, vous si mou et si délicat que vous n'osez pas toucher votre chair ? ne voyez-vous pas que par votre mollesse vous perdez votre corps et votre âme ? Seigneur, délivrez mon âme, car il n'y a personne dans l'enfer qui se souvienne de vous. Quant à moi, c'en est fait, c'est arrêté et résolu : moyennant votre grâce, j'aime mieux tout souffrir et employer tous les moyens plutôt que de m'exposer à de si grands maux.

DOUZIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE.

De l'enfer (suite).

IIe Point. — *Celui qui dira à son frère : Raca, sera condamné par le conseil; celui qui lui dira : Fou, sera condamné à l'enfer* (3). Comprenez maintenant quel est le mérite et le châtiment du péché, puisqu'un seul, s'il est mortel, suffit pour faire condamner l'homme aux supplices de l'enfer, et que le péché véniel est sujet aux mêmes peines, en totalité ou en partie, parce qu'il est, au moins par circonstance, la cause qu'on les mérite.

(1) Apoc. 14. — (2) Isaïe 33. — (3) Matth. 5.

1° « Celui qui observe toute la loi et qui manque en « un point est coupable contre toute la loi (1). » Il mérite la sentence de condamnation, comme s'il eût violé tous les commandements ; il fait la perte entière de l'éternelle béatitude et du souverain bien ; si les tourments sont moins graves et qu'il les éprouve moins rigoureux, ils n'en sont pas moins éternels. Que le péché est donc abominable aux yeux du Seigneur, puisqu'il le punit si rigoureusement, lui qui est un juge équitable, qui estime les choses à leur valeur, et qui ne saurait punir au delà des mérites ; lui dont la bonté et la miséricorde sont infinies, dont la charité immense n'a pas épargné son propre Fils, puisqu'il l'a livré pour nous ! Cependant, pour un péché mortel, il damne et réprouve pour l'éternité l'homme créé à son image et pour sa gloire, l'homme racheté au prix de son sang. Il est donc vrai à la lettre que ce qui fait plaisir est momentané, et que ce qui tourmente est éternel, comme dit saint Grégoire.

Qui voudrait, si on lui proposait l'empire du monde entier, souffrir pour cela le tourment du feu pendant quelques jours seulement ? et s'il avait accepté cette condition, avec quelle ardeur ne s'élancerait-il pas hors du bûcher et des flammes ? Et vous, pour un plaisir d'un instant, pour la vaine fumée de la gloire, un misérable gain, vous ne craignez pas de vous jeter dans un feu éternel, dans l'enfer ! Vous qui craignez vivement les maux et les dommages les plus légers, qui les repoussez avec empressement, qui vous en éloignez avec précaution, vous ne craignez pas un mal souverain et sans fin, la perte irréparable de votre âme ; vous ne l'évitez pas, vous ne l'appréhendez pas ! O folie ! ô témérité incroyable ! vous avez perdu ou la raison ou la foi.

2° Après cela ne dites pas en vous-même : Ce n'est qu'un péché véniel, car ce péché est sujet aux mêmes

(1) Jac. 2.

châtiments, ou en partie ou en totalité ; en partie, puisque les saints Pères en grand nombre nous enseignent que les âmes des justes sont purifiées dans les mêmes flammes et dans le même lieu que les damnés. Sans aucun doute elles endurent, quoique pour un temps seulement, les peines du sens et du dam, sans haine de Dieu, et secourues par les prières des vivants ; mais ces peines prouvent encore combien le péché est exécrable, puisque Dieu, pour une faute légère, permet et ordonne qu'une âme ornée de la grâce sanctifiante, arrosée du sang de Jésus-Christ son Fils, son épouse, sa bien-aimée, il permet, dis-je, qu'elle soit tourmentée d'une manière affreuse.

J'ai dit même en totalité ; car comme dans les réprouvés la faute vénielle existe toujours, ne pouvant être effacée sans la grâce, sans la pénitence, sans les mérites et le sang de Jésus-Christ, sans l'espérance, sans la charité, il s'ensuit que pendant toute l'éternité la peine correspond à la faute, et qu'on ne peut jamais y satisfaire, puisqu'on a d'autres dettes encore plus graves, pour lesquelles on ne peut satisfaire. Telle est la malheureuse condition du pécheur avant la pénitence, mais elle est bien pire encore après sa réprobation, puisqu'en supportant tous les maux il ne peut pas même satisfaire pour une faute vénielle. Ne dites donc pas : Ceci est léger ; c'est bien grave, puisque c'est éternel. Je voudrais savoir comment vous supporteriez la simple morsure d'un moucheron si elle devait durer éternellement ; la regarderiez-vous comme légère ou comme grave ?

3° Le péché véniel, au moins par circonstance, conduit à des peines éternelles, soit parce que, selon saint Isidore, un certain nombre de péchés véniels font un péché mortel, par l'accroissement successif de la matière ou de la malice, comme si quelqu'un réunissait un certain nombre de vols ; c'est pourquoi saint Augustin, parlant à peu près de même, dit que de légères fautes souvent répétées accablent comme une faute énorme, par la mauvaise

disposition, comme l'explique saint Thomas; soit parce que Dieu, irrité par les péchés véniels, enlève quelquefois le temps ou la grâce nécessaire pour faire pénitence. C'est ainsi qu'il frappa Oza et les deux enfants d'Aaron pour une légère irrévérence, Ananie et Saphire pour un mensonge, cinquante mille Bethsamites pour une simple curiosité ; tous moururent d'une mort subite. Malheur à ceux qui n'avaient pas purifié leur conscience de tous les péchés mortels! un péché véniel par circonstance fut cause de leur damnation.

Qui donc détestera le péché véniel comme il le mérite, puisqu'il attire une si grande colère de la part d'une bonté infinie, et qu'il traîne à sa suite des supplices sans nombre, sans mesure, sans fin? Eloignez de votre âme un monstre si grand, si horrible, si malheureux, si abominable, et qu'on ne saurait avoir trop en horreur. Il vaut mieux mourir que de pécher en présence du Seigneur, et que de fatiguer sa majesté et exciter sa vengeance toute puissante.

DOUZIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

De l'enfer (suite).

III[e] Point. — *Les dangers de l'enfer m'ont environné* (1). Il y a un grand danger actuel à cause des péchés actuels, un danger plus grand et imminent à cause des péchés qui nous menacent.

1° J'ai mérité mille fois les supplices éternels, c'est-à-dire toutes les fois que j'ai offensé Dieu. La faute n'est pas douteuse, mais le pardon est douteux; car l'homme ne sait point s'il est digne d'amour ou de haine, et la sagesse divine nous enseigne à n'être pas sans crainte pour le péché qui nous a été pardonné. Je n'ai rien fait devant

(1) Ps. 114.

vous, ô mon Dieu, qui soit digne de pardon, et je n'ai point changé de conduite ; mais, au contraire, devenant pire de jour en jour, tandis que je devais pleurer mes péchés, semblable à Sodome, je me réjouissais et je tressaillais de joie au milieu de mes crimes. Il s'en est suivi qu'ils se sont accrus avec mes vices et mes passions ; la malice, implantée dans mon cœur dès mon enfance, s'est augmentée avec mon adolescence ; la mauvaise habitude, entretenue longtemps et enracinée profondément en moi, m'entraîne et me pousse à ma perte. *Mes os ont été jetés sur le bord de l'enfer* (1).

C'est par la miséricorde de Dieu que nous n'avons pas été consumés, comme plusieurs autres qui n'ont péché ni si souvent, ni si gravement ; mais ils seront traités avec plus d'indulgence, et les tourments qui me sont réservés seront d'autant plus terribles que la patience de Dieu m'a supporté plus longtemps. Que d'actions de grâces ils rendraient, quelle longue et dure pénitence ils feraient, les damnés, si Dieu, les rappelant à la vie, les retirait de l'enfer ! Oh ! s'il leur accordait seulement un de ces instants qu'il vous accorde en si grand nombre, lui qui est si sévère envers eux, si bon envers vous ! Quelles actions de grâces lui rendez-vous ? Le bienfait d'être préservé n'est pas moindre, il est même plus grand que celui de la délivrance. Quelle pénitence entreprenez-vous ? Ayant mérité l'enfer, vous n'en devez refuser aucune, vous ne devez négliger aucun moyen d'effacer vos péchés et de les éviter à l'avenir ; car il y a pour vous un danger très-présent pour vos péchés présents, un plus grand encore à cause des péchés qui vous menacent à l'avenir.

2° Souvent nous changeons d'état sans changer de vie ; nous ne quittons pas aussi facilement nos vices que nos vêtements. De là ce proverbe : *L'habit ne fait pas le moine*; c'est-à-dire il ne rend pas saint et ne donne pas la sécu-

(1) Ps. 140.

rité, parce que la sainteté de la vocation n'est pas une preuve de la bonne vie, mais l'obligation d'y tendre. Celui qui est dans un état saint tombe plus dangereusement et descend plus profondément dans l'enfer; il pèche plus dangereusement parce qu'il pèche plus gravement, à cause de sa malice spéciale, de son ingratitude et de sa perfidie, qui excitent plus vivement la colère de Dieu, qui éloignent plus promptement la grâce et la miséricorde. Jusqu'ici le Seigneur a eu pitié de vous, il a eu compassion de votre jeunesse, de votre faiblesse, de votre imprudence, de votre ignorance ; maintenant il vous avertit, il vous instruit, il vous touche, il ajoute grâces sur grâces. Si vous ajoutez vous-même péché sur péché, lorsque la mesure sera enfin pleine et qu'elle regorgera, le Seigneur ne reviendra pas à vous, et après trois ou quatre péchés, il vous abandonnera, dit un prophète ; il vous aveuglera comme le peuple, il endurcira votre cœur comme celui de Pharaon.

Tous vos péchés descendront avec vous dans l'enfer, car le tourment sera proportionné au crime, et plus la faute est énorme en comparaison de celle du simple peuple, souvent ignorant, plus grave sera le châtiment ; plus votre dignité et votre état sont grands, plus la grâce est abondante, les talents nombreux, l'obligation pressante ; plus le ministère est parfait, plus les supplices seront effroyables. Le caractère indélébile que vous avez reçu, soit au baptême, soit dans la confirmation, soit dans le sacrement de l'Ordre, deviendra pour vous le sujet d'un plus grand supplice, d'une plus grande ignominie ; il excitera la fureur du feu et la rage des démons. Hélas ! que d'infortunés au milieu d'autres infortunés feront retentir les antres ténébreux de leurs pleurs et de leurs gémissements !

Faites-moi souffrir toute autre chose, Seigneur, toute autre chose qu'il vous plaira ; brûlez, tranchez plutôt tout ici-bas, mais épargnez-moi dans l'éternité.

DOUZIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la nécessité de la pénitence.

Prosterné aux pieds du Sauveur, entendez sa menace : *Si vous ne faites pénitence*, dit-il, *vous périrez tous également* (1). Convertissez-nous, ô Dieu qui êtes notre salut, et détournez de dessus nous votre colère ; convertissez-nous, Seigneur, et nous serons convertis (2).

« Il proposait cette parabole, dit saint Luc : Un homme « avait un figuier dans sa vigne ; il vint pour en cueillir « les fruits, et il n'en trouva pas. (3). » Appliquez-vous cette parabole ; le Seigneur cherche des fruits, et il n'en trouve pas ; indigné, il ordonne de couper cet arbre pour le jeter au feu ; on le prie, il prend patience quelque temps encore pour attendre qu'il porte du fruit. Vous en conclurez qu'on attend au plus tôt de vous des fruits de pénitence ; ainsi la pénitence est nécessaire, mais une vraie pénitence, une prompte pénitence.

Ier Point. — *Il vint chercher du fruit, et il n'en trouva pas.* Le Seigneur cherche par un excès de sollicitude, et il ne trouve rien à cause de votre injuste stérilité.

1° Le Seigneur n'est-il pas plein de sollicitude pour vous ? il vous a appelé à lui et vous a reçu au sortir du sein de votre mère ? N'êtes-vous pas ce tison arraché du feu et tiré de l'enfer qu'il a trouvé sur une terre déserte, dans un lieu d'horreur, dans une vaste solitude, souillé de la tache originelle, être inutile et réprouvé ? Il vous prit au milieu d'une forêt condamnée au feu, il vous garda comme la prunelle de ses yeux, il vous porta sur ses épaules et vous plaça sur une terre élevée, la terre de sa sainte Eglise, la terre des vivants ; il vous a établi comme un arbre planté sur le bord d'un ruisseau, afin de

(1) Luc 13. — (2) Ps 84 et Thren. 5. — (3) Luc 13.

vous faire recevoir ses grâces et puiser dans les sources du Sauveur, qui vous a arrosé de sa sueur et de son sang; comme un cep dans la vigne du Seigneur, comme un olivier qui a reçu une excellente greffe, afin que vous ayez part à sa sève abondante, que vous entriez enfin dans l'héritage de votre Dieu. Il vous dit : *Jetez des racines parmi les élus ; je vous place parmi mes amis de choix, afin que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure.* Laissons la parabole, et disons que le Seigneur dès votre naissance vous a conduit au baptême, par le baptême à l'Eglise, à la saine doctrine, par la doctrine à la table sainte, et peut-être encore à une vocation plus sainte où il vous comble de ses bienfaits. Avec quelle vigilance vous devez conserver les dons immenses de la Providence divine !

Le lieu où vous êtes est une terre sainte (1) ; c'est la terre où les saints vécurent pêle-mêle avec le monde, sur le même sol, sous le même soleil de justice, et où, sans recevoir des soins plus grands que ceux qu'on vous donne, ils portèrent des fleurs et des fruits dans leur temps. Le Seigneur vous a planté comme une vigne privilégiée ; il vous a entouré des grâces les plus abondantes, de la science de ses lois et de sa doctrine ; il vous a souvent séparé des pierres de scandale dont le monde est rempli ; il a bâti au dedans de vous une tour en vous faisant le temple de l'Esprit saint ; il a mis en vous un pressoir, afin de pouvoir exprimer les sentiments de ses bonnes inspirations par la componction et ses sollicitations pressantes. N'avait-il pas droit, après tant de sollicitude et tant de travaux, d'attendre que vous portassiez du fruit ? et vous n'avez donné qu'un fruit sauvage et de mauvais goût.

2° Le Seigneur *est venu chercher du fruit, et il n'en a pas trouvé.* C'est par votre injustice et par le vice de votre nature dépravée qu'il n'a pas pu en trouver. Reconnaissez votre faute, et, repassant votre vie depuis votre en-

(1) Exod. 3.

fance, convenez que vous êtes semblable au figuier stérile, ou bien montrez des fruits proportionnés à tant de travaux, fruits de justice ou fruits de pénitence. Montrez vos vertus et leurs accroissements, tels qu'on doit les trouver dans un chrétien ou dans une personne consacrée à Dieu. Montrez votre charité, votre douceur, votre tempérance, votre piété, votre religion, votre modestie, votre humilité, votre miséricorde, votre chasteté, votre obéissance et tous les fruits du Saint-Esprit. Montrez votre foi par vos œuvres, qui doivent cependant procéder de la foi, et non de la volonté perverse de la chair ou de l'esprit, non de la crainte des supérieurs ni du respect humain, non de la coutume ni de la bonté du caractère, non de l'orgueil et du désir de plaire. Que ces vertus soient le fruit de votre attention, de vos soins, de votre persévérance, non de l'ostentation, ni pratiquées avec négligence et dégoût, et qu'elles ne soient pas rapportées à votre amour-propre et à votre profit temporel, mais à ce qui convient, à la gloire de Dieu.

Le Seigneur est venu chercher du fruit, et il n'en a pas trouvé qui fût sain et intact ; aucun bon fruit, beaucoup de mauvais. Les œuvres de la chair sont manifestes ; la paresse, l'impureté, les dissensions, les colères, les disputes, les inimitiés, les débauches, les ivrogneries, et autres semblables, voilà les mauvais fruits. Il vient chercher, et il ne trouve que des feuilles, des fruits qui ne sont pas mûrs, de mauvais raisins verts, des grains aigres et amers qui agacent les dents, des pommes de Gomorrhe, belles au dehors, mais toutes pourries sous l'écorce. « Seigneur, « avez-vous des yeux de chair, et votre vue est-elle sem- « blable à celle de l'homme (1)? L'homme ne voit que ce « qui paraît, mais le Seigneur regarde le cœur et sonde « l'intérieur (2). »

O Dieu, mon libérateur, qui m'avez reçu dès ma jeu-

(1) Job 10. — (2) I Rois 16.

nesse, *la confusion me couvre le visage, car je suis vraiment pauvre et misérable* (1). Je ne puis rien dire en votre présence ; je ne puis que gémir et verser des larmes. Recevez-les du moins, afin qu'elles m'ouvrent la porte du pardon, car vous ne voulez pas la mort du pécheur, mais vous voulez qu'il se convertisse et qu'il vive. Render-moi la vie par votre grâce, qui finira par triompher de la dureté de mon cœur ; comme vous m'avez donné par elle le vouloir, par elle achevez votre œuvre, afin que je fasse de dignes fruits de pénitence, et que je me conserve constamment dans le ferme propos d'une nouvelle vie.

DOUZIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la nécessité de la pénitence (suite).

IIe Point. — *Il dit au vigneron : Voici trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier, et je n'en trouve pas : coupez-le donc : pourquoi prend-il de la place* (2)? Le Seigneur a jugé votre propre cause, et voici son jugement : il veut que vous soyez coupé et jeté au feu. *Déjà la hache est à la racine de l'arbre; tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu* (3). Ne faites pas une pénitence qui soit vaine, qui se renouvelle souvent, mais qui ne renouvelle pas la vie, et qui jusqu'ici n'a pas pu apaiser la justice divine; mais faites une pénitence vraie, qui répare les maux qu'a faits à Dieu votre ancienne vie, et qui vous procure les avantages d'une vie nouvelle. Il ne vous a condamné que parce qu'il déplore votre vie inutile. Il y a trois ans, dit-il, que je viens chercher du fruit, et je n'en trouve pas ; pour prévenir de nouvelles pertes, coupez cet arbre : pourquoi occupe-t-il inutilement la terre?

(1) Ps 68. — (2) Luc 13. — (3) Matth 3

1° Comptez les avances que le Seigneur a faites pour vous depuis tant d'années et les avantages qu'il en a retirés; que de talents perdus, de travaux inutiles, d'inquiétudes vaines, la grâce de Jésus-Christ rendue inutile, la vertu de la croix et la mort du Sauveur sans profit! Si au moins, lorsque vous n'étiez d'aucune utilité ni à vous ni aux autres, vous n'eussiez pas fait du mal, vous n'auriez pas déshonoré votre Dieu, crucifié de nouveau Jésus-Christ, contristé l'Esprit saint et les saints anges, vous n'auriez pas couvert votre âme de plaies, vous n'auriez pas affligé l'Eglise par les scandales d'une vie inutile et honteuse, vous n'auriez pas perdu par vos scandales vos frères, les frères de Jésus-Christ! Vous n'avez pas même employé une heure pour réparer de si énormes injustices, vous n'avez pas versé une larme de pénitence. Ayez pitié de moi, Seigneur, car j'ai beaucoup péché dans ma vie; changez mes yeux en deux sources de larmes, et je pleurerai le jour et la nuit, car j'ai épouvantablement péché.

Mais les pluies et les torrents de larmes ne sauraient être une compensation à de si grands maux, si vous n'y joignez des bonnes œuvres, les travaux d'une longue pénitence et des mérites satisfactoires; si vous ne vengez sur votre chair la gloire de Dieu, le sang de Jésus-Christ et l'outrage fait au Saint-Esprit; si, par la réforme de vos mœurs, vous ne purifiez votre âme de ses vices et de ses péchés, et si vous n'édifiez l'Eglise et le prochain par l'austérité de votre vie.

2° Sans cela la sentence demeure irrévocable. Coupez cet arbre: pourquoi occupe-t-il la terre inutilement? Il fera d'autant plus de tort à la vertu qu'il fera du progrès dans le vice. La vraie pénitence consiste à pleurer ses péchés, et en les pleurant à ne plus les commettre; non seulement à détruire le crime, mais à ne plus s'y laisser entraîner à l'avenir. Si vous ne faites cela, vous n'éviterez ni votre perte, ni les flammes: vous outragez Dieu

doublement en changeant de manière sans changer d'esprit; plus votre position ou votre état vous élève, plus vous outragez Dieu ; plus la faute est grave, plus la grâce est abondante, plus doit être grande la mesure des fruits spirituels ; plus le scandale de votre vie s'étend, plus il pénètre facilement, plus il dure et perd les âmes. Vous ne vivez pas pour vous seul, mais pour tous ceux qui vous connaissent ; il est rare que vous périssiez seul, vous en entraînerez d'autres avec vous, à proportion de la longueur de votre vie.

Dieu de mes pères, Seigneur miséricordieux qui m'avez reçu pour votre enfant au baptême, qui m'avez donné rang parmi les saints de votre Eglise, et qui m'avez appelé à la sainteté, ne me rejetez pas du nombre de vos enfants comme vous rejetâtes Judas ; peut-être plus coupable que lui, je suis cependant votre serviteur et un homme faible et misérable. « Envoyez-moi du ciel, du « trône de votre grandeur, la sagesse et la grâce, afin « qu'elle soit en moi, qu'elle m'apprenne ce qui vous est « agréable et que je l'accomplisse (1). »

DOUZIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la nécessité de la pénitence (suite).

III[e] POINT. — Le vigneron, répondant, dit : *Seigneur, laissez-le encore cette année, jusqu'à ce que j'aie travaillé au pied ; j'y mettrai de l'engrais, peut-être il portera du fruit ; s'il n'en porte pas, vous le couperez.* Ne tardez pas de vous convertir au Seigneur, et ne différez pas de jour en jour ; car le temps qu'on vous accorde pour vous éprouver est court, un an, et vous ne savez pas même si vous aurez l'année entière. *Seigneur, attendez un an ;* et comme ensuite toute espérance de changement sera détruite, attendez que j'aie creusé au pied.

(1) Sap. 9.

1° *Attendez encore cette année.* Le temps est court et incertain. Vous avez dit, Seigneur : « Convertissez-vous, « enfants des hommes, car vos années seront comme le « jour d'hier, qui est passé, et comme une veille de la nuit, « que l'on compte pour rien. L'homme passe comme « l'herbe qu'on fauche le matin ; elle fleurit, elle passe « dès le matin ; le soir elle est tombée, flétrie et sé- « chée (1). » Mes jours ont vraiment passé comme l'ombre et se sont évanouis dans la vanité comme la fumée ; le reste passera avec la même rapidité, et je n'aurai peut-être pas autant d'années pour faire pénitence que j'en ai eu pour commettre le péché.

Vous n'êtes pas même certain de l'heure présente. Pourquoi tardez-vous donc, et pourquoi n'avez-vous pas déjà changé ? pourquoi vous promettez-vous le lendemain, sans savoir ce que ce jour vous prépare, sans savoir si vous le verrez ? Insensé, peut-être cette nuit on vous demandera votre âme ; vous périssez, si le Seigneur vient, et vous périssez pour l'éternité. *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également.* « Seigneur, ne me « rappelez pas au milieu de mes jours, car en quoi le « jeune homme corrige-t-il ses voies ? n'est-ce pas en « gardant vos commandements ? Je le dis, enfin je com- « mence ; je veux garder vos commandements, je m'exer- « cerai à les pratiquer ; je considèrerai vos voies, et je « n'oublierai pas vos enseignements (2). »

2° N'est-ce pas un temps favorable, n'êtes-vous pas dans des jours de salut, quand le Seigneur veut bien encore faire pour vous de nouveaux frais et des avances plus grandes que tout ce qu'il a fait jusqu'à ce jour ? Je veux, dit-il, creuser autour de cet arbre ; je l'enlèverai à ses occupations ordinaires, à la pompe et aux vanités du siècle ; j'éloignerai les scandales, les sociétés et les occasions dangereuses. Je mettrai de l'engrais, c'est-à-dire je ren-

(1) Ps. 89. — (2) Ps. 101 et 118.

drai la grâce plus abondante, la réception des sacrements plus fréquente, les conseils salutaires plus nombreux ; je donnerai des inspirations, de bons exemples qui engraisseront cette âme. Malheur à vous si vous ne portez pas des fruits pour le Seigneur ! il n'y aura presque plus désormais aucune espérance d'amendement et d'avancement ; cette infécondité suppose quelque vice secret que l'on n'a pu surmonter. Et si dans l'âge de la force on ne fait rien, que fera-t-on dans la vieillesse? Si l'été ne donne rien, que donnera l'hiver? Si vous n'osez pas livrer combat à vos vices et à vos concupiscences qui pullulent encore dans votre cœur en secret, comment les vaincrez-vous lorsque la fréquentation du monde et la mauvaise habitude auront détruit vos forces et augmenté celles de l'ennemi?

Au reste, cette stérilité, cette perversité de mœurs, fera que le Seigneur, trompé si souvent, et trompé dans son attente, mettra fin à ses travaux et à ses avances, coupera la racine de l'arbre et enlèvera tout espoir. *S'il ne donne point de fruit, vous le couperez;* et c'est la menace qu'il promet d'exécuter : « Je vous montrerai maintenant ce que je veux faire à ma vigne ; j'enlèverai la haie qui l'entoure et je la livrerai au pillage ; je détruirai la muraille, et on la foulera aux pieds ; elle sera comme un désert, on ne la taillera plus, on n'y fera aucun travail, les ronces et les épines la couvriront, et je défendrai aux nuages de l'arroser de leurs eaux (1). »

J'espère mieux, Seigneur, de votre infinie bonté, et je vous promets mieux de moi. Seigneur, ne nous traitez pas selon nos péchés, et ne nous donnez pas ce que méritent nos iniquités. Multipliez les effets de votre miséricorde, et répandez votre grâce, qui nous excite fortement à faire de dignes fruits de pénitence et nous soutienne

(1) Isaïe 5.

pour toujours dans le bien. Nous chanterons éternellement vos miséricordes. Amen.

DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur la loi de Dieu.*

Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle (1)? Cette question fut adressée plusieurs fois à notre Seigneur. Un jeune homme lui ayant fait à peu près la même demande, Jésus-Christ lui répondit : Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements ; et ces *commandements ne sont pas difficiles*, car ils ont été établis pour le bonheur de l'homme aussi bien sur la terre que dans l'éternité. Si les hommes réfléchissaient sur les avantages qu'ils peuvent trouver dans l'accomplissement de la loi divine, il n'y en aurait pas un seul qui ne fût épris d'amour pour elle ; mais *il n'y en a pas un qui réfléchisse*, dit le saint roi. Essayons cependant d'examiner combien cette loi est sainte, quels sont les bienfaits qu'elle nous procure, soit dans ce monde, soit dans l'autre.

Ier Point. — *La loi du Seigneur est immaculée ; elle convertit les âmes ; elle est fidèle et donne la sagesse aux enfants ; elle est juste et réjouit le cœur. Le commandement de Dieu est lucide ; il éclaire les yeux de l'âme.* Elle est donc parfaite, elle est donc sainte cette loi.

1° D'abord elle est sans tache et sans souillure, car elle ne contient rien qui ne soit conforme à la raison, à la gloire de Dieu et à l'avantage du prochain. Elle veut qu'on aime Dieu et qu'on évite de l'offenser, qu'on tende au prochain une main secourable; elle exclut toute injustice, toute fraude, tout vol, tout mensonge, et, en un mot, tout ce qui peut nuire au prochain. Elle lie les mains pour les empêcher de faire le mal, les pieds pour qu'ils ne con-

(1) Luc 10.

duisent pas au précipice, le cœur afin qu'il ne se laisse pas aller aux mauvais désirs, les yeux pour les détourner des regards imprudents, la langue pour la préserver des jurements, des médisances et de tout ce qui peut rendre l'homme coupable. Tout ce qu'ordonne cette loi sainte ne tend qu'à rendre l'homme saint. Elle a la vertu de convertir les âmes, elle en convertit, en effet, un nombre infini ; elle a retiré de la voie de la perdition et a placé dans la voie du salut tous ceux qui ont voulu la recevoir. Pourquoi tant d'âmes qui avalent l'iniquité comme de l'eau ne veulent-elles pas prendre ce joug doux et facile? et pourquoi voit-on un si grand nombre de jeunes gens et de jeunes personnes qui, loin de corriger leurs voies, se précipitent de plus en plus dans l'abîme du péché ? Ce sont eux surtout qui, n'ayant pas d'expérience, devraient s'appliquer à connaître et à pratiquer la loi divine. Elle seule a le pouvoir d'amortir les passions fougueuses, de mettre un frein aux penchants malheureux ; elle seule est capable d'arrêter cette affreuse concupiscence qui porte la chair à se révolter contre l'esprit. Vous au moins, mon enfant, vous dit le Seigneur, prenez mon joug. Jésus l'a dit, il est doux, il est agréable, il procure le bonheur.

2° Le prophète ajoute que la loi de Dieu est fidèle, qu'elle donne la sagesse aux enfants ; c'est elle qui nous fait connaître la volonté de Dieu; c'est la vraie sagesse qui est accordée à ceux qui par l'humilité deviennent semblables aux enfants ; à ceux qui sont enfants par leur âge elle donne la prudence, qui leur fait discerner le bien et le mal, et leur montre ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent omettre pour se rendre conformes à la volonté de Dieu. Il y a bien une autre science terrestre, charnelle, animale, qui enfle le cœur et qui donne de la présomption ; mais les enfants de Dieu la méprisent. Semblables au voyageur qui veut parvenir à son but, ils commencent à choisir la bonne voie pour se préparer un heureux suc-

cès ; or, cette voie se trouve dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. « Le Seigneur, dit le Saint-Esprit, a « conduit le sage par les droits sentiers, il lui a donné la « science des saints, lui a montré le royaume de Dieu, « et a rempli ses travaux. »

3° Le commandement de Dieu est clair, il éclaire les yeux de l'âme ; car cette loi est une lumière, un flambeau qui dirige nos pas dans ce monde ténébreux pour nous faire éviter les piéges et les écueils que les malins esprits ont semés de toute part. Elle nous montre donc le véritable chemin de la vie, et nous fait voir où nous devons poser le pied. La cupidité aveugle répand partout d'affreuses ténèbres qui nous empêchent de voir le vrai bien ; ceux qui s'y abandonnent se précipitent dans d'horribles abîmes, mais ceux qui suivent cette loi ne s'égarent pas, ne heurtent pas, et s'avancent avec droiture vers la céleste patrie.

4° La loi de Dieu réjouit les cœurs, donne une joie véritable, et à l'âme une paix solide. « Seigneur, il y a « une grande paix pour ceux qui observent votre loi. J'ai « pris votre loi comme un héritage, car elle fait la joie de « mon cœur ; cette divine loi met dans l'âme comme un « paradis de délices, semblable à un jardin rempli de « fleurs magnifiques et délicieuses. » Ceux même qui sont dans l'indigence et le malheur éprouvent un contentement semblable à du miel répandu sur une coupe d'amertume. Aussi le Sage a dit : *Tous les jours du pauvre sont mauvais,* mais l'âme qui est en sûreté est comme un festin perpétuel. C'est de quoi fut témoin un gentilhomme qui poursuivait au milieu d'une forêt une bête fauve. Se trouvant près d'une cabane, il entendit un chant humain d'une douceur ravissante ; il entre et voit un homme misérable, couvert de plaies effroyables et horribles. Etonné, il demande au malheureux si c'est lui qui chantait, et comment il aurait pu chanter dans cet état de souffrance et de misère. « Oui, répond le malade,

« c'est moi. C'est qu'il n'y a que ce mur de boue qui me « sépare du Seigneur, c'est-à-dire ce misérable corps. « Dès qu'il tombera, la séparation cessera, et ma con- « science me dit que j'arriverai à la possession de Dieu. « Comme il se décompose chaque jour et que je le vois « s'affaiblir, je suis ravi de joie, et je chante pour expri- « mer mon allégresse, en attendant l'entière dissolution « de ce corps, qui me permettra d'arriver à celui qui est « la source du parfait bonheur. » O enfant de Dieu, observez sa loi, combattez le bon combat, et conservez sa loi sans reproche jusqu'au jour où viendra le Seigneur Jésus.

IIe Point. — *La piété est utile à tout*, dit saint Paul; *elle a la promesse des biens futurs et des biens présents. Si vous observez ma loi*, dit le Seigneur, *voici comment je vous bénirai : je répandrai sur vous mes faveurs dans la ville et dans les champs ; je bénirai votre famille, je bénirai les fruits de la terre, je bénirai vos bêtes de somme , vos greniers, vos descendants*. Examinons ceci.

1° Il est vrai que ces promesses regardaient plutôt les Juifs que les chrétiens, car Dieu a promis à ces derniers principalement les biens célestes, qui sont infiniment plus précieux, tandis qu'il promettait aux Juifs des prospérités temporelles. Cependant on ne peut pas nier que ces promesses ne regardent aussi les chrétiens, car Dieu, tout en promettant aux Juifs charnels les biens de la terre, ne leur refusait pas les biens spirituels ; de même aussi, en promettant aux chrétiens les biens spirituels, il ne peut pas leur refuser les biens temporels, car le peuple chrétien lui est plus cher encore que le peuple juif. Oui, il y a une espèce de contrat entre Dieu et l'homme fidèle, en vertu duquel le Seigneur ne saurait l'abandonner et le priver du nécessaire. Dieu est son Père; comme à un enfant chéri, il lui accorde les biens présents et les biens à venir. Cette parole de David est encore vraie : *Je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni ses enfants réduits à mendier.*

Et l'apôtre saint Paul n'a pas menti lorsqu'il a dit : *La piété est utile à tout ; elle a des promesses pour la vie présente et pour la vie future*, au lieu que Dieu menace dès ici-bas les violateurs de sa loi. *Si vous n'obéissez pas, je vous donnerai toutes mes malédictions.*

2° Il est vrai qu'on a vu quelquefois des personnes pieuses accablées de maux et mourir dans la plus grande misère, tandis qu'on voit souvent des impies prospérer. Mais d'abord le Seigneur a ses desseins en faveur de ses élus, et s'il les prive quelquefois du nécessaire ici-bas, c'est qu'il a l'intention de les récompenser doublement dans l'éternité ; c'est ce qui est arrivé aux saints martyrs, qui souffrirent dans les prisons la faim et la soif, qui furent déchirés par les bêtes féroces et mis à mort avec la plus horrible cruauté. Certes, il est bien récompensé celui à qui on avait promis de l'argent, si on lui donne de l'or. Néanmoins il n'arrive presque jamais que Dieu en agisse ainsi ; il sait récompenser en ce monde et en l'autre. Si l'on voit souvent des impies prospérer quelque temps ici-bas, c'est que Dieu, qui est infiniment bon, ne pouvant leur accorder le ciel, récompense, selon leurs goûts, ces hommes charnels par des biens passagers qui pour l'ordinaire ne passent pas à la troisième génération. C'est ainsi qu'il récompensa les Romains pour certaines vertus morales. Ces faveurs toutefois ne sont pas de longue durée.

IIIe Point. — *Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements.* Qu'elle fut belle et intéressante la question adressée au Sauveur qui mérita une semblable réponse ! Un chrétien doit souvent se demander aussi : Que dois-je faire pendant les jours de mon pèlerinage qui passe comme une ombre ?

1° *Que sert à l'homme de faire des recherches curieuses et inutiles?* Il y en a, dit l'auteur de l'*Imitation*, qui aiment mieux s'appliquer à savoir beaucoup de choses qu'à bien vivre; aussi ils tombent dans bien des erreurs, et ne pro-

duisent que peu ou point de fruits. S'ils prenaient autant de soins pour détruire les vices et pour planter des vertus qu'ils en mettent à soulever certaines questions, il n'y aurait pas tant de mal et de scandale parmi le peuple chrétien. On devrait se souvenir que nous sommes des pèlerins, et qu'en cette qualité nous n'avons qu'une chose essentielle, c'est de connaître la route, de ne nous attacher à rien, et de n'attendre que la couronne promise à celui qui aura légitimement combattu.

2° *Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements ; entendez*, dit l'Evangile, *quelle est la fin de tous ces discours, craignez Dieu et observez ses commandements, c'est là tout l'homme*, voilà toute sa dignité, toute sa perfection, tout son bonheur. C'est à cela que se réduit le but de la création, la mission de Jésus-Christ, toute sa doctrine, tout ce qu'ont enseigné et tout ce qu'ont fait les saints. *Je prends aujourd'hui à témoin le ciel et la terre que je vous propose la mort et la vie, la malédiction et la bénédiction ; choisissez donc la vie, afin que vous viviez*, en aimant votre Dieu, en observant ses commandements et tout ce qu'il exige ; que vous vous attachiez à lui, car il est votre vie et la longueur de vos jours.

3° *Faites cela et vous vivrez*. A chaque page du saint Evangile le divin Sauveur ne cesse de répéter que si nous sommes fidèles à la loi, nous serons récompensés, couronnés, glorifiés ; que nous serons comme les anges dans le ciel, que nous verrons Dieu face à face et sans voile. qu'il nous inondera d'un torrent de délices. Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice, combattez de bon cœur, et saisissez la vie éternelle à laquelle vous avez été appelé.

TREIZIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE.

La pénitence est nécessaire à tous, non seulement aux pécheurs, mais à ceux qui servent Dieu avec négligence.

Ecoutez ce que dit le Saint-Esprit : *Je connais vos œuvres, je sais que vous n'êtes ni froid ni chaud* (1). Enflammez mon cœur, Seigneur, et allumez-y le feu de la charité, afin que je vous serve avec inclination et bonne volonté. *Que n'êtes-vous froid ou chaud ? mais parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir de ma bouche.* Vous examinerez d'abord les dangers de la tiédeur, ses marques, ensuite son remède.

Ier Point. — Dieu nous fait voir clairement qu'il n'y a rien d'aussi dangereux que l'état d'une âme tiède et languissante, parce que cette langueur et cette indolence de l'âme trompe la conscience, trompe en quelque sorte la Providence et défie tout remède.

1° Elle échappe à la conscience et la trompe, parce que ce mal se glisse en secret, il entretient secrètement la concupiscence et devient une semence de vices ; en dissipant l'âme par une évaporation continuelle, il l'accable sous une masse de péchés véniels ; en éloignant peu à peu la lumière de la grâce, il amène les ténèbres et un profond assoupissement ; lorsque l'aveugle passion domine, elle aveugle totalement l'âme engourdie. De là vient la conscience erronée ; elle ne fait pas attention aux péchés légers, elle les méprise, elle ne pèse pas ceux qui sont plus graves, elle les excuse, les approuve ou les dissimule ; si quelquefoie elle fait entendre un léger murmure, elle ne réveille pas l'âme de sa léthargie.

Il n'est pas rare de voir ainsi des personnes qui font profession de piété et de sainteté, qui reçoivent souvent

(1) Apoc 3.

les sacrements, et qui s'aiment, qui sont cupides, orgueilleuses, superbes, sans obéissance, sans paix, médisantes, sans bonté, railleuses, menteuses, audacieuses, aimant la volupté plus que Dieu, ayant l'apparence de la piété, mais éloignées de la vertu (1); qui conservent ouvertement des inimitiés ou qui portent des haines secrètes, qui retiennent des affections mauvaises ou dangereuses, qui excitent l'envie, fomentent des troubles et des séditions. Elles résistent à leurs supérieurs, les contredisent et murmurent. Par leur manière de vivre libre et dissolue, elles détruisent toute la discipline ecclésiastique, négligent leurs devoirs, ne font aucun progrès dans les études, et dilapident la fortune de leurs parents. Sans écouter le cri de la conscience et de la religion, elles amoncellent sacriléges sur sacriléges, et regardent comme léger ce que Dieu regarde certainement comme grave, puisqu'il le punira un jour par les châtiments de l'enfer.

Considérez-vous un instant vous-même; ce relâchement étonnant de la conscience, cette tranquillité si grande avec tant de négligence pour le salut, cette sécurité surprenante avec une si grande multitude de péchés, ces rechutes si fréquentes, cette pénitence si souvent répétée et sans fruit, tout cela n'indique-t-il pas qu'il y a quelque chose de funeste et de mortel dans votre cœur, qui aveugle votre esprit et devient un enchaînement de péchés? Vous dites que vous êtes riche, et vous ne savez pas que vous êtes pauvre, aveugle et nu (2)!

2° En outre, cette espèce de léthargie de l'esprit trompe en quelque sorte la divine Providence, dont elle détruit la sage et bienveillante préordination, de telle manière que, sans savoir qu'on s'éloigne du dessein de Dieu, on n'atteint pas la fin pour laquelle on était créé. Ainsi la Providence vous appelait à un sublime degré de sainteté, afin que vous fussiez une personne parfaite aux yeux de

(1) II Tim. 3. — (2) Apoc. 3.

Dieu, prête à toutes sortes de bonnes œuvres, capable non seulement de vous sauver, mais d'en sauver beaucoup d'autres. Pour cela le Seigneur avait préparé les secours de sa grâce ; mais vous, en les négligeant, vous manquez votre but, et, descendant de ce degré sublime. ne suivant plus l'ordre de la Providence, vous périssez comme Judas.

C'est pour cela que le Sauveur reprend si sévèrement ses apôtres pour de légers péchés. « Si je ne vous lave « pas, dit-il, vous n'aurez point de part avec moi; je vous « le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et que « vous ne deveniez comme des enfants, vous n'entrerez « point dans le royaume des cieux. » Pensez que ces paroles ont été dites pour vous qui, vivant dans une espèce d'engourdissement spirituel, ne répondez pas lorsque Dieu vous appelle par sa miséricorde, lorsqu'il vous sollicite fortement à lui donner votre cœur, à vous consacrer tout à lui. Il a appelé, vous avez refusé ; lui aussi à votre mort se raillera de vous.

3° Enfin, cet engourdissement de l'esprit ou cette insensibilité amortit l'effet du remède, parce qu'il en dissimule la nécessité, en repousse l'amertume, ou en détruit la vertu.

Il corrompt la substance intérieure de l'homme par un poison secret, il détruit insensiblement la force de l'âme, et fait des blessures secrètes jusque dans le cœur, sans que l'âme, trompée par son sommeil et sa léthargie, s'en aperçoive. Vous dites que vous êtes riche, et vous ne savez pas que vous êtes misérable ! Or, la médecine ne guérit pas ce qu'elle ne connaît pas, dit saint Jérôme.

Ensuite l'esprit, pressé par cet assoupissement grave et accablé par son propre poids, ne peut plus se lever avec ardeur pour cautériser la pourriture et appliquer certains remèdes violents qui éloigneraient enfin cet engourdissement ; il arrive donc ou qu'il repousse tous les remèdes, d'autant mieux que, les ayant pris souvent déjà, ils n'ont

été d'aucune utilité, ou il n'en reçoit que de bien doux et qui sont sans vertu, il les digère comme en dormant, de sorte qu'il ne se trouve pas mieux qu'auparavant et n'en retire aucun avantage.

Enfin, prémuni et fortifié en quelque sorte contre l'effet des remèdes et leur efficacité, il n'en retire aucun avantage par l'habitude qu'il en a contractée en les prenant d'autres fois, en sorte qu'il n'en ressent pas même les effets. Toutes les vérités sur les châtiments et les récompenses éternelles ont si souvent retenti à ses oreilles, que ce qui étonne les plus grands pécheurs par la nouveauté, ce qui les frappe de terreur, les épouvante par sa gravité, ne touche pas, n'émeut pas, n'affecte nullement cette âme engourdie. N'est-il pas vrai que ces réflexions et les saints exercices vous enflammaient autrefois? et maintenant vous enflamment-ils? Que n'êtes-vous froid et non tiède! Les femmes de mauvaise vie et les publicains, effrayés de la grandeur et de la multitude de leurs crimes, frappés de l'horreur qu'ils inspirent, invoqueront le Seigneur qui les guérira, et ils vous précèderont dans le royaume de Dieu.

Seigneur, celui que vous aimez est malade ; mon cœur est languissant, ma force s'est desséchée comme un vase d'argile, mon âme s'est endormie d'ennui. Il n'y a point de salut, point d'espérance pour le malheureux, que vous seul, ô mon Dieu, qui êtes l'espérance de tout l'univers, le salut de ceux qui se confient en vous ; vous guérissez toute langueur, toute infirmité. Donnez un remède aux malades, et donnez la vertu au remède, afin que ni le médecin ni le malade ne soient trompés.

II[e] Point. — *Je me plains de ce que vous avez abandonné votre charité des premiers temps ; souvenez-vous d'où vous êtes tombé* (1). Vous connaissez les dangers de la tiédeur; les marques en sont la diminution de la charité, la dissipa-

(1) Apoc. 2.

tion de l'esprit, la négligence et le défaut des bonnes œuvres, le peu de soin de son avancement, le dégoût des choses spirituelles, le relâchement de la conscience et le mépris des petites choses. D'après ces marques vous vous reconnaîtrez comme on connaît le lion à ses griffes et l'arbre à son fruit.

1° La diminution de la charité. Si vous omettez facilement vos exercices de piété habituels, ou si vous ne vous en acquittez que par manière d'acquit et avec légèreté; si vous faites vos prières, si vous assistez à la Messe, ou si vous la dites ainsi que les diverses parties de l'office, et si vous faites la méditation sans respect, sans dévotion, sans attention; si vous recevez les sacrements sans fruit, par conséquent d'une manière dangereuse, parce que vous le faites sans préparation, sans rénovation de l'esprit, sans augmentation de ferveur, *vous portez du feu dans votre sein*, dit saint Bonaventure, *et vous ne sentez pas la chaleur; vous êtes certainement mort.*

TREIZIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE.

La pénitence est nécessaire à tous, non seulement aux pécheurs, mais à ceux qui servent Dieu avec négligence (suite).

2° La seconde marque, c'est la divagation continuelle de l'esprit, une certaine malheureuse liberté et une licence qui fait qu'on n'a presque jamais Dieu présent, et qu'on se répand par tous les sens aux choses extérieures, tantôt vaines, tantôt dangereuses, et quelquefois criminelles. On n'aime pas à rentrer en soi-même, à habiter avec soi, à entendre Dieu intérieurement, à réprimer ses affections et ses mouvements désordonnés, à remarquer ses défauts ou ses péchés; on se laisse aller à la fascination des bagatelles, on se dissipe, on perd la lumière.

3° La troisième marque, c'est la négligence et le défaut de bonnes œuvres. La sainte Ecriture nous dit : *Ne soyez*

point mou et mauvais ménager, ni inutile et paresseux ; mais soyez parfait dans toutes vos œuvres. Peut-être, si vous examinez sérieusement, vous trouverez des mois et des années vides, et pas une action parfaite et consommée qui ait été produite par l'amour intérieur de la vertu et de l'honnêteté, que vous ayez rapportée entièrement à la gloire de Dieu et au salut de votre âme, dans laquelle enfin on ne retrouve l'inclination et le penchant de votre esprit, une simple habitude ou une intention qui n'est pas droite ; où le respect humain, la crainte, l'hypocrisie, ou une certaine passion, n'aient pas la plus grande part. La négligence, la précipitation, la légèreté, l'inconstance, détruisent tout le reste. Entendez ce que dit le Saint-Esprit : *Je connais vos œuvres, et je ne les trouve pas pleines devant mon Dieu.*

4° La quatrième marque, c'est le peu de soin de son avancement, que quelques théologiens, après saint Thomas, taxent de péché mortel dans les religieux. La sainteté de la profession exige de notre part un progrès continuel dans la vertu ; le juste ne se croit jamais arrivé au terme, mais il s'efforce toujours d'aller du bien au mieux. Mais vous, quel est votre avancement lorsque vous marchez avec tant de lâcheté dans la voie de Dieu ? Vous allez toujours en vous négligeant, parce que vous ne vous donnez aucune émulation. Combien vous êtes loin de la perfection qui convient à votre état, et à laquelle chacun est tenu de s'efforcer d'arriver selon ses moyens !

5° La cinquième marque est le dégoût des choses spirituelles; tout déplaît aux malades, ou ils n'ont du goût que pour ce qui leur est nuisible. Vous ne sentez pas combien le joug de Jésus-Christ est doux et combien son fardeau est léger ; il vous semble, au contraire, lourd, fatigant, intolérable. La parole de Jésus-Christ qui commande l'humilité, l'amour de la croix, la haine de soi-même, l'abnégation totale et l'abnégation de toutes choses, cette parole vous paraît dure ; tout travail fatigue ;

les actions de piété, les exercices de charité, l'étude des lettres fatiguent, c'est-à-dire la langueur de l'âme rend tout pénible par le dégoût qu'elle inspire.

6° Enfin, la sixième marque, c'est le relâchement de la conscience, le mépris des fautes vénielles que l'on commet avec délibération, et qui n'inspirent aucun scrupule. Elles sont cependant bien considérables dans une vocation sainte : elles empêchent le progrès dans la vertu, détruisent le fruit des sacrements et de la grâce, arrêtent la ferveur de la charité ; par leur multitude, elles accablent l'âme, la remplissent de ténèbres, la disposent et la poussent à des fautes plus graves. Il arrive que des péchés mortels échappent à la connaissance et aux reproches de la conscience, soit qu'elle devienne plus indulgente par l'habitude du péché, soit à cause de la difficulté de les remarquer en particulier au milieu d'une multitude d'autres qu'on ne se donne pas la peine de peser.

Vous reconnaissez-vous à ces marques ? Que sert-il de dissimuler en présence de Dieu ? Pourquoi vous tromper vous-même, jusqu'à ce que la maladie devenant plus grave, vous périssiez enfin misérablement ? Mon Dieu et ma vie ! je répandrai mon âme devant vous, car il est bon de se reconnaître devant le Seigneur. J'ai été réduit à rien, et je ne le connaissais pas. Retirez-moi de ce filet qui est caché sous mes pieds ; dirigez mes pas dans la voie de vos commandements ; brûlez mes reins et mon cœur, afin qu'éloignant de moi la tiédeur, ce cœur ne brûle que du désir de vous aimer et de vous servir.

IIIe Point. — *Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, et faites pénitence ; reprenez vos premières œuvres, sinon je viens à vous, et je changerai de place votre chandelier* (1). Quoiqu'il soit difficile de guérir la léthargie de l'âme lorsqu'elle a fait des progrès, cependant cette maladie n'est

(1) Apoc. 2.

pas sans remède; lorsqu'une fois on l'a connue, la difficulté consiste à l'attaquer courageusement et sans indulgence, par la pénitence, le renouvellement de l'esprit, la vigilance et la prière.

1° Faites pénitence par une confession générale de votre vie passée dans un état de ralâchement; faites-la précéder d'un examen sérieux par lequel vous examiniez tous les plis et les replis de votre conscience; ne laissez pas un seul péché mortel, et considérez la racine et la source de vos maux; ne craignez pas de porter jusqu'au vif le fer sur la plaie, jusqu'à ce que votre douleur soit égale à vos maux, afin qu'après avoir été purifié de toute la corruption de vos vices et de toute tiédeur, vous receviez les sacrements avec autant de dévotion que vous le pouvez.

2° Ensuite reprenez vos premières œuvres, lorsque vous serez renouvelé d'esprit, comme si vous commenciez nouvellement; réunissez toutes vos forces, et faites tous vos efforts pour vous livrer aux exercices de la piété; ne les omettez jamais, et n'en retranchez rien. Efforcez-vous d'apporter à chaque action une attention et une intention telles que si la mort vous menaçait à l'instant; sans quoi je viens à vous, et je changerai de place votre chandelier.

3° Soyez fidèle et vigilant dans les petites choses, parce que, si on se laisse aller avec négligence à beaucoup de petites fautes, on commence par celles qui sont légères, et, l'habitude rendant tout léger, on ne craint plus ensuite de commettre des fautes plus graves; parce qu'on pèche quelquefois avec plus de malice en commettant une faute légère qu'en faisant une faute grave. On se corrige d'un péché mortel dès qu'on le connaît; on regarde comme rien un péché véniel, et l'habitude qu'on en conserve est d'autant plus dangereuse qu'on est plus tranquille. Ne vous ménagez pas, et ne pensez pas que vous devez vous traiter en quelque chose avec indulgence,

de peur que votre âme ne retombe dans son engourdissement, que la conscience ne devienne large, que les péchés ne se multiplient, et que votre dernier état ne soit pire que le premier.

4° *Enfin*, dit le Seigneur, *je vous engage à acheter de moi de l'or embrasé*, c'est-à-dire l'or de la charité dont la flamme consume toute crasse et toute rouille terrestre ; l'âme, appuyée sur les ailes de cette vertu, dégagée de tout poids et de toute substance terrestre, s'élève vers les cieux, et, pleine d'ardeur, elle se sent disposée à tout oser et à tout entreprendre pour Dieu. Achetez sans or et sans argent, non en faisant un négoce, mais en priant avec humilité et mendiant avec persévérance. Commencez promptement à apporter un remède au mal, de peur que le Seigneur ne vous envoie les maux qu'il médite contre vous, et qu'il ne vous rejette loin de lui en vous vomissant.

Seigneur, vous voulez que je vous aime, donnez-moi ce que vous commandez, et commandez ce que vous voudrez. Venez, Esprit saint, remplissez les cœurs de vos fidèles, et embrasez-les du feu de votre amour, par Jésus-Christ notre Seigneur.

TREIZIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

Pour nous exciter à la contrition, on nous propose la bonté de Dieu, qui nous appelle à la pénitence.

Approchez-vous du trône de la miséricorde de Dieu avec confiance, et, en vous prosternant, adorez le Père des miséricordes. Père infiniment bon, répandez en moi votre grâce, afin que par une vraie contrition je mérite d'obtenir la miséricorde.

Le Seigneur agit avec patience envers vous, ne voulant pas que personne périsse, mais que tous reviennent à la péni-

tence (1). Dieu supporte patiemment le pécheur, il l'appelle avec tendresse et le reçoit avec bonté; ces trois propositions seront assez évidentes d'après la parabole de l'enfant prodigue.

Ier Point. — Avec quelle patience Dieu vous a supporté, vous, enfant prodigue! Reconnaissez la douceur de votre Père d'après l'outrage qu'il a reçu, son indulgence d'après votre injustice, sa longanimité d'après cette longue dépravation de mœurs et votre obstination dans le mal.

1° Il a reçu de vous avec douceur une injure grave, lorsque, supportant avec peine son autorité paternelle et méprisant son amitié, vous faisiez comme celui dont parle l'Evangile : « Le plus jeune dit à son père : Donnez-« moi la part de votre bien qui me revient, et le père leur « divisa son bien ; peu de jours après, ayant tout re-« cueilli, le plus jeune partit pour un pays fort éloi-« gné (2). » Vous avez abandonné le Dieu qui vous a fait, et vous vous êtes fort éloigné pour vivre à votre gré, vous l'avez oublié pendant de longs jours ; après qu'il vous a élevé et nourri, au moment où il devait espérer que vous le serviriez, à la fleur de votre jeunesse, au beau temps de la vie, au moment où vous avez appris à l'appeler votre Père, c'est alors que vous avez commencé à le mépriser, c'est lorsque vous l'avez connu.

Que vous a-t-il fait? en quoi vous a-t-il contristé? Il n'ignorait pas vos desseins, il avait prévu votre séparation et votre faute ; cependant il ne vous a pas dit une parole dure, il ne s'est pas conduit avec plus de rigueur et ne vous a pas traité avec plus de sévérité; quoique répudié, il ne vous a pas répudié ; quoique rejeté, il ne vous a pas rejeté ; il ne vous a pas refusé ce que vous lui avez demandé, quoiqu'il ne vous doive rien, de peur de vous exaspérer ; il a partagé son bien avec vous, il a pourvu à vos besoins afin que rien ne manquât à votre départ ; il

(1) II Petr. 3. — (2) Luc 15.

vous a laissé partir libre, parce qu'il vous a engendré libre ; il aurait pu cependant vous jeter dans les fers éternels : c'était son droit. Tant de bonté n'a pu adoucir votre cœur !

2° Avec quel détriment pour ses propres intérêts il a été indulgent envers vous, au milieu de la dissolution de vos mœurs et lorsque vous dilapidiez votre patrimoine ! *Le jeune homme s'en alla dans un pays bien éloigné ; là il dissipa son bien en vivant dans le dérèglement.* Quel fut le sentiment de votre Père, lorsque vous dépensiez en luxure et en débauche tant de trésors de grâces et de mérites acquis par la sueur et le sang de Jésus-Christ, et que vous dévoriez en un seul jour le fruit des travaux de plusieurs années ? Le Seigneur a eu pitié de vous comme un père a pitié de ses enfants. N'a-t-il pas gardé le silence ? n'a-t-il pas dissimulé, espérant que vous feriez pénitence, tandis que vous disiez dans votre cœur : *J'ai péché, et que m'est-il arrivé de fâcheux ?* Vos crimes méritaient une vengeance ; la justice mettait la foudre dans la main du Seigneur ; l'enfer ouvrait ses gouffres, mais la miséricorde prenait la première place ; il pouvait écraser votre tête coupable et arrêter votre luxure, mais il n'a pas voulu perdre son enfant, il a préféré supporter tout le dommage, toute l'injure ; il en a perdu beaucoup d'autres, mais il vous a excepté, vous qui étiez dans le même cas.

Qui n'admirerait, ô mon Dieu, une si grande miséricorde, qui ne l'aimerait, qui ne la louerait, qui ne se jetterait dans ses bras pour son propre intérêt ? J'en suis cependant d'autant plus indigne que j'en ai abusé plus longtemps. Pourquoi, ô mon Dieu et ma miséricorde, pourquoi m'avez-vous permis de m'égarer si longtemps loin de vous, vous qui pouviez me ramener ? C'est pour me montrer les richesses, non seulement de votre bonté et de votre patience, mais encore de votre longanimité.

3° « Après avoir tout dissipé, il s'en alla et se mit au « service d'un habitant du pays qui l'envoya à sa maison

« de campagne pour mener paître ses pourceaux. » Conduite incroyable ! après avoir tout mangé, il devait au moins retourner vers son père dont il avait éprouvé la douceur ; mais non. Qui pourrait croire que celui qui n'avait pas voulu obéir à un père si bon et si grand, échange la liberté des enfants contre une malheureuse et honteuse servitude, et se livre à tout autre, quelque cruel, méprisable et abject qu'il soit, pour être son esclave, le servir, s'attacher à lui et demeurer au milieu des ordures des pourceaux ?

Voilà ce qu'a souffert votre Père céleste de la part d'un fils indigne presque depuis le commencement de son existence. Quelle partie de votre vie avez-vous passée dans le service de Dieu ? quelle partie au contraire le monde et l'esprit impur n'en ont-ils pas reçue ?

Oui, mon Dieu, en voulant vous fuir, tendre Père, je suis tombé trop justement dans les mains de mes ennemis. Malheur à l'âme audacieuse qui a espéré qu'elle trouverait quelque chose de mieux en vous abandonnant, et qu'elle serait plus heureuse ! Mais vous êtes patient et plein de miséricorde ; vous supportez les enfants insensés, espérant qu'ils deviendront sages et qu'ils comprendront ; vous n'attendez pas seulement avec patience, vous cherchez encore avec amour.

IIe Point. — *Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui avait péri* (1). Il convient que la majesté divine soit cherchée plutôt que de chercher elle-même ; mais Dieu nous rend sa charité plus recommandable en ce qu'il porte autant d'intérêt aux avantages de ses enfants qu'à sa dignité de Père, qu'il aime ses ennemis et recherche ceux qui l'ont offensé ; en les recherchant il les prévient avec soin, les sollicite avec tendresse, se présente au moment opportun, et fait des instances persévérantes ; il est facile de s'en convaincre par le témoignage de la conscience et par celui de l'expérience.

(1) Luc 19.

1° Abandonnerait-il un enfant qui le fuit, lui qui laisse les quatre-vingt-dix-neuf brebis pour en chercher une seule qui s'est égarée et la rapporter sur ses épaules ? Celui qui a abandonné la maison paternelle n'a pas été oublié de son père. Lorsqu'il eut tout consumé, il arriva dans ce pays une grande famine, et il commença à endurer. « L'indigence vient du Seigneur, dit l'Esprit saint ; « c'est lui qui appelle et qui envoie la famine. » Voyez la sollicitude paternelle : le fils ne pense pas au père, mais le père, toujours inquiet, cherche le moyen de ramener son fils.

Soyez béni, Père de mon Seigneur ; vous avez poursuivi celui qui vous fuyait, et vous n'avez pas oublié celui qui vous oubliait. Vous m'attiriez par votre miséricorde prévenante lorsque je ne pouvais déjà plus aller à vous. C'est une chose insolite et qu'on n'a jamais entendu dire, qu'un roi qui a reçu un outrage vienne faire les premières avances, qu'il veuille rendre son amitié à celui qui a insulté sa majesté, et qu'il lui offre le pardon de son propre mouvement ; il y a là plus qu'une tendresse paternelle, c'est l'œuvre d'une immense charité. Mais c'est aussi l'œuvre d'une malice impudente, d'une obstination inouïe, de mépriser une telle grâce et une semblable miséricorde.

TREIZIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE.

Pour nous exciter à la contrition, on nous propose la bonté de Dieu, qui nous appelle à la pénitence (suite).

2° « Il s'en alla et s'attacha au service d'un homme ; et « il désirait se rassasier des glands que les pourceaux « mangeaient, et personne ne lui en donnait. » Le fils ne s'inquiète pas de celui qui s'occupe de lui, mais le père n'oublie pas celui qui le fuit, il le presse plus vivement lorsqu'il lui résiste, il le sollicite avec instance, il

s'attache à ses pas afin de le diriger, il le force enfin à faire la différence qu'il y a entre un tyran et un Père infiniment aimable.

Le monde et les passions vous ont imposé un joug bien lourd ; que vous ont-ils donné pour cela ? Vous auriez voulu partager les mets des pourceaux, et vous ne le pouviez pas. Votre Père ne permit de si grands maux que pour en faire résulter un bien. Il mêla de beaucoup de fiel le peu de miel que vous goûtiez, et qui allait vous donner la mort; il permit que vous endurassiez des maux extrêmes, afin que le besoin vous pressât autant que sa charité. La misère qui vous accablait n'était point égale à la tendresse miséricordieuse de votre Père; car il pleura, il courut, il fut couvert de sueur, et il eut froid. Il dit beaucoup de choses, il en fit plus encore, il souffrit beaucoup de duretés. Il donna sa vie pour sauver la vôtre, et lorsqu'il eut tout donné par amour, il regarda cela comme rien. Quel est donc le cœur qui ne sera percé des traits d'une si immense charité? Quel est celui qui ne sera amolli par un tel brasier d'amour?

3° « Rentrant en lui-même, il dit : Combien de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance ! et moi je péris de faim ici. » C'est notre Père qui nous suggère cette pensée, car nous ne sommes pas capables d'en avoir une bonne comme venant de nous. Quelle nouvelle et admirable merveille de la charité de notre Dieu ! elle s'insinue au moment opportun; elle veille attentivement à la porte de l'âme pécheresse pour trouver une occasion ou la faire naître ; elle s'accommode aux circonstances, au génie, aux inclinations, à la nature et à la condition; elle est indulgente, elle se soumet, et, prenant toutes les formes, elle tente tous les moyens, elle surmonte les difficultés, elle dispose tout avec douceur pour tout obtenir, elle appelle comme elle sait qu'il convient, afin de n'être pas rebutée.

Votre Père ne vous a point tenu enchaîné dans sa mai-

son, il ne vous a point empêché de fuir, afin que vous ne regardassiez pas comme un effet de la cruauté et de la haine ce qui n'était que l'effet de l'amour. Il considérait l'ardeur du désir, l'erreur de l'ignorance, le défaut de caractère, la témérité de l'âge, et il jugeait utile de voir si l'expérience corrigerait le vice de la jeunesse, afin que vous devinssiez sage à vos dépens. Maintenant qu'un âge plus mûr et que les malheurs vous ont dompté, votre Père vous attire par les liens non de la nécessité, mais de la charité ; il vous attire par l'espoir du pardon, par le souvenir de sa tendresse et de ses bienfaits, par la comparaison de votre état présent avec le précédent, par la comparaison d'un enfant avec des mercenaires ; il vous attire sans se lasser jusqu'à ce que vous vouliez le suivre, mais sans contrainte et volontairement.

4° *Je me lèverai et j'irai vers mon Père.* Voilà enfin ce que désirait le Père, voilà enfin ce qu'il mérite d'obtenir par la constance de son amour, quand même il ne serait ni votre Père, ni votre Seigneur, ni votre Dieu. Qu'il y a longtemps qu'il vous sollicite, et en combien de manières différentes! Combien de fois a-t-il été rebuté! et cependant il a persévéré jusqu'à ce jour. Vous laisserez-vous au moins vaincre cette fois par son amour si tendre? Il est juste de céder, cela vous est avantageux, doux, agréable. Je cède enfin, ô mon Dieu ; votre amour a vaincu ma dureté, et votre persévérance mon obstination.

Je me lèverai et j'irai à mon Père ; mais que lui dirai-je, et comment pourrai-je soutenir sa présence, moi qui l'ai si souvent et si gravement offensé? Je lui dirai : *Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant, mettez-moi au nombre de vos serviteurs.* Quelle sera sa réponse, l'air de son visage, le son de sa voix? Il a été si souvent trompé et repoussé! Hélas! la crainte me fermera la bouche, la frayeur et le tremblement vont agiter mes os. J'irai cependant ; si la

parole me manque, mes larmes parleront : celui qui attire à lui avec tant d'amour ne peut repousser avec dureté.

IIIe Point. — *Le Seigneur a fait éclater sa miséricorde. Il n'y a que Dieu qui fasse des prodiges étonnants ; ses miséricordes l'emportent sur toutes ses œuvres* (1). Qui recevrait son fils comme le bon Père reçoit le prodigue ? Il lui pardonne ses crimes, et avec quelle bonté ! Il répare le mal qui a été fait, et avec quelle bonne volonté ! Il y ajoute ce qu'on ne pouvait pas espérer, et avec quelle générosité !

1° *Se levant, il vient vers son père ; il était encore loin lorsque son père le vit.* Le visage du prodigue était tellement défiguré, ses vêtements dans un tel état, que personne n'aurait pu le reconnaître, mais les entrailles du bon père le pressentirent ; c'est sur lui qu'elles dirigent ses regards, c'est vers lui qu'elles dirigent toute sa compassion, elles ne lui permettent pas même de feindre l'indignation. *Touché de compassion, il accourt, il se jette à son cou et l'embrasse ;* il oublie les outrages et ne se souvient que des malheurs de son fils ; il ne lui fait aucun reproche et ne le châtie point ; l'amour presse ses pas ; ni sa dignité ni son âge ne saurait le retenir ; il accourt et ne permet pas que le coupable se jette à ses pieds, qu'il demande pardon ; il l'accorde à l'instant, sans se permettre un signe, ni une parole, de crainte qu'en faisant mention du pardon, il ne semble reprocher la faute ; il se hâte de le serrer étroitement dans ses bras, il l'embrasse et le tient appliqué sur son cœur en l'arrosant de ses larmes.

Le fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant. Il n'en fallut pas davantage ; il s'était préparé à ajouter d'autres paroles, mais l'amour, la douleur et non la crainte lui ferment la bouche ; ses paroles, ses larmes,

(1) Ps. 30, 71 et 144.

ses sanglots, ne lui permettent pas d'y rien ajouter ; plus la bonté du père est grande, plus il sent l'énormité de sa faute. Le père ne souffre pas qu'il en dise davantage, car il fait plus attention aux sentiments de l'âme qu'au discours de son fils, et il répare avec autant de tendresse les maux de son enfant qu'il lui pardonne avec bonté son offense.

2° *Le père dit à ses serviteurs : Apportez-lui promptement sa première robe, et l'en revêtez ; mettez l'anneau à son doigt et à ses pieds une chaussure.* Le bon Père ne peut voir son fils presque nu et ses vêtements déchirés : Apportez-lui promptement sa première robe d'innocence et de justice ; donnez-lui les ornements de la grâce sanctifiante, l'anneau de la charité, en signe d'adoption et d'amitié, et comme une arrhe de l'héritage éternel et d'une alliance sans fin ; donnez une chaussure à ses pieds, c'est-à-dire les secours de la grâce prévenante et coopérante, afin qu'il puisse marcher avec fermeté et sans obstacle dans la voie du salut.

Voyez combien Dieu est bon : il ne veut pas que rien manque à son enfant qui revient à lui de tout ce qui peut montrer sa réintégration parfaite dans tous ses droits et dans son amitié, et même dans sa bienveillance spéciale ; il ne se contente pas de lui rendre les biens perdus, il y en ajoute encore avec munificence d'autres qu'on n'oserait espérer.

3° « Amenez le veau gras et tuez-le, mangeons et fai« sons bonne chère ; car mon fils était mort, et il vit ; il « avait péri, et nous l'avons retrouvé. » Autant la tristesse et le chagrin du père furent grands quand il perdit son fils, autant fut grande sa joie quand il le retrouva ; mais autant sa joie fut expansive, autant le fut sa libéralité envers un fils qui ne l'avait point mérité ; elle fut plus grande en sa faveur qu'envers celui qui n'avait jamais désobéi à ses ordres, et qui, n'ayant jamais éprouvé d'afflictions, n'avait causé à son père ni chagrin ni douleur.

La libéralité du père fut telle, qu'il n'épargna rien ; il voulut qu'on préparât un splendide festin, il y joignit un concert et un chœur de musiciens, afin de faire oublier à son fils ses peines si longues et si dures, et de le réconcilier entièrement et pour toujours. Il est vrai qu'il n'est plus digne d'être appelé son fils, mais lui n'a pas cessé d'être père, et personne ne l'est davantage ; lui qui pleurait un fils perdu et mort, quoiqu'il ne méritât pas d'être pleuré, se réjouit maintenant de l'avoir retrouvé et de le voir vivant, dit Tertullien.

Oh ! que votre esprit est doux, Seigneur (1) ! Vous supportez patiemment des enfants pécheurs, vous les cherchez avec tant d'amour, vous les admettez au pardon avec tant de bonté ! Que vous êtes bon en faveur de ceux qui vous cherchent avec un cœur contrit et qui vous trouvent ! « J'ai dit : Je confesserai au Seigneur mon injustice, « et vous m'avez remis l'impiété de mon péché ; vos con- « solations m'ont comblé de joie à proportion de la dou- « leur qui accablait mon âme. Par votre bonté, ô mon « Dieu, vous avez préparé à un malheureux comme moi « une table où vous m'offrez *la chair et le sang de votre Fils* « pour me soutenir contre ceux qui me persécutent et « *pour rassasier mon âme*. Ah ! que mon calice est eni- « vrant et admirable ! Votre miséricorde ne m'abandon- « nera jamais, et je demeurerai dans votre sainte mai- « son désormais tous les jours de ma vie (2). » Ainsi soit-il.

TREIZIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE.

De l'esprit de pauvreté.

Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple (3). Jésus-Christ,

(1) Sap. 12. — (2) Ps. 93, 22 et 67. — (3) Luc 14.

se tournant vers la foule qui le suivait, enseigne à tous sans exception le renoncement aux biens temporels et ordonne l'amour de la pauvreté d'une manière différente à chacun selon son état et sa position; il confirme cette doctrine par diverses autres sentences telles que celles-ci : « Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux « est à eux. Ne vous amassez pas de trésors. Malheur à « vous, riches (1) ! » En parlant des richesses, on peut considérer l'attachement, l'usage, le mépris ; l'attachement est très-mauvais, l'usage dangereux, le mépris excellent.

Ier Point. — L'attachement aux richesses est très-mauvais dans sa cause, dans sa nature et dans son effet.

1° Cette cause a sa source dans la triple concupiscence que mentionne l'Ecriture et qu'elle condamne, parce qu'elle ne vient pas de Dieu le Père, mais du monde ; elle ne peut se trouver avec la charité du Père ou autrement avec la vie surnaturelle de l'âme, *car la concupiscence ayant conçu enfante le péché, et le péché une fois consommé engendre la mort.* Or, qu'est-ce que l'amour des richesses sinon la concupiscence des yeux ? Et comme les richesses sont un bien terrestre qui se rapporte à un autre bien temporel, aux plaisirs et aux honneurs, ainsi l'amour des richesses se rapporte à un autre amour, à la luxure que l'on nomme la concupiscence de la chair, à l'ambition qu'on appelle l'orgueil de la vie. De ces sources empoisonnées naît le désir d'avoir et l'attachement aux richesses, à moins que l'avarice n'aille jusqu'à ignorer ce que vaut une pièce de monnaie et qu'on se contente de contempler l'argent dans un coffre, ce qui est la plus grande folie, car on laisse sa fortune à d'autres et l'on perd son âme.

Interrogez-vous vous-même, et voyez d'où vous vient un si grand désir d'acquérir. *Pourvu que nous ayons les*

(1) Matth. 5 et 6 ; Luc 6.

aliments et les vêtements pour nous couvrir, soyons contents, dit saint Paul; mais si vous avez plus, vous devez encore moins craindre la pauvreté.

2° Comme il est bon de s'attacher à Dieu, c'est donc mal de s'attacher aux choses terrestres, car Dieu les a créées pour l'homme et non l'homme pour elles, non afin qu'il y trouve son repos, mais afin qu'il se serve d'elles comme de moyens pour arriver à Dieu. Ainsi l'attachement aux richesses est de lui-même mauvais et désordonné ; il souille le cœur, parce qu'il renverse l'ordre de la création; il jouit de ce qui ne doit que lui servir ; c'est la cupidité, c'est l'avarice qui est appelée le culte des idoles, et qui ne saurait s'accorder avec le service de Dieu. *Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent,* dit le Sauveur. Et que veut dire le prophète lorsqu'il ajoute : *Si les richesses abondent, n'y attachez pas votre cœur ?* Enfin que dit encore notre Seigneur par ces paroles : *Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut pas être mon disciple?* Songez-y, vous ne pouvez être disciple de Jésus-Christ si vous ne renoncez de cœur à tous les objets terrestres ; servez-vous-en, n'y soyez pas attaché.

3° Cet attachement est mauvais et doit être éloigné au moins quant à son effet. La cupidité est l'origine de tous les maux, dit saint Paul. Que dirions-nous des dissensions, des colères, des disputes, des jalousies, des usures, des vols, des rapines, des homicides? Voilà pour les laïques. Que serait-ce si nous parlions de la simonie et des moyens honteux qu'emploient des personnes dans un état saint pour satisfaire leur cupidité, qui vendent en quelque manière les choses saintes, calculant le prix d'un gain sordide, et comptant plus les revenus que les âmes ?

IIe Point. — *Malheur à vous, riches* (1) ! Pourquoi donc malheur aux riches, tandis que l'usage et la possession

(1) Luc 6.

des richesses est de soi un chose indifférente, et qu'on peut s'en servir autant pour faire le bien que pour faire le mal? C'est parce que cet usage est extrêmement dangereux, d'abord parce qu'il peut à peine exister sans une affection désordonnée, et ensuite sans abus.

1° Il est extrêmement difficile de posséder des richesses sans qu'elles vous possèdent ; c'est ce que l'Ecriture veut dire lorsqu'elle appelle les riches des hommes de richesse, car celui-là ne s'appartient pas qui appartient à un autre, et il ne possède pas tant qu'il est possédé ; dès que l'œil est frappé par l'éclat de l'or, l'esprit en est bientôt épris et comme enveloppé. *Celui qui touche de la poix en sera sali* (1). Pourquoi le Seigneur assure-t-il qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, sinon parce que l'attachement suit naturellement et presque nécessairement la possession des richesses, et qu'on ne peut presque y échapper que par miracle? Cela est impossible aux hommes. « Heureux le riche, dit l'E« criture, heureux le riche qui est sans tache, qui ne s'est « pas attaché à l'or, et qui n'a pas espéré en son argent et « en ses trésors! Heureux celui qui a pu transgresser et « qui ne l'a pas fait, celui qui a pu faire le mal et qui ne « l'a pas commis. Quel est cet homme? nous le louerons, « car il a fait des choses admirables dans sa vie (2). »

TREIZIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE.

De l'esprit de pauvreté (suite).

2° Les richesses fournissent matière à tous les vices, et en même temps elles y entraînent le cœur, de sorte que celui qui regorge de richesses regorge ordinairement de vices; c'est ce que saint Eucher a décrit avec beaucoup

(1) Eccli. 13. — (2) Ibid. 31.

d'élégance dans un écrit à Valérie : « Il y a, dit-il, une « espèce de liaison entre ces deux choses même dans « leur nom : *vitiis, divitiis ;* vices, richesses (1). » C'est de quoi Dieu se plaint en ces termes : « Mon bien-aimé « s'est engraissé, et il a regimbé ; étant gras et chargé « d'embonpoint, il a abandonné son Dieu (2). » C'est à cause de l'abus des choses temporelles que le mauvais riche a été enseveli dans l'enfer ; quel mal a-t-il donc fait ? Il était vêtu de pourpre et de fin lin, il faisait tous les jours bonne chère et ne prêtait aucune attention à Lazare couché à sa porte. Cependant il ne prenait pas le bien d'autrui, il entretenait son luxe et son faste de son propre bien ; on ne le condamne pas pour avoir péché contre la justice, mais contre la charité. Que sera-ce donc de ceux qui fraudent, qui trompent et qui emploient des moyens illégitimes pour s'enrichir ? *Oh! que ceux qui ont de l'argent entreront difficilement dans le royaume des cieux* (3) !

IIIe Point. — *Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux* (4). La pauvreté est comme une grande aile, dit saint Bernard, qui conduit si promptement au royaume des cieux, qu'on ne le promet pas à l'avenir, mais qu'on le donne actuellement à ceux qui méprisent les choses de la terre ; car, comme le fait observer saint Grégoire, le royaume des cieux n'est pas seulement cette cité céleste que nous espérons, mais encore l'Eglise de la terre. Or, la béatitude de l'esprit de pauvreté embrasse ces deux royaumes, puisque le Sauveur, en récompense de la pauvreté volontaire, promet le centuple ici-bas, et pour l'avenir la vie éternelle. Tout le monde désire la vie bienheureuse, mais on la cherche sottement dans la possession des biens terrestres. Il y a une vie temporelle, une vie spirituelle, une vie immortelle. Confiez-vous dans le Sei-

(1) La consonnance n'est pas la même en français. — (2) Deut. 32. — (3) Marc 10. — (4) Matth. 5.

gneur, qui ne peut vous tromper dans la promesse faite en faveur du mépris des biens terrestres; la pauvreté volontaire pour l'amour de Dieu conduit à la béatitude de la vie temporelle, à la béatitude de la vie spirituelle, à la béatitude de la vie immortelle.

1° Pesez sérieusement en quoi consiste le bonheur de la vie temporelle : dans la paix, dans la sécurité, dans le repos et le rassasiement de l'esprit. Celui qui jouit de ces biens est heureux autant qu'on peut l'être au milieu des misères de cette vie, il est content de son sort. Le bonheur de cette vie ne consiste donc pas dans la multitude des richesses. Le Seigneur les compare aux épines, parce qu'elles piquent l'esprit et le déchirent ; elles donnent des inquiétudes, des soucis, des peines, des craintes, des douleurs, et à la fin de la vie l'affliction, le deuil ; en un mot. elles souillent l'âme, la blessent et ne la rassasient jamais; *Car l'avare ne se rassasie pas de son argent*, dit l'Esprit saint. Ceux qui méprisent les biens terrestres se reposent doucement dans le sein de la Providence divine, qui nourrit les oiseaux du ciel, et qui pare les fleurs des champs. Rien ne manque à celui qui ne désire rien; il passe rapidement comme un voyageur, il se sert de ce monde comme ne s'en servant pas. « Ils semblent tristes, dit « saint Paul, et ils sont toujours dans la joie ; pauvres, « et ils en enrichissent plusieurs ; ils n'ont rien, et ils « possèdent tout, car le Seigneur est leur héritage. » Dites donc avec le prophète : Le Seigneur me conduit, il ne me manquera rien.

2° Voilà le vrai bonheur de cette vie temporelle, mais la béatitude de la vie spirituelle consiste, je l'avoue, dans les richesses, dans les richesses non terrestres mais célestes, dans l'abondance de l'onction divine que le Seigneur a promise à la pauvreté volontaire. « Quiconque « aura laissé sa maison, ses champs, pour l'amour de moi, « recevra au centuple (1) ; » c'est-à-dire, selon saint Jé-

(1) Matth.

rôme, que celui qui aura abandonné les choses charnelles pour le Sauveur recevra des choses spirituelles qui en mérite et en valeur seront comme cent comparé à quelques unités. C'est ce que le Seigneur veut signifier quand il dit : *Allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel ;* car c'est en vain qu'on promet le trésor, si la grâce n'est pas donnée pour le recevoir. Mais le cœur qui est vide des biens terrestres est certainement rempli de dons célestes. Dieu est assez riche pour enrichir tous les hommes, et si nous ne recevons pas beaucoup, cela vient de ce que nous sommes pleins d'autres objets qui occupent notre cœur.

Ceux qui abandonnent les choses de la terre désirent celles du ciel, car notre cœur aime nécessairement, et s'il n'est pas retenu par les choses d'ici-bas, il s'élève aussitôt vers les choses célestes et soupire après elles ; voilà la béatitude de la vie spirituelle. Que l'esprit ait soif, qu'il ait faim de la justice, et il sera rassasié. « Le Seigneur exaucera le désir des pauvres ; il a rempli de biens « ceux qui manquaient de tout, et il a renvoyé les riches « dépourvus de tout (1). »

3° Que dirai-je de la béatitude de la vie immortelle, où les pauvres d'esprit reçoivent le trésor qui leur a été promis, trésor d'autant plus grand qu'ils ont supporté plus longtemps une plus dure pauvreté ? O heureux commerce qui fait échanger les biens passagers pour les biens éternels ! La prérogative de la pauvreté volontaire est singulière, puisqu'au jugement dernier, tandis que les riches seront jugés sans miséricorde, elle sera placée au rang des juges. Comme le dit le vénérable Bède, il ne faut pas croire que les douze apôtres seront les seuls juges; tous ceux qui ont tout laissé et qui ont suivi Jésus-Christ jugeront avec lui.

Qui me donnera, au jour de la rénovation de toutes

(1) Ps. 10 ; Luc 1.

choses, lorsque le Fils de l'homme sera sur le trône de sa majesté, de me trouver alors parmi ceux à qui il a dit : Je vous assure que vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël ?

TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur les œuvres de la foi.*

Votre foi vous a sauvé (1). Il est certain que la foi nous sauve, car *celui qui croira*, dit Jésus-Christ, *sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné.* Mais voici ce qu'ajoute l'apôtre saint Jacques : *Que vous servira-t-il de dire que vous avez la foi, si vous n'en avez pas les œuvres? Votre foi seule pourra-t-elle vous sauver ?* Vous vous glorifiez de votre foi, et moi, avec une humble confiance, je m'attache à ses œuvres ; montrez-moi donc votre foi par vos œuvres. Ainsi, la foi et les œuvres ne peuvent être séparées dans l'ordre de la justification ; ainsi, qui abandonne les œuvres de la foi abandonne par là même la foi. Elle se perd par le relâchement dans la pratique des bonnes œuvres, elle se rétablit par la ferveur dans la pratique des bonnes œuvres.

Ier Point. — On perd la foi par la fréquentation d'un monde profane, et saint Thomas a remarqué que cette perte ne vient que de Dieu ou de nous ; mais l'un ou l'autre n'arrive que parce que nous vivons dans une négligence criminelle et que nous ne produisons pas les œuvres de la foi.

1° *On vous enlèvera le royaume de Dieu, et on le donnera au peuple qui en produira les fruits.* Voyez donc d'où peut procéder cette altération si prodigieuse et si pernicieuse. La foi, dit saint Jacques, doit être en nous quelque chose de vivant et d'animé, et cette vie de la foi est comme

(1) Luc 17.

l'âme qui entretient le corps, je veux dire l'extérieur ou les bonnes œuvres que l'on pratique. Voilà comment la foi se soutient, voilà ce qui lui donne l'accroissement et la rendrait immortelle en nous, si nous étions constants dans la pratique des devoirs qu'elle impose. Mais de même que le corps qui n'accomplit plus ses fonctions commence à se détruire, la foi, par l'interruption des bonnes œuvres, s'affaiblit peu à peu, devient languissante et meurt. *Comme le corps*, dit saint Jacques, *meurt quand il est privé de l'esprit, ainsi la foi sans les œuvres meurt.* Quelle différence y a-t-il entre avoir une foi morte ou n'en avoir point du tout ? Rien n'est plus terrible que d'être le meurtrier de cette vertu, cependant rien n'est plus vrai ; qu'y a-t-il de plus mort que la foi d'un homme qui ne fait rien pour Dieu ni pour son salut? Ce n'est pas qu'elle soit éteinte ou étouffée tout d'un coup : on commence par en perdre l'usage en négligeant les devoirs qu'elle impose ; peu à peu on en perd l'affection et le goût, car on ne goûte pas ce qu'on ne pratique pas ; plus tard on en perd la soumission et la docilité : on ne se soumet pas facilement à ce qui déplaît et qui fatigue ; alors on perd la substance même de la foi, et il n'en reste plus qu'un fantôme qui ressemble à l'infidélité. C'est ainsi qu'un grand nombre ont à peine conservé l'ombre de la foi.

2° Vous êtes jeune encore, et vous voulez vivre comme le monde ; vous vous abandonnez à ses joies et à ses plaisirs, et vous tombez dans une certaine insensibilité de cœur, dans un oubli presque universel des choses de Dieu ; vous négligez la prière, les sacrements ; les dimanches ne sont plus sanctifiés ; vous assistez au saint sacrifice comme on assiste à quelque triste spectacle qui ennuie ; vous passez vos jours au milieu de travaux que vous ne sanctifiez jamais par la présence de Dieu, ou dans une honteuse oisiveté, sans qu'on puisse s'apercevoir que vous faites rien pour le salut. Que s'ensuit-il ?

une léthargie, un engourdissement funeste, et, à la fin, une extinction entière de la foi. Car, pour vous rassurer au milieu de vos négligences et de vos péchés, vous êtes obligé de combattre contre les lumières que vous donne la foi, vous les refoulez, vous les étouffez, et la foi s'éteint. Voyez s'il reste beaucoup de foi dans ces âmes amollies par le vice, aveuglées par les passions, dominées par la chair ; elles doutent de tout, c'est-à-dire qu'elles ne croient rien. Ce sont des soldats abattus, désarmés, morts ; ils n'ont point d'armes pour repousser les ennemis qui les atteignent de toute part, et ce serait un prodige qu'il en fût autrement, quand ils ont secoué tout ce qui pouvait maintenir la foi.

3° Mais on dit : Dépend-il de nous d'avoir la foi? dépend-il de moi de croire ou de ne pas croire ? Si cela ne dépend pas de nous, pourquoi donc notre Seigneur reproche-t-il à ses apôtres d'être *tardifs à croire?* pourquoi est-il indigné de leur incrédulité ? pourquoi dit-il à saint Pierre : *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ?* Oui, il dépend de nous d'avoir la foi, car la grâce ne nous manque pas pour assujétir notre esprit ; sans cela tous les impies trouveraient une excuse à leur impiété. Si vous n'avez pas la foi, c'est que vous y mettez un obstacle invincible en vous livrant à tout ce qui l'affaiblit, et si Dieu vous retire ses grâces, c'est que vous faites tout ce qu'il faut pour le pousser à cette extrémité ; car Dieu n'en vient là que lorsque nous l'y contraignons en quelque sorte par l'abus que nous faisons de ses lumières et pour nous éviter de nouvelles profanations. Entendez comment il vous prévient avant d'éteindre le flambeau qui vous éclaire : *Souvenez-vous de quelle hauteur vous êtes tombés, et faites vos premières œuvres* (c'est-à-dire les œuvres que vous faisiez lorsque vous viviez encore dans l'innocence) ; *sans quoi je viens à vous, et je changerai de place mon chandelier* (c'est-à-dire je vous enlèverai la foi). C'est ainsi que sont tombés beaucoup d'infortunés. Faites, ô mon Dieu, que la foi me dirige dans mes actions.

IIe Point. — Il n'y a pas contradiction à dire que par la foi nous devenons capables d'agir pour Dieu et de faire des œuvres qui lui sont agréables, et que cependant, par l'exercice des bonnes œuvres, nous parvenons à la connaissance de Dieu et au don de la foi. Car, par les premières grâces de la foi, nous devenons capables de faire des œuvres qui conduisent au salut, et c'est par les œuvres du salut que nous parvenons aux secondes grâces qui perfectionnent la foi et l'établissent en nous solidement.

1° Par les bonnes œuvres fidèlement pratiquées, on arrive à la perfection de la foi. Le centenier Corneille n'avait qu'une foi obscure des divins mystères, mais par ses œuvres de piété il parvint à la foi claire et distincte qui lui fit connaître Jésus-Christ. Dieu, touché de sa ferveur, lui envoya un apôtre pour l'instruire. C'était un païen, mais il avait de la religion; il craignait Dieu et inspirait cette crainte à sa famille, puis il faisait de grandes aumônes, il priait assidument, et c'est pour cela que l'ange lui dit : Vos prières et vos aumônes sont montées jusqu'au trône de Dieu. Vous vous plaignez de n'avoir pas ces lumières vives dont sont remplies certaines âmes; adorez ici les desseins de Dieu. Si Corneille n'eût pas prié, s'il n'eût pas fait des aumônes, il fût resté dans les ténèbres de l'idolâtrie; mais par ses bonnes œuvres il mérita que Dieu le comblât de ses bienfaits et lui montrât les trésors de sa miséricorde. Imitez cet homme en vous livrant avec ardeur à toutes sortes de bonnes actions et à la prière; le Seigneur ne manquera pas de vous éclairer et de vous donner une foi vive et ardente, votre cœur s'amollira, et vous vous trouverez plein de ferveur. Voilà tout le secret de certaines conversions qui étonnent. Cette personne évidemment avait peu de foi, mais on la voyait zélée pour exercer les œuvres de charité, pour régler sa maison, pour veiller sur ses enfants et ses domestiques, en leur faisant remplir au moins les devoirs

indispensables de la religion. Sans doute Dieu, qui est le maître des âmes, pourrait rétablir la foi dans les cœurs sans le secours des bonnes œuvres ; mais telle n'est pas la conduite de la Providence. Aussi saint Paul conjurait son diciple Timothée de ressusciter en lui la grâce reçue par l'imposition des mains. Faites de même, ressuscitez la grâce du baptême que vous avez étouffée par votre négligence ; vous y parviendrez en vous livrant à des bonnes œuvres selon vos moyens. Le Seigneur est votre souverain bien ; vous le trouverez si vous le cherchez par des actions de vertu, par ces vertus qu'on nomme édifiantes, parce qu'en effet elles édifient, elles élèvent l'édifice spirituel de votre sanctification. *Cherchez le Seigneur pendant que vous pouvez le trouver, cherchez-le tandis qu'il est encore près* et que les ténèbres de la mort ne vous ont pas enveloppé.

2° Pour trouver Dieu il faut le chercher, et pour le chercher il faut agir. Vous croyez que pour pratiquer ces bonnes œuvres vous n'avez pas assez de foi ; je vous dis qu'il vous en reste assez, pourvu que vous ayez de la bonne volonté ; vous en avez peut-être trop pour servir à votre condamnation, si vous ne faites pas le bien que vous pouvez et que vous devez faire. *Si le Seigneur ne nous eût laissé assez de semences de vertu, nous eussions été semblables à Sodome.* Quand vous n'auriez que la foi en Dieu et en ses attributs, en faudrait-il davantage pour vous déterminer à faire tout le bien qui est en votre pouvoir? Le centenier ne connaissait pas Jésus-Christ. Quand il faisait ses aumônes et ses autres bonnes œuvres, il ne croyait qu'en Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur du crime ; nous avons au moins comme lui ce commencement de foi, et cela doit suffire pour nous faire remplir tous nos devoirs. Si je crois en Dieu, je dois l'honorer et par mes prières et par mes œuvres. Les Juifs eux-mêmes, qui se déclarèrent les persécuteurs de Jésus-Christ, étaient sans doute incrédules ; cependant ils avaient encore assez

de foi pour entrer dans la voie de Dieu, car le Sauveur leur disait : Marchez tandis que vous avez la lumière. Leur foi était sur son déclin, mais il leur en restait assez pour marcher, c'est-à-dire pour faire le bien et pour sortir de leur état de mort. Ne pouvez-vous pas, en effet, vous aussi, quoique votre foi soit languissante, ne pouvez-vous pas sonder votre conscience, écouter la voix des remords? N'êtes-vous pas souvent troublé? n'avez-vous pas certaines inquiétudes qui ne vous laissent pas de repos ? et tout cela n'est qu'un fond de foi qui voudrait se faire jour. Agissez donc, faites quelques efforts. Aussitôt qu'on vous verra charitable envers le prochain, doux et patient dans vos peines, exact à prier avec ferveur, éloigné des sociétés mondaines et des lectures dangereuses, aussitôt la foi renaîtra dans votre cœur, vous ne trouverez plus la moindre difficulté à croire aux mystères sacrés, votre âme s'élèvera vers les choses célestes.

Seigneur, ce reste de foi que le monde n'a pu encore m'enlever peut me rendre la vie, si je le cultive avec soin ; ne me le refusez pas, ô mon Dieu. écoutez la prière que je vous adresse en ce moment : *Augmentez ma foi;* oui, je crois encore malgré moi, mais soutenez-moi par votre grâce, afin que ma foi ne soit pas stérile, afin que, pratiquant les œuvres de la foi, ne cherchant plus et n'aimant plus autre chose que vous, je parvienne enfin à la vie que vous nous avez promise.

QUATORZIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE.

Tout chrétien est obligé de mener une vie sainte.

Dieu ne nous a pas appelés à une vie impure, mais à la sainteté (1). Ceux qui sont consacrés à Dieu sont obligés de se sanctifier à cause de leur consécration spéciale et à

(1) I Thess. 4.

cause de leur titre de chrétiens ; mais il n'est pas moins vrai que tout chrétien est obligé de mener une vie sainte, à raison de sa vocation, à raison de ses promesses, à raison de sa profession.

Ier Point. — Dieu ne nous a pas appelés à une vie impure, mais à la sainteté. En effet, il nous a appelés à la rémission des péchés, à l'adoption filiale, à la communion des saints.

1° Le premier degré de sainteté est la rémission des péchés. Dieu commence à sanctifier le chrétien lorsqu'il lave les souillures du péché par le sacrement du baptême et qu'il lui remet son iniquité: *Vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés* (1). C'est pour cela qu'il nous excite et nous presse de monter plus haut, de telle sorte que *celui qui est juste se justifie encore, et que celui qui est saint se sanctifie encore* (2); car la volonté de Dieu, dit l'apôtre, c'est que vous soyez saints, que vous vous absteniez de tout ce qui est impur, que chacun de vous sache conserver le vase de son corps dans l'honneur et la sanctification, et ne s'abandonne pas à ses désirs déréglés, comme les païens qui ne connaissent pas Dieu. C'est pour cette fin que Dieu nous a délivrés et nous a appelés par sa vocation sainte; c'est afin que nous le servions sans crainte, dans la sainteté et la justice, tous les jours de notre vie. C'est pour cela que Dieu a daigné nous choisir en Jésus-Christ avant que le monde fût créé ; il veut que nous soyons saints et sans tache à ses yeux.

Votre fruit consiste donc dans la sanctification, dit l'apôtre, *et votre fin est la vie éternelle* (3); c'est-à-dire la fin première de votre vocation est une vie sainte, la fin dernière est la vie éternelle. Voyez quelle est votre vie ; plus vous vous éloignez de la première fin, plus vous vous éloignez de la dernière.

(1) I Cor. 6. — (2) Apoc. 22. — (3) Rom. 6.

2° Dieu nous a retirés de la servitude du démon et du péché pour nous faire entrer dans l'adoption des enfants, et il nous a donné son Esprit, par lequel nous disons à Dieu : Mon Père, mon Père. Cet Esprit saint, en demeurant en nous, nous sanctifie ; c'est un crime de l'éteindre ; c'est pourquoi l'apôtre dit : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple du Saint-Esprit et que cet Esprit divin habite en vous? Celui qui viole le temple de Dieu, Dieu le perdra ; car le temple de Dieu est saint, et vous êtes vous-même ce temple (1). « Personne n'est saint comme le Seigneur dont nous sommes les enfants ; mais un père déteste ses enfants dégénérés, il aime au contraire ceux qui lui ressemblent. Si le Seigneur dit aux enfants d'Israël : *Soyez saints parce que je suis saint*, quelle sainteté n'a-il pas droit d'exiger de ses enfants, de ses héritiers, auxquels il dit souvent : *Soyez saints dans toute votre conduite, selon la volonté de celui qui vous a appelé* (2) ; *soyez les imitateurs de Dieu comme ses enfants chéris* (3). Que toute impureté ne soit pas même connue parmi vous, comme il convient à des saints : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (4).

On nous donne un modèle tel qu'il nous est impossible de lui ressembler, afin que nous comprenions jusqu'où nous devons aspirer et combien il nous manque encore. Ce n'est pas assez de nous appuyer sur cette pensée de Tobie : *Nous sommes les enfants des saints*, mais sur cette considération : Nous sommes les enfants de Dieu. Enfants de Dieu, offrez à Dieu, offrez-lui la gloire et l'honneur ; gardons-nous de souiller son saint nom par quelque action honteuse.

3° Enfin, Dieu nous a appelés à la communion des saints, qui nous a rendus membres de Jésus-Christ et de l'Eglise : « Vous n'êtes pas des hôtes et des étrangers, « mais les concitoyens des saints et les familiers de

(1) I Cor. 3. — (2) I Petr. 1. — (3) Ephes. 5. — (4) Matth. 5.

Dieu (1). » Vous avez été appelés à faire partie du même corps; nous avons tous été baptisés dans le même esprit pour ne faire qu'un même corps; vous êtes le corps de Jésus-Christ, les membres de ce membre. Dieu a établi Jésus-Christ le chef de son Eglise, qui est son corps. Jésus-Christ est appelé le Saint des saints, et nous appelons l'Eglise sainte. C'est d'après ces motifs nombreux que l'apôtre conclut que tous les chrétiens doivent être saints : car des membres profanes iraient mal sous une tête et dans un corps saint : « Ne savez-vous pas que vos « corps sont les membres de Jésus-Christ? Me servirai-je « donc des membres de Jésus-Christ pour en faire les « membres d'une prostituée (2) ? » La sainteté doit venir de Jésus-Christ même, comme étant le chef, et se répandre sur tout le corps et dans tous les membres selon son propre témoignage, lorsqu'il dit : « Je me sanctifie moi-« même pour eux afin qu'ils soient aussi sanctifiés. Il est « le chef de l'Eglise et s'est livré pour elle afin de la « sanctifier et qu'elle soit sainte. *Il vous a réconciliés afin « que vous soyez saints et sans tache* (3). » Jésus-Christ est le modèle de tous les élus, et tout membre qui ne sera pas conforme au chef et au corps ne pourra être glorifié ; car il n'y aura que ceux que Dieu a prévus et prédestinés, comme devant être conforme à l'image de son Fils.

Ceux qui combattent sur la terre doivent être semblables à ceux qui triomphent dans le ciel, s'ils veulent régner avec Jésus-Christ ; car nous confessons la communion des saints et la sainte Eglise qui est une.

II[e] Point. — *Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis* (4). Le peuple chrétien est appelé une nation sainte, non seulement à cause de sa vocation, mais à cause de ses pro-

(1) Ephes. 2. — (2) I Cor. 6. — (3) Jean 17 et Coloss. 1. — (4) I Petr. 2.

messes ; car celui qui est baptisé en Jésus-Christ fait un pacte avec Dieu, par lequel il s'engage à suivre l'étendard de la croix; ainsi tout ce qui est opposé à la vertu et à la sainteté, il le rejette comme il a rejeté la servitude du démon ; mais tout ce qui excite à la vertu et à la sainteté, il le reçoit avec le joug de Jésus-Christ.

1° Ce qui s'oppose à la sainteté et à la vertu, c'est le démon, qui, étant l'ennemi de Dieu, est le premier auteur de toute iniquité ; ensuite le monde, qui hait Jésus-Christ, et qui, prenant le parti du démon, porte l'étendard pour exciter à la révolte ; enfin, la chair, qui désire ce qui est contraire à l'esprit, et qui, engendrant le péché, nous place de nouveau dans la servitude de Satan. Souvenez-vous maintenant de ce jour où vous puisiez aux sources du Sauveur ce qui devait vous conduire au salut ; souvenez-vous de ce que vous avez répondu. *Renoncez-vous à Satan?* vous a dit le prêtre : *J'y renonce*, avez-vous répondu. *A ses pompes? J'y renonce. A ses œuvres. J'y renonce.* Or, les pompes de Satan sont les pompes du monde, et ses œuvres sont les œuvres de la chair et des ténèbres. Ainsi vous avez dit adieu à Satan, au monde et à la chair, vous êtes mort au monde et au péché. « Ignorez-« vous, dit l'apôtre, que nous qui avons été baptisés en « Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort et en-« sevelis avec lui? Car notre vieil homme a été crucifié « afin que le corps du péché soit détruit et que nous ne « servions plus au péché : celui qui est mort est justifié, « il est sanctifié, il est délivré du péché (1). »

Mais si nous sommes morts au péché, comment pouvons-nous vivre dans le péché? « Que le péché ne règne « donc pas dans votre corps mortel pour que vous n'o-« béissiez pas à ses concupiscences. Ayant été délivrés « du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice. »

(1) Rom. 6.

QUATORZIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE.

Tout chrétien est obligé de mener une vie sainte (suite).

2° En effet, celui qui par le baptême est purifié dans le sang de Jésus-Christ, se charge en même temps du joug de Jésus-Christ, s'enrôle sous l'étendard de la milice chrétienne, qui est la croix, et ne se propose que la vertu et la sainteté. *Vous tous qui avez été baptisés*, dit l'apôtre, *vous êtes revêtus de Jésus-Christ* (1). « Renouvelez donc l'esprit de votre vocation et revêtez-vous de « l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu dans la « justice et la sainteté (2). » Revêtez-vous donc, comme étant les élus de Dieu, des entrailles de la miséricorde, de la bonté, de l'humilité, de la modestie, de la patience, et surtout ayez la charité qui est le lien de la perfection, « afin que vous annonciez, dit saint Pierre, les vertus de « celui qui vous a appelés à son admirable lumière, » vous qui n'étiez pas autrefois son peuple et qui maintenant l'êtes devenus en recevant la miséricorde par la régénération.

Vous avez fait vœu à Dieu; dites donc avec le prophète : *Je rendrai mes vœux au Seigneur;* c'est le pacte fait avec Dieu, c'est le testament nouveau, signé du sang de Jésus-Christ et du sceau ineffaçable du Saint-Esprit, qui est l'esprit d'adoption et de promesse, et qui a épousé votre âme dans la foi et la justice. Entendez, infidèle, sa parole : « Je vous ai purifié et j'ai enlevé votre souillure, « j'ai juré avec serment et j'ai fait alliance avec vous, et « vous m'appartenez; mais vous avez oublié les jours de « votre jeunesse; je vous traiterai comme vous le méritez « pour avoir oublié votre serment et brisé mon alliance; « je ne serai plus votre époux, et vous ne serez plus mon « épouse. »

(1) Gal. 3. — (2) Ephes. 4.

IIIe Point. — *Frères saints, vous qui avez part à la vocation céleste, considérez Jésus, l'apôtre et le pontife de notre foi* (1). L'Ecriture, dans plusieurs endroits, donne aux fidèles le titre de saints, non que tous soient saints par leurs œuvres, mais par leur profession, comme l'observent saint Augustin et saint Chrysostôme, parce qu'ils font profession d'une religion sainte et qui sanctifie. Car la religion consiste en préceptes et en cérémonies qui exigent la sainteté et qui la donnent ; on accomplit les devoirs de la religion par l'observance des commandements et la participation aux sacrements: c'est pourquoi tout chrétien est obligé de se sanctifier à raison de sa profession.

1° L'apôtre, écrivant aux Hébreux, montre la différence qu'il y a entre l'ancienne loi et la nouvelle : *La loi ancienne,* dit-il, *ne conduit point à la perfection* (2) ; elle ne pouvait pas par ses sacrifices rendre parfait selon la conscience celui qui l'observait ; mais, par le sang des animaux, elle sanctifiait, pour purifier la chair de ceux qui étaient souillés. Ayant été faite et écrite sur des tables de pierre à cause des transgressions, elle ne donnait pas la force et le courage pour accomplir ses préceptes. Cependant on l'appelle loi sainte, immaculée, convertissant les âmes, et donnant la sagesse aux enfants. Combien la loi nouvelle que le Saint-Esprit a gravée dans des cœurs de chair l'emporte sur l'ancienne ! C'est elle qui, par ses sacrifices et par le sang de l'Agneau, purifie de tout péché et aide notre faiblesse ; elle réprouve tout ce qui est fait avec lâcheté et conduit en toute chose à la perfection. « Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez « pas ; celui qui tuera sera condamné par le jugement ; « mais moi je vous dis que quiconque s'irrite contre son « frère sera condamné au jugement (3). »

Il suit de là que celui qui n'observe pas les comman-

(1) Hebr. 3. — (2) Ibid. 7. — (3) Matth. 5.

dements ne professe pas la religion chrétienne ; il renie sa foi et devient pire qu'un infidèle. *Mais celui qui observe mes commandements*, dit Jésus-Christ, *celui-là m'aime et sera aimé de mon Père ; nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure* (1). Celui-là professe la doctrine de Jésus-Christ et observe les règles de la foi, qui opère par la charité ; c'est cette foi dont vit le juste, par laquelle les saints ont fait les œuvres de la justice et ont obtenu les promesses.

2° Ainsi l'observance des commandements sanctifie, la participation des sacrements sanctifie ; car ils ne sont pas sans vertu comme les éléments de l'ancienne loi, ils ne sont pas l'ombre des biens à venir ; mais, ayant été institués pour notre sanctification, ils donnent la grâce sanctifiante qu'ils signifient et qu'ils contiennent. Il y a des sacrements des morts, comme le Baptême et la Pénitence, qui rendent la vie à l'âme par la grâce sanctifiante ; les autres sont des sacrements des vivants, qui requièrent une première sanctification, mais qui l'augmentent et la perfectionnent. Il y en a qui impriment une marque ou un caractère de consécration indélébile ; c'est pourquoi on ne peut les conférer qu'une fois, comme le Baptême, par lequel l'homme reçoit la marque d'enfant de Dieu et d'héritier adoptif ; la Confirmation, qui nous rend soldats de Jésus-Christ et donne la force pour soutenir le combat ; l'Ordre, qui consacre et sanctifie en qualité de ministre de Jésus-Christ et de l'Eglise. Les autres sacrements peuvent être reçus plusieurs fois ; il est surtout nécessaire de recevoir souvent le sacrement de Pénitence, à cause de la fragilité humaine. L'Eucharistie, qui contient non seulement la grâce sanctifiante, mais la source de toute sainteté, nous est offerte sous l'apparence d'un pain quotidien ; le Seigneur Jésus nous invite, nous exhorte, nous presse et nous menace pour nous le faire

(1) Jean 14.

recevoir souvent. *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme*, nous dit-il, *vous n'aurez point la vie en vous* (1).

Celui qui méprise ces choses ne méprise pas un homme, mais Dieu lui-même, qui ne nous a pas appelés à l'impureté, mais à la sanctification (2) ; celui qui professe la religion chrétienne de bouche et de cœur par ses œuvres se sanctifie infailliblement. « Vous aurez un sentier et « une voie, dit le prophète ; elle sera appelée la voie « sainte ; celui qui est souillé n'y passera point ; celui « qui habitera sur la montagne de Sion et de Jérusalem « sera appelé saint (3) ; » mais celui qui aura fait le mal dans la terre des saints ne verra pas la gloire de Dieu. C'est pourquoi l'apôtre nous dit : *Ayez la paix avec tous et la sainteté sans laquelle personne ne verra Dieu* (4).

QUATORZIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

Il ne faut pas s'effrayer de la sainteté.

Le commandement que je vous impose aujourd'hui n'est pas au dessus de vous ni au delà de votre portée (5). L'éclat de la sainteté est si grand que la plupart la regardent avec admiration ; mais ils s'imaginent que sa hauteur est au dessus du commun, et, désespérant de l'atteindre, ils la renvoient aux cloîtres. Considérez aujourd'hui les empêchements à la sainteté, les moyens de sainteté, les avantages de la sainteté ; si vous considérez les empêchements, elle n'a rien d'impossible ; si vous en considérez les secours, elle est facile ; si enfin vous en considérez les avantages, elle est douce et désirable.

I[er] Point. — L'état de la nature tombée est sans doute un grand empêchement à la sainteté ; par le péché d'Adam, elle a perdu la justice originelle ; le libre arbitre

(1) Jean 6. — (2) I Thess. 4. — (3) Isaïe 35 et 4. — (4) Hebr. 12. — (5) Deut. 30.

de l'homme en a reçu une grave atteinte ; la concupiscence de la chair et la puissance des ténèbres ont acquis un plus grand empire, et le vice s'est glissé, prenant la place de la vertu. Néanmoins cet obstacle peut être surmonté par le sang et la grâce de Jésus-Christ notre rédempteur ; il l'a été par plusieurs. S'il ne pouvait être surmonté, ce serait vainement que l'Ecriture nous exhorterait et nous exciterait à combattre et à vaincre. Beaucoup de gens s'imaginent, soit par ignorance, soit par lâcheté, soit par malice, que les difficultés dans la voie de la sainteté sont insurmontables.

1° Beaucoup de gens, quand ils lisent les vies des saints, font consister leur sainteté ou dans les miracles, ou dans les extases de la contemplation, qui ne sont pas au pouvoir de l'homme, ou dans des macérations du corps telles qu'ils ne pourraient les supporter, ou même dans la conversion des infidèles. Mais toutes ces choses ne sont que des signes ou des moyens de sainteté, et ne constituent pas la sainteté, qui peut fort bien exister sans cela ; ces choses admirables peuvent aussi arriver à une personne sans qu'elle soit sainte. « Beaucoup de gens, au témoi-« gnage du Sauveur, diront au jour du jugement : Sei-« gneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre « nom, n'avons-nous pas chassé les démons, n'avons-« nous pas opéré des merveilles ? Et je leur dirai, ajoute « Jésus-Christ : Je ne vous connais pas ; retirez-vous de « moi, ouvriers d'iniquité. Ce n'est donc pas celui qui « dit : Seigneur ! Seigneur ! qui entrera dans le royaume « des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père « qui est dans le ciel. Celui qui écoute ma parole et qui « la met en pratique est semblable à un homme sage qui « bâtit sa maison sur le rocher (1), » qui est l'édifice de la sainteté. Voilà donc en quoi consiste la véritable sainteté, à pratiquer les commandements de Jésus-Christ, à

(1) Matth. 7.

faire la volonté de son Père qui est dans les cieux ; voilà quelle est la justice parfaite, la pleine justice qui renferme deux parties : *Evitez le mal, et faites le bien;* voilà la véritable sagesse dont le commencement consiste dans la crainte du Seigneur ; l'amour de Dieu et du prochain en est la fin, la consommation. Toute la loi et les prophètes se réduisent à cela.

Voici donc en quoi consiste ce commandement : à faire nos actions ordinaires, nos actions de tous les jours, selon la volonté de Dieu et pour sa gloire, et non à faire des choses sublimes et merveilleuses. « Ce que je vous « ordonne n'est ni au dessus de vous, ni éloigné, ni dans « le ciel, ni au delà des mers, mais sous votre main, dans « votre bouche et dans votre cœur ; vous pouvez donc le « faire (1). »

2° Il y en a d'autres qui trouvent des prétextes dans leur lâcheté ; c'est d'eux que le Sage parle en disant : « Le paresseux dit : Il y a un lion dehors, je vais être tué « sur la place ; là-dessus il cache sa main sous son ais- « selle, et il regarde comme une peine de la porter jus- « qu'à sa bouche (2). » L'un prétexte ses infirmités corporelles, l'autre son indigence, ses ennuis, ses travaux, ses embarras publics et particuliers ; ils ne peuvent donc ni jeûner, ni prier, ni faire l'aumône. « Tout cela tourne « en bien pour les saints et en mal pour les pécheurs ; « une grave infirmité rend l'âme sobre, l'ennui donne « de l'intelligence. Heureux les pauvres d'esprit, car le « royaume des cieux est à eux (3). » Faites votre ouvrage, supportez votre pauvreté et votre douleur, mais surtout aimez, *car tout tourne à bien en faveur de ceux qui aiment Dieu* (4).

3° Il y en a qui cherchent des difficultés par malice ; ils veulent les richesses, les honneurs, les plaisirs, les occa-

(1) Deut. 30. — (2) Prov. 22 et 26. — (3) Eccli. 39 et 31 ; Isaïe 28 ; Matth. 5. — (4) Rom. 8.

sions dangereuses, les mauvaises sociétés; vous dites que vous ne pouvez quitter votre mauvaise habitude : que faites-vous pour la vaincre? que ne faites-vous pas pour l'entretenir et l'augmenter? Vous ne pouvez être sobre dans la société des buveurs, ni chaste et saint dans la compagnie des femmes? mais vous pouvez fuir; fuyez, alors vous serez sobre et chaste.

Dieu n'ordonne donc pas des choses impossibles, mais des choses parfaites; en vous commandant, il vous engage à faire ce que vous pouvez et à demander ce que vous ne pouvez pas; il vous aide afin que vous puissiez : c'est le langage de saint Jérôme et de saint Augustin.

IIe Point. — *Ses commandements ne sont pas pénibles* (1). La sainteté de la vie, c'est l'amour de Dieu; mais voici en quoi consiste l'amour de Dieu, c'est à observer ses commandements, et ses commandements ne sont pas difficiles; il est vrai que nous ne sommes pas capables de penser bien par nous-mêmes, et que tout ce que nous pouvons vient de Dieu, qui nous aime et qui dit : *Je suis le Seigneur qui vous sanctifie* (2). Les moyens de sanctification sont à notre disposition dans l'Eglise de Jésus-Christ, ils sont sous notre main, ils sont abondants.

1° Le commandement que je vous donne, dit le Seigneur, n'est pas au dessus de votre puissance; il n'est ni loin de vous, ni dans le ciel, ni au delà des mers; il est tout près de vous. Dieu nous a aimés le premier, et parce qu'il connaît ce que nous sommes, il nous prévient par le secours de sa grâce, il nous exhorte et nous excite à lui rendre amour pour amour. « La sagesse ne fait-elle pas « entendre sa voix au milieu des chemins et sur les pla- « ces publiques? Que celui qui est petit vienne à moi; « mon fils, donnez-moi votre cœur; la sagesse est visi- « ble, elle ne s'arrête jamais, elle se montre volontiers « à ceux qui la cherchent, elle s'approche de ceux qui

(1) I Jean 5. — (2) Levit. 20.

« la désirent pour se montrer la première ; celui qui la « désirera depuis le point du jour ne travaillera pas en « vain, il la trouvera assise au seuil de sa porte (1). » Telle est la sagesse, dont le commencement consiste dans le désir de la posséder ; sa perfection se trouve dans l'accomplissement de la loi et dans l'amour ; son fruit est l'immortalité : voilà la sainteté. Quelle peine y a-t-il maintenant de lui répondre lorsqu'elle vous appelle, de lui ouvrir lorsqu'elle frappe, de consentir quand elle vous invite ?

Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? quels efforts avez-vous faits pour acquérir ce que vous avez reçu, le baptême avec les dons du Saint-Esprit, l'enseignement de la foi, des mœurs chrétiennes et une honnête éducation ? quels efforts n'avez-vous pas plutôt faits pour rejeter tant de biens ? Oh ! si vous aviez fait autant pour sanctifier votre âme que pour la souiller, et que tant d'autres pour la perdre, que l'avare pour ramasser des richesses, l'ambitieux pour supplanter ses concurrents ! *Le libertin*, dit saint Augustin, *est plus tourmenté par l'amour de la volupté que le martyr chrétien par l'effusion de son sang.* Il n'est pas si pénible de dompter ses passions que de les satisfaire.

QUATORZIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE.

Il ne faut pas s'effrayer de la sainteté (suite.)

2° La sagesse ne parle pas seulement au dehors et ne fait pas seulement entendre sa voix sur les places publiques, mais elle excite et opère intérieurement par le secours de la grâce, et si l'on ne résiste pas, elle guérit l'âme de ses vices et de la concupiscence ; elle éclaire l'intelligence, elle enflamme la volonté, afin de lui faire aimer les choses célestes et mépriser celles de la terre.

(1) Prov. 8 et 25 ; Sap. 6.

Mon commandement est près de vous, dans votre bouche, dans votre cœur, afin que vous l'accomplissiez. Celui qui s'approche du Fils de Dieu, c'est Dieu le Père qui l'y amène, en l'attirant non par les liens de la chair, mais par ceux de la charité, par les liens du cœur. Il répand cette charité sainte dans nos âmes par le Saint-Esprit qui habite en nous ; qui aide intérieurement notre faiblesse, qui éloigne ou brise les tentations et intercède pour nous, c'est-à-dire qu'il nous fait demander avec des gémissements ineffables. Appuyé sur un secours si puissant, ne désespérez pas de la sainteté, mais ayez confiance, et dites comme l'apôtre : « Lorsque je suis faible, c'est alors « que je suis fort; car je puis tout en celui qui me forti- « fie. Le Seigneur est mon protecteur, il lui est facile de « donner au pauvre une position convenable (1). »

3° *Celui qui est en nous est plus grand que celui qui est dans le monde* (2). Là où a abondé le péché, la grâce a surabondé ; heureuse faute qui a mérité d'avoir un si grand et un tel Rédempteur qui, par sa mort, a réparé abondamment la justice originelle que nous avions perdue, et nous a acquis des trésors immenses de grâces ! Autant il y a d'espèces de vertus, autant de genres de grâces ; chacun de nous peut puiser dans les sources pures du Sauveur, selon qu'il lui est nécessaire ; le Sauveur nous a laissé autant de sacrements, autant de moyens de salut qu'il y a de commandements, et, comme chef de l'Eglise, il répand la sainteté dans ses membres ; il sanctifie surtout notre âme, il la nourrit, il l'engraisse, il la fortifie par la communion de son corps et de son sang : *Venez à moi*, dit-il, *vous qui êtes fatigués et accablés, et je vous soulagerai* (3).

Saint Jean vit une grande foule que personne ne pouvait compter ; elle était composée de toutes nations et se tenait devant le trône de l'Agneau. Considérez ces saints

(1) II Cor. 12; Philipp. 4 et Eccli. 12. — (2) I Jean 4. — (3) Matth. 11.

de tout âge, de tout sexe et de toute condition, et demandez-vous avec saint Augustin : *Ne pourras-tu pas ce qu'ont pu ceux-ci et celles-ci?* ne pourras-tu pas ce qu'ont pu des enfants et de jeunes vierges, ce qu'ont pu une infinité d'autres plus faibles, plus enclins au mal, et qui ont eu de plus rudes combats à supporter de la part du démon ? Ils ont vaincu, et, après avoir terrassé l'ennemi, ils nous ont montré le chemin de la victoire ; *ne pourrez-vous pas ce qu'ont pu ceux-ci et celles-ci?* S'il est difficile d'aller le premier au combat, il est facile de suivre pour aller à la victoire.

III[e] POINT. — *Mon joug est doux et mon fardeau est léger.* La vérité éternelle nous assure que l'observation de la loi n'est pas pénible, mais agréable. « Il est vrai, « comme le dit l'apôtre, que toute discipline n'inspire « pas d'abord de la joie, mais plutôt de la tristesse ; ce« pendant elle donne ensuite à ceux qui s'y sont accou« tumés un fruit de justice infiniment agréable (1). » Quelque austère que vous paraisse la sainteté, elle a néanmoins ses délices et ses attraits, car elle donne des fruits très-salutaires, très-agréables et très-abondants, où l'âme trouve sa santé, sa sécurité et sa satiété.

1° *Le salut de l'âme dans la sainteté vaut mieux que tout l'or et l'argent* (2). Si la santé du corps l'emporte sur toutes les richesses qui ne servent à rien au jour de la mort, combien plus la santé de l'âme l'emporte sur tous les biens terrestres ! car que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? Or, le péché engendre la mort de l'âme, mais la concupiscence avec ses vices est la maladie de l'âme : *Le joug qui pèse sur les enfants d'Adam, dès qu'ils ont quitté le sein de leur mère, est extrêmement lourd* (3). L'esclavage et la servitude du démon, qui a infecté et subjugué le genre humain, est pernicieux et désolant. Qui peut délivrer de tant de maux,

(1) Hebr. 12. — (2) Eccli. 30. — (3) Ibid. 40.

sinon le joug de Jésus-Christ qui consiste dans sa loi et qui guérit tous les maux? Tous ceux qui ont voulu vous plaire dès le commencement, Seigneur, ont été guéris par la sagesse ; elle renouvelle tout, elle entre dans les âmes saintes et les rend enfants de Dieu.

Les avantages de la sainteté, que l'Ecriture appelle la sagesse, sont vraiment admirables et si grands que quelquefois le pécheur, délivré par la pénitence et guéri de ses maux, ne se possède plus de joie et s'écrie avec saint Augustin : « Qu'il m'a été tout à coup agréable de n'a-« voir plus les douceurs des bagatelles et d'avoir perdu « cette joie que je craignais de perdre! »

2° A la santé de l'âme se joint *la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment*, et une grande sécurité ; or, *l'esprit qui est dans la sécurité est comme dans un festin* (1). Lorsque règne la charité, il n'y a pas de crainte, car la charité parfaite chasse la crainte. La crainte est une peine, un châtiment ; mais celui qui est justifié et sanctifié ne craint pas le châtiment; il aime Dieu de tout son cœur, et l'Esprit de Dieu lui rend témoignage qu'il est enfant de Dieu ; mais s'il est son enfant, il est son héritier. Quel doux sentiment cette pensée fait couler dans une âme !

Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux (2). Le prophète nous fait cette invitation, appuyé sur sa propre expérience : « Les commandements de Dieu sont vrais; « ils sont plus désirables que l'or et que les pierres pré-« cieuses, plus doux que le miel et que le rayon le plus « délicieux. Aussi votre serviteur les garde, et en les « gardant il y trouve une grande récompense (3). »

Un jour passé dans votre temple vaut mieux que mille (4). Qui, dans ce monde, est content de son sort et n'en cherche pas un meilleur? Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Mais l'âme sainte possède Dieu, et Dieu lui

(1) Philipp. 4 et Prov. 15. — (2) Ps. 33. — (3) Ps. 18. — (4) Ps. 83.

suffit, car elle se soumet entièrement à sa volonté, et elle sera rassasiée du fruit de ses œuvres. « La piété est utile « à tout, et la sagesse est un trésor inappréciable pour « les hommes (1) ; c'est la mère de tous les biens ; par sa « beauté elle fait plaisir, elle réjouit, elle enivre ; elle est « plus brillante que le soleil ; c'est une émanation de la « puissance de Dieu, une émanation de la clarté divine, « un rayon de la lumière éternelle, le miroir sans tache « de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté ; sa société « n'a point d'amertume, et sa conversation n'engendre « point l'ennui, mais plutôt la joie et le bonheur ; son « amitié cause beaucoup de plaisir (2). »

Maintenant donc, mon fils, écoutez-moi : heureux l'homme qui m'écoute et qui garde mes voies (3). La sagesse n'a pas abandonné le juste lorsqu'il fut vendu, elle descendit avec lui dans la fosse ; elle soulage l'affligé, console celui qui est dans la tristesse ; elle nous accompagne dans nos voyages ; elle demeure avec nous dans la solitude ; elle nous éclaire dans les ténèbres, nous sert de conseil dans nos doutes, nous conduit par des voies droites et nous montre le royaume de Dieu.

QUATORZIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE.

Dans la voie de la sainteté, on ne doit pas négliger les moindres choses.

Celui qui craint Dieu ne néglige rien (4). Celui qui entre au service de Dieu et qui se sent enflammé du désir d'une vie plus parfaite, doit se persuader par dessus tout que dans la voie de la justice il ne faut mépriser ni les moindres obstacles ni les moindres moyens, tellement qu'il doit estimer beaucoup et juger digne d'une grande attention les choses même les plus légères qui favorisent

(1) I Tim. 4 et Sap. 7. — (2) Sap. 8. — (3) Prov. 8. — (4) Eccl. 7.

ou arrêtent les progrès; autrement on avance peu, on retourne peu à peu en arrière, enfin on retombe plus profondément.

Ier Point. — Celui qui ne néglige rien, mais qui fait attention aux moindres choses parvient facilement, promptement et sûrement au but qu'il se propose et à la fin qu'il désire; celui qui agit autrement marche d'un pas pénible, lent et glissant; il a peine à parvenir au sommet de la sainteté.

1° La victoire dans les petites choses est facile; lorsqu'on s'y exerce chaque jour, on vient à bout des plus grandes difficultés, et l'on s'accoutume à se vaincre, dit saint Bernard. Personne ne devient subitement parfait dans un art; on commence toujours par ce qui est moindre et plus facile, on va ensuite à ce qui offre plus de difficulté, enfin on en vient à ce qu'il y a de plus difficile et l'on en triomphe. Un général n'est pas prudent, s'il ne sait pas exercer les soldats dans les escarmouches et dans les petits combats, pour connaître la force et le courage de l'ennemi avant d'engager une bataille décisive et d'exposer le sort de toute une armée et d'un royaume. Si dans ces préludes il déconcerte l'ennemi, la victoire deviendra plus facile; mais s'il est battu lui-même, la victoire deviendra plus difficile, car le courage du soldat est abattu, les forces lui manquent, celles de l'ennemi s'accroissent au contraire.

De même, si chaque jour vous vous laissez vaincre en de petites choses, vous ne vaincrez jamais ou très-difficilement. Si pour une légère parole vous prenez feu, ou si, sans y être poussé, vous ne pouvez retenir votre langue, comment la réprimerez-vous lorsque vous serez excité par une grave injure?

2° Celui qui est fidèle dans une petite chose, dit le Sauveur, sera fidèle dans une plus grande, et il parviendra bientôt sur la montagne; car il prépare dans son cœur le moyen de monter, il ira de vertu en vertu par

un accroissement de chaque jour. Les petites choses en effet se présentent tous les jours, et les grandes plus rarement. Celui qui à chaque instant fait seulement un pas dans le chemin de la vertu s'apercevra bientôt que pas à pas il a parcouru une longue route ; de telle manière que son avancement sera évident aux yeux de tout le monde. Il avancera à chaque instant à proportion de la violence qu'il se sera faite, quoique ce ne soit que dans de petites choses. Mais celui qui néglige les petites choses est retardé à chaque instant par l'oisiveté, les bagatelles, les vains entretiens ; ainsi il arrivera tard ou n'arrivera jamais au terme de son voyage.

Il n'y a point de différence entre un grand ou un petit embarras, sinon que l'un est plus facile à éloigner que l'autre. C'est ce que les Pères de la vie spirituelle enseignent par cette comparaison : Qu'importe que vous soyez retenu par un léger fil ou par une chaîne de fer, sinon que l'une est plus difficile à rompre que l'autre ? Cependant, si vous n'enlevez pas ces embarras, vous voilà pris dans une toile d'araignée comme dans une chaîne.

La route dans la plaine est sûre, mais dangereuse sur les lieux élevés ; c'est toujours dans l'obscurité que l'humilité trouve sa sûreté ; c'est dans les positions élevées que l'orgueil est surtout à craindre ; on peut à peine comprendre que l'on agisse pour Dieu dans les choses les plus importantes, si l'on néglige les moindres. Ceux qui ne s'appliquent qu'aux grandes choses cherchent le plus souvent la gloire qui vient des hommes ; ils agissent par un certain respect humain et par la crainte du blâme ; ils semblent marcher dans la voie de Dieu comme par sauts, et n'acquièrent jamais une vraie et solide vertu : ils montent bien moins encore au sommet de la perfection.

Si vous voulez y parvenir, entendez le conseil de la Sagesse : « Ne laissez pas passer un bon jour et ne man« quez pas l'occasion d'une bonne action. » Entendez l'apôtre ajoutant : « Soit que vous mangiez, soit que vous

« buviez, soit que vous fassiez quelque chose, faites-le « pour la gloire de Dieu (1). »

IIe Point. — *Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu* (2). Celui qui, dans la voie de la sainteté, a peu de soin des petites choses, fait peu de progrès, il va même en arrière et tombe à la fin ; car cette négligence ou ce mépris des petites choses est une espèce d'infirmité et un défaut dans la conduite : d'abord elle éloigne de la sainteté, et elle ramène peu à peu à la corruption de notre humanité.

1° En effet, il nous faut poser en principe que la perfection de la sainteté ne consiste pas tant dans les grandes choses que dans les petites ; de même que, dans la pratique d'un art ou d'une règle quelconque, celui-là n'est pas parfait qui en connaît les points principaux et qui les suit, mais bien celui qui connaît les moindres détails et qui les observe. Ainsi, dans la voie du salut, celui-là n'est pas parfait qui évite les plus grands péchés et les vices les plus grossiers, mais celui qui fuit les moindres ; ce n'est pas celui qui observe les commandements les plus importants, mais ceux qui le sont beaucoup moins, tellement qu'il ne néglige pas un *iota*, pas un point de la loi ; il l'accomplit tout entière. C'est à cette personne que le Seigneur dit : *Parce que vous avez été fidèle dans de petites choses, je vous en confierai de grandes.* Comme les raisons des choses opposées sont opposées, il est évident que plus nous approchons de la perfection par le soin et l'observance des moindres choses, plus aussi, par opposition, nous nous éloignons de la perfection par la négligence et le mépris de ces mêmes choses. C'est pour cela que les négligences dont nous parlons sont appelées *imperfections;* c'est qu'elles sont opposées et vraiment contraires à la perfection de la sainteté ; quoiqu'elles soient distinguées du péché véniel dont la matière est ordonnée ou défendue

(1) I Cor. 10. — (2) Eccli. 19.

par la loi, cependant elles ne renferment pas la ferveur de la charité, car celui-là vous aime moins, ô mon Dieu, qui aime hors de vous quelque chose qu'il n'aime pas pour vous, dit saint Augustin.

Eloignons donc certains obstacles à la sainteté, tels qu'un attachement trop terrestre envers nos parents, et autres choses semblables qui ne sont pas illicites; attachons-nous au contraire à tout ce qui peut aider à la sainteté, telles que les saintes inspirations qui nous excitent à de bonnes œuvres, quoiqu'elles ne soient pas de précepte; ne les méprisons pas, parce que celui qui méprise les moindres choses tombera peu à peu, car il aime quelque chose non en vue de Dieu.

QUATORZIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE.

Dans la voie de la sainteté, on ne doit pas négliger les moindres choses (suite).

2° Ce mépris des petites choses ou cette légère négligence, non seulement éloigne la perfection, mais nous fait retomber dans la corruption de la nature en affaiblissant la vigueur de l'âme et en produisant l'engourdissement. Ce qui est peu de chose et qui n'est pas mauvais au commencement, devient grand et très-mauvais en prenant un accroissement insensible; il dégénère souvent en excès imprévus, comme on le voit dans certaines affections terrestres. Celui qui veut habiter dans un lieu saint, construit un édifice spirituel; s'il n'y prend garde, « le suintement « des eaux creuse la pierre, et leur courant entraîne la « terre peu à peu; la charpente s'affaissera entre les « mains du paresseux, et sa négligence laissera couler « les eaux dans la maison (1). » Il veut remonter sa barque contre le courant du fleuve, celui qui prétend arriver à la perfection, et qui cesse d'y travailler; il est bientôt entraîné par le courant impétueux et se retrouve au point

(1) Job 14; Eccl. 10.

d'où il est parti. Aussi saint Bernard interroge ainsi l'imprudent : « Ne voulez-vous pas augmenter ? vous voulez « donc diminuer ; car ne pas avancer, c'est reculer ; « qu'est-ce qui reste à la même place dans le monde ? » Ne négligeons donc pas les saintes inspirations qui, sans aucun doute, viennent d'en haut ; que personne donc ne néglige l'observance d'une exacte discipline, le silence, la modestie, la gravité décente et autres choses, qui semblent minutieuses, et qui sont d'une plus grande importance que beaucoup de gens ne le croient, puisque la négligence de ces choses nous détourne de la fin à laquelle nous sommes appelés, et qu'elle nous dispose à des chutes très-graves.

III[e] Point. — *Celui qui est fidèle dans une chose moindre, est fidèle dans une plus importante ; et celui qui est injuste dans une petite chose, sera aussi injuste dans une grande* (1). Celui qui fait grand cas des petites choses n'estime pas peu celles qui sont plus importantes ; en évitant les fautes légères, il s'éloigne beaucoup de celles qui sont graves. Mais celui qui s'accoutume aux fautes légères s'expose aux plus graves. *Ceux qui tombent dans les crimes*, dit saint Bernard, *commencent toujours par les fautes ordinaires.* Ainsi, un chrétien qui fait profession de travailler à sa sanctification, est obligé d'y avancer sans cesse, sous peine de tomber dans la tiédeur, qui peut devenir un péché grave ; s'il néglige les empêchements qu'il rencontre à sa sanctification, ou les secours qui doivent l'y conduire ; s'il n'avance pas, il recule, et peu à peu il tombe beaucoup plus bas ; car les obstacles deviennent plus grands, les secours plus faibles, et enfin il se trouve dans la pire condition.

1° Toute affection terrestre rend l'âme plus faible pour les choses célestes ; si on l'entretient sans l'arracher, elle amène beaucoup d'embarras qui empêchent l'attention

(1) Luc 16.

nécessaire et l'habitude d'élever son cœur à Dieu. De là viennent beaucoup de désirs qui entraînent le cœur vers la terre, des sollicitudes nombreuses, des ennuis qui dissipent les bonnes pensées; dans la prière surviennent des craintes, des tribulations, des douleurs qui occupent l'homme tout entier et absorbent l'esprit. Si quelque chose vient exciter cette affection ou lui faire de l'opposition, il s'ensuit des désirs coupables, des colères, des divisions, des jalousies, et autres vices semblables. Alors la ferveur s'en va, l'ennui et le dégoût des choses spirituelles arrive; on ne se met plus en peine de son avancement, toute l'œuvre de la perfection est détruite et oubliée. Dès-lors qu'on désire entendre des choses nouvelles, il faut s'attendre à souffrir du trouble dans son cœur.

Si vous voulez jouir de la paix intérieure, vaquer librement aux choses divines, et parvenir où la grâce vous appelle, il faut que vous abandonniez tout ce qui est un obstacle à votre avancement, et que vous dégagiez votre cœur de toutes les choses terrestres, de peur qu'après avoir commencé par l'esprit vous ne soyez consumé par la chair.

2° Il faut aussi vous servir, autant que la fragilité humaine le permet, de tous les moyens de sainteté qui sont en votre pouvoir, afin de ne pas éteindre l'esprit de ferveur par négligence, et que Dieu, en punition de la lâcheté, ne vienne à vous enlever les saintes inspirations. Celui qui sait profiter de la moindre grâce, en mérite une plus grande; mais celui qui en néglige une moindre, est indigne d'en obtenir une plus importante, parce que celui qui est fidèle en des petites choses est fidèle dans les plus grandes; mais celui qui est injuste dans une petite chose, le sera dans une plus importante. C'est pour cela qu'il est dit : *On donnera à celui qui a, et il abondera ; mais à celui qui n'a pas, on enlèvera ce qu'il possède* (1).

(1) Matth. 13.

Quelles menaces ne fait pas le Seigneur, dans l'Apocalypse, à quelques anges de l'Asie, c'est-à-dire à des évêques? à l'ange d'Ephèse, de ce qu'il a abandonné certaines pratiques; à l'ange de Sardes, parce qu'il fait certaines actions avec négligence; à l'ange de Laodicée, parce qu'il n'est ni chaud ni froid, mais qu'il s'engourdit dans la tiédeur.

3° Ne négligez donc pas ce que vous pouvez obtenir de sainteté par la grâce de Dieu, vu surtout que les secours nuisent s'ils ne profitent pas; tels sont l'ordre que l'on doit suivre dans le jour et les exercices de piété; tels sont encore les règles et les statuts d'une communauté, qui conduisent comme par la main et qui dirigent chacun à l'état et au degré de sainteté qui lui est propre. Si, par raison de piété ou de charité fraternelle, vous omettez quelquefois vos exercices habituels, il sera facile de vous y remettre bientôt; mais si vous le faites par dégoût, ou facilement par négligence, il y aura une faute, et cela vous sera nuisible. C'est ainsi que parle l'auteur de l'*Imitation*. Saint Thomas enseigne que dans trois circonstances on ne peut violer sans pécher les règles par lesquelles un fondateur n'a pas même voulu obliger sous peine de péché véniel; si, par exemple, on les viole par un défaut condamnable, ou avec scandale, ou par mépris de l'autorité. Or, il est difficile que, lorsque la transgression est fréquente, il ne s'y trouve une de ces circonstances; et quand même on le supposerait, l'audacieux transgresseur mérite d'entendre ces paroles : *Que n'êtes-vous froid ou chaud;* mais parce que vous êtes tiède, et que vous n'êtes ni froid ni chaud, je vais vous vomir de ma bouche. L'évangéliste saint Luc nous apprend que Jésus-Christ croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes; l'apôtre nous exhorte en disant : « Mes frères, soyez mes imitateurs, non que je sois arrivé « au terme ni que je sois parfait, mais je fais mes efforts « pour atteindre le but. » Saint Bernard s'écrie : « Ne pas

« avancer, c'est aller en arrière ; car qu'est-ce qui reste « à la même place dans ce monde ? »

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur le faux zèle ou la fausse piété.*

Personne ne peut servir deux maîtres (1). Il n'y a pas de sentence plus capable de confondre l'orgueil de ces pécheurs qui croient pouvoir associer le service de Dieu et le service du monde, que cette maxime générale de l'Evangile : *Vous ne pouvez pas servir deux maîtres,* et surtout deux maîtres aussi opposés que le sont Dieu et le monde, Jésus-Christ et Satan. *Je suis,* dit le Seigneur, *un Dieu jaloux,* vous ne mettrez rien en concurrence avec moi. je suis votre créateur, votre Dieu, votre maître, vous serez tout à moi. C'est à ces hommes qui veulent allier dans leur cœur le monde et l'évangile que faisait sans doute allusion le prophète Samuel lorsqu'il disait : *Jusques à quand irez-vous par deux chemins?* Si Dieu est votre Dieu, servez-le. Or, pour suivre et servir Jésus-Christ, il faut nécessairement renoncer à tout ici-bas. *Quiconque ne renonce pas à tout,* dit le Sauveur, *ne peut être mon disciple.* Un chrétien doit donc vivre dans un parfait désintéressement, dans une sincère humilité, dans une charité patiente et compatissante.

Ier Point. — Quiconque ne renonce pas à tout ne peut être mon disciple. Quelle est la marque sûre et infaillible du renoncement total et de la sévérité que nous devons pratiquer pour appartenir à Jésus-Christ? C'est un désintéressement général, absolu, sincère.

1° La difficulté des choses que nous devons faire, ni le courage à les entreprendre ne sont capables de faire discerner la vraie sévérité d'avec la fausse, car les choses

(1) Matth. 6.

les plus difficiles deviennent supportables et même agréables, quand il s'agit d'un intérêt humain. Ainsi, on mortifie une passion pour en suivre une autre qui plaît davantage. Est-ce que la vie pénible d'un avare qui veut se faire une fortune peut être considérée comme une abnégation méritoire? Bien loin de là ; ses privations, ses peines, ne sont que l'effet d'un amour de lui-même, et surtout de son attachement aux biens terrestres. Une vie exacte et mortifiée extérieurement n'est pas même toujours un témoignage convainquant de cette sévérité commandée par l'Evangile, car il peut s'y trouver un intérêt dangereux et déguisé : il y en a qui savent se faire de la piété un gain, parce que la piété est utile à tout. Qu'y avait-il de plus régulier en apparence que les Pharisiens, ils faisaient profession de renoncer à toutes les douceurs de la vie, cependant le Sauveur ne put jamais les supporter, et, malgré sa douceur, il fit toujours paraître plus d'indignation et un zèle plus amer contre la sévérité apparente des Pharisiens que contre les crimes énormes des autres pécheurs, c'est que leur piété n'était qu'un moyen d'obtenir les applaudissements de la foule et la jouissance d'un misérable intérêt en satisfaisant leur orgueil et leur cupidité. L'apôtre avertissait son disciple qu'il viendrait un temps où l'on verrait des hommes faire de la piété un gain. N'y en a-t-il pas même dans ce siècle de peu de foi qui professent et pratiquent la religion pour s'acquérir une bonne réputation et se faire estimer?

2° Il n'est pas rare de rencontrer des gens qui voudraient tout réformer dans les autres, leur zèle est ardent quand il s'agit de ce qui se passe dans le public, dans les familles, dans les individus. A leurs yeux tout est mal dans les autres ; il n'y a pas de sincère vertu, les commandements de Dieu sont méprisés, les sacrements sont profanés, il n'y a plus de charité sur la terre. On ne peut nier qu'il n'y ait en effet de grands désordres, et que le nom de Dieu ne soit blasphémé, ses lois trop souvent

méprisées; mais pourquoi ne pas tourner notre indignation contre nous-mêmes, sommes-nous exempts de toutes les fautes que nous reprochons aux autres? Avons-nous un amour de Dieu sincère? Sommes-nous indulgents envers nos créanciers, payons-nous exactement nos dettes, faisons-nous l'aumône selon nos moyens, nos prières sont-elles régulières et ferventes? Donnons-nous le bon exemple non seulement à l'extérieur et dans nos paroles, mais à l'intérieur et sous le toit domestique? Voilà sur quoi nous devrions d'abord nous examiner et nous censurer avant de censurer les autres. Quand tout se borne à de telles paroles et que nous nous oublions nous-mêmes, on pourrait nous appliquer cette parole: *Médecin, guérissez-vous d'abord.* Vous déclamez contre les idoles du temps présent, contre les vices secrets et publics, tout est au plus mal à vos yeux, pourquoi, dit le Seigneur, osez-vous prendre en main ma cause quand vous faites ce que vous blâmez dans les autres?

3° Enfin, ce n'est pas assez de n'agir pas par intérêt dans la pratique de la religion, il faut que notre désintéressement soit général, absolu, sincère, c'est-à-dire que dans toute notre conduite nous ne cherchions que Dieu, que nous n'envisagions que lui seul dans toutes nos démarches, dans toutes nos actions. Que sont devenus ces hommes si zélés pour le bien, mais qui commençaient toujours par se blâmer eux-mêmes? Que sont devenus ces beaux siècles du christianisme où l'on ne se contentait pas de dire, mais où l'on agissait; ces beaux temps où les fidèles sacrifiaient tous les biens de la terre pour ceux du ciel, et en apportaient le prix aux pieds des apôtres; ces siècles où tous les fidèles se portaient au bien, non par une belle morale, mais par la pratique? Seigneur, que puis-je désirer sur la terre et même dans le ciel, sinon vous, bonté et beauté suprême. Vous seul me tiendrez lieu de tout, car vous le savez, je ne veux que vous, c'est après vous seul que mon cœur soupire. Enseignez-moi à faire votre volonté.

IIe Point. — Les plus beaux fruits sont surtout sujets aux vers, et l'orgueil s'attache particulièrement aux vertus les plus parfaites; mais comme le ver corrompt les fruits, de même l'orgueil infecte les vertus. Une sainte sévérité et un beau zèle est un fruit parfait, mais il est très-exposé à la corruption de l'amour-propre, qui fait qu'après s'être préservé de beaucoup de vices on à peine à se préserver de celui-ci. Il se glisse en nous de plusieurs manières.

1° Ce qui rendait les Pharisiens surtout odieux aux yeux de Jésus-Christ, ce fut leur ostentation, leur faste, leur orgueil. Ils remplissaient exactement tous les devoirs extérieurs de la religion, mais ils voulaient qu'on les vît, qu'on les remarquât, qu'on les louât. *Ils veulent.* dit le Sauveur, *être salués, être appelés maîtres*, ils se ventent de leurs jeûnes et de leurs bonnes œuvres, ce sont des sépulcres blanchis qui font horreur à l'intérieur. *Si votre vertu n'est pas plus parfaite que la leur, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.*

2° Il n'y a cependant rien de plus commun que ce vice de l'orgueil dans les âmes même qui font profession ouverte de piété. Il est vrai qu'on se montre humble en diverses circonstances, mais à condition que l'amour-propre n'en souffrira rien. Si d'autres s'écartent de la ligne qu'on s'est tracée, on les regarde comme des âmes égarées; toute autre manière de vivre que la sienne semble réprouvée de Dieu. On veut en toute occasion être distingué par sa singularité. Saint Augustin ne se comporta pas ainsi : lorsque la grâce eut agit puissamment sur son cœur, il se convertit, mais le fit sans éclat et sans bruit. Que m'importe que le monde sache ou ne sache pas mes bonnes œuvres, je les fais pour Dieu seul.

3° Affreux levain de l'orgueil, tu corrompts toutes les meilleurs actions dès que Dieu n'en est plus le motif. Ce vice, en effet, détruit jusqu'à la substance même des bonnes actions. C'est pourquoi, dit saint Chrysostôme,

nous avons moins de peine à faire ce que nous devons qu'à le faire comme nous le devons, nous faisons même plus que nous ne devons, par qu'il y a une certaine gloire qui fait qu'on est flatté : la véritable piété n'affecte pas des voix extraordinaires, elle fait tout sans éclat, elle désire n'être pas connue, elle cherche à être perdue dans la foule, elle veut vivre d'une vie cachée en Dieu. O mon Dieu, imprimez fortement et profondément ces vérités dans mon esprit ! Vous les avez cachées aux sages et aux prudents et à tous ceux qui se sont évanouis dans leurs pensées. Je vous bénis de les avoir révélées aux petits et aux simples, à tous ceux qui ne vivent pas pour le monde, mais pour vous seul.

IIIe Point. — La charité est douce et indulgente, compatissante, elle excuse, elle supporte tout, elle n'est point trop sévère envers les autres, mais elle l'est beaucoup envers elle-même, et voilà précisément la doctrine de l'Evangile. Ainsi, sévérité contre soi-même, douceur et charité patiente envers les autres, telle est la doctrine de Jésus-Christ.

1° Plus vous serez sévère envers vous-même à l'exemple de Jésus-Christ, qui non seulement ne se ménagea jamais, qui s'imposa au contraire ce qu'il n'exigea pas de ses disciples ; car il se chargea de tout ce qu'il y avait de plus pénible, et ne leur laissa que la moindre partie de ses peines à souffrir, plus aussi vous saurez réprimer les saillies de votre zèle à l'égard du prochain. Vous examinerez le temps, le lieu, les circonstances ; vous serez doux, supportant les faiblesses des autres ; modéré, n'exagérant rien ; doux, reprenant quelquefois, mais toujours avec bonté ; discret, ne parlant que lorsque le moment est venu, et ne faisant que ce qui peut être utile au prochain. Hélas ! pour cela il nous faut beaucoup de vertu, il faut savoir se faire violence en mille occasions.

2° Il y en a qui au lieu d'exercer cette sévérité envers eux-mêmes, l'emploient tout entière contre leurs frères.

Quand même vous sauriez apporter quelque réforme dans votre conduite, si vous devenez pénible et fatigant pour les autres; si on aperçoit en vous de l'aigreur, de l'impatience, de la critique, des médisances, si vous êtes vindicatif, ce n'est plus le vrai zèle qui vous dirige, c'est la passion, l'humeur, la fougue du tempérament, et vous méritez le reproche que le Sauveur faisait si souvent aux Pharisiens, vous pratiquez les moindres observances de la loi, et vous négligez ce qui est beaucoup plus essentiel, *vous imposez*, comme le dit saint Pierre, *un fardeau insupportable aux autres, et vous ne voulez pas le toucher du bout des doigts;* vous manquez à la charité, qui est le grand commandement de la loi.

3° Faut-il à cause de cela abandonner les pratiques de piété, mener une vie plus commode, prendre une voie plus large? A Dieu ne plaise ; mais accomplissez d'abord ce qui est essentiel, et ne négligez pas le reste. Suivez la doctrine de saint François de Sales, ne vous attachez pas à certaines pratiques extérieures, tandis que l'ennemi pénètre dans votre cœur, que votre zèle et votre piété soient solides, ne vous négligeant jamais vous-mêmes, et faisant au prochain tout le bien que vous pouvez, spirituel et temporel, afin d'arriver à la perfection de l'Evangile. Aidez-moi, Seigneur, sans votre secours je ne suis capable de rien.

QUINZIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE.

** Sur la vie publique de Jésus-Christ.*

Il nous a aimés. Après quatre mille ans, le temps marqué par les prophètes étant accompli, le Verbe divin, le Messie, le Fils de Dieu se fit homme dans le sein de Marie, comme nous l'avons vu dans les méditations qui précèdent la Noël, et naquit à Bethléem, dans une étable, pauvre et dénué. Il tarda peu d'être persécuté par Hérode,

fut porté en Egypte, rentra ensuite en Judée et habita Nazareth avec Marie sa mère, à laquelle il était soumis et obéissant jusqu'à l'âge de trente ans, où il commença sa vie publique, c'est-à-dire sa mission, en prêchant la nécessité de la pénitence et du salut. Suivez en esprit le Sauveur des hommes recevant le baptême de Jean, choisissant ses apôtres et faisant son premier miracle qui lui attacha ses disciples.

Ier Point. — *Cher enfant, vous serez appelé le prophète du Très-Haut, vous précéderez le Seigneur pour lui préparer les voies.* Il est certain que la mission de saint Jean n'avait d'autre but que de préparer le peuple juif à recevoir Jésus-Christ; aussi il lui rend témoignage, le montre aux Juifs et le baptise par obéissance.

1° La vie du précurseur était si peu semblable à la vie des hommes, même les plus vertueux, et sa pénitence parut si extraordinaire, que bientôt on commença à publier qu'il était le Messie. Mais lui, plein de respect pour le Sauveur, s'écria à haute voix : « Il y a quelqu'un au milieu de vous, que vous ne connaissez pas, et dont je ne « suis pas digne de délier la chaussure. Il est bien au « dessus de moi et au dessus de tous les prophètes. J'ai « vu le Saint-Esprit descendre sur lui en forme de colombe; je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a « envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous « verrez descendre le Saint-Esprit, et demeurer sur lui, « c'est lui qui baptise dans le Saint-Esprit. Je l'ai vu et « je rends témoignage qu'il est le Fils de Dieu. » Quelle est l'humilité de saint Jean ! plus on cherche à rehausser sa vertu, plus il s'humilie et s'anéantit; il est, au témoignage même de Jésus-Christ, le plus saint des hommes, et lui ne se croit pas digne de délier les souliers du Sauveur; il dit publiquement qu'il n'est rien qu'un son et une voix qui crie dans le désert. Comparez votre prétendue vertu avec la sienne, et dites ce que vous en pensez.

2° Un jour, au milieu d'une grande foule qui se pré-

sentait pour recevoir le baptême de pénitence, Jean aperçoit Jésus-Christ, aussitôt il s'écrie : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde!* Mais le Sauveur s'approchant, demande à Jean son baptême. « C'est vous, dit le précurseur, qui devez me baptiser, et « vous venez à moi! Non, Seigneur, je ne le souffrirai « pas! » Mais le Sauveur insiste en disant que c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice. Dieu le demande ainsi, et il convient que, devant être la victime du péché, je me mette au rang des pécheurs. Accomplissons donc aussi toute justice, ne négligeons rien de ce que Dieu exige de nous, livrons-nous à la pénitence à la suite de Jésus ; combattons sans cesse les désirs déréglés de notre cœur, entrons en lice avec le démon, Jésus-Christ nous a précédés.

3° Jésus-Christ descend dans le Jourdain, et se met ainsi au rang des pécheurs qui ont besoin d'être purifiés. Les eaux sont le signe de la justice divine. C'est par les eaux du déluge qu'il purgea les crimes des hommes, et par le baptême nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ dans sa mort, pour ressusciter avec lui. Jésus sortant de l'eau, le ciel s'ouvrit et le Saint-Esprit descendit publiquement sur le Sauveur, sous la figure d'une colombe; puis on entendit une voix qui criait : *Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le.* C'est mon serviteur, avait dit Isaïe, c'est celui que j'ai choisi, en qui mon âme se plaît ; mais ce serviteur est le même de qui il est dit : « Vous êtes mon fils que j'ai en-« gendré aujourd'hui; je vous ai engendré dans mon sein « avant l'aurore. » Ce qui était séparé dans le prophète se trouve réuni aujourd'hui dans la déclaration du Père éternel : « C'est mon Fils et mon Fils unique ; je n'aime « rien qu'en ce Fils adorable, l'image de ma substance, « mon Verbe par qui tout a été fait. » Faites, ô Jésus, que nous soyons en vous comme vous êtes en votre Père, comme vous l'avez demandé en disant : « Faites, mon

« Père, que l'amour que vous avez pour moi soit en eux « comme je suis en eux moi-même. » C'est ainsi qu'au baptême de Jésus-Christ, qui a donné naissance au nôtre, la Trinité se montra tout entière, afin que le prêtre dise : Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

IIe Point. — Les disciples de saint Jean furent sans doute témoins de la députation qu'envoyèrent les Juifs à saint Jean, et entendirent la réponse par laquelle il leur déclara qu'il n'était ni le Messie, ni Elie, ni prophète ; il est probable aussi qu'ils assistèrent au baptême de Jésus-Christ, qu'ils virent le Saint-Esprit descendre sur lui, qu'ils entendirent leur maître annoncer que Jésus-Christ était celui qui efface les péchés du monde. Ils suivirent immédiatement le Sauveur. Imitez leur exemple, et voyez comment se déclara leur vocation.

1° La vie de saint Jean touchait à son terme, c'est pourquoi il se hâte d'annoncer Jésus-Christ, de le faire connaître, et de montrer qu'il lui est infiniment inférieur. Deux de ses disciples s'approchent aussitôt de Jésus-Christ et lui disent : « Maître, où demeurez-vous ? Venez et voyez, » leur répond le Sauveur. Ils suivirent Jésus-Christ et virent où il demeurait. Et la nuit était proche, c'était à l'heure du sacrifice du soir. Allez aussi à Jésus, allez-y à l'heure de l'immolation ; voyez où il habite, et, non content de le voir dans une stérile admiration, achevez avec lui la journée. Heureuse journée, heureuse nuit que vous passerez avec Jésus-Christ dans sa maison ! Ah ! Seigneur, dites-moi où vous habitez, afin que j'aille y fixer ma demeure. Je ne veux m'attacher qu'à vous et rien ne me séparera de vous. Venez et voyez ! ô douces paroles ! Qu'il est doux de savoir où habite Jésus !

2° Un des disciples qui avaient suivi Jésus, après le témoignage de Jean, était André, frère de Simon-Pierre ; il rencontra son frère et lui dit : « Nous avons trouvé le « Messie, » et il l'amena à Jésus. Le Sauveur, qui savait à quoi il le destinait, lui dit : « Vous êtes Simon, fils de

« Jonas, vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre. » Il commence ainsi à former son Eglise et en pose le fondement : c'est Pierre. Tout ceci n'était encore qu'un commencement. Saint Pierre ne demeura pas encore entièrement avec le Sauveur, et saint André seulement un jour. Voici le moment de la grande manifestation qui approche, et les disciples de saint Jean profitent de son témoignage pour reconnaître et lui amener d'autres disciples. Lorsque vous avez le bonheur de trouver la vérité, montrez-la aux autres; ayez du zèle pour gagner à Dieu votre prochain, en commençant par vos parents et vos amis.

3° Le lendemain, Jésus-Christ voulut aller en Galilée; il rencontra Philippe, et lui dit : « Suivez-moi. » Celui-ci ne le cherche pas, Jésus le prévient. L'Evangile remarque que Philippe était du même pays que Pierre et André; ainsi ils se connaissaient et se communiquaient leur bonheur. Philippe donc rencontra Nathanaël, qu'on croit être saint Barthélemy, et lui dit : « Nous avons trouvé celui « que Moïse, la loi et les prophètes nous ont annoncé, Jé- « sus de Nazareth, fils de Joseph. » Nathanaël répondit : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? » Philippe dit : « Venez et voyez. » C'est ainsi qu'ils se conduisent les uns les autres à Jésus. Mais nous, gardons-nous de nous en tenir absolument à nos conducteurs. Allons et voyons par nous-mêmes, afin que nous puissions dire comme les Samaritains : « Nous ne croyons plus maintenant d'après votre récit; nous voyons et nous apprécions par nous-mêmes. » Vous ne savez plus seulement que le Christ doit venir, vous savez qu'il est venu; aimez-le donc et servez-le avec ardeur.

IIIe Point. — Trois jours après, il y avait des noces à Cana, en Galilée; la Mère de Jésus s'y trouva et Jésus y fut invité avec ses disciples. Ce fut là qu'il opéra son grand miracle, à la prière de Marie sa mère, et dès lors ses disciples s'attachèrent à lui.

1° L'évangéliste a soin de fixer les circonstances de

temps et de lieu lorsqu'il commence à parler de la vie publique du Sauveur. C'est afin de nous rendre plus attentifs et à ses miracles et à ses doctrines. Mais comment se fait-il que le Sauveur assiste à des noces, lui qui a toujours été éloigné de tout ce qui sent la joie? c'est que d'abord ces noces se faisaient saintement et simplement; c'était là aussi qu'il voulait élever le mariage à la dignité de sacrement, et rien ne prouve mieux la sainteté des habitants de cette maison que l'invitation qu'ils firent à Jésus-Christ; rien ne prouve mieux leur simplicité que le peu de vin dont ils étaient pourvus, puisqu'il manqua.

2° La Mère de Jésus s'y trouve. S'apercevant bientôt de l'embarras où sont les hôtes, elle dit à son Fils: « Ils n'ont point de vin. » Cette seule parole suffit pour nous faire comprendre la tendre charité, la tendresse du cœur de Marie. Il lui suffit de voir qu'on est dans la peine pour qu'elle s'intéresse et qu'elle assiste. Si Jésus refuse d'abord de l'exaucer, elle ne se décourage pas, elle invite plutôt à persévérer dans la prière et à se soumettre à la loi de Dieu. « Faites, dit-elle, tout ce qu'il vous dira, « et vous serez exaucé. » Priez donc Marie, mais écoutez-la quand elle veut que vous obéissiez à la loi de Dieu, c'est le vrai moyen d'obtenir sa protection et d'être exaucé.

3° Le Sauveur ne peut pas refuser à Marie sa mère ce qu'elle lui demande; il lui dit d'abord que l'heure de faire des miracles pour prouver sa divinité n'est pas encore venue, mais Marie connaît le cœur de son Fils, elle ordonne de faire ce qu'il commandera. D'après ses ordres, on remplit d'eau de grands vases de pierre, et le Sauveur leur dit: « Puisez maintenant et distribuez. » Ils puisèrent; mais tous les convives qui goûtèrent cette eau changée en vin furent étonnés qu'on servît d'aussi bon vin; cependant ceux qui le servaient n'ignoraient par d'où il venait. C'est ainsi que Jésus-Christ manifesta sa gloire et sa puissance; alors ses disciples, frappés d'étonnement et

se rappelant tout ce que saint Jean avait dit du Sauveur, s'attachèrent à lui et crurent à sa puissance. Quand donc vous attacherez-vous vous-même irrévocablement à Jésus-Christ? Avez-vous besoin de nouvelles preuves de sa divinité? Non, mais il vous faudrait un peu plus d'amour, plus de crainte du péché, et un désir plus ardent d'accomplir le bien.

QUINZIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE.

** Sur le sermon du Sauveur sur la montagne.*

Vous êtes mon Dieu pour l'éternité, et c'est vous qui nous gouvernerez dans les siècles des siècles. Oui, Jésus-Christ est Dieu, car il n'y a qu'un Dieu qui puisse béatifier ce que les hommes maudissent et ont en horreur. Heureux les pauvres, heureux ceux qui sont doux, ceux qui souffrent, ceux qui pleurent. Le monde avait-il jamais auparavant entendu un pareil langage? Non, celui qui l'aurait tenu, aurait passé pour un insensé. Jésus-Christ parle et sa doctrine est reçue non seulement par ses disciples, mais par tout l'univers. Méditons donc sur les béatitudes que Jésus-Christ proclame si solennellement et faisons-en le sujet de notre conduite, en les mettant en pratique. Nous les diviserons en trois points.

Ier Point. — Si nous voulons examiner le rang qu'occupent chacune des béatitudes, il nous sera facile de voir que l'amour des richesses et le défaut de douceur sont les deux vices qui éloignent du royaume des cieux.

1° Heureux les pauvres d'esprit, non seulement ces pauvres volontaires qui ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ, et à qui on a promis le centuple de cette vie et la vie éternelle en l'autre ; mais encore tous ceux qui n'ont aucun attachement aux richesses, qui vivent dans la pauvreté sans murmurer, sans impatience, qui perdraient

tout sans une trop grande peine, et qui se servent des biens comme n'en usant pas, contents pourvu qu'ils puissent s'en servir pour faire du bien aux indigents. Comme la pauvreté sur la terre rend méprisable aux yeux des hommes, le Seigneur pour la rehausser lui promet un royaume. Au mot de pauvreté le cœur se resserre, mais comme il se dilate au mot royaume, que ne voudrait-on pas souffrir pour avoir un royaume ! Seigneur, je vous donne tout, j'abandonne tout pour avoir part à ce royaume. Puisqu'il faut être dépouillé de tout pour pouvoir entrer par la petite porte, je me dépouille d'esprit et de cœur, et je me soumets par avance à toutes les privations que vous exigerez de moi. Plus heureux sont ceux qui ont tout abandonné pour se donner à Dieu seul et suivre Jésus-Christ, pauvre depuis la crêche jusqu'au Calvaire.

2° Heureux ceux qui sont doux. Le Seigneur dit de lui : Apprenez que je suis doux, c'est-à-dire sans aigreur, sans dédain, sans enflure, sans hauteur. Déjà le prophète parlant au nom de Dieu disait : « Mon bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, je mettrai en lui mon esprit, il annoncera la justice aux nations, il ne sera pas contentieux, il ne criera point, on n'entendra pas sa voix sur les places publiques, il ne brisera pas le roseau déjà rompu et n'éteindra pas la mèche qui fume encore. » En effet, au milieu des outrages et des injures, des accusations les plus injustes, le Sauveur ne répondait rien, ou ne répondait que par des paroles pleines de douceur. Quand on le maudissait, il ne maudissait pas ; quand on le frappait, il ne se plaignait pas. Celui qui est doux possèdera la terre, mais la terre où coulent le lait et le miel, la terre des bienheureux où il n'y a plus à craindre ni peine, ni affliction, ni larmes, ni persécution, mais où l'on jouira d'une paix inaltérable.

3° *Heureux ceux qui pleurent*, soit leurs misères, soit leurs péchés, ils recevront la consolation véritable de

l'autre vie où cessera toute affliction, et où toutes les larmes seront essuyées. Vous avez reçu du bien sur la terre, disait Abraham au riche, mais Lazare a reçu des maux, c'est pour cela qu'il est consolé. Le monde se réjouira et vous serez affligés, mais votre tristesse se changera en joie. Pleurez donc, pécheurs; que vos yeux soient comme deux sources intarissables; la rémission des péchés sera infailliblement le fruit de ces pieuses larmes. Heureux celui qui pleure ses péchés, il sera consolé ; plus heureux encore ceux qui pleurent d'amour et de tendresse. Qui dira la cause de ces larmes? Ceux qui les ont expérimentées. Cependant le plus souvent c'est cette pensée qui les cause : je voudrais mourir pour être avec Jésus-Christ.

II[e] Point. — Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice. La faim et la soif sont une ardeur vive, un désir pressant qui vient d'un besoin extrême. On a faim de la justice quand on conserve son cœur pur et qu'on est miséricordieux.

1° Le Sauveur enseigne cette faim et cette soif de la justice quand il nous dit : Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice. La justice est une fille du ciel; cependant nous la faisons régner sur la terre lorsque nous rendons à Dieu ce que nous lui devons et ce qu'on doit à la créature pour l'amour de lui ; alors nous avons rempli les devoirs qui nous sont imposés et nous avons accompli toute justice ; notre nourriture alors consiste à faire la volonté de Dieu et accomplir son œuvre, comme disait le Sauveur Jésus ; mais voyez un peu quel bonheur, lorsque nous faisons la volonté de Dieu, il fait la nôtre. Il fera, dit David, la volonté de ceux qui le craignent, il remplira leurs désirs, et les rassasiera ; cependant ce ne sera plainement que lorsque sa gloire apparaîtra. Celui qui croira en moi, dit Jésus-Christ, aura comme des fleuves d'eau vive qui jaillira jusqu'à la vie éternelle. Mon Dieu, donnez-moi de cette eau. Venez, âmes saintes, venez à Jésus, désirez et buvez, l'eau céleste ne manquera pas, la source est plus abondante que votre soif.

2° Heureux ceux qui sont miséricordieux. Le plus bel effet de la charité, c'est d'être touché des maux du prochain. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul rapporte cette parole du Seigneur Jésus : il vaut mieux donner que recevoir. Heureux donc celui qui donne et qui appelle à sa table, non les riches qui peuvent rendre ce qu'on fait pour eux, mais les pauvres, les boiteux, les aveugles ; alors, dit le Sauveur, vous serez heureux, car ils n'ont rien à vous rendre, mais tout vous sera rendu à la résurrection. Malheur aux cœurs durs et impitoyables, on leur pardonnera comme ils auront pardonné aux autres, et recevront selon la mesure dont ils se seront servi envers les autres. Soyez donc miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux, c'est le plus beau des sacrifices, car j'aime mieux, dit Jésus-Christ, la miséricorde que le sacrifice.

3° Heureux ceux qui ont le cœur pur. Qui pourrait expliquer la beauté d'un cœur pur : c'est une glace parfaite, un or infiniment purifié, c'est un diamant sans tache, une source d'une limpidité admirable. Dieu lui-même se considère là comme dans un miroir, et lui imprime sa beauté. C'est ensuite un soleil qui répand partout ses rayons bienfaisants. Tout est pur pour ceux qui sont purs. La pureté de Dieu s'unit à la pureté qu'il a lui-même produite, et les yeux purs d'une âme pure sont heureux de voir briller en eux la beauté de Dieu. Aimons donc la pureté, cette vertu si chère à Dieu, et ne craignons rien tant que d'en ternir l'éclat. *Le cœur pur verra Dieu*, il verra toute bonté, toute beauté, toute perfection et la source de tout bien ; il verra, il aimera et il sera aimé ; il chantera les louanges de Dieu qu'il aimera sans fin ; il sera rassasié de l'abondance de sa maison et enivré d'un torrent de délices. Heureux donc le cœur pur, que celui qui est pur se purifie encore, et que celui qui n'est pas pur ne croupisse pas plus longtemps dans son ordure.

IIIe Point. — Il parlait comme ayant la puissance, et

personne n'avait jusqu'alors parlé comme lui. Au milieu d'un peuple sensuel, attaché à la terre, ne respirant que les choses d'ici-bas, le Sauveur vient proclamer les vertus les plus sublimes, le détachement de toutes choses, la douceur, la pureté, l'amour des souffrances ; non, il n'y a qu'un Dieu qui ait le pouvoir de se faire entendre en parlant ainsi : Ecoutons-le donc et profitons de ses deux dernières leçons.

1° Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu. Le Seigneur est un Dieu de paix, il fait habiter dans sa maison ceux qui lui ressemblent, il veut qu'ici-bas les choses les plus opposées naissent et s'accordent. Ainsi l'hiver et l'été, le froid et la chaleur, les bons et les méchants, les justes et les injustes ; partout il faut que la paix règne. De là ces paroles du Sauveur, aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous font du mal, priez pour ceux qui vous persécutent, afin de ressembler à votre Père qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. Heureux donc les pacifiques, tous ceux qui aiment la paix, ils seront appelés enfants de Dieu. Combien sont éloignés de cet esprit ceux qui se plaisent à brouiller les familles ou les individus, soit par des calomnies, soit par des médisances, soit en exagérant les torts ou en réveillant des souvenirs de certaines choses qu'il fallait laisser oublier. O Jésus Dieu de paix, venez dans mon âme.

2° Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume de Dieu est à eux. Quiconque souffre pour avoir bien fait, pour avoir donné le bon exemple, pour avoir obéi, ou pour avoir confondu par son exemple ceux qui ne vivent pas régulièrement, tous ceux qui portent chaque jour leur croix avec patience, qui poursuivent sans cesse en eux-mêmes leurs mauvais désirs, celui qui fait une de ces choses souffre persécution pour la justice. On en peut dire autant de celui qui brave le respect humain, les railleries des impies, quand il s'agit

de remplir ses devoirs religieux, et à plus forte raison de celui qui s'expose aux tourments et à la mort pour les intérêts de Dieu, pour conserver la foi. Vous serez heureux quand on vous maudira, qu'on vous persécutera et qu'on dira contre vous toute sorte de mal à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car c'est ainsi qu'ils ont traité les prophètes qui furent avant vous.

3° Saint Luc a réduit toutes les béatitudes à quatre : être pauvre, être affamé, pleurer, être persécuté. A ces quatre béatitudes, il oppose quatre malédictions contre le monde. Malheur à vous, riches, car vous avez toute votre consolation. Malheur à vous qui êtes contents et rassasiés, parce que vous aurez faim et que vous serez dans l'indigence ; malheur à vous qui riez, car votre joie sera changée en pleurs ; malheur à vous lorsque les hommes vous applaudiront, c'est ainsi qu'ils faisaient aux faux prophètes. Aimez cette doctrine des béatitudes, et surtout appliquez-vous à la mettre en pratique. Jésus-Christ les a paratiquées le premier, afin que nous suivions son exemple. La pratique de ces vertus vous rendra heureux non seulement dans le ciel, mais sur la terre. Vous serez, en un mot, comme saint Paul qui disait : Je surabonde de joie au milieu des tribulations.

QUINZIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

Jésus pleure sur Jérusalem, condamne le pharisien et guérit le sourd-muet. (DUPONT.)

Ier POINT. — Jésus-Christ a pleuré plusieurs fois, mais pourquoi pleure-t-il maintenant sur Jérusalem où il a été si bien reçu? C'est son amour qui lui arrache des larmes ; il voit l'aveuglement des Juifs ; il sait que sa mort et sa passion sera la cause de leur perte ; cette ville de Jérusalem sur laquelle il pleure représente tout l'univers souillé par tant et de si effroyables péchés ; il pleure la perte

d'un si grand nombre de pécheurs ; n'a-t-il point pleuré sur moi ?

1° Voici ses paroles : *Si tu connaissais au moins en ce jour ce qui peut te procurer la paix ! mais tout cela est caché à tes yeux*. Si tu connaissais !... L'ignorance de tant de maux qui la menacent, de tant de biens qui lui ont été offerts, telle est la cause qui fait qu'elle rejette Jésus-Christ. Mais le châtiment d'une ignorance volontaire sera la destruction de la ville : « On ne te laissera pas pierre sur pierre, parce « que tu n'as pas connu, ville malheureuse, le temps de ta « visite. » La même chose m'arrive à moi-même, si je ne reçois pas les visites divines et les inspirations que Dieu m'envoie si souvent. « Le milan dans les airs connaît le « temps du retour ; la tourterelle, l'hirondelle et la ci- « gogne remarquent le temps où elles doivent venir ; » et moi, ne saurais-je remarquer celui de la grâce ? Si Jésus-Christ a pleuré la ruine temporelle de cette ville, combien plus ne pleurera-t-il pas la perte éternelle de ses habitants et la nôtre ?

2° Jésus étant sorti du temple, des aveugles et des boiteux s'approchèrent de lui, et il les guérit. Malgré tous ces prodiges, les hommes pervers ne se convertirent pas ; les enfants mêmes s'écrient dans le temple : Gloire au fils de David ! et les Pharisiens en témoignent de la haine. Le Seigneur leur répond : « Oui, je les entends ; ne savez- « vous pas qu'il est écrit : c'est de la bouche des enfants « que vous avez tiré la louange la plus parfaite. » O mon Dieu, préservez-moi d'une semblable dureté de cœur ; que j'aie au contraire la simplicité des enfants !

Etant resté jusqu'au soir, il dit des choses admirables et opéra des prodiges ; puis regardant autour de lui, il sortit et alla en Béthanie avec les douze. Il regarda sans doute si quelqu'un lui offrirait l'hospitalité ; il vit beaucoup de gens qui applaudissaient, mais personne qui s'offrît à le recevoir. Voilà bien la vanité des applaudissements des hommes.

Ce fut le lendemain qu'en revenant il maudit le figuier stérile. C'est ainsi que dans son second avénement il maudira ceux qui n'auront fait aucun bien au prochain : *Allez*, dira-t-il, *au feu éternel*.

IIe Point. — Considérez les signes de l'orgueil dans le pharisien. Il se croit parfait ; aussi il ne demande rien, ni le pardon de ses péchés, ni l'augmentation de la grâce, ni sa conversion. Sous prétexte des grâces reçues, il se loue lui-même de toutes ses œuvres ; il se préfère à autrui ; il compare ses minces bonnes œuvres avec les crimes des autres ; il vante des œuvres extérieures qu'il faisait seulement par vanité, « semblable à un sépulcre « blanchi qui au dedans est rempli de toutes sortes d'or- « dures, » il méprise les autres, même celui qui priait avec lui, et il le juge témérairement. Voilà combien l'orgueil est aveugle, il est comme celui qui disait : Je suis riche, je ne manque de rien. On lui répond : ne savez-vous pas que vous êtes misérable, malheureux, pauvre, aveugle et nu ? Les orgueilleux voient la paille dans l'œil de leur frère, et ils ne voient pas la poutre qui est dans leur œil.

1° Voyez l'humilité du publicain. Se tenant éloigné, il se regarde comme indigne d'approcher de Dieu et même du pharisien. Il n'ose lever les yeux au ciel par honte de ses péchés ; il se frappe la poitrine, par esprit de contrition et par le désir de satisfaire. Il demande pardon pour lui-même, se regardant seul comme pécheur. Il prie en peu de paroles, se confiant en la miséricorde de Dieu, qui n'exauce pas la multiplicité des paroles : *Seigneur*, dit-il, *ayez pitié de moi qui suis un pécheur*.

2° Considérez la sentence que prononce Jésus-Christ sur l'un et l'autre : *Celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison et non pas l'autre*. Le Seigneur distingue non d'après les paroles, mais d'après les sentiments du cœur. L'effet de l'orgueil est de rendre les vertus vides ; mais l'humilité détruit le péché, étant accompagnée de la pé-

nitence. Le Seigneur, parlant pour tous, dit : *Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé.* Cela est vrai dans toute espèce de condition ; il arrive souvent dans cette vie, mais surtout et toujours dans l'autre, que celui qui s'humilie ici-bas est élevé dans l'autre vie.

IIIe Point. — En considérant le sourd et muet qu'on amène à Jésus-Christ, examinez la surdité spirituelle, soit à l'égard des vérités de la foi que nous devons croire et apprendre, soit au sujet des inspirations et des préceptes que nous devons recevoir. Le muet ne peut remplir la fonction de prier et de louer Dieu, de lui rendre grâce et de confesser ses péchés. Lorsque ces deux sens spirituels sont empêchés, la voie du salut est fermée ; car on l'obtient par la foi et l'obéissance, et elle s'enflamme par la prière. Mais le démon s'efforce de les empêcher ; c'est pourquoi saint Luc appelle ce démon muet. David envisageant cela sous le bon côté, dit : « J'étais comme un « sourd, je n'entendais pas, et comme un muet qui ne « peut ouvrir la bouche, » mais c'était pour ne pas entendre les folies et ne pas voir la vanité. Considérez que plusieurs ont tellement oublié leur salut qu'ils ne s'en occuperaient jamais s'ils n'y étaient sollicités par d'autres. Je dois donc faire ce qui dépend de moi pour les y engager, soit par mes leçons, soit par mes exemples. J'y ajouterai la prière ; car le Seigneur guérit le paralytique en voyant la foi de ceux qui le présentaient.

1° Il fit plusieurs cérémonies pour montrer combien de semblables guérisons sont difficiles : il le fait sortir de la foule pour montrer qu'on n'est guéri de ce mal qu'en s'éloignant du tumulte des affaires. Il gémit ; que cette maladie est grande ! Comment ne gémirais-je pas sur moi ! Il regarde vers le ciel : il faut toujours une prière fervente pour obtenir la guérison. Il met ses doigts dans les oreilles du sourd : l'Esprit saint s'appelle le doigt de Dieu ; c'est par ses dons que s'ouvrent les yeux, et que se délie la langue, ce sont ces dons qui rendent docile aux

mystères de la foi et aux inspirations divines. Les doigts procèdent de la main, qui est Jésus-Christ, la main et le bras de Dieu, par lequel il fait tout. Il touche la langue avec de la salive : la salive coule de la tête; or, la tête ou le chef est Jésus-Christ, la sagesse du Père. Le Seigneur dit : *Ouvrez-vous ;* il parle à un sourd, mais la voix de Dieu pénètre jusque dans les oreilles les plus dures et les ouvre. *Dieu m'a ouvert les oreilles,* dit le prophète, *et je suis devenu prompt à croire et à faire ce qui m'est annoncé;* car la parole de Dieu *est vive et efficace, elle pénètre mieux qu'un glaive à deux tranchants. Malheur à celui qui est semblable à l'aspic, qui se bouche les oreilles* pour ne pas entendre *celui qui enchante avec sagesse.*

2° *Il parlait bien.* Oh ! qu'il en soit de même de moi ! *Seigneur, mettez une garde à mes lèvres,* fermez et ouvrez mes oreilles, et surtout ma bouche. La foule qui avait reçu défense de parler du miracle le publie à haute voix en disant : *Il a bien fait toutes choses.* Oui, il a bien fait, car *ayant vu ses œuvres il dit qu'elles étaient bonnes.* S'il en est ainsi des œuvres de la nature, à plus forte raison des œuvres de la grâce. *Il a fait entendre les sourds et parler les muets.* Il n'avait guéri qu'un homme, mais le peuple proclame qu'il peut en guérir plusieurs, comme il en a guéri un, et qu'il est toujours prêt à guérir. Cela est vrai, surtout du sourd-muet spirituel.

QUINZIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE.

L'homme blessé, les lépreux et le fils ressuscité. (DUPONT.)

Ier POINT. — Cet homme est un enfant d'Adam qui, étant en état de grâce et citoyen de la Jérusalem céleste, descend à Jéricho par l'amour des choses terrestres. Il tombe entre les mains des voleurs, c'est-à-dire des démons qui dressent des embûches et qui attaquent à force ouverte en se servant, pour nous perdre, du ministère de

la chair, aussi bien que des hommes mondains et de nos appétits déréglés. Ils nous dépouillent de tous nos biens, de la charité, des dons du Saint-Esprit, des autres vertus qui les accompagnent, de la chasteté, de la patience, même de la foi et de l'espérance ; ils font enfin tous leurs efforts pour nuire, en disant : *Détruisez, détruisez jusqu'aux fondements*. Après l'avoir couvert de plaies, ils s'en allèrent. Les plaies sont tout ce qui reste dans les puissances de l'âme après le péché, l'obscurcissement de l'intelligence, la faiblesse de la volonté pour résister aux passions et aux inclinations. Ils le laissèrent demi-mort, avec la foi seule et la lumière naturelle. Je m'appliquerai toutes ces choses.

Ces hommes qui passent, que sont-ils ? un prêtre et un lévite, c'est-à-dire des hommes élevés en dignité, qui, ne recherchant que leurs propres avantages, ne sont point touchés des misères des autres, ou qui sont contents pourvu qu'ils évitent le danger. Enfin aucune créature ne put apporter un remède convenable. Mais le Samaritain, gardien du désert selon l'étymologie, signifie le Fils de Dieu, qui est venu de la céleste Jérusalem dans ce monde, en marchant par les voies communes, sans aucune tache de péché, et qui, traité comme un Samaritain, fut touché de compassion.

1° Que fit le Samaritain ? Il s'approcha du blessé qui ne pouvait pas se lever, ni s'approcher du médecin. Voilà le pécheur, il ne peut pas se lever, à moins d'être prévenu par la grâce. Il pansa les blessures, étancha le sang, lava la plaie ; c'est la cessation du péché. Il répandit sur la plaie du vin et de l'huile contenus dans les sacrements qu'il a apportés du ciel ; c'est l'huile de la miséricorde et le vin de la charité. Telle est la parole de Dieu ; elle attire avec douceur, elle pénètre pour nous faire enfanter l'esprit du salut. Il met le malade sur son cheval, en se chargeant de nos péchés et en soulageant ceux qui sont faibles. Il le place dans une hôtellerie ; il le sort du chemin

de la perdition et l'enlève aux occasions du péché en le plaçant dans sa sainte Eglise, même quelquefois dans une maison de retraite et de piété. Il en eut soin comme un tendre père, car il n'abandonne pas ceux qu'il justifie. Le lendemain, c'est-à-dire lorsqu'il lui fallut retourner au ciel d'où il était venu, il donna au maître d'hôtel, qui représente les ministres de son Eglise, deux deniers, c'est-à-dire la science et la puissance ; il les invite à donner aux pécheurs non seulement les soins nécessaires, mais plus encore qu'ils ne doivent, pour les ramener. Tels sont les soins de Jésus-Christ pour notre salut.

2° Lequel des trois vous semble avoir été le prochain de celui qui est tombé entre les mains des voleurs? C'est celui qui a eu pitié du blessé. Allez, et faites de même. Il veut que nous nous prêtions un mutuel secours dans nos besoins soit du corps, soit de l'âme, selon nos moyens ; il promet de rendre une mesure qui surabondera.

IIe Point. — Ces lépreux se tiennent éloignés, par esprit d'humilité et par respect ; ils observaient, d'ailleurs, ce qui était ordonné à ceux qui étaient atteints de cette maladie. Ils élevèrent la voix en disant : Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous. C'était avec esprit de foi et de résignation. Ils ne disent pas : Guérissez-nous, mais : Ayez pitié de nous. Ils prient ensemble, ce qui est un moyen d'obtenir plus sûrement, parce qu'ils prient les uns pour les autres. « Priez les uns pour les autres, dit « saint Jacques ; la prière du juste, quand elle est fré- « quente, a beaucoup de puissance. » Les mendiants ont coutume de ne pas se trouver ensemble en grand nombre, parce qu'alors ils fatiguent et qu'on ne peut pas les soulager tous ; mais l'union des prières plaît à Dieu, et le trésor de ses grâces ne saurait s'épuiser. Les dix lépreux représentent les pécheurs qui transgressent les dix commandements. Seigneur, puisque mon inclination m'a fait m'éloigner de vous, je veux enfin me convertir et me donner tout à vous.

1° Jésus-Christ renvoie les lépreux aux prêtres. Jésus, les voyant, leur dit : *Allez, montrez-vous aux prêtres.* Lorsque le Seigneur regarde, c'est le commencement du salut. Il vit leur foi, mais il voulut éprouver leur obéissance en les adressant aux prêtres, ce qu'ils n'étaient obligés de faire qu'après leur guérison. Mais eux, par leur obéissance, méritèrent leur guérison, car en allant ils se trouvent guéris. Voilà ce que produisit la simple obéissance, comme celle d'Abraham qui se disposait à immoler son fils. Ce qu'on exige des lépreux avant qu'ils soient guéris signifie la confession sacramentelle, dans laquelle on doit montrer au prêtre tout ce qu'il y a d'impur dans la conscience, même ce qui est caché. Quelquefois on est guéri en faisant la démarche, parce que la volonté est réputée pour l'action devant Dieu, et que le désir du sacrement, joint à la contrition, efface le péché, quoique cependant la confession ne puisse être omise. Le pécheur ne doit pas craindre d'exposer ses fautes à un homme, puisqu'elles sont connues de Dieu.

2° Un seul des dix reconnaît le bienfait. C'est ainsi qu'il arrive souvent que, dans la nécessité, la plupart ont recours à Dieu et deviennent dévots ; à peine sont-ils exaucés, qu'ils ne se souviennent pas du bienfait. « Tous les « dix ne sont-ils pas guéris? et les neuf autres où sont-ils « donc? » Souvent les plus grands pécheurs sont les plus reconnaissants, tellement qu'un Samaritain seul revient pour rendre grâces, et devient par cette conduite la condamnation des neuf autres qui sont Juifs. Jésus le remarqua en disant : *Aucun d'entre eux n'est revenu pour rendre gloire à Dieu, excepté cet étranger.* J'apprendrai à rendre grâces pour le bienfait du pardon. Celui-ci revint, et, à haute voix rendant grâces au Seigneur, il se prosterna à ses pieds. Voilà l'effet de la reconnaissance. Le Sauveur, en disant prudemment : *Où sont les neuf autres?* s'arrête, ne voulant pas les accuser ; c'est ce que nous faisons trop facilement en de semblables occasions. Admirez en-

fin la modestie de Jésus-Christ dans le reproche : *Il n'y en a pas un autre qui ait rendu grâces à Dieu ?* Il ne dit pas : *à moi.* Embrassant avec bonté le Samaritain, il dit : *Levez-vous, allez-vous-en, votre foi vous a sauvé.* Il est probable qu'en même temps il le guérit de la lèpre spirituelle.

III[e] POINT. — *Le fils d'une femme veuve était porté en terre.* Le mort était un jeune homme, image de ceux qui, consumés par le feu des passions, sont morts aux yeux de Dieu ; c'est surtout la luxure, l'ambition, la cupidité, la colère et autres vices innombrables qui donnent la mort. Il faut les pleurer avec Jérémie, en disant : « Qui donnera « de l'eau à ma tête et à mes yeux une source de larmes, « et je pleurerai le jour et la nuit ceux de mon peuple « qui ont été mis à mort ? » Ce n'est point par hasard que Jésus arrive au moment des funérailles, mais par un effet de sa providence, et il fait, sans en être prié, ce qu'il ne fait pas d'ailleurs sans qu'on le lui demande. Lorsqu'on le prie, c'est par son inspiration ; tout vient de lui, l'inspiration, la préparation, la justification.

1° Touché de compassion à la vue de la veuve, il lui dit : *Ne pleurez pas.* Ce n'est plus en secret, mais en public qu'il opère le miracle de la résurrection, afin d'inspirer plus de foi à sa prédication. Par sa compassion, il montre clairement qu'il ne le fait pas par ostentation ; il nous enseigne aussi la pitié envers ceux qui sont affligés, et surtout envers les veuves et les orphelins. Les larmes servent de prières devant Dieu, surtout les larmes de l'Eglise pour les pécheurs. O mon Dieu, dites, je vous en prie : *Ne pleurez pas.* Arrêtez les larmes, et enlevez-en la cause. Il s'approche et touche le cercueil ; ceux qui le portaient s'arrêtent. Dieu touche le pécheur avant de le ressusciter, et en excitant tantôt la crainte, tantôt l'espérance ou d'autres sentiments. Les porteurs s'arrêtent, c'est-à-dire les quatre espèces de passions qui conduisent le pécheur à l'enfer ; il faut arrêter leur violence pour donner lieu au changement.

2° Le Seigneur réveille le mort en disant : *Jeune homme, je vous le commande, levez-vous.* Voilà la puissance du Verbe ; il n'a pas besoin, comme Elie ou Elisée, de se mettre sur le défunt. Aussitôt le mort se leva et commença à parler. Il ne commença pas à marcher, parce que tous ceux qui s'abandonnent à leurs passions éprouvent encore de la difficulté ; mais ils commencent à parler en confessant leurs péchés, en en demandant pardon et en louant Dieu qui leur rend la vie. Je ne dois donc pas me scandaliser si ces pécheurs ne quittent pas subitement toutes leurs mauvaises habitudes. Il le rendit à sa mère pour être la consolation de sa vieillesse. C'est ainsi qu'il donne la joie à son Eglise et qu'il la fait tressaillir en lui donnant ceux qu'il a justifiés et en les conduisant jusqu'à la vie triomphante. Le jeune homme retourna à pied, après avoir recouvré toute la vigueur de son esprit ; il va jusqu'à l'assemblée des justes, d'où ses passions désordonnées l'avaient fait sortir en lui donnant la mort. Et l'on s'écria à la gloire du Seigneur : Un grand prophète a paru au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple.

QUINZIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE.

Trois guérisons. (DUPONT.)

Ier POINT.— L'hémorrhoïsse était presque désespérée, et représentait le pécheur plongé dans l'abîme du péché. La foi de cette femme fut admirable, en ce qu'elle fut persuadée que Jésus-Christ pouvait la guérir, non seulement en vertu de la prière qu'elle lui adresserait, mais encore en touchant furtivement ses habits : *Si je touche seulement ses vêtements, je serai sauvée.* Son respect et son humilité furent parfaits : elle s'approcha par derrière et toucha le bord de sa robe, et aussitôt le sang cessa de couler. O puissance de Jésus ! La foule l'environnait parce qu'il sortait de lui une vertu qui les guérissait tous. Si je

touchais ainsi mon Sauveur, que ne pourrais-je pas éprouver !

J'appliquerai cette pensée à la sainte communion, ayant soin d'examiner le flux de mes passions et de mes inclinations, la vertu infinie de Jésus-Christ que je touche, et enfin comment je dois le toucher : c'est avec une foi vive, une grande confiance en sa bonté, une humilité profonde à cause de mon indignité, et un grand respect pour sa majesté.

1° Jésus-Christ, qui avait coutume de cacher ses miracles, publie celui-ci qui est caché, pour nous servir d'exemple. Il demande : *Qui m'a touché? car j'ai senti une vertu qui sortait de moi.* Il agit ainsi pour montrer combien il importe de savoir comment on le touche ; car la foule le pressait de toute part, tellement que les apôtres lui dirent : *Pourquoi demandez-vous qui vous touche?* Beaucoup de gens communient, mais tous n'en retirent pas de la vertu, au moins autant qu'ils le pourraient. En parlant il voulut corriger l'erreur de cette femme, qui s'imaginait pouvoir obtenir la guérison sans que le Sauveur s'en aperçût. C'est ainsi que le Sauveur connaît ceux qui s'approchent indignement ou sans dévotion, et il le montrera en son temps. Il voulut aussi blâmer en elle une autre imperfection qui lui faisait cacher une maladie horrible, il est vrai, pour nous apprendre à abandonner toute crainte et toute confusion quand il faut découvrir nos maux secrets à notre confesseur ou à d'autres, lorsque la chose est nécessaire. Il y a une confusion qui conduit à la gloire.

La femme, voyant que rien ne lui était caché, vient en tremblant se jeter à ses pieds et annonce à tout le peuple pourquoi elle l'a touché et comment elle a été guérie. Pour ne pas faire de la peine à cette femme tremblante, et pour ne pas la priver du don qu'elle vient de recevoir, le Seigneur la fortifie et lui dit avec bonté : *Ma fille.* Les âmes justes ont souvent de semblables craintes au sujet

de la sainte communion qu'elles redoutent de ne pas recevoir convenablement ; ce qui est utile pour les tenir dans l'humilité et pour leur faire prendre plus de soins. Mais il est plus agréable à Dieu de nous approcher avec une humble confiance que de nous en abstenir par crainte, car il connaît nos imperfections. Aussi il loua la foi de la femme, quoique bien imparfaite, et confirma sa guérison en disant : *Votre foi vous a sauvée, allez en paix.*

IIe Point. — Cette piscine dans laquelle on lavait les brebis qui devaient être sacrifiées, était la figure des sacrements de Baptême et de Pénitence, qui tirent leur force du sacrifice de Jésus-Christ. Elle avait trois priviléges : elle guérissait toutes les maladies ; l'ange du Seigneur descendait, agitait l'eau et lui donnait la vertu ; le premier qui y était plongé était guéri. Ces trois qualités se trouvent plus parfaites dans les sacrements : ils guérissent de tout péché ; cela a lieu par la vertu de l'ange du Testament, qui est Jésus-Christ, en la personne de qui ils sont administrés ; ils ne guérissent pas une seule personne, mais toutes celles qui s'approchent convenablement, et surtout les premières, c'est-à-dire celles qui ont une plus grande ferveur ; celles qui ne sont qu'imparfaitement disposées, c'est-à-dire qui n'ont pas l'attrition, sont moins favorisées. Voyez combien il y a d'avantages !

1° Jésus vit la grande misère de ce malheureux, qui depuis trente-huit ans était privé de tout secours ; il eut pitié de lui ; il demanda : *Voulez-vous être guéri ?* Sans doute il le voulait, puisqu'il n'était là que pour ce motif ; mais cela nous apprend qu'il faut deux volontés pour être guéri : la nôtre et celle de Dieu. Celle de Dieu est toujours prête, car il nous invite ; mais la nôtre doit être efficace et non une simple velléité. Il dit : *Voulez-vous?* et non : *Voudriez-vous ?* Le pécheur doit déposer toute affection au péché, voilà la première disposition ; c'est la volonté, le désir sincère du salut. La réponse du malade

suppose une autre disposition : *Je n'ai personne ;* il indique qu'il veut, mais qu'il ne peut pas. C'est la connaissance de sa propre faiblesse, étant dépourvu du secours de Jésus-Christ et de sa grâce. Il montre sa patience, en ne faisant point de plaintes de ce qu'on ne le soulage pas. C'est un exemple. Lorsque Dieu diffère de nous secourir et de nous délivrer de nos tentations, il faut les supporter patiemment et persévérer à demander. Lorsque vous vous croirez perdu, vous vous lèverez avec gloire.

2° Le paralytique se trouve guéri par un seul mot : *Levez-vous*. Le Seigneur agit dans la plénitude de sa puissance ; il ne demande point la foi, il ne le touche point, il ne l'approche point de la piscine. Il lui ordonne de prendre son lit en signe d'une parfaite guérison. C'est ce qui arrive lorsque l'âme, plus forte, s'élève au dessus du corps en dominant sur ses désirs criminels ; alors elle est guérie. L'homme obéit, il soulève son grabat, quoique ce fût un jour de sabbat ; c'était d'après l'ordre de Jésus-Christ. C'est un exemple d'obéissance aveugle. Comme on l'en reprenait, il répondit : *Celui qui m'a guéri me l'a dit*. Il est assez puissant, cela suffit.

3° Jésus se retire de la foule pour nous apprendre à fuir les applaudissements. Il vint au temple où il savait que l'homme s'était retiré, afin de rendre grâces à son Père pour ce miracle et d'engager le malade à remercier Dieu de ce bienfait. Il lui dit : *Vous avez été guéri, ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire*. Il y a trois leçons à recevoir : 1° c'est que les péchés sont les causes des maladies. J'aurai cette pensée lorsque Dieu m'en enverra pour exercer ma vertu ou pour sa gloire. 2° Ne péchez plus ; il veut seulement une résolution ferme ; car ne jamais pécher, même légèrement, ce n'est pas ce qui peut se trouver dans la vie présente. 3° Il menace d'un plus grand mal s'il vient à pécher, à cause de l'ingratitude envers Dieu qui l'a guéri, parce

qu'il montrerait qu'il n'estime pas un si grand bienfait.

L'homme guéri annonce aux Juifs que c'est Jésus qui lui a rendu la santé. Quelquefois Jésus-Christ l'a voulu ainsi : Allez, et dites à votre famille les grandes choses que le Seigneur a faites en votre faveur. J'annoncerai aux impies vos voies, et les impies se convertiront. L'homme agit avec prudence ; il ne dit pas que c'est Jésus qui lui a fait emporter son grabat, cela eût été odieux aux Juifs, mais il dit : Celui qui m'a guéri.

IIIe Point. — Considérez les vertus du lépreux : plein de respect, il fléchit le genou et prie en se prosternant ; plein de foi, il dit : *Si vous le voulez, vous pouvez me guérir ;* il ne doute pas de la bonté de Dieu, mais il doute s'il est digne d'un si grand bienfait ; il est plein de résignation, car il ne demande pas expressément, mais il expose seulement son besoin. Je me mettrai comme un lépreux aux pieds du Seigneur et je le prierai avec une affection aussi tendre.

1° Le Seigneur le guérit, et nous montre en cela quelques unes de ses vertus, sa miséricorde, car, plein de compassion, il étend sa main. S'il a eu compassion de la lèpre corporelle, à plus forte raison a-t-il compassion de la lèpre spirituelle ; or, la lèpre corporelle inspire de l'horreur, de même celle qui est spirituelle en inspire à Dieu. Mais comme la première est abominable à nos yeux, elle provoque la miséricorde de Dieu. La bonté et la puissance de Dieu s'y montrent ; la foi fait dire au malade : *Si vous le voulez ;* il répond : *Je le veux.* Voilà la puissance. Il ajoute : *Vous pouvez.* Le Seigneur dit : *Soyez guéri ;* cette parole rend la santé. Seigneur, dites à mon âme : *Je suis ton salut ;* car si vous le dites, la chose aura lieu. La bonté du Seigneur se montre, car, étendant sa main, il le toucha, tandis qu'ordinairement on éloignait les lépreux et qu'on se gardait bien de les toucher. Mais la chair de Jésus-Christ donne la vie ; lorsqu'il étendit ses mains sur la croix, il remplit toute l'humanité de ses bénédictions.

2° Quoique guéri, on l'envoie au prêtre, afin qu'il offre pour sa guérison ce qui est prescrit par la loi de Moïse. On voit combien notre Seigneur fut toujours rigide observateur de la loi ; à plus forte raison veut-il que nous observions la nouvelle avec le plus grand soin. Or, un lépreux offrait un sacrifice d'action de grâces, et recevait du prêtre un certificat de guérison. Par cette conduite, Jésus-Christ voulait donner une idée du sacrement de Pénitence, dont tout lépreux doit s'approcher, quoique guéri par la contrition, et offrir le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, afin de recevoir la sentence d'absolution et de guérison. Le lépreux devait raser tout le poil de son corps, se laver ainsi que ses vêtements, et offrir un agneau sans tache pour se purifier. Tels sont les fruits de la pénitence, les larmes et la mortification de la chair, par lesquels il convient de se préparer à la communion.

Le Seigneur défendit au lépreux de divulguer ce miracle ; mais celui-ci publia partout et raconta ce prodige en action de grâces envers l'auteur de ce bienfait. Il s'ensuivit un grand bien, c'est que la foule accourut pour entendre Jésus-Christ. Il ne fut pas pour cela désobéissant, parce qu'il agit par l'inspiration du Saint-Esprit ; une telle défense est un moyen d'éviter la louange et non un motif qui oblige.

QUINZIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE.

La Nativité de la sainte Vierge. Sa vie dans le temple. (DUPONT.)

Ier POINT. — La naissance de Marie apporta la joie au monde entier. La sainte Trinité elle-même se réjouit lorsque parut celle par laquelle elle avait décrété de manifester sa gloire et d'opérer notre salut. On peut croire que les anges eux-mêmes dans le ciel, les patriarches dans les limbes, et les justes sur la terre, éprouvèrent par la vo-

lonté de Dieu un sentiment inusité de joie, quoique tous n'en connussent pas la cause. De même que l'aurore qui précède le soleil réjouit les âmes, de même la naissance de Marie donna la joie au monde. Si un grand nombre se réjouit à la naissance du précurseur, combien fut plus grand le motif de la joie à la naissance de la Mère de Dieu! Or, il y a aussi une certaine naissance spirituelle qui se fait en nous, lorsqu'une dévotion particulière envers Marie prend naissance dans notre cœur; c'est un signe indubitable que le soleil de justice s'en approche, tellement que saint Anselme ne craint pas d'assurer que cette dévotion est un signe de prédestination éternelle, parce qu'alors la Mère de Dieu nous obtient des moyens assurés de salut. O Vierge puissante, *prenez racine dans vos élus.*

On lui donna le nom de Marie. Il est probable que ce fut par une inspiration divine, car les significations diverses de ce nom montrent bien les perfections de cette enfant. Marie signifie *étoile de la mer*, et Marie est un astre de bon augure pour ceux qui voyagent sur la mer de ce monde. Il signifie *mer amère ;* Marie est l'océan des grâces, dans lequel tous les fleuves des dons célestes ont coulé comme les fleuves dans la mer ; elle fut aussi remplie d'amertume ; un glaive de douleur perça son âme. Ce nom signifie encore *maîtresse* et *élevée*, maîtresse de ses penchants, maîtresse des anges, au dessus desquels elle est élevée, et, si l'on peut ainsi parler, maîtresse de Dieu lui-même, puisque Jésus-Christ lui était soumis. Enfin, ce nom signifie *éclairée* ou *éclairant ;* car elle reçut une abondance de lumière pour elle-même et pour les autres, ce qui lui mérita le titre de *docteur des apôtres*. O Marie, *votre nom est comme une huile que l'on répand*, il éclaire, il guérit, il donne la joie.

IIe POINT. — A trois ans on la présente au temple. Dieu voulut qu'elle lui fût consacrée dès son enfance, et qu'elle fût élevée comme dans la maison royale, parce

qu'il l'avait destinée à devenir la Mère de son Fils ; il la lui avait aussi destinée comme épouse, car c'est ainsi qu'il lui parle : « Entendez, ma fille, et voyez ; oubliez « votre peuple et la maison de votre père ; le Roi sera « épris de votre beauté. » La Vierge entendit et obéit de plein gré, soit à la volonté de ses parents, parce qu'ils la consacrèrent au service divin d'après l'inspiration de Dieu, soit à une impulsion céleste qui la pressait intérieurement ; car on doit croire que dès lors elle avait l'usage de la raison, si déjà elle ne l'avait pas obtenu. comme saint Jean, dans le sein de sa mère. Heureux ceux que le Seigneur retire à temps de ce siècle méchant ! Considérez ici la piété de ses parents, Joachim et Anne, qui, se rendant à l'inspiration divine, offrirent leur fille unique, comme l'autre Anne avait offert son fils Samuel après qu'il eut été sevré. Je m'offrirai moi-même, ma liberté et tout mon amour. Voyez la promptitude et la ferveur de cette enfant : *J'ai été remplie de joie*, dit-elle. *lorsqu'on m'a annoncé que nous irons dans la maison du Seigneur*. En entrant dans le temple, elle monte avec joie et avec empressement les marches sacrées, nous enseignant par là avec quelle ferveur elle se portait au sommet de la perfection, de telle manière que ces paroles lui conviennent parfaitement : « Heureux celui qui met en « vous toute sa confiance, il a dans son cœur un moyen « de s'élever toujours ; il ira de vertu en vertu, jusqu'à « ce qu'il voie le Dieu des dieux dans Sion. » Après avoir monté les degrés, elle se prosterne à terre et se consacre elle-même totalement à son Dieu ; elle se donne à lui, non pour un temps, comme le faisaient les autres vierges, mais pour toujours. Son offrande monta jusqu'au trône de Dieu comme un encens d'agréable odeur, et *le Seigneur la reçut comme une oblation infiniment agréable. Venez*, dit-il, *mon épouse ; je vous placerai sur mon trône ;* j'habiterai en vous.

Elle croissait en âge et en ferveur, comme une lumière

resplendissante et qui augmente jusqu'au jour parfait. A chacune de ses actions elle augmentait en charité et en grâce; elle les faisait toutes avec tout le soin et toute l'attention possible, avec discrétion et constance ; elle mêlait à tout de pieuses affections, et en assaisonnait chacune de ses actions. Les anges, pleins d'admiration, semblaient dire : *Quelle est celle qui s'élève comme l'aurore quand elle paraît ;* qui ne diminue point, mais qui croît toujours; *qui est belle comme la lune ;* pleine de grâce, *distinguée comme le soleil*, n'ayant point sa pareille, *terrible comme une armée rangée en bataille*, ornée de toutes les vertus, sous la protection d'une charité invincible? Il faut considérer ses exercices spirituels, que l'on peut comparer à l'échelle de Jacob. Sa vie consista dans la lecture, la méditation, l'oraison, la contemplation. Elle s'appliquait beaucoup à la lecture de la sainte Ecriture, elle la méditait sérieusement et répandait ses ferventes prières en la présence de Dieu; elle s'attachait à lui par la contemplation, et y puisait de bien douces voluptés. C'est ainsi que montait toujours cette âme bienheureuse; elle s'abaissait encore aux œuvres manuelles dans le temple, sans jamais oublier la présence de Dieu. Aussi les anges descendaient et montaient, car ils consolent de leurs visites ceux qui travaillent ainsi, et ils portent leurs prières jusqu'au ciel.

IIIe Point. — La bienheureuse Vierge consacre à Dieu sa virginité, désirant plaire à Dieu en tout ce qui est plus parfait, lui appartenir totalement, et ne jamais penser aux choses du monde. *C'est un jardin fermé, ma sœur, mon épouse; c'est un jardin fermé, une fontaine scellée*, fermée par son vœu, ne permettant son accès à personne autre qu'à son Epoux divin. De là cette parole de la Vierge : *Comment cela se fera-t-il?* Cependant elle est donnée à un époux: elle savait, par une connaissance divine anticipée, que cela ne nuirait point à son vœu. Dieu le voulut ainsi afin de cacher ce mystère au démon, qui croirait que Marie était devenue mère à la manière ordi-

naire ; afin qu'elle ne passât pas pour adultère à son enfantement ; afin qu'elle eût en Joseph un soulagement et un secours pour élever le saint Enfant. O Seigneur, donnez-nous votre salut, que la terre s'ouvre et nous donne le Sauveur ; tels étaient les soupirs de Marie lorqu'elle demandait à Dieu ce Verbe divin qui devait sauver l'univers. Vous vivez dans un siècle où le mystère de l'Incarnation est presque oublié, que faites-vous pour le faire connaître et quand le méditez-vous ?

QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur la grâce excitante.*

Jeune homme, levez-vous, je vous le commande (1). Qu'elle est admirable la puissance de notre Dieu ! non seulement les vents et la mer lui obéissent, mais à sa voix la mort abandonne sa proie et les morts ressuscitent. Suivez par la pensée ce cortége funèbre dont parle l'Evangile, entendez les cris d'une mère désolée, voyez couler ses larmes, mais voici le Sauveur qui arrive ; sa charité et sa tendresse ne lui permettent pas d'être témoin d'un si douloureux spectacle sans donner au moins quelques paroles de consolation, son cœur est ému de compassion, il appelle le jeune homme, le ressuscite et le rend à sa mère. Voilà l'image fidèle de ce qu'il fait dans l'âme du pécheur : il l'appelle par sa grâce qui est toujours suffisante et qui ne diminue pas le libre arbitre.

I[er] POINT.— Il est certain que nous ne pouvons rien faire sans le secours de la grâce. Sans elle, nous ne pouvons ni nous convertir, ni faire le bien, ni persévérer. *Je sais, Seigneur, que la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir, et qu'il ne peut pas de lui-même diriger ses pas,* dit Jérémie ; *et personne ne peut venir à moi,* ajoute Jésus-Christ, *si mon*

(1) Luc 7.

Père ne l'attire. C'est lui qui commence la conversion, qui la soutient, qui la fortifie.

1° *Nous ne sommes pas capables d'avoir de nous-mêmes une bonne pensée*, dit saint Paul relativement au salut, *tout notre pouvoir vient de Dieu*. Si nous ne pouvons avoir seulement une bonne pensée, comment pourrions-nous trouver au dedans de nous un commencement de conversion ? C'est Dieu qui prépare la volonté en nous inspirant sa crainte, c'est lui qui fait entendre sa voix au fond de nos cœurs : *La voix du Seigneur ébranle le désert*, dit le prophète. Celui qui est mort est-il capable de quelque chose ? Or, le pécheur est mort aux yeux de Dieu, il faut donc qu'il fasse entendre sa voix puissante à ce cadavre en lui disant : *Jeune homme, je vous l'ordonne, levez-vous*. Le pécheur est comparé à la brebis égarée ; or, l'expérience apprend qu'une fois éloignée du bercail la brebis s'en éloigne de plus en plus, elle va par les monts et les vallées, dans les bruyères et les forêts, il faut qu'elle entende la voix du berger pour revenir sur ses pas, sans quoi elle finit par devenir la proie des loups. C'est ainsi que le pécheur s'éloigne de plus en plus du divin pasteur, tombe de précipices en précipices, ne revient jamais de lui-même sur ses pas et serait infailliblement la proie de Satan, si le Seigneur ne lui faisait entendre sa voix par de saintes inspirations, des remords, des craintes qui ne lui laissent plus de repos. L'homme peut s'éloigner de Dieu sans son secours, mais il ne peut revenir sans lui. semblable à ces oiseaux qui, dans nos climats, pendant l'été, volent admirablement, mais s'ils viennent à se poser à terre ne peuvent plus se soulever, leurs pieds sont trop courts, il faut qu'un coup de vent les élève, sans quoi ils périssent. *Je me suis éloigné de vous, ô mon Dieu, comme une brebis qui périt ; cherchez votre pauvre serviteur* qui ne peut revenir à vous sans votre secours.

2° *Sans moi vous ne pouvez rien faire*. Non seulement le pécheur ne peut se convertir sans le secours de la grâce,

mais il ne peut se soutenir. Entendez-vous bien cette parole du Sauveur : *Sans moi vous ne pouvez rien faire* ? rien, comprenez-le bien, ingrat, absolument rien. *Vous dites : Je suis riche, je ne manque de rien ;* et moi je vous dis que sans la grâce *vous êtes misérable ; malheureux, aveugle, nu, prenez donc garde, si vous êtes debout, de ne pas tomber.* N'est-ce pas le Seigneur qui a frappé à votre porte ? N'est-ce pas lui qui vous a parlé au cœur, qui vous a attiré à lui par les liens de la charité, qui a placé des charbons ardents sur votre tête pour vous embraser d'amour ? N'est-ce pas lui qui a ébranlé le désert en faisant gronder son tonnerre pour l'arroser d'une pluie abondante de larmes? N'est-ce pas lui qui vous a pressé d'entrer dans la salle du festin ? Vous lui devez tout, absolument tout, et vous croyez que sans lui vous pouvez vous soutenir? Vous dites : J'en ai la volonté ; mais de qui tenez-vous cette bonne volonté? qui donc l'a inclinée vers le bien ? Les cèdres du Liban sont tombés lorsque Dieu a retiré sa main qui les soutient. Vous n'êtes pas plus fort que Samson, ni plus sage que Salomon ; ils sont tombés lorsqu'ils ont voulu s'appuyer sur leurs propres forces.

3° *Votre perte vient de vous, Israël, mais le secours ne vient que de moi.* Puisque nous ne pouvons pas nous maintenir dans le bien sans la grâce de Dieu, il est évident que toute notre force vient d'en haut. Tout mon secours, toute ma force vient de celui qui a fait le ciel et la terre. Je suis cet enfant qui veut marcher, mais qui ne peut le faire ni se fortifier sans être appuyé sur la main charitable qui le soutient. *Que celui donc qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur,* et qu'il ne s'imagine pas que sa force vient de lui-même. Seigneur, Dieu de mes pères, je mets en vous seul ma confiance, je ne suis qu'un enfant qui ne connaît ni l'entrée ni la sortie, je comprends que je ne puis rien sans votre grâce, soutenez-moi et préservez-moi de toute chute.

IIe Point. — J'avoue que dès qu'un homme est devenu

pécheur, Dieu ne lui doit rien que le châtiment de son crime; ainsi il aurait droit de l'abandonner à son sens réprouvé ; c'est pourquoi certains docteurs n'ont pas craint d'avouer que Dieu retire son secours et sa grâce à quelques grands pécheurs. Je repousse cette opinion, et je dis que tous les pécheurs peuvent se convertir, car Dieu les invite, les excite, les presse de changer de vie.

1° Il est certain que dans l'ancienne loi comme dans la nouvelle Dieu ne cessa d'inviter les pécheurs à revenir à lui. Or, s'il y avait des pécheurs tellement abandonnés qu'il ne leur fût pas possible de se convertir, il y aurait dérision à les inviter. On leur recommande aussi mille fois de se repentir; il faut donc qu'ils aient la grâce, sans laquelle ils ne le peuvent pas. C'est pourquoi saint Léon dit avec raison que Dieu ne donne jamais un commandement sans mettre son secours à notre disposition. D'ailleurs, tant que l'homme a la vie, il est dans la voie ; il peut avancer et parvenir à son terme, car c'est la condition essentielle de la voie. Or, il ne peut avancer sans le secours de la grâce. Si vous dites qu'il y en a qui ne peuvent se convertir parce qu'ils n'ont pas le secours nécessaire, vous ne les distinguez plus des réprouvés et vous établissez en quelque sorte l'enfer sur la terre. Cependant le Sage a dit : *Le Seigneur a voulu que toutes les nations de la terre puissent être guéries.* Vous le verrez mieux ci-après.

2° Saint Paul parle à des âmes endurcies, et il leur dit : « Ignorez-vous que Dieu vous attend à la pénitence? « mais, selon votre dureté et par votre cœur impénitent, « vous vous préparez un trésor de colère au jour de la « vengeance. » Ainsi on offre aux pécheurs les trésors de la miséricorde, et Dieu les invite à y participer ; mais l'homme les méprise et se prépare un trésor de colère : *Dieu agit avec patience,* dit saint Pierre, *il ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous fassent pénitence. Revenez, méchant Israël,* disait le prophète au nom de Dieu, *reve-*

nez à moi, et je ne détournerai pas mon visage. Convertissez-vous, ajoute Ezéchiel, *quittez vos mauvaises voies ; pourquoi mourriez-vous?* Ici il est certainement question des pécheurs endurcis et aveugles ; cependant on leur offre le pardon. Voici maintenant Jésus-Christ qui crie à tous les pécheurs sans exception : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, chargés, accablés, et je vous soulagerai.* Les pécheurs se sont fatigués dans la voie de l'iniquité, et cependant le Sauveur les presse de revenir à lui, leur promettant de les soulager.

3° Dieu se plaint amèrement des pécheurs qui n'ont pas voulu revenir à lui : « Je vous ai appelés, et vous avez « refusé de m'entendre ; je vous ai tendu la main, et per« sonne n'y a fait attention ; vous avez méprisé mon con« seil, négligé mes réprimandes, mais à la mort je me ri« rai de vous. » Remarquez qu'il tend la main pour donner du secours. Il est vrai qu'il est dit que le cœur de Pharaon fut endurci ; mais Dieu le permit ainsi en punition de son crime. Cependant il ne le laissa pas sans le secours de sa grâce ; seulement il ne lui accorda pas ce secours abondant et efficace qu'il accorde à certaines personnes. Pharaon eût pu cependant se convertir. Non, mon Dieu, vous n'abandonnez pas un pécheur, quelque coupable qu'il soit ; ayez pitié de moi.

IIIe Point. — Il y a des hérétiques qui ont tout accordé à la grâce, d'autres trop au libre arbitre ; les uns prétendent que la grâce opère tout en nous, d'autres prétendent que nous pouvons quelque chose sans le secours de la grâce. Avec l'Eglise catholique, disons que nous avons besoin de la grâce, mais qu'il faut aussi notre coopération.

1° Lorsque nous disons : *Convertissez-nous, Seigneur, et nous serons convertis*, nous confessons que la grâce est nécessaire ; mais lorsque Dieu dit : *Convertissez-vous à moi, et je me convertirai à vous*, il nous avertit que nous avons la liberté. Saint Prosper explique admirablement ce mys-

tère : « La grâce prédomine spécialement dans toute jus-
« tification, en persuadant par les exhortations, en aver-
« tissant par les exemples, en effrayant par les dangers,
« en excitant par des miracles, en donnant l'intelligence,
« en inspirant le dessein, en éclairant l'esprit, en péné-
« trant des sentiments de la foi ; mais la volonté humaine
« s'unit, s'attache à elle, lorsqu'elle a été excitée par ces
« secours, afin de coopérer à l'œuvre de Dieu, afin de
« commencer à faire, pour obtenir des mérites, ce qui
« lui a été donné d'en haut comme une sainte et féconde
« semence, pour la féconder. Si elle tombe, c'est par un
« effet de sa mobilité ; si elle profite, c'est par un effet
« de la grâce. Ce secours, cette assistance est donnée en
« mille manières à tous les hommes ; beaucoup la rejet-
« tent, c'est par leur malice ; d'autres la reçoivent, et
« c'est par l'effet de la grâce et de la volonté. » Ces pa-
roles de l'Apocalypse expliquent bien la même vérité : *Je suis à la porte et je frappe ; si l'on écoute ma voix et qu'on m'ouvre la porte, j'entrerai.* La grâce se présente, nous sommes libres de la recevoir ou de la repousser. O mon Dieu, que jamais je ne rejette votre grâce ; donnez-la-moi abondante, afin qu'elle vainque mon obstination.

2° Il est donc certain que Dieu, en nous donnant sa grâce, ne détruit nullement notre volonté ; mais il la donne quelquefois si abondante et si efficace, qu'elle n'est pas repoussée même par le cœur le plus dur, sans que cependant elle fasse violence à la volonté, parce qu'elle peut refuser son adhésion ; mais elle amollit le cœur, pour qu'on ne la repousse pas ; car la volonté est préparée par illumination, par une vocation convenable, par un mouvement de délectation, par la persuasion sans violence. Comme Dieu est la première cause libre, il se proportionne tellement aux secondes causes libres, qu'il n'opère pas seulement en elles le mouvement, mais aussi la manière, c'est-à-dire qu'il ne donne pas seulement à la volonté le vouloir, mais aussi le libre vouloir. Il agit

fortement et efficacement de son côté, et agréablement de notre part, en sorte qu'il n'y a pas de préjudice porté à la liberté. Seigneur, faites de moi tout ce qu'il vous plaira ; mais faites que je vous aime, que je n'aime rien que pour vous, en vous et par vous.

SEIZIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE.

Sur trois béatitudes. (DUPONT.)

Ier POINT. — Le premier effet de la douceur est de réprimer la colère et le désir de la vengeance ; elle fait que le zèle, lorsqu'il est nécessaire, est sans trouble intérieur ou extérieur. Le second consiste à rendre doux dans le langage et dans les mœurs, à n'être jamais pénible ou fatigant dans ses paroles. Le troisième, à ne pas chercher à se venger du mal qu'on a reçu, à ne pas vouloir nuire même en se défendant pour repousser le mal, quand même la chose serait permise et quand on le pourrait, étant disposé plutôt à présenter l'autre joue.

1° Examinez l'exemple de Jésus-Christ, c'est de lui qu'Isaïe a dit : « Il ne criera pas, on n'entendra pas sa « voix au dehors ; il ne rompra pas le roseau à demi brisé « et n'éteindra pas la mèche qui fume encore ; il ne sera « point triste ni agité. » Et saint Pierre dit : « Lorsqu'on « le maudissait, il ne répondait pas par des malédictions, « il se livrait volontiers à celui qui le jugeait injuste- « ment. » Il dit lui-même : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

2° *Ils possèderont la terre*, la terre de leur propre cœur, parce qu'ils domineront sur leur cœur et même sur les cœurs des autres ; car ceux qui font leurs actions avec douceur seront aimés plus que la gloire, et ils hériteront de la terre. Cette béatitude sera donc un bien permanent, car la terre demeure jusqu'à la fin des siècles ; c'est comme s'il disait : Les hommes doux seront dépouillés

injustement des biens qui passent; mais la possession inamissible du ciel leur est réservée, et la perspective de ce bonheur leur fait mépriser les maux présents, les injures, les tourments ; ils sont immobiles et toujours les mêmes; ils se tiennent attachés au ciel.

Mais ceux qui ne sont pas doux ne sont pas maîtres d'eux-mêmes; ils sont esclaves de leurs passions, ingrats, pénibles aux autres; n'attachant point leur cœur à cette terre céleste, ils sont ballottés par les flots de leurs passions, parce que les adversités ne leur manquent jamais.

IIe Point. — On appelle justice, dans ce passage de l'Evangile, soit la justice habituelle qui nous justifie, soit la justice actuelle qui consiste dans les œuvres de vertu, soit enfin le salut de notre âme, qui est commencé maintenant et qui sera achevé dans le ciel. Ses actes consistent à désirer avec ardeur de remplir notre devoir et la mesure de notre vertu; à soupirer après ce qu'il y a de plus parfait en justice et en sainteté; à avoir faim et soif de Jésus-Christ qui est notre justice, en désirant d'être uni à lui soit corporellement dans le sacrement, soit spirituellement par une foi vive et un goût intime des consolations divines; à soupirer après la justice parfaite de la céleste patrie où l'âme est pleinement transformée en sa ressemblance, parce qu'elle le voit.

1° La nourriture de Jésus-Christ était de faire la volonté de son Père, de mourir pour sa gloire et pour notre salut. *Je dois être baptisé d'un baptême, et combien je souffre violence!* Et sur la croix il dit : *J'ai soif*, la soif des âmes.

Ils seront rassasiés, soit dans cette vie par leur mérite et par l'accroissement en justice, étant remplis de consolations divines, soit dans l'autre vie, où ils seront pleinement rassasiés lorsque la gloire de Dieu apparaîtra.

2° *Malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous souffrirez l'indigence.* Vous vous rassasiez maintenant du boire et du manger et des délices de cette vie, vous assouvissez toutes

vos inclinations ; vous endurerez comme celui qui demandait une goutte d'eau, et on la lui refusait par un juste jugement. Il a renvoyé les riches dénués, *dimisit inanes*.

IIIe Point. — Cette pureté est la charité parfaite, qui a trois qualités, d'après saint Paul. Elle vient *d'un cœur pur*, exempt du péché mortel et véniel, au moins quant à l'affection et à l'habitude. Elle est *d'une conscience bonne*, c'est-à-dire entretenue par de saintes pensées, de pieuses affections, car celles qui ne sont pas de ce nombre sont rejetées. Elle est *d'une foi sincère*, qui ne sert pas Dieu avec simulation ou pour se faire voir ; elle a la même sincérité et la même simplicité envers les hommes.

1° Considérez l'exemple de Jésus-Christ ; il ne put pas pécher ni même être accusé de péché par ses ennemis. Satan ne put rien contre lui par ses suggestions, car le Seigneur déteste souverainement tout ce qui sent la feinte : *Malheur à vous*, dit-il, *qui purifiez ce qui est au dehors*. D'ailleurs il est l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache et l'image de la bonté de Dieu.

2° *Ils verront Dieu*. Voilà la béatitude essentielle dont on peut se faire une idée d'après ce qui a été dit dans les méditations précédentes. Qui montera sur la montagne du Seigneur? celui dont les mains sont innocentes et dont le cœur est pur. Dehors au contraire, dehors les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, les homicides, ceux qui servent les idoles et quiconque aime le mensonge. Rien d'impur ne saurait y pénétrer.

SEIZIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur l'Oraison dominicale.*

Seigneur, enseignez-nous à prier. Vous prierez ainsi : Notre Père, etc. Pourrez-vous prononcer les premières paroles de cette prière, sortie de la bouche du Sauveur,

sans éprouver un mouvement d'amour qui semble fondre votre cœur ? Dieu vous a non seulement adopté pour son enfant, il vous permet encore de lui donner le nom de Père. Ne convient-il pas que vous réfléchissiez un instant sur cette qualité d'enfant de Dieu, quand on a vu des saints passer des nuits entières à méditer sur ces deux mots : *Notre Père*, et se plaindre que le matin le soleil venait trop tôt les tirer de leur pieuse oraison ? Examinez donc ces paroles, pesez-les sérieusement, elles sont la source de votre espérance et feront un jour votre bonheur dans l'éternité.

Ier Point. — *L'Esprit saint rend témoignage à notre esprit que nous sommes les enfants de Dieu.* Si nous sommes les enfants, nous sommes les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ. C'est encore cet Esprit divin qui nous fait crier : Mon Père ! mon Père ! en sorte que c'est avec vérité que nous sommes appelés enfants de Dieu, car nous le sommes en effet. Nous sommes enfants de Dieu comme étant l'ouvrage de ses mains ; enfants de Dieu comme étant les frères de Jésus-Christ ; enfants de Dieu comme ayant été adoptés au baptême.

1° Pourquoi n'êtes-vous pas plein de confiance en Dieu lorsque vous priez ou que vous lui demandez quelque grâce? Celui qui, approchant du roi, pourrait lui dire : Mon père, serait assuré d'être exaucé si sa demande était raisonnable ; or, ce que les sujets ne se permettraient pas à l'égard du monarque, Dieu vous permet de le lui adresser ; c'est Jésus-Christ lui-même qui vous ordonne d'appeler Dieu du doux nom de Père, quelque pécheur que vous soyez. Déjà lui-même avait voulu se donner le nom de Père des miséricordes. N'est-ce pas lui qui vous a fait à son image et à sa ressemblance? N'êtes-vous pas de la famille de Dieu, comme le dit l'apôtre, *genus Dei?* Aucun autre être n'a reçu la même faveur que l'homme, et cependant ce titre de Père est si agréable à Dieu qu'il a daigné le manifester même dans l'Ancien Testament.

« Ne suis-je pas, dit-il, votre Père ? et si je le suis, quel « honneur me rendez-vous? L'enfant ne doit-il pas res- « sembler à son père ? Soyez donc saints, parce que je « suis saint ; soyez parfaits comme votre Père céleste est « parfait. » Mais, bien loin de là, combien de fois avez-vous déshonoré votre Père par une conduite indigne ! Seigneur, oubliez mes péchés d'ignorance et les fautes de ma jeunesse. C'en est fait, je l'ai dit, dès aujourd'hui je veux être tout à vous ; vous serez mon Père, je serai votre enfant.

2° Vous êtes l'enfant de Dieu ; comme le meilleur des pères, comme la plus tendre des mères, il vous porte dans ses bras, il vous nourrit dans son sein. Nous vivons en lui, nous nous mouvons en lui, nous sommes vraiment en lui. Il veille sur vous avec tant de sollicitude qu'il ne tombe pas un cheveu de votre tête sans sa permission ; chaque jour sa tendre providence vous procure ce qui est nécessaire à vos besoins. Il vous porte écrit dans sa main et sur son cœur ; il vous conserve la vie et vous crée en quelque sorte à chaque instant. C'est lui qui vous a donné un prince de sa cour pour vous suivre et vous garder dans toutes vos voies. N'a-t-il pas droit de vous dire : Qu'ai-je pu faire de plus pour vous ? Mais vous, qu'avez-vous fait pour lui ? Rien, Seigneur, jusqu'à présent. Mais, je l'ai dit, j'ai juré de garder vos justes et saints commandements,

3° Mes bien-aimés, nous sommes dès à présent les enfants de Dieu, et ce que nous serons ne se voit pas encore. Nous savons que quand il se montrera à découvert nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Nous sommes donc vraiment les enfants de Dieu, mais par adoption et par grâce, car Jésus-Christ, en prenant notre chair dans le sang de Marie, est devenu enfant d'Adam ; c'est l'os de vos os, la chair de votre chair ; c'est votre frère. Voyez quel amour nous a témoigné Dieu le Père, afin que nous eussions le nom d'enfants

de Dieu et que nous le fussions réellement ; il a voulu que son Fils prît son corps dans cette masse corrompue, afin qu'il devînt entièrement semblable à nous, à l'exception du péché, et qu'ainsi il fût notre frère. O Jésus, mon frère, je vous adore, et, plein de confiance, je dis : Notre Père. Faites, ô Jésus, que je sois semblable à vous, afin d'être digne de mon Père.

4° Par le péché originel nous sommes nés ennemis de Dieu, esclaves du démon, destinés à la damnation; mais au moment où l'eau fut répandue sur notre front, la tache originelle fut effacée, nous devînmes les temples du Saint-Esprit, qui fit en nous son habitation ; Jésus-Christ, par le mérite de son sang, nous regarda dès lors comme ses frères, et Dieu le Père comme ses enfants ; le ciel nous fut ouvert, et si la mort alors fût venue rompre les faibles liens qui nous retenaient dans la prison de boue, nous devenions héritiers du ciel. Aussi l'Eglise ne nous rendit pas à notre famille sans réciter en notre nom la prière du Seigneur par laquelle nous appelons Dieu notre Père. Enfants de Dieu, ne dégénérez pas d'une qualité si éminente. Souvenez-vous de qui vous êtes le membre, et n'oubliez pas d'aimer votre prochain, même celui qui s'est fait votre ennemi, comme vous-même, puisqu'il est aussi l'enfant de Dieu.

II° Point. — Ce n'est pas sans raison que le Seigneur a voulu que notre prière commençât par ces mots : Notre Père. C'est pour exciter notre confiance, et pour que nous ne soyons tous qu'une famille de frères.

1° Celui qui a la foi, à ce doux nom de Père, sent son cœur s'enflammer d'amour envers un Dieu si grand, si puissant, devant qui nous ne sommes que comme un atome, et qui cependant daigne nous entendre, nous écouter et nous permettre de l'appeler notre Père. Je parlerai au Seigneur, disait Abraham, quoique je ne sois qu'un peu de cendre et de poussière ; et voilà qu'il permet à la poussière de l'appeler son Père! Ayez donc

une ferme confiance lorsque vous priez ; celui dont la bonté vous a permis de l'appeler Père veut certainement vous exaucer. *Si un enfant demande à son père un poisson, lui donnera-t-il un scorpion ?* Et celui-ci est le plus tendre des pères, puisqu'il vous a pris pour son enfant avant que vous le lui eussiez demandé, et qu'il vous excite à lui demander ce que vous voudrez, parce qu'il ne saurait rien vous refuser. « Vous savez donner à vos en« fants ce qui est bon et qui leur convient; combien à plus « forte raison votre Père qui est dans le ciel donnera-t-il « à ceux qui lui demandent ! »

2° Jésus-Christ ne nous a pas enseigné à dire : Mon Père, mais : Notre Père, afin de nous rappeler sans cesse le grand précepte de la charité, et de nous enseigner que nous devons souhaiter et procurer aux autres, autant qu'il nous est possible, le bien spirituel et temporel comme nous le désirons pour nous-mêmes, selon cette parole du Saint-Esprit : Le Seigneur a donné à chacun le soin de son prochain. Dieu a toujours l'oreille attentive pour entendre celui qui prie en faveur de son prochain. Jésus-Christ, en nous avertissant que nous avons tous le même Père, nous enseigne aussi à ne point nous élever au dessus des autres, à n'avoir ni haine ni rancune, à vivre ensemble dans l'union de la même foi, des mêmes sentiments, du même amour. C'était cette sainte uniformité dans la foi et dans la conduite qui étonnait les païens pendant les premiers siècles de l'Eglise. Ils s'écriaient : Voyez donc ces chrétiens comme ils s'aiment ! Aimez celui qui vous a fait héritier de son royaume ; c'est lui-même qui est votre héritage, il est votre bien, votre récompense ; mais aimez aussi votre frère.

IIIe Point. — Pourquoi, ô mon Dieu, voulez-vous que je dise que vous êtes aux cieux ? ne remplissez-vous pas tout l'univers ? Le ciel est le lieu où le Seigneur manifeste sa gloire d'une manière toute spéciale. Ainsi vous dites : *qui êtes aux cieux*, pour vous rappeler votre con-

dition, pour vous faire désirer les biens futurs, pour vous faire demander ce qui est plus essentiel.

1° L'héritier doit recueillir l'héritage qui lui est destiné; or, votre héritage, c'est le ciel, c'est Dieu. Pourquoi donc ne vous regardez-vous pas comme un étranger, comme un voyageur sur cette terre? pourquoi y attachez-vous votre cœur? Nous gémissons, dit saint Paul, accablés que nous sommes sous le poids de la matière, et nous soupirons en attendant notre délivrance. Elevez souvent vos pensées et votre cœur vers la céleste patrie, et dites : Seigneur, que mon exil est long! qui me délivrera de ce corps de péché?

2° L'homme est si charnel, si attaché à la terre, que si l'Evangile ne venait pas souvent nous rappeler nos destinées célestes, semblables aux Juifs, nous ne demanderions que des avantages temporels. Notre Père veut au contraire que, négligeant les choses de la terre, nous attachions notre cœur et notre esprit aux choses célestes, en plaçant comme sous nos yeux le ravissant objet qui doit satisfaire pleinement les désirs de notre âme, la demeure des élus où nous attend notre récompense immense, vers laquelle nous devons sans cesse diriger nos pensées. Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.

3° Je parlerai à mon Dieu, j'élèverai vers lui ma voix; dès le matin je dirigerai mes yeux vers les montagnes éternelles, j'implorerai le Dieu qui seul peut me secourir. C'est lui qui empêchera mes pieds de heurter contre quelque pierre; il détachera mon cœur de toutes les choses d'ici-bas et me fera soupirer après les biens qui ne finiront jamais. Est-ce dans ces sentiments que vous avez prié jusqu'à ce jour? Que d'attaches vous tiennent encore comme collé à la terre! Avouez-le; la conservation de votre vie vous tient plus au cœur que le désir de voir votre Père qui est aux cieux; c'est pour cela que vous êtes si attentif à vous procurer tout ce qui peut

satisfaire votre corps. Vous flattez votre chair, vous ne négligez rien de ce qui peut lui plaire ; il est cependant difficile de satisfaire le corps sans s'exposer à perdre l'âme.

SEIZIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

** Sur les demandes de l'Oraison dominicale.*

« Dès le matin je me tiendrai en votre présence, ô mon « Dieu, et je considérerai que vous êtes un Dieu qui a « l'iniquité en horreur. » Le premier devoir d'un enfant bien né est de témoigner à son père son respect et son amour, de faire et de dire tout ce qui peut lui être agréable, ensuite de lui demander ce qui est nécessaire à lui-même. Telle est, en effet, la marche suivie dans l'Oraison dominicale.

Ier Point. — L'Oraison dominicale, vous le savez, contient sept demandes. Dans les trois premières, nous demandons à Dieu que son nom soit sanctifié, qu'il règne sur l'univers, et que sa volonté s'accomplisse.

Saint, saint, saint est le Dieu tout puissant ; il n'a pas besoin de nos prières pour être sanctifié. Mais ceci est le témoignage de l'amour le plus tendre ; l'amour que j'ai pour mon Père me fait désirer qu'il soit connu, adoré, aimé de tout l'univers. Ah ! ne cessez de demander que son nom saint et sacré soit honoré par toutes les créatures. Il n'a rien fait que dans cette intention, et il ne pouvait en avoir une autre ; cependant il y a des nations tout entières qui ne le connaissent nullement, qui sont plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'infidélité. Et combien de chrétiens qui ont perdu la foi ou qui vivent comme s'ils ne connaissaient pas Dieu, qui blasphèment son nom adorable et le font blasphémer ! Vous n'ignorez pas aussi le nombre prodigieux d'hérétiques qui, étant séparés de la sainte Eglise, ont foulé aux

pieds la partie du dogme qui ne leur convenait pas et blasphèment maintenant ce qu'ils ignorent. Pour tant de maux dites donc souvent : Que votre nom soit sanctifié ; mais surtout sanctifiez-le vous-même, en lui offrant votre cœur, vos actions, tout ce que vous faites, et en vous abstenant de tout ce qui peut lui déplaire. Etendez sa gloire par vos bons exemples, par la pratique de toutes les vertus, et que votre lumière brille devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.

2° *Que votre règne arrive.* Quand donc viendra ce règne de Dieu que vous demandez chaque jour ? Il viendra lorsque le nombre des saints sera complet, lorsque le règne du péché aura pris fin, lorsqu'il n'y aura plus qu'un Dieu, qu'un bercail, qu'un pasteur. Pourquoi ne désireriez-vous pas ce royaume dans lequel le péché n'aura plus d'empire, où tous les cœurs seront réunis pour louer Dieu et le posséder? Les patriarches désiraient voir le jour du Sauveur ; désirez voir son règne. Mais ce règne est encore celui de l'Eglise de Jésus. Elargissez votre enceinte, Eglise de mon Dieu, dilatez vos tentes, allongez vos cordages, pénétrez à droite et à gauche; les nations marcheront à votre lumière et les rois à l'éclat de votre splendeur. Levez les yeux et voyez ces peuples qui s'avancent vers vous. Vos fils viendront de loin, et vos filles s'élèveront à vos côtés. Que les nations assises à l'ombre de la mort se lèvent enfin, que la vérité brille dans tout l'univers, et que les rois cessent de conjurer contre Dieu et contre son Christ. Que votre règne arrive, ô mon Dieu ! Régnez, je vous en conjure, dans tous les cœurs par votre grâce ; que tous accomplissent votre loi, et donnez-moi la force de soutenir le combat auquel je suis exposé, afin que vous puissiez régner dans mon cœur sans obstacle. Car il y a deux hommes en moi : je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je déteste. Ah ! Seigneur, que votre règne arrive; que je jouisse de cette

paix qui n'est pas celle du monde, mais qui vient de vous et que vous êtes seul capable de donner.

3° *Que votre volonté soit faite.* La volonté de Dieu se trouve dans l'accomplissement de ses commandements. *Je ne suis pas venu*, dit Jésus-Christ, *pour faire ma volonté, mais la volonté de mon Père qui est dans les cieux.* Vous aussi vous avez été placé ici-bas pour faire la volonté de Dieu en toutes choses et vous charger même de bon cœur des croix qu'il plaira à sa justice de vous imposer. Frappez, tranchez, brûlez ici-bas, commandez ce que vous voudrez, et donnez-moi ce que vous commandez ; mais épargnez-moi, Seigneur, dans l'éternité. O notre Père, vous êtes aimé dans le ciel, c'est pourquoi votre volonté y est accomplie ; faites que ce qui est l'occupation des saints dans le ciel le soit aussi sur la terre.

II° Point. — Après avoir demandé tout ce qui peut procurer la gloire de Dieu, il nous est permis de demander ce qui nous est nécessaire. Mais, disons-le encore une fois, la gloire de Dieu avant tout, car Dieu a tout fait pour sa gloire; voilà pourquoi, dans la publication des commandements, Dieu ordonna d'abord tout ce qui regarde son culte et sa gloire. Disons donc maintenant : Donnez-nous notre pain quotidien. Ici distinguez plusieurs sortes de pain : le spirituel et le corporel ; celui qui nourrit l'âme, celui qui entretient les forces du corps. Le corps a faim, l'âme a faim ; le corps privé de nourriture languit et meurt, l'âme privée de son pain languit et meurt.

1° *L'homme ne vit pas seulement de pain.* L'homme qui s'est avili jusqu'à se réduire à la condition des animaux ne comprend pas ce langage et fait tout consister dans le soin de son corps, mais le chrétien qui croit à la parole de Dieu sait que l'âme a besoin d'une nourriture spirituelle comme elle-même ; or, cette nourriture se trouve dans la grâce de Dieu et dans les sacrements. Sans la grâce comment pourrait vivre l'âme, puisque la grâce est

sa vie et que sans la grâce elle n'est capable ni de faire le bien, ni d'éviter le mal? *Sans moi vous ne pouvez rien faire*, rien, entendez-vous? Or, la grâce nous est donnée par la prière et par les sacrements; voilà donc notre pain spirituel que nous devons d'abord demander chaque jour. Mon cœur s'est desséché, disait le saint roi, parce que j'ai oublié de manger mon pain. Combien de fois votre âme est-elle tombée dans la langueur et dans la mort, parce que vous avez négligé l'oraison et les sacrements ou que vous n'y avez apporté presque aucune disposition! La grâce vous a manqué, et Dieu sait ce que vous êtes devenu.

2° *Tous ont les regards tournés vers vous, Seigneur, et attendent que vous leur donniez la nourriture.* C'est en vain que le laboureur cultive, engraisse et sème son champ; le Seigneur seul peut donner le succès au travail, l'accroissement aux fruits de la terre; lui seul a le pouvoir de multiplier les grains. Dites donc chaque jour avec ferveur ces paroles: Donnez-nous aujourd'hui notre pain. Dites seulement aujourd'hui, car à chaque jour suffit sa peine, et *ceux qui veulent s'enrichir tombent dans la tentation et les filets du démon*, dit saint Paul. Dieu veut que vous ne demandiez que le pain quotidien, afin que vous mettiez toute votre confiance dans sa divine providence; ainsi ne dites pas: Que mangerons-nous? que boirons-nous? comment nous habillerons-nous? Dieu sait que vous avez besoin de tout cela, et c'est lui qui nourrit les petits oiseaux, qui donne leur pâture aux petits des corbeaux et qui conserve tout par sa bénédiction; c'est lui qui a soin des lis des champs et de l'herbe qui fleurit le matin et qu'on fauche le soir. Pourquoi craignez-vous, gens de peu de foi? Dieu est votre Père. Un Père peut-il refuser du pain à son enfant? Jetez-vous entre ses bras comme l'enfant entre les bras de sa mère. Quand même elle semble le laisser tomber ou le lancer dans l'espace, l'enfant ne craint pas; il sent que sa mère ne

veut pas le faire périr. Dieu est votre Père, plus tendre que la plus tendre des mères; ne vous inquiétez donc pas comme les païens, ne vous mettez pas tant en peine de l'avenir : cette nuit peut-être on vous demandera votre âme. Seigneur, vous nous donnez la nourriture en temps opportun et vous comblez tout ce qui vit de vos bénédictions.

IIIe Point. — Ces trois dernières demandes du *Pater* feront le sujet des trois dernières réflexions.

1° *Pardonnez-nous comme nous pardonnons.* Si vous pardonnez aux autres le mal qu'ils vous ont fait, dit le Sauveur, votre Père céleste vous pardonnera de même. Mais l'homme conserve sa colère contre un autre homme, dit le Saint-Esprit, et il a la hardiesse de demander à Dieu le remède à ses maux; il n'a point de miséricorde pour un autre homme, et il demande que Dieu lui pardonne ses péchés; lui qui n'est que chair garde sa colère, et il demande miséricorde à Dieu! Qui pourra lui obtenir le pardon de ses péchés? On fera miséricorde à celui qui est miséricordieux. Pardonnez comme je pardonne. Vous ne pardonnez pas, vous vous condamnez vous-même. méchant serviteur. Puisque vous vouliez qu'on vous remît cent talents, ne fallait-il pas avoir pitié de votre semblable? Si vous ne pardonnez pas, ne dites jamais : Pardonnez-nous, car on vous livrera aux mains des bourreaux.

2° *Ne nous induisez pas en tentation.* Dieu ne tente jamais pour le mal, mais quelquefois il veut nous éprouver; d'autres fois il permet que nous soyons tentés, afin que par la résistance à la tentation nous acquérions un plus grand mérite pour le ciel. Quel mérite a celui qui n'est pas tenté et que sait-il? La tentation nous tient dans l'humilité en nous faisant connaître notre faiblesse, elle nous oblige à avoir recours à Dieu, elle expie nos péchés, elle nous éprouve comme l'or dans la fournaise, elle nous fait acquérir des vertus, elle nous fortifie comme un

athlète. Heureux celui qui supporte la tentation, il recevra la couronne de vie ; mais ne succombez pas à la tentation si vous voulez devenir riche pour le ciel. Pour cela veillez et priez. Veillez sur vous pour fuir tout ce qui peut exciter le danger des tentations ; qu'on ne vous voie jamais par votre faute dans les lieux ou avec les personnes qui pourraient être pour vous une occasion de péché : celui qui s'expose au danger y périra. Priez aussi et priez beaucoup, avant, pendant, après la tentation. L'avez-vous fait ?

3° *Délivrez-nous du mal.* Quel mal y a-t-il ici-bas ? Les maladies, les souffrances, la pauvreté, les guerres, les pestes, les famines, le feu, l'eau, les intempéries, le tonnerre, la grêle, les inondations, les sécheresses, sont-ce là de vrais maux ? Non, tout mal qui passe n'est pas un vrai mal, comme tout bien qui passe n'est pas un vrai bien. Le vrai mal, le voici : c'est le péché qui perd notre âme pour l'éternité, une mort subite et imprévue, le bonheur ici-bas quand il est une occasion de perte et de damnation. Voilà le vrai mal dont nous devons demander la délivrance. Ainsi soit-il, ô mon Dieu, oui, ainsi soit-il. Seigneur, éloignez tout ce qui peut nous nuire, afin qu'étant sains de corps et d'esprit, nous nous portions avec zèle à tout ce qui peut vous plaire ; nous vous en supplions par notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne, etc.

SEIZIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE.

** Nécessité de pratiquer la vertu.*

Cessez de faire le mal et apprenez à faire le bien (1). Il y a des gens qui se croient parfaits parce qu'ils ne font pas beaucoup de mal, comme si le serviteur paresseux de l'Evangile n'eût pas été condamné pour n'avoir pas fait valoir son talent, comme si le Sauveur n'eût pas maudit

(1) Ps. 33.

l'arbre infructueux, comme si les vierges folles n'eussent pas été exclues de la salle du festin pour n'avoir pas entretenu dans leurs lampes l'huile de la charité, comme enfin, dit saint Chrysostôme, si un domestique méritait un salaire pour être resté tout le jour sans rien faire, au lieu de tout renverser dans la maison. Sachez donc qu'après avoir détruit le péché, vous devez pratiquer la vertu à l'exemple de Jésus-Christ, de qui il est dit : Il a bien fait toutes choses. Vous devez pratiquer la vertu parce qu'elle est nécessaire et à cause de ses avantages sur la terre et dans l'éternité.

Ier Point. — Le mot *chrétien*, dit un saint Père, signifie justice, bonté, intégrité, patience, innocence, chasteté, prudence, humilité, humanité, piété. Il n'y a donc rien de plus nécessaire à un chrétien que la vertu, rien cependant que l'on entende moins.

1° Vous êtes appelé fidèle, dit saint Chrysostôme, non seulement parce que vous croyez en Dieu, mais parce que vous pratiquez la justice, la sainteté, la pureté, que Dieu vous a données ; mais vous y ajoutez les bonnes œuvres, les aumônes, la charité, la patience et toutes les vertus ; car le christianisme, ajoute saint Cyprien, est la mort des vices et la vie des vertus. Quel a donc été votre aveuglement lorsque vous étiez presque tenté de dire comme le pharisien : Seigneur, je vous rends grâces ? De quoi ? De ce que je ne suis ni voleur, ni injuste, ni adultère. Vous avez donc oublié cette parole du Sauveur : *Lorsque vous aurez fait ce que vous devez faire* ou évité le mal que vous devez éviter, dites : Je suis un serviteur inutile. Or, que fait-on du serviteur inutile ? *Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres.* Peut-on gagner une récompense en ne faisant point de mal ? peut-on acquérir un royaume sans combat et sans peine ? peut-on être couronné sans avoir remporté la victoire ?

2° En devenant chrétien, vous avez renoncé au démon, à ses pompes, à ses œuvres, et vous avez promis de sui-

vre Jésus-Christ. Or, la vie de Jésus-Christ ne consiste pas dans la seule exemption du péché, mais dans la pratique parfaite de toutes les vertus. C'est lui qui vous dit : Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait. *Il vous a choisi pour que vous soyez saint;* mais la sainteté consiste dans la réunion de toutes les vertus. *J'ai eu faim*, dira-t-il, *et vous ne m'avez pas donné à manger*. Il ne s'agit pas là d'éviter le péché, mais de la pratique des bonnes œuvres. Il est donc clair que, pour n'avoir pas fait le bien selon notre pouvoir, nous serons condamnés. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, revêtez-vous de l'homme nouveau qui a été créé dans la justice et la sainteté.

3° Vous dites : Je suis riche, je ne manque de rien, et vous ne savez pas que vous êtes malheureux, misérable, pauvre, aveugle, nu? Le monde est aveugle, il regarde comme des saints ceux qui mènent une vie régulière et qui ne semblent pas faire beaucoup de mal. *Ils viendront*, les saints, *en toute hâte présenter leurs gerbes*, c'est-à-dire leurs bonnes œuvres, *avec une grande joie*. Voilà le sujet de leur récompense, et on leur dira : Courage, bon et fidèle serviteur; parce que vous avez été fidèle et que vous ne paraissez pas les mains vides, entrez dans la joie de votre Seigneur. Mais vous, que pourrez-vous présenter? peut-être les restes de vos anciens vices que vous n'avez pas encore entièrement corrigés. Votre confiance est vaine : la foi sans les œuvres est morte. Prenez-y garde, il y a une voie qui paraît droite à l'homme, et sa fin conduit à la mort. Les pensées de Dieu ne sont pas celles de l'homme; il veut que nous accomplissions toute justice. Évitez donc le mal et faites le bien.

IIe Point. — *Toute sorte de biens me sont venus avec elle*. Il est certain que la vertu est honorable même ici-bas; elle est d'un grand avantage et produit au centuple.

1° La piété est utile à tout, dit l'apôtre ; elle a pour elle la promesse des biens présents et des biens à venir. En effet, dès ici-bas, malgré la perversité du siècle, quel est

l'homme qui ne respecte pas, qui n'estime pas la vertu? Mais comme l'estime des hommes doit compter pour rien quand il s'agit de la vertu, voyez plutôt l'estime qu'en fait Jésus-Christ : Celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. Convertissez-vous, dit un prophète, et vous verrez la différence qu'il y a entre un homme qui sert Dieu et celui qui le méprise. Si vous avez la foi, ce seul motif doit vous suffire.

2° Voici le second avantage. Celui qui, pour l'amour de moi, aura laissé ses frères, son père, ses enfants ou ses terres, recevra le centuple dès cette vie. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. Ainsi le Sauveur s'engage à rendre au centuple dès ici-bas ce qu'on aura laissé pour lui. En quoi consiste ce centuple? dans la possession du vrai bonheur. Qu'est-ce autre chose, sinon la paix parfaite, sans inquiétude, sans sollicitude? Plus il y a de choses qui attachent votre cœur, moins vous êtes libre ; ce sont des épines, dit Jésus-Christ. des épines qui vous déchirent et qui ne vous laissent point de repos; enfin c'est un lourd bagage qui retarde votre marche. Qu'il est difficile avec tout cela d'entrer par la petite porte et de marcher dans l'étroit chemin de l'Evangile!

3° Vous avez dit : C'est inutilement que l'on sert Dieu : quelle récompense avons-nous obtenue pour le service de Dieu et pour avoir suivi ses préceptes? C'est dans la tristesse que nous avons coulé nos jours devant le Seigneur. Convertissez-vous, et vous verrez quelle différence il y a entre le juste et l'impie, entre celui qui sert le Seigneur et celui qui ne le sert pas. C'est ainsi que s'exprime le prophète Malachie : Vous ne comprendrez les grâces et les richesses spirituelles que Dieu donne à l'homme vertueux que lorsque vous en aurez fait l'expérience. La joie de la bonne conscience, dit le Sage, est comme un festin continuel. Qu'elle est grande, ô mon Dieu, l'abon-

dance des douceurs que vous préparez à ceux qui vous craignent! Le Seigneur devient votre lumière et votre salut, il vous communique les secrets de sa sagesse ; son Saint-Esprit vous enseigne toute vérité et vous donne la vraie liberté des enfants de Dieu. Ces motifs doivent enfin vous déterminer à vous donner à Dieu sans partage; car il y a paix et honneur à faire le bien, dit l'apôtre, mais il n'y a que tribulation et angoisse pour tout homme qui fait le mal. Seigneur, ouvrez mes yeux, afin que je considère ce qu'il y a de beau dans votre loi. Ordonnez que j'aille à vous et donnez-moi l'intelligence, afin que j'observe en tout vos commandements; vous me ferez chercher les choses célestes d'où nous attendons le Sauveur qui réformera le corps de notre abjection et essuiera nos larmes.

IIIe Point. — Son commandement conduit à la vie éternelle. N'y eût-il rien à espérer dans l'autre vie, vous devriez encore pratiquer la vertu ; vous le devriez par reconnaissance et par amour envers Dieu, qui vous a tiré du néant et qui vous comble continuellement de ses bienfaits ; vous le devriez encore à cause du bonheur que procure la vertu dès ce monde. Mais la véritable récompense sera immense, et ne sera donnée qu'à la vertu dans le ciel notre patrie.

1° Venez, les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité; je vous le dis, ce que vous avez fait au dernier des miens, c'est à moi que vous l'avez fait ; celui qui aura donné pour l'amour de moi un verre d'eau froide ne sera pas sans récompense. Sur la terre, il arrive souvent que l'on ne peut pas donner ce qu'on a promis, ou même qu'on ne le veut pas; mais nous avons un Dieu qui est infiniment riche et infiniment puissant; il peut donner tout ce qu'il promet, puisque son pouvoir n'a point de bornes, et il le

veut parce qu'il est infaillible dans ses promesses et qu'il est la vérité même. Mon âme, ô mon Dieu, soupire après vos tabernacles; quand viendra le moment où je paraîtrai devant vous? Je serai rassasié lorsque votre gloire se montrera à mes regards.

2° *Un seul jour passé dans vos sacrés parvis vaut mieux que mille* passés dans les vains plaisirs d'ici-bas. L'œil n'a jamais rien vu, l'oreille n'a rien entendu, le cœur de l'homme n'a rien éprouvé qui puisse lui être comparé. Voilà ce que disait Paul après avoir aperçu un échantillon de la gloire céleste. La langue de l'homme ne peut exprimer le bonheur que Dieu réserve à ses élus. Dieu lui-même n'a pas trouvé une autre expression que celle-ci pour dépeindre la grandeur du bien qu'il donnera à ses amis : *Je serai moi-même votre grande récompense.* Ainsi la récompense de la vertu sera la possession de Dieu, le trône de Jésus-Christ, puisque les saints règneront avec lui ; c'est la gloire de Marie et de tous les saints. Pour un gain périssable et passager, on n'épargne ni peines ni travaux, on traverse les mers, et pour un bien infini qui ne finira jamais, refuseriez-vous un travail moins pénible, quand vous voyez des millions de personnes qui ont tout sacrifié pour l'obtenir? De faibles femmes, de timides vierges, des enfants ont fait tout ce qu'on vous demande et plus encore ; ne pouvez-vous pas ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là? Qui me donnera, ô mon Dieu, des ailes comme à la colombe, afin que je vole au sommet de la sainteté et que je me repose dans la sainte Jérusalem qui est votre sainte demeure ?

3° *Vous les enivrerez de l'abondance de vos biens dans votre maison.* Oui, mais à condition qu'ils auront suivi le roi sur le champ de bataille, qu'ils auront triomphé de leurs ennemis et d'eux-mêmes. Il n'y entrera rien d'impur; quiconque se livre au vice, aux abominations, ne saurait y prétendre. Il faut donc, dit saint Eucher, que ce qui est le plus essentiel obtienne la première place ; le

salut doit être notre grande affaire et l'objet de notre sollicitude, et nous ne devons pas le regarder seulement comme notre grande affaire, mais comme la seule. Ne vous détournez donc ni à droite ni à gauche; autrement, si *vous êtes tiède, je vais vous vomir de ma bouche*, dit le Seigneur, comme on rejette un objet qui vous soulève le cœur. Il est donc temps, ô mon Dieu, que je me détermine pour le bien. Jusqu'ici ma vie n'est qu'une vicissitude continuelle de bons propos que je n'exécute jamais; le reste de mes jours s'écoulera-t-il dans cette alternative de chutes et de remords, de résolutions et de lâchetés? Je sens que je suis fait pour vous et que vous voulez mon cœur tout entier; faites, je vous en conjure, que toutes mes démarches tendent sans cesse à l'accomplissement de vos commandements.

SEIZIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE.

* *La vertu est facile, mais elle doit être sublime.*

Mon joug et doux et mon fardeau léger. Il est difficile de concevoir quel est l'aveuglement des hommes par rapport à la vertu, dit saint Augustin. « Ils veulent que tout ce « qui les entoure, que tout ce qui sert à leur usage soit « bon, excepté eux-mêmes. Quel est celui qui voudrait « prendre part à un long et mauvais repas? Vous ne vou- « lez rien de mauvais. Vous voulez de bons arbres, un « bon cheval, un bon domestique, un bon ami, un bon « fils, de bons vêtements ; mais vous ne voulez pas une « mauvaise terre, une mauvaise moisson. Il n'y a que vo- « tre âme que vous ne craignez pas de voir mauvaise. Vous « voulez enfin que tout soit bon, excepté vous. » C'est que vous vous imaginez que la vertu est une chose infiniment pénible; désespérant de l'obtenir, vous vous laissez entraîner à vos mauvais penchants, et vous ne réfléchissez pas sur cette parole de Jésus-Christ : Mon joug est doux

et mon fardeau léger. Jésus-Christ connaît notre faiblesse, et s'il nous commande la pratique de la vertu. c'est qu'elle est facile, quoiqu'il l'exige digne d'un chrétien, c'est-à-dire sublime dans ses motifs.

Ier Point. — Le commencement paraît d'abord pénible et ennuyeux, mais bientôt la vertu produit un fruit de paix et de bonheur en faveur de ceux qui ont entrepris de la pratiquer. C'est ainsi que s'exprime celui qui, après avoir cherché tous les moyens de se rendre heureux, avait enfin reconnu que tout n'est que vanité, excepté aimer Dieu et le servir. Ainsi la vertu est facile, Dieu en adoucit l'amertume, elle est moins pénible que la pratique du vice.

1° « Dieu ne commande rien d'impossible, dit saint « Augustin. Ce qui fait paraître la voie de la vertu diffi- « cile, ajoute Pic de la Mirandole, c'est qu'il faut sans cesse « combattre contre la chair, le démon et le monde. Mais « qu'on se souvienne bien que lors même qu'on aurait « choisi la voie que suit le monde, on ne manquerait pas « d'éprouver bien des choses tristes, pénibles et laborieu- « ses. Dans le monde, le combat est plus dur, plus péni- « ble, plus infructueux. La fin de ce travail est plus péni- « ble encore, car il conduit ensuite à la damnation. C'est « être insensé que de penser pouvoir parvenir au ciel « sans aucune peine, quand notre chef n'est entré dans « sa gloire que par la croix. La condition du serviteur « peut-elle être meilleure que celle du maître? » Ce qui nous fait paraître la vertu pénible, c'est notre concupiscence, notre inclination au mal. Mais si la vertu pouvait se montrer à nous visiblement dans toute sa beauté et son amabilité, il n'y aurait personne qui ne voulût l'embrasser et la suivre. Nous sommes comme un malade dont les humeurs ont dépravé le goût; les mets les plus succulents lui semblent mauvais tant que l'estomac est chargé de mauvaises humeurs. Détruisez vos inclinations mauvaises, la vertu vous paraîtra aimable et facile. Jésus-

Christ ne nous a pas trompés lorsqu'il a dit que son joug est aimable. Tous ceux qui l'ont pris avec courage l'ont porté avec joie. Votre loi, ô mon Dieu, est *plus désirable que l'or et que les pierres précieuses, elle est plus douce que le miel.*

2° Si nous n'avions d'autre soutien pour la pratique de la vertu que nos propres forces, nous pourrions être vaincus soit par notre propre faiblesse, soit par la fureur de nos ennemis, qui sont les puissances des ténèbres; mais n'oubliez pas que nous sommes soutenus par la grâce de Jésus-Christ. C'est ce qui faisait dire à saint Paul au milieu de ses peines les plus cuisantes et sous le poids des chaînes : Je surabonde de joie dans toutes mes tribulations, et je puis tout en celui qui me fortifie. J'avoue que ni les persécutions, ni la mort, ni la vie ne pourront jamais me faire abandonner la charité que je sens en moi pour notre Seigneur Jésus-Christ. En effet, l'amour seul est capable d'adoucir toutes les peines, l'amour est capable des choses les plus héroïques. Le véritable amour, dit saint Augustin, ne trouve rien d'amer ; tout, au contraire, lui paraît plein de douceur. Ajoutez à ces motifs la joie que fait éprouver la bonne conscience qui rend témoignage que nous sommes les enfants de Dieu, et qu'à mesure que nous devenons plus parfaits nous approchons de plus en plus du royaume des cieux. J'avoue, dit saint Bernard, que je n'ai pas senti le poids du jour et de la chaleur; mais par la bonté du Père de famille, son joug m'a paru doux et léger. Il m'a semblé que je n'avais pas porté mon fardeau pendant une heure; si je l'ai porté plus longtemps, je ne m'en aperçois pas.

3° Mais si l'on trouve quelque peine dans la pratique de la vertu, combien sont plus amères celles que l'on trouve dans le vice ! Sans parler des remords de la conscience, que l'on compare à un ver rongeur qui ne laisse point de repos, que de contre-temps, de rebuts, de chagrins, de dégoûts ne faut-il pas souffrir de la part du

monde et de ses complices ! Le vice lui-même devient fade et ennuyeux. Entendez plutôt les plaintes de ces infortunés qui n'ont pas voulu écouter la voix de Dieu : « Nous nous sommes lassés, disent-ils, dans la voie de « l'iniquité. Nous avons marché par des chemins diffici- « les, et nous n'avons pas connu la voie du Seigneur. Que « nous a servi notre orgueil et l'abondance de nos richesses? « Nous nous sommes trompés. » Le commandement que je vous donne n'est pas au dessus de vos forces, ni loin de vous; il n'est ni dans le ciel, ni au delà des mers; il est sous vos yeux, sous votre main, dans votre cœur ; il faut donc l'accomplir. Oui, Seigneur, aidé de votre grâce, je l'accomplirai; seulement ne m'abandonnez pas.

II[e] POINT. — *Ne faites pas comme les païens, qui ne pratiquent la vertu que pour satisfaire leur vanité.* Voilà la recommandation que donne l'apôtre à ceux qui veulent faire le bien. Il n'est pas rare en effet de trouver des chrétiens qui mènent une vie régulière, mais par goût, par inclination, et comme en suivant l'impulsion d'un bon caractère, ou même pour obtenir les louanges des hommes vertueux. C'est pour cela qu'il y a peu de vertus chrétiennes, bien des vertus philosophiques ou morales, peu de vertus surnaturelles.

1° J'appelle vertus philosophiques celles qui sont inspirées par la droite raison et non par la foi, par le respect humain, parce que dans certaines positions on ne pourrait pas n'être pas vertueux, parce que la vertu plaît et non parce qu'elle plaît à Dieu, parce qu'enfin on craint les suites funestes du vice, pour sa famille, pour sa fortune, pour son repos, pour sa santé. Je sentais, dit saint Augustin, le besoin d'être vertueux, parce que mes inclinations mauvaises me procuraient de bien amères difficultés. Tant qu'Augustin ne fut conduit que par des motifs humains, il n'était pas converti, Prenez donc garde que vos vertus ne soient pas tout humaines comme celles des païens.

2° Aucun Père de l'Eglise n'a parlé plus avantageusement de la vertu que Sénèque. Il en fait partout le plus grand éloge ; mais où puise-t-il les motifs qu'il en donne ? Dans les avantages qu'elle procure, dans les maux que la vie traîne à sa suite, dans la gloire qui est l'apanage de l'homme vertueux, enfin dans l'estime qu'en font les gens de bien. C'est le langage d'un païen, mais le chrétien parle autrement. Il considère la vertu dans son principe, dans sa source qui est Jésus-Christ, dans l'estime qu'en fait le Sauveur ; et tandis que le philosophe croit pouvoir la pratiquer par ses propres forces, le chrétien est bien persuadé qu'il ne le peut qu'avec le secours de la grâce, parce qu'elle est un don du ciel. Animé de ce sentiment, il la demande à Dieu avec instance. « Je sais, dit-il, que « je ne puis avoir la continence que par le secours de « Dieu, et je le demande. » Tandis que le païen ne cherche qu'à plaire aux hommes, le chrétien ne veut plaire qu'à Dieu seul et se rendre agréable à Jésus son chef. Est-ce ainsi que vous estimez la vertu et que vous la pratiquez ?

3° Ainsi les vertus humaines sont fondées sur des motifs naturels, les vertus chrétiennes sur des motifs divins et surnaturels ; ce sont les vertus de Jésus-Christ, et c'est lui qui les communique à ceux qui s'attachent à lui. *Vous êtes en moi*, dit le Sauveur, *comme le sarment sur la vigne ;* c'est moi qui anime vos œuvres et qui leur donne la vertu. Sans moi, vous ne pouvez rien faire. Revêtez-vous donc de l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté. Jésus-Christ n'a pas cherché à se plaire à lui-même, imitez son exemple, ne cherchez qu'à plaire à Dieu, et faites toutes vos actions pour sa gloire.

IIIe Point. — *Je vous dis que si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume du ciel.* Les scribes et les pharisiens étaient des hommes que le peuple honorait et respectait ; ils avaient tout l'extérieur de la vertu ; on les

voyait souvent dans le temple, ils y faisaient de longues prières, ils jeûnaient et accomplissaient la loi de Moïse. Cependant Jésus-Christ les condamne. Voyez si vous n'êtes point pharisien.

1° Les pharisiens avaient reçu des moyens de sanctification bien plus puissants que le commun des Juifs. Ils connaissaient la loi, ils l'expliquaient eux-mêmes au peuple, mais par leur orgueil ils avaient mérité de n'en comprendre que le dehors ; ils s'attachaient à l'écorce, à la lettre, et en négligeaient l'esprit. Cependant quelle différence entre les grâces accordées aux premiers et celles que Dieu fait aux chrétiens ! Ils peuvent puiser à la source même des grâces, dans le sacrement de l'Eucharistie et dans tous les autres sacrements ; ils ont sous les yeux les exemples du Sauveur, qui les invite à l'imiter ; ils sont enfants de Dieu par le baptême, et en cette qualité il les comble de ses bienfaits. Ne vous y trompez pas, on demandera beaucoup à celui qui a beaucoup reçu, car Dieu n'a pas fait à toutes les nations ce qu'il a fait pour vous. Que pouvez-vous rendre au Seigneur pour tous ses bienfaits ?

2° La vertu du chrétien qui désire témoigner à Dieu sa reconnaissance doit aller jusqu'à l'héroïsme ; il doit être disposé à tout abandonner, à tout sacrifier pour Dieu, à abandonner ce qui lui a été pris, à prêter sans espérance de profit, à ne pas résister à celui qui lui fait injure, à offrir sa joue gauche à celui qui le frappe sur la droite, à abandonner son manteau plutôt que de paraître devant les tribunaux pour l'obtenir; enfin il doit s'efforcer d'avoir une perfection semblable à celle de Dieu. Soyez parfaits comme mon Père céleste est parfait ; soyez miséricordieux comme mon Père, qui fait pleuvoir sur le champ de l'impie comme sur celui du juste. Voilà quelle doit être la vertu du chrétien. Seigneur, je suis semblable à la terre qui fut maudite, je n'ai produit jusqu'ici que des ronces et des épines, mes fruits de vertu sont amers

et de mauvais goût ; travaillez encore le champ ingrat de mon âme, et que votre grâce y coule avec abondance pour le fertiliser.

3° Malheur à vous, Corosaïn ; car si Tyr et Sidon avaient vu les prodiges dont vous êtes témoin, ces villes auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice. Ne vous trompez pas, ce ne sont pas ceux qui lisent et entendent la parole qui seront justifiés, mais ceux qui la mettent en pratique. C'en est fait, je veux être chrétien, non pas seulement de nom, mais par la pratique ; car, je le sens, jusqu'ici je n'ai pas été seulement un serviteur inutile, mais encore coupable.

SEIZIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE.

** Vie de Jésus-Christ modèle de la nôtre.*

Le règne de Dieu est au milieu de vous. Le royaume de Dieu ne consiste pas dans les choses extérieures, dans un vain apparat, mais dans la pratique intérieure de toutes les vertus. Ce n'est pas assez d'aller à l'église, de recevoir les sacrements, d'observer, en un mot, l'extérieur de la loi : si les pratiques extérieures ne sont pas accompagnées des sentiments du cœur et animées par l'Esprit divin qui les sanctifie, votre piété est vaine, vos vertus n'ont aucune valeur. *Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent le faire en esprit et en vérité.* Pour cela il faut que vous preniez Jésus-Christ pour votre modèle ; vous le devez parce que vous êtes chrétien, parce que Jésus-Christ est votre chef et votre pasteur.

Ier POINT. — *Revêtez-vous de notre Seigneur Jésus-Christ.* Celui qui prend l'état religieux, sacerdotal, royal, montre qu'il est religieux, prêtre ou roi, qu'il en remplit les fonctions, et qu'il a l'esprit qui correspond à cet état, à cette position. Or, l'apôtre veut que nous nous revêtions de Jésus-Christ, c'est-à-dire que nous ayons son esprit, que

nous soyons ses copies, que nous pratiquions sa doctrine.

1° *Lorsque vous avez été baptisé en Jésus-Christ, vous vous êtes revêtu de Jésus-Christ.* Le chrétien, dit saint Augustin, est celui qui suit la voie qu'a suivie Jésus-Christ, qu'il regarde comme son modèle; car le mot *chrétien* signifie sectateur de Jésus-Christ, imitateur de Jésus-Christ. Le chrétien, dit saint Augustin, est celui qui n'en porte pas seulement le nom, mais qui imite Jésus-Christ, qui suit ses traces, qui est saint, innocent, intact, sans tache. Ainsi un chrétien doit se conduire d'après la vie de Jésus-Christ, selon son esprit et ses sentiments; il aime ce qu'aima le Sauveur, déteste ce qu'il détesta, fuit le monde, désavoue ses maximes, ses manières de voir, et n'envisage toutes choses que selon l'esprit de Jésus-Christ. Ce n'est pas la raison qui lui sert de règle dans sa conduite, mais la foi, l'Evangile, l'enseignement de Jésus-Christ. Vous le voyez, vos pensées, vos sentiments, vos maximes doivent être les pensées, les sentiments, les maximes de votre Sauveur. *Paix et miséricorde à tous ceux qui suivent cette règle.* La suivez-vous? Ne pourrait-on pas dire que vous êtes plutôt homme que chrétien? Vous vivez d'une manière vraiment humaine; vos idées sont les idées du monde; vous avez le nom de vivant et vous êtes mort. *Celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ ne lui appartient pas.* Jusques à quand, ô mon Dieu, serai-je encore charnel et mondain? Je me suis égaré comme une brebis qui périt; mais, Seigneur, vous aurez pitié de moi, vous me rendrez la joie du salut en me communiquant votre esprit.

2° *Regardez et faites selon le modèle qui vous a été montré.* Dieu créa les hommes à son image et à sa ressemblance, non seulement afin qu'il y eût dans leur être une similitude avec lui, mais surtout dans leur conduite et leur manière de voir. Comme ils s'écartaient du dessein qu'il s'était proposé, il leur envoya des prophètes, des hommes

animés de son esprit pour les remettre dans la voie, mais ce n'étaient encore que des hommes. Enfin, pour accomplir le dessein de son infinie miséricorde, il envoya son propre Fils, qui prit la forme humaine, afin que, copiant un modèle si parfait, ils devinssent comme d'autres Jésus-Christ, et qu'on les vît penser, parler, prier, agir, à l'exemple et selon la règle tracée par le Dieu-Homme; et c'est ainsi que *ceux qu'il a prédestinés, il les a rendus conformes à l'image de son Fils.* Etes-vous de ce nombre? Jugez-en par votre conduite.

3° Si Jésus-Christ est votre modèle, vous devez être sa copie vivante et son image ; on doit retrouver dans votre vie ses traits et une certaine similitude, de sorte qu'on puisse dire de vous : Un chrétien, c'est un autre Jésus-Christ. Mais le Sauveur, humble, doux, patient, pauvre, souffrant, ne sera jamais reconnu dans une personne haute, orgueilleuse, qui s'irrite de tout, qui ne sait rien souffrir, et qui cherche à se satisfaire en toutes choses. Cette femme hideuse et difforme peut-elle être le portrait de Judith ? La gloire de Jésus-Christ consiste à être l'image vivante et la figure substantielle de son Père. Il en est de même de nous ; toute notre perfection, toute l'affaire de notre salut consiste à être l'expression et l'image aussi parfaite que possible de ce Fils adorable. « Celui qui dit « qu'il demeure en Jésus-Christ doit se conduire comme « Jésus-Christ, » dit saint Jean. Remarquez que l'apôtre se sert de cette expression : *Il doit.* Il y a donc obligation, nécessité absolue. Que dès aujourd'hui Jésus-Christ soit comme votre miroir, que chacune de vos actions, de vos démarches, de vos pensées, soit calquée sur ce modèle. Nous sommes tous, dit saint Grégoire, les peintres de notre vie ; la volonté est le pinceau, l'âme est la toile, les vertus sont les couleurs, le modèle est Jésus-Christ ; nous devons copier ses traits. « O Jésus, placez-« moi comme un sceau sur votre cœur, comme une mar-« que sur votre bras, » afin que, devenant la copie exacte

de votre vie dans ma conduite, j'obtienne enfin la vie éternelle que vous m'avez promise.

IIe Point. — *Dieu l'a donné pour chef à son Eglise.* Dieu a envoyé son Fils sur la terre afin qu'il y établît un royaume tout spirituel, et il le déclara en même temps roi de son Eglise, dont il devenait tout à la fois le docteur et le chef. Comme docteur, nous devons l'écouter et lui obéir ; comme chef, nous devons nous unir à lui.

1° *Jésus-Christ est le docteur des nations, il est votre maître.* Le Sauveur est venu pour nous montrer la voie, la vérité et la vie, pour instruire les pauvres et les ignorants ; et Dieu le Père nous a fait entendre sa voix en disant : *C'est mon Fils bien-aimé, écoutez-le.* Or, s'il nous enseigne, c'est à condition que nous suivrons son enseignement et sa doctrine, qui ont pour but unique de nous faire corriger nos vices et pratiquer la vertu. Il n'a rien enseigné qu'il ne l'ait pratiqué le premier, afin de nous montrer qu'il ne commandait rien que nous ne pussions mettre en pratique. Gravez donc ses préceptes au fond de votre cœur, et réduisez-les en pratique. Ses paroles sont esprit et vie; si vous ne vous contentez pas de les écouter, mais que vous en fassiez la règle de votre conduite, elles feront votre bonheur dans ce monde et dans l'autre.

2° Jésus-Christ est le chef de son Eglise, les fidèles sont ses membres, et par le baptême vous êtes devenu le membre de ce corps mystique. Or, les membres d'un corps n'ont d'autre mouvement que celui qu'ils reçoivent de la tête ou du chef; mais puisque votre chef ne vous imprime d'autre mouvement que celui de la vertu, il ne vous est pas permis de faire quelque chose qui lui soit opposé. Il n'est pas dans l'ordre que les mains, les pieds ou les yeux fassent quelque chose qui nuise à la tête ou qui soit opposé à sa volonté. Souvenez-vous donc de quel chef vous êtes le membre, dit saint Léon.

3° En qualité de membre, vous devez l'aimer, l'hono-

rer, le défendre et prendre ses intérêts même au détriment des vôtres, comme la main qui se met en avant et se blesse pour ne pas laisser blesser la tête. Vous devez vous unir à lui en tout temps, en tout lieu, comme les membres s'unissent à la tète, en conformant vos intentions, vos affections, votre volonté à la sienne ; vous devez vivre de sa vie, de son esprit, et n'avoir qu'un cœur, qu'une âme, qu'une volonté, qu'une même intention et une même pensée avec lui. « Le corps de Jésus-Christ, « dit saint Augustin, ne peut vivre que de l'esprit de « Jésus-Christ. » Enfin, vous devez à votre chef une obéissance pleine et entière, sans aucun délai, sans aucune résistance. Il faut que vous puissiez dire : Je vis, non, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ; car celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ ne lui appartient pas. Comme le sarment ne peut porter du fruit s'il n'est pas uni au cep qui lui donne la vie, ainsi vous ne pouvez vivre si vous n'êtes uni à Jésus-Christ. Il est la vigne, vous êtes les branches. Seigneur, montrez-moi vos voies afin que je les suive. Mon cœur est disposé, Seigneur, il est tout disposé à vous obéir.

IIIe Point. — *Je suis le bon Pasteur, je suis venu pour leur donner une vie abondante.* Les brebis doivent suivre leur pasteur et lui obéir, et comment?

1° Le bon pasteur doit défendre ses brebis et les préserver de tout danger, même au péril de sa vie, conduire son troupeau aux gras pâturages et lui donner une nourriture abondante. C'est ce qu'a fait excellemment notre Seigneur. Il nous a délivrés de la puissance infernale en combattant courageusement pour nous, et n'a pas craint de donner sa vie pour nous sauver ; il nous a donné son corps et son sang en nourriture dans son sacrement, après nous avoir enfantés sur la croix. En nous nourrissant ainsi, il ne prétend pas se changer en nous, mais bien plutôt nous changer en lui par une imitation parfaite de ses exemples et de ses vertus. Aidez-moi, Seigneur.

2° Mais, si Jésus-Christ est notre Pasteur, nous devons le reconnaître, nous devons entendre sa voix et le suivre. Ainsi, étudions sans cesse notre divin Pasteur, connaissons sa vie, ses actions, et surtout son cœur qui nous a tant aimés. Nous devons écouter sa voix quand il nous dit : Suivez-moi. Alors prenons sa croix non seulement avec patience, mais encore avec amour, et courons à l'odeur de ses parfums. Si vous le suivez avec amour, entendez ce qu'il vous dit : « Je leur donne la vie, et ils ne périront pas « éternellement. » Entendez, ma fille, c'est ainsi qu'il parle à votre âme : « Prêtez l'oreille à ma voix, oubliez « votre peuple et suivez-moi. » Refuserez-vous de suivre ce bon Pasteur, quand même il vous appellerait à tout abandonner pour le suivre dans une vie plus parfaite ? J'écouterai, ô mon Dieu, ce que vous me direz au fond du cœur, et fallût-il mourir pour vous, je ne vous abandonnerai pas.

3° *Celui qui veut me servir doit me suivre.* Que signifie, dit saint Augustin, cette parole : *doit me suivre*, sinon *doit m'imiter?* Et cette imitation doit être affectueuse, animée par l'amour pour plaire à Jésus-Christ, l'honorer et le servir. Cette imitation doit être universelle, intérieure et extérieure ; il faut que ce divin modèle soit toujours sous vos yeux, afin que vous l'imitiez en tout : dans l'oraison, priant comme lui au jardin des Olives ; dans vos repas, imitant sa modestie ; dans vos conversations, ne parlant comme lui que de Dieu ou pour Dieu ; à l'église, vous rappelant la piété qu'il y exige ; dans vos pensées, vous occupant comme lui du royaume de son Père. Votre vie enfin doit être une union continuelle à Dieu par des actes de foi, d'espérance et d'amour, par la pratique constante de la charité, de l'humilité, de la douceur, de l'esprit de pauvreté, de l'adoration, de l'action de grâces, et de toutes les autres vertus, à l'exemple du Sauveur. C'est dans le même esprit que vous sanctifierez toutes vos actions en les offrant à Dieu, vous souvenant de ces paroles : *Ne sa-*

vez-vous pas qu'il faut que je fasse la volonté de mon Père? Qu'il y en a peu qui soient vraiment unis à Jésus-Christ de nom et d'effet! dit saint Léon; il y en a beaucoup qui reçoivent le nom de chrétien et peu qui en aient l'esprit. Vous avez dit, Seigneur, que le moment était venu où beaucoup d'adorateurs adoreraient en esprit et en vérité; faites que je commence enfin, et que je me souvienne que l'Esprit saint doit donner la vie à mes actions, mais que la chair ne sert à rien; faites que je vive en vous et pour vous seul en cette vie et en l'autre.

SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur le mélange des bons et des méchants.*

Jésus entrait dans la maison d'un des principaux pharisiens un jour de sabbat pour y prendre son repas, et ils l'épiaient (1). Quelle est donc la malice de ces hommes qui ne sont ni touchés des exemples de vertu qu'ils trouvent en Jésus-Christ, ni frappés de ses miracles, ni attendris par sa charité, ni ébranlés par ses discours? C'est qu'il faut que la vertu soit éprouvée, méprisée, persécutée, et Jésus, notre modèle, a voulu nous servir d'exemple en tout, nous apprendre que l'ivraie sera toujours mêlée au bon grain, et que nous aurons toujours à souffrir de la part des méchants. C'est aussi pour nous enseigner que nous aurons besoin de vivre avec prudence au milieu des pécheurs. Dieu n'est au milieu des pécheurs que par la nécessité de son être; nous ne devons demeurer avec eux que par la nécessité de notre état. Dieu tire sa gloire des pécheurs et travaille à leur salut; nous devons rendre profitable notre vie au milieu des pécheurs et pour nous-mêmes et pour leur salut.

Ier POINT. — Nous ne devons vivre avec les pécheurs qu'autant que nous y sommes obligés, mais séparons-

(1) Luc 14.

nous-en autant qu'il est possible, si nous ne voulons pas nous rendre coupables de mépris envers Dieu, de scandale pour nos frères, et devenir les ennemis de nous-mêmes.

1° L'Ecriture sainte nous montre Dieu tantôt avec les pécheurs, tantôt éloigné des pécheurs. *Je me repens:* dit le Seigneur, *d'avoir créé l'homme, et mon esprit ne demeurera pas en lui.* Le voilà séparé des pécheurs. *Où irai-je*, dit le prophète, *pour me soustraire à votre présence? J'irais jusqu'au fond des enfers que je vous y trouverais.* Le voilà présent partout ; aussi Dieu est même avec les réprouvés, dit saint Jérôme. C'est que Dieu étant tout puissant, immense, infini, répand partout les dons de sa bonté, et il est toujours disposé à faire du bien aux pécheurs comme aux justes ; mais si vous consultez les inclinations de son cœur, il en est bien autrement ; car, dès que le péché est commis, Dieu rompt toute alliance avec le pécheur ; il n'a plus pour lui cette tendresse, ce penchant divin qui lui fait communiquer ses dons ; tous les liens de charité sont brisés, il n'est plus avec les pécheurs que par son immensité qui embrasse tout l'univers. Saint Chrysostôme ne craint pas de dire qu'en ces circonstances cet attribut est en quelque manière onéreux à Dieu. C'est ainsi que nous devons vivre avec les méchants ; nous devons les supporter comme il nous a supportés lorsque nous étions pécheurs ; nous devons avoir pour les autres une tendre compassion, mais nous ne pouvons pas prendre au milieu d'eux un sujet de complaisance. Il y a certaines liaisons qu'il n'est pas permis de rompre, telles que celle d'une femme avec son mari, d'un enfant avec son père ; mais il y en a d'autres qui dépendent de notre volonté et au sujet desquelles nous sommes libres, nous devons les rompre. C'était ce que voulait saint Paul : *Je vous déclare*, disait cet apôtre, *que vous devez vous éloigner de celui de vos frères qui mène une conduite déréglée ;* et le roi David déclarait qu'il n'allait

jamais avec ceux qui faisaient le mal et qu'il fuyait les assemblées des méchants. Vous devez aimer leurs personnes, mais fuir leur société. Dieu défendait aux enfants d'Israël de s'allier avec les nations infidèles, et nous devons imiter ce que Dieu fera à la fin des siècles, lorsque les élus seront séparés des réprouvés. Aussi, pour que les fidèles s'éloignent de ceux qui peuvent corrompre leur foi ou leur morale, l'Eglise excommunie certains pécheurs, afin qu'on ne les fréquente pas.

2° Lier un commerce avec les impies ou les libertins, c'est mépriser Dieu, c'est s'unir à ses ennemis. Ses ennemis sont les pécheurs. Que penseriez-vous d'un enfant qui se lierait d'affection avec les persécuteurs de son père ? Voilà cependant ce que vous faites en vivant avec les impies. Quels reproches ne reçut pas Josaphat, roi de Juda, pour s'être lié, quoiqu'il fût pieux, avec Achab, roi d'Israël ? Il semblait avoir de beaux motifs pour faire cette alliance, mais Dieu n'en jugeait pas ainsi. Et quel scandale ne donneriez-vous pas si l'on vous voyait fréquenter certaines sociétés suspectes ou dangereuses, certaines personnes dont la réputation est loin d'être sans tache ? Qu'en penserait-on et qu'en a-t-on pensé si vous l'avez fait ?

3° Dans de semblables compagnies, pouvez-vous avoir toujours un cœur pur et chaste ? Vivant dans une atmosphère infecte, n'éprouveriez-vous pas les effets de la corruption, et ne seriez-vous pas téméraire si vous prétendiez qu'il n'y a point de danger pour vous ? S'il en est ainsi, vous condamnez la conduite des prophètes, des apôtres et de tous les saints qui ont fui le monde pour ne pas s'exposer à sa contagion. C'est pour s'être mêlés parmi les infidèles que les Juifs leur devinrent semblables. L'Eglise a une telle horreur des alliances que l'on contracte avec les pécheurs, qu'elle déclare nul le contrat le plus solennel, le mariage contracté avec des hérétiques. C'est ici qu'il faut appliquer ce proverbe dont

la vérité est incontestable : Dites-moi qui vous fréquentez, je vous dirai ce que vous êtes.

4° L'Eglise n'a rien négligé pour empêcher que le commerce des impies ne fût dangereux à ses enfants ; mais que faites-vous pour correspondre à ses intentions? Vous soutenez que la fréquentation de cette personne ne saurait vous nuire, que ses conversations ne sont pas dangereuses, et je vous dis que vous vous perdrez et que la fréquentation d'un hérétique vous serait moins nuisible. Ah ! arrachez cet œil, coupez cette main qui vous scandalise ; cependant, si vous ne pouvez faire cette séparation, rendez utile la société que vous ne pouvez absolument quitter.

IIe Point. — Le pécheur, en un sens, sert à la grandeur de Dieu, qui certainement ne le souffrirait pas, et qui anéantirait tous les coupables plutôt que d'en souffrir un seul dont il ne pût se servir pour manifester ses perfections. Le pécheur se nuit à lui-même, mais le Seigneur manifeste sa bonté en travaillant à sa conversion. Lorsque nous sommes obligés de vivre avec les pécheurs, nous devons leur devenir profitables en travaillant à leur salut.

1° Il est évident que Dieu se sert de tous les pécheurs pour les faire contribuer à sa gloire ; il se sert des infidèles pour montrer les merveilles de sa grâce, et douze bateliers convertissent le monde ; par les hérétiques il affermit notre foi, et en fait connaître et développer les dogmes ; les schismatiques, en se séparant de son Eglise, montrent sa stabilité, car elle seule ne change pas, étant fondée sur la pierre. Ne conserve-t-il pas les Juifs comme un monument de sa vengeance, de son Evangile et de la divinité de Jésus-Christ que cette nation malheureuse a mis à mort ? Il se sert de même de tous les pécheurs ; ils sont quelquefois les instruments de sa justice, comme les Romains qui détruisirent la nation juive injustement, mais qui furent les exécuteurs de ses vengeances, et les ty-

rans qui, en faisant mourir des milliers de martyrs, multipliaient le nombre des chrétiens et peuplaient le ciel. Or, voilà le modèle que nous devons suivre lorque la nécessité de notre position nous oblige à vivre avec les pécheurs. Ne vous est-il pas facile, si vous le voulez, de pratiquer, même au milieu d'une nation perverse, les plus éminentes vertus? Le pécheur est pour vous une leçon perpétuelle de vous sanctifier. S'il vous persécute, il fournit matière à votre patience; s'il devient votre ennemi, il purifie votre charité; s'il vous fait souffrir, il vous fait pratiquer la mortification; s'il s'élève, il vous enseigne à vous abaisser; si la colère le transporte, il éprouve votre douceur; s'il s'abandonne aux excès, aux vices honteux, il excite votre compassion et votre zèle. Il vous serait bien difficile de devenir parfait, si vous n'aviez à vivre qu'avec des âmes fidèles, car vous n'y trouveriez pas le moyen de pratiquer les vertus. Comment seriez-vous parfait quand vous n'auriez été mis à aucune épreuve? Comment apprendriez-vous la persévérance sans les attaques de l'ennemi? Mais quel motif de vous soutenir dans le bien à la vue de tant d'infortunés qui se perdent chaque jour! quelles actions de grâces pour la bonté infinie de Dieu, qui a daigné vous soutenir quand vous pouviez vous perdre comme tant d'autres! Mais vous n'y pensez pas même, ingrat, et au lieu de trouver dans la société nécessaire des pécheurs un moyen de croître en ferveur, vous vous exposez à leur ressembler.

2° Vous dites que dans une autre position il vous serait plus facile de vous sanctifier. Vous vivez avec un père ou des frères impies qui se raillent de la vertu, avec des ouvriers qui s'abandonnent à tous les désordres. Je vous plains; cependant c'est Dieu qui vous veut là, puisque vous ne pouvez vous en séparer. Je vous plains surtout de ce que vous ne savez pas tirer le bien du mal même, et si vous tombez dans le découragement et le désespoir, vous changez le remède en poison et les grâces de Dieu

en occasions de péché. Vous voudriez être dans un autre état, Dieu ne le veut pas ; il veut vous sanctifier dans cette position. Le Seigneur veille sur vous, ayez confiance ; beaucoup de gens se sont sanctifiés au milieu des vices, de la corruption, de l'impiété. Vous serez l'ami privilégié de Dieu ; il vous dira : Je vous aime parce que vous êtes resté avec moi quand les autres m'ont abandonné. Courage, bon et fidèle serviteur, vous serez un jour assis sur mon trône.

3° Dieu, en tirant sa gloire des pécheurs, pense à leur salut ; car, ne pouvant se séparer d'eux à cause de son immensité qui le rend présent en tout lieu, il travaille sans cesse à les réformer, à les convertir ; il les invite par ses promesses, les engage par ses bienfaits, les excite par ses menaces, les force par ses châtiments. Il y emploie toutes ses perfections, et quoiqu'il connaisse ceux qui seront réprouvés, il s'occupe d'eux comme des élus. C'est ainsi qu'il se fait notre modèle, car il veut *que chacun ait soin de l'âme de son prochain*, et que nous pratiquions la charité au spirituel comme au temporel. Nous ne pouvons pas pratiquer l'une sans l'autre. Serait-il permis de laisser périr les âmes rachetées au prix du sang du Sauveur ? Nous devons sauver les âmes et par nos bons exemples et par nos conseils, en agissant cependant avec prudence. Mais il y a une obligation indispensable à ceux qui ont autorité d'empêcher le mal et de l'arrêter ; un père, une mère, un supérieur, un magistrat, un évêque doivent corriger, punir ceux qui font le mal, empêcher le scandale, réformer les mœurs, sans quoi ils répondront de leur négligence devant Dieu. Les pécheurs qui se convertissent contractent l'obligation de réparer les mauvais exemples qu'ils ont donnés, l'honneur et la réputation qu'ils ont enlevés, le bien qu'ils ont ravi. Ils doivent exciter au bien ceux qu'ils ont perdus, ou compenser la perte de ces âmes en cherchant par tous les moyens la gloire de Dieu, toujours avec prudence et pré-

caution, étudiant les moments favorables. Mon Dieu, j'emploierai toute mon ardeur à vous faire connaître, à vous faire aimer ; *j'enseignerai vos voies, et les impies se convertiront.* Fasse votre miséricorde qu'il n'y ait plus de pécheurs, que vous soyez connu aimé, adoré dans les siècles des siècles. Amen.

DIX-SEPTIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur la foi.*

La première des trois vertus théologales est la foi, qui nous donne la connaissance de Dieu, assujettit notre entendement à croire simplement et fermement les vérités que Dieu nous a révélées par lui-même ou par son Eglise. Cette vertu est si nécessaire que sans elle il est impossible de plaire à Dieu, suivant l'apôtre. Jésus-Christ nous la recommande aussi en divers endroits de l'Evangile ; elle est le fondement, la racine de l'espérance et de toutes les vertus. Examinez quelles sont les qualités que doit avoir la foi, quels sont ses effets, et vous verrez si votre foi est ce qu'elle doit être.

Ier Point. — Nous vivons dans un siècle où évidemment la foi est singulièrement affaiblie ; elle est même perdue pour un grand nombre. Vous au moins que le Seigneur a comblé de ses bienfaits, avez-vous la foi ? Elle doit être vive, efficace et ferme.

1° *Mon juste vit de la foi,* dit le Seigneur. Il y a des vérités qui regardent l'entendement : ce sont celles qu'on appelle purement dogmatiques, telles que l'existence de Dieu en trois personnes, l'enfer, le ciel, le purgatoire, l'éternité ; elles sont spéculatives. D'autres sont pratiques, telles que la nécessité des sacrements, de la fuite du péché, du service de Dieu et la nécessité de mener une vie sainte. Toutes ces vérités, aussi bien que les autres qui en découlent, doivent être profondément gravées

dans votre âme ; car la foi, selon la doctrine du saint concile de Trente, est le commencement du salut, le fondement et le principe de toute justification, sans laquelle on ne peut plaire à Dieu, ni être admis au nombre de ses enfants. C'est toujours à condition d'une foi vive et sincère que le Sauveur accordait la rémission des péchés et la guérison des maladies à ceux qui se présentaient à lui. Si vous pouvez croire, dit-il, tout est possible à celui qui croit ; qu'il vous soit fait selon votre foi. Si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ; votre foi vous a sauvé. Mais la foi est inerte, si elle ne fait pas pratiquer les œuvres.

2° Car la foi sans les œuvres est une foi morte, c'est-à-dire qu'elle devient inutile pour le salut. Que nous sert-il d'avoir la foi, dit saint Jacques, si nous ne faisons pas ce qu'elle nous enseigne? C'est par la foi qu'Abel offrait à Dieu des victimes meilleures que celles de Caïn ; c'est par la foi qu'Abraham se disposait à immoler son fils ; c'est la foi qui fit déclarer à Moïse qu'il n'était point le fils de la fille de Pharaon : par là il renonçait aux plus belles espérances. Celui qui a une foi vive ne peut pas, je pense, vivre mal, dit saint Augustin. Le mot *foi*, ajoute le même saint, vient de deux syllabes qui signifient faire et dire : *fides*. Si donc vous dites : J'ai la foi, vous devez faire ce que vous enseigne la foi. Votre parole, ô mon Dieu, sert de lumière à mes pieds pour me conduire dans la voie de vos commandements. Si vous ne faites pas les œuvres de la foi, vous êtes semblable au démon qui croit et qui frémit. Qu'il y en a cependant qui retiennent injustement la vérité pour leur condamnation !

3° N'êtes-vous pas étonné de voir combien la foi est rare, si vous en jugez par la pratique ? On voit peu de personnes qui prient, les temples sacrés sont presque déserts, le dimanche est indignement profané, le blasphème, les injustices, les haines, les vengeances sont à l'ordre

du jour, les crimes inondent la terre comme au temps du déluge. N'êtes-vous pas témoin chaque jour des ravages que causent l'impiété et le libertinage? Et si vous-même vous n'avez pas perdu la foi, que de gémissements vous devez pousser, comme votre cœur doit brûler, comme votre zèle doit s'enflammer à la vue de tant de prévarications! Celui que la foi vous enseigne être votre Père, votre Dieu, est indignement outragé. Comment ne vous sentirez-vous pas brûlé d'un feu tout divin pour réparer les abominations et les scandales dont le monde se couvre à chaque instant? Ah! Seigneur, les outrages de ceux qui vous font injure pèsent sur moi comme un énorme fardeau. Je veux désormais montrer ma foi par mes œuvres; j'accomplirai en tout votre sainte volonté, car, aidé de votre grâce, je le veux.

II[e] Point. — Pour vous aider dans le dessein que vous formez de montrer votre foi par vos œuvres et de mener désormais une vie conforme à votre croyance, sachez que la foi produit deux effets particuliers : elle inspire la crainte de Dieu et purifie les cœurs.

1° Quand une âme est profondément pénétrée des vérités saintes, elle excite, dit saint Thomas, à craindre la justice divine plus que tous les maux que l'on peut endurer sur la terre ; c'est alors qu'un David ne peut s'empêcher de trembler à la pensée des jugements de Dieu, qu'un saint Jérôme croit entendre sans cesse retentir à ses oreilles le son de la trompette qui doit réveiller les morts, qu'un saint Hilarion craint encore pour son salut après avoir fait la pénitence la plus rude pendant quatre-vingts ans ; c'est alors qu'on voit les dames de la plus haute noblesse romaine distribuer aux pauvres leurs biens immenses et s'ensevelir dans la solitude ; c'est alors enfin que se peuplent les cloîtres, les solitudes et les déserts, et qu'un saint Paul tremble d'être réprouvé après avoir prêché aux autres. Quand une âme vit de la foi, elle voit Dieu présent partout, elle tremble pour toutes

ses œuvres, et les fait toutes pour sa gloire et son amour, comme le recommande l'apôtre saint Paul : Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la plus grande gloire de Dieu. Voyez si c'est ainsi que vous vous conduisez.

2° Le second effet de la foi consiste à purifier les cœurs, selon le langage de saint Pierre, c'est-à-dire que la foi purifie l'entendement et la volonté ; et, comme parle saint Augustin, la foi est l'œil du cœur. Celui qui croit voit, et en voyant il comprend. L'entendement une fois éclairé est délivré de son ignorance et de ses erreurs ; il s'élève au dessus de lui-même, renonce à toutes les sciences humaines, à toutes les expériences des sens, pour entrer en participation de la connaissance que Dieu a de toutes choses, et pour les juger comme Dieu les juge. Il n'y a en effet que cette science qui soit parfaitement sûre, parce qu'elle est un rayon de la vérité première et qu'elle peut seule en ce monde rendre notre entendement parfait, parce qu'il devient déiforme, c'est-à-dire qu'il ne s'inspire que de Dieu et qu'il voit toutes choses en Dieu. Voilà en quoi consiste la véritable et divine science qui a mérité ces paroles de Jésus-Christ : Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. La foi, dit saint Augustin, a une vue grande, puissante, forte, et cette vue ne peut pas tromper.

3° Elle purifie la volonté de ses affections vicieuses et de son attachement désordonné ; elle fait aimer les choses d'une manière raisonnable et selon Dieu, mais elle inspire une vive horreur de tout ce qui peut être contraire à sa volonté sainte. Si j'étudie une science telle que la géographie, ce n'est plus seulement pour connaître les diverses contrées du globe, c'est surtout pour admirer la Providence, qui a fait produire à chaque climat, selon sa position, ce qui pouvait être utile à ses habitants. Si c'est l'astronomie à laquelle je m'applique, c'est pour admirer la puissance infinie du Créateur, qui, par un seul acte de

sa volonté, a lancé dans des espaces incommensurables des globes immenses et en nombre prodigieux qu'il soutient comme sur son doigt, selon l'expression de l'Ecriture. Je vois tout en Dieu, je rapporte tout à Dieu, je n'aime rien et n'étudie rien que pour Dieu. Il s'ensuit qu'étant toujours sous les yeux de Dieu, je pratique une exacte modestie, je ne m'occupe qu'à lui plaire, je n'aime rien qu'en vue de lui être agréable. Telle est la manière de voir d'un homme conduit par les vues de la foi. Pourquoi donc vous voit-on encore si empressé à rechercher les honneurs, les richesses, les plaisirs du monde ? Vous savez cependant que toutes ces choses sont condamnées par l'Evangile, qui les nomme épines, filets, vanité, parce qu'elles blessent l'âme, l'enveloppent comme dans un filet, et ne sont qu'un appât digne d'occuper des enfants et non des chrétiens. Ah ! que les pensées de Dieu sont éloignées des pensées humaines ! La foi seule est capable de nous faire voir tous les objets terrestres sous leur véritable jour. Ne jugez donc rien d'après les apparences, mais d'après les lumières de la foi et la vérité qui est Jésus-Christ. La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi ; or, elle nous enseigne que tout est vanité, excepté aimer Dieu et le servir. C'en est fait, ô mon Dieu, je veux avoir des yeux chrétiens, ne rien estimer, ne rien aimer que par les yeux de la foi.

III[e] Point. — Eprouvez-vous pour savoir si vous avez la foi. Elle est, dit saint Augustin, le fondement de toutes les bonnes œuvres, le commencement du salut. Celui qui ne marche pas à la lumière de la foi ne peut parvenir à la réalité. Voyez si votre conduite jusqu'ici a été conforme à la foi et en quoi vous devez surtout exercer votre foi.

1° Eprouvez-vous vous-même et voyez si vous avez la foi. D'abord, avez-vous eu soin jusqu'à présent de renouveler fréquemment les actes de foi, afin de graver profondément cette vertu dans votre cœur? Considérez-vous

tous les objets qui vous environnent avec les yeux de la foi, n'aimant rien, n'appréciant rien que selon les règles de l'Evangile et de Jésus-Christ? ou plutôt ne vous êtes-vous pas laissé séduire par l'extérieur et par les apparences? Celui qui craint ou qui désire les choses présentes ne vit pas de la foi, dit saint Augustin ; car la foi nous enseigne à ne craindre et à n'aimer que les choses invisibles. Nous ne faisons pas attention aux choses que nous voyons, ajoute saint Paul, car tout ce que nous voyons est temporel, mais ce que nous ne voyons pas est éternel. Pourquoi les hommes n'ont-ils pas la sagesse et la prudence pour prévoir leur fin dernière ? Non, Seigneur, jusqu'ici je n'ai eu qu'une foi spéculative, et je ne l'ai pas réduite en pratique. Le monde, la chair et Satan m'ont fasciné; je méprise tout, j'abandonne tout, pour ne servir que vous.

2° Quoique vous deviez exercer fréquemment votre foi sur les vérités spéculatives, il y a des vérités pratiques sur lesquelles vous devez insister souvent : ce sont d'abord les quatre fins dernières. Appliquez-vous à vous pénétrer de ce que la foi enseigne à ce sujet, quoique vous l'ayez déjà examiné dans les méditations concernant la vie purgative. Tirez-en toujours quelques conclusions morales qui vous aideront à régler votre vie. Si vous avez la pratique de la présence de Dieu, elle sera comme un frein contre le péché, le stimulant qui vous excitera à la pratique des bonnes œuvres, et le moyen de vivre dans un état d'anéantissement continuel. N'oubliez pas aussi de produire des actes de foi réitérés concernant la divine Providence, la présence réelle de Jésus-Christ au Saint-Sacrement de l'autel, que vous devez visiter et recevoir aussi souvent qu'il vous sera possible. Lorsque vous faites le signe de la croix ou que vous récitez le *Credo*, ne manquez jamais de vous rappeler les mystères dont ils vous donnent le souvenir. Souvent vous avez négligé de produire les actes dont nous parlons, c'est pour cela que vous êtes

si faible ; vous ne vivifiez presque jamais votre foi par des actes, et vous ressemblez à celui qui, ayant une épée, se laisserait donner la mort pour ne vouloir pas la tirer du fourreau. Seigneur, donnez-moi la foi, et faites que je la montre par mes œuvres ; qu'elle soit mon bouclier contre les efforts de mes ennemis, le soutien de ma faiblesse, mon arme offensive contre la séduction, et la lumière qui me conduise au salut.

DIX-SEPTIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur l'espérance.*

Vous qui craignez le Seigneur, espérez en lui. L'espérance est une vertu qui excite notre volonté à mettre sa confiance en Dieu, et qui nous fait attendre sans hésiter la possession des biens qu'il nous a promis et la cessation de tous les maux de cette vie et de l'autre. Elle est fondée sur sa miséricorde, sa libéralité, sa fidélité à ses promesses, sa bonté infinie, sa puissance sans bornes, et sur les mérites de Jésus-Christ. Ainsi, l'objet de l'espérance consiste dans tous les biens temporels, spirituels et éternels que le Seigneur nous a promis. Celui qui vous les a promis est fidèle. Nous développerons cette vérité, les qualités qu'elle doit avoir, et nous verrons les biens qu'elle procure.

Ier Point. — *Seigneur, j'ai espéré en votre parole,* car celui qui espère en vous ne sera pas confondu. Pour vous fortifier dans cette vertu, considérez qu'il y a deux sortes d'espérance et quels sont les motifs qui doivent soutenir en vous cette vertu.

1° Il y a une espérance générale qui est commune à tous les fidèles et qui ne se perd que par le désespoir, crime affreux, le dernier dans lequel l'homme puisse tomber, puisque après ce forfait le pécheur ne peut plus attendre que la damnation la plus certaine et la

mort la plus désolante. Ce fut le dernier crime de Judas. Si une étincelle de cette vertu eût pu pénétrer cette âme d'acier, lorsque le Seigneur, en l'embrassant, lui dit avec tendresse : Judas, pourquoi êtes-vous venu? vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser! Judas pouvait encore se sauver. Ce fut le crime du fameux hérésiarque Luther, qui, contemplant par une belle soirée le ciel resplendissant d'étoiles, s'écria : Hélas! je ne le verrai jamais. A Dieu ne plaise que ce crime contre le Saint-Esprit entre jamais dans votre cœur! C'est ce péché qui perdit Caïn dès le commencement du monde; il est la plus terrible punition de Dieu contre les pécheurs qui ont comblé la mesure de leurs crimes.

2° Il y a une espérance qui est sublime, héroïque; celle-ci se trouve dans un petit nombre de personnes, mais nous devons faire tous nos efforts pour y parvenir. On l'appelle proprement confiance. Elle est forte et puissante; c'est une attente indubitable des biens à venir. Telle était la confiance de saint Paul lorsqu'il disait : Je sais que je ne serai pas confondu; j'attends avec assurance la couronne de justice que me donnera le juste Juge. C'est encore cette espérance qui faisait dire à saint Martin lorsqu'il vit le démon près de lui au moment de la mort : Que fais-tu là, méchante bête? Tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne. Je serai reçu dans le sein de Dieu. Heureux serviteurs de Dieu, à qui la conscience rendait témoignage qu'ils étaient destinés au bonheur éternel! Que ne puis-je avoir la même assurance!

3° Les motifs qui doivent vous inspirer une confiance parfaite sont que Dieu nous y invite en mille endroits de sa sainte Ecriture, et que notre Seigneur ne cesse de nous le répéter dans son saint Evangile : Ayez confiance, dit-il, c'est moi, ne craignez rien. Espérez toujours dans le Seigneur, c'est un Dieu fort et puissant. Celui qui vous a promis est fidèle, et ceux qui mettent en lui leur confiance ne seront pas confondus. Or, si Dieu n'avait pas

l'intention de nous accorder ce que nous désirons, il ne nous presserait pas si ardemment d'espérer en lui, et c'est une injure criminelle que de se défier de ses paroles. D'ailleurs, notre faiblesse et nos misères nous obligent d'avoir recours à lui ; puisque nous ne pouvons rien de nous-mêmes, nous devons nécessairement chercher en lui notre secours et notre appui, comme un enfant qui ne peut encore ni marcher ni se tenir debout, s'attache à quelque objet voisin pour se soutenir et éviter une chute certaine. Imitez donc les petits enfants, appuyez-vous uniquement, entièrement sur la divine miséricorde et sur la Providence en toutes choses, soit temporelles, soit spirituelles, et méfiez-vous de vos forces et de vous-même. Ne vous confiez pas davantage aux créatures, et dites avec le saint roi : Il est bon que je m'attache à Dieu et que je mette en lui mon espérance, car ceux qui espèrent en lui ne seront pas trompés.

IIe Point. — *Son cœur est prêt à espérer dans le Seigneur, son cœur est fortifié et ne sera pas ébranlé.* Il est certain que l'homme qui dépose dans le cœur de Dieu toutes ses sollicitudes se place comme dans un fort inexpugnable. Examinez donc quelles qualités doit avoir l'espérance ; il vous sera facile après cela de connaître si vous avez cette vertu.

1° La confiance doit être ferme et inébranlable ; ni les maux, ni les afflictions, ni les maladies, ni les persécutions, ni les pertes, ni les adversités ne doivent être capables de l'ébranler : semblable à l'ancre fixée au fond de la mer à des rochers, que ni les vents ni les plus effroyables tempêtes ne sauraient faire mouvoir. Il en est ainsi, toutes les tribulations de l'univers ne doivent pas affaiblir notre espérance. Il en est de cette vertu comme de l'homme juste dont parle un poète : L'univers s'écroulerait, les débris viendraient l'écraser, qu'il ne serait pas ému ; ou comme le dit David : Celui qui met sa confiance en Dieu ne sera jamais ébranlé. Parce qu'il a espéré en moi, dit le

Seigneur, je le délivrerai ; il m'appellera, et je l'exaucerai. Une confiance semblable donne une assurance moralement certaine du salut et de la béatitude éternelle, si déjà elle n'en fait pas goûter la douceur anticipée. Il se réjouit par l'espérance, dit saint Paul. Que tous ceux qui espèrent en vous se réjouissent, ajoute David; ils tressailleront éternellement, et vous habiterez au milieu d'eux. Cette espérance donne aussi un courage invincible pour exécuter toutes choses ; car l'homme peut tout s'il s'appuie sur Dieu. C'est pour cela que saint Paul disait : Je puis tout en celui qui me fortifie. Ce n'est plus l'homme, c'est le bras de Dieu qui agit. Si j'espère en Dieu, je ne serai donc pas affaibli. Seigneur, vous avez réjoui mon cœur, désormais je m'abandonne totalement entre vos mains.

2° *Maudit est l'homme qui se confie en l'homme.* La seconde marque de confiance en Dieu consiste à faire peu de cas de tous les secours humains, parce qu'ils sont très-faibles et incapables de servir d'appui. Nous ne devons pas mieux compter sur la science, sur nos parents, sur notre crédit, sur nos amis, sur les richesses, ni même sur la puissance des rois ou des princes de la terre, en un mot sur aucune créature. Le secours des hommes est vain, dit le prophète. Cependant ajoutons que le degré suprême de la confiance en Dieu consiste à se réjouir quand on est dépourvu de tout secours humain, quand on est abandonné de toutes les créatures et de ses amis même, qui ne veulent ou qui ne peuvent nous aider. Alors on est semblable à David lorsqu'il disait : Mon père et ma mère m'ont abandonné. Mais aussi, plein de confiance en Dieu, et sachant qu'il ne permet rien que pour notre plus grand bien, on s'écrie avec Job : Quand bien même il me ferait mourir, j'espèrerais en lui. Heureux l'homme qui se confie ainsi dans le Seigneur; il sera semblable à un arbre planté sur le bord d'un ruisseau, il ne craindra pas la sècheresse, ses feuilles seront toujours

vertes, et il portera du fruit en son temps, dit Jérémie.

3° Les moyens pour parvenir à cette perfection sont une grande défiance de soi-même, persuadé qu'on est un pur néant et un misérable pécheur, une foi entière dans le pouvoir infini et la bonté immense de Dieu comme dans les mérites de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous donnent droit d'obtenir tout ce que nous demandons. C'est pour cela qu'il nous dit lui-même : Je vous le dis en vérité, ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Voyez si c'est ainsi que vous avez fondé votre confiance; pourquoi donc vous voit-on découragé et vous laisser aller à l'abattement lorsque vous éprouvez quelque contre-temps, quelque adversité? Dites au moins désormais : Quand même je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai rien, car le Seigneur est avec moi.

IIIe Point. — *Seigneur, Dieu des vertus, heureux celui qui espère en vous.* Oui, il est heureux, parce qu'il est à la source de tout bien, tandis que celui qui met sa confiance dans les hommes est presque toujours trompé ; vous devez donc tout attendre de Dieu.

1° La confiance parfaite obtient tout, et Dieu ne peut nous refuser ; autrement il ne tiendrait pas sa parole. Parce qu'il a espéré en moi, je l'exaucerai, dit le Seigneur ; il m'appellera, et je le délivrerai. L'espérance donne une assurance morale du salut et de la béatitude dont elle jouit déjà par anticipation. Mettez donc toute votre espérance dans le Seigneur ; ne savez-vous pas que ceux qui mettent leur confiance en lui ne seront jamais confondus ? L'espérance fait toute la consolation de ceux qui souffrent; ceux qui espèrent tressailleront éternellement, et vous habiterez en eux. Elle donne un courage invincible pour parvenir à ce que l'on désire, parce qu'elle s'appuie sur le Tout-Puissant. Si j'espère dans le Seigneur, je ne puis être vaincu.

2° Voyez par opposition combien les créatures sont

trompeuses. Elles nous jettent dans des inquiétudes continuelles, et tout ce qu'elles nous promettent est si faible, a si peu de valeur, qu'on ne comprend pas comment on peut y attacher tant de prix. Au reste, combien souvent nous sommes trompés dans notre espoir ! Ne vous fiez pas aux princes ni aux enfants des hommes, dit David. Vous vous appuyez sur un roseau, dit Isaïe, il vous percera la main. Oui, Seigneur, vous êtes ma seule espérance ; j'ai été jeté entre vos bras dès le sein de ma mère.

3° Si vous avez une ferme espérance, vous obtiendrez tout de la bonté de Dieu, de sa providence, tout, dis-je, ce qui est nécessaire pour la conservation de votre vie, pour votre nourriture, votre logement, etc. ; car votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Si Dieu vous en prive quelquefois, c'est qu'il sait qu'avec l'abondance vous vous perdriez, et il veut votre salut avant tout. Ce que vous devez encore attendre de Dieu, c'est la victoire sur vos imperfections. Malgré votre faiblesse et vos infirmités nombreuses, ne craignez rien. Ceux qui espèrent dans le Seigneur prendront de nouvelles forces, ils courront sans peine, ils avanceront toujours et ne s'affaibliront pas. C'est ainsi que s'exprime le prophète Isaïe, qui en avait fait l'expérience. Vous obtiendrez même le pardon de vos péchés les plus énormes et les plus nombreux, si vous le demandez avec instance et sans aucun doute ; Madeleine, Zachée, la femme adultère, et une infinité d'autres en sont la preuve évidente. Dieu ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Je le jure, dit le Seigneur, quand le pécheur se convertira, je le pardonnerai. Pardon, mon Dieu ; je n'ai pas compris votre tendresse et votre bonté ; je me jette entre vos bras et je mets toute ma confiance en vous seul.

DIX-SEPTIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

De l'amour de Dieu par dessus toutes choses.

Rivalisez pour obtenir des dons plus parfaits ; je vais vous montrer la meilleure voie (1). La charité est le sommet de la perfection et de la sainteté ; c'est la reine des vertus, à laquelle les autres obéissent, *sans laquelle je ne suis rien*, dit l'apôtre, *et tout ne me sert à rien*. Pour y parvenir, faisons donc tous nos efforts et tournons vers elle toutes nos pensées. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces.* Dans ces paroles, l'Ecriture nous donne le précepte d'aimer, *vous aimerez ;* le motif d'aimer, *le Seigneur votre Dieu* ; la manière d'aimer, *de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces.*

Ier Point. — *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu : c'est là le plus grand*, dit le Sauveur, *et le premier commandement* (2). Il est réellement le plus grand par l'importance de l'obligation qu'il impose, le premier en ordre de dignité, par laquelle il l'emporte sur les autres.

1° C'est le plus grand commandement par l'importance de l'obligation qu'il impose, qui tient le premier rang et qui est plus grande que toute autre. Quoiqu'elle ait été publiée par Moïse, elle est antérieure cependant à toute loi positive ; elle ne tire pas seulement son origine de la loi naturelle, mais de toute espèce de droit naturel la première condition est évidemment que la créature est obligée envers son Créateur, et ce commandement est intimement uni à la fin de la création : *Dieu a tout fait pour lui-même* (3). Il ne pouvait en vérité se proposer rien de plus élevé que lui-même, et il n'eût pas convenu qu'il se proposât quelque chose de moins ; il fallait nécessairement

(1) I Cor. 12. — (2) Matth. 22. — (3) Prov. 16.

qu'il se proposât pour fin l'adoration de ses créatures et qu'il leur manifestât la gloire de sa magnificence. *Or, quel est le culte de Dieu*, dit saint Augustin, *sinon l'amour de Dieu?* On ne peut l'honorer qu'en l'aimant. Moïse n'a-t-il pas dit : *Entendez, Israël, le Seigneur notre Dieu est le Seigneur;* c'est comme s'il disait : Vous n'avez pas d'obligation plus grave ni supérieure à celle-ci : *car qu'est-ce que le Seigneur vous demande, sinon que vous le craigniez et que vous l'aimiez* (1)? L'obligation que tient ce commandement est si grave, qu'elle renferme, qu'elle détruit, qu'elle emporte toute autre obligation ; car de même que les autres vertus, qui sont inférieures, se rapportent toutes à la charité, de même les autres commandements sont tous liés et subordonnés au grand commandement de la charité, tellement que celui qui aime accomplit la loi, mais que celui qui pèche en manquant à celui-ci devient coupable sur tous les autres. Au contraire, si un précepte inférieur se trouve contraire à celui de la charité, toute obligation est détruite et cesse entièrement. C'est ainsi qu'Abraham prend son épée et se prépare à immoler son fils.

2° Mais ce commandement, qui est le plus grand par la gravité de l'obligation qu'il impose, est aussi le premier en dignité, parce qu'il ordonne une vertu qui est la plus parfaite et qui brille comme l'or le plus pur parmi les autres vertus. Elle seule distingue les enfants de Dieu des enfants du démon, dit saint Augustin ; c'est elle qui fait que nous n'avons qu'un même esprit avec Dieu ; sans elle la foi est difforme et morte, l'espérance vaine et languissante ; la vertu sans elle n'est point couronnée dans le ciel, parce que sur la terre elle n'a point de mérite. C'est dans ce sens que saint Augustin a dit : *Tout fruit qui n'a pas la charité pour racine ne peut être bon.* La vision dans le ciel succèdera à la foi, la possession à l'es-

(1) Deut. 6.

pérance comme en étant la récompense et le prix ; mais lors même que les prophéties n'existeront plus, que le don des langues et les autres dons de Dieu cesseront, la charité ne finira point ; et comme il n'y a rien de plus grand ni de meilleur, sa récompense sera dans sa perfection et dans son éternelle stabilité, qui fait le bonheur des saints. Oh ! qu'il est grand le prix de la charité ! qu'elle est grande la perte de la charité ! C'est de là que dépendent la mort et la vie, le salut et la réprobation. « Considérez, dit Moïse après avoir publié la loi d'a« mour, considérez que j'ai mis sous vos yeux en ce jour « le bien et la vie, le mal et la mort, afin que vous ai« miez le Seigneur votre Dieu. » Je prends le ciel et la terre à témoin que je vous ai proposé la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction : « choisissez donc la vie, « afin que vous viviez et que vous aimiez le Seigneur « votre Dieu. » Et que suis-je donc, Seigneur, s'écrie saint Augustin, pour que vous m'ordonniez de vous aimer, en me menaçant des plus grandes misères si je ne le fais pas ? N'est-ce pas une grande misère de ne pas vous aimer ?

IIe POINT. — *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu* (1). Ce serait en vain que Dieu commanderait l'amour, s'il n'en donnait les motifs. Aimez-le parce qu'il est le Seigneur, aimez-le parce qu'il est votre Dieu, aimez-le parce qu'il est à vous. Il y a là des motifs nombreux d'aimer Dieu, soit par amour de gratitude et de dépendance, soit par amour de félicitation et de complaisance, soit par amour de désir et de chaste concupiscence.

1° L'ange et l'homme, par une jalousie impie et insensée, voulurent s'emparer du souverain domaine de Dieu ; or, ce domaine, fondé sur la nature même du Créateur et de la créature, ne saurait être aliéné, et en l'enlevant la créature se trouve dépourvue de tout bien. Venez donc,

(1) Deut. 6.

adorons et prosternons-nous devant le Dieu qui nous a faits, car il est notre Dieu ; c'est le Seigneur infiniment bon, infiniment bienfaisant, il est digne d'être aimé par dessus tout. *Aimons donc Dieu, car il nous a aimés le premier* (1). Il nous a aimés d'un amour éternel, c'est-à-dire qu'éternellement il nous a eus dans son cœur et dans son esprit ; il nous a aimés gratuitement et spontanément, quoiqu'il n'ait besoin de rien, puisqu'il donne à tous la vie, l'inspiration et tout ; il nous a aimés dans le temps même où nous étions ses ennemis et des pécheurs ; il nous a aimés afin de nous sanctifier dans le sang de son Fils et de nous arracher à la colère à venir. *Le Seigneur a eu pitié de vous comme un père de ses enfants* (2) ; sans cela votre habitation serait au milieu des flammes et des dragons. Quel est donc votre cœur qu'une si grande bonté ne saurait amollir, et qui ne s'embrase pas pour rendre amour pour amour ?

Le Seigneur n'est pas sans nous avoir donné des preuves de son amour, car il a répandu ses bienfaits du haut du ciel. *N'est-il pas votre Père, qui vous a fait* (3) ? Levez les yeux et voyez qui a créé toutes ces choses, qui a compté la multitude des étoiles, qui a connu tous les oiseaux du ciel, les poissons de la mer, les animaux de la terre. « Seigneur, qu'est-ce que c'est que l'homme pour que « vous vous souveniez de lui ? Vous l'avez mis au dessus « de toutes les œuvres de vos mains, vous avez tout placé « sous ses pieds. » Tout cela vient de votre libéralité ; vous avez tout fait pour l'usage, l'utilité, le besoin et le plaisir de l'homme, afin de l'exciter et de l'engager à rendre amour pour amour à un Dieu si bon et si miséricordieux. Quel prodige de corruption et de malice d'abuser de tant de bienfaits contre son bienfaiteur, et de lui faire injure au lieu de lui rendre grâces !

(1) I Jean 4. — (2) Ps. 102. — (3) Deut. 32.

DIX-SEPTIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE.

De l'amour de Dieu par dessus toutes choses (suite).

2° Ils sont vains les hommes qui n'ont pas la science de Dieu ; ils ne connaissent pas, d'après les œuvres, quel est l'ouvrier, mais ils se contentent de la vue de ses œuvres, et ils ne font pas attention combien Dieu, qui en est l'auteur, est plus beau, lui qui est le bien souverain et éternel ; c'est lui faire une injure énorme de lui comparer les biens créés et de les préférer. Je dis qu'il est le souverain bien, parce qu'il est la source et l'origine de tous les autres biens, ou qui ne sont pas encore, ou qui en découlent. Il est le bien immense, parce qu'il a la plénitude de tous les biens, et qu'on ne peut rien concevoir de meilleur ou de plus grand qu'un Dieu dont les perfections infinies n'ont point de bornes. Il n'est pas, dit saint Augustin, un bien ou un autre, mais il est le bien lui-même, le bien de tout bien et tout ce qui est bien ; car il n'y a aucun bien qui ne brille dans la bonté divine. Il est le bien éternel qui, n'étant produit par aucun principe, ne peut avoir aucun principe qui le détruise ; il existe toujours et sans vicissitude en lui-même, et il durera d'éternité en éternité.

Que devons-nous aimer, dit saint Augustin, sinon ce qui peut être éternel avec nous ? Vous aimerez le Seigneur votre Dieu ; voilà le bien immense qui est à vous. C'est un nouveau motif d'aimer Dieu, parce que chacun aime ce qui est à lui.

3° Car quoique Dieu soit le Seigneur de toutes les créatures à raison de la création et de sa toute-puissance, cependant il dit par le prophète Osée : *Vous n'êtes pas mon peuple, je ne suis pas votre Dieu ;* mais parlant au contraire par Moïse, il appelle son peuple son héritage, son premier né, et il lui dit : *Vous aimerez le Seigneur votre*

Dieu; car, comme vous êtes mon peuple, je suis aussi votre Dieu par une alliance spéciale, une spéciale communication de biens et une possession mutuelle, qui commence sur la terre par la charité, et qui se consomme dans le ciel par la charité. C'est pourquoi le prophète n'hésite pas à appeler le Seigneur son héritage, en disant : « Le « Seigneur est la part de mon héritage, et c'est vous qui « donnerez cet héritage ; » cela s'entend de l'autre vie. Si le prophète a pu parler ainsi, à plus forte raison le chrétien dont le Seigneur dit : Ne suis-je pas son héritage ?

Qu'est en effet le chrétien, qui a été baptisé au nom de la sainte Trinité, marqué d'un caractère ineffaçable ; qui a reçu l'esprit d'adoption par lequel il dit à Dieu *Père ;* qui dans la communion est nourri du corps et du sang du Sauveur, et inondé de l'abondance des dons célestes ? Ne devons-nous pas tressaillir jusqu'au fond des entrailles à la pensée du Dieu vivant, et lui dire de tout notre cœur : Vous êtes mon Dieu et mon Roi, mon Seigneur et la part de mon héritage. Mon héritage est magnifique ; Seigneur, qu'ai-je à désirer dans le ciel, et que puis-je vouloir sur la terre, ô le Dieu de mon cœur, et mon partage pour l'éternité?

III[e] POINT. — *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces.* La raison d'aimer Dieu est Dieu lui-même, dit saint Bernard ; la mesure est de l'aimer sans mesure, car Dieu est plus grand que notre cœur, et il ne peut jamais être aimé autant qu'il en est digne ; mais il nous demande un amour appréciativement souverain, *de tout votre cœur ;* pur dans sa simplicité, *de toute votre âme ;* courageux dans son opération, *de toutes vos forces.*

1° *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur.* Dieu veut avoir de droit la plus haute place dans votre cœur, et aucun autre amour ne lui convient que celui qui, partant de ce trône, domine sur toutes les autres affec-

tions ; de telle sorte que vous préfériez le bon plaisir de Dieu à tout ce que vous avez de plus cher. Cette prédilection n'exclut pas les autres amours qui ne lui sont pas opposés ou qui lui sont subordonnés; cet amour ne consiste pas dans l'ardeur du cœur ni dans l'intensité de l'amour, mais dans la détermination de la volonté à ne jamais abandonner le bon plaisir de Dieu.

Le Seigneur Jésus veut cette prédilection, lorsqu'il dit : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est « pas digne de moi, et celui qui voudra sauver sa vie la « perdra (1). » Dieu non seulement a voulu mériter en quelque sorte cette prédilection, par la grandeur de ses bienfaits, mais encore il a livré son Fils pour notre rédemption, et le Fils a donné sa vie. L'apôtre exprime cette prédilection, et nous devons l'exprimer en ces termes : « Ni la mort ni la vie ne nous séparera de la charité « de Dieu, qui est en notre Seigneur Jésus-Christ (2). »

2° *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme.* L'amour de Dieu doit être intérieur, simple et pur, afin qu'on ne nous applique pas ces paroles d'Isaïe : *Votre vin est mélangé d'eau* (3), et qu'on ne nous adresse pas ce qui est dit des hypocrites : *Ils ont reçu leur récompense*. Que celui qui cherche Dieu le cherche et l'aime pour lui-même, car Dieu sera sa magnifique récompense. La piété est utile à tout ; mais se servir d'elle pour rechercher les avantages temporels, pour respirer la fumée de la vanité, pour nourrir un amour particulier, ce n'est pas là que se trouve la charité parfaite.

Souvent il semble qu'il y a de la charité, dit l'auteur de l'*Imitation*, et c'est plutôt un amour charnel, parce que l'inclination naturelle, la volonté propre, l'espérance de la réciprocité, le désir d'un bien-être y manquent rarement. Celui qui a une véritable et parfaite charité ne se recherche en rien, il ne désire en toutes choses que l'ac-

(1) Matth. 10 et 16. — (2) Rom. 8. — (3) Isaïe 22.

complissement de la volonté de Dieu ; c'est à elle seule qu'il rapporte tout ce qu'il fait lui-même (1).

3° *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toutes vos forces.* Dieu ne veut pas seulement être aimé en paroles et de bouche, mais en œuvres et en vérité ; car l'amour est fort comme la mort, et quand il lui faudrait donner tout ce qu'il possède pour l'objet aimé, il regarderait tout cela comme rien. « Si quelqu'un m'aime, dit le Seigneur, il « gardera ma parole ; celui qui connaît mes commande- « ments et qui les observe, celui-là m'aime (2). » Ainsi, la preuve de l'amour est dans l'accomplissement de ce qui est commandé. Mais le premier de tous les commandements est celui-ci : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu ;* ce commandement ne saurait être accompli par l'observance seule des autres commandements sans aucun témoignage d'amour, c'est une absurdité qui a été justement condamnée.

« Entendez, Israël : Vous aimerez le Seigneur votre « Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes « vos forces. Ces paroles seront dans votre cœur ; vous les « méditerez, assis dans votre maison, en marchant dans « les chemins, pendant votre sommeil et à votre réveil ; « vous les attacherez comme un signe sur votre main. « elles seront placées entre vos deux yeux d'une manière « mobile, vous les graverez sur le linteau de la porte et « sur la porte elle-même de votre maison (3). » Il s'ensuit que nous devons faire souvent des actes d'amour, mais il est difficile d'en fixer le nombre. Ne consultez pas tant les autres à cet égard, écoutez plutôt les inspirations du Saint-Esprit : *Prenez garde de ne pas éteindre l'Esprit* (4).

(1) Imit., l. I, c. 15. — (2) Jean 14. — (3) Deut. 6. — (4) I Thess. 5.

DIX-SEPTIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE.

De l'amour du prochain.

Le second est semblable à celui-ci : Vous aimerez votre prochain comme vous-même (1). Il est grand le mérite de l'amour fraternel, puisque le Seigneur ayant été interrogé sur le premier commandement, après avoir recommandé l'amour de Dieu, comme s'il n'eût pas répondu suffisamment, ajouta aussitôt le second qu'il compare en toute manière au premier en disant : *Le second est semblable à celui-ci : Vous aimerez votre prochain comme vous-même.* Quel est ce commandement qui est semblable au premier, qui s'y rapporte spécialement, et qui est regardé comme lui étant inséparablement uni ? *C'est un commandement*, comme dit l'apôtre, *saint*, *juste et bon* (2) : commandement saint, à cause de la sublimité de la charité fraternelle ; juste, à cause de la justice de la charité fraternelle ; bon, à cause de l'utilité de la charité fraternelle. Considérons donc l'excellence, la nécessité et l'efficacité de cette vertu.

Ier Point. — Quoiqu'il y ait deux préceptes de charité, l'un par rapport à Dieu, l'autre par rapport au prochain, cependant, comme il n'y a qu'une foi, il n'y a aussi qu'une charité par laquelle nous aimons Dieu pour lui-même et le prochain par rapport à Dieu. La théologie, l'Ecriture sainte et l'enseignement des saints Pères le démontrent suffisamment ; d'où je conclus qu'il n'y a aucune vertu qui l'emporte sur la charité fraternelle, aucune qui ait plus de mérite ni une plus grande récompense auprès de Dieu. L'apôtre lui-même dit : *Maintenant il y a trois vertus, la foi, l'espérance, la charité ; mais la plus grande des trois est la charité* (3).

(1) Matth. 22. — (2) Rom. 7. — (3) I Cor. 13.

1° *Nous avons reçu ce commandement de Dieu*, dit saint Jean : *Que celui qui aime Dieu doit aimer son prochain comme son frère* (1), de telle manière que, par l'ordre même de Dieu et à cause de lui, nous devons aimer notre prochain, qui a été créé à son image, du même amour dont nous aimons Dieu comme le souverain bien. Il ne défend pas, il ordonne au contraire, si la nécessité y oblige, de laisser son service et de secourir celui qui est en péril. Les vertus, comme le fait observer saint Thomas, ne diffèrent en espèce que dans la fin qui n'est pas toujours la même, ou dans les motifs qui font agir ; or, le motif qui nous fait aimer Dieu et le prochain est le même, c'est-à-dire Dieu infiniment bon; la même charité les embrasse tous deux comme dans ses deux bras.

Il s'ensuit évidemment que tout amour du prochain n'est pas la charité; mais, comme le dit saint Augustin, c'est souvent la passion qui est enflammée par la concupiscence ou entretenue par des désirs profanes; alors on n'aime pas le prochain pour Dieu ni comme soi-même, mais pour son intérêt particulier. Il n'y a que la charité qui soit surnaturelle quant à son motif, et elle vient de Dieu.

2° L'Ecriture sainte nous apprend que la charité est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, et l'apôtre montre que cette charité est la charité envers le prochain; car après avoir dit : *Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien, tout ne me sert de rien*, c'est la charité envers Dieu, il ajoute : *La charité est patiente, elle est bienfaisante, elle ne porte point envie*, c'est la charité du prochain. L'apôtre dit encore : « La charité ne se perd jamais ; maintenant nous « avons la foi, l'espérance et la charité, mais la plus « grande des trois est la charité (2), » qui certainement est l'amour de Dieu; mais la charité qui est patiente et qui ne porte pas envie est celle du prochain. Il n'y a

(1) I Jean 4. — (2) I Cor. 13.

donc aucune vertu plus grande que celle-ci, aucune plus parfaite : *Aimer le prochain comme soi-même vaut mieux que tous les holocaustes et que tous les sacrifices* (1). C'est ce que confirme l'apôtre après avoir énuméré les principales vertus : *Par dessus tout*, dit-il, *ayez la charité, qui est le lien de toute perfection* (2), ou le nœud des autres vertus ; *car toute la loi*, comme il le dit ailleurs, *est renfermée dans cette parole : Aimez votre prochain comme vous-même* (3).

Il suit de là ce que dit saint Augustin, qu'il n'y a aucune raison de rompre l'unité, et que la charité doit être universelle quant à son objet. Quand même vous ne trouveriez dans votre frère rien qui fût digne d'amour et que tout vous paraîtrait digne de haine, comme l'amour de Dieu et l'amour du prochain ne peuveut être séparés, c'est une iniquité et une fureur de les détruire tous deux.

3° En effet, les saints Pères, d'un consentement unanime, enseignent que l'union entre l'amour de Dieu et l'amour du prochain est indissoluble. Celui qui aime Dieu, dit saint Augustin, ne peut pas le mépriser lorsqu'il ordonne d'aimer le prochain. Celui qui aime son prochain saintement et spirituellement, qu'aime-t-il en lui, sinon Dieu lui-même? C'est par cette charité que nous nous aimons mutuellement, c'est par elle que nous aimons Dieu. Saint Chrysostôme parle de même : Le commandement de l'amour du prochain est semblable au commandement de l'amour de Dieu, parce que l'un mène nécessairement à l'autre et en retire de la force. Saint Grégoire explique ceci plus longuement : Ces deux amours, dit-il, sont deux parties qui ne font qu'un tout ; ce sont deux anneaux, mais une seule chaîne ; deux actions, mais une seule vertu ; deux œuvres, mais une seule charité; deux mérites auprès de Dieu, mais on ne peut trouver l'un sans l'autre. Saint Léon dit simplement et sans détour : L'amour du prochain, c'est l'amour de Dieu.

(1) Marc 12. — (2) Col. 3. — (3) Gal. 5.

Maintenant examinez et choisissez ce qui vous paraît meilleur, ou d'aimer votre frère, ou de mépriser votre Créateur et votre Dieu ; ou de faire grâce à votre frère, ou d'éloigner votre Dieu ; ou de vous réconcilier avec votre frère, ou d'être réprouvé de Dieu et d'être séparé de lui pendant l'éternité. Mais auparavant, je vous en prie, déposez tout ce qui est ennemi d'un bon conseil, la rancune, la colère, l'inimitié ; alors vous ne délibèrerez pas longtemps.

IIe Point. — *Il n'y a qu'un Seigneur, une foi, un baptême, un Dieu et un Père de tous* (1). Qu'y a-t-il de plus conforme à l'équité, qu'y a-t-il de plus nécessaire que l'amour mutuel entre les hommes, puisque sans secours mutuel le genre humain ne pourrait ni exister ni atteindre la fin de la création et la fin de la rédemption? Que vous considériez l'homme soit selon sa nature, soit selon la grâce, l'amour fraternel est le lien nécessaire de la société humaine, le lien nécessaire de la religion.

1° « N'avons-nous pas tous le même Père? n'est-ce pas « le même Dieu qui nous a créés? pourquoi donc cha- « cun de nous méprise-t-il son frère (2)? » On voit dans la création de l'homme briller avec éclat la bonté et la providence admirable de Dieu. Dans le principe, Dieu ne créa pas deux hommes, mais un seul, afin qu'il ne pût pas y avoir de division entre eux. Mais ayant compris qu'il n'était pas bon de laisser l'homme seul, d'une de ses côtes il forma une aide qui lui fût semblable, et il leur donna toute la terre, afin qu'elle fût remplie de leurs descendants, et que tout le genre humain fût uni par le même sang, la même origine et la même nature. Car de même que Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance, de même l'homme engendra à son image et à sa ressemblance. *Or, tout animal*, dit le Sage, *aime son semblable* (3). Par cet amour qui est fondé sur la nature, Dieu

(1) Ephes. 4. — (2) Malach. 2. — (3) Eccli. 13.

a donc voulu réunir tous les hommes en une seule société, en une seule famille qu'il gouverne, et aux besoins de laquelle il pourvoit comme un tendre père. Comme personne ne peut se suffire seul à soi-même, il nous a donc ordonné de nous aider et de nous lier par des bienfaits. « Par l'a-« mour de Dieu, dit saint Augustin, nous nous attachons « à lui; par l'amour du prochain, tous ensemble nous ne « faisons qu'un ; de telle sorte que le bien commun de « tous devient le bien de chacun, et que celui qui n'a « pas possède dans ce qui est à un autre. »

Qu'on détruise la société, il arrive que par la pénurie de chacun la propagation du genre humain se trouve détruite ; mais si l'on supprime la charité, quelle sera cette société? On n'y verra ni paix ni sécurité; le plus puissant opprimera le plus faible, et bientôt il sera opprimé par un plus puissant que lui ; chacun méprisera son propre sang, et, selon sa force, ne suivra que le penchant de son cœur. C'est pourquoi le Seigneur a gravé dans le cœur de l'homme cette double loi d'amour : « Ne faites pas à au-« trui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse, dit « Tobie, mais faites à vos semblables ce que vous voulez « qu'ils vous fassent. » Dieu s'est réservé la vengeance de la prévarication. *Qui êtes-vous*, dit saint Paul, *pour juger votre frère* (1)?

DIX-SEPTIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE.

De l'amour du prochain (suite).

2° Mais la charité fraternelle est un lien beaucoup plus nécessaire encore à la religion divine, dont l'auteur est celui qui a donné sa vie pour ses frères et son sang pour la rédemption des hommes. Or, il exige de ses disciples une charité semblable. « Je veux, dit-il, que vous vous

(1) Matth. 7 et Rom. 12.

« aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés, et à « cette marque l'on connaîtra que vous êtes mes disci- « ples (1). » Jésus-Christ a établi un corps dont il est le chef; mais nous sommes les membres les uns des autres, afin que nous soyons tous liés et unis dans l'espérance de la même vocation et du même héritage, dans la profession de la même foi, dans la participation aux mêmes sacrements, et que, par l'opération du Saint-Esprit, nous croissions en charité pour arriver au salut. L'accroissement de la religion est comme son commencement; comment, en effet, eût-elle pu se soutenir et se propager parmi tant de persécutions horribles et tant de tourments inouïs, si les fidèles ne s'étaient pas excités par une grande charité entre eux à supporter tous les supplices? La multitude des croyants ne faisait qu'un cœur et qu'une âme. Les païens, au témoignage de Tertullien, disaient : *Voyez comme ils s'aiment, et comment ils sont prêts à mourir les uns pour les autres*. Mais lorsque la charité commença à se refroidir, comme le Seigneur l'avait prédit, quels dommages ne souffrit pas la religion par les divisions et les schismes, quoiqu'il n'y eût ni bourreaux ni tourments?

C'est à vous de réparer tant de maux en donnant l'exemple de la charité, en vous efforçant de réconcilier les ennemis, en ne donnant aucune occasion de division, en vous montrant plein de patience et de charité.

IIIe Point. — *Qu'il est bon, qu'il est agréable que les frères habitent ensemble* (2)! On dit avec raison de la charité fraternelle ce que l'on dit de la piété, qu'elle est utile à tout, et qu'elle a les promesses de la vie présente et de la vie future; elle donne en effet des fruits parfaits, des fruits spirituels et des fruits temporels les plus doux.

1° Tout ce que la charité envers Dieu peut produire, la charité du prochain le produit, car il n'y a qu'une charité; ainsi elle justifie, elle efface les péchés, elle reçoit

(1) Jean 13. — (2) Ps. 132.

sa récompense, elle s'élève à la plus haute perfection. « Nous savons, dit saint Jean, que nous avons été trans-« portés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos « frères. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu « demeure en nous, et la charité se perfectionne (1). » D'où saint Augustin conclut que l'amour du prochain est un pas assuré vers l'amour de Dieu. Que chacun rentre donc en soi-même, et s'il y trouve l'amour du prochain qu'il soit tranquille, car il passe de la mort à la vie. Saint Jean dit encore : « On connaît les enfants de Dieu et les « enfants du démon en ce que celui qui n'aime pas son « frère n'appartient pas à Dieu. » D'où saint Augustin conclut que la charité seule distingue les enfants de Dieu des enfants du démon.

Le Seigneur nous enseigne que cette charité efface les péchés. « Si vous remettez aux hommes leurs péchés, vo-« tre Père céleste vous remettra vos péchés ; mais si vous « ne les remettez pas, lui-même ne remettra pas les vô-« tres (2). » Comme nos péchés sont innombrables, c'est avec raison que le prince des apôtres nous exhorte avant tout à avoir entre nous une charité continuelle, car la charité couvre la multitude des péchés (3).

La sentence suprême du souverain Juge nous montre quelle sera la récompense de la charité. « Je vous le dis « en vérité, ce que vous avez fait au moindre des miens, « c'est à moi que vous l'avez fait. » Ailleurs il est dit : « Quiconque aura donné seulement un verre d'eau froide « en mon nom au moindre de tous, ne perdra pas sa ré-« compense (4). »

On voit clairement combien la charité est puissante pour obtenir la sainteté, en ce qu'elle imite la perfection du Père céleste : *Soyez parfaits comme mon Père céleste est parfait* (5).

(1) I Jean 4. — (2) Matth. 6. — (3) I Petr. 4. — (4) Matth. 25 et 10. — (5) Ibid. 5.

2° O immense bonté de Dieu ! s'écrie Laurent Justinien. elle nous promet la récompense pourvu que nous nous aimions les uns les autres ; et nous, ingrats, nous lui résistons lorsqu'elle nous offre un bienfait. Oh ! si la charité active et bienfaisante régnait parmi les hommes, elle nous rendrait le paradis sur la terre. Combien elle adoucirait les maux qui sont la suite du péché originel, les maladies et même les douleurs de la mort ! Qu'il est bon, qu'il est doux de voir des frères ne faire qu'un ! Il y a là paix, sécurité, joie et amour mutuel. On y voit la fidélité dans les négoces, le secours dans l'adversité et le soulagement dans les tribulations ; là chacun peut ce que peuvent tous, car tous lui viennent en aide.

« Vos jugements, Seigneur, sont remplis d'équité, ils se « justifient eux-mêmes, ils sont plus désirables que l'or « et les pierres précieuses, plus doux que le miel et le « rayon de miel ; il y a une grande récompense dans leur « accomplissement, car celui qui aime le prochain à ac- « compli la loi (1). » Qu'y a-t-il de plus juste, de plus saint, de meilleur que d'aimer son prochain comme soi-même? Répandez en nous, Seigneur Jésus, l'esprit de charité, sans lequel personne ne peut aimer comme il faut ; faites que nous ne fassions qu'un, afin que le monde connaisse que Dieu le Père vous a envoyé et que nous sommes vos disciples.

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

** Sur le caractère du chrétien.*

Que pensez-vous du Christ? de qui est-il fils? De David. répondirent les pharisiens (2). Quel est donc l'aveuglement des pharisiens? Ils connaissent que le Messie doit naître de la famille de David, ils peuvent savoir que Jésus-Christ

(1) Ps. 18 et Rom. 13. — (2) Matth. 22.

est lui-même de la famille de David ; en voyant tous les miracles qu'il ne cesse d'opérer, ils doivent le reconnaître. Grâces vous soient rendues, Seigneur! il vous a plu, dans votre miséricorde infinie, de nous faire connaître le Sauveur, et nous l'adorons comme notre Dieu. Vous nous avez faits ses disciples ; mais ce n'est pas assez de porter le nom de chrétiens, nous devons l'être en effet. Etre chrétien, c'est être enfant de Dieu, c'est n'être pas du monde, c'est être consacré à Dieu. Ainsi le chrétien est élevé au dessus du monde et doit s'élever jusqu'à Dieu.

Ier Point. — Deux choses sont absolument nécessaires pour faire un chrétien : la grâce de la vocation et la correspondance à cette grâce. Or, ces deux grâces renferment essentiellement la séparation du monde.

1° Le chrétien est celui que Dieu a par sa miséricorde séparé du monde, de la masse de perdition, dit saint Augustin. Saint Paul, parlant de lui-même, remerciait Dieu de ce que par sa miséricorde il l'avait séparé du monde; aussi, quand le Saint-Esprit appelait quelqu'un à l'apostolat, il voulait qu'il fût séparé même du reste des fidèles, car l'esprit de Dieu est un esprit de séparation. Voilà pourquoi le Sauveur ne craint pas de dire qu'il est venu séparer l'enfant de son père et la fille de sa mère; et Jésus-Christ lui-même, dit saint Paul, fut séparé des pécheurs. Or, Jésus-Christ est notre modèle. Pour nous sanctifier et nous sauver, nous devons nous séparer du monde comme Dieu sépara son peuple des autres peuples de la terre. Puisque la vocation chrétienne est une grâce de séparation, la correspondance à cette grâce doit donc être de la part de l'homme une séparation ; car la correspondance doit être proportionnée à la fin que Dieu se propose. Ainsi Dieu nous donne une grâce pour nous défendre contre une passion mauvaise, mais à condition que nous la combattrons. Dieu me donne une grâce d'éloignement du péché ; pour y correspondre, je dois fuir le péché. Puisque Dieu, en me faisant chrétien, m'a

donné une grâce de séparation, je n'accomplirai mon devoir qu'en me séparant du monde. Voilà en quoi consiste toute la doctrine du christianisme.

2° Il suffit donc d'être chrétien pour être obligé de vivre dans un esprit de séparation du monde, de ses plaisirs, de ses joies, de ses intrigues, de son luxe, de ses coutumes. « Tout ce qui est dans le monde est concupis« cence de la chair, concupiscence des yeux et or« gueil de la vie. N'aimez donc ni le monde, ni ce qui « est dans le monde ; car le monde est tout entier dans « la malice. » Dès lors que vous êtes devenu chrétien, vous avez renoncé à tout cela. Lorsqu'autrefois les prêtres voulaient détourner les fidèles des divertissements du monde, ils ne leur en donnaient pas d'autre motif, sinon qu'ils n'étaient pas du monde, et ils leur rappelaient leur baptême et les promesses qu'ils avaient faites. Ils voulaient que les personnes du sexe ne parussent dans le monde que pour y faire des bonnes œuvres, et non pour y étaler une vanité coupable. C'est donc une grossière erreur de dire : Je suis du monde; cette parole est un blasphème, car Jésus-Christ vous a déclaré formellement que vous n'êtes pas du monde. Il ne vous est donc plus permis de vivre selon le monde, ni de vous conformer à ses lois, à ses usages. Si vous parlez, si vous agissez autrement, vous outragez Jésus-Christ, vous reniez vos engagements. Remarquez que plus on se sépare du monde, plus on est chrétien ; plus vous aurez d'engagements avec le monde, moins vous êtes chrétien. Lorsque la grâce du christianisme pénétra dans le cœur des fidèles, ils ne trouvèrent pas de plus grande consolation que de se séparer du monde; c'est pour cela que les monastères furent regardés de tout temps comme l'asile de la sainteté, parce qu'on y est entièrement séparé du monde. C'est pourquoi aussi saint Bernard dit que le monastère est en quelque sorte ce qui reste des débris du christianisme. Ainsi, plus un homme se sépare du monde, plus il est

chrétien; plus il se livre au monde, moins il est chrétien.

3° Il est impossible qu'une âme revienne sérieusement à Dieu sans se séparer du monde. C'est le monde qui vous a fait perdre l'esprit de Dieu ; vous devez quitter le monde, car l'Esprit saint ne saurait y habiter. La grâce agit assez puissamment en vous, mais tous ses efforts seront inutiles tant que vous fréquenterez celui qui vous a perdu : ce sont certaines sociétés mondaines, certaines liaisons dangereuses. Il n'y a pas en cela de moyen terme, vous devez rompre ou vous perdre. Mais, avouez-le, vous craignez le monde, vous avez peur de lui déplaire, votre foi est faible, mais vous devriez rougir d'hésiter entre Dieu et le monde ; prenez-en donc votre parti, et soyez enfin à Dieu. Remarquez qu'il y a une séparation corporelle et une autre spirituelle. Si vous ne vous séparez du monde que de corps, votre séparation n'est qu'un fantôme; il faut une séparation d'esprit et de cœur; c'est par là qu'il faut commencer, et soutenir cette séparation par celle qui est extérieure. Vous devez même vous séparer quelquefois entièrement des choses de la terre en vous livrant aux saints exercices de la retraite ; elle vous est plus nécessaire qu'aux prêtres et aux religieux qui mènent habituellement une vie réglée. Prenez-y garde. il vous est bien plus difficile qu'à ceux-ci de ne pas contracter les souillures du monde. Séparez-vous donc du monde avant qu'il se sépare de vous. Quelle gloire procurerez-vous à Dieu en vous donnant à lui lorsque le monde s'éloignera de vous? Vous voudriez en avoir été séparé au jour du jugement. Cette séparation vous procurera un bonheur auquel vous n'êtes pas habitué.

IIe Point. — Dieu, qui est la sainteté même, veut être servi par des saints. Tous les hommes sont soumis à l'empire de Dieu, mais tous ne sont pas consacrés à Dieu. Cette consécration est une grâce spéciale du christianisme, une grâce qui impose l'obligation de se sanctifier. et qui par là même donne aux péchés des chrétiens une malice toute spéciale.

1° Le baptême, dit saint Cyprien, est une consécration solennelle qui se fait de nos personnes, et pour laquelle Dieu a réuni toutes les richesses de sa grâce ; nous lui sommes consacrés comme rois, comme temples divins, comme enfants de Dieu, comme membres de Jésus-Christ. Vous êtes, dit saint Pierre, un sacerdoce royal. Seigneur, ajoute saint Jean, vous nous avez faits votre royaume et votre sacerdoce. Et ne savez-vous pas, dit saint Paul, que vous êtes les temples de Dieu ? En effet, nous sommes ses temples par la communion, et nous ne pouvons devenir capables de le recevoir dans la communion qu'en vertu du baptême. Jésus-Christ, dit-il encore, par le baptême, nous a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu et de l'être en effet. Vous êtes donc le corps de Jésus-Christ et le membre de son membre. Ainsi, par le baptême, vous êtes prêtre du Dieu trois fois saint, et vous devez lui offrir le sacrifice d'un cœur pur et celui de vos adorations et de vos prières ; vous êtes roi pour dominer sur vos passions et régner avec Dieu ; vous êtes le tabernacle vivant de Dieu même, un vase sacré qui ne doit point servir à un usage profane ; vous êtes enfant de Dieu, destiné à partager sa gloire et son royaume. Tous ces titres glorieux vous engagent à la perfection, à la sainteté.

2° Mais comment pourrez-vous soutenir tous ces caractères, sinon par l'éloignement du monde? Saint Paul, écrivant aux chrétiens de la primitive Eglise, leur donnait le titre de saints, parce qu'il supposait que le chrétien, étant consacré à Dieu, devait être saint. Ne savez-vous pas, leur disait-il, que vous êtes le temple de Dieu, et que celui qui viole ce temple, Dieu le perdra ? Mais ce temple de Dieu ne sera parfait que dans le ciel ; nous devons donc sans cesse travailler à le perfectionner ; or, il ne peut se perfectionner que par la sainteté de notre vie. Jésus-Christ est la pierre angulaire ; nous ne pouvons construire ce temple spirituel qu'en rendant son accroissement semblable au fondement de l'édifice, qui est Jésus-Christ, la

sainteté même. C'est pour cela qu'on appelle édifiante la vie qui est sainte. Chose admirable ! dit un auteur, nous construisons chaque jour en nous la maison de Dieu. En qualité de prêtres, nous offrons nos corps comme autant d'hosties saintes et agréables à ses yeux ; mais comme les prêtres de la loi ancienne, qui n'offraient que des victimes grossières, devaient être saints, il s'ensuit que nous sommes plus qu'eux obligés à la sainteté. Combien cette pensée devrait vous animer !

3° Voici ce qui doit vous faire trembler si vous avez la foi : c'est que les péchés des chrétiens contractent une malice particulière à raison de leur consécration, et en font une espèce de sacrilége; car, chaque fois que vous péchez, vous profanez une chose consacrée à Dieu. Tout ce qu'il y a en nous est consacré à Dieu par le baptême ; ainsi tous les péchés que vous commettez sont un abus affreux que vous faites de vous-même. Il y a dans vos péchés une malice diabolique ; vous profanez non seulement une chose consacrée, mais unie à Dieu. Quoi ! disait saint Paul, aurais-je la hardiesse de prendre le membre du Sauveur pour en faire le membre d'une prostituée, du crime, de Satan? Ce cœur qui est le temple de Dieu, en ferai-je la demeure du démon? C'est ce que vous faites en le livrant au péché. Vous allez jusqu'à vous servir de Dieu pour vous livrer au péché. Lorsque Dieu, indigné des crimes qui inondaient la terre, voulut faire périr l'univers, il dit : Je me repens d'avoir créé l'homme. Qui sait s'il ne pourrait pas dire qu'il se repent d'avoir donné aux hommes le titre de chrétiens? Examinez-vous vous-même, et voyez si vous n'êtes pas aussi coupable et plus coupable peut-être que les premiers habitants de la terre, à qui le Seigneur n'avait pas accordé la grâce d'être appelés ses enfants, les membres de Jésus-Christ, les temples du Saint-Esprit. La punition la plus terrible que nous puissions craindre serait de voir s'éteindre parmi nous le flambeau de la foi et de le voir porté

à des nations qui ne l'ont pas encore vu briller à leurs yeux, tandis que nous resterions ensevelis dans les ombres de la mort. Considérez comment une grande partie de l'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse, ont été retranchées du corps de l'Eglise. Voyez comment l'Orient et l'Afrique ont vu le flambeau céleste s'éloigner. Sommes-nous plus vertueux que ces vastes contrées, et le Seigneur est-il moins irrité contre nous? Ne permettez pas, ô mon Dieu, que ce qui nous reste soit enlevé. Nous l'avouons, nous sommes pécheurs, nous n'avons pas obéi à votre loi, nous avons mérité votre vengeance, et nous ne sommes plus dignes d'être appelés vos enfants ; mais ayez pitié de notre faiblesse, donnez-nous ce qui nous manque, et nous vous serons fidèles jusqu'à la mort.

DIX-HUITIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE.

* *Moyens pour avancer dans la vertu.*

Les paroles que je vous adresse sont esprit et vie. Toutes les méditations précédentes n'avaient d'autre but que de vous inspirer une vive horreur du péché, de vous offrir les moyens de vous en corriger, de vous faire bien comprendre que l'homme n'a été fait que pour Dieu seul, et qu'il ne doit s'attacher qu'à lui et n'aimer que lui seul, de vous montrer ce que vous avez coûté à Jésus-Christ et ce que vous lui devez de reconnaissance pour ses immenses bienfaits ; de là la nécessité de vous unir à Dieu et de pratiquer la vertu. Pour entrer dans la vie unitive, vous avez besoin d'avoir certaines règles, certains principes d'après lesquels vous puissiez progresser sûrement et sans danger dans la voie de la perfection à laquelle vous êtes appelé. Je vais vous exposer ces principes en deux méditations. Dans la première, je vous parlerai de la présence de Dieu, de la pureté d'intention et des secours que vous trouverez dans les sacrements.

Ier Point. — *Je me suis souvenu de Dieu, et mon cœur en a été rempli de joie.* Ce n'est pas la multiplicité des pratiques ou des observances qui vous rendront plus parfait, mais c'est le soin de vous attacher à quelque objet spécial qui soit capable de fixer votre esprit ; je n'en connais pas de meilleur que la présence de Dieu.

1° *Nous sommes en Dieu, nous vivons en Dieu, nous agissons en Dieu.* « Marchez en ma présence, disait le Seigneur « à Abraham, et vous serez parfait. » Le soldat qui combat sous les yeux de son chef sent son courage se ranimer, il va droit à l'ennemi, oubliant qu'il est affaibli par la faim et par les blessures qu'il a reçues, et remporte la victoire ; l'enfant sous le regard de son père, le serviteur près de son maître, non seulement ne font pas le mal, mais veulent encore se rendre agréables. Si donc vous n'oubliez jamais que vous êtes sous les yeux de votre Maître, de votre Ami, de votre Père, de votre Dieu, à qui rien n'est caché, de quelles vertus ne serez-vous pas capable? quels ennemis ne vaincrez-vous pas? Joseph et Suzanne n'eurent pas de meilleur moyen pour triompher de la plus affreuse tentation, du danger le plus imminent. Le Seigneur est là, je suis en sa présence ! Cette pratique vous unit intimement à Dieu, sert à sanctifier toutes vos actions, et vous fait commencer ici-bas la vie des anges et des saints, qui voient sans cesse dans le ciel la face de Dieu. Vous direz donc à tout instant comme le patriarche Jacob : Dieu est vraiment dans ce lieu, et je n'y pensais pas ! Non, Seigneur, je n'y pensais pas lorsque je vous ai si souvent et si gravement offensé ; mais, avec votre grâce, j'espère imiter Moïse votre serviteur, qui dans toutes ses actions voyait celui qui est invisible.

2° La manière de pratiquer la présence de Dieu consiste à vous représenter Jésus-Christ qui vous considère attentivement et avec bonté. Tantôt vous l'entendrez vous dire comme aux apôtres : *Vous aussi, voulez-vous m'abandonner?* Si vous êtes tenté de commettre une faute, il vous

dira comme à son coupable disciple : *Que venez-vous faire? voulez-vous me trahir?* Une autre fois comme à Thomas : *Mettez votre main dans mon côté et voyez ce que vous m'avez coûté.* Enfin, selon les circonstances, vous le considèrerez près de vous, dans sa crèche pleurant et endurant le froid pour vous exciter à la patience dans vos peines, ou sur la croix s'écriant : *J'ai soif!...* j'ai soif de ton âme ; ou encore comme à Pierre : *M'aimez-vous?* Mais il semble qu'une manière plus capable encore de vous faire impression, c'est de vous représenter Dieu remplissant l'univers, voyant tout ce qui se passe en tout lieu et jusqu'au fond de votre cœur, connaissant vos pensées les plus secrètes. *Les yeux de Dieu voient en tout lieu les bons et les méchants.* Faites souvent des actes de foi sur cette divine présence, adorez, aimez, remerciez ce Dieu si près de vous, respectez sa puissance et sa majesté, tremblez, demandez pardon.

3° C'est surtout le matin, à votre réveil, que vous devez lui rendre vos hommages, lorsque vous vous mettez en prière ou en oraison ; ce sera un moyen excellent d'éloigner les distractions, et au commencement de chaque action, afin de l'offrir à Dieu. Vous ne manquerez jamais de faire quelque acte de vertu dans la journée pour plaire à Dieu. Ceux qui craignent le Seigneur sanctifieront leurs âmes en sa présence, et, comme le saint roi David, vous direz : J'avais toujours le Seigneur présent, car il est à côté de moi pour m'empêcher de tomber. Mes yeux sont toujours fixés vers le Seigneur. Entendez comment parle sur ce sujet saint Augustin : « Vous allez, on vous voit ; « vous entrez, on vous voit ; la lumière est éteinte, la lu- « mière brille, elle vous voit. Vous entrez dans votre « chambre, dans votre lit, vous êtes vu ; vous réfléchissez « en vous-même, on le voit. » O mon Dieu, puisque vous me voyez partout, faites que je vous voie partout et toujours.

II

IIe Point. — *La lumière de votre corps est votre œil ; si*

votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux ; mais si votre œil est méchant, tout votre corps sera ténébreux. Selon saint Augustin, l'œil dont parle ici notre Seigneur n'est autre chose que le motif ou l'intention qui nous dirige dans nos œuvres. Il importe donc d'avoir une bonne intention, mais il y en a de plusieurs sortes.

1° Le grand secret du christianisme consiste à savoir que l'intention fait tout le mérite de nos œuvres, que c'est elle qui leur donne tout leur prix, toute leur valeur. Si l'intention est bonne, l'action est bonne ; si l'intention est parfaite, l'action est parfaite ; si, au contraire, elle est mauvaise, l'action non seulement est sans valeur, elle est même coupable. Que les vues de Dieu sont différentes de celles des hommes, qui ne jugent que par les dehors ! Il peut arriver qu'une action méritoire aux yeux de Dieu soit regardée comme coupable aux yeux des mortels, et qu'une action mauvaise leur paraisse bonne. O bonne intention, que ta puissance est grande ! tu peux rendre parfait aux yeux de Dieu ce qui n'est rien aux yeux des hommes ! Je donne un centime au pauvre qui me tend la main, je ne puis faire mieux, et, si l'intention est droite, j'ai plus de mérite que celui qui donne cent francs par vanité. Et le Seigneur dira : Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, il n'y a point de tache en vous.

2° Il y a diverses espèces d'intentions : les unes bonnes. comme demander à Dieu la santé, la vie, le succès d'une affaire, d'un procès, d'un voyage ; les autres meilleures, comme demander le pardon de ses péchés, la victoire sur une passion, la grâce du salut ; les plus parfaites sont celles qui n'envisagent que la gloire de Dieu, le salut des âmes. comme notre Seigneur Jésus-Christ, qui, dans toutes ses actions, ne se proposait d'autre but que la gloire de son Père et de le faire connaître. C'est sur ce plan qu'il régla toute sa vie, toutes ses actions, ses pensées, ses paroles, sa passion et sa mort. J'honore mon Père, ma gloire n'est rien. Aussi saint Paul l'appelle simplement la gloire : La gloire de Dieu nous est apparue pour nous instruire, dit-il.

3° Voilà le modèle que vous devez imiter. Vous n'avez été créé que pour la gloire de Dieu; pourquoi ne feriez-vous pas toutes vos actions à cette unique fin? Vous vous consumez pour des choses de néant, pour satisfaire votre amour-propre, pour de vains applaudissements que peut-être vous avez peine à obtenir; vous allez même jusqu'à offenser Dieu. Que d'actions ainsi perdues pour le ciel! Et cependant, si vous n'eussiez cherché en toutes choses que la gloire de Dieu, vous seriez riche pour l'éternité, tandis qu'en continuant comme vous avez fait jusqu'ici, vous en verrez au jour de votre mort qui ont beaucoup moins fait que vous et qui vous paraîtront chargés de mérites, tandis que vous serez les mains vides. Ce ne sont pas ceux qui font beaucoup et qui disent : Seigneur! Seigneur! qui entreront dans la vie éternelle, mais ceux qui font la volonté de Dieu; or, la volonté de Dieu, c'est que vous soyez saint dans toute votre conduite, et vous ne pouvez l'être que par une intention droite et sainte. Hélas! Seigneur, je rougis d'avoir perdu tant de travaux et tant de peines; ayez pitié de moi, et que désormais je fasse tout pour vous.

IIIe Point. — Que celui qui est juste se justifie encore. Rien n'est plus capable de vous rendre juste de plus en plus que le sacrement de Pénitence et celui de l'Eucharistie. Comme nous en avons parlé longuement ailleurs, nous n'en dirons ici que quelques mots.

1° Vous le savez, chaque confession bien faite vous méritera des grâces nouvelles et abondantes : la charité et toutes les vertus surnaturelles prendront en vous un nouvel accroissement; vous serez de plus en plus purifié de vos péchés et de la peine qu'ils vous ont méritée; vous y trouverez de nouvelles forces pour résister au mal, pour combattre les tentations, pratiquer les bonnes œuvres et mener une vie innocente. Il est d'ailleurs beaucoup plus facile de mettre de l'intégrité dans les confessions fréquentes, parce qu'on a un souvenir plus exact des fautes

que l'on a commises, et elles sont une assurance contre le danger d'une mort subite. On sera ainsi toujours en état de grâce. Je suppose que vos confessions seront sincères, accompagnées d'une vraie douleur de vos fautes. Il vous sera facile de connaître la valeur de vos confessions d'après le fruit que vous en retirerez.

2° *Allez à lui, et vous serez éclairé.* Si vous désirez entrer dans la vie illuminative, Jésus-Christ est la lumière ; il vous la communiquera dans la sainte Eucharistie. Car, en recevant fréquemment le corps et le sang du Sauveur, vous vous sentirez nourri, fortifié ; vous réparerez vos pertes comme il arrive au corps qui se nourrit souvent et délicatement. Les lumières de la grâce s'accroîtront en vous, vous sentirez votre cœur s'embraser d'amour ; les lumières de la grâce deviendront plus vives, et vous direz : N'est-ce pas que mon cœur était embrasé pendant qu'il parlait au dedans de moi ? et le Seigneur vous tiendra un langage de paix et d'amour. Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, dit Jésus-Christ, n'aura plus soif. Non, vous n'aurez plus soif des choses du monde. C'est le pain des forts, le vin qui fait germer les vierges. C'est pour cela que le saint concile de Trente exhorte fortement les fidèles à s'en approcher souvent, et qu'il déclare que la sainte Eglise désirerait beaucoup que les fidèles se rendissent dignes de recevoir le divin sacrement chaque fois qu'ils assistent à la Messe. Exaucez le vœu de l'Eglise. Je vous invite, *venez à moi*, dit-il, *venez manger mon pain céleste ;* buvez, mes amis, mangez ce que je vous ai préparé. O mon Dieu, mon unique douleur sera d'en être privé.

DIX-HUITIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE.

Autres moyens pour avancer dans la vertu.

Nous nous ferions une étrange illusion si nous pensions pouvoir arriver à une perfection absolue. Dieu seul

est absolument parfait ; et quoiqu'il nous ait été dit : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*, cela s'entend d'une perfection relative, c'est-à-dire proportionnée à notre faible nature. Mais pour parvenir à cette perfection, nous avons besoin d'user de tous les moyens que la foi nous fournit. Nous allons méditer ces trois points : la nécessité d'un directeur, de l'oraison et de la fidélité dans les petites choses.

Ier POINT. — *Malheur à celui qui est seul; s'il vient à tomber, il n'aura personne pour le relever*. Rien n'est plus dangereux que de se confier à ses propres lumières ; celui qui compte sur lui-même est un téméraire et un insensé, il va contre les desseins de Dieu et se prépare sa ruine. Ayez donc un directeur et voyez comment vous devez vous conduire vis-à-vis de lui.

1° L'expérience de chaque jour nous apprend que nous sommes aveugles quand il s'agit de nous conduire et de nous juger nous-mêmes, parce que l'amour-propre ou quelque autre passion mal éteinte, et plus encore le démon, cherchent à nous faire illusion. Nous avons donc besoin d'une personne charitable qui, sans prévention et par pure charité, nous éclaire et nous guide. C'est l'ordre établi de Dieu ; il a voulu que non seulement nous fussions dirigés par ses anges, mais encore par nos semblables, qui sont comme nos anges visibles, tels que les directeurs et les pasteurs. On ne peut bien connaître la volonté de Dieu que par cette voie. Nous en avons un exemple dans saint Paul, qui fut envoyé à Ananie, et dans Moïse même, qui demanda conseil à Jéthro, qui peut-être n'était qu'un païen. Saint François de Sales appelait le directeur l'avertissement des avertissements. Quand même le chemin de la vertu pourrait être connu par un autre moyen, il est beaucoup plus assuré quand il est indiqué par le directeur. On ne se permettrait pas d'apprendre le moindre art sans le secours d'un maître ; on a recours aux médecins dans les maladies, aux avocats pour les

choses temporelles. Or, le chemin du ciel est un art. l'âme souvent malade a besoin d'un médecin ; nous avons tous un procès devant le tribunal de Dieu, il nous faut cet avocat. O mon Père, vous avez caché cela aux sages et aux prudents du siècle ; c'est bien, mon Père, puisque vous l'avez voulu ainsi.

2° Si vous voulez que votre directeur ne vous soit pas inutile, considérez-le comme un guide que le Seigneur vous a donné, comme un ange tutélaire qui doit vous défendre contre toutes les embûches du démon, vous consoler dans vos afflictions, vous soutenir dans vos infirmités. Traitez avec lui de tout ce qui concerne vos intérêts spirituels avec un cœur simple et ouvert; faites-lui connaître franchement ce qu'il y a en vous de bien et de mal sans aucune dissimulation. Demandez-lui qu'il vous enseigne à faire oraison en vous faisant éviter les obstacles et les embarras qui peuvent s'y rencontrer, à recevoir dignement les sacrements, à entendre la Messe avec piété, à faire un bon emploi du temps ; enfin ayez en lui la plus grande confiance, et obéissez ponctuellement à ses ordres, comme si Dieu lui-même vous parlait. Pour cela, rendez-vous semblable aux petits enfants, comme le recommande l'Evangile, et ne suivez pas votre prudence. Vous devez souvent demander à Dieu qu'il vous donne toujours un guide fidèle, qui sera une protection puissante ; car rien ne saurait être comparé à un ami sincère. Il est le remède aux maux de la vie et conduit à l'immortalité, dit le Sage ; ceux qui craignent le Seigneur le trouveront.

IIe Point. — Si vous voulez sincèrement faire quelque progrès dans la vertu, ne négligez pas l'oraison ; c'est la pratique constante de tous les saints et de tous les bons chrétiens. L'oraison est nécessaire, vous en connaîtrez les avantages.

1° L'oraison n'est autre chose qu'un certain temps employé chaque jour à réfléchir en présence de Dieu sur

les choses qui concernent le salut. Ces réflexions ont toujours paru nécessaires à tous ceux qui veulent réussir dans une affaire aussi importante. Quel est celui qui, ayant un procès d'où dépend sa fortune, n'y pense pas? Quel est le cultivateur qui, ayant un champ à cultiver, n'examine pas d'abord la nature du sol pour savoir quelle semence il doit y mettre, en quel temps il faut le travailler et l'espèce d'engrais qui lui convient? Quel est le peintre qui jette au hasard ses couleurs sur la toile sans examiner quel sera son sujet? Or, nous l'avons déjà dit, vous avez un grand procès pendant devant le tribunal du souverain Juge; pourquoi n'y réfléchissez-vous pas, afin de vous procurer les pièces qui vous sont nécessaires? Votre âme est un champ que vous devez cultiver, suivant l'Evangile; pourquoi ne chercheriez-vous pas à lui faire produire du fruit? Enfin vous êtes peintre; comme le disait un saint: Je peins pour l'éternité. Votre tableau ne sera achevé que lorsque Jésus-Christ sera représenté et formé en vous, comme dit saint Paul. Il y sera formé lorsque votre vie sera une copie fidèle de la sienne: mais tout cela ne peut se faire que par la réflexion ou l'oraison.

2° Jésus-Christ notre Sauveur n'avait aucun besoin du secours d'en haut, puisqu'il est lui-même l'auteur de la grâce; cependant il passa trente ans dans l'exercice continuel de l'oraison, et pendant les trois ans de sa prédication, il passait les nuits en oraison ou en prière: c'était pour nous servir de modèle et nous apprendre que, ne pouvant rien de nous-mêmes, nous avons besoin du secours de Dieu, et que nous ne pouvons l'obtenir que par la prière et l'oraison. Quittant la foule, dit l'Evangile, il alla sur la montagne pour prier. On le voit tantôt dans le désert, tantôt dans un jardin; enfin il prie pendant la nuit, il fait oraison.

3° Mille fois vous avez entendu parler de la nécessité de l'oraison, vous convenez même que cet exercice vous

est vraiment nécessaire; mais combien de temps y mettez-vous? comment vous en acquittez-vous? Ah! je crains qu'il ne soit dit de vous comme des Juifs : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Vous employez à l'oraison le moins de temps possible, et toujours il est trop long pour votre ferveur ; vous y êtes rempli de distractions et vous n'en tirez aucun profit. Comment, avec cette tiédeur, prétendez-vous faire des progrès dans la vertu? Seigneur, enseignez-moi à prier, car je ne puis pas le faire convenablement sans votre secours.

IIIe Point. — *Celui qui est fidèle dans les moindres choses est fidèle dans les grandes, et celui qui est injuste dans les moindres le sera dans les grandes.* Il est facile de comprendre d'après ces paroles combien il importe d'être fidèle dans les moindres occasions si l'on veut être fidèle dans les grandes, en quoi consiste cette fidélité, et quels sont les moyens de la pratiquer.

1° Il est impossible de donner à Dieu un témoignage plus évident de notre amour qu'en nous rendant fidèles dans les choses qui paraissent peu importantes; car nous lui montrons combien nous estimons son commandement, puisque, par respect pour sa majesté sainte, nous obéissons dans les choses qui ne pourraient pas compromettre notre salut. Il est certain aussi que les choses, quelque petites qu'elles soient, conduisent insensiblement aux plus grandes. Le plus grand nombre des saints n'a pas été sanctifié par des actions d'éclat, mais en faisant bien toutes choses, même les plus indifférentes. Observer ce qu'il y a de moins essentiel dans la règle d'une maison, dans un règlement de vie, remplir avec joie pour l'amour de Dieu les moindres détails d'un emploi, voilà un excellent moyen de sanctification. Ce ne sont pas toujours les grandes choses qui font les plus grands saints; elles sont, au contraire, souvent un danger. Judas avait prêché l'Evangile, chassé les démons, administré le baptême ; il avait effrayé l'enfer ; mais ne s'étant

pas assez méfié de son inclination à l'avarice et de quelques faibles pièces de monnaie qu'il prenait en secret, il devint un voleur et vendit son Dieu. Si on laisse une légère déchirure à un vêtement, bientôt elle s'élargit; une simple gouttière peut à la longue détruire une maison: les petits ruisseaux forment des rivières en se réunissant, et les rivières deviennent des fleuves. Il en est ainsi pour le bien et pour le mal. Soyez avare pour votre salut et pour la gloire de Dieu; jetez tous les jours quelque petite chose dans le trésor de vos bonnes œuvres. Ce qui vous paraîtra de peu d'importance vous formera une couronne immense de gloire; Dieu vous en tiendra un compte fidèle et vous paiera tout avec usure. Les petites occasions sont bien plus fréquentes que les grandes; c'est donc un moyen de vous enrichir, comme celui qui chaque jour met à part quelques légères épargnes, et qui à la fin se trouve une fortune sur laquelle il ne comptait pas.

2° Si vous désirez vous procurer de si grands avantages, ne négligez pas les moindres grâces que Dieu vous enverra par sa bonté. Le bon usage d'une grâce qui semble petite dispose l'âme à en recevoir une plus grande. *Recueillez toutes les moindres parcelles*, dit le Sauveur. Faites avec autant de perfection qu'il vous sera possible vos actions ordinaires, et soyez parfait dans toutes vos œuvres. Faites-vous enfin un règlement de vie que vous pratiquerez exactement, sans en jamais rien omettre sans quelque nécessité; et surtout ne négligez jamais la lecture spirituelle, la Messe, le chapelet, etc.

3° Pour réussir dans cette pratique, estimez tout ce qui peut contribuer à votre avancement, ne négligez rien, évitez non seulement le péché mortel, mais aussi le péché véniel; enfin imitez les saints qui ont acquis de grands mérites par la pratique des petites choses, en faisant bien leurs actions ordinaires, afin que le Seigneur vous dise : Courage, bon et fidèle serviteur; parce que vous avez été fidèle en de petites choses, je vous en donnerai de grandes; entrez dans la joie de votre Seigneur.

DIX-HUITIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur la mort au monde.*

Le monde est crucifié pour moi, et je le suis pour le monde. Tel est le langage d'un chrétien qui a pris Dieu pour son partage ; il est mort au monde, et le monde est mort pour lui. Saint Chrysostôme nous enseigne qu'il y a deux sortes de monde : l'extérieur, qui consiste dans la vanité des choses de la terre, et l'intérieur, qui consiste dans le désordre des passions. Nous devons mourir à ces deux espèces de monde : à celui qui est extérieur, par la retraite ; à celui qui est intérieur, par la mortification.

Ier Point. — *Le monde passe ainsi que sa concupiscence ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement.* Ce qui doit vous décider à quitter le monde sincèrement et pour toujours, c'est que le monde rend infailliblement malheureux ceux qui le servent, et qu'il est moralement impossible qu'il ne les rende pas malheureux dans l'éternité. Ne vous laissez donc pas tromper, dit saint Augustin, aux vaines apparences du monde ; il ne renferme que des rigueurs sous les apparences de douceurs, et des peines cruelles, souvent même un cruel désespoir, sous l'apparence d'une trompeuse félicité.

1° Les richesses, les honneurs, les plaisirs, peuvent amuser comme en passant, jamais ils ne procureront le vrai bonheur. Les partisans du monde l'avouent eux-mêmes, leur cœur est toujours inquiet, il vole continuellement d'objet en objet. Après avoir cherché tout ce qui pouvait les rendre heureux, ils rejettent tout en détail ; ils passent mille fois sur les mêmes objets, et mille fois ils s'en dégoûtent. Leur vie n'est qu'un cercle de dégoûts et de désirs, de souhaits et de rebuts. Souvent on méprise le soir ce qu'on avait recherché le matin, et ce qui plaît maintenant déplaira tout à l'heure ; c'est un

continuel flux et reflux qui n'engendre que dégoût, où l'on ne trouve d'autre consolation que le faible plaisir de changer souvent. Qui a été plus grand que Salomon? qui a été plus fortuné? qui a pu se procurer une plus grande variété de plaisirs? Il avoue lui-même que tout le dégoûtait, ses trésors, ses palais magnifiques. J'ai cherché autre chose, dit-il. Les honneurs qu'on lui rendait, les plaisirs qu'il se procurait lui devenaient à charge. *J'ai cherché autre chose.* Rien ne pouvait le rendre content, et ses jouissances ne faisaient qu'irriter ses désirs. Notre cœur est fait pour vous, ô mon Dieu, et il n'a point de repos tant qu'il ne le cherche pas en vous.

2° Non seulement il n'y a pas de véritable satisfaction dans les biens de la terre, mais il n'y a pas même de véritable possession. Les biens du ciel sont les seuls qui soient proportionnés au cœur de l'homme; il n'y a aussi que ces biens que l'on puisse véritablement posséder. Les choses de la terre possèdent beaucoup plus l'homme que l'homme ne les possède. Les richesses ne sont pas aux avares, mais les avares sont aux richesses. Ainsi il n'y a ni satisfaction ni possession dans le monde; mais, outre cela, il n'y a point de durée.

3° Tout y passe en un moment; à peine y voit-on quelque apparence de bonheur qu'il disparaît. J'ai vu, dit le prophète, un de ces heureux de la terre élevé au plus haut degré de la fortune; mais à peine avais-je détourné mes regards que tout son bonheur s'était évanoui. Tout ce qui dans ce monde nous enchante n'est, selon l'apôtre, qu'une vapeur qui s'élève quelquefois, semblable à une clarté qui trompe; elle passe en un instant et ne laisse après elle qu'un peu de fumée.

IIe Point. — Vanité des vanités, tout n'est que vanité. J'ai vu tout ce qui est sous le soleil, et tout est vanité et affliction d'esprit. C'est pourquoi l'apôtre ajoute : J'ai regardé tous les profits comme une perte pour l'amour de Jésus-Christ. Tout ici-bas me paraît une perte en com-

paraison de la science de notre Seigneur Jésus-Christ : c'est pourquoi j'ai tout envisagé comme une perte et comme de l'ordure pour gagner Jésus-Christ ; car le monde rend ses partisans malheureux, et il est à peu près impossible d'y faire son salut.

1° Ne vous fiez pas à la paix apparente du monde et ne vous y croyez jamais en assurance, dit saint Jérôme. Cette mer semble quelquefois calme comme les eaux d'un lac, mais il s'y élève bientôt des montagnes de flots. Le danger ne se montre pas toujours, mais l'ennemi est caché au dedans. Cette tranquillité apparente est une véritable tempête. Trouvez un partisan du monde qui n'ait pas à s'en plaindre. Quand vous croirez lui plaire, il vous méprisera ; ses flatteurs vous tendront des piéges ; ses caresses cachent des fourberies ; il vous trompe, il vous calomnie, il travaille à votre perte au moment où il vous caresse ; car le monde entier est rempli de malice, dit saint Jean. Regardez-vous donc comme un pèlerin et un voyageur sur la terre ; ne prenez point de part ni aux choses ni aux affaires de ce monde ; regardez tout sans attachement, comme ne vous intéressant en aucune manière. C'est saint Jean Chrysostôme qui vous donne ce conseil.

2° Il est d'autant plus essentiel, que si vous vous mêlez aux choses du monde, il vous rendra malheureux dans l'éternité. C'est un oracle de Jésus-Christ même, que tout chrétien doit regarder comme un point de foi, qu'il est moralement impossible de se sauver en vivant avec le monde. Car il faut porter sa croix, et comment s'acquitter de cette grande obligation en vivant dans le monde, avec le monde, où la croix est regardée comme une folie, comme elle l'était parmi les païens ? Pour se sauver, il faut renoncer à soi-même ; mais comment le faire dans le monde, où l'on ne cherche que ses satisfactions, où l'on n'interrompt les plaisirs qu'autant de temps qu'il en faut pour se délasser, ou qu'on ne peut les trouver? Pour se

sauver, il faut absolument être humble ; et comment pratiquer cette vertu quand l'orgueil est le dieu souverain? Pour se sauver, il faut mépriser les richesses; mais le monde n'aime et ne recherche que les richesses, et il emploie tous les moyens de se les procurer. Enfin, pour se sauver, il faut ressembler à Jésus-Christ; car ceux que Dieu a prédestinés, il les a rendus semblables à l'image de son Fils; mais comment ressembler à Jésus-Christ au milieu d'un monde qui est son plus grand ennemi? Si vous entendiez les cris et les gémissements des malheureuses victimes du monde, le monde vous ferait horreur. Malheur au monde à cause de ses scandales! Vous devez donc le fuir, si vous voulez conserver votre âme exempte de souillure. Colombe du désert, réfugiez-vous dans la fente du rocher, dans l'ouverture de la muraille, et vivez loin du monde, si vous ne voulez pas vous exposer aux traits du chasseur. Ne pensez pas pouvoir allier la fréquentation du monde avec la vertu.

IIIe Point. — Jésus-Christ, votre modèle, ne s'est pas contenté de fuir le monde toutes les fois qu'il n'était pas obligé de le voir pour le convertir; on le vit se retirer dans le désert, jeûner, prier, mortifier sa chair, pour nous apprendre qu'en vain nous nous séparerions du monde, si nous ne faisions mourir en nous le monde intérieur, en macérant notre chair, en mortifiant nos passions.

1° Tous les noms que l'Evangile donne au chrétien montrent que nous sommes obligés de vivre dans une mortification continuelle des sens. Tantôt le chrétien est appelé un homme crucifié, tantôt il est nommé un homme mort, quelquefois un voyageur. Il est donc évident qu'il doit être mortifié ou qu'il doit souffrir comme le voyageur qui endure le froid, la faim, la chaleur, la soif, et qui se sent brisé par la fatigue. Celui qui est crucifié est élevé au dessus de la terre; il a des yeux, mais il ne voit rien de ce qui enchante les autres; il a des mains, mais

elles sont immobiles; un cœur, mais il est insensible. Celui qui est mort ne s'occupe nullement des choses d'ici-bas; car il n'a plus que l'apparence d'un homme. Enfin le voyageur pressé, accablé, toujours en danger, ne s'arrête nulle part pour y prendre ses plaisirs; il ne pense qu'à hâter son voyage et à éviter les dangers pour rentrer dans sa patrie. N'êtes-vous pas un voyageur? n'avez-vous pas pour but l'éternité bienheureuse qui est votre patrie? Ce voyage est difficile, beaucoup de gens périssent en route; c'est un long voyage, et cependant précipité; vous n'avez peut-être que quelques jours pour le faire. Prenez donc garde à vous, dit saint Pierre, ne cherchez pas en passant à satisfaire vos sens, à contenter votre chair; n'ayez pas d'autre soin que d'arriver au terme. Je sais que cet état de mortification est pour beaucoup de chrétiens une chimère, mais puisqu'ils ne veulent pas en croire l'Evangile, ils devraient au moins en croire les philosophes du paganisme, qui ont reconnu l'impossibilité de conserver la sagesse sans faire une guerre continuelle à leurs sens et à leur corps. Ils seront eux-mêmes vos juges.

2° Mais c'est à vous que je m'adresse, et je vous rappelle que le titre de chrétien est un engagement pris au baptême de crucifier votre chair, puisque vous êtes le disciple d'un Dieu crucifié et que vous êtes membre d'un Dieu crucifié. Qu'ils sont insensés ces chrétiens qui se mortifient tous les jours pour le monde plus que les personnes religieuses les plus austères! Les jeunes personnes les plus délicates et les plus idolâtres d'elles-mêmes se gênent, se crucifient sous des vêtements qui leur servent plus encore de supplice que d'ornement. Le monde n'est rempli que de gens mortifiés; jamais les saints n'ont tant souffert pour se sauver que les mondains pour se damner. Mais quelle fureur dans l'enfer pour un chrétien, lorsqu'il verra qu'il lui en a plus coûté pour se damner qu'il ne lui en eût coûté pour se sauver! S'il eût

été heureux sur la terre, peut-être ce souvenir lui donnerait quelque consolation; mais il s'est damné en devenant la victime du monde, en vivant sous sa tyrannie; quel sujet de désespoir ! Ouvrez enfin les yeux, et voyez combien tout ici-bas est vil et méprisable. Tous ceux qui ont passé avant vous n'ont emporté ni leurs trésors, ni leurs honneurs, ni leurs plaisirs ; il ne leur reste rien de ce qu'ils ont tant estimé. Puisque vous espérez un jour mettre en Dieu tout votre bonheur, mettez en lui dès ce jour toute votre espérance et votre félicité, et souvenez-vous de cette parole de saint Augustin : Ce qui fait plaisir n'est que d'un moment, ce qui tourmente dure toujours. Seigneur, aidez-moi de votre grâce, afin que, châtiant volontairement ma chair, je puisse être délivré du châtiment éternel.

DIX-HUITIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE.

* *Malice et puissance de Satan.*

Satan vous a recherché pour vous cribler comme on crible le froment. Ce qu'a osé faire cet ennemi du salut contre saint Pierre et même contre Jésus-Christ, il le fait tous les jours, non seulement contre les mauvais chrétiens qui se mettent facilement sous son empire, mais aussi et surtout contre les fidèles. Il fait des efforts inouïs pour chasser de leur cœur Jésus-Christ, et pour cela il n'y a pas de ruse qu'il n'emploie ; tous les moyens lui sont bons pourvu qu'il perde les âmes et qu'il ruine le royaume du Sauveur. Il se place au dessus de nous, au dedans de nous, autour de nous.

I[er] POINT. — Connaissant la valeur de notre âme, dans laquelle Dieu lui-même daigne faire sa demeure, il ne néglige rien pour s'en rendre maître ; il se sert pour cela de sa force, de sa science, de sa malice : de sa force pour triompher de notre faiblesse, de sa science pour triom-

pher de notre ignorance, de sa malice, pour triompher de notre innocence.

1° Il est certain que le démon a une grande force. Il n'y pas de puissance sur la terre qui puisse lui résister, dit Job. Saint Paul en parle comme d'une puissance répandue dans les airs et qui gouverne le monde. Un ange défit autrefois en une seule nuit cent quatre-vingt mille hommes, et le démon a une puissance peut-être plus grande encore. L'homme, au contraire, est la puissance la plus faible; il vient au monde sans aucune défense. C'est que Dieu, dit saint Chrysostôme, a voulu que l'homme ne cherchât et ne trouvât sa force qu'en lui seul; mais avec lui il est plus fort que tous les démons ensemble. Ainsi le seul moyen pour résister au démon, c'est de lui opposer Dieu lui-même. Il faut se revêtir de Jésus-Christ, dit Tertullien. Vous êtes baptisé, vous devez donc être revêtu du Sauveur; son nom seul met en fuite les démons.

2° Cet esprit pervers se sert de sa science et de ses sublimes connaissances pour triompher, car il est certain qu'il est fort éclairé. Pour avoir été réprouvés, les anges rebelles n'ont pas perdu les avantages de leur nature, quoiqu'ils aient perdu la grâce. Ils ont toute la science qu'ils avaient, et par ces connaissances ils n'ignorent ni notre tempérament, ni nos humeurs, ni nos inclinations, ni nos faiblesses, et rien ne leur est plus facile que de nous faire tomber dans les piéges qu'ils nous dressent à chaque instant. Ils nous trompent en nous faisant voir les choses de la terre et du ciel tout autres qu'elles ne sont. Ce sont des enchanteurs qui nous charment par des plaisirs trompeurs et par un bonheur idéal. Le seul moyen d'éviter leur séduction, c'est de recourir à Jésus-Christ, qui est la science et la sagesse incréée ; il est la lumière divine qui dissipe les ombres de ces puissances des ténèbres.

3° Le démon emploie toute sa malice pour perdre notre innocence, et ses ruses sont plus dangereuses encore que

sa force. Il va jusqu'à se transformer en ange de lumière, comme parle l'Ecriture; il se sert tantôt du prétexte de piété, tantôt de celui de zèle, tantôt de celui de charité; il n'y a pas de perfidie qu'il n'emploie pour tromper et pour perdre. Le démon, votre ennemi, tourne sans cesse autour de vous, dit saint Pierre, comme un lion rugissant qui cherche à vous dévorer. Il n'y a que la bonté de Dieu qui puisse nous défendre contre une telle malice; ayez donc recours à lui et ne craignez rien. Le Seigneur est ma force et mon salut, disait le prophète, que puis-je craindre? Priez-le avec saint Augustin de vous délivrer de vous-même, parce que souvent vous donnez des armes au démon pour vous vaincre.

IIe Point. — Malheur à la terre et à la mer, parce que le démon est descendu avec une grande colère, sachant que son temps sera court! Si le démon ne peut se mettre au dessus de vous comme maître et comme tyran, il tâche au moins de se glisser dans votre cœur pour l'enlever et le ravir à Dieu. Il y entre, dit Tertullien, comme un voleur, il y entre comme rival de Dieu, il y entre comme un bourreau.

1° Le démon n'a aucun droit sur nos âmes, il ne peut donc s'en emparer que comme un voleur, car elles n'appartiennent qu'à Dieu seul; elles portent son signe, son inscription; elles sont son image; Jésus-Christ les a rachetées au prix de tout son sang. Mais le perfide n'a point d'égard à tous ces titres; c'est un voleur dont le caractère est l'audace et l'injustice. Ayez donc recours à celui qui vous a rendu la vie lorsque vous étiez mort par vos dérèglements et par vos péchés, dans lesquels, vous avez vécu selon l'esprit du monde, selon le prince des esprits qui sont dans l'air, de ces esprits qui exercent maintenant leur empire sur les incrédules et sur les rebelles; c'est la recommandation de l'apôtre saint Paul. « N'ayez jamais « rien de commun avec les choses de la terre, ajoute saint « Chrysostôme, et vous aurez peu de peine à éloigner le

« démon; car il n'a pas coutume de combattre à découvert : c'est un serpent qui se cache sous des épines, qui « se couvre d'ordinaire du voile trompeur des richesses « et des plaisirs. Si vous brisez, si vous écartez les ri« chesses et les plaisirs, vous enlevez les épines, et vous « l'obligez à s'enfuir. Si vous savez, dit toujours le même « saint, l'art de l'enchanter par une divine magie, le « nom de Jésus-Christ et la puissance de sa croix dont « vous serez armé lui donnera le coup de la mort. »

2° Le démon a toujours conservé le désir criminel qu'il eut d'être semblable au Fils de Dieu ; jusque dans les enfers il se fait son rival. Il a eu sur la terre des autels et des temples comme lui, il a eu des prêtres et des sacrifices, des adorations et des prières ; il a encore un grand nombre de martyrs qui s'immolent à lui : les ambitieux, les voluptueux, les avares sont ses martyrs. C'est en qualité de rival de Jésus-Christ qu'il entre dans le cœur de l'homme pour le lui disputer, et c'est ainsi qu'il entra dans le cœur d'un apôtre. Si Jésus-Christ s'unit avec nos cœurs de manière qu'il n'en fasse plus qu'une même chose, Satan s'unit avec le pécheur et n'en fait qu'une même chose. Dieu, en formant l'homme, dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ; le démon tient le même langage. Puisqu'il en est ainsi, nous ne devrions plus, dit saint Grégoire, connaître d'autre combat ni d'autre guerre que celle qu'il faut avoir contre les puissances des ténèbres, et nous ne devrions avoir qu'un seul objet de notre amour, Dieu qui nous a dit : Vous aimerez le Seigneur. Nous ne devons haïr qu'une seule chose, l'auteur du péché, l'ennemi de notre vie, duquel il a été dit : Vous haïrez votre ennemi.

3° Enfin le cruel ennemi de notre salut entre dans notre cœur comme un bourreau, pour lui donner la mort éternelle en y faisant entrer avec lui le péché. Que vous êtes à plaindre ! Jésus-Christ ne désire entrer dans votre cœur que pour vous faire vivre, et vous l'avez rebuté plus

d'une fois ; le démon a voulu y entrer pour vous faire mourir, et vous l'avez reçu. Prenez garde : si vous êtes un chrétien lâche, vous n'éloignerez pas le malin esprit ; il n'y a que l'âme juste et courageuse, qui fait de grandes actions et qui souffre beaucoup, qui soit capable d'irriter et d'éloigner le démon. Cet ennemi ne peut pas rester en repos lorsqu'il se voit chassé et maltraité ; mais vous, quel mal lui faites-vous lorsque vous ne savez qu'à peine éloigner une tentation ? N'est-il pas dangereux qu'il devienne lui-même votre bourreau?

IIIe Point. — Si le perfide ne peut entrer dans notre cœur, il l'assiége au dehors et se tient cesse autour de lui pour le surprendre. Saint Augustin nous assure que le démon a placé ses filets sur toutes choses, dans tout ce qui nous sert, dans l'or, dans l'argent, dans les plaisirs, dans les divertissements ; c'est par le moyen de ces choses extérieures qu'il nous attaque en tout temps, en tout lieu, dans toutes les conditions.

1° En tout temps. Il ne se lasse jamais ; le jour, la nuit, lorsque nous nous reposons, lorsque nous travaillons, il est là comme une bête féroce qui convoite sa proie, qui examine ses moindre mouvements et toutes ses pensées. S'il voit que nous sommes portés à quelque vice spécial, il nous attaque par le côté le plus faible. « Pourquoi, dit-« il, ne ferais-tu pas cela? pourquoi ne le désirerais-tu « pas? Tu en vois tant d'autres qui se procurent cette sa-« tisfaction, cette jouissance qui dans tous les cas ne peut « te rendre bien coupable ! Le Seigneur est bon, il ne « saurait te condamner pour si peu. D'ailleurs, s'il y a « une faute, on peut toujours la réparer. Il y a dans le « ciel tant de saints qui en ont commis de plus énormes ! » O mon Dieu, mon ennemi ne m'a laissé aucun moment de repos; délivrez, je vous en prie, mon âme de la mort.

2° *Satan se transfigure en ange de lumière.* Il tenta nos premiers parents jusque dans le paradis terrestre. Qui ne l'eût pris pour un ange de lumière lorsqu'il parlait avec

tant de douceur et une si flatteuse hypocrisie ! Il semblait s'intéresser vivement au bien-être et au bonheur de ces nouvelles créatures ; sa bonté semblait dépasser celle de Dieu. « Pourquoi, disait-il, ne mangez-vous pas de ce « fruit? Ne craignez rien, il a une vertu admirable, vous ne « mourrez pas mais vous deviendrez semblables à Dieu. » Il osa attaquer le Sauveur lui-même dans le désert et presque de la même manière. « Vous avez faim, lui dit-il; « mais vous qui êtes si puissant, aimé et soutenu de Dieu. « vous n'avez qu'à dire un seul mot, ces pierres vont se « changer en pains ; et si vous vouliez m'adorer, je vous « donnerais tous les pays de l'univers. » On voit qu'il ne connaissait pas la divinité de Jésus-Christ, mais il le regardait comme un grand serviteur de Dieu. Enfin il tenta les apôtres sous les yeux et en présence du Sauveur; il fit périr Judas et fit commettre à Pierre une faute énorme. Ainsi il n'y a pas un lieu où le démon ne puisse nous attaquer ou par ruse ou à force ouverte; qui ne tremblerait ?

3° Cet ennemi profite de toutes les occasions ; il nous attaque dans la prospérité, dans l'adversité, dans la jeunesse, dans la vieillesse. Il a des tentations pour chaque âge, pour chaque condition; riches, pauvres, vierges, personnes mariées, religieux, rois, personne n'est exempt des ses embûches. S'il en est ainsi, quel besoin n'avons-nous pas d'implorer sans cesse le bras victorieux de Dieu, qui fait trembler les démons ? Seigneur, je sens combien je suis coupable; j'ai mérité souvent par mes infidélités que vous m'abandonniez et que vous me livriez à mon plus cruel ennemi. Je vous en supplie aujourd'hui, ne livrez pas mon âme, qui a été rachetée au prix du sang de votre Fils, aux bêtes cruelles qui veulent la dévorer; je louerai encore votre nom dans l'assemblée des saints. Ayez pitié de moi, mon Dieu, calmez votre colère ; dès ce jour je me jette entre les bras de votre miséricorde, sauvez-moi, délivrez-moi, et je vous bénirai éternellement. Celui qui se confie au Seigneur sera comme un rocher immobile

au milieu des flots ; le Dieu d'Israël le prendra sous sa protection, et il ne saurait périr.

DIX-HUITIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE.

Maux spirituels et corporels guéris par Jésus-Christ. (DUPONT.)

Ier POINT. — Les pharisiens prennent prétexte de la douceur de Jésus-Christ pour le tenter, jugeant que s'il pardonnait à la femme adultère, il passerait pour un prévaricateur de la loi. Je me regarderai comme heureux d'avoir un Sauveur si doux. Telle est la ruse du démon et de ses ministres, qu'ils tendent des piéges par où on excelle en vertu ; si l'on a du zèle, ils excitent à la vengeance ; si l'on est bon, à une trop grande indulgence. Il faut imiter Jésus-Christ, de qui il est dit : *La miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la paix et la justice se sont embrassées.*

Jésus-Christ s'inclinant écrivait à terre avec son doigt. Il agit ainsi pour décliner le jugement, comme il dit ailleurs : *Qui m'a établi juge sur vous?* Il veut aussi montrer qu'en pareil cas il ne faut rien précipiter ; Dieu, en parlant des Sodomites, dit : *Je descendrai et je verrai ce qu'ils ont fait.* Par cette action d'écrire, Jésus-Christ montre que c'est lui qui écrit sa loi sur les tables de pierre, et que ses violateurs *seront aussi écrits sur la terre,* comme dit Jérémie, parmi lesquels seront ceux qui accusent la coupable avec une intention mauvaise. Il est à croire que le Sauveur écrivit quelque chose qui avait rapport aux circonstances présentes, comme il est dit de l'hypocrite : *Vous ne voyez pas la poutre qui est dans votre œil ;* il écrivait les péchés des accusateurs qui, tout appliqués à accuser, ne comprenaient pas ce qui se passait.

1° Comme ils continuaient leur accusation, il se leva et leur dit : *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.* Sagesse admirable ! il ne dit rien con-

tre la loi, et il ne condamne pas la coupable ; c'est ainsi qu'ailleurs il dit : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.* Ici je dois demander l'adresse nécessaire contre les ruses du démon. Jésus-Christ voulut que leurs péchés leur fussent mis sous les yeux pour les couvrir de confusion, afin que la conscience les bourrelant, ils se désistassent de l'accusation. Il se courba de nouveau pour écrire, quoiqu'ils eussent déjà de quoi réfléchir ; il les laissa aux prises avec leur conscience ; mais eux, après l'avoir entendu, s'en allaient l'un après l'autre, en commençant par les plus vieux, tourmentés par les remords sans cependant se repentir. Faisons autrement ; connaissant nos péchés, accourons à Jésus pour demander pardon. Ils étaient venus ensemble pour accuser, maintenant ils s'en vont les uns après les autres, confus de leurs péchés ; les plus vieux sortent les premiers, comme étant les plus coupables. Quelle confusion au dernier jugement ! Quelle consolation peut-on attendre de la part des complices du péché ?

2° Lorsqu'ils furent partis, il se leva de nouveau, d'abord pour confondre les méchants et pour se préparer à délivrer la coupable pénitente ; il se détourna des accusateurs une seconde fois et renvoya la pécheresse avec le pardon de son crime. Il fait ces deux actions debout, car il se tenait ainsi pour montrer la justice de son jugement. La femme, délivrée de ses accusateurs et contrite de son crime, attendit la sentence de Jésus-Christ, qui fut telle que personne n'osa rien dire contre elle, et le Sauveur ne pouvait la condamner, lui qui était venu non pour juger, mais pour sauver. En disant : *Allez en paix,* la parole de Dieu étant efficace, il la délivra de son crime quant à toutes les peines temporelles et éternelles. Quand Jésus-Christ justifie, qui pourrait condamner ? Il ajoute : *Ne péchez plus;* on doit croire que la grâce lui fut accordée pour ne pas retomber et pour que ses accusateurs ne tentassent plus rien contre elle.

II[e] Point. — Jésus-Christ, voyant le paralytique couché sur son lit, pour récompenser la foi de ceux qui le portaient, dit : *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis.* Considérez que Jésus-Christ, sans en être prié, remet d'abord les péchés, pour vous apprendre, à vous et aux autres, que vous devez chercher d'abord la santé de votre âme avant celle du corps, et qu'il vous est avantageux de chercher la compagnie des personnes pieuses.

1° Jésus, voyant les accusations blasphématoires des scribes, dit : *Quel est le plus facile de dire: Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez?* Considérez que l'exemple de Jésus-Christ nous apprend que, toutes les fois qu'une mauvaise pensée se glisse dans notre esprit, nous devons la repousser en disant : *Pourquoi penses-tu mal dans ton cœur?*

2° Alors il dit au paralytique : *Levez-vous, emportez votre lit, et retirez-vous dans votre maison.* Considérez que dans le paralytique on peut voir l'état d'un pécheur privé de toutes les œuvres méritoires ou croupissant honteusement dans l'oisiveté. Se confiant en Dieu, il doit se relever de ses vices et de ses imperfections anciennes par le bon propos d'une meilleure vie ; il doit emporter son lit, c'est-à-dire forcer son corps à servir à la justice, tandis qu'il servait à l'iniquité, le châtier par les jeûnes et la discipline ; il doit aller dans sa maison, cela signifie la pratique des bonnes œuvres, l'avancement dans la vertu, jusqu'à ce qu'on parvienne dans la maison, c'est-à-dire dans la patrie céleste.

DIX-HUITIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE.

* *Par le combat on obtient la victoire.*

Pendant l'espace de temps qui suivit la création, jusqu'à la chute de l'homme, son âme était le siége de la paix. Dieu l'avait formée de manière à n'avoir jamais de

combats, et la raison y entretenait un calme éternel ; mais le péché détruisit cette paix, et dès lors il n'y eut plus qu'un combat de tous les instants, car l'âme fut environnée d'ennemis qui cherchent à la surprendre et à la faire périr. Jésus-Christ lui-même, pour nous servir de modèle, combattit, résista et triompha. Il nous imposa ainsi l'obligation de combattre, il nous apprit à résister et nous donna la force de triompher.

Ier Point. — L'homme est essentiellement obligé à combattre, puisque les païens eux-mêmes en sont convenus, les Juifs en étaient persuadés, et le titre de chrétien nous y oblige.

1° Tous les hommes qui ont réfléchi ont senti que nous sommes composés de deux substances bien différentes qui sont dans une division perpétuelle, la raison et les sens. Alliance inconcevable, par laquelle il semble que Dieu a voulu mêler le ciel avec la terre, la gloire avec l'ignominie, la lumière avec les ténèbres. Il y a combat dès que ces deux substances sont unies, leur amour et leur haine commencent en même temps, et quoiqu'elles aient de la peine à se séparer, elles ne se font pas moins souffrir. C'est pour cette raison qu'un païen disait que l'homme est un monstre composé de plusieurs animaux qui ne sont jamais d'accord ; c'est pour cela que des philosophes recommandaient souvent à leurs disciples de faire une guerre continuelle à leur chair et à leurs passions, afin que la raison ne demeurât pas vaincue et que le corps ne l'emportât pas sur l'esprit. Ils disaient ces deux mots : Combattez, soutenez.

2° Les sages du judaïsme n'ont pas moins reconnu cette vérité. D'abord Job semble se plaindre à Dieu de l'avoir engagé dans un semblable combat. *Pourquoi*, dit-il, *m'avez-vous mis en opposition avec vous?* David, qui avait vaincu les lions et les géants, prie le Seigneur de le délivrer de l'homme charnel intérieur. *Seigneur*, dit-il, *l'homme extérieur m'accable, ayez pitié de moi.* Il est donc

évident que nous sommes obligés, comme hommes, de combattre contre nous-mêmes ; mais si nous consultons la foi, nous serons obligés de convenir que notre vie ne doit être qu'un combat continuel de l'esprit contre la chair.

3° Peut-être vous croyez que Jésus-Christ ayant réparé le monde et satisfait pour nos péchés, nous devons être comme dans l'état d'innocence, sans combat comme à notre première origine ; vous êtes dans une étrange erreur. Puisque le Sauveur ne nous a rachetés que par les peines et les douleurs de la croix, il fallait que l'homme se ressentît de tant de peines ; et puisque Jésus-Christ avait combattu pour nous, il fallait que nous fussions combattus nous-mêmes, et que nous éprouvassions une grande résistance pour faire le bien. Etre chrétien, c'est être engagé par toutes sortes de devoirs à suivre Jésus-Christ et à l'imiter. Or, toute la vie de Jésus-Christ a été un combat ; il faut donc combattre sans cesse si vous voulez être son disciple. Puisqu'il faut nous revêtir de Jésus-Christ, nous devons nous dépouiller de nous-mêmes ; mais, pour se dépouiller de soi, il faut nécessairement se faire beaucoup de violence. N'êtes-vous point encore de ces chrétiens lâches qui seraient tentés de dire comme les Juifs : Ces paroles sont bien dures ? Quoi ! vous adorez un Dieu crucifié qui est mort dans les souffrances, et vous osez vous plaindre qu'il faille imiter ce que le Fils de Dieu a pratiqué lui-même ? Si vous adoriez un Dieu qui eût enseigné à rechercher les plaisirs, vous auriez droit de murmurer ; mais vous adorez un Dieu mort sur la croix, et vous fuyez la croix ? Vous êtes injuste. Combien de gens souffrent pour le monde et pour se damner ! vous ne souffririez pas pour vous sauver ? Ce n'est donc que pour vous, ô mon Dieu, que nous ne voudrons rien souffrir ! Cependant il en coûte moins pour se sauver que pour se perdre ; tous ceux qui s'abandonnent à leurs passions souffrent bien plus que ceux qui portent leur croix.

IIe Point. — Si vous voulez résister aux tentations, imitez Jésus-Christ, qui se retira dans le désert, fit pénitence et eut recours aux anges de son Père.

1° Pour résister au monde et au démon, vous avez besoin de la grâce du Saint-Esprit. Sans son secours vous succomberez infailliblement. Or, sur qui se repose cet Esprit divin? est-ce sur ceux qui sont toujours dans le trouble, dans l'agitation des affaires du monde, sur ces personnes qui n'ont jamais point de repos, qui vont et viennent sans cesse, recherchant la société des gens du monde, aimant la foule, le bruit et les conversations? Non, ces cœurs sont ouverts au tumulte, mais fermés à la grâce. Cet Esprit divin veut le repos, la tranquillité de l'âme, la solitude, C'est une condition nécessaire. Cherchez la solitude, dit le prophète, et vous assurerez votre salut ; le silence vous donnera des forces pour vaincre le démon. Le Seigneur, pour délivrer un homme possédé du démon, le retira hors de la foule et le conduisit dans un lieu solitaire. Si vous voulez éviter les piéges continuels que vous tend le démon et tous les périls qui vous menacent, persuadez-vous que Dieu vous dit, comme autrefois à Noé : Entrez dans l'arche ; c'est-à-dire, retirez-vous au dedans de vous-même, vous éviterez ainsi tous les périls. Nous voyons dans les livres saints deux exemples qui montrent combien la fuite est souvent nécessaire : David sort imprudemment, et lui qui avait remporté tant de victoires, se laisse entraîner dans un crime affreux ; Joseph est sollicité au péché, mais il ne succombe pas. C'est que David se laisse entraîner par la curiosité, tandis que Joseph fuit. Fuyez donc aussi dans le désert, demeurez tranquille dans les affaires de votre famille, ne vous répandez pas au dehors, et la tentation ne pourra rien sur vous.

2° La mortification corporelle est le second moyen qu'on doit employer pour résister à l'esprit tentateur. Lorsque le corps est bien nourri, qu'on ne lui refuse rien, lorsqu'on prolonge le sommeil et qu'on prend ses aises,

la chair devient une esclave rebelle, elle fournit des armes à son ennemi ; mais si vous domptez votre chair par les jeûnes, selon vos forces et d'après l'avis d'un prudent directeur, si vous la macérez par les prières et le cilice, vous rendez votre ennemi plus faible, et vous le mettez dans l'impuissance de vous nuire. Ne pensez pas que vous soyez exempt des travaux de la pénitence parce que vous ne seriez pas dans l'état religieux ; puisque notre Maître a eu recours à ce remède contre le démon, vous n'en êtes pas dispensé. Si vous étiez exempt des attaques du démon, peut-être pourriez-vous être dispensé d'employer ce remède ; mais puisque vous êtes plus exposé à la fureur de Satan que les personnes religieuses, vous avez plus besoin de défense, et la mortification chrétienne vous est plus nécessaire.

3° En troisième lieu, appelez les saints anges à votre secours, c'est-à-dire un directeur de votre conscience ; car le directeur et le confesseur doivent être vos anges gardiens et tutélaires. Mais prenez garde qu'ils doivent être choisis entre mille, non parmi les plus faciles ou les plus indifférents pour votre salut, mais parmi ceux qui ne vous flattent pas et qui veulent absolument et sincèrement vous sauver. Malheur à vous si vous cherchez une sentinelle endormie, un chien muet qui ne sait pas faire entendre sa voix lorsque l'ennemi vous attaque, ou qui met sous vos coudes des coussinets, c'est-à-dire qui vous flatte ! Qu'il est grand le nombre des personnes qui veulent être plutôt applaudies que réprimandées ! N'êtes-vous pas de ce nombre? Il faut aussi, dans les tentations, avoir recours à la prière et à votre ange gardien. Ces démons ne sont chassés, dit le Sauveur, que par le jeûne et la prière.

III[e] Point. — *Vous aurez à souffrir dans le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde*, dit Jésus-Christ. Puisque notre Sauveur a vaincu, il veut aussi que nous puissions vaincre ; c'est pour cela qu'il ajoute : Ayez confiance,

je ne souffrirai pas que vous soyez tenté au delà de vos forces. Nous vaincrons donc, aidés de la grâce ; mais lorsque nous aurons terrassé l'ennemi, rendons-en toute la gloire à Dieu, et préparons-nous à de nouveaux combats.

1° Ce qui porte un grand préjudice à bien des chrétiens, c'est qu'après avoir remporté la victoire, ils s'en font intérieurement un sujet de vanité et d'orgueil ; ils attribuent à leur vertu ce qu'ils devraient attribuer à la grâce de Jésus-Christ ; ainsi il arrive souvent que le démon, par un artifice bien dangereux, se laisse vaincre d'un côté pour triompher de l'autre. L'orgueil suit toujours le démon au combat, et ceux que celui-ci ne peut vaincre, l'autre les fait périr. Soyez donc humble en même temps que vous êtes vainqueur. Dans les victoires humaines, les héros ont coutume de s'attribuer toute la gloire ; mais dans la victoire des chrétiens, l'humilité est une seconde gloire.

2° Après la victoire craignez encore de tomber sous de nouvelles attaques. Si vous n'étiez tenté qu'une fois, après avoir vaincu, il vous serait permis de prendre du repos ; mais à peine sortez-vous du combat qu'il faut y rentrer. Votre ennemi est même beaucoup plus dangereux après la victoire qu'auparavant ; la honte de sa défaite ne fait qu'irriter sa malice. Heureux le chrétien qui saura combattre, vaincre et triompher ! Soyez fidèle jusqu'à la mort, dit le Sauveur, et je vous donnerai la couronne de vie. Seigneur, à la vue de tant de combats qui m'attendent encore, je sens mes forces défaillir. Je lève vers vous mes regards, j'implore votre secours ; venez à mon aide dans la lutte, soutenez-moi de votre bras puissant, et dites à mon âme : Je suis ton salut.

DIU-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur le bon usage des maladies.*

Pensez que vous êtes souffrant dans un lit, peut-être même abandonné de tout le monde. Guérissez-moi, Sei-

gneur, car mes os sont troublés ; guérissez mon âme, car j'ai péché contre vous.

On présentait à Jésus un paralytique couché sur un lit (1). Les maladies, les douleurs, la mort, sont la suite et la punition du péché. Le corps, usé peu à peu par la souffrance, semblable à une maison de boue qui tombe en ruine, périt et devient enfin la pâture des vers. Mais les maux qu'il endure avant sa dissolution entière peuvent devenir infiniment salutaires à notre âme, parce qu'ils nous humilient en nous rappelant que nous sommes pécheurs ; ils nous rappellent aussi que nous sommes sujets à la mort.

Ier Point. — Tout nous rappelle que nous sommes pécheurs et que nous avons mérité les maux qui accablent l'humanité. La vie est un tissu de misères depuis la faiblesse de l'enfance, qui est bientôt suivie de l'imprudence, des égarements et de tous les désordres de la jeunesse, jusqu'aux travaux, aux peines de l'âge mûr, aux infirmités de la vieillesse ; tout nous montre que nous sommes des enfants de colère, que la justice de Dieu nous poursuit comme des coupables. Mais les maux de l'humanité nous touchent peu ; il nous faut des maux particuliers pour nous faire souvenir que nous sommes ou que nous avons été coupables, et que nous dépendons de Dieu.

1° Les frères de Joseph ne se souvinrent des indignes traitements qu'ils avaient exercés sur sa personne que lorsqu'à leur tour ils se virent chargés de chaînes dans une prison. Antiochus ne se rappela les maux affreux dont il avait accablé le peuple de Dieu que lorsqu'il se vit abandonné de la fortune, accablé de souffrances et rongé par les vers. David ne se convertit que lorsqu'un prophète le menaça de la part de Dieu. C'est de même au temps des afflictions, et surtout au milieu des douleurs

(1) Matth. 5.

causées par une maladie aiguë, que le pécheur rentre en lui-même, parce que ses péchés lui reviennent à la mémoire avec toute leur noirceur et leur malice. La maladie n'est autre chose que la voix de Dieu qui se fait entendre; c'est un avertissement salutaire par lequel la divine miséricorde daigne nous exciter à rentrer en nous-mêmes et à mesurer la profondeur de l'abîme dans lequel nous sommes tombés, afin de nous inspirer de salutaires remords. N'est-ce point le moyen dont Dieu s'est servi pour arrêter le cours de vos désordres, et ne seriez-vous pas encore un grand pécheur, si par une maladie grave il ne vous eût montré le néant de toutes les choses d'ici-bas?

1° Le corps est la cause ou l'occasion de la plupart des péchés que nous commettons; il en est presque toujours l'instrument. Comme un père châtie son enfant afin de lui rappeler la faute qu'il a commise et de l'empêcher d'y retomber, de même le Seigneur nous frappe dans ce qui nous est le plus cher, dans notre corps, pour nous apprendre à ne pas en abuser. Job avait souffert sans se plaindre la perte de ses biens, de ses troupeaux, de ses enfants; mais lorsque Dieu le frappa dans sa personne et dans son corps, il ne put s'empêcher de faire entendre ses gémissements; il examina sa conscience et s'écria : *J'ai péché, je le confesse; que dois-je donc faire pour vous apaiser, ô Sauveur des hommes?* Quel oubli de Dieu dans la plupart des chrétiens tant qu'ils jouissent d'une bonne santé! Ils ne pensent pas qu'ils ont dans le ciel un témoin de toutes leurs actions et de tous leurs crimes, ou bien, se faisant une fausse conscience, ils ne voient pas le mal qui pèse sur leur conscience endormie, parce que leur vie est devenue plus régulière; ils ne se rappellent pas ce qu'ils ont été et croient être quittes envers la justice souveraine parce qu'ils ne sont plus aussi coupables qu'autrefois; mais accablés sous le poids d'une cruelle maladie, ils voient ce qu'ils n'avaient jamais vu et s'é-

crient : *Je me souviens du mal que j'ai fait.* Les yeux enflammés par les ardeurs d'une fièvre brûlante leur rappellent le mauvais usage qu'ils en ont fait; la langue chargée et épaisse leur montre les jurements, les calomnies, les mauvais discours dont elle s'est rendue coupable; ce visage flétri et d'une couleur livide enseigne à cette jeune mondaine la fragilité de sa beauté éphémère et la folie des parures ; ses pieds et ses mains sans force et sans énergie lui prêchent la nécessité de punir en elle les désordres de sa jeunesse mal employée ; ce corps affaibli fait voir clairement qu'il n'a servi à rien de flatter une chair qui doit tomber en poussière, et que le vice impur n'est qu'un moyen de hâter la dissolution de cette maison de boue. Alors on s'écrie : « Seigneur, vous avez « hâté mon repentir en multipliant mes souffrances. Pre« nez patience, ô mon Dieu, et je vous offrirai un sacri« fice de louanges. Voici la brebis égarée qui revient à « vous. »

3° Fussiez-vous animé d'une grande vertu, avouez que vous ne réfléchissez pas assez sur votre dépendance entière et absolue de Dieu. Il est donc nécessaire qu'il vienne lui-même vous rappeler ce point essentiel de la foi. Lorsque sa main s'appesantit sur vous, il est presque impossible que vous ne vous écriiez pas comme Jacob : *Le Seigneur est vraiment là, et je n'y pensais pas!* Alors vous vous souvenez de cette parole du Sauveur : Celui qui m'aime doit prendre sa croix, la porter tous les jours de sa vie et me suivre. Efforcez-vous donc d'unir vos souffrances à celles de Jésus sur la croix; par cette union, tous vos maux se trouveront sanctifiés, aucune de vos peines ne sera sans fruit, vous expierez jusqu'aux moindres taches et vous acquerrez des mérites infinis. Les remèdes amers, les potions et les tisanes insipides vous rappellent le fiel et le vinaigre dont fut abreuvé notre Seigneur sur la croix, et rendent méritoires les nausées et les dégoûts que vous éprouvez. Je sais que ces pénitences sont for-

cées, puisqu'elles ne viennent pas de vous ; mais cependant elles sont volontaires, dès lors que vous vous y soumettez. Puisque c'est Dieu lui-même qui vous présente ce genre de pénitence, c'est une preuve qu'elle lui sera agréable, si vous l'acceptez avec un cœur soumis; car il connaît mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes. Mon Dieu, faites que je porte ma croix avec vous, que je sois attaché à la croix avec vous, afin d'expier mes nombreux péchés et de mériter le ciel, que vous nous avez ouvert par vos souffrances.

IIe Point. — Tout ce qui nous entoure ne cesse de nous annoncer notre fin prochaine ; les années, les mois, les semaines, les jours qui s'écoulent sont une image de la brièveté de la vie; les moissons qui jaunissent, les saisons qni se succèdent, les feuilles des arbres qui tombent, les fleurs qui se fanent, les fruits qui mûrissent nous avertissent que nous vieillissons, que nous passons comme une ombre, que, semblables à la fleur des champs, nous paraissons le matin pour disparaître le soir, et que nos jours fuient comme un courrier qui s'avance avec précipitation. Rien n'est capable de nous dessiller les yeux, nous vivons comme si nous ne devions jamais mourir; la maladie nous fait mieux connaître notre fragilité et notre néant.

1° Tant que nous jouissons de la santé, nous oublions que nous sommes mortels; la vue des morts que nous accompagnons jusqu'à la tombe ne produit sur nous qu'une légère impression qui se dissipe bientôt à la vue d'autres objets, et nous ne voulons pas nous persuader que tout contribue à hâter notre fin, jusqu'aux aliments destinés à notre nourriture, et qui tous renferment un principe de destruction. Ces grands conquérants qui ravagèrent l'univers ne pensaient pas qu'ils mourraient. Le fameux Alexandre et l'impie Antiochus ne pensaient pas à leur fin dernière ; il leur fallut une cruelle maladie pour leur rappeler qu'ils étaient mortels. L'ambitieux, l'avare, l'a-

mateur des plaisirs, tous les hommes qui vont et viennent, qui s'agitent pour un intérêt temporel ne pensent presque jamais à la mort : la fortune, le bonheur, les emplois, la gloire, voilà leur seule occupation.

Pensent-ils à la mort ces hommes de bonne chère, ces profanateurs du jour consacré à Dieu, ces vindicatifs, ces profanateurs du saint nom de Dieu? Y pensent-elles même ces âmes lâches dans le service de Dieu, ces chrétiens tièdes que le Seigneur appelait à un degré de haute sainteté et qui ne font rien qu'avec froideur et négligence? pensent-ils qu'ils s'exposent à paraître devant Dieu les mains vides? Il leur faut des avertissements plus précis, il faut que Dieu plein de bonté leur envoie des maux et des souffrances ; lorsqu'ils se voient dans un lit de douleur, que leur corps privé de sa force et leurs membres défaillants semblent leur présager une fin prochaine, et qu'ils semblent n'avoir plus qu'un souffle de vie, alors ils rentrent en eux-mêmes et commencent à revenir à Dieu. Aviez-vous compris les avantages de la maladie que vous avez tant redoutée et sans laquelle vous vous seriez perdu?

2° Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? Vous craignez la maladie, et c'est peut-être le seul moyen de salut qui vous reste ; vous avez abusé de toutes les grâces intérieures. Le Seigneur, qui veut votre sanctification, a souvent parlé en vain à votre cœur, il vous a offert ses sacrements, sa voix s'est fait entendre, ses menaces ont retenti à vos oreilles, mais vous avez tout méprisé, tout oublié ; que lui reste-t-il donc pour vous sauver? La maladie qui viendra fondre sur vous, et qui, vous prenant comme à la gorge, vous dira : Paie au Seigneur ce que tu lui dois, voilà le moment de rendre tes comptes ; qu'as-tu fait de ton âme ? comment as-tu accompli sa loi ? où sont tes bonnes œuvres? Alors vous vous écriez : Seigneur, patience encore un instant ; je suis l'arbre stérile, je mérite le feu, mais

attendez encore un peu, je réparerai le temps perdu et je me donnerai tout à vous.

3° Que votre cœur est endurci! Au lieu de profiter de la maladie pour travailler à votre conversion, en la regardant comme une grâce, vous murmurez, vous vous plaignez, vous cherchez plutôt les moyens de guérir votre corps que votre âme; il n'y a point en vous de patience ni de résignation à la volonté de Dieu, on dirait plutôt l'âme d'un réprouvé qu'un chrétien qui a devant les yeux Jésus-Christ crucifié. La pensée de la mort vous effraie sans changer vos sentiments, et après la guérison vous êtes le même qu'auparavant. Cependant vous pouviez acquitter vos dettes et acquérir des mérites. Qu'ai-je donc pu faire pour vous ramener que je ne l'aie fait? dit le Seigneur. O mon Dieu, frappez, coupez, tranchez ici-bas; faites de moi ce qu'il vous plaira, pourvu que vous m'épargniez dans la vie future. Donnez-moi la force, et j'endurerai tout ce que vous voudrez.

DIX-NEUVIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE.

* *Le chemin du ciel.*

Le chemin du ciel, c'est le Calvaire; mais le ciel en rend la voie douce. *Mon heure n'est pas encore venue,* disait le Sauveur à ses parents qui le sollicitaient à chercher la gloire en se faisant connaître. Il fallait, dit saint Augustin, qu'il fût humilié avant d'être glorifié, car il savait que l'abaissement et les souffrances devaient lui servir de degrés pour arriver à la gloire et au bonheur éternel; aussi il reprit sévèrement les enfants de Zébédée qui lui demandaient la meilleure part à sa gloire avant d'avoir passé par les souffrances. Ils envisageaient le but, mais ils ne considéraient pas le chemin. Voilà ce qui perd un grand nombre de chrétiens; ils veulent la vie éternelle, mais ils ne veulent pas le chemin qui y conduit. Ce che-

min est celui des souffrances et de la croix. Ne savez-vous pas qu'il a fallu que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? Or, on ne veut pas souffrir, on ne veut pas porter sa croix, on ne veut donc pas avoir part à la gloire de Jésus-Christ. Le ciel est la demeure de Jésus-Christ, dit saint Augustin ; le chemin est celui de la passion.

Ier Point. — Il y a trois titres qui peuvent faire espérer le ciel à tout chrétien : celui d'enfant de Dieu, celui d'enfant de l'Eglise, celui de pénitent. Or, ces trois titres engagent à passer par les souffrances.

1° Vous êtes enfant de Dieu, disciple de Jésus-Christ ; il faut donc absolument que vous vous ressentiez de votre origine. Vous êtes sorti, avec l'Eglise dont vous êtes membre, du côté ouvert de Jésus-Christ sur la croix ; vous êtes l'enfant de son sang et de ses larmes ; si vous ne voulez ni souffrir ni pleurer, vous n'êtes plus un enfant légitime du Calvaire. Nous sommes les enfants de Dieu, disait saint Paul ; c'est pourquoi nous nous glorifions dans les souffrances, dans les maux, dans les afflictions, sachant que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. La conduite que Dieu a toujours tenue à l'égard de ses enfants, de ses élus, a été de les faire marcher par la croix et les souffrances ; sachant que l'origine de tout péché est l'amour des choses de la terre, il les leur fait sentir toutes pleines d'épines et d'amertumes, afin de les en dégoûter, et il leur enlève tous les moyens d'en goûter les douceurs ; il leur envoie des maladies qui les privent de tous les plaisirs des sens, leur suscite des peines, des disgrâces, et les afflige en mille manières, afin de les obliger à rompre avec le monde, à tourner toutes leurs affections vers les biens éternels ; il les fait souffrir ici-bas parce qu'il veut les récompenser dans le ciel.

2° *Le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie produit en nous un poids immense de*

gloire. Nous sommes obligés d'aimer les croix et les souffrances en qualité d'enfants de l'Eglise. C'est le partage que le Sauveur lui a donné en lui laissant pour héritage sa passion et ses douleurs. L'Eglise, dit saint Grégoire, est l'épouse de Jésus-Christ; il la traite comme Elcana traita la sienne. Après avoir offert son sacrifice, il lui présenta une part de la victime; mais elle était triste. Ceci, ajoute le saint docteur, représente les afflictions temporelles que Jésus-Christ a léguées à l'Eglise, sa chère épouse; il les lui a réservées au jour de son sacrifice sur la croix. Si vous êtes un véritable enfant de l'Eglise, vous accepterez les souffrances, vous les aimerez comme un don précieux que vous a fait Jésus-Christ mourant sur le Calvaire.

3° Enfin, en qualité de pénitent, vous êtes obligé non seulement d'aimer les afflictions et les souffrances que Dieu vous envoie, mais d'en chercher de nouvelles pour satisfaire à sa justice. La pénitence mène au ciel, mais par une voie toute semée de croix. Comme le péché conduit en enfer par le plaisir, la pénitence conduit à la gloire par les souffrances. Comment un pécheur qui a mérité l'enfer peut-il espérer le ciel sans chercher à souffrir continuellement? Le Sauveur, qui n'avait que l'apparence de pécheur, a mené une vie de croix et de souffrances pour satisfaire à la justice de son Père, et vous, après mille péchés commis, vous refuserez de souffrir un moment pour les expier et faire pénitence? Non, il est impossible de monter au ciel sans être auparavant monté sur le Calvaire, comme il n'est pas possible de monter sur le Calvaire sans avoir auparavant envisagé le bonheur du ciel. Mais n'oubliez pas que Jésus-Christ nous a laissé un exemple, afin que vous marchiez sur ses traces; n'oubliez donc pas celui qui a souffert une si grande contradiction, afin que vous ne vous découragiez pas et que vous ne tombiez pas dans l'abattement. Tout châtiment, quand on le reçoit, cause d'abord de la tristesse et non

de la joie, mais ensuite il fait recueillir en paix les fruits de la justice à ceux qui ont ainsi été exercés. Puisque les souffrances sont le seul chemin qui nous mène à Dieu, dit saint Bonaventure, nous ne devons pas seulement les supporter avec patience, mais les désirer. D'ailleurs les plus grandes peines deviennent douces si elles passent par le Calvaire, c'est-à-dire si on les souffre en vue de la passion du Sauveur. Rien de ce qu'on peut souffrir au nom de Jésus-Christ ne surpasse les forces de la nature : alors on peut donc le supporter. S'il les surpasse, on meurt, et au lieu de nous arracher notre couronne, il en devance le temps. C'est ainsi que s'exprime saint Augustin. Seigneur, je me sens le courage de tout souffrir, de tout endurer pour l'amour de vous. Traînez-moi jusqu'au Calvaire, dépouillez-moi de tout ici-bas, coupez, tranchez, brûlez, faites-moi souffrir tout ce qu'il vous plaira : je me sens presque la force d'aller à la mort avec vous. Mais si vous me commandez, donnez-moi ce que vous ordonnez; car je connais ma faiblesse, et sans vous je ne puis rien.

IIe Point. — *Je puis tout en celui qui me fortifie.* L'amour est plus fort que la mort, et seul il est capable de pousser aux actes les plus héroïques. Ne soyez pas étonné d'entendre des saints dire à Dieu qu'ils sont disposés à tout souffrir, à tout endurer, à tout faire pour l'amour de lui, n'eussent-ils ni enfer à craindre, ni ciel à espérer, parce que, disent-ils, Dieu est assez aimable pour mériter notre cœur, lors même que nous n'aurions d'autre récompense à espérer que le bonheur que nous trouverions à l'aimer. Mais votre amour n'est pas assez grand encore pour que vous soyez prêt à tout souffrir sans quelque intérêt personnel. Eh bien ! considérez le ciel, qui sera le terme de vos maux, et avancez dans la route du Calvaire ; pour cela ne cherchez point de consolation de la part des hommes et n'envisagez que la récompense.

1° Les consolations humaines ne servent souvent qu'à

aggraver nos maux; elles sont affligeantes parce qu'elles font mieux sentir le poids de nos peines. Nous pouvons dire à ceux qui veulent soulager nos souffrances ce que Job disait à ses amis : Vous êtes des consolateurs ennuyeux. La véritable consolation est celle qui vient de Dieu, et qui nous est marquée dans ces paroles du roi-prophète : « Vos consolations, ô mon Dieu, ont réjoui mon « âme autant que mes douleurs et mes peines m'ont été « sensibles. » Il vous suffira, pour vous remplir de joie au milieu des maux les plus cuisants, de vous arrêter à ces paroles de l'apôtre : Quand je considère les peines de la vie présente, je trouve qu'elles n'ont aucune proportion avec la gloire que Dieu doit un jour découvrir en nous. Je souffre, mais je ne suis pas accablé; je sais à qui je me confie, et je suis certain qu'il est assez puissant pour me conserver le trésor de mes mérites. Il nous suffit, ajoute-t-il, pour nous consoler et pour nous remplir de joie au milieu de nos maux, de savoir que le court moment des afflictions que nous endurons en cette vie nous produit une gloire éternelle; c'est pourquoi nous ne considérons pas les choses visibles, mais les invisibles, parce que les choses visibles sont temporelles, mais les invisibles sont éternelles. Qu'est-ce que la vie présente même la plus longue? C'est un moment comparé à l'éternité; eussiez-vous vécu un siècle, et pendant cet espace eussiez-vous été accablé d'une misère extrême, affligé de maladies, abreuvé de souffrances, la seule considération de cette éternité de gloire, de cette heureuse immortalité que vous espérez, doit être le soulagement de vos peines, parce que, dit saint Augustin, ce que vous souffrez finira, ce que vous recevrez ne finira jamais. Ne cherchez pas à comparer la peine que vous souffrez avec la récompense que vous attendez, mais comparez, si vous le pouvez, le temps avec l'éternité.

2° Mais qu'y a-t-il sur la terre qui puisse nous paraître rude et difficile lorsque nous envisagerons sérieusement

la récompense éternelle qui nous est promise? Un mal temporel et passager peut-il l'emporter sur une infinité de biens qui dureront pendant l'éternité? Prenez donc en main la balance de l'éternité, dit saint Chrysostôme, mettez-y d'un côté toutes les misères de cette vie, la douleur, la pauvreté, la honte, la persécution et toutes les afflictions temporelles; de l'autre côté vous placerez le Dieu infini, tout puissant, avec ses innombrables perfections: qui l'emportera dans la balance, de Dieu ou de cette peine passagère? « Je me sens pénétré de joie et de conso- « lation, disait le saint homme Job, au milieu de mes souf- « frances, parce que je sais que mon Rédempteur est vivant « et qu'un jour je verrai mon Dieu dans l'éclat de sa gloire; « voilà l'espérance que je nourris dans mon cœur. » C'est ainsi que doit parler un chrétien lorsque Dieu permet qu'il soit affligé. J'ai perdu mon bien, direz-vous, mais je verrai un jour mon Dieu; je suis calomnié, persécuté, je suis tombé dans la disgrâce des hommes, mais je possèderai mon Dieu; mon corps languit dans la douleur, mais un jour ce même corps ressuscitera pour participer à la gloire de mon Dieu. Quelle douleur profonde ne dut pas ressentir Jésus, notre modèle et notre Dieu, lorsque, paraissant sur la terre, il vit trente-trois ans d'humiliations, de travaux et de souffrances à parcourir? Il les parcourut cependant, et la fin de ses peines a été le salut du monde et une gloire éternelle. Quelle épouvante dut éprouver saint Paul lorsqu'il résolut de passer une longue vie sous un rocher solitaire, au milieu des bêtes féroces, et sans aucunes provisions, sans espoir de voir jamais une figure humaine? Il le fit cependant, se confiant à la divine Providence. Vos maux, selon toute apparence, n'auront pas une aussi longue durée; levez les yeux au ciel et vous serez consolé. Saint Pierre oublia facilement toutes les peines qu'il avait éprouvées et celles qu'il prévoyait devoir souffrir encore au service de Jésus-Christ lorsqu'il aperçut sa gloire sur le Thabor. Hors de lui-

même, il s'écria avec joie : « Que nous sommes bien ici ! » Dites de même lorsque vous aurez quelque affliction à souffrir, en considérant des yeux de la foi la récompense éternelle qui vous attend : Que je suis heureux au milieu des souffrances! Je sais que tout ce que j'endure me procurera un poids immense de gloire et de bonheur. Oui, Seigneur, je le veux puisque vous le voulez, éprouvez-moi comme l'or dans la fournaise, purifiez-moi ici-bas pourvu que je vous possède dans l'éternité.

DIX-NEUVIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE.

Sur la grâce.

Dieu exige de nous des choses pénibles, telles que la pratique exacte de sa loi, la vigilance sur nous-mêmes, la réforme de nos penchants déréglés, de nos habitudes mauvaises, la gêne que nous impose la mortification et la pénitence; en un mot, il ordonne la pratique de toutes les vertus et la fuite de tous les vices. Mais il ne se contente pas de nous faire connaître sa volonté, il vient au secours de notre faiblesse et nous aide à faire ce qu'il commande; voilà l'œuvre de la grâce qui sera le sujet de cette méditation. Qu'est-ce que la grâce? Combien y en a-t-il d'espèces? Avons-nous absolument besoin de la grâce? Pesez chacune de ces questions.

Ier Point. — Nous n'avons rien que nous n'ayons reçu de Dieu : le corps, la santé, la force, la faculté de voir, d'entendre, de parler, de sentir ; l'esprit avec ses facultés, telles que la raison, le jugement, la mémoire, l'imagination, la conception; les sentiments du cœur, tout, en un mot, vient de Dieu. Cependant, tous ces dons n'étant que pour la vie présente et étant accordés indistinctement à tous, on ne les appelle pas proprement grâces, ou du moins ce sont des grâces naturelles. Quelles sont les grâces proprement dites ?

1° On donne le nom de grâces à certains dons surnaturels qui ne sont pas une suite de la vie que nous avons reçue, mais que Dieu, par sa pure bonté, nous accorde en considération des mérites de Jésus-Christ. Ces dons sont absolument gratuits, rien en nous ne peut les mériter. La première grâce que nous reçûmes nous trouva pécheurs, et ni le commencement ni l'augmentation de cette grâce ne sont le fruit de notre mérite. Par Adam nous avons reçu le péché originel et l'inclination au mal ; par Jésus-Christ nous recevons la réconciliation, la sainteté, et les moyens pour la conserver. *C'est par la grâce que nous sommes ce que nous sommes*, dit l'apôtre. C'est elle qui nous inspire les bonnes pensées, les affections, les œuvres surnaturelles qui nous méritent le bonheur de voir et de posséder Dieu éternellement.

2° Que vous êtes coupable lorsque vous n'appréciez pas la grâce, que vous la négligez, que vous la méprisez, que peut-être même vous allez jusqu'à lui résister ! Ce sont des diamants précieux que vous foulez aux pieds ; ce sont autant de fortunes que vous négligez, autant d'éternités que vous perdez ; c'est le sang même du Sauveur que vous jetez dans la boue. Pourquoi êtes-vous si faible pour le bien, si porté encore au mal, si peu fervent dans le service de Dieu, si tiède dans la prière, si peu courageux pour les bonnes œuvres, si attaché à vos sentiments, si éloigné de la mortification? Vous comptez sur vos propres forces, avouez-le ; vous ne vous appuyez pas sur la grâce de Dieu, vous ne la demandez pas avec instances, parce que vous n'avez pas réfléchi sur cette parole du Sauveur : *Sans moi vous ne pouvez rien faire*. Entendez-vous? dit saint Augustin, vous ne pouvez absolument rien, vous n'êtes pas capable de vous-même d'avoir seulement une bonne pensée, ni de la mettre à exécution : le commencement, le progrès, la persévérance dans la voie du salut, tout vient de Dieu. Que j'ai été insensé de m'appuyer si souvent sur mes propres forces, ô mon

Dieu ! Je m'appuyais sur un faible roseau qui se brisait sous ma main, et je négligeais de m'appuyer sur votre grâce qui éclaire, qui fortifie, qui donne l'accroissement, qui seule conduit au salut ; je comprends que je ne suis rien, que je ne puis rien, mais que je puis tout avec l'aide de votre grâce.

IIe Point. — On distingue principalement deux sortes de grâces, qui toutes deux sont proportionnées à nos besoins, et qui nous sont données pour nous conduire au salut : l'une s'appelle grâce actuelle, l'autre grâce habituelle ou sanctifiante.

1° La grâce actuelle est un secours surnaturel que Dieu accorde à notre faiblesse selon les circonstances où son assistance nous est nécessaire pour faire le bien et éviter le mal ; elle éclaire l'esprit, fortifie la volonté, l'aide, la soutient, la dirige. C'est une lumière intérieure qui montre l'injustice ou la honte d'une action mauvaise à laquelle excite l'inclination perverse ; elle nous montre au contraire la bonté et le mérite d'une bonne action, elle nous y excite et nous presse de l'accomplir. Vous ne pourrez vous empêcher de reconnaître les ressorts secrets et apparents qu'elle fait agir pour vous faire entrer dans les desseins de Dieu : impressions subites et inattendues, encouragements, consolations, inquiétudes de la conscience que vous éprouvez malgré vous et que vous ne pouvez calmer, amertumes, mécomptes répandus sur vos vaines joies, sur vos espérances présomptueuses. Combien de fois n'avez-vous pas entendu sa voix intérieure qui se diversifiait pour vous avertir, vous toucher, vous sauver? D'où vous venaient ces frayeurs des jugements de Dieu, cette honte secrète, ce trouble que vous causaient certaines actions de votre vie qui n'ont eu que Dieu seul pour témoin ? Ce n'est pas vous qui produisiez ces mouvements divers, puisque vous les éprouviez malgré vous. A l'occasion d'une bonne œuvre, d'une instruction, d'un bon exemple, d'une mort tragi-

que, d'un évènement fâcheux, d'un malheur public, vous vous sentiez pressé, sollicité de vous rapprocher de Dieu, de mettre ordre à vos affaires et surtout à celles de votre conscience, d'avoir recours aux sacrements ; n'est-ce pas la grâce qui agissait en vous ? C'est elle qui, prenant toutes sortes de formes, parle à votre cœur, vous avertit de ce que vous avez à faire pour votre salut ; et lorsque vous vous y déterminez, c'est encore la grâce qui vous aide à faire ce qu'elle demande de vous. Elle agit sur votre volonté sans violence, elle frappe à la porte de votre cœur, elle étudie vos inclinations sans que vous vous en doutiez, elle cherche à s'y insinuer ; elle emploie les sollicitations pour obtenir, elle présente des délices pour réussir. Oh ! qu'il est est bon, le Dieu d'Israël ! il m'aime, il me recherche, il désire mon bonheur, et j'ai osé lui résister ! Il n'en sera plus ainsi, ô mon Dieu ; envoyez à mon âme qui s'est desséchée en vous fuyant, envoyez-lui la douce rosée de vos grâces afin qu'elle produise des fruits de salut.

2° La grâce actuelle, quoiqu'elle soit d'un prix infini, ne sanctifie pas ; elle ne sanctifie pas, mais elle prépare à la sanctification, à la réconciliation. La sainteté est l'effet de la grâce sanctifiante ou habituelle ; on l'appelle ainsi parce qu'elle reste dans l'âme, qu'elle s'y attache, qu'elle y réside d'une manière stable tant qu'on ne la perd pas par une faute grave. En cet état, soit que vous veilliez, soit que vous dormiez, que vous soyez en repos ou que vous marchiez, que vous soyez malade ou en bonne santé, cette grâce est toujours en vous tant que vous êtes sans péché mortel ; elle est toujours en vous pour embellir votre âme, pour l'unir à Dieu par la charité et la rendre plus belle à ses yeux. C'est une participation de la vie intérieure, de la sainteté de Jésus-Christ qui rend l'âme infiniment agréable à Dieu. L'Esprit saint demeure en elle avec tous ses dons et imprime à toutes ses œuvres un caractère de sainteté. Heureuse l'âme en cet état ! elle sert Dieu non plus avec crainte et dégoût, mais avec l'a-

mour le plus tendre ; elle met sa gloire et sa joie à le servir et à lui plaire; elle trouve en lui une consolation dans toutes ses peines. Vivez dans cet heureux état, mourez de même, et votre salut est assuré.

IIIe Point. — Quoique vous possédiez la grâce sanctifiante, vous avez besoin encore de la grâce actuelle pour persévérer. Ayez une idée exacte de la grâce et comprenez sa nécessité.

1° Il est certain que, sans le secours de la grâce et par les seules forces naturelles, on peut faire des œuvres conformes à la raison, des œuvres moralement bonnes, louables et dignes même de grâces temporelles. Quelque obscurcie que soit la raison, et quelque affaiblie que soit la volonté par le péché, il reste à l'homme assez de lumières et assez de forces pour résister à quelques légères tentations, pour pratiquer quelques œuvres morales, lorsqu'il n'y a pas de trop grandes difficultés à surmonter. Ainsi on peut être bon, raisonnable, honnête, équitable, généreux, disposé aux bonnes œuvres que demandent l'honneur et l'humanité ; mais sans le secours de la grâce on ne peut rien faire qui soit utile au salut. Pour atteindre une fin surnaturelle comme le salut, il faut un secours surnaturel, il faut la grâce.

2° Sans la grâce vous ne pouvez rien faire qui mérite le ciel; redisons-le avec Jésus-Christ : Sans moi vous ne pouvez rien faire. Personne ne peut venir à moi, ajoute le Sauveur, à moins qu'il ne soit attiré ; or, l'homme n'est attiré que par la grâce. Ainsi, dit saint Augustin, sans la grâce l'homme ne peut ni croire en Dieu, ni commencer, ni continuer, ni achever une bonne œuvre commencée. C'est Dieu, dit l'apôtre, *qui opère en nous, selon son bon plaisir, le vouloir et l'exécution;* aussi l'Eglise, toujours inspirée par le Saint-Esprit, adresse à Dieu cette prière : Prévenez, Seigneur, nos actions par votre inspiration, et aidez-en l'exécution par votre grâce. Seigneur, disait Jérémie, convertissez-nous à vous, et nous serons

convertis. C'est encore pour cela que le Sauveur nous fait dire : Ne nous laissez pas succomber à la tentation. Ainsi vaincre une tentation d'une manière méritoire est un fruit de la grâce. Que nous reste-t-il à faire, sinon d'humilier notre orgueil, d'avouer notre faiblesse et notre impuissance à faire le bien pour l'éternité ? Seigneur, mes péchés sont mon ouvrage, et mes actions de vertu viennent de vous ; ne permettez pas que l'amour-propre m'enlève le peu de bien que je puis faire par votre secours. Je ne puis exister sans votre providence qui me conserve la vie, je ne puis aussi avoir la vie qui fait les saints sans votre grâce. Je le sens, le commencement de la conversion, la persévérance dans le bien, comme la vocation à la foi, tout cela est au dessus des forces humaines. Conservez-moi le trésor de vos grâces, attendez-moi si je retarde, pressez-moi, excitez-moi, contraignez-moi jusqu'à ce que je sois tout à vous. Donnez toujours à mon âme quelques unes de ces occasions favorables que vous réservez à vos prédestinés ; enfin, Seigneur, ne me laissez aucun repos tant que je ne serai pas tout à vous. Je désire vous appartenir, vous aimer, vous louer, vous bénir sur la terre toujours et à chaque instant de ma vie, afin que j'aie le bonheur de vous voir et de vous posséder pendant l'éternité.

DIX-NEUVIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

** Sur le ciel.*

Je vais vous préparer une place. Tel fut le dernier adieu que le divin Sauveur adressa à ses apôtres avant de s'en séparer. Je vais, leur dit-il, vous préparer une place ; et tandis qu'il les bénissait, il s'éleva dans les airs, une nuée lumineuse vint l'environner, et il disparut à leurs yeux. Le ciel, voilà votre véritable patrie, pourvu que vous persévériez dans le service de Dieu. *Là où je suis*, dit Jésus-Christ, *mon serviteur y sera aussi*. Si le malheur des

réprouvés est le comble de tous les maux, le bonheur des élus est le comble de tous les biens. Dieu, qui est infiniment bon, prépare à ceux qui l'auront servi fidèlement un bonheur proportionné aux châtiments dont il accablera ses ennemis. Ce bonheur est ineffable dans son principe, sans bornes dans son étendue, sans fin et sans inquiétude dans sa durée.

Ier Point. — *Nous verrons Dieu face à face et tel qu'il est.* Ce qui rend ineffable le bonheur des élus, c'est qu'ils jouiront de Dieu le Père, de Jésus-Christ et de la sainte Trinité tout entière.

1° Ainsi le principe du bonheur des saints est Dieu lui-même. C'est donc Dieu qui leur ouvre tous ses trésors, toute sa magnificence, toute sa beauté et sa grandeur, toute l'abondance de sa maison, et il enivre ses saints d'un torrent de délices. A la vue d'une telle magnificence, leur cœur est embrasé d'un amour immense, d'une joie ineffable; pénétrés de ce Dieu qui se donne à eux comme leur héritage, qui les aime d'un amour infini, ils seront toujours dans des transports de joie infinie. Tout ce qu'ils avaient pu se figurer sur la terre n'était qu'une ombre, une image obscure de ce qu'ils voient en réalité. Semblables à la reine de Saba qui vint pour être témoin de la sagesse de Salomon, ils avoueront que le bonheur dont ils jouissent surpasse infiniment tout ce qu'on leur en avait dit sur la terre. Ils ont semé dans les larmes, ils moissonnent dans la joie. Ils ont été méconnus, oubliés, méprisés pendant leur vie temporelle; ils se voient bénis de Dieu et héritiers d'un royaume que Dieu leur a préparé dès le commencement du monde.

2° Dieu le Père leur dit : Venez, vous qui avez été jusqu'ici des voyageurs, des exilés, vous qui avez gémi sur les rives étrangères et qui ne soupiriez qu'après la céleste Jérusalem; vous versiez des larmes au souvenir de votre céleste patrie, vous gémissiez sous le poids de l'affliction et de la douleur, vous avez été éprouvés comme l'or dans

la fournaise ; entrez enfin dans la cité de la joie et de la paix, oubliez vos douleurs passées, c'est moi, moi-même qui veux sécher vos larmes ; possédez ce qui fut toujours l'objet de vos désirs les plus ardents. Je suis votre Père, je vous ai bénis parce que je vous aimai dès le commencement ; entrez dans mon repos, je serai moi-même votre grande récompense. Il leur offre le royaume de gloire, le diadème d'honneur. O royaume de mon Dieu, tu fais l'objet de mon espérance ; que ne puis-je mourir du désir de te posséder ! Quand viendrai-je et quand apparaîtrai-je devant mon Père ? J'ai été transporté de joie lorsqu'on m'a dit que j'entrerai dans la maison du Seigneur.

3° Dieu le Fils fait entendre sa voix et dit : *Vous êtes les bénis de mon Père*, je veux vous montrer tout ce qui est bien. Comme moi vous avez porté votre croix, il est juste que vous preniez part à mes délices et à mon festin. Pour vous mériter ce bonheur, je me suis soumis à tous les travaux, à toutes les peines, à toutes les souffrances ; j'ai enduré la faim, la soif, les persécutions ; j'ai versé des larmes abondantes, je suis mort enfin ; mais ma mort pour vous n'a pas été sans fruit, vous avez suivi mes traces, vous m'avez accompagné sur le Calvaire, et maintenant je n'ai plus rien de caché pour vous. Alors Dieu le Père leur montrera tous les secrets de la création, toute l'étendue de sa puissance, tout ce qu'il a fait pour l'homme dès le commencement. Le Fils leur découvrira tous les mystères de son incarnation, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, et leur fera voir son cœur brûlant d'amour. L'Esprit saint leur découvrira les trésors immenses de ses dons et de ses grâces, et tous les moyens secrets qu'il employa pour les sanctifier. Enfin la Trinité ne sera plus pour eux une chose incompréhensible, tous les voiles seront levés, ils verront le Dieu des dieux dans la sainte Sion, ils prendront place sur le trône que Jésus-Christ lui-même leur a préparé. « O mes bien-aimés, dit saint

François d'Assise, ô les bénis de Dieu, « il est vrai que « nous avons beaucoup promis dans notre baptême, mais « on nous a promis bien davantage. Observons nos pro- « messes, soupirons après celles de Dieu ; la peine est peu « de chose, la gloire est infinie, la récompense parfaite ».

IIe POINT. — *L'amour et la vérité sont votre nourriture. vous buvez à longs traits dans un fleuve de joie.* Ce n'est pas seulement l'esprit qui est inondé dans le ciel d'un océan de lumière, le cœur et la volonté y sont plongés dans un abîme d'amour, et le corps participera au bonheur de l'âme.

1° Dieu étant toujours présent et se manifestant sans nuage avec toutes ses perfections et toutes ses amabilités, remplit, pénètre l'âme d'un feu divin et sacré ; il la transporte comme hors d'elle-même, l'enflamme, la consume de joie et d'amour au milieu de ses flammes sacrées. Elle ne languit plus comme l'épouse du Cantique, car elle possède son bien-aimé, elle le tient, elle se perd dans ses amoureuses effusions ; elle n'a d'autre occupation que de voir, de posséder et d'aimer. C'est alors qu'elle s'écrie avec vérité : Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. Elle bénit sans cesse l'objet de son amour, et, unissant sa voix à celle des séraphins, elle dit avec eux : Saint. Saint, Saint est le Seigneur notre Dieu ; gloire, honneur. puissance à l'Agneau qui a été immolé ! Nous le bénirons et nous chanterons éternellement ses louanges ; nous le verrons, nous le louerons, nous l'aimerons pendant les siècles des siècles. « En ce jour, dit le prophète, on chan- « tera un cantique nouveau dans la terre de Juda, c'est-à- « dire dans l'Eglise céleste. » La ville de notre bonheur est la céleste Sion où rien ne saurait nuire, car elle est fortifiée, et son Sauveur est son protecteur, son rempart et son salut. O Jésus, bon Jésus, disait sainte Mechtilde. quand donc aurai-je le bonheur de mêler ma voix à celle des bienheureux ? Quand donc entendrai-je dire : Venez. la bien-aimée de mon Père ? Combattez le bon combat jus-

qu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie, dit Jésus-Christ.

2° Ne pensez pas que dans le ciel l'esprit et le cœur soient seuls remplis de délices ; le corps, après la résurrection, aura part au bonheur de l'âme ; il n'y aura plus là pour lui aucune maladie, aucune infirmité, aucune souffrance, plus de besoins, plus d'ennemis. Ils n'auront plus ni faim ni soif, dit l'Esprit saint, ils se nourriront du fruit de leurs œuvres, car leurs œuvres les suivent. Ils seront rassasiés par la justice éternelle, qui leur donnera le fruit de vie. Ils n'auront plus à craindre ni les ardeurs du soleil, ni la rigueur du froid, ni les intempéries des saisons ; ils jouiront d'un printemps éternel et goûteront un rafraîchissement éternel sous les rayons bienfaisants du soleil de justice. Le temps de la pénitence et de la mortification sera passé, et ils oublieront leurs anciennes douleurs, car tout sera renouvelé. Plus de chagrin, plus d'affliction, les larmes sont séchées ; ils n'auront plus que joie et que bonheur, les plaies seront changées en diamants, les chaînes de fer et les cilices en vêtements étincelants d'or et de rubis ; ils seront resplendissants de clarté, revêtus d'agilité et d'incorruptibilité, semblables à Jésus-Christ ressuscité. Vous êtes grand, Seigneur, et votre magnificence est infinie en faveur de vos saints ; l'œil n'a jamais rien vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur n'a rien éprouvé qui ressemble au bonheur que vous avez préparé pour ceux qui attendent avec confiance l'heure de votre miséricorde.

IIIe Point. — Ce qui met le comble au bonheur des saints, c'est qu'il ne sera jamais troublé et qu'il durera éternellement.

1° Tant que nous sommes sur cette terre, nous n'avons rien d'assuré ; non seulement les maladies, les injustices, les revers de fortune, la malice des hommes peuvent nous faire perdre le bonheur, nous savons que nous n'avons pas ici une demeure permanente et que tout change au-

tour de nous, nous sommes, hélas ! toujours troublés par la pensée d'un avenir qui infailliblement changera tout autour de nous à l'heure de la mort. Outre cela, le juste ici-bas est toujours dans la crainte, parce qu'il ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, et qu'il est toujours exposé à pécher. Mais dans le ciel les élus savent que rien ne peut leur ravir le bonheur dont ils jouissent. Dieu, qui leur a promis un bonheur sans fin, ne saurait les tromper ; ils aiment Dieu et l'aimeront toujours ; leurs couronnes ne se flétriront jamais, leur corps ne peut plus mourir ; ayant été associé aux douleurs et aux peines de l'âme ici-bas, il le sera toujours à son bonheur. Je le sais, ô mon Dieu, vos saints vous loueront éternellement, une joie éternelle les transportera sans cesse, et ils jouiront toujours d'un ravissement ineffable.

2° Mais, à la vue d'un si grand bonheur, ne vous écrierez-vous pas : Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus ! Je me sens comme transporté en considérant le bonheur dont jouissent les saints. Quand me sera-t-il donné d'entendre la douce invitation que vous adressez à vos serviteurs : *Venez, les bénis de mon Père?* Quand pourrai-je unir ma voix à la grande voix de la cour céleste ? Quand vous verrai-je, non plus dans vos œuvres et dans vos mystères, mais face à face et sans nuage? Que mon exil est long ! quand tombera cette maison de boue? Donnez-moi la patience, Seigneur ; je sais qu'un moment de tribulation peut m'acquérir un poids immense de gloire. Je veux, aidé de votre grâce, souffrir avec soumission toutes mes peines, tous les maux qu'il vous plaira de m'envoyer. J'accomplirai votre sainte loi ; je ne vous demande qu'une seule chose, et je vous la demanderai tous les jours de ma vie : c'est de finir mon exil ou de me le rendre salutaire, de me donner une place dans votre sainte maison, et de me faire participer aux délices dont jouiront vos prédestinés. Je le sais, celui qui veut se reposer doit travailler, celui qui veut jouir doit souffrir,

celui qui veut régner doit combattre. Courage, mon âme, quelques jours de peine te mériteront un bonheur sans fin.

DIX-NEUVIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE.

Réfléchir et se vaincre.

Méditez cela, *la vie de l'homme est un combat.* On ne vit jamais une victoire sans combat, jamais un combat qui ne fut précédé de réflexion, jamais un triomphe sans peine. Si vous désirez sincèrement combattre, vaincre et triompher, réfléchissez ; si vous voulez régner éternellement, combattez, non en donnant des coups en l'air, mais en imitant saint Paul et tous les saints qui combattirent le bon combat. Toute la vie chrétienne, tout le progrès dans la vertu, toute l'espérance du bonheur éternel est fondée sur ces deux mots : réfléchir et se vaincre ; telle a été la devise des sages, des héros et des saints.

Ier Point. — Il est impossible de rien faire qui soit raisonnable sans réfléchir ; mais la réflexion est agréable, elle est avantageuse.

1° Comment pourriez-vous parvenir au salut sans réfléchir, quand vous savez que vous ne pouvez ni faire le bien ni éviter le mal, à moins que vous ne réfléchissiez? Quand vous voulez la fin, il faut vouloir les moyens. il faut connaître les motifs. Ces trois choses exigent de sérieuses réflexions pour vous persuader fortement que vous n'avez pas été fait pour les choses d'ici-bas, que le plaisir, la fortune, le bonheur, ne sont que des jeux d'enfants, des bagatelles. Les préjugés, les passions qui ne sont jamais absolument mortes, l'exemple général, vos inclinations empêcheront longtemps que vous soyez pratiquement convaincu que vous devez vous élever au dessus de tout ce qui existe sur la terre et que Dieu seul est votre fin. Quant aux moyens pour obtenir cette fin, il

vous sera plus difficile encore de les prendre ; car il vous faudra mourir à vous-même, renoncer de cœur à tout, et même tout perdre s'il plaît à Dieu pour le posséder seul. Les motifs ne se trouvent que dans les vérités de la foi et dans l'Evangile. Or, tout cela exige de la réflexion.

2° Mais pourquoi ne réfléchiriez-vous pas, quand vous voyez les gens du monde livrés pour des bagatelles à des réflexions sérieuses et continuelles? Le cultivateur réfléchit sur la nature du sol qu'il doit cultiver ; il examine quand, comment il doit labourer son champ, quelle espèce d'engrais et de semence il doit y confier ; le peintre ne jette pas son pinceau au hasard, mais il commence à se faire une idée exacte du sujet qu'il doit traiter. Or, ne savez-vous pas que vous êtes un cultivateur et que votre âme est un champ qui doit produire une abondance de vertus, sous peine d'être regardée comme une terre maudite qui ne produit que des ronces et des épines? N'êtes-vous pas peintre, puisque vous devez retracer en vous la ressemblance de Jésus-Christ? Tous ceux que Dieu a prédestinés, dit saint Paul, il les a rendus conformes à l'image de son Fils. Il faut donc représenter en nous Jésus-Christ, afin qu'il se voie dans ses élus comme dans un miroir. Or, pour cela il faut réfléchir, examiner le modèle, afin de le copier et d'en exprimer les traits. D'ailleurs, y a-t-il une science que l'on apprenne sans réflexion, sans application ? Ceux même qui veulent faire le mal réfléchissent pour le connaître et le comprendre ; tous les ennemis de la religion et de la paix ne cessent de réfléchir comme Satan sur les moyens de détruire le royaume de Dieu. Ils disent : *Détruisons-le, détruisons-le jusque dans ses fondements.* Ceux qui ne pensent pas à leur salut réfléchissent sur divers objets, selon les circonstances ; mais leurs réflexions sont tristes, fatigantes et sans mérite. Que de motifs doivent vous engager à réfléchir, vous qui savez que vous travaillez pour l'éternité !

3° C'est une chose agréable que de réfléchir comme

doit le faire un homme guidé par la foi. Tout ce que vous voyez dans la religion vous inspire les plus douces, les plus salutaires pensées ; tout ce qu'elle prêche est aimable : c'est un Dieu fait homme, un Dieu voilé dans son sacrement pour se rendre plus accessible; et la vertu, tout austère qu'elle paraît d'abord, n'est pas seulement un devoir, elle est encore un bonheur même sur la terre ; et cette parole est toujours vraie : Mon joug est aimable et mon fardeau léger. Les vérités même les plus terribles ne sont effrayantes que pour celui qui ne réfléchit pas ou qui ne réfléchit que malgré lui ; mais pour le fidèle fervent la mort n'est que le soir d'un beau jour, la fin de l'exil, la cessation des maux, le jugement, le jour de la récompense et l'entrée aux noces de l'Agneau. Le méchant seul ne peut pas réfléchir ; il est obligé de détourner ses regards pour ne pas voir le ciel, de dissiper son cœur pour ne pas apercevoir Dieu qui se montre à lui de toute part dans œuvres. Il fuit les temples parce qu'il craint d'y trouver un Dieu vengeur, les prêtres en qui il croit voir ses juges. De là une rage satanique contre tout ce qui tient à la religion et qui en rappelle le souvenir. C'est un criminel qui tremble en présence du juge ou de la force armée ; il voudrait anéantir tout ce qui le condamne. Comment être tranquille avec cette pensée qui vient malgré soi : Dieu peut me punir, il peut m'accabler de toute sorte de maux? Ah ! que n'a-t-il voulu considérer tout ce qu'il y a en Dieu d'aimable, et, comme le juste, voir en lui un père, un ami, un époux !

4° Vous voyez combien il importe de réfléchir, combien cela est agréable ; mais c'est encore avantageux. Comment ne pas se servir de l'intelligence, qui est le plus noble attribut de l'homme, pour considérer ce qui nous intéresse avant tout? Il s'agit de connaître son Créateur, son Dieu, d'examiner ses bienfaits innombrables, d'obtenir un bonheur sans fin. Faut-il donc être comme l'animal sans intelligence, agir comme par instinct ? Voilà ce-

pendant l'image de celui qui ne s'occupe que des choses terrestres. *L'homme que Dieu avait élevé en honneur et en gloire est devenu semblable à la brute.* La réflexion sérieuse a plusieurs avantages; elle nous fait éviter les mal. Dès lors que vous examinerez que le moindre péché contriste Dieu, qu'il le blesse et l'outrage, et qu'une faute même légère vous éloigne du bonheur et mérite un châtiment, pourrez-vous commettre le péché ? Et quand vous comprendrez que la vertu seule peut vous procurer le vrai bonheur dès ici-bas, pourrez-vous ne pas pratiquer la vertu? Nous éloigner du péché en cette vie et de l'enfer en l'autre, quel autre mal avons-nous à éviter? Etre vertueux en ce monde et jouir du ciel dans l'autre, y a-t-il quelque autre bien? O mon Dieu, je le comprends, la terre est remplie de désolation parce qu'on ne réfléchit pas; donnez-moi votre grâce, afin que désormais je me plaise à méditer sur vos commandements et que j'y trouve ma consolation et mon bonheur.

IIe Point. — *Je donnerai à celui qui vaincra le fruit de l'arbre de vie.* Mais nous n'avons pas à combattre contre les ennemis invisibles et les puissances de l'air seulement, c'est contre la chair et le sang, c'est-à-dire contre nous-mêmes ; or, une telle victoire est glorieuse, elle est avantageuse.

1° Le proverbe est vrai : A vaincre sans péril on triomphe sans gloire. La belle gloire, dit-on chaque jour, quand il n'en coûte rien ! Pourquoi craignez-vous tant la moindre résistance, le moindre combat? Dès qu'il vous faut résister à vos inclinations ou mortifier ce corps de péché, les armes vous tombent des mains; vous préférez vous livrer pieds et poings liés à votre ennemi. La moindre résistance vous semble une action héroïque, et, comme le paresseux, vous dites: Il y a un lion dans le chemin, je ne puis avancer. Voyez ces soldats que l'espoir d'une victoire fait tressaillir : ils montent à l'assaut et renversent la citadelle. Vous avez au dedans de vous un fort, ou plutôt

une passion, une inclination mauvaise, un orgueil, un amour-propre que vous n'avez jamais attaqué de front : montez à l'assaut et détruisez cette forteresse. Il avait bien vaincu ce missionnaire qui, au moment où il parlait avec zèle devant un nombreux auditoire, voit venir à lui un homme qui, sans lui adresser un seul mot, lui jette du plus profond de sa poitrine un effroyable crachat au visage; mais le missionnaire, sans s'émouvoir, sans rougir, s'essuie et continue son discours. Il en coûte à la nature de se vaincre ainsi soi-même; cependant on y trouve un bonheur ineffable lorsqu'on aime Dieu. Lorsqu'on aime, dit saint Augustin, on ne ressent pas la peine, ou si on l'épprouve, elle devient agréable. N'avez-vous pas vu quelquefois une mère auprès de son enfant malade? Si vous voulez l'arracher à la cause et au spectacle de ses douleurs, quel déchirement ! quelle violence ! Les croix et la mortification ne sont pénibles qu'à ceux qui s'aiment faussement et éperdument. Ne faut-il donc pas toujours souffrir bon gré mal gré ? On endure le froid, la chaleur, les maladies, les contrariétés, les privations, les injustices, soit qu'on le veuille, soit qu'on ne le veuille pas ; et l'imagination, cette folle du logis comme l'appellent les saints, que de peines ne fait-elle pas endurer ! que de fantômes pénibles elle nous crée ! Nos désirs, nos pensées si souvent contraires à la raison et qui fondent sur nous comme une meute de bêtes féroces, ne vaut-il pas mieux les museler que de nous laisser vaincre et terrasser? Si vous leur jetez de la pâture, vous les fortifiez. Exercez donc contre vous une sainte violence ; renoncez à tout pour embrasser la sainte volonté de Dieu, toujours bonne, toujours aimable et avantageuse. Vous vous délivrerez ainsi d'une foule de croix toutes insupportables, et vous n'aurez que celle que Dieu lui-même vous imposera ; elle sera plus légère, et Jésus en adoucira le poids.

2° Quelle gloire pour vous, si vous savez vous vaincre ! La pénitence, la mortification, les instruments de péni-

tence, deviennent doux et agréables. Vous marchez pour ainsi dire de triomphe en triomphe à la suite de Jésus-Christ; la chair devient parfaitement soumise à l'esprit, et chaque nouvelle victoire est un degré pour avancer dans l'amour de Dieu. Enfin, parvenu au terme de votre carrière, il vous sera permis de vous écrier comme saint Paul : J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai conservé la foi ; parce que j'ai agi conformément aux règles de la foi, il ne me reste qu'à recevoir la couronne de justice que le Seigneur me donnera ainsi qu'à tous ceux qui attendent son avènement. Il faut donc combattre pour être victorieux. C'est par un combat incessant que les saints sont parvenus à la gloire, c'est au contraire pour n'avoir pas voulu combattre que les réprouvés se sont perdus. Seigneur mon Dieu, humblement prosterné à vos pieds, je vous demande pardon de ma lâcheté et de mes négligences ; je n'avais pas compris que j'étais l'enfant du Calvaire, et que je ne puis me sauver qu'en suivant vos traces. Faites, Seigneur, que, mieux avisé, je sache réfléchir et me vaincre. Mais je connais ma faiblesse, et je sais que sans votre secours je ne puis rien. Venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir ; par vous je triompherai, et je chanterai vos louanges.

DIX-NEUVIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE.

** Des visites et des conversations.*

Soyez saint dans votre conversation (1). Si vous vivez dans le monde, ou que vous soyez obligé d'avoir des rapports avec les gens du monde, vous avez besoin d'une grande prudence pour user du monde comme n'en usant pas, selon le langage de l'apôtre; vous devez voir le monde le plus rarement possible, le plus brièvement possible, et n'y converser que d'une manière utile.

I[er] POINT. — Vos visites et vos conversations doivent

(1) Petr. 1.

être rares, parce qu'elles vous font perdre la présence de Dieu, parce qu'elles sont dangereuses.

1° Je sais qu'il y a des visites indispensables et qui sont utiles ; mais souvent il arrive qu'on regarde comme nécessaires celles qui ne sont que médiocrement utiles, et comme utiles celles qui ne sont que volontaires Si vous compreniez combien la retraite et la solitude sont un grand bien, vous ne vous en sépareriez que fort rarement et par une extrême nécessité. N'oubliez pas ce que dit l'auteur de l'*Imitation :* Chaque fois que j'ai été parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme. Vous ne verrez jamais une personne vraiment pieuse qui aime à se produire. Je ne comprends pas, disait un saint personnage, comment on peut avoir un cœur assez vaste pour qu'il puisse se remplir de Dieu et du monde. La solitude seule nous préserve du vice, fait avancer dans la vertu, et nous unit à Dieu. Voyez combien vous êtes aveugle, si vous croyez pouvoir unir dans votre cœur Dieu et le monde.

2° Vous est-il arrivé souvent d'aller dans les compagnies et les sociétés sans y rencontrer de mauvais exemples, sans y entendre de mauvais discours? On ne peut approcher de l'ordure sans respirer une mauvaise odeur, on ne peut toucher le feu sans se brûler. Cependant, ajoute saint Bernard, cela est plus facile que de se conserver pieux au milieu des conversations du monde. L'exemple est puissant et la chair est fragile. Si vous vous plaisez avec les gens du monde, ou vous êtes déjà mondain par le cœur, ou vous le deviendrez infailliblement. Comment résister au torrent de la coutume et à l'entraînement de l'exemple ? Pourrez-vous empêcher les médisances, certaines paroles libres, certaines manières de voir et d'agir contraires aux maximes de l'Evangile et à l'exemple de Jésus-Christ? Mais vous passerez pour un censeur ennuyeux et fatigant, on ne pourra vous souffrir, et cependant vous souffrirez que Dieu soit offensé en votre présence, que la vertu soit décriée, que l'honneur et la réputation du prochain soient déchirés.

3° Vous dites peut-être que vous voulez faire du bien, exercer la charité; mais je vous conseille de commencer par vous-même. Vous ne deviendrez pas sain en fréquentant les gens sains, mais vous deviendrez malade si vous fréquentez les gens qui sont malsains. *Comment pourrez-vous être bon pour les autres, si vous êtes méchant pour vous?* dit le Saint-Esprit. Pouvez-vous être utile aux autres, quand vous négligez votre propre perfection? Si vous avez une si grande charité que vous vouliez loger tout le monde dans votre cœur, possédez-vous d'abord vous-même. Vous croyez être utile aux autres par vos conseils; vous cherchez à vous édifier auprès de cette personne d'un sexe différent, et vous ne voyez pas que le démon vous tend un piége des plus dangereux? C'est d'abord la sympathie qui vous y conduit, c'est la curiosité et peut-être un secret plaisir; vous désirez être vu et estimé, vous voulez consoler ou être consolé; mais la chair n'est pas morte, Satan n'est pas endormi, les passions ne sont pas éteintes; vous n'êtes pas plus fort que Samson, ni plus sage que Salomon; votre imprudence vous perdra, infailliblement vous périrez; plus vous êtes tranquille, plus vous êtes en danger.

IIe Point.—Si vous êtes obligé d'avoir des conversations, elles doivent être courtes, pour ne pas vous exposer, pour ne pas perdre un temps précieux, pour conserver la paix.

1° Vous croyez pouvoir parler comme il convient et longtemps? Vous êtes dans l'erreur; vous devenez à charge à tout le monde, et vous ne vous en doutez pas. Quand vous ne parleriez que de Dieu et de la vertu, vous ne plairez à personne; on vous supportera par civilité, on vous critiquera bientôt lorsqu'enfin vous vous retirerez, et prenez garde que ce qui a commencé par l'esprit ne finisse par la chair, comme dit saint Paul. Vous ne seriez pas si long dans vos entretiens, si vous n'aviez pas déjà une dangereuse inclination pour cette personne. Ce n'est pas l'esprit de Dieu qui vous fournit cette abondance de paroles, car il vous avertit au contraire qu'une longue

conversation ne sera pas sans péché. Il y a au fond de votre cœur une inclination tendre et affectueuse qui n'est pas selon le cœur de Dieu, et en voici la preuve : c'est que vous parlez des choses de Dieu ou des choses spirituelles avec cette personne longtemps sans vous lasser, tandis qu'avec d'autres vous ne sentez ni goût ni attrait, vous êtes sec et vous avez hâte d'en finir. On ne parle ainsi avec plaisir qu'avec les personnes que l'on aime. Ainsi c'est l'inclination, le penchant, la passion ou quelque autre mauvais motif qui soutient cette conversation. C'est le démon qui, pour vous tromper, vous fait parler des choses de Dieu.

2° *Ne perdez pas la moindre parcelle du don de Dieu.* Ce don précieux n'est autre chose que le temps si court de votre vie. Ignorez-vous que vous rendrez compte même d'une parole oiseuse ? Si vous aimiez Dieu, c'est à lui que vous aimeriez à parler. Que faites-vous là sous prétexte de direction et de bons conseils ? Vous perdez des moments qui seraient mieux employés au pied des autels ; vous n'en devenez pas meilleur, et vous perdez le goût de la prière et des choses spirituelles ; ou bien, dans ces longs entretiens avec le monde, vous passez votre vie dans les inutilités, vous cherchez à satisfaire votre amour-propre et votre vanité, vous désirez des témoignages d'affection, vous remplissez votre imagination d'images vaines et dangereuses. Ce n'est pas ainsi que l'on emploie son temps quand on veut pratiquer la vertu.

3° Aimer les visites, les conversations, et conserver la paix de l'âme, c'est un prodige qui ne s'est jamais vu ; c'est remuer la vase au fond d'un réservoir et vouloir que l'eau soit limpide. La voix de Dieu ne s'entend pas au milieu du tumulte ni dans les assemblées, mais dans la solitude. Jusques à quand, dit saint Bernard, vous verra-t-on aller et venir ? quand donc apprendrez-vous à demeurer chez vous ? Vous ne trouverez Dieu qu'à l'écart et dans le désert, dans votre maison. Si votre âme aime à

s'étendre au loin comme une mer ou un fleuve débordé, vous serez sujet aux tempêtes; vos désirs, semblables à des flots tumultueux, seront toujours agités. Heureux celui qui n'a besoin d'aucune société et qui se plaît dans sa demeure! Il n'y a que ceux qui ne peuvent se souffrir eux-mêmes qui cherchent la compagnie des autres.

III[e] Point. — Si dans votre position vous ne pouvez vous dispenser de voir et de converser, il faut que, semblable à sainte Catherine de Sienne, on ne vous quitte jamais sans se sentir meilleur. Pour cela que votre conversation soit innocente et sainte, qu'elle soit charitable et bienfaisante.

1° Prenez garde que dans vos conversations il n'y ait rien qui offense Dieu ; qu'on n'y entende ni railleries, ni médisances, ni paroles équivoques ; que tout y respire la candeur et l'innocence. *Mes frères*, dit saint Pierre, *que votre conversation soit pure et sainte, afin que, voyant votre piété, on loue le Seigneur. Soyez donc saints dans toute votre conduite et dans toutes vos conversations. Conversez*, ajoute saint Paul, *d'une manière qui soit digne de l'Evangile.* L'effusion vient de la plénitude ; quand les apôtres furent remplis du Saint-Esprit, ils parlèrent des choses divines. Cependant il ne conviendrait pas de parler des choses saintes en tout temps et en tout lieu; vous devez ménager la faiblesse humaine, et ne pas dégoûter des choses de Dieu ceux qui vous entendent en leur en donnant plus qu'ils n'en peuvent supporter ; il faut donc que la prudence assaisonne vos discours. Vous êtes peut-être trop rempli de l'esprit du monde pour être exposé à parler trop de ce qui concerne la gloire de Dieu ; mais au moins, si vous vous trouvez dans le cas de contribuer aux divertissements d'une société, prenez garde de ne rien faire et de ne rien dire qui puisse blesser la modestie ou scandaliser en quelque manière que ce soit.

2° N'ayez jamais en parlant un air de hauteur et de commandement, et ne vous offensez pas si quelqu'un vous

contredit. Parlez peu et laissez parler les autres, ayant l'air cependant de vous intéresser à ce que l'on dit, et montrant toujours un air doux et riant. Vous ne vous permettrez pas d'interrompre ceux qui parlent, afin de ne pas pécher contre la modestie et l'humilité. Ne vous accoutumez pas à faire beaucoup de gestes en parlant, et ne soyez pas aussi immobile qu'une statue si vous parlez en présence d'un grand nombre de personnes. Exprimez-vous sans passion et avec douceur ; vous direz toujours assez bien si vos paroles sont sensées. Qu'on n'aperçoive dans vos discours ni une légèreté trop enfantine, ni trop d'affectation ; faites-vous tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. Parler trop, c'est folie ; trop haut, c'est orgueil ; trop peu, c'est misanthropie ; à son avantage, c'est vanité ; avec précipitation, c'est témérité. Dire des sottises montre un esprit léger et badin ; des railleries, un esprit bouffon ; des injures, de la méchanceté ; des paroles à double sens ou indécentes, un esprit brutal ; des mensonges, de la fourberie ; des médisances, de l'envie et de la malice. Ne soyez pas de ces personnes qui ont des moments de grande gaîté et de belle humeur, et d'autres de taciturnité, changeant selon le temps ; mais soyez toujours égal, et réfléchissez avant de parler. C'est ainsi que vos conversations seront discrètes.

3° Soyez poli et charitable envers tout le monde ; recevez les visites comme vous désirez qu'on reçoive les vôtres, avec bienveillance et politesse, sans souffrir jamais que Dieu soit offensé en votre présence. Que si c'est un supérieur qui parle devant vous, vous détournerez adroitement la conversation. Ne soyez pas de ces flatteurs qui louent tout ce que l'on fait, et ne soyez pas non plus dédaigneux, mais louez ce qui mérite de l'être. Il y a des gens qui ne savent rien louer dans les autres, parce qu'ils n'aiment qu'eux-mêmes et qu'ils n'ont point de charité. Aimez, dit saint Augustin, et faites ce que vous voudrez. Enfin souvenez-vous de cette parole du Saint-Esprit :

Celui qui ne pèche pas par la langue est un homme parfait. Je ne saurais compter, ô mon Dieu, les péchés que j'ai commis dans mes conversations; mais pardonnez mes fautes passées, je veillerai sur moi et je vous louerai tous les jours de ma vie.

DIX-NEUVIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la douceur.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes (1). La douceur est comme une dépendance, comme l'assaisonnement de la charité. Le Seigneur, modèle de toutes les vertus, a voulu qu'elle nous fût plus chère que toutes les autres; il nous l'a recommandée par son exemple, afin de ne pas nous recommander inutilement la charité. La douceur est une vertu qui adoucit et attire le cœur du prochain par la tendresse de la charité; par là elle concilie les esprits qu'elle resserre et qu'elle unit. Pratiquez cette vertu; par elle vous vous concilierez les hommes, par elle vous les concilierez entre eux, par elle vous les concilierez avec Dieu.

Ier Point. — *La parole douce multiplie les amis et calme les ennemis* (2). Si une parole charitable a tant de puissance, que ne fera pas une conduite toujours pleine de douceur et de mansuétude? Imiter constamment Jésus-Christ, supporter avec douceur les affronts, les outrages, ne répondre que par des paroles pleines de charité aux injures, aux calomnies et aux mauvais procédés, c'est mériter la double couronne de la vertu et du martyre. C'est ce que saint Pierre dit du Sauveur : *Lorsqu'on le maudissait, il ne répondait pas par des malédictions ; lorsqu'il souffrait, il ne menaçait pas.* Le véritable imitateur de Jésus-

(1) Matth. 11. — (2) Eccli. 6.

Christ souffre tout pour l'amour de lui, il ne cherche point les consolations humaines, il n'exhale point sa douleur, il ne se répand pas en plaintes amères et n'a aucun désir de vengeance ; il présente la joue gauche à celui qui l'a frappé sur la droite. C'est ce qu'a fait Jésus-Christ, comme l'a annoncé le prophète : *Il livrera son visage à celui qui le frappe.* Ne craignez pas le mépris, si vous êtes doux et humble de cœur ; si une personne grossière vous outrage et vous insulte, ramenez ce cœur dur et grossier par de bons procédés. Peut-être vous n'obtiendrez pas tout de suite le succès que vous pourriez espérer, mais Dieu verra votre douceur et vous préparera cette terre où les élus règneront éternellement avec l'Agneau qui a été immolé sans se plaindre. *Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la terre !*

IIe Point. — *Ceux qui sont doux possèderont la terre et seront inondés d'un fleuve de paix* (1). La douceur jouit de la paix avec tout le monde, mais surtout elle établit et affermit la paix parmi les autres. Celui qui est doux inspire et répand l'esprit de douceur ; si quelques esprits s'irritent, il éloigne le sujet de la colère, et il applique adroitement le baume adoucissant.

Souvent une parole légère ou un gain qui arrive excite la dissension que des amis pervers ont soin de fomenter ; ils attisent les divisions domestiques, réchauffent les instigations des flatteurs ; ils changent les querelles et les murmures en fureur, en haine, en inimitié. Répandez partout l'esprit de douceur et de charité, car le Seigneur n'habite pas dans le trouble, et il n'est pas un Dieu de dissension. Si vous commandez, que votre commandement soit doux ; si vous reprenez, que ce soit avec douceur ; s'il y a division entre les frères, employez toutes les ressources de la charité pour calmer les esprits, et ne divulguez jamais le sujet des divisions qui existent dans les

(1) Ps. 36.

familles ou entre les individus. *Rien*, dit saint Chrysostôme, *ne rend l'homme plus semblable à Dieu que la douceur ;* et il est écrit : *Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.*

IIIe Point. — *Apprenez ce qu'il en est : je veux la miséricorde et non le sacrifice* (1). Le Sauveur Jésus, voyant que les scribes et les pharisiens blâmaient sa bonté envers les pécheurs, leur dit ces paroles, et il les soutint par sa conduite. Malgré les accusations envieuses qu'ils formulaient contre lui, jamais il ne perdit de sa bonté et de sa douceur, et, par un argument plein de force, il leur montra que c'était le vrai moyen de convertir les âmes ; il ajouta : *Je vous dis que les publicains et les femmes de mauvaise vie vous précèderont dans le royaume des cieux.*

Si donc quelqu'un a fait une faute, reprenez-le avec douceur, et s'il en éprouve de la douleur, ajoutez-y même des consolations, n'oubliant jamais ce que dit saint Augustin, *qu'il n'y a pas un homme qui ne commette une faute qu'un autre ne soit capable de la commettre. Venez à moi, vous qui êtes chargés et fatigués*, dit le Sauveur, *et je vous soulagerai.* Voilà le langage de Jésus-Christ. Jacques et Jean, indignés de l'énormité des crimes d'une population qui avait refusé de recevoir le Sauveur, voulaient faire descendre le feu du ciel sur la ville. Jésus leur répond : « Vous ne savez pas quel est l'esprit qui vous anime. Le « Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, « mais pour les sauver. »

DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur l'éternité malheureuse.*

Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents (2). Voilà l'arrêt prononcé par un roi de

(1) Matth. 9. — (2) Ibid. 22.

la terre contre un sujet qui a osé se présenter devant lui sans avoir la robe nuptiale ; mais il n'est qu'une faible image de ce Roi éternel qui doit un jour nous appeler devant son tribunal et prononcer l'arrêt de notre condamnation, si nous avons encouru sa disgrâce par une conduite coupable. Toutefois la rigueur de la peine n'est pas ce qu'il y a de plus effrayant dans la justice de Dieu. mais bien sa durée, car elle sera sans fin, sans espoir, sans remède. Il y a des chrétiens qui en sont venus à douter de l'éternité des peines réservées aux pécheurs, d'autres qui, tout en croyant d'une foi sincère la vérité des peines éternelles, n'en deviennent pas meilleurs. Il est certain que les châtiments des pécheurs seront éternels, et cette vérité doit nous exciter à pratiquer les œuvres de la foi.

Ier Point. — C'est Dieu lui-même, la vérité éternelle, qui nous annonce avec toute l'autorité de sa puissance que le feu qui dévore les pécheurs ne s'éteindra jamais, que ceux qui résistent à l'Evangile supporteront un châtiment éternel. Allez, dit-il aux pécheurs, allez, maudits, au feu éternel. L'Eglise, les conciles ont toujours cru la vérité de cette doctrine. Sous la loi de Moïse comme sous la loi nouvelle, cette vérité n'a jamais souffert la moindre altération. Dès lors que le péché brise le lien de charité qui nous unit à Dieu, un seul, s'il est mortel, nous mérite un châtiment sans fin. Voilà ce qu'enseigne la foi, et en cela elle corrige l'erreur de notre esprit, qui ne peut comprendre ce mystère, et perfectionne nos lumières.

1° Trois sortes d'incrédules se sont élevés contre l'éternité des peines : les uns ont prétendu que Dieu est trop bon pour punir un seul péché mortel d'une peine éternelle ; d'autres ont dit qu'un tel châtiment ne serait pas juste ; d'autres enfin que Dieu ne pourrait pas punir ainsi ; mais la foi nous affermit contre toutes ces erreurs. Dieu déteste souverainement le mal ; c'est pour cela qu'il est infiniment bon. Ainsi il doit avoir une horreur infi-

nie du péché, il doit lui être opposé sans cesse, il doit le poursuivre partout, le condamner, le punir. Vous voudriez que Dieu fût tellement bon qu'il fût faible au point de laisser l'homme devenir méchant? Il n'y a pas là bonté, mais connivence avec le mal. Origène voulait, lui aussi, que les damnés fussent délivrés de leurs supplices; mais l'Eglise frappa cette erreur de ses anathèmes. Faut-il donc, pour sauver la bonté de Dieu que nous invoquons, le faire auteur du mensonge, lui qui nous dit que les réprouvés n'obtiendront jamais de pardon ? Vous devez raisonner ainsi : Dieu est infiniment bon, infiniment juste, il doit donc haïr le mal tant qu'il est mal; or, comme il le sera toujours dans les réprouvés, il doit donc les punir toujours. Parler autrement, c'est détruire Dieu, c'est lui ôter sa bonté et sa justice, c'est le faire coopérer au mal, c'est enfin le rendre méchant. Je sais que Dieu est infiniment bon, mais qu'une éternité de supplices ne répugne pas à sa bonté; en voilà plus qu'il n'en faut pour lever mes doutes.

2° Vous dites qu'une peine éternelle ne peut s'accorder avec la justice, parce que le châtiment doit être proportionné au crime; or, ici le châtiment serait plus grand que le crime, car le péché n'a duré que quelques instants et la punition n'aurait point de fin. Mais vous n'avez pas réfléchi sur ce que vous voyez : chaque jour la justice humaine, pour quelques crimes qui ne durent qu'un instant, ne punit-elle pas d'une prison perpétuelle, d'un exil perpétuel, et même de la mort? Cependant vous ne blâmez pas la justice de cette rigueur, quoique la punition soit éternelle autant qu'elle peut l'être. Vous seriez dans une étrange erreur, si vous vouliez comparer la longueur du péché avec la durée du châtiment. Quand la justice punit de mort, elle entend retrancher à jamais de la société des vivants celui qu'elle en juge indigne. Mais consultez la foi qui ne peut vous tromper; elle nous enseigne que le péché est le plus grand des maux, et voilà

pourquoi Dieu, qui est infiniment juste, le punit d'une éternité de supplices. En effet, il est évident que l'infinie justice ne punit ainsi que pour proportionner le châtiment au crime. Vous pensez peut-être que Dieu n'a pas assez de puissance pour punir sans fin un coupable ; mais si Dieu a l'éternité pour lui-même, pourquoi ne l'aurait-il pas pour châtier un méchant qui a méprisé sa loi et son être divin, et qui l'aurait méprisé toujours s'il avait pu vivre toujours?

3° En effet, la volonté du pécheur qui a résisté à la grâce était de ne pas se convertir et de continuer à commettre le péché, en sorte que s'il eût vécu toujours il eût péché toujours. En second lieu, pour que le péché devienne digne de pardon, il faut qu'il cesse d'exister ; or, le péché subsiste toujours dans le réprouvé, il doit donc être toujours puni. Troisièmement, le pécheur offense une majesté infinie, il mérite donc un châtiment infini; mais comme il ne peut l'être en intensité, il faut qu'il le soit en durée. Qu'est-il nécessaire de tant raisonner quand on a la foi? Dieu est infiniment bon et infiniment juste, il ne peut vouloir que ce qui est conforme à ses perfections; or, lui-même nous assure que les tourments des damnés ne finiront jamais, donc ils sont justes. J'adore, ô mon Dieu, vos décrets éternels, je crois tout ce que vous avez révélé ; je vous en supplie, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde.

IIe Point. — Si vous croyez à l'éternité malheureuse, la conséquence que vous en devez tirer c'est que vous mettrez toute votre ardeur à pratiquer les œuvres et les vertus chrétiennes, et à réformer sérieusement votre conduite. Il faut que par le feu d'une ardente charité vous éteigniez celui de l'autre vie. Si vous avez de l'amour pour vous-même, vous devez comprendre que vous n'aurez jamais un plus puissant motif pour vous conformer à la loi de Dieu et pour vous maintenir dans le bien.

1° Vous êtes attaché à la vie du corps, et que ne faites-

vous pas pour la conserver? Le moindre danger vous alarme ; vous ne craignez ni peine ni dépense pour vous préserver d'un accident, pour retarder une mort inévitable. Quelle plus grande crainte doit donc faire sur votre cœur la pensée d'une mort éternelle ! N'êtes-vous pas aveugle, si vous négligez de vous mettre à l'abri du plus grand des malheurs? et vous ne le pouvez que par la fuite du péché et la pratique de la loi divine. Sans doute il serait plus parfait d'aimer et de servir Dieu par un pur amour; mais ces généreux sentiments sont trop rares, et un grand nombre ne comprennent pas ce que c'est que d'aimer Dieu à cause de ses perfections, parce que *l'homme charnel ne comprend pas ce qui est de l'esprit de Dieu.* Hélas ! il n'y aurait presque plus aucune espérance de salut pour un très-grand nombre, si on ne leur faisait pas envisager la triste position de ces millions d'âmes qui leur ressemblèrent et qui sont maintenant dans le feu et au milieu de flammes dévorantes, non pour quelques jours, mais pour l'éternité, si on ne leur faisait comprendre que ces âmes seraient disposées à tout souffrir, à donner tout pour être délivrées de leurs tourments après des millions d'années. A la vue d'un si grand malheur, on en voit qui se réveillent comme d'une léthargie, ouvrent les yeux à la lumière, commencent à se frapper la poitrine, et qui s'écrient : Seigneur, ayez pitié, j'espère me convertir. C'est ainsi que la crainte devient le commencement de la sagesse. Fasse le ciel qu'il en soit ainsi de vous, qui avez peut-être encore un peu d'amour de Dieu. Ayez au moins cette crainte si vous êtes froid et sans amour. C'est ainsi qu'un grand nombre de pécheurs et de mondains se sont retirés des voies de la perdition. On en a vu abandonner tout ce qu'ils possédaient et monter sur les montagnes pour passer leur vie dans quelque caverne, ou se jeter dans les forêts pour y vivre au milieu des bêtes féroces. Un grand nombre passèrent de longues années dans les jeûnes, les privations, les macé-

rations et les larmes; d'autres ont rempli les cloîtres et les monastères en s'assujétissant au joug de la plus sévère régularité. Eussiez-vous passé votre vie entière dans la pratique des plus éminentes vertus, cette considération de l'éternité malheureuse peut encore vous servir de puissant aiguillon pour vous faire progresser toujours. Vous n'êtes pas plus saint que David, cependant ce grand roi avait toujours présentes à l'esprit ces grandes et terribles vérités; ni plus pieux que les Arsène et les Hilarion qui tremblaient après bien des années de pénitence.

2° Ce motif est le plus sensible. Quand on réfléchit sérieusement sur la durée incommensurable des maux réservés aux pécheurs, on se sent disposé à tout souffrir pour les éviter. Car le plaisir même perd de son agrément et devient insipide quand il dure très-longtemps; mais le supplice, ne fût-il que fort léger, devient insupportable à la longue; la seule appréhension d'un mal si redoutable cause des angoisses. Si donc je veux vaincre une mauvaise habitude, corriger un vice, me délivrer de la langueur dans le service de Dieu, chasser une pensée impure, réprimer un penchant qui m'entraîne, vaincre le monde et abandonner ses plaisirs, si enfin je veux devenir plus exact dans le service de Dieu et vivre d'une manière mortifiée, malgré les révoltes de la nature, je n'ai qu'à me recueillir et à méditer cette éternité de malheur qui m'est préparée. Je compte les grains de sable qui couvrent la terre, les étoiles du firmament, les feuilles qui sont sur les arbres, et je me dis : Quand autant de millions de siècles seront écoulés qu'il y a de feuilles sur les arbres, de grains de sable sur la terre et d'étoiles au firmament, la foi m'apprend que l'éternité malheureuse le sera tout entière, et que les supplices des damnés seront les mêmes. Je vois une étendue sans limites, une hauteur sans fin, une profondeur sans bornes : j'entends une voix infernale qui crie sans cesse : Eternité! éternité! Je vois ce ver rongeur qui ne meurt pas.

les supplices toujours nouveaux, les bourreaux qui ne se lassent jamais; je me sens saisi d'effroi, mes genoux se heurtent, mes cheveux se hérissent; je crois entendre la voix du Seigneur qui prononce ces paroles : Allez au feu éternel! mon esprit se trouble, et je promets à Dieu de changer de vie. Vous dites que vous ne comprenez pas l'éternité, et précisément comment ne craindriez-vous pas ce qui surpasse votre faible conception? Que ne feriez-vous pas pour éviter un mal inconnu qui vous menace, vous qui prévoyez si bien ce qui pourra vous arriver plus tard, qui avez si grand soin de vous préparer quelques moyens d'existence pour une vieillesse que peut-être vous ne verrez pas? Faites donc dès à présent tout ce qui est en votre pouvoir, afin d'éviter le mal affreux qui vous attend. Je l'ai dit, ô mon Dieu, je commence dès à présent; *ne me perdez pas, je vous en prie, avec ceux qui commettent l'iniquité.*

VINGTIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la charité envers les pauvres.

« Celui qui, possédant les biens de ce monde et voyant « son frère dans la nécessité, lui ferme ses entrailles, com-« ment la charité de Dieu demeurera-t-elle en lui (1)? » La charité envers les pauvres forme une partie importante de la charité chrétienne. Le Seigneur l'a recommandée en toute manière; et soit comme rémunérateur des vertus, soit comme législateur, soit enfin comme vengeur de la prévarication, il nous l'a ordonnée de tout le poids de son autorité et de sa puissance. Le précepte entraîne l'obligation, l'obligation entraîne ou la récompense ou le châtiment. Ainsi le Seigneur, pour nous obliger, pour nous engager à avoir pitié des indigents selon nos moyens, nous

(1) I Jean 3.

presse par une obligation très-grave, nous y engage par une abondante récompense, nous y force par l'attente d'un terrible jugement.

Ier Point. — Si vous demandez quelle est la loi qui vous oblige de donner à l'indigent ce qui vous appartient, à moins que vous ne soyez indigent vous-même, je réponds : C'est la loi naturelle, la loi écrite, qui fut abrogée quant aux cérémonies, mais qui, d'après l'apôtre saint Paul, fut renouvelée et confirmée de nouveau quant au précepte de la charité ; enfin la loi chrétienne que l'esprit de charité a gravée dans le cœur des fidèles.

1° La même loi qui vous dit : « Vous aimerez votre pro- « chain comme vous-même ; ne faites pas à autrui ce que « vous ne voulez pas qui vous soit fait, mais faites ce que « vous voulez qu'on vous fasse (1) ; » cette loi est une loi de nature, gravée dans nos cœurs et manifestée par la lumière de la droite raison ; elle vous crie de ne pas mépriser votre chair, de ne pas répandre avec prodigalité votre bien en luxe, en faste, en mollesse, en volupté, en luxure, en excès, en amusements, en jeux, qui sont des choses aussi nuisibles que superflues. Ne vous amassez pas des trésors par avarice, car ils ne vous serviront de rien au jour de la mort et du jugement ; mais employez-les à soulager l'indigence de votre frère, et exaucez avec tendresse ses supplications et ses cris.

Vous avez tous le même Père sur la terre et le même Père dans le ciel ; il a des richesses pour tous, mais dans sa sagesse il les distribue inégalement, afin de conserver l'inégalité des conditions nécessaires à la société humaine et à la dépendance des inférieurs envers les supérieurs. Il a également pourvu au bien des riches et des pauvres, afin que les uns soient sauvés dans leurs richesses par la charité, les autres dans leur indigence par la patience. De là il résulte entre eux, comme dit l'apôtre, une certaine

(1) Matth. 7.

égalité qui convient à des frères et une juste compensation des biens spirituels et des biens temporels ; car le pauvre participe à l'abondance du riche, et le riche à l'indigence du pauvre. C'est au riche à justifier la Providence divine ; s'il ne le fait pas, et que le pauvre blasphème contre elle de ce qu'elle a confié à un homme indigne le patrimoine des pauvres, *le riche sera coupable de blasphème, et tous deux tomberont dans l'abîme éternel* (1).

2° L'Ecriture ancienne est remplie de témoignages qui prouvent que la loi nous ordonne d'avoir pitié des pauvres et de secourir celui qui est dans le besoin ? Le Seigneur, dit-elle, aime la miséricorde; il est le refuge des pauvres, le protecteur des veuves et des orphelins. Que n'a-t-il pas ordonné par Moïse touchant les pèlerins, les pauvres, les serviteurs et les mercenaires ? « Je vous or« donne, dit-il, d'ouvrir la main à votre frère indigent « et pauvre; vous n'emploierez aucune ruse quand il fau« dra soulager ses besoins, de peur qu'il ne crie contre « vous vers le Seigneur (2). » Voici comment il exhorte par Isaïe ce peuple à la tête dure et au cœur incirconcis : « Partagez votre pain avec celui qui a faim ; recevez dans « votre maison les indigents et les voyageurs; lorsque « vous verrez un homme nu, couvrez-le, et ne mépri« sez pas votre chair ; alors vous invoquerez, et le Sei« gneur vous exaucera (3). » L'apôtre loue les paroles du Sage : « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger : « s'il a soif, donnez-lui à boire (4). Vous amasserez des « charbons sur sa tête (5), » des charbons qui brûleront son cœur ou qui l'embraseront du feu de la charité.

« Soyez donc miséricordieux selon votre devoir ; si « vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez « peu, appliquez-vous à donner de bon cœur le peu que « vous avez (6). »

(1) Ps. 54. — (2) Deut. 15. — (3) Isaïe 58. — (4) Prov. 25. — (5) Rom. 12. — (6) Tob. 4.

3° La loi chrétienne est toute de charité et d'amour, elle qui se fait gloire d'imiter Jésus-Christ le Fils de Dieu, de qui elle tire son nom : « Il s'est fait pauvre pour « l'amour de nous, afin de nous enrichir par sa pau- « vreté (1) ; or, voici son commandement, c'est que nous « nous aimions les uns les autres comme il nous a ai- « més (2). » Il n'y a point de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime, il a donné lui-même sa vie pour nous ; de là saint Jean conclut que nous devons donner notre vie pour nos frères. Il a aussi ordonné une chose, et il l'a faite : *Faites du bien à ceux qui vous haïssent* (3). N'aimons donc pas seulement en paroles et de bouche, mais en œuvres et en vérité, comme Jésus-Christ nous a aimés. « Celui qui, ayant les biens de ce « monde et voyant son frère dans la nécessité, lui fer- « mera ses entrailles, comment la charité de Dieu sera- « t-elle en lui ? » Celui qui n'aime pas demeure dans la mort.

Mais vous dites que tout ce que vous avez vous est nécessaire, que vous n'avez rien de superflu ; le Seigneur jugera la vérité de ce que vous dites. On est quelquefois obligé de prendre sur son nécessaire, lorsque la misère des pauvres est si grande, qu'il est même permis de vendre les vases sacrés pour la soulager. L'apôtre travaillait de ses mains pour avoir sa nourriture et son vêtement, et donnait ce qui lui restait ; il ne craignait point de demander des aumônes dans ses épîtres. Quel exemple pour les chrétiens et pour les pasteurs !

VINGTIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la charité envers les pauvres (suite).

II[e] Point. — *Heureux ceux qui sont miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde* (4). Celui qui ne l'a pas appris

(1) II Cor. 8. — (2) Jean 15. — (3) Matth. 5. — (4) Ibid.

par son expérience pourrait à peine croire combien est grand le fruit de la miséricorde : il produit toutes sortes de biens temporels, spirituels et célestes ; Jésus-Christ en est le garant, quand il nous dit : « Donnez, et l'on « vous donnera ; on vous donnera une mesure abon- « dante, pleine, pressée et qui débordera (1). »

1° Le Seigneur nous avertit avec soin de ne pas laisser corrompre nos bonnes œuvres par la vanité ou l'ostentation ; il veut qu'elles soient faites avec une intention pure, autrement elles n'ont ni mérite ni aucune récompense à espérer de la part de Dieu. « Cependant on se ser- « vira envers vous de la même mesure dont vous vous se- « rez servi, et quiconque donnera un verre d'eau froide « en mon nom, je vous le dis en vérité, il ne perdra pas sa « récompense (2). » Or, voici la mesure qu'on lui donnera ; il a délivré le pauvre dans la nécessité, le Seigneur à son tour le délivrera de la nécessité. « Heureux celui qui « a l'intelligence sur le pauvre et l'indigent, le Seigneur « le délivrera au jour mauvais ; le Seigneur le conservera, « le vivifiera, le rendra heureux sur la terre, et ne le li- « vrera point aux mains de ses ennemis ; le Seigneur « viendra à son secours sur son lit de douleur il re- « muera lui-même sa couche dans son infirmité (3). » Dieu a souvent répété et confirmé cette magnifique promesse dans les livres sacrés. « Ne détournez donc votre « visage d'aucun pauvre, disait Tobie à son fils ; il s'en- « suivra que le Seigneur ne détournera point de vous « sa face, et vous vous amasserez un trésor de biens pour « le jour de la nécessité. »

La miséricorde de Dieu est d'autant plus digne d'attention qu'elle demeure et passe à mille générations (4). *L'aumône du père*, dit le Sage, *ne tombera pas dans l'oubli.* Il y a des œuvres dont le souvenir ne dure pas ; mais il en est autrement des hommes de miséricorde, leurs actes de piété

(1) Luc 6. — (2) Marc 9. — (3) Ps 40. — (4) Exod. 20.

ne sont point oubliés, leurs bonnes actions restent avec leurs descendants, *et leurs enfants, à cause d'eux, durent éternellement* (1).

2° La gloire de cet esprit de bienfaisance est si grande que c'est par elle que les patriarches obtinrent non seulement une bénédiction temporelle, mais encore une spirituelle qu'ils transmirent à leurs descendants. Comprenez d'après cela ce que dit le Sage : *L'eau éteint le feu ardent, mais l'aumône résiste au péché* (2). C'est ce qu'enseigne Daniel au roi de Babylone en disant : *Rachetez vos péchés par vos aumônes*. C'est aussi la conclusion que saint Pierre tire des Proverbes : *La charité*, dit-il, *couvre la multitude des péchés*. Mais comment l'aumône résiste-t-elle aux péchés ? C'est premièrement en détournant le glaive menaçant de la vengeance divine, en obtenant un sursis et une prolongation de temps pour la pénitence. *Renfermez votre aumône dans le sein du pauvre*, dit le Sage, *et elle vous délivrera de tous les maux*. Ensuite elle vous obtiendra la grâce de la conversion et du pardon ; *car l'aumône délivre de tous les péchés et de la mort, elle ne permettra pas que l'âme s'en aille dans les ténèbres* (3). C'est à cause de ses aumônes que Corneille le centurion reçut la grâce du baptême, et que la femme Tabithe fut ressuscitée.

Si vous ne pouvez déraciner une mauvaise habitude, si vous ne pouvez amollir la dureté de votre cœur, *donnez et recevez, et justifiez votre âme* (4). Entendez le Sauveur qui vous dit : « Faites-vous des amis au moyen des riches- « ses injustes, afin que lorsque vous viendrez à manquer « on vous reçoive dans les tabernacles éternels. »

3° *Celui qui a pitié du pauvre prête à usure au Seigneur* (5), et, pour des biens terrestres, il reçoit un grand intérêt non seulement en biens temporels, mais encore en biens spirituels et célestes. C'est pourquoi l'ange dit à Tobie : L'au-

(1) Eccli. 44. — (2) Ibid. 3. — (3) Tob. 4. — (4) Eccli. 14. — (5) Prov. 19.

« mône vaut mieux que les trésors et que l'or enfouis dans « la terre, car elle délivre de la mort, elle purifie des pé- « chés, elle fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. » « Ne ramassez pas des trésors sur la terre, mais plutôt « dans le ciel, où la rouille ne peut les ronger, où les vers « ne peuvent les détruire, où les voleurs ne peuvent ni les « trouver ni les prendre (1). » Je sais à qui je me confie, dit l'apôtre, et je suis certain que celui-là conservera mon trésor pour le grand jour, lorsque le juste Juge rendra à chacun selon ses œuvres. Quel sera le prix des œuvres de miséricorde? Le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : « Venez, les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume « qui vous a été préparé dès le commencement du monde ; « j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, « et vous m'avez donné à boire (2). » Alors les justes étonnés demanderont quand ils ont fait cela ; le Roi leur répondra : « Je vous le dis en vérité, lorsque vous avez fait « cela à l'un des moindres de mes frères, c'est à moi que « vous l'avez fait ; ceux-ci iront dans la vie éternelle. » Donnez, donnez, et l'on vous donnera, on répandra dans votre sein une mesure forte et qui regorgera.

VINGTIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la charité envers les pauvres (suite).

III[e] POINT. — *Un jugement sans miséricorde est réservé à celui qui ne fait pas miséricorde* (3). Le riche dit dans son abondance : *Rien ne pourra jamais m'ébranler* (4) ; mais lorsque le Seigneur aura détourné sa face de lui à cause de sa dureté, il sera troublé et cherchera la miséricorde qu'il ne trouvera pas ; il la cherchera dans ce monde et ne la trouvera pas ; il la cherchera au jour du jugement et ne la trouvera pas ; il la cherchera encore dans l'enfer et ne la trouvera pas.

(1) Matth. 6. — (2) Ibid 25. — (3) Jac. 2. — (4) Ps. 29.

1° Le riche impitoyable qui imite l'avarice de Judas doit s'appliquer la menace faite au traître par le prophète en ces termes : « Il ne s'est pas souvenu qu'il devait « faire miséricorde; il a persécuté un homme pauvre et « indigent; il a mortifié celui qui avait le cœur contrit ; « il n'a pas voulu la bénédiction, elle s'éloignera de lui ; « il a aimé la malédiction, elle lui viendra, elle pénè- « trera comme l'eau dans ses entrailles ; ses enfants se- « ront orphelins, et son épouse veuve ; un usurier fouil- « lera toute sa substance, des étrangers jouiront du « fruit de ses travaux, et personne n'aura pitié de ses « pupilles (1). »

Pourquoi voyons-nous tant de bouleversements dans les fortunes? Le Seigneur a comblé de biens ceux qui en manquaient, et a réduit le riche à l'indigence, comme le Sage les en avait prévenus en disant : « Ne privez pas le « pauvre de l'aumône, et ne détournez pas votre visage « de l'indigent, car sa prière sera exaucée lorsqu'il vous « maudira dans l'amertume de son âme. *Celui qui l'a fait « l'exaucera* (2). »

2° Le riche à sa mort n'emportera pas tout, et l'attente d'un jugement terrible lui est réservée ; n'ayant pas su se faire des amis, il ne trouvera pas des protecteurs. Alors le Roi dira à ceux qui sont à sa gauche : « Retirez-vous de « moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé au « démon et à ses anges ; car j'ai eu faim, et vous ne m'a- « vez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez « pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez « pas donné l'hospitalité ; j'étais nu, et vous ne m'avez « pas vêtu (3). »

Ils lui diront : Seigneur, quand vous avons-nous vu ayant faim et soif? Il leur répondra : *Je vous le dis en vérité, ce que vous n'avez pas fait à l'un des derniers des miens, c'est à moi que vous l'avez refusé.* Il y aura un juge-

(1) Ps. 108. — (2) Eccli. 4. — (3) Matth. 25.

ment sans miséricorde contre ceux qui n'auront pas fait miséricorde, *et ils iront au supplice éternel.*

3° Voilà le riche amateur des festins qui, au milieu des flammes, est tourmenté par la faim et la soif, et qui d'une voix lamentable implore la pitié du père Abraham et lui demande une goutte d'eau pour apaiser le feu qui dévore sa langue. Ce faible soulagement lui est refusé sans pitié, parce qu'il a vu autrefois Lazare le mendiant couché à sa porte; les chiens léchaient ses ulcères et prenaient part à ses douleurs; il ne demandait pour se rassasier que les miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne les lui donnait. Quelle inhumanité et quelle dureté de cœur que de si grands maux n'ont pu émouvoir! Maintenant Lazare est rassasié au sein d'Abraham, et le riche est tourmenté par la faim et la soif dans le lieu des supplices, il est tourmenté sans miséricorde, il est tourmenté sans fin, comme le Saint-Esprit l'a prédit par ces paroles : *Le cœur dur se trouvera mal au dernier jour* (1).

VINGTIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la nécessité de régler et de réformer toutes ses actions.

Soyez parfait dans toutes vos actions (2). La vie des hommes est bientôt terminée par la course rapide des années; les années sont formées d'une succession de jours, et les jours d'une succession d'actions; l'éternité suit les conditions de la mort, et la mort celles de la vie, de telle manière que l'éternité n'est bienheureuse qu'autant que notre vie mortelle a été sainte. Il s'ensuit que celui qui a bien réglé ses actions de chaque jour a par cela même réformé sa vie, s'est tenu prêt pour le jour de la mort, et s'est disposé sagement à l'éternité. Il est donc important que vous vous donniez une certaine règle de vie, que vous

(1) Eccli. 3. — (2) Ibid. 33.

suivrez chaque jour; car il ne suffit pas de faire le bien, il faut encore qu'il se fasse bien; mais il n'est pas bien fait s'il l'est sans ordre. En effet, l'apôtre dit : *Tout ce qui est de Dieu a été fait avec ordre.*

Ainsi tout ce que vous faites sans règle et sans ordre n'est pas selon Dieu, mais selon l'homme, selon le caractère, selon l'inclination, selon la coutume, selon la nécessité. Celui qui agit ainsi ne fait rien; il ne procure ni la gloire de Dieu ni son salut; il n'a pas de mérite ni de récompense, car il n'agit pas comme doit le faire un chrétien. Mais celui qui s'impose une certaine règle dans ses actions, qui se prescrit une suite dans ses œuvres et qui l'observe, celui-là travaille d'une manière louable, avec mérite, perfection, facilité, et opère le bien. Il faut donc déterminer la chose, le temps et la manière dans ses actions de chaque jour, afin de savoir d'avance ce que l'on doit faire, ce que l'on doit omettre, quel moment et combien de temps on veut y employer, quelle méthode on doit suivre.

Ier Point. — Il y a trois sortes de choses que nous devons faire : les unes regardent Dieu et son culte, telles que les prières, l'office, la méditation, la lecture des Ecritures et tout ce qui est capable d'exciter la piété, la réception des sacrements, la pratique des bonnes œuvres et des vertus. Il y en a qui sont attachées à notre état et à notre condition, telles que l'étude des belles-lettres, les devoirs d'un emploi, le soin d'une famille et autres, etc. Il y en a qui regardent l'entretien du corps et le soulagement de l'esprit.

1° La piété envers Dieu doit tellement régler vos occupations, qu'elle n'omette jamais ce qui regarde le service de Dieu, et qu'elle n'en retranche rien; mais lorsque la nécessité ou la charité oblige de différer ou d'interrompre ce devoir, elle rend à la majesté divine, dès qu'elle le peut, ce qui lui est dû; autrement aujourd'hui on omet quelque chose, demain un plus grand nombre, et enfin

on abandonne tout ou une grande partie de ses exercices. Comment Dieu ne verrait-il pas avec peine que vous êtes parcimonieux et sans libéralité envers lui, lorsqu'il est si généreux envers vous ?

2° La raison doit tellement déterminer la seconde espèce d'occupations, que nous n'omettions rien de ce qui regarde notre emploi, et que nous ne fassions rien avec peine ou en hésitant. Mettons toujours les œuvres volontaires après les nécessaires, et ne nous éloignons pas d'un seul point de ce qui concerne notre devoir ; ne nous imposons jamais des affaires qui n'ont aucun rapport avec l'affaire du salut, qui éloignent notre esprit de la pensée de Dieu, qui l'empêchent de vaquer à la prière, qui l'éloignent de l'étude ou de l'Eglise, ou qui ne conviennent pas à un chrétien.

3° La seule nécessité est un motif suffisant pour se livrer au troisième genre d'occupations ; ce n'est, en effet, pour aucun autre motif qu'il nous est permis de prendre de la nourriture et de donner quelque relâche au corps et à l'esprit ; ce sont comme des remèdes nécessaires à la nature fatiguée. Il sera essentiel de régler chaque année le prix de la nourriture et de l'entretien, à proportion des revenus, pour n'être ni sordide ni prodigue, afin de distribuer aux pauvres ce qui leur revient, sans se charger de dettes. N'abandonnez pas à des domestiques le soin de vos affaires ; il est ridicule et inconvenant que des étrangers soient chargés de régler votre maison. Que votre récréation ne soit ni illicite ni immodérée ; ne vous abandonnez point aux jeux, et surtout aux jeux de hasard ; n'allez point dans les lieux où un chrétien ne saurait se trouver sans danger ; éloignez-vous surtout des spectacles et des réunions mondaines. Quant à ce qui est permis pour le soulagement du corps et de l'esprit, on est répréhensible lorsqu'on dépasse les limites de la modération, car tout excès est vicieux ; il y a un juste milieu en toute chose ; il y a certaines bornes que le droit ne permet pas de franchir ni en deçà ni au delà.

VINGTIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la nécessité de régler et de réformer toutes ses actions (suite).

IIe Point. — *Chaque chose a son temps*, dit l'Ecclésiaste ; il y a le temps de pleurer et le temps de rire, temps de gémir et temps de tressaillir de joie, temps de se taire et temps de parler ; enfin il y a un temps et une opportunité pour chaque affaire, *mais le cœur du sage sait saisir le moment.* Pour ne rien faire d'une manière intempestive, rien hors de son temps, il faut prévoir la suite et l'ordre des actions, et l'observer constamment.

1° Examinez donc avec soin ce qu'exigent votre état, votre condition, votre emploi, votre ministère ; ce que demande la force ou la faiblesse de votre santé, ce que peuvent les facultés de votre esprit. Après un examen sérieux fait en la présence de Dieu, qui doit être consulté, et le conseil d'un homme prudent, marquez à chaque chose son temps, fixez surtout l'heure du lever et du coucher ; prenez garde de n'être pas lent le soir à prendre votre sommeil, et négligent le matin à vous lever. Tout est d'ordinaire conformé au commencement ; celui qui commence bien une action en a déjà fait la moitié. Au lever du soleil la manne tombait dans le désert ; celui qui ne se levait pas dès le matin demeurait à jeun le reste du jour. Divisez ensuite les heures de la journée, afin d'assigner un certain temps à la méditation, à une sainte lecture, au sacrifice de la Messe, à l'étude, à la nourriture du corps et au soulagement de l'esprit, à visiter vos amis, surtout dans la maladie, et à traiter certaines affaires.

Il s'ensuivra que vous ne serez jamais oisif, et que vous n'aurez aucune incertitude sur ce que vous avez à faire ; il n'y aura aucun temps de perdu en délibérations. Le temps partagé par la variété des actions se passera sans ennui. sans trouble et sans tristesse ; et, ce qu'il y a de plus im-

portant pour un homme religieux, vous serez en sûreté en agissant toujours selon le bon plaisir de Dieu, parce que vous agirez toujours selon la règle que vous vous serez tracée, selon l'ordre prescrit, et non selon votre volonté propre.

2° Suivez toujours le conseil de l'Ecclésiastique : *Mon fils, ayez soin du temps*. N'abandonnez pas facilement et sans un grave motif la règle et la voie que la raison vous a enseignée. Ni la légèreté de l'âge, ni l'inconstance du caractère ne doivent changer votre règle de vie par le dégoût qu'inspire souvent la répétition quotidienne des mêmes choses ; ni les bagatelles, ni les embarras que le démon sème sous vos pas ne doivent arrêter votre esprit pour vous faire abandonner une bonne habitude et détruire tous vos projets.

Ce n'est pas que je veuille vous assujettir au temps de telle manière que si la raison, la nécessité, l'obéissance ou la charité demandent une exception, vous en éprouviez de la peine, ni que vous fassiez de mauvaise humeur, avec murmure et certain remords de conscience, ce qui est plus urgent; car celui qui, abandonnant pour un instant sa règle, se laisse conduire par la raison, la nécessité ou un mouvement de charité ou d'obéissance, celui-là suit la première et la suprême règle. C'est ainsi que s'exprime ce livre d'or, l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'on ne lit jamais assez : Une légère omission de ses exercices passe sans préjudice ; si on omet quelquefois un exercice par raison de piété ou pour rendre service à son prochain, on pourra aisément le reprendre plus tard ; mais si on le laisse facilement par dégoût ou par négligence, cela devient dangereux, et l'on se rend coupable.

VINGTIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la nécessité de régler et de réformer toutes ses actions (suite).

IIIe Point. — Ce que nous avons dit des actions et du temps qu'on doit leur assigner paraît suffisant ; maintenant, quant à ce qui regarde la manière d'agir, on peut la réduire à deux points : la forme extérieure, et l'esprit intérieur ; celui-là donne à l'action la vie et la vertu, celle-ci la splendeur et la grâce.

1° La manière ou la méthode n'est pas la même pour tous ; l'une plaît aux uns, l'autre aux autres ; celle qui est suggérée par l'industrie et l'expérience convient mieux que celle qui est indiquée par l'enseignement des maîtres ou consignée dans les livres. Nous avons dit, en parlant de la méditation, de l'examen de conscience, de la communion et de la Messe, la méthode que chacun peut suivre ; il n'y a rien ou peu à changer. Quant à l'étude, aux œuvres de miséricorde, aux affaires et aux autres actions, il faut consulter son âge, son caractère, l'inclination de son esprit, son aisance ou sa misère, mais surtout le directeur de la conscience, qui, connaissant notre esprit, peut plus que tout autre nous aider selon sa prudence.

2° Cependant la méthode ne sert de rien si l'esprit intérieur ne la vivifie par l'honnêteté de l'intention et la ferveur de la charité. L'apôtre nous avertit de rapporter à Dieu généralement toutes nos actions. *Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, soit que vous fassiez autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu* (1). Outre cette intention générale, il peut y avoir non seulement une intention spéciale, mais plusieurs, comme par exemple de satisfaire à Dieu pour vos péchés, d'obtenir sa grâce, une vertu ou

(1) I Cor. 10.

un autre don, ou enfin d'obtenir le but pour lequel Dieu, par sa grâce intérieure, vous a excité à agir. Il importe beaucoup qu'au commencement de chaque action vous vous accoutumiez à l'offrir à Dieu par une intention actuelle en l'unissant à quelques actions semblables du Sauveur, afin qu'il supplée lui-même à tout ce qui manquera de votre part ; ensuite, si le travail est long, renouvelez votre intention par une courte aspiration du cœur. Il serait presque impossible d'exprimer combien il y a à perdre de négliger cette pratique, et combien il y a à gagner de l'observer, puisque par là ce qui est d'ailleurs défectueux se trouve sanctifié et nous acquiert un poids immense de gloire.

Il est vrai qu'il faut pour bien agir une intention droite ; cependant elle ne suffit pas pour que l'œuvre soit pleine et parfaite ; il faut encore y ajouter l'ardeur de l'âme et la ferveur de la charité ; *car maudit est celui qui fait l'œuvre de Dieu frauduleusement*, ou, comme porte une autre version, *négligemment* (1). Mais, pour exciter votre esprit à agir avec ferveur, proposez-vous d'observer toujours trois choses :

1° De faire l'œuvre qui doit vous occuper comme si dans un instant vous deviez en rendre compte au Juge suprême, ce qui sans doute peut arriver.

2° Que vous soyez toujours présent à Dieu, et que Dieu vous soit toujours présent ; non seulement il vous considère attentivement, mais c'est lui qui commande et dirige l'action, qui vous aide, vous soutient, vous exhorte ; il promet une récompense et menace d'un châtiment éternel ; en sorte que dans cette action, selon que vous l'aurez entreprise et faite négligemment ou diligemment, vous devez vous persuader que la perte ou le profit de l'éternité vous sont proposés.

3° Ayez toujours présente à l'esprit et sous les yeux cette

(1) Jer. 48.

pensée, qu'il n'y a rien qui convienne mieux à la volonté divine et à sa gloire, rien de plus utile au salut de votre âme, que de vous appliquer avec un grand soin à tout ce que votre devoir, le besoin de votre maison, le commandement d'un supérieur ou le conseil du directeur de votre conscience exige de vous; car Dieu n'approuve pas tout ce qui est grand, mais ce qui est parfait ; au contraire, rien ne vous éloigne plus de la volonté divine et de votre propre salut que d'omettre ce que vous devez faire.

Heureux ceux qui agissent comme je viens de le dire ! ils se préparent des trésors dans le ciel ; leurs œuvres subsistent et leurs bonnes actions les accompagnent. « Celui « qui édifie avec le bois, la paille ou l'étoupe verra son « œuvre manifestée ; le jour du Seigneur la montrera, « il la révèlera par le feu. » C'est le feu qui éprouvera l'action de chacun. « Celui dont l'œuvre subsistera rece- « vra la récompense ; celui dont l'œuvre brûlera en souf- « frira la peine (1). »

VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur la religion pratique.*

Il crut, et toute sa maison avec lui (2). Qu'elle est admirable la conduite de cet homme qui ne se contente pas d'embrasser la foi, mais qui la fait encore embrasser à toute sa famille ! Il n'use point de violence, mais il persuade, et on l'écoute ; car il faut que dans la religion tout soit libre et volontaire. Vous êtes aussi obligé d'user de tout votre pouvoir pour honorer et faire honorer la religion ; et qu'est-ce que la religion ? C'est le plus précieux des héritages que nous ayons reçu de nos ancêtres ; c'est donc à nous de la conserver, de la maintenir telle qu'elle

(1) I Cor. 3. — (2) Jean 4.

nous a été léguée. Puisque un grand nombre d'ennemis combattent contre elle, ne faut-il pas que, semblables aux Machabées, nous soyons animés d'un saint zèle pour le testament de nos pères? Puisque notre religion est vraie, nous devons l'honorer en la professant; puisque notre religion est sainte, nous devons l'honorer par la pureté de nos mœurs. (Que notre religion soit vraie, qu'elle soit sainte, nous l'avons vu dans une méditation précédente) (1).

Ier Point. — *On croit de cœur pour être juste, mais on fait une profession publique de sa foi pour le salut*, dit l'apôtre. Professer la foi extérieurement et ne l'avoir pas dans le cœur, c'est une horrible hypocrisie; mais croire et ne pas faire une profession publique, c'est un crime. Nous devons imiter les premiers fidèles, honorer la religion par la pratique, et éviter de la déshonorer comme un grand nombre.

1° Rien ne contribue plus puissamment à la gloire de la religion que la sainte liberté des premiers chrétiens au milieu des persécutions les plus violentes. Les empereurs pensaient la détruire en exerçant leur sévérité contre ceux qui la professaient, mais ils l'établissaient en lui procurant des témoins et des martyrs dont la constance lui gagnait de nouveaux défenseurs. Les idolâtres, en voyant un si grand courage dans les fidèles, se sentaient portés à examiner au fond cette religion qui était soutenue avec tant de courage jusqu'à la mort, et c'est ce qui augmentait chaque jour le nombre des fidèles; mais si un seul se fût laissé ébranler et eût dissimulé sa foi, il eût fait à la religion le plus grand tort. Il en a été de même dans ces derniers temps : c'est le courage d'un grand nombre de chrétiens qui ne voulurent pas se souiller en participant aux impiétés de ceux qui s'étaient faits les ennemis acharnés de la religion, préférant mourir

(1) 6e dimanche après l'Epiphanie.

plutôt que renoncer à leur foi, c'est cette constance qui a maintenu parmi nous le flambeau de la foi. La profession ouverte de la religion a toujours été un devoir pour tous les fidèles. C'est ici qu'il faut appliquer cette parole de Jésus-Christ : *Celui qui me confessera devant les hommes, je le reconnaîtrai devant mon Père céleste ; mais celui qui m'aura nié, je le renierai.*

2° La profession extérieure de la foi par la pratique est pour nous un devoir tellement rigoureux, que nous ne pouvons y manquer sans nous rendre coupables envers Dieu, envers l'Eglise et envers tous les fidèles ; car Dieu, en établissant sur la terre son culte, sa religion, a voulu qu'il ne fût pas enseveli dans les ténèbres, mais au contraire qu'il y brillât avec éclat pour servir à sa gloire. Il fallait donc qu'il fût visible, qu'il parût au grand jour ; mais comment y paraîtrait-il, si l'exercice n'en était pas public, s'il n'y avait pas des fêtes, des solennités, des réunions pieuses, des cérémonies auxquelles nous sommes invités ? Sans cela, où serait la religion, et comment pourrions-nous rendre gloire à Dieu ? Or, ce que nous faisons en public avec tous les autres fidèles, nous devons le faire chacun en particulier ; car c'est l'engagement que nous avons pris dans notre baptême. En présence du ministre sacré, devant les saints autels et en face de Jésus-Christ même, nous avons promis de renoncer au démon et de confesser ouvertement Jésus-Christ ; plus tard nous avons ratifié solennellement ces mêmes promesses. Mais si dans la pratique nous ne nous montrons pas ouvertement enfants de la foi, si nous ne pratiquons pas la loi sainte en face du monde, nous renions nos promesses et nos serments, nous outrageons Dieu et l'Eglise qui les a reçus. Ce sont les dehors de la religion, c'est la pratique extérieure qui donne du lustre à la religion, qui la fait fleurir, qui en inspire le respect. Si vous négligez cet extérieur, qu'on ne vous voie pas assidu à l'église, exact à prier ; si vous vous joignez à ceux qui outragent la religion soit par leurs

discours, soit par leurs exemples, vous détruisez autant que vous le pouvez la religion, vous scandalisez les fidèles.

3° Imitez le saint roi qui ne craignit pas de manifester sa foi par une profession publique. *J'ai cru*, dit-il, *et j'ai manifesté ma foi par mes paroles et par mes œuvres*. Pourquoi donc au contraire, au lieu d'honorer votre foi, la déshonorez-vous par votre conduite? Vos discours sont-ils saints? n'outragez-vous pas la religion par vos blasphèmes, vos railleries impies contre les cérémonies saintes. les ministres du Dieu vivant et les personnes pieuses? Vous faites au Seigneur un outrage sanglant qu'il punira un jour, dans ce monde ou dans l'autre. Peut-être vous vous liez d'amitié avec ceux qui voudraient voir la religion anéantie ; vous embrassez toutes les fausses maximes du monde, toutes les opinions qui sont capables de décourager la vertu ; vous méprisez les commandements de l'Eglise; vous n'osez rien dire en présence de ceux qui en font un objet de raillerie. Pourquoi donc voulez-vous ainsi être de deux partis à la fois, chrétien et presque impie? Si le Seigneur est votre Dieu, servez-le donc, disait un prophète. Pardon, Seigneur, j'ai fait injure à ma foi; désormais je lui serai fidèle et je la professerai ouvertement.

IIe Point. — Notre religion est sainte dans son auteur, dans ses préceptes, dans ses mystères, dans ses conseils, et c'est cette sainteté qui l'honore principalement ; mais ce qui en fait voir la sainteté, c'est surtout la vie sainte des chrétiens ; car on juge de l'arbre par son fruit. Sans doute la religion est sainte indépendamment de notre conduite ; cependant notre vie fait éclater sa sainteté. Voilà pourquoi l'apôtre voulait absolument que la vie des chrétiens fût sainte, et les païens en étaient dans l'admiration. Beaucoup de chrétiens ont dégénéré, il reste peu d'âmes fidèles.

1° Il est certain, et vous le voyez tous les jours, tout le

mal qui se fait de la part des fidèles retombe sur la religion; le moindre scandale causé par un chrétien fait plus de tort à la foi que toutes les persécutions des tyrans, comme aussi tout ce qui se fait de bien tourne à sa gloire. « Voyez, disait Tertullien, vous remplissez vos prisons « de chrétiens, cependant vous ne pouvez découvrir « en eux aucun crime ; le seul que vous leur repro- « chez et pour lequel vous les poursuivez, c'est d'ê- « tre chrétiens. Considérez leur vie : ils sont justes, « bons, patients, pleins de douceur, soumis aux lois. » Combien tout est changé ! Autant la religion était alors honorée par ses enfants, autant elle est déshonorée aujourd'hui. Il en est d'elle maintenant comme de Jérusalem au temps de la captivité ; on disait : C'est donc là cette ville si renommée autrefois? Et l'on pourrait dire de même aujourd'hui : Qu'est donc devenue cette religion si sainte, et qui autrefois ne produisait que des saints ? Comme elle est défigurée maintenant! Et ce sont ses propres enfants, qu'elle a élevés, instruits à son école, éclairés de ses lumières, enrichis de ses dons, qui l'ont réduite en ce triste état. C'est le péché de ses enfants qui l'a ainsi défigurée ; ils sont devenus ses plus cruels ennemis, ils ont tourné en ridicule ses solennités, profané les jours consacrés à son culte, oublié ses maximes; ceux même qui se glorifient de l'aimer encore ne craignent plus de lui faire outrage, en négligeant leur propre sanctification, en ne faisant aucun progrès dans la vertu. C'est au sujet de ces personnes qu'elle pousse ses soupirs les plus douloureux. « Si c'était mon ennemi qui eût fait cela, j'en « serais moins affligée, dit-elle ; mais vous, mon enfant « chéri, vous que j'ai comblé de mes bienfaits, que j'ai « si souvent admis à ma table, » que j'ai nourri du corps et du sang de mon Epoux, vous aussi vous me méprisez en négligeant mes conseils, en ne donnant point assez le bon exemple, en abandonnant la pratique extérieure de la vertu. *Tous se sont donc égarés*, dit un prophète ; ils ont

quitté la voie de la sainteté. C'est-à dire que le plus grand nombre s'est mis avec les pécheurs, a fait les œuvres des pécheurs. Fasse le ciel que vous ne soyez pas aussi son ennemi, et que votre vertu aille en croissant toujours jusqu'au jour parfait.

2° Cependant il est certain que tout dans le christianisme n'est pas devenu de la paille destinée au feu, et qu'il y a encore du bon grain dans l'Eglise, des chrétiens qui font honneur à la religion ; mais ce n'est pas sur ces personnes que l'on porte ses regards; on craindrait, en les voyant, d'exciter en soi de salutaires remords; on préfère prendre pour modèles ceux dont la vie est moins réglée, afin de pouvoir excuser sa lâcheté. Saint Augustin, pressé par la grâce et considérant le nombre prodigieux de chrétiens qui, dans les beaux jours de l'Eglise, menaient une vie admirable de perfection, se disait : « Pourquoi ne pour« rais-je pas ce que font ceux-ci et celles-ci ? » Nous, au contraire, considérant le grand nombre de chrétiens qui n'en ont plus que le nom, voyant cette foule qui mène au milieu du christianisme une vie aisée et commode, nous sommes trop souvent tentés de nous dire aussi dans un sens bien différent : Pourquoi ne pourrais-je pas me permettre ce que je vois faire à un si grand nombre, et pourquoi serais-je plutôt condamné que tant d'autres? Voilà comment on se laisse égarer pour n'avoir pas voulu prendre pour règle de sa conduite la sainteté de l'Evangile et de la religion. Prenez garde de ne pas détruire au sein de l'Eglise ce que d'autres construisent au milieu des peuples infidèles. De nouveaux apôtres s'en vont tous les jours parmi les peuplades barbares et sauvages, au péril de leur vie, inspirer le respect pour nos saints mystères ; ne les avilissez pas dans l'esprit des fidèles par une vie ou un langage opposés à votre foi. Prenez garde que des anthropophages et des nations qui ressemblaient aux animaux féroces ne vous précèdent pas, après leur conversion, dans le royaume des cieux. Dieu tout puissant,

qui par votre grâce avez donné aux fidèles le moyen de vous servir dignement et convenablement, faites que nous cherchions avec ardeur ce que vous nous avez promis.

VINGT-UNIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE.

Du choix en général.

Considérez qu'aujourd'hui je mets devant vous la vie et le bien, la mort et le mal; choisissez donc la vie (1). Jusqu'à présent tous vos exercices spirituels et toutes vos méditations ont dû vous disposer à faire un choix sur la manière de régler votre vie, sur votre amendement, ou même sur tout autre objet digne de vos réflexions; maintenant il faut voir ce qui doit vous affermir dans les résolutions prises. Saint Ignace a donné certaines règles pour faire un choix définitif, afin que chacun puisse, sans se tromper, s'occuper de ce qui regarde son salut, qu'il en forme la résolution, et qu'il le mette constamment en pratique.

Nous donnons 1° les motifs de cette grande affaire, 2° le temps qui lui convient, 3° les dispositions nécessaires, 4° la matière du choix, 5° l'ordre et la pratique, 6° les moyens, 7° et enfin un complément nécessaire, afin que chacun, après avoir examiné sérieusement toute chose selon la volonté divine, puisse diriger sa vie d'après ces règles.

Ier Point. — *Grands motifs pour le choix.* Vous comprendrez combien il importe, soit pour bien vivre, soit pour bien faire, de connaître la volonté de Dieu, et de faire choix de ce qui doit servir à régler notre vie d'après un mûr examen, en pensant que si l'on agit sans faire intervenir le bon plaisir de Dieu, on perd tout le fruit et tout le mérite de ses œuvres, et où l'on ne pensait qu'acquérir de la gloire on ne trouve que péché, où l'on n'espérait qu'une récompense on ne trouve qu'un

(1) Deut. 30.

châtiment. Saül, pour avoir offert un sacrifice intempestif, excita contre lui-même la colère divine, et par sa clémence hors de saison, qui eût pu paraître digne de récompense si elle n'eût été contraire à l'intention divine, il s'attira la vengeance de Dieu.

Quand il s'agit du choix d'un état surtout, alors il importe de ne pas se faire illusion et de choisir la vocation la plus conforme à la volonté divine ; le bonheur de la vie présente et de la vie future y est tellement attaché, que, si on tombe dans l'erreur quand il s'agit du sacrement de Mariage ou de la vocation religieuse, on ne peut être plus tard qu'infiniment malheureux. Autant un membre déplacé dans le corps humain fait éprouver d'effroyables douleurs, autant un membre du corps de Jésus-Christ, qui est l'Eglise, en éprouve de cruelles, s'il prend une place qui ne lui convient pas. De même que Dieu a disposé les membres du corps comme il l'a voulu, pour servir à certains actes, de telle manière que l'œil ne peut pas entendre et que l'oreille ne peut pas voir ; de même, au témoignage de l'apôtre, la divine Providence a disposé chaque membre de son Eglise et lui a donné des facultés conformes au genre de vie qu'elle s'est proposé. Elle lui a préparé les forces du corps, les facultés de l'âme, une disposition de caractère, une propension naturelle et les secours de sa grâce, de telle manière que chacun soit propre à la vocation divine qu'il doit suivre, et inhabile, inutile même ordinairement pour toute autre.

Si l'on s'écarte une fois de cet ordre marqué par la Providence, de telle manière qu'il ne soit pas possible de retourner en arrière, de renoncer à l'état religieux ou à son emploi, de satisfaire envers soi-même, envers les autres ou envers Dieu, et qu'on ne puisse ni porter son fardeau ni le quitter, que reste-t-il à faire après des travaux, des efforts inutiles, après des inquiétudes et des ennuis sans fin, après des peines et des adversités incroyables, sinon de succomber sous le poids de la ven-

geance divine et humaine, d'être abandonné de la grâce. d'être puni par la justice de Dieu et d'être insulté par la miséricorde? « Je vous ai appelé et vous ne m'avez pas « écouté, vous avez choisi ce que je ne voulais pas; « moi aussi, dans votre malheur, je me rirai et je me mo- « querai de vous (1). »

Le temps qui convient pour le choix. Choisissez donc un genre de vie, et cherchez le temps opportun pour ce choix; lorsqu'une grave tentation vous trouble ou que le feu d'une cruelle passion vous dévore, il vaut mieux différer, car tout trouble est ennemi du conseil : ceux qu'une passion aveugle entraîne sont eux-mêmes aveuglés et entraînés sur le bord d'un précipice effroyable. Ne décidez donc rien jusqu'au moment où, la tempête étant apaisée et l'aveuglement dissipé, la tranquillité et la sécurité reviennent en votre âme. Alors il y a trois moments propres pour entendre les conseils divins.

Le premier, c'est lorsque la grâce de Dieu éclaire tellement l'esprit et presse si fort la volonté, que n'ayant plus la faculté de douter ou de rester dans l'incertitude, vous comprenez la vocation divine et vous l'éprouvez d'une manière sensible; mais nous ne devons pas espérer ni attendre ce genre de vocation, qui est rare, et dont les apôtres surtout furent favorisés.

Il y a un autre temps pendant lequel Dieu ne nous appelle pas avec tant de force, mais cependant nous attire agréablement par sa grâce; il ne nous parle pas d'une manière si évidente, mais il nous fait connaître son bon vouloir sans obscurité, par une expérience anticipée des consolations ou diverses pensées qui nous sont agréables, comme lorsque vous éprouvez une grande tranquillité d'esprit et du contentement dans votre sort. un bon témoignage de la conscience; quand vous pensez à embrasser tel état et que vous vous y préparez avec soin;

(1) Prov. 1 et Isaïe 65.

ou bien encore lorsque, pensant à abandonner cette vocation ou vous y préparant avec négligence, vous avez l'esprit inquiet, troublé, sans repos et sans contentement. Mais pour faire un semblable choix, il faut présenter au Seigneur tantôt un état, tantôt un autre, et examiner, selon les consolations ou les désolations qu'il vous envoie, ce qui lui convient davantage.

Le troisième temps, c'est lorsque l'âme, n'étant pas agitée par diverses pensées, emploie librement ses forces, et que considérant la fin pour laquelle l'homme a été créé, qui est la gloire de Dieu et notre salut, elle choisit un certain genre de vie conforme au sentiment de l'Eglise catholique, par le moyen duquel elle court plus commodément et plus sûrement à sa fin. Ce moyen de choisir peut encore être employé quand même le choix aurait été fait dans le second temps, et il n'est pas peu utile pour affermir et établir solidement la vocation. Mais comme Satan se transforme en ange de lumière, il est dangereux de consulter les seuls mouvements de la volonté et un certain sentiment intérieur, si l'on omet de considérer les circonstances qui accompagnent un état. C'est pourquoi il faut en faire l'épreuve par les lumières de la raison, qui, étant instruite et éclairée par la foi et par la doctrine de l'Eglise catholique, cherche plus heureusement et trouve plus sûrement la volonté de Dieu.

Si le second choix diffère du premier, il faut examiner le poids des choses de part et d'autre, et, si on le voit clairement, donner raison au motif le plus puissant ; il est plus sûr de le suivre, car il n'est pas certain que le motif du second temps vienne de Dieu, surtout lorsque la raison en conseille un autre.

VINGT-UNIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE.

Du choix (suite).

II[e] Point. — *Des dispositions préliminaires au choix.* Il faut des dispositions dans celui qui fait le choix ; il faut

d'abord qu'on ait dépouillé la légèreté du jeune âge, qu'on ait acquis la gravité et la maturité du jugement ; secondement, qu'on ait bien examiné la fin pour laquelle l'homme a été créé, qu'on en soit pénétré et qu'on l'ait sans cesse sous les yeux ; troisièmement, qu'on soit décidé à poursuivre cette fin par toute sorte de travaux, à surmonter toutes les difficultés, à n'être arrêté par aucun empêchement, et à ne laisser échapper aucun moyen de salut.

La quatrième disposition consiste à être parfaitement indifférent et délivré de toute affection désordonnée, soit à l'égard des parents, soit à l'égard des richesses, soit à l'égard de quelque avantage ou de quelque commodité que ce puisse être. Une seule affection entraînerait l'intelligence à imaginer des raisons qui lui seraient conformes, et il s'ensuivrait que celui qui délibère prendrait pour la volonté de Dieu ce qui n'est que la sienne. Il importe donc que celui qui se trouve courbé comme un arc du mauvais côté tourne son esprit du côté opposé, par de fréquentes méditations et de fréquentes prières, jusqu'à ce qu'il se trouve dans ce milieu ou dans cette espèce d'équilibre, qui le rend aussi bien disposé à suivre les conseils qu'à observer les commandements. Ce serait encore bien mieux d'être tellement éloigné des choses terrestres, que l'on pût incliner sa volonté à ce qu'il y a de plus parfait.

La dernière disposition consiste en ce que celui qui fait le choix, étant dégagé de toute affaire, se recueille en lui-même, et que, tout le temps que dure cette délibération, il ferme ses sens et son esprit à tout autre chose, et ne veuille rien voir ni entendre qui ne soit surnaturel ; c'est-à-dire que dans sa délibération il ne laisse entrer aucune considération humaine, ni aucun motif qui respire la chair et le sang. Tout doit émaner d'un même principe, qui est le désir de la gloire divine et son propre salut.

Matière du choix. Quant à ce qui regarde la matière du choix, il est bon de faire apercevoir d'abord qu'on ne délibère pas sur la fin, car il ne dépend pas du libre arbitre que nous voulions être heureux; c'est un instinct naturel, et l'on ne peut pas mettre en controverse si l'on doit procurer la gloire de Dieu et le salut de l'âme. Il est certain, secondement, que toute chose qui est l'objet d'un choix doit être bonne; car toute délibération honnête n'a pour objet que de trouver ou de déterminer ce qui est bon et meilleur, à moins qu'on ne soit forcé de choisir entre deux maux le moindre. Troisièmement, deux espèces de choses entrent dans le choix : il y en a qui deviennent immuables, comme les vœux religieux et le mariage; d'autres peuvent être changées, comme l'étude du droit, de la théologie, un emploi rétribué, la gestion des biens. Lorsqu'on a fait un choix immuable, on ne peut plus changer ni choisir, et celui qui a pris imprudemment une semblable position ne peut plus retourner en arrière; il ne lui reste pas d'autre moyen que de réparer le malheur de son choix par la sainteté de sa vie et le soin de bien faire ses actions.

Mais le choix peut avoir pour objet surtout un état de vie que l'on est encore libre d'embrasser ou de rejeter : on doit bien se garder de se laisser déterminer par l'autorité de ses parents, par une passion quelconque, par le désir d'une fortune ou par quelque autre avantage, plutôt que par la vocation divine. Le choix peut encore avoir pour objet quelque chose de grave, tel que le soin de la direction des âmes ou ce qui regarde l'honnêteté de la vie et la règle des mœurs, l'usage et la dispensation de ses biens, l'emploi du temps, la règle des actions de chaque jour, la fréquentation des sacrements, la distribution des aumônes, un vice à extirper ou une vertu que l'on désire principalement acquérir.

Pour ce qui regarde un état de vie que l'on veut embrasser, il faut savoir d'abord s'il s'agit seulement de

préceptes à observer avec les laïques ou de conseils à suivre avec le clergé; s'il s'agit de préceptes, il faut examiner dans quelle profession et dans quel genre de vie vous pourrez les observer; s'il s'agit de conseils, il faut examiner s'il s'agit de n'en observer que quelques uns avec le clergé séculier, ou de les observer tous dans l'état religieux, et encore dans celui-ci, auquel on doit donner la préférence. Il y en a que Dieu appelle à une grande solitude, et d'autres à secourir le prochain. La constitution naturelle du corps et de l'âme est elle-même différente et plus propre à un état qu'à un autre. Il faut aussi délibérer sur le temps et la manière d'accomplir son dessein, parce que quelquefois il s'y rencontre des difficultés particulières. La grâce du Saint-Esprit ne connaît pas des efforts tardifs : plusieurs, pour avoir différé, ont tout abandonné.

VINGT-UNIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

Du choix (suite).

IIIe POINT. — *Ordre et méthode dans le choix.* Pour ce qui regarde la manière et l'ordre à suivre dans le choix, on devra procéder ainsi : il faut d'abord mettre en présence l'objet sur lequel on délibère, soit qu'il s'agisse d'un état de vie, soit d'un autre objet, et voir si l'on doit l'accepter ou le rejeter; en second lieu, se remettre sous les yeux la fin de la création, sans rejeter ni recevoir encore l'objet de la délibération, et se tenir plutôt dans un certain milieu, dans un juste équilibre, en préparant son esprit à se porter du côté qu'on croira le plus propre à procurer la gloire de Dieu et le salut. Il y en a qui se font sur ce point de grandes illusions, en ne voulant pas diriger le moyen à la fin ; mais ils veulent subordonner la fin au moyen en la mettant au second rang. Ils choisissent d'abord un état quelconque qui leur convient, le

mariage, le sacerdoce, un emploi ; ensuite ils comptent servir Dieu. Ils ne vont pas droit à Dieu, mais ils s'efforcent de le faire plier à leurs désirs pervers et croient qu'un choix suspect et à contre-sens est une vocation. La vocation est toujours pure et bien ordonnée ; elle n'admet point de moyens pervers ni d'affection charnelle.

Il faut, en troisième lieu, conjurer la bonté de Dieu de vouloir bien éclairer notre esprit et plier notre volonté à ce qui nous est destiné, tout en employant avec fidélité et piété notre intelligence afin de procéder au choix. après avoir connu et adopté la sainte volonté de Dieu. En quatrième lieu, il faut peser quels sont les avantages et les moyens que cet état ou cet emploi vous procurera pour arriver à votre fin, et combien au contraire vous y trouverez d'inconvénients et de dangers ; enfin il faut voir combien en le repoussant vous trouverez d'avantages et de secours ou combien de dangers et de pertes.

Mais il faut considérer toutes ces choses non en général, mais relativement à soi-même, en consultant ses forces et l'inclination de son esprit, en comparant ses facultés, ses talents, ses vertus, avec l'obligation de cet état ou de cet emploi. Que deviendrez-vous si vous prenez un état au dessus de vos forces, de votre science et de votre capacité? Vous voulez construire un vaste bâtiment, une tour élevée, et vous n'avez pas ce qu'il faut pour la finir. Saint Thomas dit avec raison que dans le choix il faut avoir égard à sa personne, non seulement par rapport à ses forces et à son inclination, mais par rapport à ses facultés et à ses talents pour le service de Dieu. Il y a à craindre qu'on ne présume trop de soi, ou même qu'on ne désespère trop.

Enfin il faut, après ces préliminaires, raisonner en soi-même, et, après avoir examiné les choses des deux côtés selon les lumières de la raison (en mettant à part les désirs déréglés de la chair), se déterminer et faire le choix.

1° *Moyens de faire le choix.* Si malgré cela vous ne savez à quoi vous déterminer et que vous hésitiez comme entre deux chemins, observez les règles suivantes comme nouveaux moyens de vous aider à faire votre choix s'il n'a pas encore été fait, et, dans le cas opposé, ces règles vous serviront à l'approuver et à le confirmer. La première chose consiste à examiner sérieusement si toute affection que vous éprouverez de part et d'autre n'a point d'autre objet que l'amour de Dieu ; car le choix ne doit être fait que d'après un sentiment affectueux et surnaturel provenant de l'amour divin. Secondement, vous examinerez ce que vous conseilleriez à un intime ami dont vous désireriez sincèrement l'avancement et la perfection dans la vertu, s'il vous consultait sur ce choix ; après cela, vous penserez que vous devez faire ce que vous conseilleriez aux autres. En troisième lieu, vous examinerez ce que vous voudriez avoir fait si la mort vous menaçait, et vous choisirez d'après cette règle. Enfin voyez ce que vous voudriez avoir fait lorsque vous paraîtrez devant le tribunal de Dieu pour y être jugé ; vous prendrez alors le parti qui vous paraîtra le plus sûr à ce moment suprême.

2° *Complément concernant le choix.* Le complément nécessaire pour le choix dont nous parlons, c'est la prière et la communication avec son directeur. Ainsi, après le choix fait, vous aurez aussitôt recours à la prière pour l'offrir à Dieu, afin qu'il l'approuve, le reçoive et l'affermisse parfaitement, s'il lui est agréable. Si dans ce moment vous sentez que votre cœur s'affermit dans son choix par quelque mouvement et quelques lumières envoyées d'en haut, en sorte que Dieu semble approuver ce que vous avez fait et promettre les forces nécessaires pour l'accomplir, ce sera une marque excellente et comme un sceau par lequel le choix est approuvé. Si au contraire ces mouvements et ces lumières semblent infirmer le choix, et qu'en les examinant elles paraissent

venir de l'esprit malin, ou que du moins elles soient douteuses, il ne faudrait pas pour cela changer de choix ; mais s'il paraît évident qu'elles viennent du bon esprit, c'est une preuve que la délibération n'a pas été bien faite et qu'il faut procéder à un nouveau choix. Si l'on n'aperçoit ni de côté ni d'autre rien qui soit digne de remarque, et que la volonté persévère dans son dessein, il ne faudra pas mettre le choix en doute.

Enfin, dans une affaire de si grand intérêt, il ne faudra rien faire sans consulter son directeur. Donnez-lui par écrit tous les motifs de part et d'autre et les conclusions que vous en avez tirées, afin qu'il les examine et qu'il puisse plus facilement vous diriger suivant sa prudence ; car celui qui se confie à son propre jugement peut facilement se tromper. Dieu ne permettra jamais que vous soyez le jouet des ruses du démon ou de ses embûches, si vous le cherchez avec un cœur pur et avec simplicité, et si vous vous laissez conduire par ce guide que le Seigneur a établi pour garder vos pas dans la voie de la paix et du salut.

VINGT-UNIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'examen de conscience.

Qui connaît ses péchés (1) ? Personne ne peut compter ses péchés, parce qu'ils sont plus nombreux que les sables de la mer ; personne ne peut les connaître, parce qu'il y en a beaucoup qui sont cachés dans le fond du cœur : *Le cœur des hommes est mauvais, on ne saurait le sonder* (2). Il importe cependant de le sonder par un double examen, l'un qu'on appelle général, l'autre particulier. Appliquons-nous à en connaître l'utilité, le fruit, et la manière ou la méthode.

(1) Ps. 18. — (2) Jer. 17.

De l'examen général. 1° Tous ceux qui veulent vivre avec piété font l'examen général au moins une fois le jour avant leur sommeil ; car *le pécheur tombe sept fois, et il se relève,* mais *le pécheur ajoute péché sur péché* (1). Ils font la recherche de toutes les actions du jour ; car il n'y en a pas une un peu longue qui ne soit imparfaite. Ils se rendent compte d'eux-mêmes et comparent le profit avec la perte; car les pertes de chaque jour, quoique petites, détruisent peu à peu les forces et conduisent à une grande indigence du cœur, si l'on n'en fait pas la compensation par quelque avantage. Ils prient le Seigneur pour leurs péchés, parce que le sommeil est l'image de la mort, et parce qu'on en voit souvent qui sont portés du lit au tombeau contre leur attente. Ils envisagent le jour suivant pour éviter de plus grandes pertes et acquérir de nouveaux avantages; car, quoique à chaque jour suffise sa malice, sa justice ne suffit pas.

2° Une habitude semblable produit les plus grands fruits ; vous n'examineriez pas votre conscience à la légère, et surtout vous ne manqueriez pas de l'examiner, si vous compreniez combien il importe de ne pas le faire négligemment. Qu'y a-t-il de plus capable, de plus efficace, de plus nécessaire pour purifier l'âme, pour obtenir le pardon, pour rendre la conscience moins large, pour conserver la pureté du cœur, pour acquérir la connaissance de l'homme, pour exciter ou ranimer la componction du cœur ? Qu'y a-t-il de plus capable de réprimer les passions, de détruire la mauvaise habitude, d'affermir l'humilité, de donner l'assurance du salut, et de tranquilliser l'âme? Sans cela on pèche souvent, et l'on se repent rarement. Moyennant l'examen, vous ne craindrez pas les attaques nocturnes, et vous ne serez pas en danger de vous endormir du sommeil éternel ; mais vous vous reposerez dans la paix et en sûreté, appuyé sur la contrition.

(1) Prov. 24 ; Eccli. 3.

Cette conduite sera une disposition très-convenable pour le sacrement de Pénitence, surtout si chaque jour vous marquez sur le papier vos péchés principaux : il n'y a pas une meilleure préparation à la mort et à la réception des sacrements. Une fois cette heureuse habitude prise, on ne pourra plus y manquer, mais on le fera bien ou mal.

3° Selon l'ancienne méthode, il y a cinq points sur lesquels s'appuie l'examen de conscience. D'abord on rend grâces à Dieu pour les bienfaits reçus et dont il faut avoir soin de se souvenir un instant, surtout de ceux qui nous rappellent actuellement la bonté et la miséricorde spéciale de Dieu, et qui sont plus capables d'exciter notre reconnaissance. Il s'ensuit que non seulement nous rendons grâces à Dieu, mais qu'en comparant ensuite notre conduite avec ses bienfaits, nous détestons plus vivement nos péchés.

Le second point consiste à demander la grâce pour connaître ses péchés et pour s'en délivrer ; il faut le faire avec soin, car l'expérience nous apprend que nous sommes aveugles sur nos propres vices, et le saint concile de Trente déclare que, sans la grâce prévenante du Saint-Esprit, personne ne peut se repentir comme il le faut pour le salut. Ces deux points doivent prendre un temps moins long afin d'en laisser davantage à ceux qui suivent.

Le troisième point consiste à se rendre compte des péchés commis dans le jour. Il ne faut pas seulement examiner ce qu'on a fait de mal d'heure en heure, ce qu'on a dit, ce qu'on a pensé, ce qu'on a omis ; mais comme il ne suffit pas de faire le bien, si vous ne le faites bien, il faut savoir si vous l'avez fait en temps convenable, dans quel lieu, dans quelle intention, avec quel soin. On doit surtout sonder les mouvements les plus subtils et les affections secrètes du cœur, afin de connaître tout ce qu'il y a en soi de vicieux. Souvent, lorsque nous voulons bien vivre, notre cœur nous trompe par l'apparence du

bien et va subtilement à son but ; il gâte et pervertit par sa malice secrète tout ce qu'il y a de bien dans nos actions.

Le quatrième point consiste à demander pardon pour ses péchés. Ici on doit surtout travailler à concevoir une véritable et sincère douleur de ses péchés, et ne pas ressembler à ceux qui ne se mettent en peine que du péché mortel. Ceux qui agissent ainsi se rendent souvent coupables de fautes dont ils ont lieu de s'affliger gravement.

Enfin, dans le cinquième point, on se propose, avec la grâce de Dieu, d'amender sa vie. Plus vous le ferez avec négligence, plus vous vous exposez à retomber. Affermissez donc votre bon propos, non en général, mais en particulier ; prenez une résolution spéciale contre tel péché ou tel vice qui l'emporte sur les autres ; opposez-lui un remède contraire qui puisse guérir et déraciner cette maladie de l'âme. Ajoutez-y quelque pénitence, quelque châtiment, afin de satisfaire à la justice de Dieu, mais surtout afin de vous rendre vigilant à l'avenir.

VINGT-UNIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'examen de conscience (suite).

De l'examen particulier. — 1° Dans l'examen général, on s'attache à parcourir tous les péchés ; dans l'examen particulier, on s'attache à une seule chose : on s'occupe d'une vertu en particulier dont on veut obtenir la perfection, ou d'un vice dont on se propose l'amendement. Il faut donc se consulter soi-même ainsi que le directeur de sa conscience. Lorsqu'on a connu suffisamment de quelle vertu on a le plus besoin ou de quel vice on est plus fortement atteint, alors on livre un combat singulier à cet ennemi, qui l'emporte sur les autres ou qui entraîne un grand nombre à sa suite, qui paraît le plus fu-

rieux, qui menace de la mort et s'attache à sa victime avec plus de ténacité. Prenez à part cet adversaire, et qu'il rende votre victoire éclatante par une défaite signalée ; s'il en amène plusieurs à sa suite, divisez encore cette masse, de peur que vos forces ne suffisent à combattre cette multitude.

Voulez-vous détruire l'orgueil ? Vous avez contre vous une hydre à plusieurs têtes ; il faut d'abord vous débarrasser de ce qui est plus facile à vaincre, et vous surmonterez ensuite ce qui est plus difficile. Eloignez de vous tout ce qui sent le faste dans votre extérieur et tout ce qui respire la vanité du siècle ; prenez garde ensuite à l'arrogance dans le regard et dans la démarche ; réprimez tout ce qui sent l'enflure du cœur ; enlevez les pensées d'ambition et de vaine gloire : j'omets les autres détails. C'est ainsi que vous poursuivrez vos ennemis, que vous les saisirez ; vous ne vous arrêterez pas jusqu'à ce qu'ils soient anéantis, quand même le combat devrait durer plusieurs années, enfin jusqu'à ce que la vertu contraire ait jeté de profondes racines dans le cœur. Pour cela, après que l'orgueil sera vaincu, vous diviserez aussi l'humilité en plusieurs parties, dont la première consistera à prévenir les autres de toute espèce d'honneur et de déférence ; en second lieu, prenez toujours la dernière place, en conservant le respect dû à votre dignité et à votre autorité ; troisièmement, méprisez-vous vous-même et estimez les autres plus que vous ; quatrièmement, ne vous réjouissez pas des louanges des hommes ; cinquièmement, désirez d'être méprisé : cela est suffisant pour vous servir d'exemple.

2° Cassien nous apprend que c'était la méthode usitée chez les anciens Pères, et nous pouvons croire qu'elle a été donnée par le Seigneur, le Dieu des armées ; car Moïse parle ainsi à son peuple : « Vous détruirez sept « nations beaucoup plus nombreuses et plus fortes que « vous. Si vous dites : Ces nations sont beaucoup plus

« nombreuses que moi, comment pourrai-je les détruire?
« ne craignez rien : le Seigneur grand et terrible con-
« sumera ces nations en votre présence, peu à peu et par
« parties; vous ne pourrez pas les détruire toutes à la
« fois (1). »

L'Ecriture montre par divers exemples quels fruits abondants et certains vous en retirerez. Judith tue le seul Holopherne, et toute l'armée ennemie se disperse. Goliath étant mort, les Philistins prennent tous la fuite, et les femmes de toutes les tribus d'Israël sortent et chantent : *Saül en a tué mille, et David dix mille.* C'est par un semblable combat que saint Ignace, le restaurateur de cette milice, purifia tellement son esprit dans cette sainte lutte, et dompta tellement ses penchants, qu'il leur commandait selon son bon plaisir, et quoiqu'il eût été plus que tout autre avide de gloire, il disait qu'il méprisait cette inclination plus que toutes les autres. Saint François de Sales, en se servant du même moyen, vainquit la dureté d'un caractère qui ne pouvait rien supporter de pénible, de telle manière que sa mansuétude et sa douceur sont comptées au nombre de ses plus belles qualités. Mais ce qui doit surtout nous couvrir de honte, c'est que quelqu'un ayant soupçonné, en voyant Socrate, qu'il devait être enclin à la luxure, et ceux qui l'entouraient ayant fait de ce soupçon une plaisanterie, parce qu'ils connaissaient l'austérité du philosophe, il répondit : *Ce que vous dites est vrai, mais mes efforts ont corrigé ce que la nature m'avait donné d'imparfait.*

Combien la grâce de Jésus-Christ ne sera-t-elle pas plus puissante, si vous y apportez les soins convenables! Le Dieu grand et terrible détruira lui-même peu à peu et par parties ces nations qui sont en votre présence. Pourquoi donc vos vices croissent-ils de jour en jour, et pourquoi vos habitudes se sont-elles changées comme en

(1) Deut. 7.

une nouvelle nature, sinon parce que vous négligez cet art de combattre et de vaincre, et que peut-être vous ne le connaissez même pas? Voici toutefois comment vous devez procéder.

3° L'examen particulier embrasse trois temps : le matin, le milieu du jour et le soir ; c'est ainsi que Daniel, trois fois par jour et à différentes heures, fléchissait le genou, adorait le Seigneur et lui rendait grâces. Le psalmiste dit aussi : *Le soir, le matin et à midi, je vous parlerai, et vous exaucerez ma prière* (1). Le premier temps de l'examen est donc le matin ; l'homme, dès le moment de son réveil, doit se proposer de se garder lui-même avec soin contre le vice ou le péché dont il veut se corriger, en prévoyant les occasions et en demandant la grâce pour éviter le mal.

Le second moment pour l'examen est à midi : on demande d'abord à Dieu la grâce de se rappeler combien de fois on est tombé dans le vice ou le péché ; ensuite on demande compte à son âme du péché ou du vice que l'on devait éviter, et parcourant chaque partie du jour jusqu'à l'heure présente, on voit combien de fois on est tombé, et l'on met autant de points sur une ligne transversale ; enfin on se propose de se retenir avec plus de soin.

Le troisième temps de l'examen est le soir ; il faut faire alors ce que vous avez fait à midi, et avec un plus grand soin si vous ne l'avez pas fait au milieu du jour.

Saint Ignace y ajoute encore quatre circonstances très-utiles et très-faciles pour détruire le vice ou le péché.

1° Lorsque vous avez commis un péché ou une faute, portez la main sur votre poitrine et demandez pardon ; ceci peut se faire même en présence de quelqu'un sans qu'il s'en aperçoive. Il y en a qui portent sous leurs vêtements une dizaine de rosaire, et après chaque faute ils

(1) Ps. 54.

laissent glisser un grain ; c'est un moyen de se souvenir du nombre de ses péchés. La seconde chose consiste, après avoir, à la nuit, compté et comparé les points de chaque ligne, dont la première répond au premier examen, la dernière au dernier, à savoir s'il y a eu quelque amendement du premier au dernier. La troisième consiste à comparer l'examen du second jour avec celui de la veille pour connaître le progrès ou le retard. Enfin la quatrième à comparer les examens d'une semaine et même d'un mois avec l'autre, pour se rendre compte aussi de ce qui a été fait pour ou contre l'amendement. C'est ici que s'applique surtout ce proverbe de la Sagesse : *L'homme obéissant chantera ses victoires* (1).

VINGT-UNIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la communion spirituelle. (DUPONT.)

Cette communion sert de préparation à la communion sacramentelle et à entendre la Messe avec fruit. Celui qui entend la Messe peut offrir le sacrifice pour les mêmes fins que le prêtre ; comme le prêtre consume sacramentellement l'oblation, celui qui assiste peut manger spirituellement et participer à l'oblation par les actes intérieurs de foi, d'espérance et de charité. Le Seigneur a dit : *Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.*

Ier POINT. — Excitez-vous à une foi vive envers ce sacrement qui s'appuie comme sur quatre colonnes : sur la sagesse de Dieu, qui a trouvé un moyen ineffable de se communiquer aux hommes ; sur sa bonté, qui l'incline à se donner à nous ; sur sa toute-puissance, qui peut tout ce qu'elle veut ; sur sa vérité, qui ne saurait tromper. Or, c'est lui-même qui nous a révélé que dans ce sacre-

(1) Prov. 21.

ment il se donne lui-même en nourriture et en breuvage.

La foi, appuyée sur ces motifs et renonçant au témoignage des sens, croit fermement que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est renfermé sous les espèces avec toute la gloire qu'il possède au ciel ; et de même que par la vue de sa divinité et par la présence de son humanité il rend les saints heureux, de même dans ce sacrement il remplit de biens les âmes qui soupirent après lui. Pour augmenter la foi, il sera convenable de parcourir chacune de ses perfections divines ainsi que ses vertus humaines, et tout ce qu'il a fait et souffert pour nous, en faisant un acte de foi sur chacune. Ainsi celui qui est là caché est immense, tout puissant, etc., je le crois; c'est lui qui est né, qui a souffert pour moi; c'est lui qui est mon médecin, mon maître, etc., je le crois.

Je confesse que je crois ces vérités comme si je les voyais de mes yeux; j'éprouve la même joie de sa présence cachée, et je lui rends grâces pour sa bonté.

II[e] Point. — Excitez en vous l'espérance de recevoir les fruits promis à ceux qui participent au sacrement, quand même vous ne le recevez qu'en désir, en vous rappelant ces paroles : « Celui qui mange ce pain vit éternelle-« ment; celui qui mange ma chair et qui boit mon sang « demeure en moi et moi en lui. Comme mon Père qui « est vivant m'a envoyé et que je vis par mon Père, celui « qui me mange vit par moi. » Mais la puissance de Dieu n'est pas tellement liée par les sacrements qu'elle ne veuille et ne puisse accorder les mêmes grâces à ceux qui les désirent ardemment, surtout lorsqu'il ne convient pas de recevoir le sacrement lui-même et qu'on le reçoit en vœu. Je dirai donc avec le centurion : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie;* et avec la femme pieuse : *Si je touche seulement le bord de sa robe, je serai guérie.*

Si la vue seule du serpent d'airain guérissait ceux qui

étaient blessés, pourquoi la vue du Sauveur ne guérirait-elle pas par la foi l'âme malade? Si l'ombre seule de Pierre guérissait tous les malades, le seul désir de ce sacrement ne peut-il pas plus qu'une ombre?

III[e] Point. — Il faut faire des actes d'amour qui nous unissent à Dieu et qui conviennent surtout à ce sacrement qui est un sacrement d'amour. J'aimerai donc ces perfections de Dieu qui se manifestent particulièrement dans ce sacrement ; j'aimerai surtout sa bonté, sa charité, sa puissance, sa libéralité; je témoignerai aussi le désir d'être libéral envers notre Seigneur, de m'attacher à lui sans interruption, d'exprimer en moi, dans ma conduite, son image, et de n'avoir avec Jésus-Christ que les mêmes sentiments et la même volonté. Je voudrai de tout mon cœur que tous les hommes connaissent le Sauveur, qu'ils le respectent, qu'ils participent à toutes les richesses cachées en lui, qu'ils lui rendent grâces, qu'ils le bénissent pour un don si précieux. Je m'offrirai tout entier à Dieu, qui est admirable dans toutes ses œuvres, mais qui est surtout aimable dans ce sacrement. Je me proposerai de l'aimer de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toute mon âme, de toutes mes forces, soit parce qu'il en est infiniment digne et au dessus de tout amour, soit à cause de ses bienfaits dont il n'a cessé de nous prévenir.

VINGT-UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur le pardon des injures.*

Son maître le fit appeler et lui dit : Méchant serviteur, je vous ai remis votre dette parce que vous m'en avez prié ; ne fallait-il pas avoir pitié de votre compagnon comme j'ai eu pitié de vous? Sur cela, le maître indigné le livra aux exécuteurs de la justice (1). Voilà un châtiment bien mérité :

(1) Matth. 18.

un homme à qui on vient de remettre dix mille talents et qui étrangle son compagnon pour cent deniers ne saurait être puni trop sévèrement. Mais *c'est ainsi*, dit notre Seigneur, *que votre Père céleste se comportera envers vous.* Dieu a droit de nous ordonner le pardon des injures, et si nous le refusons, nous donnons à Dieu le droit de nous refuser le pardon. Nous ne saurions lui disputer ce droit ni prétendre qu'il s'en désaisisse en notre faveur.

Ier Point. — Rien n'est plus difficile que de pardonner une injure, de la pardonner sincèrement et sans réserve ; c'est ce que la religion exige de plus héroïque et de plus difficile ; cependant Dieu a droit de l'exiger, soit comme maître, soit comme père, soit comme modèle, soit enfin comme juge.

1° Les Juifs disaient : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi ; mais ce n'est pas Dieu qui parlait ainsi, c'étaient les pharisiens. Il n'a point établi une loi nouvelle en disant : « Aimez vos ennemis ; » il n'a fait que renouveler une loi ancienne et lui rendre sa force. *Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel est votre mérite ?* disait le Sauveur ; *les païens n'en font-ils pas autant ? Mais moi je vous le dis,* moi qui suis votre Maître, votre Souverain, votre Créateur, votre Dieu, *je vous le dis, aimez vos ennemis.* Voulez-vous entrer en discussion avec votre Dieu ? voulez-vous raisonner contre sa volonté ? Vous dites que le sacrifice est trop pénible, qu'il est au dessus de vos forces, qu'il est contraire à la nature ; Dieu ordonne donc une chose impossible ? Quel blasphème ! Mais, ajoutez-vous, on se raillera de ma conduite, mon ennemi en triomphera. Votre ennemi comprendra votre vertu, peut-être se convertira, et vous, vous triompherez de vous-même et du démon. Vous aurez beau faire, d'ailleurs, Dieu vous ordonne de pardonner.

2° Si Dieu vous ordonnait de pardonner à votre ennemi pour lui-même, peut-être pourriez-vous trouver ce précepte trop dur ; mais le Seigneur vous parle comme

votre bienfaiteur et votre père : C'est pour l'amour de moi, vous dit-il, que vous pardonnerez. Votre père, dirent les enfants de Jacob à Joseph, nous a chargés de vous dire que vous devez oublier le crime de vos frères qui vous ont traité indignement. Au nom de son père, Joseph versa des larmes et devint le soutien de ses frères. Or, ce n'est pas un père selon la chair qui vous demande le pardon pour votre frère, c'est votre Père céleste, c'est votre Dieu qui vous a comblé de bienfaits. Vous lui avez dit plus d'une fois que vous désiriez avoir une occasion de lui témoigner votre reconnaissance et votre amour ; voici le moment favorable. Pardonnez, vous lui donnerez la preuve d'un véritable et sincère amour. Dieu seul sera le motif du pardon. Vous direz : Je vous aime, Seigneur, et la preuve, c'est que je pardonne pour vous plaire. Quelle consolation pour vous de pouvoir dire : Oui, Seigneur, je vous aime puisque je pardonne à cette personne qui m'a fait tant de mal ; je lui pardonne pour l'amour de vous. C'est ainsi que vous glorifierez Dieu. Pourquoi refuseriez-vous de faire ce qu'il a fait lui-même ?

3° *Je vous ai tout pardonné*, dit le Seigneur ; *ne faut-il donc pas que vous ayez compassion de votre semblable ?* Considérez les offenses que vous avez commises contre Dieu ; voyez s'il a le droit et le moyen de se venger. Mettez tout cela d'un côté et de l'autre l'injure que vous avez reçue de votre ennemi, dans la même balance, et jugez lequel a plus à pardonner de Dieu ou de vous. On vous demande indulgence pour quelques ennemis qui vous ont insulté, calomnié, qui vous ont fait tort, qui ont attenté à votre vie, et Dieu est disposé à pardonner à des impies, des sacriléges, des parjures, des profanateurs de son nom, des hommes maudits qui eussent voulu l'anéantir ; il leur donne sa grâce, les invite, leur tend les bras, et vous n'écouteriez que votre ressentiment et votre vengeance ? Que d'outrages affreux vous avez commis cent fois contre

Dieu ! cent fois il vous a accordé le pardon, et vous ne ferez rien pour l'amour de lui?

4° Il est vrai que peut-être vous doutez que vos péchés soient pardonnés, car qui sait s'il est digne d'amour ou de haine? Voici un moyen infaillible de rentrer en grâce avec Dieu. Je vous le dis, ajoute le Seigneur, je vous traiterai comme vous aurez traité les autres, *je me servirai envers vous de la mesure dont vous vous serez servi envers les autres; pardonnez et l'on vous pardonnera.* Vous le voyez, on vous pardonne de suite. Vous allez à l'autel, et vous dites : Seigneur, me confiant à votre parole, j'ai pardonné pour être pardonné ; je viens, plein d'espérance, me jeter à vos pieds en vous offrant mon sacrifice et en vous priant de tenir votre promesse. Le Seigneur vous répondra intérieurement : Allez en paix, vos péchés vous sont remis.

IIe Point. — Rien ne nous paraît plus dur que d'être traités comme nous traitons souvent les autres et d'être jugés comme nous les jugeons. Nous voulons qu'on nous passe tout, qu'on nous pardonne tout ; s'il en est autrement, nous en sommes désolés. Or, en refusant le pardon, nous donnons à Dieu le droit de ne nous pardonner jamais ; car nous nous rendons coupables envers Dieu, envers Jésus-Christ, envers le prochain, envers nous-mêmes.

1° Vous pensez peut-être que vous serez quitte aux yeux de Dieu en lui exposant la justice de votre ressentiment? Erreur ! Le Seigneur s'est réservé le droit de vous venger : *La vengeance est à moi, c'est moi qui la ferai.* Il ne veut pas que vous soyez votre juge ; s'il en était ainsi, la société serait anéantie. Il vous défend donc tout ressentiment, quelque juste qu'il paraisse ; il le défend si rigoureusement, qu'il rejette toute offrande, tout sacrifice que vous offririez à son autel, et vous ordonne de vous réconcilier si vous voulez lui être agréable. Ainsi, en refusant le pardon, outre l'ennemi que vous avez sur la

terre, vous vous en faites un inexorable dans le ciel, et vous vous préparez un châtiment effroyable. C'est en vain que vous gémirez à ses pieds, *il y aura toujours un jugement sans miséricorde contre celui qui n'a pas fait miséricorde.* L'Eglise ne peut plus vous accorder le pardon ; à la mort même vous ne pourriez recevoir l'absolution de vos fautes. Il est vrai qu'on peut se tromper soi-même et tromper le ministre de Dieu ; mais le Seigneur ne se laisse pas prendre à de vaines apparences, et tant qu'il n'y a pas une réconciliation sincère, il n'y a pas de pardon véritable. Il est vrai que ce point de la loi est difficile, puisqu'on a vu des fidèles qui, après avoir enduré les supplices les plus cruels, sur le point de recevoir la palme du martyre, se sont oubliés à la vue d'un ennemi et se sont perdus.

2° C'est que l'esprit de vengeance est absolument opposé à l'esprit de Jésus-Christ. L'esprit de l'Evangile est essentiellement un esprit de charité qui doit nous faire bénir ceux qui nous maudissent, jusqu'à leur faire du bien lorsqu'ils nous font du mal. C'est ce que fit Jésus-Christ sur la croix; il prit lui-même la défense de ses juges, de ses ennemis, de ses bourreaux : *Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font.* Aussi le Sauveur appelle ce précepte *le sien*, et il ajoute : *On connaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres.* Ainsi, en conservant de la haine, en méditant la vengeance, en ne voulant pas parler à un ennemi, vous refusez d'être le disciple de Jésus-Christ, vous rougissez de lui ; or, quiconque aura rougi de Jésus-Christ, Jésus-Christ le reniera. Si donc vous ne pardonnez pas comme le Sauveur, vous n'avez plus de part à ses mérites, il n'oubliera pas vos offenses; vous vous mettez volontairement dans la voie de la damnation et de la réprobation éternelle. Quel étrange changement s'est opéré parmi les fidèles! Autrefois les païens étaient dans l'admiration en voyant l'union et la paix qui régnaient parmi

les chrétiens, et ils se disaient entre eux : Voyez comme ils s'aiment ! Maintenant on ne voit plus que haine et contestation. Est-ce donc que nous n'avons plus le même médiateur ni le même Dieu ?

3° En conservant de la haine, nous nous rendons coupables envers le prochain que Dieu a substitué à sa place. Cet ennemi que vous ne voulez pas voir est revêtu de tous les droits de Dieu ; c'est de lui qu'il parle en disant : Recevez-le comme moi-même ; il vous a outragé, c'est une dette qu'il a contractée envers vous, eh bien ! je m'en charge, c'est à moi que vous en demanderez compte. Mais non, vous ne voulez pas Dieu pour votre caution, il faut vous venger ; en médisant, en calomniant, en exagérant les torts, vous voulez vous faire justice, il n'y aura point de pitié, point de miséricorde. Cruel ! un mot suffirait peut-être pour ramener la paix, peut-être votre ennemi désire une réconciliation qu'il n'ose demander ; Dieu vous l'ordonne, et vous préférez éterniser le scandale, perpétuer la haine, et vous rendre malheureux vous-même en vous consumant dans votre colère.

4° Allez après cela vous présenter à Dieu et lui adresser votre prière, allez vous condamner. Vous direz chaque jour : *Mon Père, pardonnez mes offenses comme je pardonne à ceux qui m'ont offensé ;* votre prière, qui devait être un moyen de sanctification, deviendra pour vous une prière d'exécration, et vous prononcerez contre vous une sentence de mort et de condamnation. Si vous parlez d'une façon et que vous pensiez d'une autre, vous vous démentez ; si vous parlez sincèrement, vous prononcez contre vous la plus terrible malédiction qui puisse tomber sur votre tête, puisque vous posez à Dieu une condition qui vous condamne : Seigneur, pardonnez-moi comme je pardonne, et comme je porte dans mon cœur la haine, ayez pour moi la même haine ; comme je ne veux pas voir mon ennemi, ne souffrez pas que je vous voie à la fin de ma vie ; couvrez-moi d'une confusion

éternelle comme je désire le couvrir de confusion ; je suis son ennemi, soyez le mien ; comme je désire me venger, vengez-vous contre moi ; je ne veux point lui rendre de services, retirez-moi votre grâce. Voilà ce que vous dites, et votre demande sera exaucée. C'est Dieu lui-même qui vous dira : *Méchant serviteur, je vous juge d'après vos paroles ;* c'est vous qui avez dicté l'arrêt de votre condamnation, car vous m'avez dit de vous pardonner comme vous pardonniez. Non, mon Dieu, il n'en sera pas ainsi ; je ne perdrai pas mon âme pour une haine inutile ; je ferai dès à présent ce que je voudrais avoir fait à la mort ; je surmonterai toutes les difficultés et je goûterai la paix des enfants de Dieu.

FÊTE DE LA TOUSSAINT.

La fête de tous les Saints.

Considérez cette foule innombrable qui environne le trône de Dieu. Faites-nous la grâce, Seigneur, d'imiter ce que nous honorons.

Vous n'êtes plus des hôtes ni des étrangers, mais vous êtes les concitoyens des saints et les serviteurs de Dieu (1). La fête de tous les Saints se présente heureusement, afin que tant et de si grands exemples qui nous sont proposés nous excitent à entreprendre, à faire progresser et à consommer la sanctification de notre âme. Nous ne formons tous qu'un corps en Jésus-Christ. L'Eglise, notre sainte mère, nous a engendrés ; elle nous a tous unis par la communauté des combats, de la grâce et de la gloire. Elle porte dans son sein tous ses enfants, soit ceux qui triomphent dans le ciel, soit ceux qui combattent encore sur la terre. Le sort des premiers est plus heureux sous un rapport, parce qu'ils ne peuvent plus tomber ; celui des seconds

(1) Ephes. 2.

l'est plus sous un autre rapport, parce qu'ils peuvent gagner encore. Il faut donc qu'une pieuse émulation excite votre ardeur, afin que, ne vous décourageant jamais, mais avançant toujours, vous suiviez les traces des saints avec courage, et que vous y demeuriez attaché avec fidélité; car vous avez les mêmes combats à attendre, les mêmes secours et la même récompense à espérer.

I[er] Point. — Pour que vous n'ayez pas le droit de vous plaindre de votre ennemi, de la chair, ou de votre état si à la fin vous demeurez vaincu, sachez que les saints ont eu à souffrir la même cruauté de la part du même ennemi, la même faiblesse de la chair, les mêmes adversités dans leur position. Ceignez vos reins comme un homme plein de valeur, et combattez les combats du Seigneur en suivant ceux qui ont combattu avec joie.

1° Aucun saint n'a été exempt de tentations; Dieu ne les aurait point jugés dignes de lui, s'il ne les eût éprouvés comme l'or dans la fournaise. Le monde et le prince du monde leur offraient les mêmes attraits, la même pâture des méchants, et lorsqu'ils ne pouvaient les attirer par leurs amorces, ils les tourmentaient par une haine cruelle; mais eux, fuyant la corruption du siècle, la société des méchants, et soutenant le choc avec courage, conquirent des royaumes, et obtinrent ce qui leur avait été promis.

« Ainsi, mon fils, en allant au service de Dieu, main-
« tenez-vous dans la justice et dans la crainte, afin de ne
« vous point engager témérairement dans le danger, et
« préparez votre âme à la tentation; humiliez votre cœur
« et prenez courage, afin que votre vie s'accroisse dans
« les derniers temps (1). »

2° L'esprit est prompt et la chair est faible. Gardez-vous de croire que la chair des saints a été différente et qu'elle n'éprouvait ni la douleur ni la volupté : *La force de la pierre n'est point la mienne,* disait Job (2). Ils ont

(1) Eccli. — (2) Job 2.

éprouvé tout ce que nous éprouvons, mais ils se sont fortifiés dans leur infirmité, et en combattant contre la chair et le sang, ils ont appris à se vaincre.

Si vous voulez avancer dans la vertu, si vous voulez persévérer, apprenez à vous vaincre, à dompter votre chair, à réprimer vos passions, votre caractère, vos habitudes, et n'allez pas avec nonchalance lorsqu'il s'agit de retrancher la corruption de votre chair. Donnez-lui pour remède ce que l'Esprit saint vous inspirera : la méditation, l'examen de conscience, le fréquent usage des sacrements, l'amour de la solitude, le société des hommes de bien, et la fuite des méchants.

3° Enfin notre genre de vie n'est pas différent de celui des saints : ce sont les mêmes conditions de fortune, les mêmes obligations d'état, les mêmes devoirs, les mêmes affaires, les mêmes dangers ; mais quelle différence de mérites dans une si grande ressemblance d'occupations !

Imitons donc ce que nous honorons. Abandonnez la vanité du siècle et donnez-vous tout entier au service de Dieu et à l'affaire du salut ; ayez soin d'assigner à chaque genre d'occupation son temps et sa place ; suivez constamment la même règle de vie, afin de détruire les mauvaises habitudes par des bonnes, et que les choses ordinaires ne soient pas faites d'une manière ordinaire. Car les saints ne vous ont pas été agréables, ô mon Dieu, parce qu'ils ont fait des choses grandes, admirables et nombreuses, mais parce qu'ils ont bien fait toutes choses.

C'est ainsi que je prends la résolution de m'attacher à vous et de vous servir avec un cœur parfait ; mais l'homme propose, et c'est vous qui disposez. Disposez donc, ô mon Dieu, de telle sorte par votre grâce, que j'accomplisse selon votre bon plaisir tout ce que je me suis proposé : dirigez mes pas dans vos sentiers, afin que mes pieds ne soient point ébranlés.

IIe Point. — *Il n'y a qu'une foi, un Seigneur, un bap-*

tême, un Dieu père de tous (1). Les secours que nous avons pour parvenir au salut sont les mèmes que ceux qu'ont obtenus les saints, et les obstacles sont aussi les mêmes. C'est le même enseignement pour les mœurs et pour la foi, mais hélas l'observance n'est pas la même de notre part. C'est la même grâce de Dieu, quoique la coopération ne soit pas la même.

1° Il n'y a qu'une foi et qu'un Seigneur. Notre Evangile est le même que le leur; le commandement qui leur fut imposé est celui qui nous est prescrit. Que s'en suit-il? Il y a une grande différence ; car ils ont été fidèles à la volonté de Dieu, et nous, nous avons été infidèles. Ils méditaient la loi le jour et la nuit; nous, nous suivons la sagesse de la chair, qui n'est point soumise à la loi de Dieu, et elle ne le peut pas. La lumière de la foi était en eux comme sur le chandelier ; nous, au contraire, nous la laissons sous le boisseau. La semence de la parole tombait sur eux comme dans la bonne terre et produisait des fruits au centuple ; elle tombe sur nous comme sur un chemin public où elle est foulée aux pieds, ou comme sur la pierre où elle sèche. En eux la foi sanctifiait les œuvres de la loi, tandis qu'elle nous accuse et nous condamnera.

Disposez donc votre cœur à entendre l'enseignement de la sagesse, afin que vous suiviez les traces des saints. Que la lumière de la foi marche devant vous, et que la parole du Seigneur soit la lumière qui dirige vos pas, pour vous empêcher de vous détourner à droite ou à gauche, de crainte qu'en déviant tant soit peu dans le principe, à la fin ils ne vous conduisent dans les enfers.

Fasse le ciel, ô mon Dieu, que toutes mes voies soient dirigées à la garde de vos commandements!

« 2° Il n'y a qu'un baptême et un seul Père de tous, « qui est au dedans de nous, et qui nous donne non seu-

(1) Ephes. 4.

« lement ce qui est suffisant, mais avec abondance (1).
« Dieu a-t-il rejeté son peuple (2) ? Loin de là; la main
« du Seigneur ne s'est point raccourcie de manière à ne
« pouvoir nous sauver, et son oreille n'est point assez
« dure pour ne point nous exaucer (3). Chacun de nous a
« reçu la grâce selon la mesure du don que lui a fait Jé-
« sus-Christ (4). » Et cette mesure a été bonne et remplie
à l'excès. Nous avons la même grâce que les saints, et s'ils
en ont obtenu une plus grande abondance, nous pouvons
l'obtenir par l'humble prière. La puissance de la prière
est la même pour nous ; nous possédons les mêmes instruments de la grâce, c'est le même baptême, et les sacrements ont la même efficacité. Mais les saints s'efforçaient d'obtenir, d'augmenter, de conserver la grâce, d'y coopérer, et, par la grâce, de faire des progrès dans la vertu.

« Considérez et faites selon le modèle qui vous est pro-
« posé. » Vous ne pouvez vous arrêter dans la voie, parce que ne pas avancer c'est reculer, dit saint Bernard. Vous ne pouvez persévérer, à moins que votre esprit ne soit prompt à saisir toutes les inspirations, à moins que vous ne vous efforciez tous les jours d'augmenter en vous les fruits de la vertu et les dons de la grâce, et que vous ne marchiez en digne enfant de Dieu, cherchant à lui plaire en toute chose, produisant les fruits de toutes sortes de bonnes œuvres (5), et vous fortifiant dans la vertu selon la puissance de celui qui vous a rendu digne d'avoir part à l'héritage des saints.

Que le Dieu tout puissant me vienne en aide, afin qu'enflammé d'une ardente charité, je coure comme l'étincelle dans les roseaux pour accomplir ses volontés.

III[e] POINT. — *Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu* (6). Nous espérons une récompense semblable à celle que les saints ont obtenue pour

(1) Jac. 1. — (2) Rom. 11. — (3) Isaïe 59. — (4) Ephes. 4. — (5) Col. 1. — (6) Rom. 5.

prix de leurs travaux. Mais ce que nous considérons avec indifférence, eux le désiraient avec une grande ardeur. Ce bien que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment et qui est infini et éternel, ils le désiraient avec ardeur parce qu'il est infini, ils le cherchaient constamment parce qu'il est éternel.

1° Le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherche des pierres précieuses et à un trésor caché dans un champ ; l'homme qui le trouve s'en va plein de joie, vend tout ce qu'il possède et achète ce champ. Tel doit être l'amour de la patrie et le désir du souverain bien, que vous considériez toutes les richesses de ce monde comme un pur néant en comparaison de ce bien, et que vous vous regardiez comme heureux si vous obtenez ce précieux diamant, ce trésor inestimable, même au prix de toutes les choses d'ici-bas, comme l'apôtre qui abandonnait tout et qui regardait toutes choses comme du fumier pourvu qu'il gagnât Jésus-Christ. Quelle est la distance du ciel à la terre? et quelle comparaison peut-on établir entre cette vallée de larmes et un torrent de voluptés, entre de véritables délices et de fausses richesses? et quelle proportion peut-il y avoir entre le fini et l'infini?

Elevez vos regards jusqu'à cette cité sublime où Jésus-Christ prend ses délices au milieu des saints, cette cité où il n'y a aucun mal, mais toute espèce de bien, un bien immense, une liberté sainte, une paix parfaite, un repos assuré, une société heureuse, une clarté perpétuelle, un salut qui ne saurait manquer; choisissez un si grand bien, mettez-vous en possession de la vie éternelle.

2° Voulez-vous établir un parallèle entre les biens temporels et les biens éternels? Tout ce qui passe avec le temps est bien petit et bien fragile, mais la récompense du Seigneur demeure éternellement. Cette pensée doit vous servir de consolation comme aux saints, elle doit vous soutenir et vous fortifier dans tout évènement ; au-

cune tribulation, aucun combat, aucun travail, quelque longs qu'ils soient, ne doivent vous abattre. Soyez fidèle jusqu'à la mort, vous n'aurez pas longtemps à souffrir, et la douleur ne vous accablera pas toujours (1). Attendez un peu et vous verrez la fin précipitée des méchants, et le royaume qui vous est préparé durera sans fin. Endurez avec courage ; la vie éternelle est digne de tous vos efforts et des plus rudes combats.

O bienheureux séjour de la sainte cité ! ô jour splendide de l'éternité qu'aucune nuit n'obscurcit jamais et que la vérité suprême éclaire sans cesse de ses rayons ! jour toujours heureux, toujours tranquille et sans inquiétude, et qui ne changes jamais ta condition pour un état contraire ! O bon Jésus, quand pourrai-je vous voir avec tous vos saints ? Quand me sera-t-il donné de contempler la gloire de votre royaume que vous découvrez à ceux qui croient en vous et que vous préparez à ceux qui vous aiment ? Faites que je suive fidèlement vos traces et celles de vos saints, et qu'ainsi je parvienne à vous, afin que je mérite de vous louer avec vos saints et que je vous bénisse éternellement. Ainsi soit-il.

COMMÉMORATION DES MORTS.

Commémoration des Fidèles trépassés.

Représentez-vous le purgatoire.

Seigneur, rendez admirables vos volontés en faveur de vos saints.

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés (2). Nous croyons la communion des saints et la sainte Eglise dont Dieu a uni les membres sous un seul chef qui est Jésus-Christ, de telle manière qu'il n'en a fait qu'un seul corps,

(1) Imit., l. III, c. 47. — (2) Machab. 12.

tellement uni par les liens de la charité que l'Eglise qui règne dans le ciel aide de sa protection celle qui combat sur la terre, et que celle-ci soulage par son suffrage celle qui expie ses fautes dans les flammes. Puisque la foi elle-même nous enseigne cette vérité, il est de notre devoir d'apporter quelque soulagement aux souffrances des fidèles défunts. La tendresse de Dieu, le malheur des âmes et notre propre intérêt nous y engagent.

Ier Point. — Dieu nous recommande les âmes qui sont purifiées par le feu, soit par le précepte général de la charité, soit par le motif spécial de l'amour qu'il leur porte.

1° « Nous avons reçu de Dieu ce commandement. « que celui qui aime Dieu doit aussi aimer son pro- « chain (1). » Cette charité, selon la doctrine des saints Pères, s'étend tellement à toute créature raisonnable, qu'elle n'exclut que ceux que Dieu a réprouvés par une sentence irrévocable, et nous sommes obligés de les aimer, non seulement par des paroles et des protestations, mais en œuvres et en vérité. « Celui qui a les biens de ce « monde, et qui, voyant son frère dans la nécessité, lui « fermera ses entrailles, comment la charité peut-elle « être en lui (2) ? » Quelle est en effet votre charité, ou plutôt quelle est votre barbarie, lorsque, sachant que vous pouvez par d'humbles prières délivrer votre prochain des plus cruels supplices et le faire passer d'une prison ténébreuse à la sainte lumière des élus, vous vous en inquiétez si peu !

Rendez donc aux âmes saintes le devoir de charité qui leur est dû, de crainte qu'un jour vous ne soyez foudroyé par cette sentence du Juge suprême : *Retirez-vous de moi, maudit ; j'étais infirme et dans une prison, et vous ne m'avez point visité* (3). Rendez ce devoir avec le prêtre

(1) I Jean 4. — (2) Ibid. 3. — (3) Matth. 25.

lorsqu'il offre le saint sacrifice pour les vivants et pour les morts; rendez-le avec l'Eglise lorsque, pleurant ses enfants qui ne sont plus, elle pousse vers Dieu ses gémissements en disant : *Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes qui nous ont précédés avec le signe de la foi et qui dorment du sommeil de paix.*

2° La justice divine sévit contre eux, mais la miséricorde cherche quelqu'un qui s'interpose comme une muraille et nous recommande ces âmes par un motif tout spécial. Car si Dieu nous ordonne d'aimer nos ennemis, s'il veut que nous chérissions les pécheurs et que nous priions pour ceux qui nous persécutent, parce qu'ils sont ses créatures, les frères de Jésus-Christ et nos propres frères, engendrés dans le sein de notre mère la sainte Eglise, combien à plus forte raison nous ordonne-t-il de soulager des saints, des amis qu'il a prédestinés à sa gloire, et qu'il a confirmés à jamais en grâce et dans son amour ?

Le Père éternel réclame par votre entremise sa fille, Jésus-Christ son membre et son frère, le Saint-Esprit son épouse, tous les saints anges et les amis de Dieu leur concitoyen qui se lamente misérablement dans la plus dure captivité. Ne cessez point de fléchir la justice divine par vos prières et par vos larmes jusqu'à ce que vous soyez exaucé ; alors il y aura une grande joie dans le ciel en présence des anges de Dieu et des saints.

IIe Point. — *Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis, parce que la main du Seigneur s'est appesantie sur moi* (1). D'où part ce cri de douleur, sinon du milieu des tourments? C'est un cri lamentable, c'est une voix amie, mais une voix plaintive. Que la grandeur de son désastre émeuve vos entrailles aussi bien que l'union du sang et de l'amitié et la participation aux mêmes péchés dont vous fûtes complice.

(1) Job 19.

1° Il me semble entrevoir une fournaise ténébreuse remplie d'un feu dévorant. C'est la même que celle de l'enfer, ou du moins il n'y a pas de différence. Saint Thomas d'après l'apôtre, saint Anselme après Théodoret et autres, nous enseignent que les restes des péchés sont purifiés par le feu après la mort. Là sont réunis des maux si violents et en si grand nombre, que jamais aucun martyr n'en a souffert de semblables. Tous les genres de supplices s'y trouvent à la fois. Il n'y a aucun repos ; on y est abandonné de tout le monde, et les malheureux n'y trouvent aucun secours pour eux-mêmes. Mais ce qu'il y a de plus douloureux pour ces âmes, c'est d'être privées de leur Epoux, d'être exilées du royaume qui leur est préparé, qui est dû à leurs mérites, et qu'elles ont conquis par de vaillants travaux. Que nos douleurs ne sont-elles plus multipliées encore, s'écrient-elles, et que l'ennui et la peine d'un si long exil se termine enfin ! Quel est le cœur assez dur pour n'être point attendri par tant de douleurs et de peines? *Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, car la main du Seigneur s'est appesantie sur moi.*

2° Cette voix est celle de votre père, ou de votre mère, ou de votre aïeul, ou même de votre bisaïeul, auxquels vous devez, selon la volonté de Dieu, votre vie, votre fortune, la santé du corps et de l'âme. Cette voix, c'est celle de votre frère ou de votre sœur, ou d'un parent, qui vous chérissaient autrefois d'un amour tendre et affectueux. Cette voix, c'est celle d'un vieil ami qu'un ancien commerce de société, de table et de vie commune vous avait uni d'une étroite familiarité. Ils soupirent environnés d'un horrible tourbillon de flammes, et du profond abîme de leur misère ils tendent vers vous des mains suppliantes. Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes nos amis ! s'écrient-ils. Et vous riez ! et vous n'ouvrez pas même la bouche pour leur procurer un léger soulagement dans un si grand tourment ! Est-ce ainsi que l'on

doit se rappeler les bienfaits reçus? Est-ce ainsi que l'on peut oublier une vieille amitié?

3° Si vous avez été l'auteur du péché ou que vous y ayez participé, vous n'êtes pas la moindre cause de tant de douleurs; vos parents n'éprouveraient pas une si grande affliction, si vous ne les aviez provoqués à la colère, s'ils eussent été pour vous moins indulgents, si, s'appliquant moins à vous procurer de la fortune, ils n'y avaient employé leur temps et tous leurs soins en négligeant trop l'affaire de leur salut. Cet ami se serait envolé vers les cieux sans obstacle, s'il n'avait pas trop désiré vous plaire, s'il n'eût voulu obtempérer à tous vos désirs, et s'il ne vous eût pas aimé plus qu'il ne convenait. Il est juste que vous participiez à la peine comme vous avez participé à la faute, et que vous ayez le courage de satisfaire à la justice divine par une humble prière ou par la mortification volontaire de votre chair; et ceci n'est pas seulement conforme à la justice, mais encore à votre propre intérêt.

IIIe Point. — *Quiconque aura donné au dernier des miens un verre d'eau froide à boire parce qu'il est mon disciple, je vous le dis en vérité, celui-là ne perdra pas sa récompense* (1). Ce n'est pas seulement une pensée sainte, c'est encore une pensée salutaire de prier pour les morts afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. La charité qui produit cette action généreuse, procure la gloire et une ample récompense. Dieu vous offrira sa miséricorde et une assurance certaine; l'âme délivrée vous témoignera sa reconnaissance et vous donnera une assistance très-puissante.

1° La charité, qui est la reine des vertus, l'emporte autant en mérite que l'or l'emporte en valeur sur les autres métaux, et jamais on ne la met en pratique avec plus de piété, avec plus d'à-propos ni en tant de ma-

(1) Matth. 9.

nières diverses qu'envers les âmes saintes, qui ne peuvent s'aider ni se soulager elles-mêmes, qui sont dans une indigence extrême et accablées d'un poids énorme de maux. Le royaume des cieux a été préparé à ceux qui consolent les affligés et les malades; mais qui est triste et affligé comme elles? Il est préparé à ceux qui donnent des vêtements aux malheureux dans la nudité; mais qui est plus dépouillé et plus dépourvu de tout bien que ces âmes? Le royaume est promis à ceux qui visitent les prisonniers, et ces âmes sont renfermées dans une prison affreuse. Il est promis à ceux qui remplissent le devoir de l'hospitalité, et ces âmes exilées de leur patrie soupirent sans cesse après elle. Il est préparé à ceux qui donnent à boire aux infortunés qui ont soif, et ces âmes sont altérées de Dieu, qui est la source de la vie, et souffrent dans un feu dévorant. Enfin il est préparé pour ceux qui donnent à manger à ceux qui ont faim, et ces âmes seront rassasiées lorsque la gloire du Seigneur leur sera montrée. Quels fruits abondants vous pouvez retirer du soulagement des âmes! quelle couronne complexe et magnifique vous pouvez vous préparer!

2° C'est une récompense abondante que vous ne perdrez point; car c'est à peine s'il peut périr celui qui aura délivré le juste d'une incendie, à moins qu'il ne veuille périr en s'y précipitant lui-même. La charité couvre la multitude des péchés (1); bienheureux ceux qui sont miséricordieux, car ils seront traités avec miséricorde (2). Dieu sait délivrer de la tentation les hommes bons et affectueux (3); il ne laissera point aller dans les enfers l'âme de celui qui aura retiré d'un gouffre horrible de flammes son épouse et sa fille, et qui la lui aura rendue pour être comblée de gloire. Dieu lui paiera ce bienfait avec abondance; il sera sa force et son refuge en face de ses ennemis.

(1) Petr. 4. — (2) Matth. 5. — (3) Petr. 2.

3° Cela est d'autant plus certain que l'âme délivrée ou du moins soulagée n'oublie point le bienfait, et qu'enflammée de ferveur et de charité, elle ne cesse de prier Dieu pour son libérateur, ce que font encore tous les saints qui en la félicitant unissent d'une voix unanime leurs suffrages aux siens. Ce que je dis n'est point une chose vaine; l'expérience le prouve suffisamment. Si vous ne trouvez aucun soulagement dans vos peines, consolez ces bonnes âmes, et vous en recevrez autant que vous aurez donné; si tout le monde vous abandonne, elles ne vous abandonneront pas, à moins que vous ne les abandonniez le premier; ce que vous ne pouvez obtenir par aucune prière, elles vous l'obtiendront, si auparavant elles ont obtenu de vous quelque chose. Car nous croyons la communion des saints, et nous la croyons parfaite ou réciproque; et nous ne pouvons en exclure les âmes du purgatoire, puisque Jérémie et Onias, selon ce qui est écrit, ont prié pour le peuple avant d'être parvenus au ciel.

Ayez donc soin d'observer fidèlement ceci : chaque jour faites quelque chose pour les soulager; chaque semaine consacrez-leur un jour, et chaque mois le premier dimanche en offrant toutes vos actions pour elles. Il n'y a aucune perte à craindre lorsque la bienfaisance trouve une si belle place et qu'on en retire tant d'avantages. *De profundis.*

DEUXIÈME JOUR DE L'OCTAVE DES MORTS (1).

* *Quelles sont les causes des souffrances qu'endurent les âmes dans le purgatoire.*

Vous êtes devenu cruel envers moi, et vous me faites souffrir d'une manière étonnante (Job 13, 26, 10 et 16). Vous avez

(1) L'octave des Morts est pratiquée dans un grand nombre de paroisses, et ne contribue pas peu à réveiller la foi, à exciter dans

considéré en général les souffrances des âmes dans le purgatoire ; mais vous avez eu peine à comprendre pourquoi Dieu traite avec tant de rigueur des êtres qui lui sont chers, qu'il aime, et auxquels il destine le bonheur du ciel. Sachez que la justice divine exige de longs et de sévères châtiments de trois espèces de pécheurs : 1° de ceux qui se sont convertis trop tard ; 2° de ceux qui n'ont pas été constants dans le bien ; 3° de ceux qui ont manqué de ferveur.

Ier Point. — Ils ne sont pas rares les pécheurs qui passent une grande partie de leurs jours dans l'oubli de Dieu, et qui vont jusqu'à se rouler dans l'abîme des vices les plus grossiers, dans les actions les plus honteuses, dans les excès les plus révoltants. Ils abusent des années les plus belles de leur vie, oublient et les promesses de leur baptême, et l'alliance contractée avec Dieu au jour de la première communion ; ils tournent ses dons contre lui-même, résistent à toutes ses grâces, et ne craignent pas de lui livrer une guerre impie. Rien n'est capable de les toucher ; leur cœur, brûlé par les passions auxquelles ils s'abandonnent, s'est endurci comme la pierre. Mais s'ils n'ont pas perdu la foi, s'ils ont conservé l'habitude de prier ou d'avoir quelque confiance à la sainte Vierge, s'ils ont surtout le bonheur d'avoir une mère ou une épouse vertueuse qui gémit, qui pleure et qui prie, comme la mère d'Augustin ; si un enfant orné de toutes les richesses de la grâce et de l'innocence prie sans cesse, la justice alors fait place à la miséricorde. Ce pécheur peut-être ne mourra pas dans son péché ; le Seigneur emploiera tous les secrets de sa puissance pour ramener cette brebis errante, ce nouveau prodigue.

les fidèles le désir de soulager les âmes souffrantes et même à faire éviter le péché. Cette série de méditations ne peut donc qu'être très-utile aux pasteurs qui voudront adresser la parole à leurs paroissiens sur ce sujet, et même aux simples fidèles.

Au moment où il semble que tout est désespéré, ce pécheur est tout à coup changé, quelquefois dans l'âge mûr, d'autres fois dans la vieillesse ou dans sa dernière maladie. Il comprend tout ce qu'il y a de coupable dans son obstination et sa persévérance dans le péché ; il voit enfin tout ce qu'il y avait d'insensé, de teméraire, d'imprudent, à aller paraître devant le tribunal suprême couvert de crimes ; il se décide enfin à faire une bonne confession, à se repentir sincèrement, à se convertir sérieusement ; il meurt dans ces heureuses dispositions.

Mais que deviendra ce pécheur ? sera-t-il placé aussitôt parmi les saints ? Non. La sainteté de Dieu, sa justice, sa sagesse exige qu'il mette une différence entre une âme toujours fidèle et ce pécheur si longtemps obstiné. Il a mérité mille fois l'enfer par le nombre prodigieux de péchés mortels qu'il a commis. Sa vie n'a été qu'une longue suite d'iniquités ; n'ayant pas accompli le précepte de faire pénitence ici-bas, il faudra qu'il l'accomplisse après sa mort. La coulpe a été effacée, mais la peine temporelle ne l'a pas été. C'est un criminel qui a mérité la mort, son repentir a fait commuer ce châtiment en un certain temps de prison. Il faudra que la pénitence qui reste à subir soit proportionnée au nombre et à l'énormité de ses crimes, qu'elle devienne une commutation des peines de l'enfer. Ne soyez donc pas étonné de la rigueur des souffrances qu'il endure et de la longueur du temps qu'il restera dans le purgatoire.

N'êtes-vous point effrayé des maux qui vous menacent et des peines que vous méritez si vous partez de ce monde dans l'état où vous êtes? Quelles pénitences vous êtes-vous imposées jusqu'ici pour une jeunesse si mal employée, pour des fautes si grandes et si nombreuses ? Avez-vous au moins porté une tendre compassion à des âmes que vous avez connues, à des parents qui vous ont tant aimé? Peut-être vous avez admiré la mort chrétienne qu'elles ont faite après une vie semblable à la vôtre ; mais

à peine ont disparu leurs corps que vous les avez oubliées, les croyant heureuses, sans penser aux flammes dans lesquelles elles gémiront encore de longues années. Quelle cruauté !

IIe Point. — *Vous me regardez comme votre ennemi, et pourquoi me cachez-vous votre face* (1) ? Tous les pécheurs qui sont dans le purgatoire ne sont pas aussi coupables que ceux dont nous avons parlé ; cependant leur châtiment est extrêmement sévère. Il y a des âmes faibles, négligentes, paresseuses dans le service de Dieu ; leur vie est une alternative de vices et de vertus, de conversions et de rechutes. On en voit qui, à l'époque d'une mission, d'une retraite, d'un jubilé ou des Pâques, se sentent pleines d'ardeur, elles éprouvent le besoin de se rapprocher de Dieu, elles voudraient tout sacrifier pour remplir leurs devoirs ; mais ces heureuses dispositions sont de courte durée, la dissipation reprend son empire, les habitudes ne tardent pas de suivre leur cours, et les passions funestes leur imposent de nouveau leur joug, en sorte que l'iniquité devient leur vie ordinaire.

Cependant Dieu, qui ne veut pas les perdre, les attend avec patience, les poursuit avec une bonté ineffable, les appelle par les remords salutaires qu'il leur inspire, et les amène enfin au repentir sincère, soit dans leur vieillesse, soit à l'heure de la mort. Recevant alors les sacrements dans de saintes dispositions, ces âmes malheureuses obtiennent le pardon à cause de leur repentir, qui est le fruit des bonnes œuvres qu'elles ont faites, même en état de péché mortel, ou des bons exemples qu'elles ont donnés ; mais rien de tout cela n'a pu expier leurs péchés. Il faudra que ces malheureux pénitents achèvent leur pénitence au milieu des flammes. Qu'elle doit être longue cette pénitence, ne fût-elle imposée que pour un seul péché mortel par lequel elles avaient mérité un supplice sans fin !

(1) Job 13, 24.

Réfléchissez un instant sur vous-même et voyez ce que vous mériteriez si Dieu vous appelait en cet instant. N'est-ce point l'histoire de votre vie que vous venez d'entendre? Quelle incertitude dans votre conduite! que de projets de changement que le vent emporte comme une vaine fumée! que de promesses mensongères qui ne produisent jamais leur effet! Si vous voulez obtenir miséricorde, devenez plus constant dans le service de Dieu; secouez enfin ces passions, ces vices qui vous dominent, et faites des bonnes œuvres en faveur des âmes du purgatoire, afin d'obtenir leur assistance pendant votre vie, à votre mort, et surtout lorsque vous gémirez au milieu des flammes vengeresses.

IIIe Point. — Ne pensez pas qu'il n'y ait dans le purgatoire que des âmes qui furent de grands criminels ou qui vécurent dans une dangereuse inconstance; vous y verriez des âmes qui furent sincèrement et constamment fidèles à Dieu, qui ne souillèrent jamais leur robe d'innocence par le péché mortel, ou qui du moins n'eurent jamais le malheur de persévérer dans le crime. Il en est même qui furent consacrées à Dieu par des vœux héroïques... Où est donc, me direz-vous, la bonté de Dieu? Sa bonté est infinie, mais sa sainteté et sa justice le sont aussi. Rien d'impur ne peut entrer dans le ciel. *Non intrabit in eo aliquid coinquinatum.*

Il est vrai que ces âmes ont conservé leur robe d'innocence; mais, par défaut de précautions, elles l'ont laissée se couvrir d'une multitude de taches en commettant trop facilement le péché véniel, en manquant de pureté d'intention dans leurs actions. Elles furent sujettes à l'amour-propre, à la recherche d'elles-mêmes; enfin elles ne veillèrent pas assez sur leur conduite et n'eurent pas assez de soin de n'avoir en vue que la gloire de Dieu. Ces âmes sont donc couvertes de taches qui ternissent leur beauté. La charité, trop peu ardente en elles, ne les a pas purifiées. Vous ne comprenez pas que ces taches, qui vous pa-

raissent si légères, méritent des tourments tels que ceux du purgatoire ; c'est que vous n'avez pas une idée juste de la sainteté de Dieu, et que vous ignorez combien c'est un grand mal de ne pas profiter des moyens de sanctification et de l'abondance des lumières que Dieu accorde à vous-même et à d'autres, et dont vous ne profitez pas.

Qui donc maintenant n'a pas lieu de craindre pour lui-même? Qui osera dire : Mon cœur est pur? Qui peut se flatter d'échapper aux châtiments de l'autre vie? Est-ce vous qui vous engraissez dans le péché comme une victime que l'on prépare au sacrifice? Est-ce vous qui, marchant tantôt à droite, tantôt à gauche, lassez ainsi la bonté de Dieu et vous préparez peut-être une mauvaise mort? Est-ce vous enfin qui pratiquez la vertu, mais avec une telle négligence que toutes vos œuvres, toutes vos actions sont plus ou moins souillées et imparfaites? Dieu vous a créé pour lui, il veut votre cœur tout entier, et vous le partagez sans cesse, voulant tout à la fois la gloire de Dieu et votre propre gloire. Jusques à quand vous proposerez-vous deux fins différentes et opposées? Faites donc des bonnes œuvres en plus grand nombre pour la gloire de Dieu et pour la délivrance des âmes souffrantes.

TROISIÈME JOUR DE L'OCTAVE DES MORTS.

Privation de la vue de Dieu, première peine des âmes du purgatoire.

« Mes yeux versent des larmes en pensant à vous, ô mon « Dieu! Quand donc viendrai-je? quand pourrai-je voir vo- « tre face (1)? » Jusqu'ici vous avez médité en général sur les souffrances qu'endurent les âmes dans le lieu où les retient la justice divine; il vous sera avantageux de les considérer chacune en particulier, afin de mieux compren-

(1) Job 10 ; Ps. 41.

dre l'excès de leur malheur, d'y prendre une part plus sincère, et de ranimer les sentiments de votre foi languissante. Voyez une âme en présence de Dieu, voyez-la éloignée de Dieu.

Ier Point. — C'est un chrétien qui vient de rendre le dernier soupir ; tous les objets créés disparaissent à ses yeux, car ils ne sont plus rien pour lui, ils ne lui servent plus à rien. Son âme, dégagée des liens du corps, échappée comme d'une prison obscure qui ne lui permettait pas d'apercevoir le soleil de justice, se trouve tout d'un coup plongée dans l'océan de la Divinité ; si elle élève ses regards, elle ne voit que Dieu ; si elle les abaisse, elle n'aperçoit que Dieu ; si elle regarde à droite ou à gauche, partout c'est Dieu qui remplit tous les espaces. Elle ne voit de toute part que la gloire, la puissance, la beauté divine ; elle se trouve investie de l'éclat d'une majesté éblouissante ; au même instant elle se sent toute brûlante d'amour. Ne voyant qu'une beauté ineffable et comprenant qu'elle n'a été faite que pour jouir de cette majesté sans pareille, entendant les voix des anges et des saints qui chantent les louanges du Dieu dont l'éclat l'éblouit, elle veut se précipiter dans le sein de la Divinité. se mêler à la cour céleste, entrer en possession d'un bonheur qui est sa vie ; mais quelle n'est pas sa surprise lorsque, s'apercevant elle-même et se comparant aux esprits bienheureux, elle se voit couverte d'une multitude de taches qui la rendent honteuse et confuse? Elle comprend alors qu'elle n'a aucun droit d'être unie à ces créatures dont la beauté l'étonne ; déjà la tristesse s'empare de son cœur, et, malgré l'air bienveillant de son céleste Epoux. elle voudrait pouvoir se cacher.

Tout à coup une voix semblable au tonnerre se fait entendre et prononce ces mots : *Retirez-vous d'ici.* O mon Dieu, où donc faudra-t-il aller si vous me chassez de votre présence ? Vous êtes ma vie et mon bonheur ; je soupire depuis longtemps après le moment qui doit m'unir

à mon Créateur. Je vous ai à peine contemplé un instant, ô beauté ineffable, et vous me renvoyez dans l'exil !

Vous ne comprendrez jamais ici-bas combien cette parole sortie de la bouche de Dieu est effrayante pour une âme. Il faudrait pour cela connaître les amabilités de Dieu, l'amour immense qui embrase l'âme et le désir qui la transporte. Jugez de l'effroi qu'éprouverait un enfant si, voulant embrasser un père tendrement aimé et se précipiter dans ses bras, il s'en voyait repoussé durement, et que tout d'un coup le père disparaissant, cet enfant se trouvât seul dans une effroyable solitude, au milieu d'une forêt où il n'entendrait plus que le bruit de la tempête et les hurlements des animaux sauvages. Telle, et plus effrayante encore, est la position de cette âme qui a vu la beauté infinie et qui s'en trouve privée subitement. C'est une princesse qui s'était parée pour se présenter au céleste Epoux, elle sent qu'elle est faite pour lui ; mais, au moment où elle pense lui plaire, elle trouve ses vêtements couverts de souillures, son visage est rempli de boutons et de petites plaies qui inspirent une vive répugnance et aux autres et à elle-même. Lorsqu'on lui dit : *Retirez-vous*, elle comprend que la sentence est juste, mais elle éprouve une terreur indicible.

Considérez-vous vous-même, et voyez si vous n'avez pas mérité d'entendre une semblable condamnation. Quel est l'état de votre âme en ce moment? n'est-elle point en état de péché mortel? Dans ce cas, ce ne serait plus la même condamnation qui retentirait à vos oreilles, mais bien celle-ci : *Allez, maudit, au feu éternel.* Mais si vous êtes en état de grâce, de combien d'infidélités n'êtes-vous pas encore coupable ? Quelle négligence à vous corriger de vos fautes! quelle tiédeur dans vos communions ! que vous réprimez peu votre penchant au péché véniel ! Ah ! Seigneur, je vous bénis de ce que vous daignez encore me conserver sous le règne de votre miséricorde. C'en est fait, dès aujourd'hui je vais m'efforcer de réparer mes

pertes ; je vous aimerai de toute l'ardeur de mon âme, je veux vous servir avec plus de générosité, j'éviterai avec soin tout ce qui peut vous déplaire, et je ferai pénitence des jours que j'ai si mal employés.

IIe Point. — Suivez en esprit jusque dans le purgatoire cette âme que la justice de Dieu y a condamnée. Son plus grand tourment est de se voir repousser par le Dieu objet de tout son amour. Si déjà dans ce monde nous avons remarqué que rien ne peut satisfaire notre cœur ; si les biens, les honneurs, les richesses laissent au dedans de nous un vide que rien ne saurait combler, et que plus d'une fois nous sentions le besoin de nous écrier avec le roi Salomon : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité;* si jamais nous n'avons eu un seul jour de joie pleine et parfaite, et que nous soyons obligés de dire avec saint Augustin : *Retirez-vous, vous n'êtes pas mon Dieu;* que sera-ce, grand Dieu, de cette âme qui a vu se briser les liens de sa mortalité, qui est délivrée de la triste enveloppe de sa chair? Sa prison de boue étant tombée, le voile qui lui cachait le Seigneur est déchiré, les créatures ne viennent plus la distraire ; elle a pu contempler un instant celui qui fait le bonheur des saints, elle se sent un besoin immense de jouir de son Dieu ; son cœur tombe en défaillance à la seule idée d'un bien qui est sa vie, son amour, son tout. Ah ! Seigneur, dit-elle, je vois maintenant que vous ne m'avez créée que pour vous aimer, car je me sens consumée, brûlée d'un feu tout divin ; je ne vois que vous, je n'aime que vous, sans vous ma vie est plus affreuse que la mort et que le néant.

Hélas ! âme infortunée, ce n'est pas le moment de prouver au Seigneur que tu l'aimes ; il fallait le montrer de même lorsque tu étais sur la terre. C'est là que l'amour a du mérite, lorsqu'il n'est appuyé que sur les ombres de la foi, lorsqu'on soupire après le bien-aimé qui ne paraît point encore. Que de fois, prosternée au pied des autels, tu disais au Seigneur : Je vous aime ! mais ton cœur

était loin de lui, ta vie était en contradiction avec tes paroles. Quelle dissipation, quel amour de la vanité, quel soin de ton corps, quel goût pour les choses de la terre, que de distractions dans la prière ! Hélas ! trop souvent tu as résisté aux inspirations célestes; n'est-il pas juste que le Seigneur maintenant soit sourd à tes gémissements, quand tu as si longtemps résisté aux invitations de sa tendresse ? Va donc, âme infortunée, expier tes infidélités dans le lieu des souffrances; attends qu'il plaise à Dieu de se manifester à toi, de t'ouvrir son cœur, de te donner enfin le baiser de consolation, de te faire jouir de ce bonheur après lequel tu soupires. Pauvre âme ! elle se soumet en soupirant.

Mais quel tourment! connaître Dieu, l'aimer, ne penser qu'à lui, s'élancer sans cesse jusqu'à lui, et se sentir repoussé à chaque effort que l'on fait pour se précipiter dans son sein! On sent alors l'immensité du malheur qu'on s'est attiré par ses négligences. Quoi ! avec un peu de courage je pouvais éviter une multitude de fautes qui me font maintenant gémir dans un exil affreux ; un peu de vigilance m'aurait épargné de grandes douleurs.

Que pensez-vous d'une telle situation? N'aurez-vous pas compassion de ces âmes qui n'ont point d'autre ressource que d'avoir recours à vous ? Vos prières, vos bonnes œuvres, vos jeûnes, vos aumônes, et surtout le saint sacrifice de la Messe, peuvent abréger cet effroyable exil; les leur refuserez-vous ? Consultez votre cœur, voyez s'il est juste de laisser dans la peine ceux que l'on peut en retirer par quelques légers sacrifices ; imaginez que vous partagez l'abandon de ces saintes créatures, que vous êtes pauvre, réduit à l'extrême indigence, que vous poussez de longs et douloureux soupirs, et que ceux mêmes que vous avez comblés de bienfaits s'éloignent pour ne pas vous entendre. Quelle position ! Tels sont néanmoins les maux qui vous menacent, et de bien plus cruels peut-être. Oseriez-vous comparer votre vie à celle de ces personnes

que vous avez vues passer en faisant le bien, ces personnes qui furent plus d'une fois pour vous un sujet d'édification, et dont la vie assez exemplaire était comme une censure de la vôtre, si lâche et si négligente? Peut-être tenez-vous tout de ces personnes qui furent vos parents, vos amis, vos bienfaiteurs, et vous les oubliez! Si vous voulez avoir des soutiens lorsque vous irez vous-même paraître devant le Juge redoutable, si vous désirez n'être pas abandonné, faites du bien à ces âmes qui vous implorent, et par leur intercession, que vous aurez méritée, préparez-vous le lieu de votre repos. Mais, tout en priant pour elles, réformez votre conduite, veillez sur vous-même. Déjà peut-être la cognée est à la racine de l'arbre, déjà tout se prépare sans que vous vous en doutiez pour une mort prochaine. N'oubliez pas que du côté où tombera l'arbre il y restera. Seigneur, ayez pitié de nous, inspirez-nous votre crainte et votre amour avec une grande charité pour les âmes affligées.

QUATRIÈME JOUR DE L'OCTAVE DES MORTS.

** Peines causées à l'âme par la vue de ses péchés.*

Mon péché est toujours présent à mes yeux (1). C'est la vue de nos péchés qui causa au Sauveur Jésus une douleur mortelle. Au jardin des Olives, s'étant lui-même chargé de toutes les iniquités de l'univers, il s'en trouva tellement accablé, qu'il tomba le visage contre terre ; son corps divin fut couvert d'une sueur de sang qui rougit toute la place autour de lui. Quelle doit donc être la douleur d'une âme qui a négligé de se purifier en unissant sa pénitence et sa contrition aux souffrances de Jésus-Christ? C'est ce qui va faire le sujet de cette méditation.

Ier Point. — Si quelquefois dans votre vie, à l'époque

(1) Ps. 50.

de votre première communion, des Pâques ou d'une mission, vous vous êtes appliqué à mettre plus à découver les souillures de votre âme, alors vous vous trouviez comme accablé par le nombre et l'énormité de vos fautes, vous sentiez plus vivement combien il est dur et amer d'avoir abandonné son Dieu, vous maudissiez le péché et les jours passés dans l'égarement, parce que la foi reprenait sur vous son empire et que le Seigneur semblait vous éclairer de plus vives lumières. Cependant ces frayeurs, ces angoisses, ces remords n'étaient qu'une ombre faible, une image imparfaite de la douleur d'une âme qui, éloignée des distractions causées par les sens et éclairée par la lumière de la justice éternelle, se verra couverte d'une multitude d'infidélités auxquelles jusqu'alors elle avait fait peu d'attention; elle en pénètrera toute la malice, toutes les circonstances, sans pouvoir un seul instant en détourner la vue.

Imaginez un homme qui, par une chaleur accablante, est obligé de porter un énorme manteau dont le poids l'accable; cependant il ne lui est pas possible de s'en décharger. Représentez-vous un malade brûlé par une fièvre ardente, couché dans un lit, couvert à l'excès et attaché par les pieds et les mains ; une multitude d'insectes sont renfermés sous les couvertures, qui le dévorent et le tourmentent sans cesse par leurs piqûres. Il s'agite continuellement, il voudrait se jeter hors de son lit, mais ses peines sont inutiles; il faut qu'il se sente dévoré sans secours, sans aucun soulagement. Quel supplice horrible ! Il pleure, il gémit, il pousse des cris ; plaintes inutiles ! Personne ne veut, ou personne ne peut le délivrer.

Mais au tourment qu'endure l'âme vient se joindre la honte de son triste état. Nous l'avons dit, c'est une princesse, une fille du grand Roi, l'épouse du Sauveur, qui, aveuglée par les maximes du monde, se croyait jusqu'alors digne de paraître dans la cour du Monarque éter-

nel; mais les ténèbres se sont dissipées, la lumière divine brille et la montre telle qu'elle est, sans qu'il lui soit possible de se faire illusion. Son vêtement est sale et déchiré; la confusion et la honte deviennent son partage. *Hélas!* s'écrie-t-elle, *mes iniquités m'ont enveloppée comme un vêtement, elles pèsent sur moi comme un énorme fardeau.*

Ajoutez à cela que chaque péché est un ver rongeur qui la dévore, la déchire et ne lui laisse aucun repos. C'est dans cet état qu'elle a paru devant le Dieu trois fois saint, en présence de toute la cour céleste, et maintenant des millions de regards sont fixés sur elle ; les démons, témoins de sa honte, la raillent et lui disent avec amertume : Vous aussi vous êtes tombée ? Quoi ! le Dieu que vous avez servi vous chasse de sa présence, vos larmes ne peuvent fléchir sa justice, le ciel est pour vous d'airain et de bronze, il vous faudra partager nos maux ? Où est donc votre Dieu en qui vous mettiez toute votre espérance? *Ubi est Deus tuus* ? Que vous seriez dur et insensible si vous ne cherchiez les moyens de soulager ces âmes dans une position si douloureuse! Mais aussi ne vous oubliez pas vous-même ; vous pouvez encore satisfaire à la justice divine ; vos larmes, vos soupirs, vos pénitences peuvent apaiser le Seigneur. Pourquoi donc refusez-vous le remède qui peut guérir vos plaies? Vous craignez les jeûnes, les abstinences ; vous ne voulez vous gêner en rien, vous évitez avec soin tout ce qui pourrait réprimer vos sens, vous croyez que le ciel s'acquiert sans peine. Souvenez-vous qu'il n'y a pas de victoire sans combat et pas de triomphe sans victoire. Il vous serait si facile de vous purifier de vos péchés pendant que vous êtes encore dans la vie, si vous offriez à Dieu vos peines, vos travaux de chaque jour, si vous supportiez en esprit de pénitence les revers, les disgrâces, les incommodités des saisons, une légère souffrance, quelques contradictions dans vos goûts ! Mais, au contraire, les moindres

peines excitent vos murmures, vous ne recevez rien comme venant de la main de Dieu. Aussi, au lieu d'expier vos fautes, vous en augmentez sans cesse le nombre; sans soulager les âmes souffrantes, vous faites tout ce qu'il faut pour vous préparer les maux qu'elles endurent, et de plus graves encore. Quand donc comprendrez-vous que le Seigneur vous frappe en ce monde pour vous épargner dans l'autre? Il n'y a point de maux qui ne viennent de Dieu. Que j'ai été aveugle, ô mon Dieu! je n'ai rien compris aux mystères de la foi. Eclairez-moi, Seigneur, et donnez-moi la force de souffrir pour l'amour de vous; inspirez-moi l'esprit de pénitence, afin que je sache sanctifier les peines qu'il vous plaira de m'envoyer.

IIe Point. — Il y a dans le purgatoire des pécheurs que la miséricorde divine a supportés longtemps sur la terre, et qui, après des iniquités nombreuses, se sont enfin convertis. Le Seigneur leur a remis la peine éternelle due à leurs péchés, il leur a rendu son amour; mais ils n'ont pas eu le temps de faire pénitence, ou bien ils n'ont pas eu le courage de se punir eux-mêmes convenablement. Il fallait donc que la justice divine s'exerçât dans l'autre vie. Voilà le pécheur rendu à lui-même, le voilà séparé de tous les objets qui partageaient ses pensées et qui lui firent perdre trop tôt le souvenir de ses honteux dérèglements. Comme il repasse avec amertume dans son esprit cette longue suite d'ingratitudes par lesquelles il semblait vouloir lasser la patience de Dieu! que de préceptes violés! que de remords étouffés! que d'actions, de paroles, de pensées, de désirs coupables qui vont attirer sur lui le poids de l'indignation céleste! Il comprend alors toute l'étendue de la miséricorde que Dieu a exercée envers lui au moment de sa conversion. Quel regret il éprouve de ne l'avoir pas assez comprise alors! Peut-être, hélas! s'est-il attribué à lui-même une trop large part dans sa conversion; voilà pourquoi il n'a pas fait une pénitence proportionnée à la grandeur et au nombre de ses péchés. Il ne

devait cesser de gémir sur les années trop nombreuses qu'il passa dans la haine et l'inimitié de son Dieu, tandis qu'il se contenta de la paix qu'il avait rendue à son âme et négligea les œuvres expiatoires, croyant que la légère pénitence imposée par le confesseur était sufffisante pour une réconciliation parfaite. Maintenant il voit qu'il s'est trompé, qu'il a vécu dans une erreur déplorable, et il s'écrie : Je me souviens du mal que j'ai fait, *reminiscar ;* que j'ai eu tort, ô mon Dieu, d'avoir si tôt cessé de gémir sur mes fautes! La vue de vos bontés devait m'en faire connaître la malice, et, semblable à Augustin pénitent, je devais gémir sans cesse et m'écrier avec lui : Beauté toujours ancienne, beauté toujours nouvelle, que je vous ai connue tard! Que j'étais aveugle de ne pas comprendre que votre justice exigerait de moi ce qu'exige la justice humaine de ceux qui ont mérité la mort, et dont elle commue quelquefois la peine en une détention proportionnée à la gravité de la faute!

Il y a encore des âmes justes qui ont heureusement conservé la grâce, qui n'ont jamais perdu l'innocence, mais qui ont souvent contristé le Saint-Esprit par de légères infidélités. Plus ces âmes sont pures, plus est grand leur amour envers Dieu, plus elles ont horreur des moindres taches qu'elles aperçoivent en elles, plus aussi elles éprouvent de douleur de n'avoir pas assez veillé sur elles pour les éviter ou pour les expier quand elles le pouvaient si aisément. Pourquoi ne me suis-je pas fait violence dans telle occasion? s'écrient-elles; il m'en coûtait si peu! Si je n'avais pas refusé de faire ce sacrifice, cette bonne œuvre, si je n'avais pas rejeté cette inspiration, ou si j'avais supporté avec patience cette peine, disent d'autres, enfin si j'avais gagné cette indulgence, fait cette aumône, je ne me verrais pas maintenant séparée de Dieu. je ne serais pas souillée de ces taches hideuses qui me couvrent de confusion et qui déplaisent au Seigneur. Hélas! leurs regrets sont inutiles; elles ne sortiront pas

du lieu de douleur avant d'avoir payé jusqu'à la dernière obole. Dieu les entend, mais sa justice ne lui permet pas de les exaucer, parce qu'elles ne sont plus dans l'ordre de la Providence et que les mérites de Jésus-Christ ne leur sont plus appliqués.

C'est alors que ces âmes infortunées comprennent le sens de ces paroles du Sauveur : Travaillez pendant que vous avez la lumière ; *la nuit vient pendant laquelle on ne peut plus rien faire* (1). Mais ce qu'elles ne peuvent pas, vous le pouvez et pour elles et pour vous. Par vos prières, vos bonnes œuvres et vos pénitences volontaires, vous pouvez tout à la fois les soulager et vous préserver des peines qu'elles endurent ; le refuserez-vous? S'il en en est ainsi, avouez que vous n'avez aucune charité pour votre prochain et que vous ne vous aimez pas vous-même, ou, ce qui est pis encore, vous n'avez pas la foi ; car si vous croyez qu'après la mort vous aurez à être éloigné de Dieu et que vous endurerez tout à la fois des tourments cruels, l'éloignement de Dieu et la douleur de vous voir dans un état qui vous causera une honte désolante en présence du Seigneur, des anges et des saints, vous ne négligerez rien pour éloigner tant de maux. Mon Dieu, j'ai vécu dans un étrange aveuglement ; ayez pitié de moi, et faites que j'expie mes péchés ici-bas pour que vous m'épargniez dans l'autre vie.

CINQUIÈME JOUR DE L'OCTAVE DES MORTS.

** Peines qu'on éprouve en purgatoire à cause des péchés qu'on a fait commettre.*

« Le Seigneur a enlevé votre péché ; mais parce que vous « avez fait blasphémer les ennemis de Dieu, le glaive du « Seigneur s'appesantira sur votre maison (2). » Il y a dans

(1) Jean 9. — (2) II Rois 12.

le ciel des saints qui jouissent d'une double gloire, parce qu'ils voient sous leurs yeux des âmes qui leur sont redevables de leur bonheur. Quelle consolation et quelle joie pour eux d'avoir gagné des cœurs, d'avoir converti des pécheurs ou préservé par leurs bons exemples et leurs bons conseils des personnes qui se seraient perdues ! Mais il en est dans le purgatoire qui n'ont pas exercé la charité spirituelle envers les autres, et qui ont même contribué à leur perte éternelle. Examinez quel chagrin éprouvent ceux qui ont été la cause de la perte des autres et qui ont contribué à les priver pour un temps de la gloire céleste. Parce que vous avez fait blasphémer les ennemis du Seigneur, son glaive s'appesantira sur vous.

1er Point. — Une âme juste qui connaît Dieu et qui l'aime de toute l'ardeur des affections dont elle est capable, souffre une peine incompréhensible en considérant les fautes qui l'éloignent de Dieu ; mais elle souffre bien plus cruellement en considérant les péchés qu'elle a fait commettre aux autres. L'amour du prochain et l'amour de Dieu conspirent à augmenter sa peine. C'est un père ou une mère de famille qui doivent donner à leurs enfants l'exemple de toutes les vertus, mais au contraire ils leur ont inspiré de bonne heure le goût des plaisirs et des vanités du monde ; ils leur enseignaient à se venger des injures qu'ils recevaient, à ne pas pardonner aux ennemis, à chercher leurs aises en toute occasion, à satisfaire leur sensualité, quelquefois même à manquer aux devoirs les plus essentiels de la religion. C'est un homme qui ne veillait pas sur ses paroles et qui en a scandalisé plusieurs, soit par ses discours indécents, soit par ses blasphèmes. C'est une jeune personne dont la vie dissipée et mondaine a été pour d'autres une occasion fréquente de mauvaises pensées et de chutes déplorables. Cependant la foi qui vivait encore dans leur cœur au milieu des cendres amoncelées par le péché s'est enfin réveillée ; ces personnes, voyant l'abîme ouvert sous leurs

pas, ont changé de conduite et se sont converties ; leur confession sincère leur a mérité le pardon. Mais un grand nombre d'âmes qu'elles ont perverties vivent encore dans l'oubli de Dieu; quelques unes sont déjà précipitées dans les abîmes éternels, d'autres sont condamnées pour de longues années aux tourments du purgatoire. Quel regret pour cette âme qui voit maintenant le ravage qu'elle a causé au royaume de Jésus-Christ et surtout le mal qu'elle a fait aux âmes !

Mon Dieu, s'écrie-t-elle, si je n'avais offensé que vous. je pourrais me consoler par la pensée que je pourrai expier mes péchés au milieu de ces flammes; mais, mon Dieu, comment réparer le mal que j'ai causé à mes frères par mes exemples et mes conseils? Il en est au fond des enfers qui vous blasphèmeront pendant toute l'éternité, et je suis incapable de rien faire pour ces malheureux pécheurs. Tant que durera l'éternité, ils seront dans les tourments, ils maudiront leur sort, ils me maudiront moi-même. Ah ! pourquoi n'ai-je pas été frappée de mort avant ce péché qui a été la cause de leur perte! Que mon sort est à plaindre ! j'ai perdu ceux que Jésus-Christ avait rachetés de son sang. Ces infortunés ne m'avaient fait aucun mal, et je leur ai donné le coup de la mort, je les ai perdus, ils ne verront jamais votre face adorable. Que je suis malheureuse ! Cette pensée serait capable de lui donner la mort si une âme pouvait mourir.

Mais elles en aperçoivent d'autres qui partagent leurs souffrances dans le purgatoire, et quoiqu'elles les voient remplies d'une sainte résignation, sachant qu'elles sont la cause de leur malheur, elles souffrent doublement. Mon Dieu, s'écrient ce père, cette mère, ce maître (*ille quoque sacerdos*), vous m'aviez confié des enfants, des personnes que je devais édifier : c'était un dépôt sacré dont je savais que je vous rendrais un compte sévère ; j'ai négligé d'en prendre soin, je n'ai point veillé assez sur leur conduite, je ne les ai pas assez instruits des vérités saintes, et je suis

cause qu'ils souffrent maintenant avec moi dans ce lieu de supplices, ainsi que plusieurs autres que j'ai scandalisés et qui ont cru pouvoir se permettre ce que je n'empêchais pas. Triste position d'une âme qui n'a pas eu soin d'éviter ce qui pouvait porter les autres au mal ! Que ne ferait-elle pas maintenant pour réparer un si grand malheur, si elle en était capable?

Ce que ne peuvent pas ces âmes, je le puis encore. Pourquoi voudrais-je me préparer des regrets infructueux? Ne serais-je pas trop dur envers les autres et envers moi-même, si je ne veillais pas sur ma conduite et sur mes paroles, si je négligeais de remplir mes devoirs envers les personnes dont je suis chargé? Voudrais-je être le bourreau des âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort? Pardonnez, Seigneur, les scandales dont je me suis rendu coupable ; faites-moi la grâce d'en faire pénitence sur la terre et de les réparer par mes exemples et mes conseils, afin d'éviter les cruels regrets et les châtiments qui me sont préparés dans l'autre vie.

IIe Point. — *Voyez combien il est dur et amer d'avoir abandonné votre Dieu.* Il faut que le scandale soit un crime énorme, puisqu'il reste comme un remords cuisant non seulement dans la conscience d'une âme morte en état de grâce, mais encore dans celle d'un réprouvé; il la déchire éternellement et devient son bourreau impitoyable. Le mauvais riche, au milieu des flammes qui le dévorent, se souvient de ceux qu'il a laissés sur la terre, et qu'il a sans doute scandalisés par sa sensualité, son amour des festins et des plaisirs, mais surtout par sa dureté envers les pauvres. Horriblement tourmenté dans le feu qui ne s'éteint jamais, il demande, il supplie que Lazare puise quelque gouttes d'eau au bout de son doigt et qu'il les laisse tomber sur sa langue brûlante, semblable au fer rougi par le feu; ne pouvant l'obtenir, il lui semble que ce serait au moins pour lui un soulagement, s'il plaisait à Dieu de faire connaître à ses proches les tourments qu'il

endure, afin qu'ils les évitent. Puisqu'il faut être privé de la vue de Dieu, être consumé dans un feu dévorant, il aurait à souffrir un supplice de moins, s'il pouvait par quelque moyen réparer ses scandales et préserver ainsi les siens des maux qu'il souffre. Il prévoit sans doute que leur tourment s'ajoutera à ceux dont il est la malheureuse victime, et qu'ils deviendront ses bourreaux. s'il est la cause de leur damnation. Ainsi, évidemment ceux dont nous aurons causé la perte s'uniront aux démons pour nous tourmenter et nous maudire éternellement.

Il n'en est pas de même sans doute des âmes du purgatoire ; mais comme elles aiment Dieu immensément et que leur charité envers le prochain est aussi parfaite qu'il est possible, la pensée que ces âmes qui ont été scandalisées par elles se perdent en suivant le chemin du vice, leur cause un chagrin en quelque sorte infini. Elles comprennent que par leurs exemples, leurs paroles ou leur négligence envers ceux qu'elles devaient édifier et détourner du mal, elles ont rendu nulles les souffrances de Jésus-Christ, arraché des brebis à son bercail, dévasté le champ de son Eglise, affaibli son empire et augmenté le règne de Satan. Cette pensée seule serait suffisante pour les faire souffrir autant et plus encore que les flammes du purgatoire et même de l'enfer. Quoi ! Seigneur, s'écrient-elles dans l'excès de leur douleur, j'ai combattu contre vous comme un cruel ennemi, j'ai fait la fonction du démon, j'ai privé le ciel de ceux que vous aviez créés pour vous glorifier, j'ai rendu nulle la passion de mon Sauveur ! Les supplices du purgatoire, endurés jusqu'à la fin du monde, suffiront-ils pour expier un tel forfait ? Cependant, parce que, avant ma mort, je vous ai témoigné un repentir sincère, vous avez daigné me remettre la damnation éternelle qui m'était due. Ah ! votre miséricorde surpasse ma malice.

Jetant ensuite un regard sur le passé et sur ceux

qu'elle a quittés, sur ses enfants, sur ses parents, ses domestiques, ses voisins ou ses amis, elle se dit : Je n'ai pas réparé les torts que j'ai faits à toutes ces personnes, et je prévois que plusieurs se damneront, à moins d'une grâce particulière du Seigneur, et c'est moi, malheureuse, qui serai la cause de cette infortune irréparable. Quels gémissements alors, quels cris de douleur leur arrache cette triste perspective ! Quoi ! ces personnes étaient destinées au ciel, et par mes imprudences elles n'y entreront peut-être jamais ! Que n'ai-je donné la mort à mon enfant aussitôt après son baptême ! dira cette mère. Dieu m'aurait pardonné ce crime dont j'aurais fait pénitence ; cet enfant serait aujourd'hui dans le paradis, et je l'y verrais un jour.

Qu'ils sont donc à plaindre, ô mon Dieu, ceux qui ont donné quelques mauvais exemples ou qui n'ont pas fait leur devoir envers les personnes dont ils sont chargés ! Le mauvais exemple est un crime qui se lègue et se perpétue pour ainsi dire. Depuis plus de trois siècles un Luther a scandalisé l'Allemagne, et son scandale dure toujours ; des millions d'âmes se perdent continuellement en suivant ses doctrines impies. C'est pour cela que Bérenger, qui avait blasphémé contre un des plus saints mystères de la religion, mourait comme dans le désespoir d'avoir scandalisé. Je me propose, ô mon Dieu, de réparer mes scandales, et je prierai avec ferveur pour les âmes que j'ai scandalisées ou qui ont scandalisé.

VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

** Sur le respect dû au sacerdoce.*

De qui est cette image (1) ? Il y a eu depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, et dans tout l'uni-

(1) Matth. 22.

vers, une classe d'hommes vivant comme séparés des autres, regardés avec respect par tous ceux qui ont du respect pour la Divinité. Ils sont distingués de la foule par leur vêtement, leurs occupations, leur instruction, et presque toujours par leurs vertus. Les impies, les méchants, les libertins les ont constamment regardés avec horreur ; ils ne cessent de les calomnier, de les poursuivre de leur haine, de les persécuter quand ils le peuvent. Les méchants les détestent à cause de leurs fonctions qui sont saintes, à cause de leurs paroles qui prêchent la sainteté, à cause de leur vie qui ressemble à une censure de leurs vices, et parce qu'enfin ils sont regardés comme les ministres, les plénipotentiaires, les ambassadeurs de Dieu qui punit le crime; ils tiennent la place de Dieu et sont en quelque manière ses images vivantes. Examinez un instant combien est grande la dignité des prêtres, soit dans son principe, soit dans son établissement, soit dans ses fonctions ; vous en conclurez que vous devez les respecter, mettre en eux votre confiance et prier pour eux.

Ier Point. — Le sacerdoce est le lien de la terre avec le ciel, le milieu entre Dieu et l'homme; c'est par lui et par lui seul que l'homme peut arriver à la possession de Dieu ; il est la continuation du ministère de Jésus-Christ sur la terre, le dépositaire de la vérité et de la révélation, la voix de Dieu qui s'exprime par son entremise, le canal des grâces célestes, le boulevard contre la colère divine, le vaisseau dont le Seigneur se sert pour nous conduire à la patrie. Examinez le sacerdoce sous la loi naturelle, sous la loi écrite, et vous comprendrez combien il est respectable dans son origine.

1° Dès que l'homme eut péché, il dut offrir à Dieu des sacrifices pour apaiser sa juste colère. Caïn et Abel, comme étant les fils aînés d'Adam, firent les fonctions de prêtres et immolèrent au Seigneur des hosties pacifiques ; dès lors les chefs de famille furent regardés comme prêtres, et l'offrande des sacrifices leur fut confiée

sans interruption jusqu'au déluge et jusqu'à la loi écrite. Tant que les patriarches ne formèrent que des familles isolées, ils firent eux-mêmes les fonctions sacerdotales et immolèrent des victimes. C'est ainsi qu'on vit Abraham sur le point de sacrifier son propre fils par l'ordre de Dieu. Mais dans les agglomérations de familles qui formèrent des peuples, on se fit une si haute idée du sacerdoce, que le plus souvent le roi était lui-même revêtu de cette dignité sacrée ; ainsi Melchisédech était roi de Salem et prêtre du Très-Haut. En Egypte, à Lacédémone et dans divers autres pays, les rois devaient être prêtres, afin de paraître plus dignes de respect. On assure que Numa était à Rome roi et prêtre tout à la fois. En Ethiopie, le pouvoir sacerdotal était si grand et si révéré, qu'un prêtre avait le droit de nommer le roi et de le déposer. A Athènes, les prêtres étaient les juges uniques dans les causes majeures; et dans les Gaules, ils étaient tous honorés autant que les rois. Aristote enseignait que les prêtres sont indispensables dans une république pour conserver les mœurs et les lois. Enfin Cicéron assure qu'à Rome les prêtres avaient le pouvoir de priver les consuls et les magistrats de leurs emplois et d'en nommer d'autres. Voilà ce que pensaient du sacerdoce même les païens, tant ils en avaient conçu une idée sublime, parce qu'ils regardaient avec raison cette institution comme divine. Avez-vous toujours eu une semblable idée du sacerdoce? Prenez garde que des païens ne vous fassent rougir au jour du jugement.

2° Si nous passons de la loi naturelle à la loi écrite, il est évident que dès lors Dieu lui-même fut l'instituteur du sacerdoce. Ce fut lui qui choisit Aaron et ses enfants, qui fixa la forme et la richesse des ornements dont ils devaient être revêtus, qui ordonna les cérémonies de leur consécration, l'ordre de leurs fonctions, leur puissance spirituelle, et les établit gardiens de son tabernacle. voulut qu'ils fussent distingués du peuple; lui-même se

déclara leur héritage dès ici-bas et voulut qu'ils fussent nourris de la dîme que fournissait la nation. Il voulut encore que non seulement le peuple, mais les chefs du peuple fussent soumis à ses prêtres, qu'il appelle ses oints, ses christs. Partout on voit que les prêtres étaient regardés et honorés au moins autant que les rois et les princes de la nation. Eux seuls avaient le pouvoir de porter un jugements dans les causes les plus célèbres, et de faire rentrer dans le commerce de la société ceux qui avaient été atteints de la lèpre; enfin ils étaient absolument consacrés à Dieu, et tout le peuple devait leur témoigner le plus profond respect. Néanmoins tout cela n'était qu'une figure imparfaite du sacerdoce de la loi nouvelle.

IIe Point. — Jésus-Christ, avant d'établir son sacerdoce, choisit douze apôtres qu'il forma lui-même et qu'il instruisit pendant trois ans.

1° La veille de sa mort, à l'époque de la plus grande solennité des Juifs, après leur avoir annoncé sa mort prochaine, il voulut que l'on préparât avec soin une grande salle, que tout y fût resplendissant, jusqu'aux vases qui devaient servir, et qui étaient, selon la tradition, garnis de pierres précieuses. Le Sauveur y étant arrivé quitte ses vêtements de dessus, et, prenant un linge et de l'eau, il lave les pieds à ses douze apôtres. Le Dieu du ciel s'abaisse et s'humilie devant les hommes parce qu'il en veut faire des prêtres; ensuite, après avoir institué le divin sacrement, il leur donne la communion en leur disant : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; » puis il ajoute : Comme je m'en vais à celui qui m'a envoyé, vous ferez ce que j'ai fait, et vous le ferez en mémoire de moi ; je vous donne pour cela ma place et ma puissance. Dès qu'il les eut ainsi faits prêtres, il leur dit : Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis ; un ami est un autre moi-même. En les appelant vos amis, Seigneur, vous en faites donc d'autres vous-même.

2° Le Sauveur donne la raison pour laquelle il appelle

désormais les apôtres ses amis : C'est que, dit-il, je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père, c'est-à-dire sa sagesse, sa puissance, sa grandeur, tous ses attributs ; enfin je vous ai montré mon humanité et ma divinité; je vous ai tout donné en vous donnant mon corps et mon sang, et en vous accordant le pouvoir de consacrer; en un mot, je vous ai communiqué tout ce qui est nécessaire pour diriger les fidèles, gouverner mon Eglise, administrer les sacrements; je vous ai faits d'autres moi-même. Combien toutes ces choses sont capables de vous donner une haute idée de la dignité sacerdotale ! mais votre cœur seul peut, en s'y appliquant, concevoir tout ce qu'il y a de grand et de vénérable dans le sacerdoce. Le prêtre à l'autel tient entre ses mains tous les trésors du ciel ; il devient pour ainsi dire le maître de Dieu qui ne peut rien lui refuser.

3° Ce pouvoir de consacrer place les prêtres au rang le plus sublime qu'il soit possible de concevoir. Le sacerdoce d'Aaron, la puissance des prophètes disparaissent en présence d'une telle sublimité ; la grandeur même de saint Jean, qui fut le précurseur de Jésus-Christ et qui le montra au peuple en disant : Voici l'Agneau de Dieu, n'est qu'une ombre faible du prêtre catholique, qui a reçu de Jésus-Christ le pouvoir de l'appeler sur l'autel, de le porter dans ses mains, de le distribuer aux fidèles. La sainte Ecriture va plus loin, elle donne aux prêtres le titre d'anges : Le prêtre, dit-elle, est l'ange des armées du Seigneur. Dans l'Apocalypse, Dieu ordonne d'écrire aux anges de sept Eglises, c'est-à-dire à des évêques ou prêtres qu'il nomme ainsi à cause de leur dignité. Ainsi ange et prêtre sont donc synonymes dans l'Ecriture; mais la différence est encore grande en faveur des prêtres, parce qu'ils ont un pouvoir qui n'a pas même été accordé aux anges, puisqu'en prononçant quatre paroles selon l'ordre et le pouvoir qu'ils ont reçus de Jésus-Christ, ils le font descendre sur l'autel et entre leurs mains : les anges ne

le peuvent pas. L'Ecriture ne dit qu'une seule fois que Dieu ait obéi à l'homme, c'est lorsque Josué arrêta le soleil; on ne voit pas qu'il ait jamais obéi aux anges, mais tous les jours il obéit aux prêtres. Ils disent devant le peuple au nom de Jésus-Christ : Voici mon corps, voici mon sang, et le peuple, guidé par la foi, se prosterne et adore. O vénérable dignité des prêtres, qui osera vous mépriser ?

IIIe Point. — Saint Denis, dans son livre *De la Hiérarchie*, dit, que le prêtre est un homme tout divin, instruit de toutes les sciences divines. Saint Ignace, martyr, ajoute que le sacerdoce est le comble des biens que Dieu a mis entre les mains des hommes. Saint Grégoire dit à son tour que les anges, quoique les serviteurs de Dieu les plus purs, révèrent le sacerdoce à cause de sa grandeur. Il est sublime dans la fonction de juge, de prédicateur et de médiateur.

1° Il est un prodige qui me semble surpasser tous les autres prodiges, c'est celui qui consiste à remettre les péchés. On amena à Jésus-Christ un paralytique afin qu'il le guérît; mais le Sauveur, plus touché encore de son infirmité spirituelle que de l'autre, lui dit : Ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Aussitôt les pharisiens murmurèrent et dirent : « Cet homme blasphème, car Dieu seul « a le pouvoir de remettre les péchés. » Notre Seigneur, pour leur prouver qu'il avait ce pouvoir, dit au malade : « Levez-vous et marchez. » En effet, Jésus-Christ nous assure que son Père lui a donné le pouvoir d'absoudre, de lier, de délier, en un mot de juger. Or, ce pouvoir, il s'en est déchargé sur ses prêtres en leur disant : Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé, c'est-à-dire avec le même pouvoir; car *les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Le plus grand pécheur qui soit sur la terre peut aller déclarer ses crimes au prêtre; s'il les confesse avec repentir, il est infailliblement pardonné. O puissance ineffable du prêtre! ô grandeur du sacerdoce !

2° Le prêtre est grand par la parole, car il ne parle pas pour lui-même ni de lui-même, mais de Dieu, pour la gloire de Dieu et le salut du monde. Avant l'incarnation, les anges parlaient au nom de Dieu et tenaient sa place : ainsi l'ange donnait à Moïse la loi au nom de Dieu; maintenant ce pouvoir a été enlevé aux anges pour être confié aux prêtres. C'est le prêtre qui fait connaître la volonté divine au peuple, c'est lui qui publie la loi, c'est lui qui est l'instrument dont Dieu se sert pour convertir les pécheurs et pour faire persévérer les justes. Les prêtres tiennent la place de Dieu, ils font tout au nom de Dieu; c'est pourquoi l'Ecriture ne craint pas de les appeler christs et même dieux : J'ai dit, vous êtes des dieux, car je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père.

3° Le prêtre est le médiateur entre Dieu et les hommes ; il est chargé d'apaiser la colère divine en pardonnant aux pécheurs, en priant et en offrant le saint sacrifice pour les vivants et pour les morts, en inspirant les moyens d'arrêter le bras de Dieu quand il menace Le prêtre a sur Dieu même une certaine puissance à laquelle le Seigneur ne peut résister. Prêtres du Seigneur, que votre puissance est grande! Vous l'emportez sur les patriarches et les prophètes, sur Moïse et sur les anges, sur tous les rois de la terre, qui ne gouvernent que des corps, tandis que vous gouvernez des âmes; vous l'emportez même sur la sainte Vierge, car celui qu'elle n'a conçu qu'une fois, vous lui donnez chaque jour un corps entre vos mains par la consécration. La bienheureuse Vierge n'a jamais eu le pouvoir de pardonner les péchés, et vous le faites, ô prêtres! Je comprendrai la dignité du prêtre, je la respecterai; le prêtre sera pour moi l'instrument, le ministre de Dieu, je suivrai ses conseils. Le sacerdoce est le conservateur du monde; quand il périra, le monde cessera d'exister. O Jésus, conservez vos prêtres!

SIXIÈME JOUR DE L'OCTAVE DES MORTS.

* *Peines qu'endurent les âmes à la vue des bienfaits de Dieu.*

Ne soyez pas sans crainte, même pour le péché qui vous a été pardonné (1). C'est l'âme qui commet le péché, et c'est l'âme qui en est souillée. Le corps l'exécute, il est vrai, mais il n'en est que l'instrument; car c'est d'elle que partent les mauvaises pensées, les mauvais désirs, et quand une fois le péché a été conçu, il donne la mort, dit l'Esprit saint. Il faut donc que l'âme soit punie et qu'elle souffre pour les fautes qu'elle n'a pas suffisamment expiées sur la terre. Il n'y en aura aucune qui ne soit punie, aucune bonne œuvre qui ne soit récompensée. Une parole oiseuse ne sera pas sans châtiment; un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ aura sa récompense.

Mais ce n'est pas seulement sur les péchés que nous avons commis que le Seigneur exercera sa justice; il nous rappellera le souvenir des grâces qu'il nous a accordées, et nous demandera compte des fruits qu'elles auront opérés en nous. Ce souvenir servira à l'augmentation de la gloire des saints; il les pénètrera d'un éternel transport d'amour et de reconnaissance. De même, dans le purgatoire, les âmes conserveront le souvenir des bienfaits de Dieu et concevront un regret cuisant d'y avoir été infidèles. On se souviendra des grâces intérieures et des grâces extérieures. Réfléchissez sur ces deux motifs de peine, afin de vous les épargner à vous-même.

I[er] Point. — Les saintes âmes, dans leur exil loin de Dieu, connaissent tous les bienfaits qu'elles ont reçus de sa bonté et toute leur ingratitude. Ces deux objets sont sans cesse présents à leur pensée. Elles voient alors combien elles

(1) Eccli. 5.

se sont rendues coupables en résistant aux saints mouvements, aux divines inspirations qui les pressaient sans cesse à une plus grande fidélité. C'étaient des trésors immenses qu'elles ont dédaignés, et si elles n'y avaient pas résisté, elles seraient dans le ciel, jouissant de la vue béatifique et de tous les biens qui en sont la suite, tandis qu'elles gémissent dans une prison ténébreuse où elles ne peuvent que joindre leurs lamentations aux tristes lamentations d'autres âmes malheureuses. Elles comprennent enfin, mais trop tard, qu'elles furent les objets des prédilections de Dieu. Souvent, hélas! le Seigneur parlait à leur cœur comme un tendre père parle à son enfant qui lui est cher. Que de fois il les invita à lui donner leur amour, à s'occuper de lui, à corriger tel défaut, à pratiquer telle vertu, à lui faire tel sacrifice ! Que de fois il les menaça de sa colère, si elles ne se décidaient enfin à lui faire l'offrande d'un attachement trop tendre pour leur famille, pour leurs biens, ou si elles ne s'éloignaient de telle société, de telle personne dont la fréquentation exposait leur salut ! Elles entendaient la voix intérieure de la grâce, mais elles endurcirent leur cœur, elles refusèrent de répondre à ses desseins miséricordieux.

Alors, accablées sous le poids des regrets qu'elles éprouvent, elles se disent : Que nous avons été aveugles de résister à tant de remords, à tant de reproches secrets que nous faisait notre conscience ! C'est donc en vain, mon Dieu, que vous nous inspiriez tant de bons désirs, que vous nous appeliez par les attraits que l'Esprit saint formait en vous. Hélas ! nous versions quelques larmes, nous semblions prendre quelques bonnes résolutions, et bientôt nous suivions nos penchants comme auparavant, sans craindre de vous déplaire. Nous sentions assez que l'oraison nous était nécessaire, nous en avions besoin pour nous fortifier et nous soutenir dans le bien; mais, comme la méditation exige quelque recueillement et un certain temps de réflexion, tous ces moyens de sanctification

sont devenus inutiles pour nous, et maintenant il nous faut gémir dans ces brasiers allumés par votre justice, être éloignées de vous qui êtes notre seule espérance puisque le monde a disparu à nos yeux. C'est ainsi que la connaissance des bienfaits de Dieu, qui fait le bonheur des saints dans le ciel, fait le tourment des âmes du purgatoire.

Depuis combien de temps le Seigneur exerce-t-il sur vous ses miséricordes et sa bonté? De combien de grâces n'avez-vous pas été comblé? Ne vous reconnaissez-vous pas vous-même dans ce tableau des dons de Dieu? Que votre cœur est dur si vous ne ressentez pas le malheur que vous avez eu de rejeter tant de faveurs célestes et de mériter un châtiment plus terrible encore que celui de ces âmes malheureuses! Quand réparerez-vous une si grande perte? Voulez-vous attendre que vos regrets soient sans fruit, vos larmes sans mérite? Seigneur, dès aujourd'hui je vous promets de ne négliger aucune de vos saintes inspirations, et par mon repentir j'espère réparer mes infidélités et mériter de nouvelles faveurs. Que jamais je n'oublie ni vos dons ni mon ingratitude; faites que par ma fidélité à vos inspirations je mérite de chanter éternellement vos miséricordes.

IIe Point. — Jamais vous ne comprendrez bien en ce monde la grandeur ni le nombre des miséricordes de Dieu sur vous. Ces grâces intérieures que Dieu tire de ses trésors passent souvent inaperçues, et toujours par défaut de réflexion; souvent même celles qui sont extérieures et sensibles nous échappent à cause de la dissipation dans laquelle nous vivons. Mais dans le ciel les saints seront sans cesse occupés à bénir le Seigneur et à le remercier des grâces extérieures dont ils connaîtront tout le prix. De leur côté, les âmes qui sont dans le purgatoire se souviennent de toutes leurs infidélités, de leur ingratitude; ce n'est qu'alors qu'elles connaissent que Dieu les avait traitées en enfants chéris. Elles apprécient

toute la faveur par laquelle elles sont devenues chrétiennes, et à ce titre héritières du ciel et cohéritières de Jésus-Christ. Elles se rappellent les avis salutaires d'un confesseur plein de zèle ; ces avis auraient dû produire des fruits au centuple. Elles se souviennent des instructions qu'elles reçurent dès leur enfance, soit d'une mère chrétienne et pieuse, soit d'un pasteur qui leur enseignait les vérités saintes et les commandements de Dieu. Hélas ! s'écrient-elles dans leur douleur, nous avons été cette terre ingrate qui a plus d'une fois mérité la malédiction céleste, et maintenant nous éprouvons combien il est dur et amer d'avoir abandonné le Seigneur ; nous voilà condamnées à gémir longtemps loin de Dieu, loin de notre patrie, dans une prison ténébreuse, dans un feu qui nous dévore. Ayez pitié de nous, vous au moins que nous avons aimés, car la main du Seigneur s'est appesantie sur nous.

En effet, ces âmes, aussi bien que vous maintenant. avaient tous les moyens de se sanctifier et d'éviter les maux qui les accablent. Mille fois elles firent elles-mêmes ou entendirent des lectures de piété qui devaient toucher leur cœur ; chaque dimanche la parole sainte leur fut distribuée du haut de la chaire chrétienne ; souvent elles reçurent ou du moins elles purent recevoir le sacrement de Pénitence, qui devait guérir toutes les blessures faites par le péché. Quelles grâces aussi ne purent-elles pas puiser dans la sainte communion, qui devait leur rendre tout le lustre de leur première innocence ! Le cœur de Jésus-Christ, brûlant d'amour , devait les embraser. Quelques unes eurent même l'occasion de se livrer aux saints exercices de la retraite ; elles purent y entendre la voix de Dieu qui leur parlait avec plus de force. Et que de bons exemples dans une famille chrétienne, dans la fréquentation de plusieurs personnes pieuses! Mais peut-être, au lieu de s'édifier, disaient-elles comme vous que tout le monde ne peut pas avoir une égale piété, qu'elles ne demandaient pas d'être d'une sainteté éminente, qu'il

leur suffisait de n'être pas damnées. Maintenant elles voient ce qu'il en coûte pour n'avoir pas servi Dieu avec assez de ferveur. Que les semaines et les mois sont longs lorsqu'il faut les passer dans des supplices dont nous ne pouvons comprendre ni la grandeur ni la durée ! Pleurer, gémir, ne pouvoir se soulager soi-même et attendre toujours un secours étranger qui fait souvent défaut, n'est-ce pas une position désolante? Mon Dieu, que vos jugements sont terribles sur les enfants des hommes quand ils ont méprisé les ressources de votre miséricorde infinie !

Cependant ces âmes se rendent justice à elles-mêmes, elles comprennent que les jugements de Dieu sont remplis d'équité, et quand même elles pourraient entrer au ciel avec les taches qui les défigurent, elles ne le voudraient pas ; leur conscience, qui est juste, leur fait approuver la sentence qui les a condamnées. Mais elles s'écrient : Comment ai-je pu, Seigneur, ne vouloir m'imposer aucune gêne, aucune contrainte ? Il ne fallait qu'un léger sacrifice pour vous être agréable, et j'ai été assez insensée que de préférer les maux que j'endure plutôt que de me donner toute à vous. Ah ! j'ignorais à quelles peines je m'exposais, et je n'avais pas compris qu'un jour passé au milieu de ces flammes et loin de vous était plus cruel qu'un siècle entier passé dans une noire prison.

Examinez maintenant le tort immense que vous vous faites par votre tiédeur et votre indifférence dans le service de Dieu, vous qui recevez si rarement la sainte communion ou qui la recevez presque toujours sans fruit. Vous portez dans votre cœur un Dieu brûlant d'amour, et vous êtes glacé. La parole sainte, les bons exemples, les meilleurs conseils passent sur vous comme l'eau sur la pierre sans vous pénétrer. Jusqu'à quand durera cet engourdissement? Mon Dieu, c'en est déjà trop ; je le promets, je le jure en votre présence, dès aujourd'hui je veux vous servir avec plus de fidélité. Donnez-moi votre grâce, sans elle je ne puis rien.

SEPTIÈME JOUR DE L'OCTAVE DES MORTS.

* *Sur le tourment du feu et la durée des peines du purgatoire.*

Quel est ce feu du purgatoire dont parle l'Ecriture? est-ce un feu semblable à celui qui sert à nos usages sur la terre? est-ce le même que celui de l'enfer? Combien de temps durera le supplice auquel sont condamnées les âmes qui n'ont pas eu soin de se purifier suffisamment tandis qu'elles le pouvaient? Tel est le sujet de cette méditation.

Ier Point. — Il nous est impossible de savoir quelle est la nature du feu qui tourmente les âmes du purgatoire. Le feu matériel, tel que nous le connaissons, pourrait-il avoir, si Dieu le permettait, la puissance de brûler les âmes? Nous ne pouvons en douter, car tout est possible à Dieu. Mais n'est-ce point un feu spirituel en quelque sorte, créé exprès pour punir les pécheurs, et ce feu n'est-il point le même que celui de l'enfer? Sur tout cela, nous ne savons qu'une chose d'après les saintes Ecritures et les saints Pères, c'est qu'il y a des âmes qui sont sauvées, mais en passant par le feu ; nous savons ce que dit saint Augustin, que les péches grands ou petits seront punis dans un fleuve de feu dont les flammes, semblables à des flots brûlants, rouleront les coupables de brasiers en brasiers. Le feu, ajoute saint Paul, éprouvera les œuvres de chacun. Il est au moins certain, d'après ces témoignages, qu'il y a dans le purgatoire un tourment qui produit sur les âmes une torture semblable à celle du feu, et cette pensée est bien capable de nous faire comprendre ce que nous avons à craindre de la justice de Dieu. Il n'est rien en effet de plus cruel que le feu, quoiqu'il soit indispensable à nos usages; c'est le supplice le plus terrible auquel l'homme puisse être condamné. Que sera-ce donc

d'un feu surnaturel allumé par le bras vengeur de Dieu, et qui aura un pouvoir spécial sur les âmes?

Seigneur, je frémis à la seule pensée d'un homme qui se trouverait dans une maison embrasée ; que d'efforts on ferait pour le délivrer lorsqu'on entendrait ses cris lamentables et que déjà ses bras, ses pieds seraient entourés de flammes! C'est une mère qui voit son enfant s'agitant au milieu d'une fumée qui va le suffoquer ou tombant sur des charbons ardents ; sa tendresse s'enflamme comme le feu, elle se jette au milieu du danger, elle brave la mort. Si vous l'aimez mieux, c'est votre père, votre mère, un excellent ami, dont le lit est en flammes ; déjà sa chambre est embrasée, il pousse des cris, demande du secours, il vous aperçoit et vous appelle ; le laisserez-vous périr quand il est possible encore de le délivrer? Quelle ne serait pas votre barbarie! Il y a des âmes qui vous sont chères, qui peut-être souffrent pour vous avoir trop aimé ; voulez-vous les laisser sans secours, sans assistance, quand vous pouvez les soulager et même les délivrer ?

Quelle différence entre le feu du purgatoire et celui de cette vie! Le feu matériel dure peu de temps, il s'éteint bientôt faute d'aliment, d'ailleurs il ne tarde pas d'enlever le sentiment ; mais celui du purgatoire, produit par la puissance vengeresse de Dieu, ne s'éteint jamais, les âmes sont le bois qui l'entretient, et, en brûlant ses victimes, il ne les consume pas, il leur laisse au contraire tout le sentiment de la douleur qu'il produit, il brûle et conserve ceux qui lui sont livrés. Le feu matériel agit aveuglément et ne met aucune différence entre le juste et le coupable ; celui du purgatoire discerne ses victimes, il brûle à proportion de la gravité et du nombre des fautes, il cherche et fouille les replis de la conscience, découvre jusqu'aux moindres souillures, distingue les circonstances des diverses infidélités, rappelle à l'âme ses pensées les plus secrètes, rappelle à la mémoire le lieu,

les personnes et tout ce qui constitue le péché tel qu'il est aux yeux de Dieu; il ne laisse rien sans châtiment. On ne peut plus alors se tromper soi-même ni se faire la moindre illusion : les paroles, les regards, les pensées, les intentions, tout lui est connu; il les montre à l'âme et répare par ses ardeurs la majesté de Dieu outragée.

L'âme, accablée par le sentiment de son indignité, ne regarde plus le péché véniel comme une pure bagatelle, elle ne l'excuse plus comme autrefois, mais la mort la plus cruelle lui paraîtrait préférable au malheur d'avoir offensé Dieu même légèrement. Elle connaît maintenant sa grandeur, sa sainteté, ses perfections infinies; elle voit que les plus grands maux ne sont rien en comparaison de la moindre faute contre un Dieu si grand et si aimable.

Quel regret elle éprouve de n'avoir pas réduit son corps en servitude! Ah! Seigneur, s'écrie-t-elle, si vous n'aviez usé envers moi de toute votre miséricorde, ce n'est pas dans ce séjour de larmes que devrait être ma demeure, mais dans les brasiers éternels; c'est vous qui m'avez retirée de l'abîme où je me suis souvent jetée par mon imprudence. Mais en attendant que je puisse jouir de votre présence, ô mon Dieu, je repasse dans l'amertume les années que j'ai passées dans le péché, la négligence ou la tiédeur, et je souffre dans ces flammes, *crucior !*

Mais vous qui faites ces réflexions, que pensez-vous de votre vie, et que vous préparez-vous pour le temps à venir? Ne craignez-vous pas qu'en lassant la bonté de Dieu comme vous le faites, vous ne vous attiriez des maux plus grands que ceux du purgatoire? Que deviendriez-vous si Dieu vous appelait aujourd'hui? Réfléchissez sur vous-même et demandez-vous si ces âmes saintes n'auraient pas droit de vous dire comme le Sauveur aux pieuses femmes pendant sa passion : Pleurez plutôt sur vous-même.

IIe POINT. — Les âmes dans le purgatoire n'ont pas la consolation qu'avaient les martyrs sur les échafauds et

sur le bûcher ; elles ne peuvent pas se dire comme eux : Les peines que j'endure me rendent plus agréable à Dieu ; par ces maux j'augmente mes mérites et ma couronne, je prends part à la passion du Sauveur, je bois son calice. Le malade même qui est sur son lit de douleur peut encore mériter et se rendre plus agréable à Dieu ; mais l'âme qui gémit dans les brasiers n'en retire aucun mérite, elle est sous le poids de la justice divine, et ses maux n'ont plus rien de volontaire.

Mais combien de temps dureront ces nombreuses et cruelles souffrances? C'est le secret de Dieu. Tout ce que nous savons, c'est qu'il y a une juste proportion entre la dette et le paiement. Si nous en jugeons par ce qui se pratiquait pendant les dix premiers siècles de l'Eglise, nous ne pouvons douter que les souffrances des âmes ne durent un temps assez long. Quand une personne était morte, on commençait à réciter des prières, à chanter des psaumes, on offrait le saint sacrifice de la Messe. Toutes ces pratiques pieuses se continuaient le troisième, le neuvième jour après la mort, ensuite le quarantième jour et à l'anniversaire que l'on répétait plusieurs années de suite. Dans tous les pays où la foi a conservé son empire, le même usage subsiste encore. L'Eglise nous montre clairement par cette pratique qu'elle est persuadée qu'un grand nombre d'âmes souffrent et souffriront plusieurs années dans le séjour des larmes, dans ce feu dont la seule pensée a toujours fait trembler les saints.

C'est à vous qui gémissez depuis longtemps sur un lit de douleur à nous dire combien sont longues les heures sans sommeil et les nuits passées dans les soupirs et les larmes. Mais qu'elles sont plus cruelles les peines, si l'on est abandonné sans secours, si à ces maux du corps viennent se joindre des peines morales, des soucis, la disette et l'affreuse indigence ! On compte alors les heures et les minutes, on attend le jour, et le jour qui arrive enfin n'apporte aucun soulagement, sinon qu'on sent mieux sa

misère et son abandon ; les larmes coulent, la vie devient à charge, de longs soupirs s'échappent d'une poitrine desséchée, et l'on s'écrie avec Job : La vie me pèse, *tœdet me vitæ meæ.* On s'agite, le jour est long, mille pensées noires et étranges se donnent rendez-vous dans ce pauvre cœur.

S'il en est ainsi des souffrances de ce monde, que sera-ce de celles du purgatoire, où les maux sont infiniment plus cruels, où l'on sent mieux la privation du seul vrai bien, du bien infini? Cependant il est des âmes qui sont là depuis des années, depuis des siècles, puisque l'Eglise permet que pour elles on offre le saint sacrifice. Il y a des anniversaires séculaires, il y a donc des pécheurs qui, en compensation des peines éternelles qu'ils ont méritées, font dans le purgatoire une pénitence qui dure plusieurs siècles et jusqu'à la fin du monde. Seigneur, vos jugements sont remplis d'équité, mais ils sont terribles sur les enfants des hommes qui ont négligé trop longtemps vos menaces et vos avertissements.

Or, ces âmes malheureuses savent parfaitement qu'il nous est facile de les soulager, d'abréger leurs souffrances. Elles en voient qui devaient souffrir avec elles longtemps encore et qui se trouvent délivrées par les bonnes œuvres, les prières des vivants et le saint sacrifice de la Messe ; elles élèvent la voix et vous crient : Ayez pitié de nous, vous qui fûtes nos amis, car la main du Seigneur s'est appesantie sur nous. Nous n'avons point oublié vos soins empressés lorsque nous étions malades, ni vos larmes au moment de notre mort ; ayez pitié de nous maintenant que nos maux sont plus poignants, nos souffrances plus amères. Ce sont vos conseils, vos exemples, peut-être votre négligence à veiller sur notre conduite, votre indulgence malheureuse, qui nous ont plongées dans cet abîme de misère ; vous nous avez trop souvent conduits dans de certaines sociétés, certaines fêtes mondaines, certains plaisirs frivoles et même criminels. Puisque vous

partageâtes nos joies, prenez part à nos peines cuisantes.

Mon Dieu, je déplore à vos pieds les jours que j'ai passés dans l'oubli de ces âmes infortunées ; ayez pitié de moi selon votre immense miséricorde. J'ai contribué à rendre plus longues et plus cuisantes les souffrances de ceux qui m'aimaient et que je chérissais, et je n'ai pas compris qu'en les oubliant je m'oubliais moi-même. Je prierai pour elles afin de n'être pas abandonné.

HUITIÈME JOUR DE L'OCTAVE DES MORTS.

Avantages temporels et spirituels que nous procure la dévotion aux âmes du purgatoire.

Celui qui m'aime, je l'aimerai et je le lui prouverai. Telles sont à peu près les paroles que le divin Sauveur adressait à ses apôtres avant de les quitter. Celui qui m'aime, je l'aimerai, disait-il, et je me manifesterai à lui. Or, ce que Jésus-Christ promettait à ses disciples, les saintes âmes qui gémissent dans le purgatoire l'accomplissent chaque jour en faveur de ceux qui les soulagent selon leurs moyens. Animées par la charité et la reconnaissance la plus vive, et sachant qu'elles ne peuvent rien pour elles-mêmes, elles reportent toutes leurs affections sur ceux qui s'intéressent à leur sort. Nouveau motif de ne jamais les oublier, non seulement pendant cette octave, mais tous les jours de notre vie.

Ier Point. — Il est certain que les âmes souffrantes ne peuvent rien pour elles-mêmes; leurs larmes et leurs prières sont sans fruit. Vous ne sortirez pas de là, leur a-t-on dit, avant d'avoir payé jusqu'à la dernière obole toutes les dettes que vous avez contractées envers la justice divine. Mais il n'en est pas ainsi de ce qu'elles demandent en notre faveur. Comme elles sont dans l'ordre de la providence, elles touchent le cœur de Dieu qui ne saurait leur résister. Car Dieu aime tendrement ces âmes; c'est pour-

quoi ce qu'elles demandent pour leurs bienfaiteurs, elles l'obtiennent, et leur demande est accompagnée d'une ardeur ineffable; elles ne veulent pas être en retard envers leurs bienfaiteurs; elles rendent à ceux qui s'intéressent à elles des services temporels et spirituels.

L'impie traite de superstition la croyance à l'assistance de ces âmes bienfaisantes; mais l'expérience nous apprend que jamais elles n'ont manqué de secourir ceux les ont invoquées. Que de voyageurs égarés les ont suppliées et ont été remis dans la bonne voie! que de malades ont été guéris, que de gens dans l'affliction ont été soulagés par elles! Combien de fois, obligé de partir à une heure déterminée de la nuit, vous les avez priées de vous réveiller à tel moment, et à l'heure indiquée une voix douce semblait vous appeler, ou bien une main bienfaisante semblait vous exciter à vous réveiller! La chose était si frappante, que vous regardiez autour de vous pour voir s'il y avait quelqu'un. Qui n'a pas fait cette expérience plus d'une fois? On pourrait dire généralement d'elles ce que les saints disent de la bienheureuse Vierge, que jamais on ne les invoqua en vain.

Mais s'il en est ainsi des choses temporelles, que sera-ce lorsque vous les invoquerez pour obtenir votre salut, lorsqu'en priant pour elles vous intéressez Dieu lui-même en votre faveur, parce que Dieu les aime, qu'il désire leur bonheur et que leur bonheur lui procure une gloire accidentelle plus abondante, puisqu'au moment de leur délivrance elles uniront leur voix à celle de tous les bienheureux pour chanter ses louanges? Ce que vous aurez fait pour ces âmes, vous l'aurez donc fait pour Dieu. Jésus-Christ nous assure que le bien que nous faisons au dernier des siens, c'est à lui-même que nous le faisons. D'ailleurs, c'est un devoir sacré d'aimer son prochain comme soi-même. N'est-ce pas pour nous montrer la nécessité indispensable de cet amour que Jésus-Christ est descendu sur la terre, qu'il a souffert une mort cruelle

pour le salut des pécheurs, qu'il est descendu dans les limbes pour consoler les âmes qui attendaient sa venue? Enfin, si tous ces motifs n'étaient pas suffisants pour vous engager à soulager ces âmes, qu'au moins celui de vos propres intérêts vous y excite. Souvenez-vous que ceux qui auront été miséricordieux obtiendront miséricorde, et qu'on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi envers les autres. Si donc vous procurez le bonheur de ces âmes souffrantes, vous procurez le vôtre, puisque telle est la promesse de Dieu même. Ainsi, en travaillant pour leur bonheur, vous travaillez pour vous-même; leurs prières, pendant qu'elles sont encore au milieu des flammes, seront écoutées de Dieu. Mais c'est surtout lorsqu'elles vous devront leur délivrance qu'elles vous regarderont comme leur unique bienfaiteur ; c'est alors qu'elles feront auprès de Dieu les plus vives instances pour obtenir votre conversion ou pour vous retirer du lieu d'expiation dont elles connaissent toute la rigueur. Parvenues enfin dans la patrie, leur charité devient plus vive encore, et leur reconnaissance est sans bornes. Votre propre intérêt ne saurait-il vous toucher ?

Entendez leur voix qui parle au fond de votre cœur : Quoi ! vous disent-elles, vous jouissez de nos biens, nous vous avons laissé ce que nous possédions, comptant sur votre reconnaissance, et vous nous abandonnez au moment où notre misère est extrême ! Nous vous avions chargé de quelques legs pieux, de quelques aumônes ; il était convenu que vous feriez célébrer un certain nombre de fois le saint sacrifice de la Messe pour nous obtenir le repos après lequel nous soupirons, et vous ne le faites pas! Où est donc votre justice, et comment ne rougissez-vous pas de nous oublier et de nous refuser même ce qui nous appartient?

Mon Dieu, j'ai honte de moi-même, et je rougis quand je me rappelle et mon ingratitude et mon injustice en-

vers ces âmes ; en les oubliant je m'oublie moi-même. Et qu'importe que je ne les oublie pas si je ne fais rien pour leur délivrance? J'espère avec votre secours m'acquitter désormais du devoir qui m'est imposé. Je ne me contenterai pas de répandre quelques larmes et quelques fleurs sur leur tombe, je ferai pour elles ce que je désire qu'on fasse pour moi après ma mort.

IIe Point. — *Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés.* C'est la recommandation de l'apôtre saint Jacques. Il faut donc prier pour les âmes, afin que, délivrées de leurs peines, elles entrent dans le lieu du repos et de la félicité; mais ce n'est pas seulement pendant cette octave que vous devez le faire, c'est toujours, c'est-à-dire jusqu'à la fin de votre vie. Si la vue d'un pauvre plongé dans la plus affreuse indigence émeut nos entrailles, si nous sommes touchés de compassion en voyant un homme brisé et couvert de plaies et de contusions, si nous savions qu'il ne faut que quelques prières pour les rétablir ou les rendre heureux, nous ne les refuserions pas, serions-nous assez durs pour refuser ce secours à des parents, à des amis, à des âmes qui n'attendent que ce moyen pour être unies à Dieu et le posséder? Que vous en coûterait-il d'offrir à Dieu pour elles vos travaux, vos prières, vos privations, de réciter le chapelet ou de faire le Chemin de la Croix? Ne pouvez-vous pas dire souvent ces paroles touchantes que l'Eglise répète à chaque instant : *Que les âmes des fidèles trépassés reposent en paix?* Si vous saviez combien une semblable demande est agréable à Dieu, vous la répèteriez sans cesse.

Mais quels secours abondants vous procurez aux âmes en assistant au saint sacrifice de la Messe dans cette intention! Ici ce n'est plus vous seul qui priez, c'est Jésus-Christ qui offre à son Père son corps couvert de plaies et son sang répandu. La Messe n'est pas seulement établie pour procurer la grâce aux vivants, elle procure le repos aux morts. Si le sang d'Abel criait du sein de la terre

pour demander vengeance, combien criera plus encore le sang de Jésus-Christ pour obtenir miséricorde ! Mais assistez à la Messe avec un cœur brûlant et animé par la foi et la charité. Que de fois vous y avez assisté avec négligence et tiédeur ! Que pouvez-vous obtenir ? Vous croyez peut-être qu'une seule Messe avec indulgence plénière doit suffire pour délivrer une âme ? Détrompez-vous. Il n'est pas certain que le mérite du saint sacrifice, qui est d'un prix infini, soit appliqué à une âme en son entier ; il est moins certain encore qu'il soit appliqué à la coulpe du péché, mais il s'applique à la peine méritée par le péché. Ne négligez donc jamais cette pratique si efficace pour le soulagement des âmes ; offrez et faites offrir le saint sacrifice. Quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire si vous négligiez ce moyen si avantageux de vous rendre utile à ceux qui vous sont chers, et en général à toutes les âmes, qui sont vos sœurs en Jésus-Christ et qui implorent votre assistance ?

Ne négligez pas la sainte communion, qui est encore un des moyens les plus efficaces pour procurer aux âmes le bonheur éternel. *Celui qui me mange*, dit Jésus-Christ, *vivra par moi.* Lorsque dans d'autres moments vous priez, vous êtes seul avec vos misères et vos péchés ; mais au moment de la communion vous êtes uni à Jésus-Christ, vous ne faites avec lui qu'une seule et même chose ; c'est Jésus-Christ qui agit en vous, qui parle par votre bouche et votre cœur ; vos prières sont ses prières, et vous pouvez tout obtenir par son entremise. Vous pouvez donc alors faire descendre dans le purgatoire d'abondantes miséricordes, semblables à une douce rosée, et en introduire plusieurs dans le séjour des bienheureux. Vous voit-on faire souvent la sainte communion dans cette intention, et avez-vous ménagé le temps de votre action de grâces de manière à obtenir quelque faveur pour les âmes souffrantes ? Hélas ! vos communions sont rares et peut-être sans fruit, tant sont faibles vos dispositions.

Enfin vous avez encore sous la main le trésor des indulgences, presque toujours ouvert afin que vous puissiez y puiser abondamment. Les indulgences sont le prix du sang de Jésus-Christ, dont une seule goutte suffirait pour sauver tout l'univers; c'est encore la surabondance des mérites de la sainte Vierge et de tous les saints. Pensez-y donc et pour vous et pour les âmes du purgatoire ; vous pouvez adoucir leurs maux et hâter leur délivrance, le refuserez-vous? Ayez soin seulement de remplir les conditions imposées pour les gagner. Il y a des indulgences attachées à certaines prières, à certaines œuvres de piété ; il y en a de très-nombreuses attachées au Chemin de la Croix, et celles-ci n'exigent presque pas d'autre condition que de parcourir les croix les unes après les autres en méditant un instant devant chacune sur un mystère de la passion. Mais peut-être vous n'osez pas faire cet exercice ; vous craignez de vous distinguer, de passer pour un dévot. Pour ne pas déplaire à quelques impies, vous préférez vous priver des grâces qui y sont attachées et en priver les âmes. Que vous êtes cruel aux autres et à vous-même! Vous pleurez à la mort de vos parents, de vos amis, de vos bienfaiteurs ; peut-être par sensibilité vous placez une pierre sur leur tombe. Que leur importent ces hommages qui ne peuvent les soulager? Vos larmes et vos monuments ne leur sont d'aucune utilité; des œuvres pies, des aumônes, des indulgences leur seraient profitables; mais vous préférez satisfaire votre vanité jusque sur une tombe.

Que ma dureté et mon ingratitude ont été grandes jusqu'ici, ô mon Dieu! J'ai des parents, un frère ou une sœur que j'aimais tendrement et qui se seraient volontiers sacrifiés pour moi ; il me semble en ce moment entendre leurs voix plaintives, ils se plaignent que je les ai oubliés, car je n'ai presque rien fait pour adoucir leurs maux. Je déplore mon ingratitude, et je ne négligerai rien pour la réparer aujourd'hui et tous les jours de ma vie. Hélas!

s'il est vrai que ceux qui ne secourent pas l'indigent selon eurs moyens sont des assassins, selon l'enseignement des docteurs, j'ai donc été le bourreau de ceux que je n'ai pas soulagés dans le purgatoire. Il n'en sera plus ainsi, désormais je ferai mes efforts pour hâter leur bonheur.

VINGT-TROISIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la confession sacramentelle.

Ier Point. — *Ne soyez pas sans crainte, même pour le péché qui est pardonné* (1). Lorsqu'on veut faire une retraite ou se mettre dans la voie qui conduit au salut, en passant de la vie purgative à la vie illuminative pour arriver à la vie unitive, on doit d'abord faire une confession générale de toute sa vie, ou au moins depuis la dernière générale que l'on a faite. Voici quels en sont les avantages :

1° Une si grande multitude de péchés que l'on met sous les yeux agite l'âme plus violemment et excite une plus vive douleur.

2° Connaissant mieux qu'auparavant la nature, la gravité et la malice des péchés, l'esprit est plus prompt à les détester et à se corriger.

3° L'accusation de péchés si énormes, que l'on fait volontairement, donne une plus grande confusion, et par là satisfait mieux à la majesté divine, diminue la peine et augmente le mérite et la grâce.

4° Il s'ensuit que l'homme, après s'être ainsi bien confessé, est mieux disposé pour recevoir l'Eucharistie, qui a pour effet de faire éviter le péché, de conserver et d'augmenter la grâce reçue.

5° L'âme, plus purifiée de toutes les taches du péché,

(1) Eccli. 15.

craint davantage d'y retomber et s'affermit dans le bon propos de pratiquer la vertu.

6° De là naît la paix et la tranquilité de l'âme, qui surpasse tout sentiment; de là la joie intérieure pour l'âme qui se trouve délivrée du fardeau énorme de ses péchés et plus agile à parcourir la voie des commandements, ce qui lui donne une grande consolation à l'heure de la mort.

7° Peut-être aussi la répétition de vos confessions précédentes vous est-elle nécessaire à cause de quelque négligence ou de quelque défectuosité. C'est pourquoi ici vous allez méditer les conditions nécessaires au sacrement de Pénitence; vous chercherez quel défaut vous y avez laissé glisser; vous vous pénètrerez bien aussi de ce qu'il faut observer par rapport à la réception de ce sacrement, à l'examen de la conscience, à l'amendement, à la confession et à la satisfaction.

Quelle règle suivez-vous pour la confession? Quel motif vous y amène? Si c'est par contrainte et en quelque sorte malgré vous, si c'est rarement, votre préparation n'est pas bonne, car il est difficile de bien faire ce que l'on fait avec peine ou ce que l'on fait rarement; le meilleur maître pour bien faire une chose, c'est l'exercice et la répétition. Lorsque la conscience vous reproche une faute mortelle, ne tardez pas à revenir au Seigneur, et ne négligez pas d'apaiser la divine justice. Les théologiens enseignent, d'après saint Thomas, que c'est un nouveau péché mortel d'y ajouter le mépris.

Comment dormez-vous et reposez-vous en paix, lorsque vous voyez le glaive de la vengeance divine suspendu sur votre tête, et que vous n'ignorez pas que l'impie et son impiété sont en abomination devant Dieu; que si sa colère vient à s'enflammer personne ne peut s'y soustraire, tandis qu'il est si facile de rentrer en grâce, si facile aussi de périr et de périr éternellement? Plus on diffère le remède, plus il est difficile de guérir; le mal

devient plus violent, s'étend davantage et se fortifie par l'habitude. Plus vous différez, plus votre âme devient faible, plus il est difficile de rentrer en soi-même, d'examiner sa conscience et de compter ses péchés ; plus on s'éloigne de Dieu et Dieu du pécheur, plus il est difficile de rentrer dans le bon chemin. *Mes plaies se sont envenimées et corrompues par ma folie.* Voilà ce que disait le prophète pour l'avoir éprouvé. Celui qui purifie plus souvent son âme tombe moins fréquemment, tombe plus légèrement, se relève plus facilement.

VINGT-TROISIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la confession sacramentelle (suite).

IIe Point. — Prenez garde qu'il ne vous arrive pas, comme à plusieurs, de faire votre préparation avec plus de négligence parce que vous vous confessez plus souvent. La pénitence est la seconde planche après le naufrage, sans laquelle il y en a peu qui parviennent au salut ; car parmi les adultes il y en a très-peu qui puissent présenter à Jésus-Christ, devant son tribunal, la robe de l'innocence. D'après cela il est facile de voir combien il importe de se repentir comme il le faut pour le salut, et comme on ne le peut sans la grâce du Saint-Esprit, on doit donc la demander avec humilité.

Ensuite faites un examen sévère de tout ce que vous avez dit, pensé, fait ou omis depuis la dernière confession, en parcourant non seulement les commandements de Dieu et de l'Eglise, mais aussi tous les devoirs de votre état et de votre condition, comme le fit observer un prêtre pieux en parlant à un souverain : *Vous avez accusé*, dit-il, *les péchés de Charles, accusez aussi les péchés de César.* On doit s'examiner d'autant plus longtemps qu'on a tardé plus longtemps de recevoir le sacrement, avec d'autant plus de diligence qu'on a moins veillé sur soi-

même ; avec un soin d'autant plus grand qu'on a péché plus souvent. Vous vous trompez si vous croyez qu'une demi-heure ou même une heure entière suffise pour connaître vos péchés, lorsque vous n'avez pas fait cet examen depuis longtemps et que vous avez des habitudes invétérées. Vous ne jetez qu'à peine et comme en passant un coup d'œil vague sur votre vie ; vous choisissez quelques fautes extérieures et frappantes, et vous laissez le reste. Une si grande négligence ne saurait être excusée auprès du juste Juge, et il ne pourrait vous pardonner si vous avez oublié quelque faute grave, ce qui est très-vraisemblable.

Mais il y a un milieu en tout ; il ne faut pas pousser trop loin le scrupule. Si lorsqu'avant la confession vous cherchez vos péchés, si vous vous confessez souvent et que chaque jour vous examiniez avec soin toutes vos actions, ne vous troublez pas par une crainte excessive, et que votre esprit tourmenté ne se figure pas des monstres cachés ; n'employez pas à examiner votre conscience un temps qui sera mieux employé à vous exciter à la contrition.

Il arrive souvent que la valeur et la vertu du sacrement sont sans effet et qu'on le profane par un horrible sacrilége à cause du défaut de contrition. C'est pourquoi vous devez réunir vos forces et mettre tous vos soins à déplorer de tout votre cœur, avec une douleur surnaturelle et souveraine, tous vos péchés qui ont outragé Dieu, en considérant et en pesant mûrement tous les motifs qui peuvent émouvoir votre esprit et exciter votre cœur à la douleur. Croyez-moi, en récitant sans réflexion et sans attention la formule habituelle d'acte de contrition, vous témoignez de bouche ou vous croyez sentir par la pensée une douleur sincère, mais vous ne donnez que des paroles et rien de plus, vous prononcez un mensonge, vous commettez un sacrilége.

Cette douleur des péchés est une partie nécessaire du

sacrement ; elle n'est pas nécessaire seulement lorsqu'on a des péchés graves à déclarer, mais encore lorsqu'on n'en a que de véniels ; et comme il est quelquefois plus difficile d'en avoir le repentir parce qu'ils frappent moins, il sera utile et avantageux, lorsqu'on n'en trouve pas d'autres, d'en choisir un grave de sa vie passée pour en avoir le repentir en le déclarant de nouveau au prêtre.

Cependant il n'est pas nécessaire que le sentiment intérieur de la douleur se manifeste par une émotion extérieure ou par des larmes, qui ne sont pas toujours des preuves bien certaines d'une douleur véritable ; car elles viennent quelquefois de la disposition d'une nature plus tendre ou de la violence d'une appréhension temporelle. Lorsque vous aurez fait ce que vous pouvez, ne vous flattez pas de ce qui ne dépend pas de vous ; laissez toute peine et tout ennui. Souvent ils ne servent qu'à montrer une certaine défiance de la bonté de Dieu, un amour-propre et un orgueil caché, parce que nous voudrions être assurés de la grâce et du salut, et ne pas supporter cette humble condition de notre nature, *qui fait que l'homme ne sait point s'il est digne d'amour ou de haine* (1).

VINGT-TROISIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la confession sacramentelle (suite).

IIIe Point. — La contrition n'est pas seulement la haine de la vie passée, mais encore le bon propos de mener une vie nouvelle ; si ce propos n'est pas sincère, ferme et efficace, l'absolution est nulle, il y a sacrilége. Là où il n'y a pas amendement, la pénitence est vaine, dit Tertullien. Que pensez-vous donc de vos confessions ? Je ne le sais, mais je vous montrerai ce que vous devez en

(1) Eccl. 9.

penser. Ce propos vague et indéterminé que vous prononciez de bouche en disant que vous préfériez mourir plutôt que d'offenser Dieu, qu'a-t-il enfin produit? il devait corriger vos vices, qu'a-t-il corrigé? il devait détruire le peché, qu'a-t-il détruit? il devait rompre les habitudes, laquelle a-t-il affaiblie? il devait éviter l'occasion, qu'a-t-il évité? il devait réparer le dommage, qu'a-t-il réparé? fournir quelques remèdes, quels remèdes a-t-il fournis? empêcher la rechute, et comme le pourceau vous êtes retombé dans le bourbier, comme le chien vous êtes retourné à votre vomissement!

Je conviens que la pénitence n'exempte pas l'homme des traits de l'ennemi et ne le rend pas invincible; qu'elle ne détruit pas enfin le penchant et l'inconstance de la nature humaine, ni sa fragilité; que, quand même on retombe dans les mêmes péchés, surtout s'ils sont véniels, ce n'est pas une preuve infaillible que la pénitence n'a pas été sincère. Cette crainte tourmente quelquefois trop les âmes timides et les éloigne des sacrements. Si cependant on s'est proposé sincèrement de mourir plutôt que de pécher, la rechute ne sera ni si prompte, ni si fréquente, ni si volontaire; on ira avec plus de précautions, on tombera plus légèrement et plus rarement, on se relèvera plus promptement. Où il n'y a pas de changement, la pénitence est vaine.

Il ne manque peut-être pas un certain désir d'amendement, comme on en voit même dans les hommes abandonnés, mais il n'y a point une volonté ferme et sincère; il est facile de le voir, si vous allez tantôt vers un confesseur, tantôt vers un autre, en sorte qu'aucun ne peut bien connaître votre état, votre mauvaise habitude, ni la lâcheté de votre esprit, ou si vous quittez le plus sévère pour en chercher un plus facile et qui vous connaît moins. Vous ne cherchez pas pour votre âme, comme pour votre corps, un médecin qui vous guérisse, mais celui qui vous flatte.

1° Après vous être proposé sincèrement votre conversion, jetez-vous aux pieds du prêtre comme aux pieds de Jésus-Christ, pour demander au Juge infiniment miséricordieux le pardon de vos péchés par la confession. En vous approchant du saint tribunal de la miséricorde, soyez plein d'amour et de respect, de douleur et de honte, de crainte et de confiance. « Alors, mon fils, pour le salut de votre âme, ne craignez pas de dire la vérité. Il « y a une confusion qui conduit au péché, il y en a une « qui mène à la grâce et à la gloire ; n'ayez pas honte de « confesser vos péchés (1). »

Que la vérité, la simplicité et l'humilité vous accompagnent ; n'exagérez rien par l'effet d'une conscience scrupuleuse ; évitez les embarras et les circonstances qui ne viennent pas à la question, et qui ne font pas tant connaître votre état que jeter de la confusion ; n'excusez rien et ne diminuez rien par orgueil ; ne changez rien et n'altérez rien par passion ; ne dissimulez rien par honte, en passant légèrement sur les choses honteuses et en les dissimulant, tandis que vous insistez avec affectation sur les choses légères et que vous les rendez plus claires que le jour, afin que le juge n'en demande pas davantage ; enfin, n'oubliez pas, par négligence, les circonstances qui peuvent faire varier le jugement du confesseur.

Il vous reste à recevoir les avis du prêtre comme les avis mêmes de Jésus-Christ, ainsi que les paroles de salut, la pénitence et l'absolution ; persuadé ensuite que vos péchés vous sont remis par les mérites de Jésus-Christ, ajoutez-y une sincère action de grâces, puisque la miséricorde divine daigne remettre de si énormes et de si nombreux péchés avec tant de bonté et sans exiger de châtiments. Faites avec une grande dévotion la pénitence imposée et le plus tôt possible, de peur qu'en différant ou en oubliant, vous ne vous rendiez coupable de négligence.

(1) Eccli. 4.

Interrogez-vous vous-même pour savoir si vous avez reçu le sacrement de Pénitence avec une semblable préparation. Sans cela prenez le moyen de réparer tous les manquements dont vous êtes coupable par une confession générale, et prenez une ferme résolution de mieux faire à l'avenir.

VINGT-TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

* *Sur le respect dans le lieu saint.*

Jésus entra dans le temple et en chassa tous ceux qui vendaient et qui achetaient (1). Reconnaissez-vous Jésus-Christ à cette conduite? C'est l'Agneau plein de douceur, c'est le Sauveur pacifique, c'est lui qui n'éteindra pas la mèche qui fume encore et qui ne rompra pas le roseau à demi brisé, c'est lui-même qui endure toutes les misères et qui pardonne à ceux qui l'outragent, qui l'insultent. Les plus grands pécheurs ont accès auprès de lui, et le voilà saisi d'indignation; armé d'un fouet, il chasse honteusement du temple une foule de gens en leur adressant les paroles les plus dures. Apprenez que rien n'outrage Dieu comme les irrévérences dans le lieu saint. Quelles dispositions devez-vous apporter à l'église? comment devez-vous vous y comporter? comment devez-vous en sortir? Tel est le sujet de cette méditation.

Ier Point. — On est indifférent pour l'église, on y vient sans empressement et sans intention.

1° *Je me suis réjoui en apprenant que nous irons dans la maison du Seigneur.* C'était le langage du roi-prophète. Son bonheur, sa joie, toute sa consolation était d'aller chanter les louanges de Dieu près de son tabernacle, d'épancher son cœur avec ses larmes et ses prières. Animé par la foi, il trouvait plus de joie dans un entretien avec

(1) Matth. 21.

Dieu qu'au milieu des plaisirs mondains. Le cœur s'occupe de ce qu'il aime. Vous préférez remplir votre esprit de choses temporelles, d'amusements et de sociétés mondaines, vous y pensez longtemps d'avance, vous y réfléchissez, vous en parlez, vous calculez vos jouissances ; mais vous voyez arriver avec la plus grande indifférence le jour où il vous sera permis de vous prosterner au pied des autels, ou bien encore on vous y voit souvent, mais qu'est-ce qui vous y amène? L'indifférence, l'habitude, la routine. Votre cœur tressaille-t-il à cette seule pensée : « Le moment approche où il me sera permis de contem-« pler mon Dieu par la foi, de lui ouvrir mon cœur, de « lui demander ses grâces, d'obtenir ses bienfaits; allons, « mon pauvre cœur, tu vas être soulagé, et toi, mon esprit, « tressaille d'allégresse en Dieu ton Sauveur. »

2° La preuve qu'il n'en est pas ainsi, c'est que vous y venez avec une indifférence glaciale ; l'approche de l'église ne réveille en vous aucun sentiment, vous n'éprouvez pas ce saint frémissement des âmes ferventes, la foi ne vous dit rien, et l'église est pour vous un lieu indifférent comme tout autre. On vous voit lent à vous y rendre lorsque la voix de Dieu vous y appelle ; vous ne vous occupez jusque sur le seuil de la porte que de vos affaires temporelles, de vos marchés, de vos misères et de bagatelles ; vous regardez presque comme un temps perdu celui que vous passez dans l'église. Pourquoi vous trouvez-vous mieux dans les réunions du monde, dans les divertissements? C'est que vous les aimez. Pourquoi vous faut-il si longtemps pour préparer une vaine toilette? C'est que vous ne cherchez pas à plaire à Dieu, mais au monde; c'est que la bouche parle de l'abondance du cœur et que vous pensez à ce que vous aimez, vous parlez de ce qui vous touche.

3° Je sais qu'il se trouve encore un certain nombre de personnes qui se rendent régulièrement et assidument à l'église, poussées par un amour de Dieu sincère et par le

désir d'obtenir des grâces ; mais que le nombre en est restreint ! Peut-être vous y venez comme à un passe-temps, pour pouvoir mieux à votre aise penser à vos occupations, à vos embarras, à vos peines ; que sais-je si vous n'y pensez pas au mal ? Vous dites-vous : Je vais être témoin du plus grand et du plus terrible spectacle, j'assisterai à la mort de Jésus-Christ. Les saints anges pleureront autour de moi de tendresse et d'amour ; je serai dans l'assemblée des saints. Sur ce nouveau Sinaï le Seigneur va me donner sa loi et la graver dans mon cœur ; je demanderai et je recevrai. Le Seigneur est infiniment miséricordieux, il m'attend, je me hâte, je vais revenir comblé de dons célestes. Fasse le ciel que telles soient vos dispositions, car l'église est un lieu vraiment terrible, et le Seigneur y est présent. Tremblez en approchant du sanctuaire, car la maison de Dieu est là.

IIe Point. — Le temple de Salomon, malgré sa magnificence, n'était que l'ombre et la figure des temples chrétiens ; on y voyait l'arche d'alliance, les pains de proposition, la manne, la verge d'Aaron et les tables de la loi. Ici tout vous parle de Dieu, de ses bienfaits ; tout vous rappelle sa présence réelle.

1° En entrant vous apercevez le bénitier et les fonts baptismaux ; l'un vous rappelle qu'il faut être pur pour entrer dans la maison de Dieu, les autres que vous avez été régénéré en Jésus-Christ, qui est devenu votre frère. Plus loin, la croix brille de toutes parts et se montre à vos regards, sur l'autel, sur les ornements du prêtre, sur le voile du calice, et même contre les murailles. Que vous disent toutes ces croix ? Que vous êtes sur un nouveau Calvaire. Voulez-vous vous unir aux bourreaux et vous railler insolemment de celui qui a été crucifié pour vos péchés ? Jésus-Christ se plaint qu'il a eu tout le jour les bras étendus pour un peuple endurci et incrédule. Et comment, devant ce corps ensanglanté, en présence de cette tête percée d'épines, oserez-vous étaler les dange-

reux appas d'une vanité toute mondaine; devant ces yeux mouillés de larmes, avoir un air riant; devant ce front humilié, avoir des yeux altiers, que Dieu déteste, et un front parfumé?

2° Le confessionnal vous rappelle à la douleur de vos fautes et à l'espérance tout à la fois; car le Seigneur est bon et miséricordieux, et il ne veut pas que le pécheur périsse. C'est là qu'il vous a reçu plus d'une fois avec une tendre compassion; c'est là qu'il vous a pardonné vos nombreuses iniquités. Viendrez-vous dans ce saint lieu pour l'y insulter de nouveau, pour lui rendre la grâce qu'il vous a faite? Rougissez plutôt de vos ingratitudes et de vos nombreux péchés, et dites-lui : Seigneur, je l'ai dit, je l'ai promis, je commence à changer de vie, à fuir le péché, à vous aimer. Puis jetez un regard sur cette chaire sainte d'où le Seigneur vous a si souvent fait entendre sa voix; sachez qu'elle s'animera, s'il le faut, au jour du jugement, pour vous reprocher votre dureté et votre résistance. Dites : Seigneur, parlez, votre serviteur écoute. Ecoutez ensuite ce que le Seigneur dira à votre cœur, *car il parlera un langage de paix à son peuple.*

3° Voyez maintenant ce feu qui brûle sans cesse près de l'autel; il est le signe de la présence réelle de Jésus-Christ et de l'amour dont son cœur est embrasé pour vous. Quoi! le Seigneur est là et je n'y pensais pas! Oui, c'est là que le divin Agneau s'immole chaque jour, toujours vivant, afin d'intercéder pour nous avec des gémissements ineffables; c'est là qu'il se fait prisonnier sempiternel pour nous préserver de la prison éternelle; c'est là qu'il vous attend pour recevoir vos gémissements et vos peines, pour vous donner son secours et ses grâces: c'est là qu'il vous invite à son banquet divin pour vous y servir non des viandes grossières ni des mets étrangers, mais son corps, son sang, son âme, sa divinité. Il vous invite et vous presse en vous disant : Venez à moi, je vous soulagerai. Voyez si vous voulez vous refuser à son invi-

tation. Pour vous il opère les plus étonnants prodiges, il traverse l'immensité des cieux, il vient frapper à la porte de votre cœur ; ouvrez-la-lui en lui disant : *Mon âme soupire après vous, ô mon Dieu, comme le cerf altéré après une fontaine d'eau vive.* Que vous êtes ingrat lorsque vous demeurez longtemps sans le recevoir ! que vous êtes barbare si vous le recevez indignement ! *Celui qui ne mange pas ma chair n'aura pas la vie ; celui qui la mange indignement se rend coupable du corps et du sang du Seigneur, et celui qui viole ce temple de la Divinité, Dieu le perdra.* Que de pensées salutaires doit donc vous inspirer la présence du saint autel, que les anges n'envisagent qu'en tremblant !

Toutes les cérémonies qui se font à l'église, tout ce que nous y voyons est bien capable de nous inspirer de salutaires réflexions : les tombeaux que nous foulons aux pieds nous rappellent notre mortalité ; les statues et les images des saints nous enseignent à pratiquer leurs vertus ; les pierres mêmes de l'édifice, par leur union, nous apprennent qu'étant destinés à former la construction de la céleste Jérusalem, nous devons vivre dans une union parfaite. Les cierges allumés sont une figure de l'amour de Dieu qui doit consumer nos cœurs ; l'encens est une image de la ferveur dans la prière, qui doit s'élever jusqu'au trône de Dieu ; le chant est une imitation des hymnes de louanges qui retentissent devant l'autel de l'Agneau ; l'aspersion, les bénédictions, les vêtements sacerdotaux renferment des signes mystérieux que la foi peut vous faire comprendre.

IIIe Point. — *Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus !* Lorsque la reine de Saba eut admiré le bel ordre qui régnait dans le palais de Salomon, et surtout le temple, elle n'avait pas d'expressions pour rendre son étonnement. Imitez son exemple, remerciez Dieu, et n'oubliez pas ce que vous avez vu et entendu.

1° Quels eussent été vos sentiments si vous eussiez assisté à la mort de Jésus-Christ sur la croix ? Les bour-

reaux se frappaient la poitrine en disant : C'était vraiment le Fils de Dieu ! Les femmes pieuses méditaient sur le mystère effrayant auquel elles avaient assisté. N'est-ce pas le même Dieu qui offre encore son corps et son sang au sacrifice de la Messe? N'est-ce pas à lui que vous offrez vos hommages avec l'Eglise pendant les autres offices? N'avez-vous pas été comblé des bienfaits de Dieu? Dites donc en vous-même . *J'ai vu aujourd'hui des choses admirables*, la foi m'a montré mon Sauveur et mon Dieu s'immolant pour moi. Je vous rends grâces, Seigneur, des bienfaits dont vous m'avez comblé ; faites que je ne les oublie jamais.

2° Vous avez entendu la parole de Dieu par la bouche de son ministre. Ah ! il y a si longtemps que cette parole sainte retentit à vos oreilles sans produire des fruits! Quand donc commencerez-vous à devenir un arbre qui porte du fruit pour la vie éternelle ? quand ne laisserez-vous plus cette sainte semence tomber sur un chemin public ou dans les épines? Il est temps, ô mon Dieu, que mon âme ne soit plus une terre stérile qui ne mérite que la malédiction et le feu. Je veux pratiquer ce que j'ai entendu.

3° De retour dans votre maison, ne perdez rien du bien que vous avez recueilli. Entretenez-vous de ce que vous avez vu et entendu dans le lieu saint, faites-en l'objet de vos réflexions, et que votre vie devienne conforme aux instructions sacrées. C'est ainsi que la maison de Dieu deviendra pour vous la porte du ciel et le commencement d'un bonheur qui n'aura pas de fin.

VINGT-QUATRIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la sainte communion.

Ier Point. — *Je suis le pain vivant descendu du ciel, celui qui mange de ce pain vivra éternellement* (1). Le sacrement

(1) Jean 6.

de l'Eucharistie est supérieur aux autres en dignité et en sainteté ; il renferme non seulement la grâce, mais l'auteur de la grâce et le distributeur de tous les dons. C'est pourquoi aucun acte de la religion n'exige, par sa gravité et par son excellence, une plus grande attention, un plus grand soin que la participation à ce mystère ; la plus longue vie ne suffirait pas à une disposition convenable. Proposons-nous de corriger une si grande misère et une telle indignité par une pieuse attention, par de fréquentes communions, par une diligente préparation, par une réception convenable et par une fervente action de grâces.

1° L'indignité ou l'humilité ne doivent pas nous éloigner de la table du Seignenr, mais elles doivent nous faire faire une exacte épreuve, une soigneuse préparation ; je dis non une préparation qui réponde à la dignité de celui qui nous visite, car personne ne saurait y parvenir, mais qui réponde à la faculté de celui qui le reçoit et à la grâce divine. Ainsi vous ne vous excusez pas bien lorsque vous prétextez votre bassesse ; vous ne devez pas vous éloigner parce que vous êtes coupable et indigne, mais à cause de cela même vous devez apporter le plus grand soin dont vous êtes capable pour mériter de participer aux biens célestes dont Jésus-Christ a coutume de remplir l'âme pieuse par son intime union. Celui-là est assez digne qui se regarde comme indigne, et qui applique tout son esprit à s'approcher avec moins d'indignité et avec le plus de préparation possible. Si vous y venez ainsi, vous en serez plus digne, mais moins digne si vous vous éloignez, car il n'y a point de meilleure préparation pour la communion suivante qu'une pieuse communion précédente ; le Seigneur seul est capable de se préparer une habitation digne de lui.

Approchez fréquemment, approchez avec confiance ; ne méprisez pas celui qui vous appelle et qui même vous le commande, de peur qu'il ne tourne en réprobation sa tendre invitation, et en fureur son amour méprisé.

« Je vous le dis, aucun de ces hommes qui ont été in-« vités ne goûtera de mon festin (1). » Il invite non seulement les opulents, ceux qui l'emportent en mérite et en dignité, mais aussi les pauvres, les faibles, les aveugles et les boiteux, jusqu'à ce que sa maison soit remplie. « Ses serviteurs étant sortis rassemblèrent tout ce « qu'ils trouvèrent, bons et méchants ; » il n'y en eut qu'un seul de rejeté, parce qu'il n'avait pas la robe nuptiale. Qu'est-ce que le Seigneur propose à sa table, sinon l'espèce du pain et du vin, où sont contenus son corps et son sang, afin de vous faire comprendre que vous devez souvent et même chaque jour ranimer les forces de votre âme, sans quoi vous ne pourrez lui conserver longtemps la vie? « Je vous le dis en vérité, si vous ne mangez « la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son « sang, vous n'aurez pas la vie en vous (2). »

La belle excuse ! vous ne vous approchez pas parce que vous êtes indigne ; c'est-à-dire vous ne mangez pas parce que vous périssez de faim et de misère ! Mangez donc le pain des forts, et vous rassasierez votre âme misérable. *Celui qui mangera ce pain vivra éternellement*. Vous êtes malade ; appelez donc le médecin qui guérit toute infirmité, et recevez le remède. Vous êtes froid ; approchez donc du soleil de justice, afin que par sa chaleur vous réchauffiez votre cœur glacé. Si vous m'objectez que pour recevoir un si grand sacrement il faut une vertu surhumaine, une sainteté parfaite, une pureté angélique, l'ardeur d'une charité séraphique , je réponds que tout cela est à désirer, mais il ne faut pas croire que cela vous est nécessaire. Autrement vous exigez, comme disposition préliminaire, le fruit et l'effet du sacrement de l'Eucharistie ; vous ignorez la vertu et la fin de ce sacrement ; vous éludez le précepte de Jésus-Christ et de l'Eglise, qui invite tous les fidèles à la table sacrée. Qui donc pourrait présumer

(1) Luc 14. — (2) Jean 6.

assez témérairement de soi-même pour se croire suffisamment préparé et oser venir lorsqu'on l'appelle ?

2° Cependant on ne doit pas s'approcher sans être préparé. Or, il y a deux préparations nécessaires : l'une négative, qui consiste à se purifier de ses péchés ; l'autre positive, qui consiste dans l'exercice des vertus.

Avant de manger, il faut vivre, c'est-à-dire qu'il faut d'abord ressusciter son âme de la mort du péché et l'orner de la robe nuptiale, qui est la grâce sanctifiante. Ainsi. *que l'homme s'éprouve lui-même*, dit l'apôtre, et qu'il n'ait point la hardiesse de s'approcher de la table sainte, quelle que soit la contrition qu'il croie avoir, lorsqu'il se sent coupable de péché mortel, sans avoir reçu préalablement le sacrement de Pénitence. Le saint concile de Trente le défend sévèrement par respect pour ce sacrement.

Je ne sais si l'on peut concevoir un péché plus énorme, qui fasse à Dieu une injure plus grave, qui mérite un châtiment plus sévère, et dont il soit plus difficile d'obtenir le pardon, que cet horrible sacrilége, ce forfait énorme, ce crime abominable que l'on doit détester de toute son âme, puisque c'est le crime de lèse-majesté divine. L'esprit est saisi d'horreur et ne saurait s'exprimer : recevoir avec une souveraine perfidie le Seigneur qui vient à nous avec une souveraine bonté, le souiller des immondices de ses crimes, le jeter dans un affreux cloaque, le mettre en société avec le démon, le livrer aux mains de ses ennemis !... Judas le traître n'a rien fait de plus atroce. C'est par un effet de sa bonté immense que Jésus-Christ, en descendant dans ce cœur, ne donne pas le coup de mort au coupable et ne le fait pas périr.

Cependant la justice divine ne tardera pas : l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, le trouble de l'âme, une mort prompte et horrible, la consommation de la réprobation et de l'impénitence, seront le premier châtiment. *Car il y en a parmi vous*, dit l'apôtre, *plusieurs qui sont faibles, plusieurs qui sont infirmes et qui dor-*

ment du sommeil de la mort; *il ne leur reste plus une victime pour leurs péchés, mais une terrible attente du jugement* (1). Combien le péché d'Héli fut moins grave, lorsqu'il n'empêcha pas ses enfants de profaner les sacrifices légaux! Cependant le Seigneur jura que jamais le crime de sa maison ne serait expié par des victimes et des sacrifices.

Ne craignez rien tant que ce crime; plus vous craindrez pour vous-même, moins je craindrai pour vous, et moins vous craindrez pour vous-même, plus je craindrai pour vous. Ce crime si exécrable n'est ni bien rare ni inouï, non pas qu'on le commette toujours avec une réflexion et une malice expresses, mais souvent par négligence, surtout quand il y a quelque convenance ou quelque nécessité, d'après la règle, d'aller à la sainte table. Combien il y en a qui, pour éviter une cause de soupçon, reçoivent une marque secrète de réprobation!

VINGT-QUATRIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la sainte communion (suite).

II[e] Point. — Il ne suffit pas pour recevoir l'Eucharistie d'être purifié des péchés mortels, il convient encore de purifier son âme de tout péché véniel et de quitter autant que possible toute affection désordonnée pour les créatures. Le Seigneur nous l'a donné à entendre lorsqu'il lava les pieds de ses apôtres avant de leur donner son corps et son sang; il dit à Pierre qui s'y opposait: *Si je ne vous lave pas, vous n'aurez point de part avec moi.* Et le respect dû à Jésus-Christ demande en effet que nous recevions l'auteur et la source de toute chasteté avec autant de pureté que possible; la charité du Sauveur envers nous demande aussi que nous lui évitions toute peine lorsqu'il vient faire sa demeure en nous, et que nous lui donnions

(1) I Cor. 11 et Hebr. 10.

avec un cœur plein et parfait une âme qui ne soit pas divisée. La fin du sacrement l'exige aussi, c'est-à-dire l'intime union de Jésus-Christ avec l'âme, laquelle union ne peut être entière lorsqu'il y a inimitié ou division ; votre propre avantage le demande, afin de retirer de la communion des fruits plus abondants : un reste d'affection au péché empêche et arrête ces fruits en grande partie. De là vient qu'un grand nombre de ceux qui s'approchent souvent du festin sacré sans avoir la conscience chargée de graves fautes conservent cependant à peine la vie de leur âme et n'en retirent presque aucun fruit pour leur amendement, tandis que la vertu du sacrement est si grande d'ailleurs, que si l'on enlève tous les obstacles, il peut tout d'un coup former un homme saint et parfait, et même transformer un pécheur en ange.

1° Il faut dès la veille vous occuper de la préparation, qui consiste en divers actes de vertu. Non seulement vous devez satisfaire à la justice divine par une sincère et fréquente componction de cœur, par les larmes de la pénitence, en purifiant votre conscience par le sacrement qui rend la vie à l'âme et par la mortification de la chair et de l'esprit, afin d'effacer vos péchés; mais recueillant votre esprit et vos sens, et appliqué tout entier à ce que vous allez faire le jour suivant, il doit vous sembler entendre sans cesse le précurseur qui vous dit : *Préparez les voies au Seigneur ; il en vient un après moi dont je ne suis pas digne de dénouer les cordons des souliers* (1). Vous ferez aussi, si vous le pouvez, quelques œuvres de miséricorde, afin d'obtenir vous-même miséricorde.

Sur le soir vous adorerez humblement Jésus-Christ dans son saint temple, vous l'inviterez avec amour, afin que, venant à vous, il y fasse sa demeure, qu'il envoie son ange pour le précéder et décorer cette pauvre habitation selon sa sainte volonté ; vous prierez la sainte Vierge de

(1) Matth. 3 et Marc 1.

vous donner les vertus par lesquelles elle fut si agréable au Seigneur, qu'elle mérita de devenir sa Mère. Avant votre sommeil rappelez-vous encore l'ineffable charité et l'infinie dignité de Jésus-Christ; recommandez-vous à votre ange gardien, afin qu'il éloigne tout ce qui s'oppose à la pureté de votre corps et de votre esprit.

Le lendemain réveillez-vous à ce cri : *Voilà l'Epoux qui vient, allez au devant de lui* (1). Alors, courant au devant de Jésus-Christ, tournez toutes vos pensées vers le moyen de recevoir dignement ce grand Roi, et tandis qu'il approche, ne cessez d'orner votre maison intérieure par divers actes de vertus. Mais les principales vertus par lesquelles vous devez préparer votre âme au céleste Epoux sont une foi vive, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu ; une espérance ferme, sans laquelle vous ne pourrez pas agir avec confiance envers Dieu ; une charité brûlante, qui réponde à l'amour et à la tendre bienveillance de celui qui vous visite ; une humilité profonde, qui puisse suppléer au défaut des autres vertus, et qui humilie votre orgueil à proportion de l'humilité du Fils de Dieu s'unissant à votre bassesse.

2° Après vous être suffisamment préparé et convenablement habillé, de manière à être propre et décent, sans chercher à étaler le faste et l'indécence, afin de ne pas insulter, mais plutôt d'honorer le Dieu d'humilité, approchez de la sainte table avec autant de dévotion et de modestie qu'il est possible, et vous prosternant, confessez votre indignité ; adorez le Seigneur de majesté avec un profond respect, efforcez-vous de l'unir à votre âme, de la rassasier, de l'engraisser de la céleste nourriture. Après l'avoir reçu, embrassez-le de tout votre cœur, de tout votre amour ; tenez-le bien, pressez-le sur votre cœur. Ne craignez point d'agir familièrement avec lui, comme un ami avec son ami, l'épouse avec son époux :

(1) Matth. 25.

il vient pour unir son esprit au vôtre et établir entre vous et lui une solide amitié.

VINGT-QUATRIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la sainte communion (suite).

III[e] Point. — Une fois rassasié de la manne céleste, cherchez un lieu sans bruit, où, réunissant toutes les facultés de votre esprit, vous entendiez le Seigneur parlant à votre cœur, et que le vôtre uni au sien puisse lui répondre. Comme il s'est donné tout entier à vous, que votre premier soin soit de vous offrir à lui vous-même et tout ce qui vous appartient, donnez-lui tout, confiez-lui tout. Il faudra aussi écouter attentivement les doux reproches du Seigneur. vous affliger d'avoir offensé un Dieu si bienfaisant, demander pardon de vos péchés, renouveler le propos d'une meilleure vie et d'un amour éternel, aspirer à une réconciliation et à une familiarité intime, et vous montrer prêt à tout faire et à tout souffrir sans délai pour l'amour de lui.

1° N'oubliez pas de lui montrer avec une grande confiance les maladies et les infirmités de votre âme, les attaques de vos ennemis, leurs tentations et leurs embûches, de lui demander du secours et le remède à vos maux. Enfin vous rendrez grâces pour un si grand bienfait, et vous consacrerez le reste du jour à des oraisons fréquentes, à des bonnes œuvres, à des lectures de piété et à la méditation. Il est indécent, inconvenant, pour ne pas dire sacrilége et impie, d'oublier la grâce reçue. d'employer la soirée à causer, à jouer, à vous amuser, à pécher et à violer audacieusement la fidélité que vous avez jurée le matin.

2° Comment se fait-il qu'on voie des chrétiens s'approcher du Seigneur sans aucun sentiment d'amour et en revenir sans progrès dans la vertu, dans la charité et

la sainteté? Quoi! vous portez du feu dans votre sein, et vous ne sentez pas la chaleur? vous êtes donc mort? Ne négligez pas le don de Dieu; plus vous y apporterez de soin, plus vous en rapporterez une abondance de fruits, dit saint Bonaventure.

VINGT-QUATRIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la soumission de la volonté sous la main puissante de Dieu.

Mon âme ne sera-t-elle pas soumise au Seigneur (1)? Notre esprit s'étant éloigné de Dieu par le péché originel, la chair, en punition de cette prévarication, s'est à son tour soumis l'esprit; c'est pour cela qu'un réparateur du salut nous a été donné, afin de rétablir l'ordre primitif, que la chair fût de nouveau soumise à l'esprit et que l'esprit fût soumis à Dieu; si cela n'a pas lieu, il n'y a rien, notre travail est inutile. C'est pour cela que le prophète s'exhorte et s'excite lui-même en disant : *Mon âme, ne seras-tu pas soumise au Seigneur?* C'est de lui que vient mon salut; oui, mon âme, sois soumise au Seigneur, car c'est de lui que vient ma patience. Animé de cette pensée, supportez les tentations de quelque part qu'elles viennent, supportez-les avec courage et ayez patience, car c'est de Dieu que vient le salut et la patience. C'est lui qui préside à la tentation; il y préside comme dirigeant le combat, comme réparateur des forces, comme rémunérateur de la victoire.

Ier Point. — Il est indubitable, et cela est prouvé par des passages sans nombre de l'Ecriture, que la Providence divine veille sur nous, qu'elle dispose tout avec douceur, et qu'elle atteint son but avec force depuis le commencement jusqu'à la fin (2). Sans sa volonté, les créatures ne peuvent rien contre nous. *Il n'y a pas un*

(1) Ps. 61. — (2) Sap. 2.

mal dans la ville, dit le prophète Amos, *que le Seigneur ne l'ait fait ;* et le Sauveur ajoute : *Un seul cheveu de votre tête ne périra pas sans la permission de votre Père.* Lorsque vous êtes tenté, confiez-vous donc au Seigneur, dont la providence préside à la tentation, dont la puissance est infinie, la sagesse infinie, la bonté et la miséricorde infinies. Sa puissance ne permettra que ce qu'elle a résolu, sa sagesse qu'autant qu'il suffit, et sa miséricorde qu'autant qu'il convient.

1° Lorsque Dieu permet la tentation, la permission divine la tient dans de telles limites, que le tentateur, le démon, l'homme ou toute autre créature ne pourront y ajouter quoi que ce soit au delà de ce que Dieu a résolu, car il est certain que sans le concours de Dieu personne ne peut même mouvoir le pied ou la main. Satan obtint la permission de détruire toute la fortune de Job, mais il ne lui fut pas accordé d'étendre sa main sur lui ; et lorsque Job eut tout souffert avec patience et qu'il bénissait le Seigneur, Satan obtint encore le pouvoir d'étendre sa main sur lui ; mais ayant reçu l'ordre de lui conserver la vie, il ne put point aller au delà.

Ne craignez pas ce que l'homme peut faire contre vous (1); *encore un moment, et le pécheur ne sera plus* (2). Le Seigneur ne laissera point le juste entre ses mains ; il se raillera de lui, car il verra que son temps est venu. En même temps Dieu tempère les douleurs, elles ne passeront pas les limites qui leur sont marquées ; il envoie une douce rosée dans les flammes, il ferme la gueule des lions, il brise les roues et les chevalets, il fait conserver la virginité par ses anges, il commande aux glaives et aux tourments : *Rien, Seigneur, ne peut résister à votre volonté* (3).

2° Autant est grande la puissance de Dieu, autant l'est sa sagesse ; elle connaît l'infirmité et la faiblesse de l'homme, qui est sa créature ; elle connaît la valeur, le

(1) Ps. 117. — (2) Ps. 36. — (3) Esther 13.

poids et la mesure de chaque chose, et elle ne permet rien qu'autant qu'il le faut pour la gloire de Dieu et le salut de l'homme. Vous vous désolez et vous vous plaignez de souffrir la pointe de douleurs intolérables ; mais un malade supporte des incisions très-graves lorsqu'on lui enlève des chairs corrompues pour guérir le reste du corps ; et le médecin céleste n'envoie jamais des douleurs pour conduire à la mort, mais à la vie. L'impatience ne diminue pas les douleurs; elle les augmente au contraire, les rend plus cuisantes, et les multiplie par la répugnance de la volonté, qui est le cruel supplice des réprouvés ; elle aigrit le mal et en empêche la guérison.

La patience seule a le pouvoir d'adoucir tout ce qu'il n'est pas possible d'empêcher : *Humiliez-vous devant Dieu et attendez le secours de sa main* (1) ; c'est lui qui est votre salut et votre patience. Ne provoquez donc pas celui qui est plus fort que vous, mais plutôt apaisez-le par une humble soumission. Seigneur, brûlez, coupez ici-bas, afin de m'épargner dans l'éternité.

3° « Dieu est bon, il ne souffrira pas que vous soyez « tenté au delà de vos forces ; il vous fera même retirer « un avantage de la tentation, afin que vous puissiez la « supporter (2). » La Providence divine ne préside pas à la tentation sans le concours de la miséricorde, qui ne la permet qu'autant qu'elle est utile à notre avancement et à nos mérites, pourvu cependant que la tentation qui nous presse soit une tentation humaine et qu'elle ne soit point l'effet de notre malice ou de notre lâcheté, mais seulement un triste appendice et un compagnon de notre faiblesse ; car l'une attire la vengeance de Dieu, et l'autre sa miséricorde. *Dieu ne tente personne*, dit saint Jacques, et cependant il est dit que Dieu tenta Abraham. Il y a une tentation d'épreuve et une tentation de séduction ; mais souvent il arrive que, lorsque Dieu éprouve, le démon en-

(1) Eccli. 15. — (2) I Cor. 10.

veloppe de ses filets, ce qui toutefois est bien loin des intentions de Dieu. Le Seigneur cherche des hommes dignes de lui, qui combattent courageusement contre l'ancien serpent, et qui puissent obtenir la couronne que celui-ci a perdue par sa rébellion.

Ce n'est donc point un signe de la malédiction ou de l'indignation de Dieu, mais plutôt de sa bonté et de sa miséricorde, que de souffrir ou d'être tenté; la patience nous est nécessaire pour accomplir la volonté de Dieu et pour obtenir l'effet des promesses. Dieu sait délivrer les siens de la tentation.

VINGT-QUATRIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la soumission de la volonté sous la main puissante de Dieu (suite).

IIe Point. — *Mon fils, en allant au service de Dieu, demeurez dans la crainte, et préparez votre âme à la tentation; abaissez et humiliez votre cœur, et prenez courage* (1). Tout l'ensemble de la sainteté consiste à se soumettre à la volonté de Dieu, qui est la règle suprême de tout ce qui est bien, et à s'y attacher fortement; mais tous les efforts du tentateur ont pour but de mettre notre volonté en opposition formelle contre la volonté divine. Lorsqu'un chrétien commence à sentir que Dieu l'appelle à la sainteté, il doit s'attacher inviolablement à lui seul et se soumettre en tout à sa volonté, qui se voit dans les épreuves, dans les tentations, dans les souffrances et dans les avis du directeur. Moyennant cette disposition, qu'il descende dans l'arène, et qu'il soutienne avec courage les assauts de l'ennemi, qui ne manqueront pas de se faire sentir. Le Seigneur sera là, non seulement pour diriger le combat, mais encore comme un secours puissant; il rétablira

(1) Eccli. 2.

les forces défaillantes par la prière, par la sainte communion et par les consolations intérieures.

1° Un proverbe des impies consiste à dire que le moyen de vaincre promptement la tentation, c'est d'y consentir, parce qu'alors le combat est fini; comme si l'on devait donner le nom de victoire au triomphe de la chair et du démon, qui perd le corps et l'âme, et les précipite dans l'enfer. « Travaillez pour votre âme jusqu'à l'agonie, com-« battez jusqu'à la mort pour la justice, et Dieu lui-même « renversera tous vos ennemis. L'Esprit qu'il nous a « donné soutient notre infirmité, car nous ne savons pas « demander comme il faut, mais l'Esprit saint demande « pour nous avec des gémissements ineffables; il demande « selon Dieu, mais nous savons que tout se change en « bien pour ceux qui l'aiment (1). »

« Soyez soumis à Dieu et priez-le, car c'est lui qui vous « dit : Invoquez-moi au jour de la tribulation, je vous « délivrerai, et vous m'honorerez (2). » Seigneur, tous les hommes qui me persécutent sont en votre présence; je vous en conjure, délivrez mon âme, et je louerai votre nom.

2° Si les saints qui ne pouvaient offrir à Dieu que le sang des animaux ont été exaucés, combien plus le serons-nous par le sacrifice propitiatoire et impétratoire de la loi nouvelle, dans lequel nous offrons avec le prêtre le Fils de Dieu même? Nous recevons son corps et son sang pour être la nourriture de notre âme; ce que le concile de Trente appelle l'antidote qui nous préserve du péché. *Ne vous laissez donc pas vaincre par le mal, mais sachez vaincre le mal par le bien* (3). Souvenez-vous des contradictions que le Sauveur Jésus a souffertes de la part des pécheurs; il a été obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, pour être le salut de ceux qui croiront en lui.

(1) Eccli. 4 et Rom. 8. — (2) Ps. 36 et 49. — (3) Rom. 12.

Unissez-vous à Dieu et prenez courage ; montrez-vous digne d'être appelé enfant de Dieu par une grande patience, en vous servant des armes de la justice à droite et à gauche. Ayez soin de veiller à votre salut, tantôt en combattant, tantôt en fuyant, selon la diversité des tentations. Confiez-vous à Dieu, et il vous retirera de ces maux ; dites-lui : Vous êtes mon Sauveur ; en me confiant à vous, je ne serai point terrassé. Beaucoup d'ennemis se sont élevés contre moi, et des adversaires puissants ont attaqué mon âme ; mais vous êtes mon refuge et mon Sauveur.

2° Lorsque le combat traîne en longueur et que l'ennemi vous attaque plus violemment, Dieu ne laisse pas son soldat sans de nouveaux secours et sans consolation ; il ranime ses forces et le rend capable de supporter de nouvelles attaques. C'est ainsi qu'il envoya son ange à son Fils agonisant. Le prophète parle ainsi de lui-même : « Mon Dieu, vos consolations ont réjoui mon âme à pro« portion de la multitude de mes peines (1). » Il guérit les blessures de sainte Agathe par son apôtre ; il prédit par ses martyrs la fin des persécutions ; il donna à Job une consolation admirable que le saint voulait écrire sur le plomb avec un stylet de fer, ce fut lorsqu'il lui montra son Rédempteur vivant et la gloire de sa résurrection future. « Je sais, dit-il, que mon Rédempteur est vivant, « que je le verrai, que mes yeux le considèreront ; cette « espérance est placée au fond de mon cœur. »

Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qu'ai-je à craindre ? C'est lui qui me donnera la force et la victoire par Jésus-Christ, afin que nous fassions sa volonté, et il réduira nos ennemis au néant.

(1) Ps. 73.

VINGT-QUATRIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la soumission de la volonté sous la main de Dieu (suite).

III[e] Point. — *Heureux l'homme qui supporte la tentation; lorsqu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie* (1). Dieu ne préside pas seulement au combat de ses soldats comme un auxiliaire puissant, mais encore comme un magnifique rémunérateur. C'est pourquoi l'Ecriture appelle heureux celui qui souffre la tentation ; car, s'il la supporte fortement et constamment, il recevra la couronne, mais quelle couronne ? Ici élevez votre âme ; employez toutes vos forces pour obtenir la couronne de vie que le Sauveur a promise à ceux qui l'aiment, couronne de vie assurée, présente et remarquable.

1° Beaucoup de personnes au jour du jugement chercheront la couronne qu'elles se promettaient faussement; elles verront les couronnes des autres et leur porteront envie, mais elles ne trouveront rien pour elles-mêmes. Entendez le Sauveur qui dit : « Beaucoup de gens en ce « jour diront : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas « prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas chassé les « démons et fait d'autres merveilles ? Alors je leur dirai : « Jamais je ne vous connais pas ; retirez-vous, ouvriers « d'iniquité (2). » C'est en vain qu'ils vantent leurs vertus et leurs bonnes œuvres, ils se sont retirés au jour de la tentation, et « ils ont fait le mal dans la terre des « saints (3). » Dieu n'a-t-il pas rejeté leurs jeûnes, parce qu'ils ne cherchaient que leur volonté en les accomplissant? Saint Bernard a très-bien dit : Faites cesser votre volonté propre, et il n'y a plus d'enfer. Le Seigneur Jésus a dit : *Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé;* et lorsqu'il

(1) Jac. 1. — (2) Matth. 7. — (3) Isaïe 26.

priait au jardin des Olives, il disait : *Que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre, ô mon Père.* Voilà la règle suprême d'après laquelle nous serons jugés : « Ce n'est pas « celui qui dit : Seigneur ! Seigneur ! qui entrera dans « le royaume du ciel, mais celui qui fait la volonté de « mon Père (1). » Heureux donc celui qui souffre la tentation et qui combat jusqu'à la mort pour accomplir la volonté de Dieu; il est assuré d'avoir la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui font sa volonté.

2° Il reçoit aussi la couronne présente, parce qu'il se montre devant Dieu purifié de toutes ses souillures par le feu de la tribulation. *Le Seigneur bon et miséricordieux remet les péchés au jour de la tribulation* (2), et tel est l'effet admirable de la tentation, par laquelle Dieu éprouve ses serviteurs comme l'or dans la fournaise pour enlever à l'âme toute lie et toute espèce de tache. Celui qui prie pour un martyr lui fait injure, dit saint Augustin. Saint Jean vit des hommes vêtus de robes blanches, tenant des palmes à leurs mains. « Ce sont ceux qui sont venus de « la grande tribulation, qui ont lavé leurs robes et les « ont blanchies dans le sang de l'Agneau (3) ; » ils sont devant le trône de Dieu, et le tourment de la mort n'a point d'empire sur eux.

« C'est pourquoi, mes frères, regardez comme une « grande joie d'être tentés de diverses manières, sachant « que l'épreuve de votre foi engendre la patience. Mais « la patience a une fin parfaite. » Celui dont l'œuvre aura été consumée en souffrira la peine ; cependant il sera sauvé, mais en passant par le feu ; pendant ce temps-là l'espérance qui est différée afflige l'âme. Mais qui donc, en supposant qu'il n'ait pas éprouvé de tentation, satisfait tellement pour ses péchés, qu'il n'ait plus rien à expier à la mort?

3° Le dernier fruit de l'épreuve et qui est le plus noble,

(1) Jean 6; Luc 22; Matth. 7. — (2) Eccli. 2. — (3) Apoc. 7.

c'est qu'il augmente le mérite par l'exercice de plusieurs vertus, et qu'il place sur la tête une couronne brillante de lumière. *Nous nous glorifions dans les tribulations,* dit l'apôtre, *sachant que la tribulation opère la patience, et la patience l'épreuve* (1) de l'amour, de l'obéissance et des autres vertus ; mais l'épreuve ne saurait tromper, parce que la charité est répandue par le Saint-Esprit dans les cœurs de ceux qui ont été tentés et éprouvés. Que d'autres craignent la vue du Juge ; ceux qui ont été éprouvés viendront avec joie et se montreront avec une grande constance en présence de ceux qui les auront fatigués et qui auront détruit leurs travaux ; ils recevront la couronne royale et le diadème d'honneur de la main de Dieu, et ils règneront avec lui éternellement.

Éprouvez-moi, Seigneur, et tentez-moi ; éprouvez-moi et connaissez mon cœur (2) ; voyez si vous avez un enfant digne de vous.

VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

** Vérité de la résurrection.*

Il enverra ses anges avec la trompette, et ils rassembleront ses élus des quatre coins du monde (3). Quel bruit, quel feu, quels tonnerres en ce jour terrible du jugement, lorsque les éléments seront changés, et que le Fils de l'homme, précédé par le feu, viendra sur les nuées du ciel avec une puissance et une majesté terrible ! Que je suis malheureux! m'écrierai-je alors. Qui invoquerai-je, moi pécheur, quand le juste se croira à peine en sûreté? Ce sera le grand jour du Seigneur, jour d'angoisse et de misère, jour de détresse et de frayeur, jour de calamité et de désespoir. Alors aura lieu la résurrection générale des morts qui sont maintenant dans la tombe ; car la résurrection et le

(1) Rom. 5. — (2) Ps. 25 et 138. — (3) Matth. 24.

jugement sont certains, rien n'est plus facile à la puissance du Très-Haut, c'est cette vérité qui a fait les saints.

Ier Point. — *Tous les morts qui gisent dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu.* C'est une vérité appuyée sur la parole du Seigneur, des apôtres, de la tradition, et qui est loin d'être contraire à la raison.

1° L'Ancien-Testament, qui a laissé ignorer aux Juifs tant de vérités que Jésus-Christ nous a révélées plus tard, fait une mention expresse et de la résurrection et du jugement. C'est d'abord le juste Job qui, réduit sur un fumier à faire tomber les vers qui le dévorent tout vivant, touche de sa main sa chair qui tombe en lambeaux et s'écrie : Je sais que mon Créateur est vivant, qu'au dernier jour je ressusciterai en sortant de la terre, et que je verrai mon Dieu dans cette même chair ; voilà l'espérance que je nourris dans mon cœur. C'était cette pensée qui soutenait les Machabées au milieu des plus horribles supplices sous le règne d'Antiochus. C'était la même pensée qu'exprimait David quand il tremblait à l'idée des jugements. Mais voici Jésus-Christ qui répond aux Sadducéens incrédules qui niaient la résurrection : N'appelez-vous pas le Seigneur *le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ? Or, il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.* Il faut donc que ces patriarches soient vivants et qu'il y ait une résurrection. L'apôtre saint Paul fut menacé de la mort pour avoir prêché la résurrection des corps en présence des mêmes Sadducéens qui la niaient ; mais cette vérité lui parut si fondamentale, qu'il la prouvait irrésistiblement par la résurrection du Sauveur, et il ne craignait pas de dire que si la résurrection n'a pas lieu, Jésus-Christ n'est pas ressuscité, puisqu'il s'est donné pour *le premier né d'entre les morts.* Dites donc avec toute l'Eglise : *Je crois la résurrection de la chair.*

2° Le Symbole des apôtres, que nous récitons chaque jour, nous rappelle sans cesse cette vérité : *Je crois la résurrection de la chair.* Si elle n'a pas lieu, Jésus-Christ

nous a trompés, les apôtres ont menti, tout l'univers est dans l'erreur, il n'y a point de vérité sur la terre, notre religion est fausse. Il ne peut pas y avoir un catholique qui renie ce dogme de la foi ; il n'y a pas une secte qui porte le nom de chrétienne et qui mette en doute cette vérité. Les Russes schismatiques, les Anglais protestants, tous les peuples qui reçoivent le baptême et même qui ne le reçoivent pas attendent la résurrection. Ils savent, comme dit saint Paul, que le grain de blé confié à la terre, en se consumant, reparaît plus beau qu'il n'était, et que notre corps de même, après avoir souffert les horreurs du tombeau, reparaîtra sans aucune imperfection. Si nous sommes dans l'erreur, c'est vous, ô mon Dieu, qui nous avez trompés. Loin de moi un semblable blasphème!

3° Vous demandez comment cette résurrection pourra avoir lieu ; et je vous demande comment Dieu peut créer un corps humain, comment, avec un peu de limon, il a pu former de la chair, des nerfs, des os, etc., et tout le système qui vous donne l'existence. Celui qui de rien a créé l'univers ne peut-il pas rendre la vie à ce qui a déjà existé, comme Jésus-Christ la rendit à cet homme mort depuis quatre jours, dont le corps tombait en dissolution et rendait une odeur insupportable? Le Sauveur Jésus, par son incarnation et par la communion, a rendu à notre corps le germe d'immortalité perdu par le péché. Vous croyez que votre corps tombant en poussière sera anéanti? Non, tous les éléments qui le composent sont simplement séparés; mais, à la voix de Dieu, ils se réuniront, et vous vivrez. Le ver se réduit en chrysalide, s'enferme dans un tombeau où il reste sans mouvement ; mais le Créateur veille sur lui, et bientôt il devient vivant de nouveau sous la forme d'un brillant papillon. Oui, mon Dieu, je crois la résurrection de la chair ; faites que je vive de telle sorte que je ressuscite pour la vie éternelle.

IIe Point. — Saint Paul fut raillé lorsque dans l'aréo-

page d'Athènes il parla de la résurrection des morts. Ces superbes philosophes ne pouvaient pas comprendre comment des corps réduits en eau, en vapeur, en terre, pouvaient de nouveau reprendre leur forme, vivre et être animés. Quiconque a la connaissance de Dieu entendra le témoignage des saints, écoutera la raison.

1° Notre matière terrestre pourrait-elle, dit saint Augustin, résister à Dieu? Non, cette chair mortelle fût-elle réduite en poussière, en gaz, eût-elle servi à former d'autres corps, fût-elle réduite à ses éléments constitutifs, eût-elle même servi de pâture aux animaux, sera transformée enfin de nouveau en chair en un clin d'œil, et l'âme viendra se réunir à ce corps renouvelé. Fils de l'homme, dit le Seigneur au prophète qu'il avait conduit dans un champ couvert d'ossements, ces os pourront-ils prendre une nouvelle vie? Le prophète répondit : Vous le savez, Seigneur. Le prophète reçut l'ordre de crier : *Os desséchés, entendez la voix du Seigneur; je vous donnerai un esprit, et vous vivrez.* Un bruit se fit entendre; les os se rapprochèrent, s'unirent par leurs articulations; ils furent recouverts de chair, de nerfs et de peau. Le prophète cria : Venez, esprits des quatre coins du monde. Au même instant tous ces corps se levèrent, et il se forma une armée innombrable. C'est ainsi que Dieu lui-même nous montre avec quelle facilité pourra se faire la résurrection.

2° Saint Augustin dit avec raison que tout ce qui se fait dans la nature est une image de la résurrection. Tous les arbres pendant l'hiver sont dépouillés de leurs feuilles et de leurs fruits; au printemps ils semblent prendre une nouvelle vie, ils se couvrent de nouveau de leur parure; il y a d'abord des boutons, ensuite des fleurs et des feuilles, enfin des fruits. Je vous le demande, ajoute le même docteur, je vous le demande, incrédules, où sont les objets qui n'existent pas, mais que Dieu veut créer? où sont-ils? Vous verrez croître des herbes, des arbres, des plantes, dans les lieux où il y en eut et même où il n'y en

eut jamais ; d'où viennent-ils ? C'est ainsi que reparaîtront nos corps. Voyez le mercure : vous le divisez, vous le broyez, vous le réduisez en poudre impalpable, invisible; il semble s'être évaporé, bientôt il se rapproche ; si vous le touchez, les gouttes imperceptibles se réunissent, et il se trouve au même état qu'auparavant. Dieu peut-il opérer de même sur nos corps?

3° N'est-il pas constant que le corps du P. Bobola, qui vient d'être béatifié (en 1853), est encore conservé souple et semblable à un homme endormi dans son tombeau de Pologne, quoiqu'il soit mort martyr depuis de longues années, et qu'il rend une odeur très-suave, ce qui vient d'être constaté par une commission envoyée de Rome? Ce que Dieu conserve, il peut le rétablir. Que direz-vous de ces sept frères dont les corps restèrent dans une caverne sans sépulture pendant 177 ans, c'est-à-dire depuis le règne de Dèce jusqu'à celui de Théodose le Jeune? Ils furent trouvés sans corruption, leurs vêtements n'étaient point usés, ils étaient comme des hommes profondément endormis. Disons donc avec le prophète Daniel : *Ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour subir un opprobre sans fin.* Cette pensée fut la consolation des saints dans leurs peines.

IIIe Point. — Si la résurrection n'avait pas lieu, il nous serait permis de douter de la vie future, puisque Dieu, en promettant la vie éternelle, a promis aussi la résurrection glorieuse à ceux qui lui seront fidèles. Si Dieu nous avait trompés sur un point, pourquoi n'aurait-il pas trompé sur l'autre? Elle est l'espérance des saints, la frayeur des méchants.

1° « Notre corps, dit l'apôtre, est semé dans la corrup-
« tion, il ressuscitera dans l'incorruptibilité ; il est semé
« dans l'ignominie, il ressuscitera dans la gloire ; il est
« semé dans l'infirmité, il ressuscitera dans la puis-
« sance ; c'est un corps tout animal, il ressuscitera tout

« spirituel. » Ne soyez donc pas étonné si au moment de leur cruel supplice les frères Machabées s'excitaient eux-mêmes aux tourments, le premier en disant : Vous nous faites perdre la vie présente, roi cruel, mais le Roi du monde nous ressuscitera pour la vie éternelle ; le second : C'est le Seigneur qui m'a donné ces membres, je les quitte maintenant, mais je sais que je les recouvrerai un jour ; le troisième : Je mets toute ma confiance en Dieu, qui nous ressuscitera pour la vie éternelle ; le quatrième : Il vaut mieux être livré à la mort et attendre avec confiance la résurrection que Dieu opèrera que de commettre le péché. Enfin leur mère, femme vraiment héroïque, leur disait pour les exhorter au martyre : Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein, ce n'est pas moi qui ai pu vous donner vos membres ni la vie, mais je sais que votre Créateur vous rendra de nouveau la vie avec votre esprit.

2° Sans la foi en la résurrection, comment pourrait-on expliquer le courage, le désir, l'ardeur de tant de chrétiens de tout rang, de tout sexe et de tout âge pour le martyre ? Le désir de la mort, parmi les gens d'une condition heureuse selon le monde, n'est pas naturel ; or, on a vu des hommes savants, riches, heureux, courir à la mort pour Jésus-Christ ; on a vu des femmes et des jeunes filles se placer d'elles-même sur le bûcher, s'offrir à la dent des lions et courber généreusement la tête sous le glaive plutôt que de commettre le péché. Et ce ne sont pas quelques fanatiques poussés par un faux zèle ; si l'on trouve quelquefois des êtres opiniâtres qui donneraient leur tête pour soutenir une opinion, on ne verra jamais des peuples entiers s'offrir à la mort, poussés par une exaltation insensée. Or, dix-huit millions de chrétiens ont souffert la mort dans l'espoir de ressusciter comme Jésus-Christ, en s'appuyant sur sa promesse. Il n'y a aucune vérité mieux prouvée que celle-ci, car elle est vraie d'une vérité divine. Sans sa certitude, toute la religion pourrait passer pour une extravagance.

3° Juste ou pécheur, vous ressusciterez ; mais tous ceux qui ressusciteront ne seront pas transformés. Le pécheur voudrait qu'il n'y eût pas de résurrection, tant sera grande sa confusion et sa honte; il invoquera le néant, mais le néant ne répondra pas à sa voix. Il faudra qu'il paraisse en présence de l'univers dans ce même corps qui fut l'instrument de son péché; c'est alors qu'il s'écriera : Montagnes, tombez sur nous, cachez-nous aux yeux du Tout-Puissant ! « Les justes, au contraire, seront pleins de cou« rage ; ils se montreront aux yeux de ceux qui furent « leurs persécuteurs et leurs bourreaux, et qu'on verra « étonnés d'un changement si extraordinaire. » C'est alors qu'ils reconnaîtront leur égarement et leur folie, et qu'ils se maudiront en voyant qu'ils se sont trompés. Ayez pitié de moi, Seigneur, lorsque vous viendrez juger l'univers.

VINGT-CINQUIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE.

De l'espérance et de la confiance que nous devons avoir en Dieu.

Mes frères, confiez-vous au Seigneur et dans la force de sa puissance (1). Si ce qu'exige de nous la sainteté nous paraît dur et insurmontable, espérez dans le Seigneur qui nous a appelés et à qui rien n'est impossible. Celui qui nous a appelés à la société de son Fils est fidèle ; ce Fils est la voie, la vérité et la vie. Suivons-le fidèlement, nous revêtant de l'armure de Dieu, nous couvrant du casque de l'espérance qui nous est nécessaire pour acquérir le salut. Notre force sera dans l'espérance, car l'espérance appuyée sur les ailes de la fidélité et de la miséricorde de Dieu s'élève jusqu'aux choses les plus difficiles, avec la confiance qu'on y parviendra, et si elle est digne des regards de Dieu, elle ne peut être trompée.

(1) Ephes. 6.

Il est nécessaire pour cela que l'espérance soit ferme et sans hésitation, qu'elle soit humble et sans présomption, qu'elle soit vive et soutenue par la promesse divine.

Ier Point. — *Regardez, enfants, toutes les nations, et sachez que personne n'a espéré en vain dans le Seigneur; car qui l'a invoqué et en a été méprisé* (1)? Mais pour que cette espérance soit digne de Dieu et qu'elle ne soit pas confondue, elle doit être ferme et immobile dans son fondement, c'est-à-dire dans le motif sur lequel elle s'appuie, qui est la bonté de Dieu, sa miséricorde et sa fidélité dans ses promesses, quoique cette espérance puisse d'ailleurs manquer de base à cause de la faiblesse de l'homme ou de sa malice, de telle sorte qu'il ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, et qu'il n'ait aucune assurance de sa prédestination, à moins que Dieu ne la lui ait révélée, comme l'enseigne le saint concile de Trente. Une telle espérance est donc digne de Dieu, elle lui est glorieuse; sans cela elle en est indigne et lui fait injure.

1° « Je sais à qui je me confie, dit l'apôtre, et je suis « certain que Dieu est assez puissant pour garder mon « dépôt jusqu'au jour de ma mort; je sais que ni la mort, « ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puis- « sances, ni aucune autre créature ne pourra me séparer « de la charité de Dieu qui est en Jésus-Christ (2). » Vous voyez quelle certitude l'apôtre donne à son espérance du côté de Dieu, sans révoquer en doute ni sa puissance ni sa fidélité; rendant à Dieu tout honneur et toute gloire, il avoue que de ce côté son salut est en sûreté; mais de son côté il n'a nulle confiance, et ce qu'il recommande aux autres, il l'observe le premier. *Travaillez à votre salut*, dit-il, *avec crainte et tremblement; je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois réprouvé moi-même* (3). Telle fut l'espérance d'Abraham, qui espéra contre toute

(1) Eccli. 2. — (2) II Tim. 1 et Rom. 8. — (3) Philipp 21; Cor. 9. 20.

espérance ; il ne considéra pas que son corps et celui de Sara son épouse étaient à demi morts ; ayant reçu l'ordre d'immoler son fils Isaac, en qui les promesses avaient été faites, il n'hésita point, il ne se méfia pas, « mais il rendit gloire à Dieu, sachant bien qu'il est assez puissant « pour faire tout ce qu'il a promis. »

2° L'espérance rend donc à Dieu l'honneur qui lui est dû ; si elle est ferme et inébranlable, elle rend un témoignage assuré de fidélité et de miséricorde ; mais si elle s'abat, si elle chancelle, elle fait injure à Dieu qu'elle regarde comme infidèle et trompeur. L'injure est d'autant plus grande que Dieu, comme dit l'apôtre, voulant montrer avec plus d'évidence à ses héritiers la solidité de sa parole, a juré avec serment qu'il accomplirait ses promesses faites en notre faveur à la race d'Abraham, c'est-dire par Jésus-Christ ; ainsi il a fait deux choses inébranlables par lesquelles il est impossible qu'il nous trompe : la promesse et le serment, afin que nous ayons une très-grande consolation en nous appuyant sur l'espérance qui nous est donnée, et que nous la tenions comme une ancre ferme et assurée pour notre âme.

Qu'il fut donc énorme le crime de Judas qui, désespérant du pardon, fit de Dieu un menteur et un parjure, et se pendit ! Qu'il est grand le crime de ceux qui, se livrant au désespoir, s'abandonnent à la dissolution et à toute autre sorte de choses impures (1) ! C'est un péché contre le Saint-Esprit. Il n'est pas étonnant que Dieu punisse sévèrement les moindres méfiances, celles même qui sont à peine délibérées, et que saint Pierre, s'enfonçant dans l'eau, ait entendu ces paroles : *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté* (2) ? que Moïse et Aaron, qui apaisèrent souvent le Seigneur, ne purent obtenir qu'il leur pardonnât leur méfiance. C'est pourquoi saint Jacques nous avertit en disant : Si quelqu'un d'entre

(1) Ephes. 4. — (2) Matth. 14.

vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, avec foi, sans hésiter ; car celui qui hésite est semblable aux flots de la mer qui sont jetés çà et là par le vent. *Que cet homme ne s'imagine donc pas qu'il obtiendra quelque chose de Dieu* (1).

IIe Point. — *Humiliez-vous devant Dieu, et attendez tout de sa main* (2). L'humilité est le fondement de toutes les vertus ; elle est nécessaire pour affermir l'espérance comme la foi ; elle ne trompe pas et ne saurait être confondue. Lorsque l'esprit s'élève contre Dieu, la vaine présomption prend la place de la sainte espérance ; elle tente la miséricorde de Dieu, ce qui est dangereux ; elle repousse la miséricorde divine, ce qui est pernicieux. C'est pourquoi il y en a beaucoup qui sont trompés dans leur espérance et qui périssent.

1° *N'ajoutez pas péché sur péché, et ne dites pas : La miséricorde de Dieu est grande, il aura pitié de mes péchés* (3). Il est avantageux d'espérer dans le Seigneur, parce qu'il est bon est miséricordieux ; mais en prendre occasion pour offenser Dieu plus audacieusement, plus gravement et plus souvent, ce n'est pas là une espérance qui honore Dieu et qui délivre l'homme ; c'est l'espérance de l'impie, *que le vent enlève comme le duvet, et qui est dispersée par la tempête comme une mince écume. L'espérance de l'hypocrite périra* (4), car une telle espérance n'est appuyée sur aucun fondement ; elle ne l'est pas sur la miséricorde de Dieu, qu'elle tente et qu'elle outrage, ni sur la promesse de Dieu, dont elle ne remplit pas les conditions. Tout ce simulacre vient de l'esprit d'erreur et de mensonge, qui interprète mal pour l'avenir ce qui est dit du présent ; car Dieu a promis le pardon aux pénitents, mais il n'a pas promis aux pécheurs le lendemain, dit Tertullien ; il nous avertit au contraire que l'espérance de l'avenir est incertaine, car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas.

(1) Jac. 1. — (2) Eccli. 13. — (3) Ibid. 5. — (4) Sap. 5 ; Job 8.

Il est donc dangereux de présumer de la miséricorde de Dieu, et, sur cette présomption, de différer la pénitence, de multiplier vos péchés, dans l'espérance que Dieu, plein de miséricorde, aura pitié de vous. L'espérance véritable est celle qui a soin de remplir toutes les conditions qu'exige la promesse divine, qui fait travailler au salut avec crainte et tremblement, garder la crainte de Dieu, la défiance de soi-même et la vigilance, observer les commandements de Dieu et conserver la patience jusqu'au jour du jugement en disant : *Si nous ne faisons pénitence, nous tomberons dans les mains du Seigneur, et non dans les mains des hommes* (1).

VINGT-CINQUIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE.

De l'espérance et de la confiance en Dieu (suite).

2° Jusqu'à quand abuserez-vous de la patience de la divine miséricorde, que vous avez tentée si souvent, et qui, fatiguée par vos nombreux péchés, vous donne encore l'espérance non pour le temps à venir, ce qui est une illusion du démon, mais pour le temps présent, ce qui est un effet de la miséricorde de Dieu, dans laquelle vous pouvez affermir votre espérance, une espérance assurée qui ne trompe pas et qui ne confond pas ? Mais avouez la vérité, vous désespérez du présent parce que vous êtes arrêté par diverses affaires et enchaîné par les liens de plusieurs espèces de péchés. Voyez par quelle double fourberie Satan en entraîne plusieurs à leur perte : lorsqu'il les a amenés à désespérer du présent, il leur laisse encore le fondement de l'espérance, en les faisant espérer dans l'avenir sur lequel on ne peut s'appuyer, de peur que, devenant inquiets à la vue du danger de leur âme, ils ne se convertissent sans retard. Il en agit ainsi

(1) Eccli. 2

jusqu'à ce que la miséricorde, opiniâtrement provoquée et sans cesse rebutée, cède enfin la place à la justice divine ; alors le démon se rit de leur perte.

« Je vous ai appelé, et vous avez refusé de m'entendre. « vous avez méprisé mes conseils; moi aussi, au jour de « votre mort, je rirai et je me moquerai de vous (1). » Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs comme au jour de la tentation dans le désert. « Ne tardez pas de vous convertir au Seigneur, car sa « colère viendra tout d'un coup, et au jour de la ven- « geance il vous perdra (2). Pensez-vous, ô homme, que « vous échapperez au jugement de Dieu ? Est-ce ainsi que « vous méprisez les richesses de sa bonté, de sa patience « et de sa longanimité ? Selon la dureté de votre cœur et « votre impénitence, vous vous préparez un trésor de co- « lère pour le jour de la vengeance (3). » C'est là que conduit la vaine espérance des orgueilleux.

III[e] Point. — *Ayez confiance dans le Seigneur de tout votre cœur* (4). La vaine espérance ne plaît point à Dieu et ne profite pas à l'homme; il faut qu'elle soit vive, sans craindre d'importuner le Seigneur, qui, voulant être sollicité par nos prières, nous exhorte et nous sollicite à demander. *Invoquez-moi*, dit-il, *au jour de la tribulation.* Il gourmande même notre retard : *Jusqu'ici*, dit-il, *vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez* (5). Elle est incompréhensible cette bonté par laquelle Dieu nous a donné son Esprit, afin qu'il demande pour nous, c'est-à-dire nous fasse demander avec des gémissements ineffables. Il est juste que nous répondions à cette bonté si paternelle et plus que paternelle par une affection filiale et plus que filiale. C'est pourquoi recourez à Dieu d'une manière spéciale ; ayez recours à lui par dessus tout ; en tout et toujours recourez à lui ; je-

(1) Prov. 1. — (2) Eccli. 5. — (3) Rom. 2. — (4) Prov. 3. — (5) Ps. 49; Jean 16.

tez-vous dans ses bras de toutes vos forces et inséparablement.

1° *Il vaut mieux se confier à Dieu qu'aux hommes* (1). Il n'est ni juste ni avantageux dans la tribulation de s'adresser d'abord à l'homme, car il est écrit : *Maudit est celui qui se confie à l'homme et qui s'appuie sur la chair ; son cœur s'éloigne de Dieu* (2). Lorsqu'un malheur a détruit votre fortune, Dieu était présent, il l'a vu et il accourt à votre secours, il vous tend amicalement la main ; sa puissance est infinie, sa sagesse infinie, sa charité et sa miséricorde infinies. Pourquoi le laissez-vous pour recourir à d'autres, qu'ils soient riches ou puissants, parents ou amis ? Job ne trouva en eux que de fastidieux consolateurs qui accusaient gravement sa conduite et calomniaient son innocence, de sorte qu'il n'avait plus de consolation à attendre que de Dieu. *Mon témoin*, disait-il, *est au ciel, mon œil ne fixe que Dieu seul* (3).

Dans le besoin invoquez d'abord Dieu, consultez Dieu, n'espérez d'ailleurs qu'en Dieu seul, qui s'occupe de vous selon l'ordre de sa providence, et qui dirigera vos pas selon les règles de la prudence, afin qu'on ne dise pas : *Voilà un homme qui n'a pas mis sa confiance en Dieu* (4), et que Dieu ne dise pas lui-même : Où sont les dieux dans lesquels vous mettiez votre confiance ? Qu'ils se lèvent et qu'ils viennent à votre secours.

2° Nulle plaie n'est désespérée devant Dieu ; il guérit toutes les infirmités, et il a pitié de tous ceux qui l'invoquent dans la vérité. Y a-t-il des infirmes qu'il ne puisse pas guérir, lui qui peut ramener les morts à la vie? Etes-vous malade, vous appelez le médecin ; pourquoi n'invoquez-vous pas en même temps le Seigneur qui a formé l'homme tout entier, qui peut seul donner l'art de guérir et l'efficacité aux remèdes? Le roi David vous demanda la vie, Seigneur, et vous lui donnâtes une longue suite

(1) Ps. 117. — (2) Jer. 17. — (3) Job 16. — (4) Ps. 51.

de jours. Le roi Ezéchias, se tournant vers le mur, prie le Seigneur de lui conserver la vie, et le Seigneur dit à Isaïe : « Allez, dites à Ezéchias : Je vais ajouter quinze « ans à votre vie ; je vous arracherai aux mains du roi « des Assyriens aussi bien que cette ville. »

L'Ecriture, qui loue d'ailleurs la piété d'Asa, le blâme au contraire de ne s'être pas adressé à Dieu dans son infirmité et de s'être plutôt confié à l'art des médecins.

3° Recourons donc toujours avec la plus grande confiance directement à Dieu, ou par son Fils ou par l'intercession des saints, de peur que si nous provoquons sa juste envie, il ne nous abandonne. *Jetez-vous dans ses bras*, dit saint Augustin, *il ne se retirera pas pour vous laisser tomber*. Ne craignez point, n'ayez aucun doute, quand même vous ne seriez pas exaucé de suite ; peut-être Dieu veut vous tenter et vous éprouver, comme la femme cananéenne dont Jésus-Christ admira lui-même la constance et la foi. Ne faites pas comme les Israélites qui ne surent pas comprendre le dessein du Seigneur et qui périrent dans le désert. Si, malgré votre persévérance, vous n'obtenez rien, ayez encore confiance en soumettant humblement votre volonté à celle de Dieu, et croyez fermement ces deux choses : 1° que sans doute ce que vous demandez n'est pas convenable, ou que quelque autre chose convient mieux et que Dieu vous le réserve : *Si un enfant demande du pain à son père, lui donnera-t-il une pierre* (1)? 2° que votre foi et votre prière ne seront pas vaines, car quiconque demande reçoit : Dieu ne saurait nous tromper. C'est ce qui faisait dire à Job : *Quand même il me tuerait, j'espèrerais en lui, et il sera mon Sauveur* (2). Seigneur, je me confie à vous, je n'aurai point à rougir ; Seigneur, j'ai mis ma confiance en vous, et je ne serai jamais confondu.

(1) Luc 11. — (2) Job 13.

VINGT-CINQUIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

De la persévérance.

Celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé (1). Le Sauveur, après avoir prédit à ses disciples les guerres, les persécutions, les tourments, les consolait et les exhortait par ces paroles : Celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé. C'est de cela que dependent le salut de l'homme et la vie éternelle ; il faut persévérer jusqu'à la fin dans le bien qu'on a commencé. La persévérance est une vertu de force, qui ne peut être mise en pratique et ne peut se maintenir que par l'esprit de force ; c'est donc un don de Dieu qui n'a été promis à personne ni à aucune œuvre en particulier, mais qui ne manquera pas tant que la vertu ne se négligera pas elle-même. Mais afin que la vertu de persévérance ne se néglige pas, il faut veiller sans cesse, aller toujours en avançant dans la voie de Dieu et prier sans interruption.

Ier Point. — Ce n'est pas une chose merveilleuse, dit saint Augustin, d'entreprendre ce qui est bien, mais la perfection consiste à le conduire à bonne fin. Beaucoup se découragent parce qu'ils se laissent aller à la témérité et n'écoutent pas l'apôtre qui leur dit : *Opérez votre salut avec crainte et tremblement* (2). La vérité éternelle nous avertit de veiller sans cesse, la malice de nos ennemis et la fragilité de notre nature nous y engagent.

1° Notre dernier jour nous est inconnu, afin que nous prenions garde à chaque jour, dit saint Augustin, et Dieu n'a promis à aucune œuvre le don de persévérance, de peur qu'on ne se croie en sûreté et qu'on ne se laisse aller à la négligence. *Ce que je dis, je le dis à tous, veillez.* De combien de paroles et de paraboles le Sauveur ne se

(1) Matth. 10. — (2) Philipp. 2.

sert-il pas pour nous inculquer la nécessité d'une vigilance continuelle? Tantôt il nous montre un serviteur imprudent que le Seigneur surprend au moment où il n'y pensait pas, et le jette au rang des hypocrites, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Tantôt il nous fait la peinture de cinq vierges folles qui se sont endormies et sont restées plongées dans le sommeil, sans avoir de l'huile; mais l'époux étant venu au milieu de la nuit, et elles voulant aller faire une provision d'huile, la porte fut fermée. Tantôt il compare sa venue à celle d'un voleur, que le père de famille ne manquerait pas de surveiller, s'il pouvait prévoir l'heure, et il ne permettrait pas que sa maison fût percée.

« Si quelqu'un ose dire qu'il aura jusqu'à la fin « ce grand don de la persévérance, qu'il l'aura d'une cer« titude absolue et infaillible, à moins qu'il ne l'ait ap« pris par une révélation spéciale, qu'il soit anathème, » dit le saint concile de Trente. Nous devons donc être semblables à des hommes qui attendent leur maître jusqu'au moment où il reviendra des noces, afin que lorsqu'il arrivera, on lui ouvre à l'instant. Heureux ces serviteurs que le Seigneur trouvera vigilants, car la vigilance conduit à la persévérance et à la couronne.

2° Ne cessez de veiller, car le démon ne dort pas, la chair n'est pas morte, et le monde ne vous est pas tellement crucifié qu'il ne puisse séduire votre cœur et vous soumettre à son empire. La malice et l'obstination de nos ennemis nous forcent à être toujours sur nos gardes, prêts à combattre. « Mes frères, dit saint Pierre, soyez prudents « et vigilants, car le démon, votre ennemi, tourne sans « cesse autour de vous, cherchant à vous dévorer. » « Sachez, dit saint Bernard, que le démon ne porte en« vie qu'à la persévérance, qui seule, comme il le sait, « sera couronnée ; car, lorsqu'il sort d'un homme, il dit : « Je rentrerai dans ma maison que j'ai quittée. Alors il « prend sept autres démons plus méchants que lui, et y

« entrant, ils y demeurent ; et le dernier état de cet « homme devient pire que le premier. » Le monde hait Jésus-Christ et ses disciples ; il leur dresse des embûches pour les attirer par les appas de la volupté, ou les détourner de la vertu par les tribulations. Il y a aussi un grand et continuel danger de la part de l'ennemi domestique qui combat contre l'esprit et qui tue l'âme par ses fausses caresses. L'apôtre, après avoir été élevé jusqu'au ciel, se plaignait encore de son aiguillon ; mais on lui répondit : *Ma grâce te suffit.* Que signifie cette parole, sinon qu'il faut veiller et combattre ?

« Qu'y aurait-il de grand dans la persévérance, s'il ne « fallait pas persévérer au milieu des peines, des scan- « dales et des tentations ? » C'est ainsi que la vertu se fortifie dans la faiblesse, elle s'accroît et mérite une double couronne.

3° Il ne faut donc pas désespérer à cause de la faiblesse de la nature qui, ayant été viciée par le souffle du serpent, est devenue fragile et inconstante dans le bien ; mais il faut nous souvenir que nous devons veiller, car nous n'ignorons pas que nous portons notre trésor dans des vases fragiles. Puisque ni la sainteté, ni l'innocence de la vie d'un homme selon le cœur de Dieu, ni la sagesse du plus sage des rois, ni la force de cet étonnant Nazaréen, ne les ont préservés de la chute ; puisque nous lisons que les apôtres, ces colonnes de l'Eglise, sont tombés ; que ni la grande science, ni la pureté des mœurs, ni l'austérité de la vie, n'ont préservé Origène, Tertullien et d'autres défenseurs de la foi ; la faiblesse de ces hommes illustres doit exciter notre vigilance, augmenter notre sollicitude et notre crainte ; en sorte que celui qui est debout doit craindre de tomber, de peur qu'après avoir commencé par l'esprit, il ne soit consumé par la chair.

N'est-ce pas à cause de la faiblesse humaine que le Seigneur ordonne à ses disciples de veiller ? *car l'esprit est prompt et la chair est faible.* Cependant, quoique en gé-

néral il nous ordonne de veiller, il le recommande d'une manière plus spéciale à ceux qui vivent au milieu du monde et qui sont plus exposés, de même qu'à ceux qui sont chargés des âmes des autres. Personne n'est en sûreté dans cette vallée de notre pèlerinage, personne ne doit se croire en sûreté, à moins qu'il ne soit insensé ; nous voyons sur la voie un trop grand nombre de cadavres jetés çà et là, ce sont des hommes qui nous ont précédés. Il faut donc ou veiller continuellement, ou périr misérablement.

IIe Point. — *Mes frères, efforcez-vous de rendre votre vocation et votre élection assurée par vos bonnes œuvres* (1). On nous ordonne de veiller sans cesse, non seulement pour fuir le mal, mais encore pour faire le bien, afin qu'en croissant tous les jours en vertu et en bonnes œuvres, nous parvenions à la couronne ; car, dans la voie de Dieu, ne pas avancer c'est reculer, dit saint Bernard. C'est pourquoi il veut que nous persévérions sans interruption dans les bonnes œuvres, puisque sans la persévérance, dit ce saint, celui qui combat ne remporte pas la victoire, et celui qui est victorieux n'obtient pas la palme de la victoire.

1° Premièrement, celui qui combat n'obtient pas la victoire sans la persévérance; car nous avons à combattre contre des ennemis très-méchants et très-obstinés, contre les esprits corrompus et pervers, contre des ennemis invisibles, des ennemis domestiques, qui se précipitent sur nous en unissant leurs forces, et ils ne sont pas terrassés au premier choc ; ils connaissent tous les moyens de dresser les embûches, de combattre, de simuler la fuite, de rétablir le combat. De là les combats de chaque jour et de rares victoires, et jamais sans une constance invincible de la part de l'homme. Quelle est, en effet, cette conversion du pécheur qui ne persévère pas dans sa résolution, mais qui

(1) II Petr. 1.

pleure le péché commis et le commet pour le pleurer encore? Il n'y a là de victoire que pour le démon, dit Tertullien, c'est une pénitence théâtrale; car celui, ajoute-t-il, qui avait résolu de satisfaire à Dieu par la pénitence de ses péchés, commence à satisfaire au démon par le repentir de son repentir. Après avoir connu les deux maîtres, il semble avoir voulu établir une comparaison et avoir jugé meilleur celui auquel il se donne; il fait alors à Dieu un plus grand outrage, et, comme dit saint Augustin, *il eût été plus tolérable qu'il n'eût pas commencé le combat que de quitter les armes après avoir entrepris de combattre.*

Qui pourrait tout d'un coup mortifier sa chair, éteindre sa concupiscence, retrancher la crainte et l'amour du monde, surmonter les inclinations et les vices naturels, déraciner une vieille habitude de péché qui, fortifiée par des actes répétés, ne peut être arrachée que par un travail opiniâtre et la répétition fréquente des actes contraires? Tant que ces ennemis combattent dans nos membres, ne nous glorifions pas d'être victorieux; mais allons au combat qui nous est proposé, en considérant Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi; et pour ne pas perdre courage, persévérons dans la discipline et la règle avec ce prophète qui a dit : « Mon Dieu, « par vous je serai arraché à la tentation; avec mon Dieu « je renverserai les remparts, je poursuivrai mes ennemis, « je me saisirai d'eux, et je ne reviendrai point que je ne « les aie totalement écrasés (1). »

2° Mais celui qui remporte la victoire n'obtient pas la palme sans la persévérance; « car si le juste quitte la voie « de la justice, on ne se rappellera plus ses œuvres de « justice (2). » Dieu reprend sévèrement certains évêques d'Asie, non à cause de quelques crimes énormes, mais seulement à cause de leur négligence et de leur lâ-

(1) Ps. 17 — (2) Ezech. 18.

cheté dans leur avancement : les évêques de Pergame et de Thyatire, parce qu'ils n'empêchaient pas les scandales avec assez de courage; les évêques de Sardes et d'Ephèse, parce qu'ils avaient perdu de leur ancienne ferveur; l'évêque de Laodicée, parce que, s'appuyant sur ses bonnes œuvres, il se livrait à la tiédeur et à l'oisiveté; il les menace de terribles châtiments s'ils ne font pénitence. Il faut donc s'appliquer aux bonnes œuvres jusqu'à la mort et faire toujours des progrès dans la vertu, afin de rendre notre vocation et notre élection certaine ; car la vertu est la persévérance dans le bien ; ce n'est qu'elle qui aura la couronne de justice : toutes les actions vertueuses courent, mais une seule remporte le prix. On loue Judas dans le commencement de son apostolat, il est damné à la fin par sa trahison ; on ne couronnera que celui qui aura légitimement combattu, mais celui-là combat légitimement qui court jusqu'au but sans s'arrêter.

« Ainsi, mes bien-aimés, courez de manière à obtenir le « prix, soyez fermes et inébranlables dans votre dessein, « vous enrichissant en toute espèce de bonnes œuvres « dans le Seigneur, sachant bien que votre peine ne sera « pas vaine; en faisant le bien ne nous décourageons pas, « nous moissonnerons abondamment en son temps (1). »

III[e] POINT. — *Soyez toujours dans la joie, priez sans cesse* (2). C'est à l'indigent de demander, et à celui qui reçoit de se réjouir ; l'apôtre unit ces deux choses, afin qu'étant persuadés que nous obtiendrons, nous implorions la divine miséricorde. La persévérance jusqu'à la fin est un grand don de Dieu qui couronne les autres dons, un don qu'il faut demander sans cesse, un don qu'il faut demander avec confiance.

1° *Nous assurons*, dit saint Augustin, *que la persévérance est un don de Dieu qui nous fait persévérer jusqu'à la fin.* Le saint concile de Trente confirme ainsi cette doctrine :

(1) I Cor. 9; ibid. 15; Gal. 6. — (2) I Thess. 5.

« Si quelqu'un dit que celui qui a été justifié peut persé-
« vérer sans le secours spécial de Dieu, ou qu'avec ce « secours il ne le peut pas, qu'il soit anathème. » La persévérance est un don, un don gratuit, qui n'est dû de droit de justice à aucun mérite, car il n'a été promis à aucune œuvre. Mais outre le mérite que les théologiens appellent digne (*de condigno*) et qui a droit de s'adresser à la justice divine, il y a un autre mérite qu'on appelle convenable (*de congruo*), qui s'adresse à la miséricorde, sollicite la grâce et dispose l'âme à la recevoir : telle est la vigilance continuelle, l'abondance des bonnes œuvres, une oraison persévérante à laquelle le Seigneur nous exhorte souvent, de peur que nous ne soyons vaincus par les tentations ; bien plus, comme le fait remarquer saint Augustin, dans l'Oraison Dominicale il ne nous apprend presque à demander que la persévérance.

2° Mais que la prière ou l'oraison continuelle obtienne un certain effet, le Seigneur le montre dans cette parabole, en disant qu'une femme fatigua tellement un méchant juge par ses prières, qu'elle fut exaucée à cause de son importunité ; de là il prend occasion de nous dire qu'il faut toujours prier et ne jamais se lasser. Ayant prédit les signes effrayants qui précèderont le jugement dernier, il ajoute : *Veillez et priez en tout temps, afin que vous soyez trouvés dignes d'éviter tous ces maux qui doivent venir et de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme* (1). N'est-il pas important de demander instamment le don de persévérance, qui sauve tout, et sans lequel tout est perdu ? Qu'importe, en effet, que des blés verdoyants donnent l'espoir d'une abondante moisson, si, au moment de la récolter, une température subite ou une inondation imprévue trompe toutes les espérances ? Tout notre espoir consiste dans la consommation.

3° Mais peut-être vous êtes affligé que Dieu retienne en

(1) Luc 21.

son pouvoir le don de persévérance, et qu'il ne le mette pas entre vos mains. O insensé, qui se confie en lui-même, et qui ne veut pas se confier en Dieu! comme si la fragilité humaine pouvait l'emporter sur la puissance et la providence de Dieu! Celui qui met sa confiance en Dieu sera comme la montagne de Sion, il ne sera jamais ébranlé. Qu'est-ce que le don de persévérance, sinon la rencontre de la mort avec l'état de grâce? Dieu ne le donne pas avant la mort, de peur que l'homme ne le perde par sa légèreté, *car il n'y a pas un homme qui ne pèche* (1). Mais il le donne à la mort, lorsqu'on ne peut plus le perdre;] et, quoique Dieu le garde dans ses trésors, il n'est pas cependant au dessus de la portée de l'homme, car il est donné gratuitement au juste et refusé justement au pécheur. « Les réprouvés, dit saint Au-« gustin, ne pourront pas s'excuser en disant : Pourquoi « sommes-nous damnés, puisque nous n'avons pas reçu « le don de persévérance? On leur répondra : O homme, « vous auriez persévéré si vous l'aviez voulu ; vous aviez « assez reçu, assez entendu. Dieu, après vous avoir mis « dans la justice, n'abandonne pas s'il n'est pas aban-« donné. » Le même docteur enseigne la même doctrine dans plusieurs endroits : *Personne ne vous perd, ô mon Dieu, à moins qu'il ne vous quitte.* Le saint concile de Trente l'approuve aussi en disant : *Dieu ne nous manquera pas, à moins que nous ne manquions à sa grâce ; mais il achèvera le bien qu'il a commencé.*

Ainsi, quoique Dieu n'ait promis à aucune œuvre le don de la persévérance, cependant, par sa grâce, je puis persévérer jusqu'à la fin ; il veut que je demande et que j'espère cette grâce jusqu'à la fin, *et cette espérance ne peut pas tromper* (2), puisque le Seigneur dit : *Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie* (3). Ce serait en vain qu'il nous exhorterait à cette persévé-

(1) III Rois 8. — (2) Rom. 5. — (3) Apoc. 2.

rance, s'il n'était pas fidèle lui-même ; car sans lui nous ne pouvons l'être. *Le juste espère pour le moment de la mort* (1) ; il espère, mais il n'est pas présomptueux.

« Ainsi, mes frères, ne perdez pas confiance, car la « confiance reçoit une grande récompense ; encore un « peu de temps, et celui qui doit venir viendra (2). » Que chacun conserve ce qu'il a, et qu'il achève ce qu'il a commencé, afin qu'un jour nous puissions dire avec l'apôtre : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma « course, j'ai conservé la foi ; la couronne m'est mainte- « nant réservée, et le juste Juge me la donnera au jour « désigné ; je sais à qui je me confie, et je sais qu'il est as- « sez puissant pour conserver mon dépôt pour ce jour (3) » où il rendra à chacun selon ses œuvres.

(1) Prov. 14. — (2) Hebr. 10. — (3) II Tim. 4 ; Ibid. 1.

NOTA. — Les sujets de méditations qui manquent pour cette semaine se trouvent parmi celles qui sont restées après l'Epiphanie ; c'est ce qui a lieu aussi pour les offices de l'Eglise.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

MÉDITATIONS.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.



TABLE INDICATIVE

ET

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE, LES COMMANDEMENTS, LES SACREMENTS, LES PÉCHÉS CAPITAUX ; POUR RETRAITES, CARÊME, AVENT, MISSIONS, JUBILÉ ET PRÔNES DES DIMANCHES.

1° SUR LE SYMBOLE.

2° SUR LES COMMANDEMENTS.

3° SUR LES SACREMENTS.

4° SUR LES PÉCHÉS CAPITAUX.

Ce qui concerne les péchés capitaux est amplement traité et avec une grande énergie dans le tome deuxième, depuis la page 60 jusqu'à la fin, et dans le troisième depuis la page 7 jusqu'à 93.

5° RETRAITE POUR DES RELIGIEUSES

OU DES PERSONNES PIEUSES.

Quatrième jour. Motifs de contrition, t. IV, p. 104 et 108.

De l'esprit de pauvreté, t. IV, p. 113 et 116.

De la manière de vaincre, t. II, p. 23 et 29.

De la sainte communion, t. IV, p. 442 et 449.

Cinquième jour. Ne pas s'effrayer de la sainteté, t. IV, p. 133 et 137.

Réformer sa vie, t. Ier, p. 462.

Pénitence nécessaire à tous, t. IV, p. 96 et 100.

Du saint sacrifice de la Messe, t. III, p. 266.

Sixième jour. Des deux étendards, t. II, p. 7 et 12.

Des trois degrés d'humilité, t. III, p. 444 et 450.

De la charité envers le prochain, t. IV, p. 246 et 250.

De l'amour de Dieu, t. IV, p. 338 et 242.

Septième jour. De la soumission à la volonté divine, t. IV, p. 450 et 456.

Moyens pour avancer, t. IV, p. 256 et 264.

De la sainteté, t. IV, p. 125 jusqu'à 143.

De la persévérance, t. IV, p. 472.

NOTA. — Le quatrième volume peut fournir la matière pour plusieurs retraites de ce genre.

Le cinquième volume renferme une matière abondante pour des retraites, soit aux prêtres, soit aux séminaristes, de même que le premier et le quatrième.

6° SUJETS POUR UNE MISSION, UN JUBILÉ,

UNE RETRAITE PAROISSIALE.

Prendre dans le premier volume depuis la page 20 jusqu'à 79, et depuis la page 261 jusqu'à la fin du même volume; dans le deuxième, depuis la page 60 jusqu'à la fin, et dans le troisième, depuis la page 7 jusqu'à 93.

7° POUR UN CARÊME ET UN AVENT.

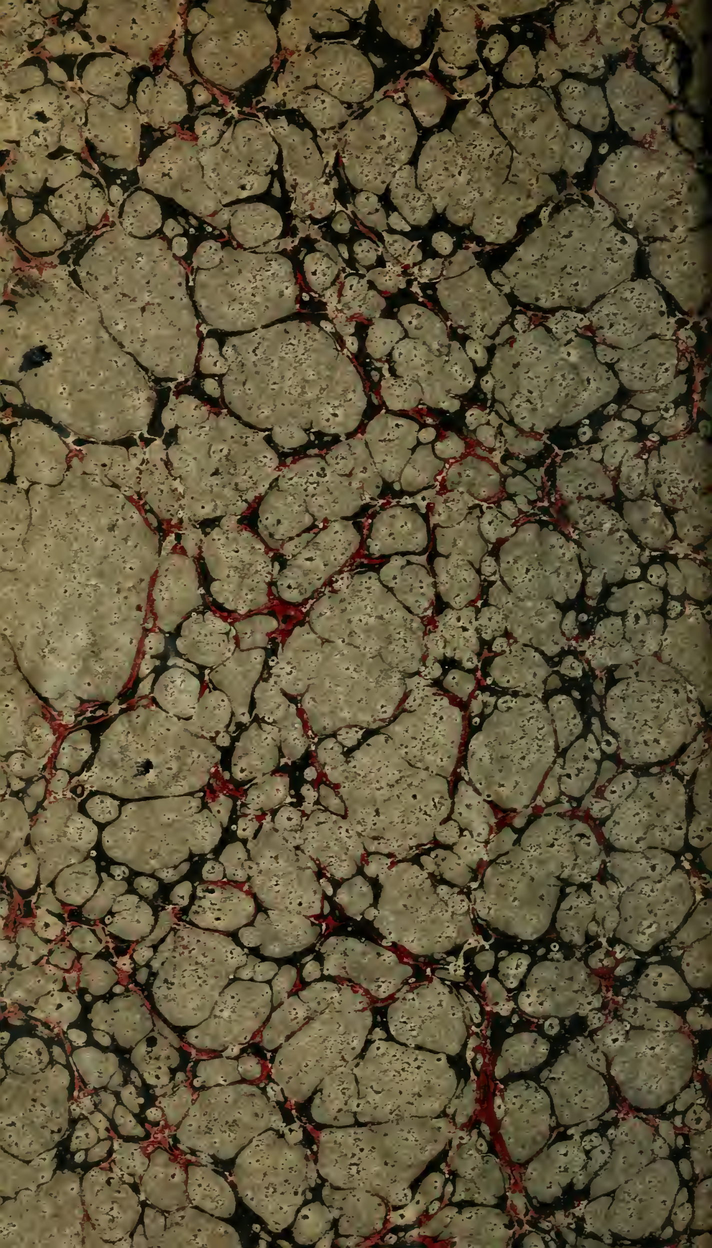
Tous les sujets ci-dessus indiqués pour une mission sont plus que suffisants pour un Carême ; mais si l'on préfère tout un Carême sur la passion, voir t. II, p. 116 jusqu'à la fin du volume. On peut prêcher l'Avent comme une retraite ; mais si on le préfère, on peut le prêcher tout entier sur le mystère de l'incarnation. Prendre dans le premier volume, p. 84 jusqu'à 254.

8° COURS DE PRONES

POUR LES DIMANCHES ET LES FÊTES.

La méditation de chaque dimanche est toujours tirée de l'Evangile et peut fournir la matière suffisante pour un prône de demi-heure ; il en est de même des mystères et des principales fêtes. Après avoir fait sa méditation, il est facile de faire un sermon substantiel sur la fête qu'on célèbre.

On trouve dans le quatrième volume huit instructions pour l'octave des Morts.





KROUST, J.M.
Méditations.
BQ
7067
.R86
v.4

